



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

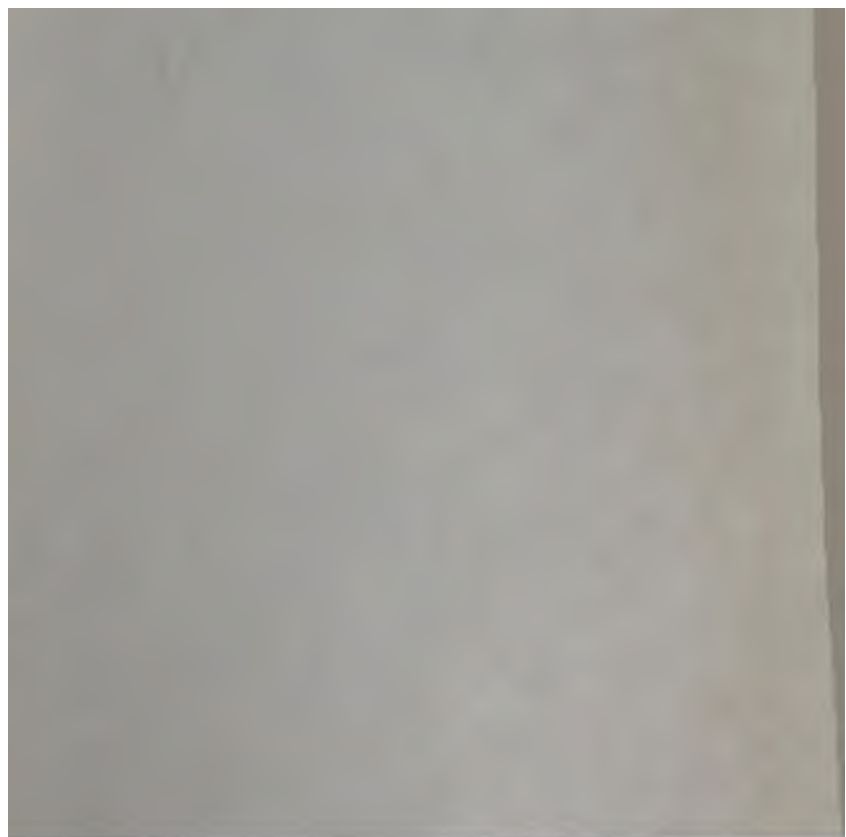
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









ART LIBR.
NOV 01 1974

Publication trimestrielle. Fascicule supplémentaire.

BULLETIN ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ NATIONALE

DES ANTIQUAIRES

DE FRANCE

SEPTIÈME SÉRIE

TOME CINQUIÈME

MÉMOIRES 1904-1905

Mémoires
V. 65
1904-1905
(c. 1906)
(7th series, V. 5)



PARIS

C. KLINCKSIECK

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

11, RUE DE LILLE, 11

M DCCCVI

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

—

TOME SOIXANTE-CINQUIÈME

SEPTIÈME SÉRIE, TOME V



AVIS IMPORTANT.

La Société ayant publié en 1904 un recueil de mémoires in-4° à l'occasion de son Centenaire, le présent volume (t. LXV) porte la double date 1904-1905.

Nogent-le-Rotrou, impr. DAUPELEY-GOUVERNEUR.

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
ES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

SEPTIÈME SÉRIE
TOME CINQUIÈME



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

M DCCC VI



LA CHAPELLE SAINT-LAURENT

A TOURNUS (SAÔNE-ET-LOIRE)

Par le vicomte Pierre DE TRUCHIS, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 26 avril 1905.

La chapelle Saint-Laurent, une des quatre chapelles de secours que l'abbaye de Tournus avait construites, ou du moins possédées sur son domaine, en dehors de l'enceinte de la ville¹ (fig. 1), est une petite basilique bâtie sur plan simple et très ancienne dans son œuvre primitif, mais elle paraît avoir été fort remaniée au cours d'une restauration, probablement du XII^e siècle. Ses murs se composent de matériaux frustes, noyés eux-mêmes dans d'épais lits et joints de mortier. Quant aux angles et aux pieds-droits des ouvertures, ils forment des chaînages très irréguliers

1. On la voit dans la direction du nord, au milieu des vignes, vers le dessus d'une petite croupe faisant suite au faubourg moderne de la gare et dont la pente dévale doucement vers la rive droite de la Saône.

au moyen de carreaux de pierre corallienne¹ placés le plus souvent sur champ sans emploi de boutisses et séparés les uns des autres par des joints démesurément épais et bourrés de lavrins minces et d'éclats de pierre. Sur toute la superficie des



FIG. 1. — CHAPELLE SAINT-LAURENT. PLAN : 0^m01 PAR MÈTRE.

parties de murs que l'on peut considérer comme les plus anciennes, l'appareil en épi apparaît couché diagonalement, une rangée vers la droite et, immédiatement au-dessus, une autre vers la

1. Sorte de calcaire blanc du pays, dont les carrières sont depuis longtemps épuisées. On ne trouve leurs produits à Tournus que dans les constructions antérieures au XII^e siècle. A l'abbaye, on le voit au bas de l'édifice, mais pas dans les parties supérieures [Renseignement fourni par M. Jean Martin, conservateur du Musée de Tournus].



CHAPELLE SAINT-LAURENT A TOURNUS.

gauche ou vice versa ; parfois aussi dans un seul sens seulement. On l'a disposé sur des lits à peu près horizontaux et d'inégales longueurs ; mais les étages d'épis ne sont pas distancés régulièrement. Leur espacement est occupé par des rangées de pierres mureuses de différentes grosseurs, souvent très petites.

Cet appareil décousu se compose de pierres de tous échantillons, et même les épis sont formés par endroits de laves de la colline voisine, leurs rangs étant séparés par des éclats ou des moellons minces, le tout aggloméré avec un mortier si grossier qu'il ressemble à du béton¹.

L'appareil des ouvertures n'est pas plus soigné que celui des angles et de la base des contreforts du clocher ; cependant, on voit extradossés les voussoirs extérieurs des fenêtres de la nef qui sont tracés en plein cintre et appartiennent certainement à la construction primitive. Il paraît en avoir été de même autrefois de l'unique archivolt de la porte principale, car il ne reste que sept claveaux de la première édification, les autres ayant été déplacés à une époque plus récente. Cette archivolt fut si complètement remaniée à différentes reprises, comme toute la façade, qu'on y voit peu de choses de la première construction.

1. On y remarque beaucoup de pierres roses de dimensions variées. Ce sont des fragments de corailien inférieur, calcaire du coteau de la Justice, à deux kilomètres de Tournus [Renseignement de M. J. Martin].

Ainsi, on déplaça même les pieds-droits de la porte pour la rétrécir, et le maçon s'y prit si maladroitement qu'il la reconstruisit, non dans l'axe de l'édifice, mais un peu plus à gauche. Quant à la petite porte ouverte au midi sous la plus orientale des deux fenêtres, elle a perdu son cintre, et cette fenêtre a été défigurée, elle aussi.

Il existe dans le mur du nord une autre porte ajoutée au XII^e siècle.

Son âge est nettement déterminé par la moulure en doucine des encorbellements ayant servi de supports au linteau disparu. Elle paraît depuis longtemps murée.

Le mur du nord de la nef est heureusement presque intact. L'appareil en épi s'y montre dans toute la hauteur. On y voit encore les deux chaînages d'angles en pierres quelquefois redressées et souvent aussi hautes que larges¹, ainsi que les cintres déformés et incomplets de deux fenêtres primitives autrefois semblables à celles du flanc méridional, mais dépourvues de leurs pieds-droits et actuellement murées.

La nef n'est pas voûtée et sa charpente rudi-

1. L'emploi de l'appareil en épi n'est pas un fait isolé à Tournus, où nous le trouvons du reste de caractère identique aux chapelles du sanctuaire de l'église Saint-Philibert et à la chapelle Saint-Laurent. M. Jean Martin l'a constaté dans les substructions et à la base du château de Brancion (commune de Martailly-les-Brancion, à 10 kilom. de Tournus). On l'a signalé encore dans l'église de Prailles (canton de Cormatin).

mentaire porte un toit très plat en tuiles creuses¹. Du côté du sanctuaire, un mur transversal la termine. Cependant, il a été percé au centre d'une arcade de 2^m10 de largeur, donnant accès au sanctuaire, arcade dont l'appareil à joints minces paraît beaucoup plus jeune que celui des angles extérieurs de l'édifice (fig. 2).

Les deux têtes de mur, les « antes », formant les pieds-droits de l'arcade, y prennent l'aspect de pilastres. On les a surmontées d'impostes très simples. Ce sont des tablettes de pierre amincies le long de l'arête inférieure au moyen d'une large gorge peu profonde où se montrent en relief des panneaux plats de 0^m02 d'épaisseur. Ces deux impostes sont les seules pierres travaillées que l'on voit dans les murs. On en trouve de toutes semblables dans la crypte et dans le déambuloire de l'église Saint-Philibert.

Au delà des pilastres commence le sanctuaire, fractionné en deux très petites travées. La première inscrit un rectangle allongé transversalement, rectangle voûté en berceau et surmonté, au centre, du petit clocher carré qu'on a élevé au-dessus. Il en est de même de la seconde travée, dont la largeur correspond exactement à celle de l'arcade. Cette travée, 2 mètres de longueur sur 2^m10 de largeur, terminée par un chevet droit,

1. Elle mesure extérieurement 10^m50 sur 6^m75 et intérieurement 9^m15 sur 5^m30.

n'est pas rectangulaire, mais son plan biaise à droite, bizarrerie qu'il serait malaisé d'expliquer. Assurément, on peut croire cette partie de l'édifice déjà très ancienne, car on voit s'élever, au dehors, jusqu'à près d'un mètre de la toiture, surtout du côté du nord, mieux conservé que le chevet et le flanc sud, un appareil varié dont la

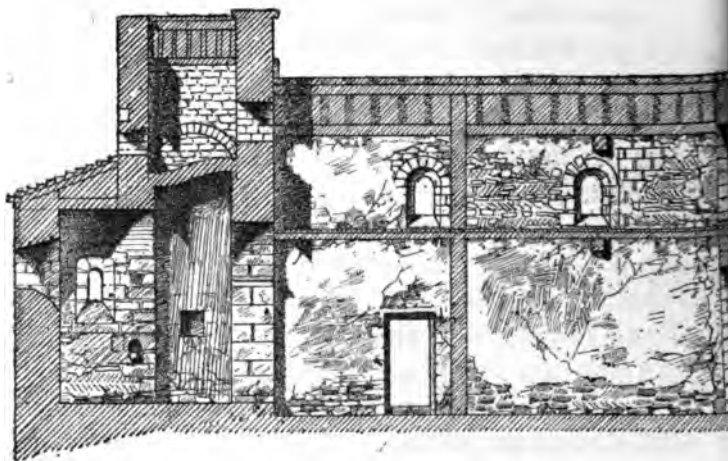


FIG. 2. — CHAPELLE SAINT-LAURENT. COUPE EN LONG.

disposition rappelle beaucoup celle des murs de la nef. Cependant, les murs du levant et du midi ont été découronnés dans une reprise très visible au-dessus de l'étage du rez-de-chaussée, et toute la région supérieure de la construction à partir de

la nef, sans en exclure le clocher, doit avoir été transformée au ^{xii}^e siècle, depuis une ligne de reprise sinueuse passant vers l'angle sud-est, au niveau de l'appui de la fenêtre absidale, et s'élevant à l'angle nord-est, plus haut que cette fenêtre. C'est à ces points que s'arrêtent les anciens chaînages d'angles.

A une autre restauration, datant, celle-là, du ^{xvi}^e siècle, appartiennent les deux fenêtres latérales d'aspect si grossier. Quant à la fenêtre orientale, dépourvue de la feuillure du vitrage et terminée non par un cintre extradossé, comme les fenêtres de la nef, mais par un demi-cercle évidé dans une dalle redressée, fenêtre encore intacte et encadrée par l'appareil en épi, peut-elle servir à dater tout l'édifice ou seulement le sanctuaire? En effet, la présence de ce linteau de fenêtre et de véritables contreforts dans un appareillage qui a toute l'apparence d'être pré-roman pourrait donner lieu à une discussion sur l'introduction prématurée en Bourgogne de formes qui n'ont été vulgarisées qu'au ^{xii}^e siècle.

Remarquons encore sur la seconde travée une toiture en tuiles creuses, aussi plate que celle de la nef, et, au clocher terminé en bâtière, un couvert de lave que l'on retrouve plus bas sur les contreforts exhaussés lors de l'édification du clocher, puis, à côté, sur les retraites des murs latéraux de la première travée, à la naissance même du clocher.

Telle est l'humble construction heureusement parvenue jusqu'à nous¹.

La date du monument.

Quel peut bien être l'âge du petit édifice? La nef tout au moins, sinon la partie basse du sanctuaire, ne pourrait-elle pas dater d'une époque très reculée, peut-être même voisine de la première transformation de l'abbaye au ix^e siècle², lorsqu'elle échangea à l'arrivée des Bénédictins son premier vocable de Saint-Valérien

1. En corrigeant les épreuves, nous apprenons que la chapelle Saint-Laurent, fort menacée, l'an dernier, par un projet de construction de chemin de fer à voie étroite de Louhans à Tournus, se trouve définitivement épargnée grâce aux protestations de M. Jean Martin, aux nôtres et à celles de nombreuses sociétés savantes, grâce surtout à l'énergique appel fait par M. C. Enlart, le directeur du Musée d'architecture comparée, à l'administration des ponts-et-chaussées qui a mis, de même que les ingénieurs et l'entrepreneur, l'empressement le plus bienveillant à modifier le tracé. Sur ces entrefaites, M^{me} Damas, propriétaire, offrit généreusement à l'État la chapelle qui fut classée parmi les monuments historiques au mois de juin 1905. Nous sommes heureux d'exprimer notre reconnaissance à tous et en particulier à M^{me} Damas, à MM. Martin, Enlart, A. Choisy et de Préaudeau.

2. L'abbaye a appartenu aux moines dits de « Saint-Valérien » probablement depuis la fin du vi^e siècle jusqu'au 14 mai 875, date de l'arrivée des moines Philibertins (*Saint-Philibert de Tournus*, par le chanoine Henri Curé, archiprêtre de Tournus, Paris, A. Picard, 1904).

contre celui de Saint-Philibert? A l'enfance de la singulière chapelle, la première travée du sanctuaire aurait-elle été surmontée d'une petite coupole ou ne fut-elle ajoutée que plus tard, remplaçant peut-être une ancienne abside?

Quoi qu'il en soit, la seconde travée se termine par un chevet droit, et la forme, la structure et l'appareil de cette région de l'édifice la rapprochent singulièrement des chapelles rayonnant autour du sanctuaire de la grande église Saint-Philibert, ainsi que de certaines parties de la crypte où l'on retrouve une façon identique de tailler la pierre et des oculi, avec linteaux découpés en demi-cercle, comme celui de la fenêtre du chevet de la chapelle Saint-Laurent.

L'emploi du mur de chevet seul, à l'exclusion d'abside et d'absidioles, ne paraît-il pas le fait d'un système mûrement arrêté de la part du constructeur plutôt que la répétition d'un plan routinier transmis par la tradition latine? Ne doit-on pas voir dans ces édifices, dont la conception se ressent de l'amalgame d'influences autochtones et étrangères, sinon des manifestations originales, du moins des répliques d'un type de construction développé en pleine barbarie dans un atelier d'architecture mal pourvu d'ouvriers passables, mais au courant, cependant, des principes de l'art de bâtir de l'école grecque d'Orient où les bonnes traditions s'étaient main-

tenuës et rajeunies par d'heureuses innovations? Ces édifices n'auraient-ils pas eu une certaine part dans la formation de l'école romane primitive de la Bourgogne?

Pour hypothétiques que soient ces considérations, il n'est pas douteux que l'humble chapelle, aujourd'hui d'aspect si barbare, si singulier, se recommande presque autant que sa majestueuse sœur aînée à l'attention des archéologues et des historiens qui voudront rechercher les procédés usités à l'enfance de notre architecture ou en tirer une preuve de l'état social des populations d'alors incapables de faire mieux. A coup sûr, il offre un réel intérêt pour l'érudition, tant au point de vue de l'histoire de notre civilisation que de celle des premiers ferments d'une architecture apparue en Bourgogne dans les ténèbres du x^e siècle.

Les peintures murales.

Dans la description de la chapelle Saint-Laurent, nous avons dit que l'on peut attribuer à une époque voisine du xii^e siècle la restauration au cours de laquelle le sanctuaire reçut son aspect actuel et vit surmonter sa première travée d'un clocher carré, ce qui obligea, sans doute, à reconstruire les murs de support depuis leur base. Cette transformation générale fut l'occasion

d'un rajeunissement intérieur, car nous allons voir qu'une décoration murale compléta le nouvel œuvre.

En effet, la chute de quelques éclats d'un enduit moderne plaqué sur le mortier primitif du mur oriental de la nef, au-dessus de l'arc triomphal, amena récemment la découverte, à la hauteur des sablières, de deux bandes contiguës, l'une brun foncé, l'autre jaune, et séparées entre elles par un perlé blanc. Des recherches dirigées plus bas firent apparaître successivement une frise et une double bande semblable à la précédente, mais disposée en sens inverse. C'était une portion d'un grand encadrement. En dessous de cette sorte de litre, vers le centre du mur, un ton uni, bleu tendre, sert de fond à un sujet historique, dont je ne trouvai que quelques fragments appartenant à quatre personnages : d'abord, une main d'angelot ; puis, plus bas, le haut d'un personnage assez jeune, et probablement féminin, vêtu d'une robe claire, par-dessus laquelle il porte un manteau lourdement orné à la mode byzantine et relevé au-dessus du bras gauche de façon à laisser voir l'avant-bras replié et la main tenant l'évangélaire. La tête, inclinée dans une attitude attentive, repose sur la main droite, et le bras droit est accoudé sur un objet difficile à déterminer. Le calme antique et de grands yeux bruns idéalisent les traits du visage que l'artiste paraît avoir particulièrement soigné. Plus bas, à sa

droite, l'enduit, décollé partiellement, laisse apparaître la tête baissée d'un vieillard regardant, lui aussi, vers la droite. L'artiste avait modelé la figure ascétique et osseuse au moyen de hachures filées dans la forme du facies et encadré le visage coloré d'une barbe traitée en hachures blanches parallèles ou concentriques. A la gauche du jeune personnage, autre personnage certainement féminin, dont la tête a disparu, mais dont les bras se trouvent repliés devant la poitrine comme pour tenir les mains jointes. Comme vêtement, robe blanche avec manches souples serrant étroitement les poignets.

On devine, à l'attitude de cette personne, qu'elle joue là le rôle d'assistante, de simple spectatrice de la pieuse scène figurée au centre du compartiment.

Quel est le sujet ici traité? Pour le déterminer, il faudrait dégager une large surface de la décoration primitive; mais l'enduit est tellement craquelé partout, tellement meurtri, tellement fatigué par les ans qu'une exploration méthodique nécessiterait un travail de bénédictin sans grande chance de réussite. Les quelques traces de peinture disséminées sur ce mur en dehors des fragments de personnages paraissent indiquer que l'ensemble du sujet ne sort pas des limites de l'étage supérieur. Cet ensemble formait évidemment trois registres; mais il n'est pas certain que les deux registres latéraux aient renfermé des

sujets à personnages. Cependant, la large frise fermait en ligne droite par le dessus toute la composition, allant d'un côté à l'autre de la nef, car j'ai constaté sa présence tout près de l'angle nord-est. Cette peinture a tous les caractères de l'art polychrome des dernières années du XII^e siècle ou des premières du siècle suivant, et son exécution est assez heureuse pour qu'on doive la rapporter à une très bonne équipe de peintres-compagnons qu'un abbé de Tournus avait dû faire venir pour décorer une région de l'église ou quelque salle de l'abbaye nouvellement restaurée.

Voyons maintenant le décor des trois autres murs de la nef.

Leur tapisserie, des plus simples, n'a aucune analogie avec celle du mur oriental, soit qu'elle provienne d'une entreprise un peu plus récente, soit que le peintre ait tenu à traiter d'une manière absolument distincte les faces très secondaires de ces murs. Elle consiste dans un ton plat, de nuance blanc-jaunâtre, sur lequel s'enlève en vigueur un tracé d'appareil très foncé à *la terre de Sienne brûlée*. Le peintre a figuré les lits par un seul filet et les joints par deux. Même dans l'ébrasement des fenêtres, on retrouve les mêmes tracés. Cependant, l'artiste, inquiet de la monotonie de ces grandes surfaces striées de lignes droites, a voulu l'atténuer en entourant l'arête de l'ébrasement interne des fenêtres d'une sorte de cadre qui en épouse la forme. Il l'a traité de la

même manière que le plein des murs : deux filets ou galons parallèles, également de brun rouge, distants de 0^m15 et renfermant une série de traits en S. Ceux-ci sont placés en diagonale, et de deux en deux en sens inverse, de sorte que les extrémités recourbées s'emboîtent presque comme pour s'accrocher. Un gros pois, jeté le long des serts du cadre, occupe chacun des vides.

C'est évidemment dans le but d'éviter le papillotement de ces dessins au trait foncé et tranchant durement sur le fond clair que le peintre a atténué la sécheresse des traits en S en fondant l'un des bords à l'aide de petites hachures qui simulent des franges ou encore de multiples pattes. On dirait de grandes chenilles. Enfin, au-dessus du vousoir se prolonge le serti externe du cadre au moyen de deux traits ondulés comme des paraphes. C'est une terminaison quelconque flanquée d'une fleurette à quatre pétales; finale à la va-vite, jetée au tour de main avec cette sûreté de coup d'œil d'artiste qu'une longue pratique et plus encore le tempérament donnent au professionnel bien doué. Cette « maestria » lui fait jeter là où il le faut la note piquante qui complètera l'effet. Dans les peintures murales de l'époque gothique, on trouve fréquemment de ces libertés imprévues, rebelles à toutes règles, mais issues de la fougue géniale de l'artiste qui s'abandonne avec passion au concept de son œuvre. N'est-ce pas là un des côtés attachants de l'art décoratif

médiéval, libre de toutes entraves, de tempérament bien français et qui n'a pris son essor et conquis toute son originalité qu'au terme du XIII^e siècle.

De grands tracés géométriques en ligne droite avec recoupes à angle droit, des figurations d'appareil avec ou sans fleurettes timbrées au pauc choir, des amortissements très simples, souvent fantastiques, des dessins stylisés d'une liberté d'allure extraordinaire, accompagnés volontiers de hachures dans le but d'adoucir certains contours par opposition à la fermeté de détails voisins, des variantes réparties sobrement et à point donné au gré exclusif de l'exécutant, tels sont, entre mille, divers dispositifs familiers aux peintres du même siècle, procédés que nous retrouvons en partie dans cette tenture de la nef, œuvre de second ordre dont il ne subsiste que quelques lambeaux de loin en loin, mais assez cependant pour donner la certitude qu'elle couvrait les deux faces latérales, ainsi que le parement intérieur du mur de façade.

Quand sa décoration était entière, la chapelle Saint-Laurent devait avoir une parure digne de sa destination, puisque c'est au sanctuaire qu'était réservée la plus belle ornementation de l'édifice. Malheureusement, il ne subsiste rien des peintures murales du sanctuaire. Aujourd'hui, on n'y trouve sous le badigeon, le long des arêtes des fenêtres, que des fragments de marbrures et de chainages

d'assises alternativement jaunes et rouges, restes lourdauds, criards, affreusement vulgaires d'un rajeunissement du XVII^e ou du XVIII^e siècle.

Combien ces colorations de mauvais goût ne font-elles pas regretter les figures belles et nobles qui devaient accompagner jadis la grande scène présentée à l'édification des fidèles du haut de l'arc triomphal¹!

1. « La chapelle Saint-Laurent a été classée *en partie* le 27 juin. Elle appartient à deux propriétaires, dont l'un seulement (le possesseur du transept et du chœur) a demandé le classement. — Il y aura lieu de faire état régulièrement dans un nouvel arrêté du consentement que la seconde personne intéressée est d'ailleurs prête à donner à cette mesure » (*Note du service des Monuments historiques*).

LES ARÈNES DE BOURGES

AU MOYEN ÂGE

Par M. Émile CHÉNON, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 10 mai 1905.

I.

On sait qu'à Bourges il existait, à l'époque romaine, à 200 mètres au sud-ouest et au dehors des murs de la ville, « un fort bel et excellent amphithéâtre ¹ », connu au moyen âge sous le nom de *Fosse des Arènes*². Cette *Fosse* forma longtemps « une grande ouverture », qui finit par être enclose dans la ville³, et dont les habitants de Bourges paraissent avoir usé assez irrévérencieusement. On lit, en effet, dans un règlement de police du xv^e siècle, publié par La Thaumassière,

1. Chaumeau, *Hist. de Berry*, Lyon, 1566, in-4°, p. 235.

2. Cf. les textes cités ci-dessous et les ouvrages de Chaumeau, Nicolay, La Thaumassière, etc.

3. Chaumeau, *op. cit.*, p. 5 et 235.

l'article suivant : « *Item*, Toute personne qui jecte ordure en auditoire et en la *Fosse des Araines*, il est amendable, et est l'amende de ...¹. » Le taux de l'amende est laissé en blanc dans ce texte; mais, en 1539, la *Coutume générale de Berry* (titre XI, art. 20) déclare cette amende arbitraire : « Et èsdites villes de Bourges, Issoudun, et autres villes royales du pais et duché de Berry, l'on ne peut et ne doit-on, sur peine d'amende arbitraire, apporter aucunes ordures, immondices, terres, pierres, gravois, ou autres choses quelconques, ès Fosse ou partie d'iceux, ne pareillement en la *Fosse des Areines* de ladite ville de Bourges et ès entours et murs d'icelle². »

Ces menaces d'amende furent sans doute efficaces; car, au xvi^e siècle, il était possible de donner dans les arènes des jeux scéniques. — Chauveau, notamment, raconte avoir assisté tout jeune à une représentation de la Passion, qui eut lieu vers la fin du règne de Louis XII : « Le roy, dit-il, s'accorda avec les bourgeois de Bourges que l'histoire de la Passion fût jouée en telle

1. *Les Coustumes des amendes que le prevost de Bourges a accoutumées à prendre et lever*, art. 30, dans La Thaumassière, *Coutumes locales de Berry*, Bourges, 1679, in-fol., p. 339. — C'est le plus ancien texte à nous connu où il soit question des arènes de Bourges.

2. Cf. La Thaumassière, *Nouveau commentaire sur les Coutumes générales de Berry*, 2^e éd., Bourges, 1701, in-fol., p. 420.

pompe et solennité, par l'espace de plusieurs jours, au lieu du théâtre, appelé *Fosse des Arenes*, qui contenoit tous les jours vingt-cinq ou trente mille personnes; que j'ose bien affirmer n'avoir jamais veu telle sumptuosité en habitz, richesses, grâce de jouëurs, et grandeur de la chose enrichie (et) de feinctes admirables¹. » — En 1515, La Thaumassière signale une autre représentation du même mystère « en la Fosse des Areines », probablement à l'occasion du passage de François I^{er} à Bourges². — Une troisième représentation fut donnée au même lieu une quinzaine d'années plus tard³. — En 1536, ce fut bien autre chose. Cette année-là, on joua le *Triomphant Mystère des Actes des Apôtres*, vaste épopée de 66,000 vers, qui comprenait 500 personnages et nécessitait une grande quantité de machines et de décors⁴. Il fallut tout un aménagement pour

1. Chaumeau, *op. cit.*, p. 156. — Cf. de Raynal, *Hist. du Berry*. Bourges, 1845-1847, in-8°, t. III, p. 312-313.

2. La Thaumassière, *Hist. de Berry*, Bourges, 1689, in-fol., p. 176.

3. Bibl. de Bourges, ms. n° 328 (272), parch. xvi^e siècle, prov. de l'archevêché : « Table et sommaire de la représentation de la Passation (*sic*) faicte à la *Fosse des Arènes* par les bourgeois de Bourges en l'an 153[0]. »

4. Ce mystère a été imprimé en mars 1537 à Paris, chez Nicolas Couteau, 2 vol. pet. in-fol., avec un *Avis* de Guillaume Alabat, marchand et probablement libraire à Bourges (de Raynal, *loc. cit.*, p. 328-329), et réimprimé par A. de Girardot, *Mystère des Actes des Apôtres* représenté à Bourges en avril 1536 et publié d'après le ms. original, Paris, Didron, 1854, 40 p. in-4°.

la Fosse des Arènes : on établit, « sur le circuit de l'ancien amphithéâtre », un amphithéâtre en bois à deux étages, « surpassant la sommité des degrés », avec un vaste théâtre pour les acteurs et d'immenses toiles pour préserver le public des rayons du soleil, le tout « richement peint¹ ». Au-dessus de la porte d'entrée, on lisait ces vers de Jacques Jobert :

Haec scena augusti et moles operosa theatri,
Spectator, votis aedificata piis,
Munera funestae tibi non promittit *arenae*,
Nec locus est vestris, Flora Venusque, jocis, etc.².

La représentation commença le 30 avril 1536 (second dimanche après Pâques), et ne prit fin que le 14 juin, veille de la Fête-Dieu³. On joua un « livre » chaque dimanche, entre la grand'messe et les vêpres (retardées jusqu'à quatre heures pour la circonstance), le jour de l'Ascension (26 mai) et le 14 juin⁴.

En 1546, Eguinaire Baron, professeur à l'Université de Bourges, signale encore les arènes dans

1. Chaumeau, *op. cit.*, p. 237.

2. De Raynal, *loc. cit.*, p. 315.

3. La Thaumassière, *loc. cit.*, p. 180.

4. Pour plus de détails, voir le récit très complet de la représentation donné par de Raynal, *loc. cit.*, p. 313-329. — *Addé* : Émile Picot, *Notice sur Jehan Chaponneau*, docteur de l'Église réformée, metteur en scène du *Mistère des Actes des Apostres*, joué à Bourges en 1536, Paris, Morgand et Fatout, 1879, 23 p.

son commentaire des *Institutes de Justinien*, pour faire observer qu'elles appartenaient à la Ville : « Sunt res universitatis quae in civitatibus sunt, ut *arena* Biturigibus et fossae ad muros : in quas mos patrius aliquid jacere vetat, quo usus deterior fiat¹. »

II.

Quel pouvait être, à cette époque, l'aspect de la Fosse des Arènes? C'est ce qu'il est à la fois intéressant de rechercher et difficile d'établir. Chaumeau fournit toutefois certaines indications, qui, rapprochées les unes des autres, peuvent donner une idée générale de ce qui restait de l'ancien amphithéâtre romain. D'après lui, les arènes formaient à l'intérieur de la ville « une grande ouverture », et, en effet, sur le *Vray pourtraict de la cité de Bourges*, annexé par Nicolay à sa *Description de Berry*, elles sont très nettement dessinées sous la forme d'une large fosse, teintée en bleu². Dans cette fosse, on voyait encore « par apparence les vestiges et fonde-

1. Eg. Baron, *Inst. de Just.*, au titre *De rerum divisione*, 2^e éd., dans ses *Œuvres*, Paris, 1562, 2 vol. in-fol. La 1^{re} édition, d'après Catherinot, *Annales typographiques de Bourges* (Bourges, 23 juillet 1683, p. 4), a eu lieu en 1546. — Cf. La Thaumassière, *Commentaire*, *op. cit.*, p. 420. — Sur Baron, voir de Raynal, *ibid.*, p. 390-400.

2. N. de Nicolay, *Description generale du païs et duché de Berry et diocèse de Bourges, l'an MDLXVII*, éd. Aupetit, Châteauroux, 1883, in-8°.

ments », « le circuyt, rotondité et fondement » de l'amphithéâtre romain¹. Quant aux *murs*, construits sur ce circuit, et dont la *Coutume de Berry* parle encore en 1539, il est probable qu'ils ne s'élevaient guère au-dessus du sol, et, de fait, l'amphithéâtre en bois construit en 1536 surpassait, on l'a vu, « la sommité des degrés » ; c'est ce qui autorise Chaumeau à parler à trois reprises « de la ruine dudit amphithéâtre romain² ».

Chaumeau ajoute une indication précieuse : c'est que les murs de la ville auraient été restaurés et refaits, là où ils avaient été « brisés et rompus », à l'aide de pierres, de colonnes et autres débris sculptés provenant des arènes. Le passage est trop important pour ne pas être transcrit en entier. « Nous voyons encores *par externe apparence*, dit-il, que des ruines d'iceluy les murs de la ville, qui avoient esté brisez et rompuz, furent restaurez et reffaictz, et les pierres mises aux piedz desditz murs, tout ainsi qu'elles furent tirées de la ruine dudit amphithéâtre, sans avoir

1. Chaumeau, *op. cit.*, p. 235 : « Duquel amphithéâtre les vestiges et fondemens sont encores apparens en un lieu estant à present enclos dans la ville, qu'on appelle la Fosse des Araines » ; — p. 236 : « ... encores qu'ils voient par apparence le circuyt, rotondité et fondement de celuy (*amphithéâtre*) qu'ils appellent la Fousse des Harennnes » ; — p. 237 : « Sur le circuyt de l'ancien amphithéâtre ou Fousse des Araines. »

2. Chaumeau, *op. cit.*, p. 235 : « ... des ruines d'iceluy » ; « de la ruyne dudit amphithéâtre » ; — p. 238 : « ... nostre amphithéâtre de Bourges, auparavant sa ruine, etc.... »

esté aucunement retaillées. D'un costé, on y voit infinie multitude de pièces de colonnes canellées à la dorique; d'autre costé, plusieurs pièces de corniches et architraves de merveilleuses grosseur et grandeur, et pièces de frize fort bien taillées, et plusieurs autres chapiteaux faitz à la corynthienne, à l'ionique et à la dorique; avec une quantité infinie de pièces de pilastres imparfaitz, rompuz et brizéz, et pierres percées qui accompaignoient lesditz pilastres, posées par dehors au-dessus du sommet de l'amphithéâtre. Esquelles pierres percées on plantoit grosses pièces de boys servans à tendre et attacher les toilles et tentes pour couvrir ledict amphithéâtre¹. »

Une découverte, qui date à peine d'un demi-siècle, est venue confirmer les dires de Chaumeau. En 1858, en effet, « à la partie inférieure d'un mur barbare contigu au jardin de l'Archevêché », on exhuma une énorme pierre, d'environ 1^m40 de haut sur 1 mètre de large, dont la forme, légèrement arrondie, indiquait qu'elle avait fait partie d'une paroi circulaire². Cette pierre, aujourd'hui déposée au Musée lapidaire de Bourges (n° 75 du Catalogue), a été à plusieurs reprises décrite et dessinée³. Elle porte sur sa face concave

1. Chaumeau, *ibid.*, p. 235.

2. Cf. *Mém. des Antiq. du Centre*, t. V, p. 94.

3. Notamment par B. de Kersers, dans les *Mém. des Antiq. du Centre*, t. IV, p. 23-24, 134-137, et dans sa *Statistique monumentale du département du Cher*, Bourges, in-4°, t. II (1883), p. 24-25; cf. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 1197.

une inscription dont il manque malheureusement quelques lettres et qui est ainsi conçue :

GAVIAE QVIETAE
AEMILI AFRI II VIR
FILIAE
..... I BLAESI
..... BIT CVB
... OCVS

Le dernier mot est évidemment *Locus*, et, selon une hypothèse très vraisemblable présentée par A. de Barthélemy, l'inscription était destinée à indiquer la place, à l'amphithéâtre de Bourges, de la noble dame biturige *Cavia Quieta*¹. Cette conjecture nous semble acquérir une force nouvelle si on la rapproche des assertions de Chaumeau.

III.

A quelle époque l'amphithéâtre romain de Bourges a-t-il été détruit? Chaumeau en attribue la ruine à « Chilpéric, neufiesme roy de France² ».

1. Cf. *Mém. des Antiq. du Centre*, t. V, p. 94.

2. Chaumeau, *op. cit.*, p. 235 : « Les uns sont d'opinion que Jules César fut destructeur dudict amphithéâtre (!) ; les autres disent qu'il fut détruit avec la ville, au temps de

Il s'appuie pour cela (sans le dire) sur le récit que nous a laissé Grégoire de Tours du siège de Bourges par les *ducs* de Toulouse, Bordeaux, et Poitiers, Désidérius, Bladaste, Bérulf, qui étaient au service de Chilpéric; Grégoire de Tours dit en effet que les trois ducs « arrivèrent à Bourges, ravageant et dévastant tout »; et il ajoute : « Il se fit alors une telle dépopulation qu'on n'avait ouï rien de pareil dans les anciens temps; il ne resta ni maison, ni vignes, ni arbres; ils coupèrent, brûlèrent et détruisirent tout, emportant des églises ce qui appartenait au service divin et brûlant les églises même¹. » Ceci se passait en 583, après la célèbre bataille de Châteaumeillant². Chilpéric ayant peu après « envoyé aux ducs qui assiégeaient Bourges l'ordre de rentrer chez eux, ils emportèrent tant de butin que le pays d'où ils sortirent semblait entièrement vidé d'hommes et de troupeaux³ ». Grégoire de Tours, on le voit, ne parle pas spécialement de l'amphithéâtre de Bourges; il s'exprime en termes généraux; de plus, il indique clairement que les trois ducs n'ont pas pu pénétrer dans la ville. On peut dès

Chilperic neufiesme roy de France, dont avons cy-devant (p. 85) parlé; et me semble ceste opinion la plus vraye. »

1. Grég. de Tours, *Hist. des Franks*, VI, 31; cf. Chauveau, *ibid.*, p. 84-85.

2. Cf. E. Chénon, *Notice historique sur Châteaumeillant, Bourges*, 1878, p. 33-35; et Aug. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, Paris, 1878, gr. in-8°, p. 468-469.

3. Grég. de Tours, *ibid.*

lors se demander s'ils ont pu s'approcher assez près des murs pour atteindre l'amphithéâtre et si, par suite, l'hypothèse de Chaumeau est suffisamment vérifiée.

A notre avis, il est plus vraisemblable d'attribuer la « ruine » des arènes de Bourges à Pépin le Bref plutôt qu'aux pillards de 583. Nous savons, en effet, par Eginhard qu'en 762 Pépin le Bref, en guerre avec les Aquitains, vint mettre le siège devant Bourges; « il assit son camp autour de la ville et détruisit tout ce qui était dans le circuit (*in gyro*); il entourra la ville d'un rempart très fort, de telle sorte que nul n'osait sortir ni ne pouvait entrer »; toutes les machines de guerre connues furent mises en œuvre; il y eut beaucoup de morts et de blessés; enfin, des brèches furent pratiquées dans les murs, et Pépin prit la ville¹. Il est bien difficile que, dans ces conditions, l'amphithéâtre, qui devait gêner les opérations militaires de Pépin, ait pu échapper à la destruction. Un dernier détail peut être invoqué à l'appui de cette hypothèse. Eginhard nous dit qu'avant de

1. Einhardus, *Vita Karoli magni* : « Sequenti anno, id est anno undecimo regni ejus, cum universâ multitudine gentis Francorum, Bituricas venit (Pippinus), castra metatus est undique, et omnia quae in gyro fuerunt vastavit. Circumsepsit urbem munitione fortissimâ, ita ut nullus egredi ausus fuisset aut ingredi potuisset... Cum machinis et omni genere armorum circumdedit eam vallo; multis vulneratis plurimisque interfectis, fractisque muris, cepit urbem, et restituit eam ditione suae jure proelii. »

quitter Bourges pour aller assiéger Thouars en Poitou, Pépin fit « réparer les murailles de la cité¹ » : l'amphithéâtre était une carrière toute prête, et peut-être est-ce à ce moment qu'on prit et qu'on employa ces pierres, colonnes et autres débris sculptés que Chaumeau voyait encore « par externe apparence » dans les murailles de Bourges en 1566. — S'il faut en croire de Raynal, Pépin aurait fait plus que restaurer les murs de Bourges ; il en aurait agrandi l'enceinte, et dans cet agrandissement il aurait englobé l'amphithéâtre ruiné² ; mais M. de Kersers a démontré que l'agrandissement en question n'eut pas lieu sous Pépin, ni sous Charlemagne, comme on l'a aussi prétendu, mais sous Louis VII ou Philippe-Auguste³. C'est donc à cette époque seulement que les arènes, ou plutôt leurs ruines, cessèrent d'être hors les murs pour être désormais « encloses dans la ville⁴ ».

Une troisième opinion a été émise à plusieurs reprises par le polygraphe berruyer Nicolas Cathérinot. D'après lui, les arènes de Bourges, bâties vers 400 ou 450, auraient été rasées vers 800 ou 850, « pour bâtir la grosse tour de Bourges », dont il attribue la construction au siècle de Charles

1. Einhardus, *ibid.* : « Muros ipsius Bituricæ civitatis restaurare jubet. »

2. De Raynal, *op. cit.*, t. I, p. 218.

3. B. de Kersers, *L'enceinte de Bourges dite de Philippe-Auguste*, dans les *Mém. des Antiq. du Centre*, t. III (1869).

4. Chaumeau, *op. cit.*, p. 235.

le Chauve¹. Il est vrai qu'il n'est pas très affirmatif et qu'il admet que la grosse tour a pu être édifiée par Pépin le Bref², ce qui nous ramène à la seconde hypothèse, laquelle, appuyée sur le texte d'Eginhard, est encore la plus vraisemblable.

IV.

Les ruines des arènes de Bourges devaient subsister jusqu'en 1619. Cette année-là, à la demande des habitants, « pour l'ornement de la place et la commodité du peuple », la municipalité les fit combler et aplanir. La Thaumassière,

1. Catherinot, *Le patriarchat de Bourges*, Bourges, 1^{er} janvier 1681, in-4°, p. 1 : « ... un amphithéâtre qui fut rasé vers l'an 850, pour en bastir nostre grosse tour et comblé en 1619 pour y faire la place d'un marché » ; — *Antiquités romaines de Berry*, Bourges, 28 juillet 1682, in-4°, p. 3 : « La quatrième antiquité consistoit aux arènes de Bourges, autrement amphithéâtre... Il ne reste que la memoire de celui de Bourges. Il fut bâti vers 150, razé vers 850 pour bâtir la grosse tour de Bourges, et comblé en 1619 pour y faire la place du Marché » ; — *Le vray Avaric*, Bourges, 17 août 1683, in-4°, p. 2 : « C'est environ ce temps de Trajan que les Romains ornerent notre ville de Bourges de son amphithéâtre, rasé vers 859 (*sic*) et comblé 1619 » ; — *Bourges souterrain*, [Bourges], 18 juin 1685, in-4°, p. 4 : « ... la place de Bourbon, ou étoit l'ancien amphithéâtre rasé vers 800 et comblé en 1619. »

2. Catherinot, *Antiq. rom. de Berry*, *op. cit.*, p. 2 : « Cette tour n'étoit point de structure romaine. Le temps de sa construction tombe au siècle de Pepin, tige de la seconde race, ou au siecle de Charles le Chauve, roy de notre Aquitaine et puis Empereur. »

soixante ans plus tard, rapporte « qu'en travaillant à l'aplanissement de la fosse, on trouva les marques d'un amphithéâtre, ouvrage des Romains, qui ont longtemps possédé la ville¹ ». Cette phrase donne à supposer qu'il n'existait plus rien alors de la superstructure de l'amphithéâtre; mais M. de Kersers conjecture avec vraisemblance qu'en 1619 on se borna à jeter dans la fosse toutes les parties hautes, sans détruire les parties basses, qui, à l'heure actuelle, doivent encore se trouver intactes sous le sol. En 1652, en effet, les religieuses de la Visitation ayant bâti « de petites maisons contiguës à leurs grands murs de clôture », qui se trouvaient tout près de là, on découvrit dans les fondations, « en la petite rue de la Place de Bourbon », de grosses pierres, scellées en terre, qui faisaient probablement partie des substructions de l'amphithéâtre².

La nouvelle place, orgueil des échevins de 1619, fut appelée *Place Bourbon*, en l'honneur d'Henri II de Bourbon, prince de Condé, gouverneur du Berry. On y installa le *marché*³, et, au centre, on éleva une croix avec cette inscription :

*Prorege bituricensi Henrico Borbonio
principe Condaeo,*

1. La Thaumassière, *Comment.*, *op. cit.*, p. 420.

2. Catherinot, *Bourges souterrain*, *op. cit.*, p. 4; — B. de Kersers, *Statistique monumentale du Cher*, *loc. cit.*

3. Cf. Catherinot, aux divers endroits cités *supra*.

*amphitheatralem Biturigum arenam
seu*

circensem caveam

*stratam atque explanatam,
fori ornamento, populi commodo,
dicarunt*

Guillelmus Doulé

major,

Paschasius Hemeré, Johannes Hemeré,

Petrus Durand, Stephanus Gougnon,

quatuorviri¹;

circensem quam plebs olim calcavit arenam,

Bitturici nunc est area facta fori.

Suscipe votum

ut sit

Summa imperii apud Bituriges.

A · D · M · DC · XIX ·².

Pour rappeler la date de cet événement, on composa le vers numéral suivant :

Plebe volente, forum sic circi successit arenis.

1. Nobles hommes : *Guillaume Doulé*, s. du Moulin du Pont, conseiller du roy, conservateur des privilèges royaux de l'Université de Bourges, maire en 1619 et 1620; — *Pasquier Hemeré*, s. de Beaulieu, et *Jean Hemeré*, s. de Tuet, conseiller et garde des sceaux au présidial, échevins en 1618 et 1619; — *Pierre Durand*, conseiller et avocat du roy au présidial, et *Étienne Gougnon*, s. des Miniers, échevins en 1619 et 1620. — Cf. La Thaumassière, *Histoire*, *op. cit.*, p. 221 et 222.

2. La Thaumassière, *ibid.*; — de Raynal, *op. cit.*, t. I, p. 91-93.

Si l'on additionne, en effet, toutes les lettres de ce vers possédant une valeur numérique en chiffres romains, on trouve comme total 1620, date exacte à quelques mois près¹.

Aujourd'hui, la place Bourbon s'appelle place de la Nation; le marché s'y tient toujours; mais la croix de 1619 a disparu², et une rue voisine, dite *rue des Arènes*, est le seul souvenir matériel qui rappelle à Bourges l'ancien amphithéâtre romain. Il est vivement à désirer qu'une municipalité nouvelle, plus intelligente que celle de 1619, permette de rendre au jour les vestiges que la place de la Nation doit encore recéler, et qu'on refasse pour les arènes d'Avaricum ce qu'on a fait pour les arènes de Lutèce.

1. La Thaumassière, *Commentaire, loc. cit.* On a en effet : L + V + L + V + M + I + C + C + I + C + I + V + C + C + I + I = M. D C. XX = 1620.

2. Elle est encore marquée sur le plan de Bourges levé en 1705 par le géomètre De Fer.

OBSERVATIONS

SUR LA

RECONSTITUTION DES FRISES

RAPPORTÉES DE LA SUSIANE PAR LA MISSION DIEULAFÖY

Par M. H.-A. VASNIER, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 7 juin 1905.

Lorsque l'état d'un tableau nécessite son rentoilage, si l'on procédait à cette opération en découpant d'abord l'œuvre en une certaine quantité de morceaux rectangulaires et en remplaçant ensuite ces morceaux, non pas juxtaposés, mais séparés par de larges intervalles zébrant les figures sans aucune concordance avec leur dessin, la réapparition dans une collection publique du tableau ainsi reconstitué causerait certainement une stupéfaction générale.

C'est pourtant une opération analogue qui a été effectuée lors de la reconstitution d'une série des œuvres les plus connues et les plus admirées du Musée du Louvre, les frises rapportées de la

Susiane par la mission Dieulafoy, et jusqu'à présent (à ma connaissance) aucune observation n'a été faite à ce sujet.

L'assertion que j'émetts ainsi est de nature à étonner, et il est absolument naturel et logique que l'on se demande, non seulement si elle est exacte, mais comment il se pourrait qu'une telle méprise ait eu lieu et qu'elle n'ait pas encore été signalée comme je le fais aujourd'hui (après en avoir d'ailleurs fait part à plusieurs personnes, notamment à M. Dieulafoy).

Afin de présenter la démonstration absolument formelle de la justesse de cette assertion, il est utile que je commence par expliquer comment l'erreur que je signale ainsi a été commise et n'a pas été remarquée.

Il y a, d'une façon générale, deux procédés pour assembler les matériaux d'un édifice construit en maçonnerie.

L'un consiste dans la pose des assises sans mortier pour assurer la cohésion et la stabilité qui sont obtenues par l'adhérence de deux surfaces parfaitement planes, comme les faces horizontales des tambours des colonnes du Parthénon.

Pour que ce genre de construction produise un bon résultat, tant au point de vue de la solidité et la durée qu'au point de vue de l'aspect, il nécessite une véritable perfection dans la taille et la pose des matériaux, car, si la planimétrie

n'était pas parfaite, la cohésion et la stabilité nécessaires ne seraient pas atteintes, des cassures se produiraient, et les joints, qui doivent rester invisibles, apparaîtraient avec un aspect fâcheusement irrégulier.

L'autre procédé, employé à peu près exclusivement chez nous, consiste à séparer les assises de pierres, briques, etc., par une couche de mortier quelconque plus ou moins épaisse dont l'agglutination donne à ces matériaux la cohésion et la stabilité nécessaires.

Lorsque l'on aperçut pour la première fois les frises montées sous la direction de M. Dieulafoy, avec les larges joints séparant chacune des briques, le jointoiement ainsi apparent ne souleva (à ma connaissance) aucune objection, et tout le monde manifesta pour M. et M^{me} Dieulafoy et les œuvres hors ligne que nous leur devons le sentiment d'admiration et de reconnaissance que d'ailleurs mes observations ne doivent pas diminuer.

Il n'est pas étonnant que l'on n'ait pas songé de prime abord à examiner si ce jointoiement apparent constituerait une erreur.

Les relevés les plus précis de monuments construits comme ceux de Suse en briques dont le parement visible est émaillé, relevés effectués par l'éminent architecte Félix Thomas et publiés dans l'ouvrage de Place sur Ninive et l'Assyrie, indiquent des lits et joints apparents, et si quelques lignes du texte de Place signalent la

pose de briques sans mortier, comme elles ne s'appliquent pas aux briques émaillées, il n'y avait pas lieu de suspecter sur ce point l'exactitude des relevés de Thomas qui nous ont laissé dans la mémoire ce mode de construction pour les édifices à parement en briques émaillées.

Les vitraux anciens nous ont habitués à voir un ensemble pictural séparé par des solutions de continuité.

Enfin, la construction à joints non apparents, qui n'existe pour ainsi dire pas chez nous, nous est si peu familière que l'on voit des architectes, au lieu de se borner à accuser franchement la construction avec ses vrais joints en montrant les matériaux tels qu'ils ont été employés (ce dont on a souvent tiré cependant de très beaux effets), faire tracer de faux joints, soit sur des enduits, soit même sur des pierres de taille de grande dimension, de façon à faire croire que ces pierres sont en plusieurs morceaux séparés par des lits et joints de mortier.

Je parlerai tout à l'heure de la différence entre la décoration des édifices relevés par Thomas, les dispositions adoptées par les anciens maîtres peintres verriers et l'assemblage des frises de Suse; mais je dois exposer d'abord ce qui m'amena à constater l'erreur de cet assemblage.

Accomplissant en 1900 une mission archéologique au Turkestan, j'ai étudié les édifices en

briques, d'architecture persane, de Samarcande, Merv, Bokhara, Tachkent, etc.

J'ai été frappé par le merveilleux aspect des façades de plusieurs de ces édifices où l'assemblage des briques émaillées les composant, aussi bien réussi que celui des marbres du Parthénon, ne laisse pas apparaître les joints.

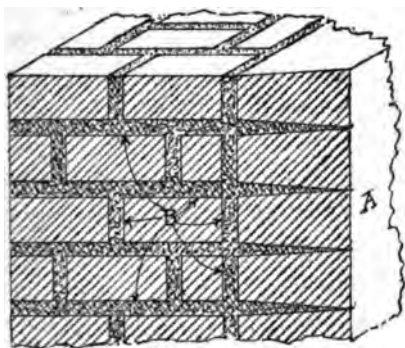
Et cet assemblage était plus difficile à réaliser qu'au Parthénon, car on ne peut guère obtenir avec des briques ou des pièces de faïence la planimétrie parfaite que l'on peut donner à des assises de marbre.

Ce tour de force a cependant été réalisé dans deux mausolées de la mosquée de Chah Zindé, à Samarcande. Dans l'ébrasement d'une baie de porte de chacun de ces mausolées, deux colonnettes d'environ 3 mètres de hauteur sont composées de trois morceaux de faïence (socle, fût et chapiteau) si admirablement assemblés par la simple adhérence de surfaces planes qu'il est extrêmement difficile d'arriver à apercevoir les joints. D'ailleurs, comme beauté de dessin, finesse de modelé, richesse de couleur et perfection extraordinaire d'exécution, ces colonnettes sont admirables.

Un pareil tour de force ne peut guère être répété dans toute une construction, et ce que, par exemple, l'architecte du tombeau de Timour a voulu obtenir et a obtenu c'était seulement (ce

qui présente déjà une très grande difficulté) l'adhérence parfaite du *parement extérieur* des briques de façon que des joints ne fussent pas apparents sur la façade. Ces briques sont démaigrées en forme de lame de couteau.

Coupe du mur.



A. Parement émaillé visible à l'extérieur

B. Joints en mortier

ASSEMBLAGE DES BRIQUES POUR LA RECONSTITUTION DES FRISES
DE LA MISSION DIEULAFOY.

En les plaçant conformément au croquis ci-dessus, de façon que les parements émaillés soient du même côté, il reste par derrière un intervalle. Cet intervalle est rempli de mortier et correspond aux lits d'autres briques qui constituent la masse du mur et se lient régulièrement avec celles de la façade.

On obtient ainsi un aspect aussi beau que celui

d'un revêtement en carreaux de faïence avec une beaucoup plus grande solidité, car tout le monde a pu constater, notamment dans les édifices justement célèbres de Brousse, que ces carreaux, simple placage, finissent généralement par se détacher.

Toute personne connaissant l'art de bâtir se rendra facilement compte de l'extraordinaire difficulté que présente une pareille construction dans la composition de la pâte des briques, leur cuisson et leur assemblage et des grands avantages qui en résultent.

Au point de vue de la solidité et de la durée, des édifices comme la coupole du tombeau de Timour, qui a si victorieusement résisté jusqu'à présent aux tremblements de terre et à l'incurie des hommes, présentent ainsi dans la construction en briques une perfection semblable à celle du Parthénon dans la construction en marbre, perfection qui n'a jamais été dépassée et a été bien rarement atteinte.

A cette supériorité matérielle s'ajoute celle de l'effet décoratif.

L'aspect d'ensemble, les jeux de lumière sont incomparablement plus beaux.

La décoration produit un effet analogue à celui d'une fresque ou d'un tableau en parfait état, tandis que, reprenant ici ma comparaison, l'assemblage avec lits et joints apparents produit l'effet que présenterait le même tableau découpé en

morceaux rectangulaires séparés par des solutions de continuité.

L'étude de ces édifices démontre qu'ils sont d'architecture persane avec autant de certitude que par exemple l'étude de la cathédrale d'Upsal démontre qu'elle est d'architecture française, et l'intervention d'architectes et même d'ouvriers persans paraît d'ailleurs établie comme celle d'un architecte français à Upsal.

Il n'était guère supposable que le mode de construction ainsi suivi au Turkestan par les Persans eût été appliqué *uniquement* dans ce pays, et pour la *première fois*, à l'époque du grand Timour Leng.

Je ne pouvais malheureusement aller en Perse contrôler les descriptions et dessins de Coste, Flandin, Texier, etc., ou à Khorsabad vérifier les relevés de Thomas que la disparition au fond du Tigre de la majeure partie des objets recueillis par Place ne permet pas de contrôler à Paris sur ce point; mais, grâce à la mission Dieulafoy, je pouvais revoir les frises de la Susiane au Louvre.

J'y constatai que le même mode de construction avait été adopté pour l'édification du palais d'où ces frises proviennent.

En effet, ainsi que l'on peut s'en rendre compte facilement en examinant les briques rapportées par la mission Dieulafoy, ces briques sont semblables à celles que je viens de décrire et dont j'ai d'ailleurs rapporté des spécimens.

Suivant les expressions employées par M^{me} Dieulafoy elle-même dans son journal des fouilles en parlant des frises des archers :

« Chaque brique est carrée (M^{me} Dieulafoy a voulu dire rectangulaire), mince, *démaigrie en lame de couteau*, de façon à faciliter les *contacts superficiels des parements* et à ménager cependant la place d'une épaisse couche de mortier. »

Cette phrase est aussi claire que juste.

Si l'on avait voulu séparer les briques émaillées par des joints de mortier apparents, il était non seulement inutile, mais nuisible, de leur donner cette forme de lame de couteau. Il eût été bien plus logique de leur donner la forme cubique ordinaire qui en rend la fabrication et la pose régulière plus simples et plus faciles.

Le démaigrissement n'a eu et ne peut avoir pour but que d'assurer les contacts superficiels des parements afin d'éviter les zébrures des joints et d'offrir l'avantage matériel de garantir beaucoup mieux les édifices contre les intempéries par l'adhérence des briques en parement.

A ces raisonnements vient s'ajouter un fait matériel.

Si les briques de la frise des archers avaient dû être séparées par de larges joints, il eût fallu que le dessin y fût tracé de façon à se raccorder malgré ces joints.

C'est ce qu'a indiqué Félix Thomas sur ses relevés de Khorsabad; le tracé du dessin y est

combiné de façon à se raccorder à travers les joints.

Les maîtres verriers anciens ont encore fait mieux. Obligés de s'accommoder de l'emploi de petites pièces de verre serties dans du plomb, ils ont taillé ces pièces non pas en rectangles réguliers, mais de façon à s'adapter le mieux possible à leurs compositions et leurs dessins, combinés d'ailleurs comme le comportaient les matériaux mis à leur disposition.

Or, comme on peut le constater surtout sur les frises des archers, le dessin qui se raccorderait exactement si les briques se touchaient ne se raccorde pas, notamment aux endroits où les joints se coupent.

Je dois aller de suite ici au-devant d'une objection.

Excepté pour une partie de la frise des lions, où ils ont trouvé un fragment de 4 mètres de longueur encore assemblé, M. et M^{me} Dieulafoy ont ramassé les briques éparses, et c'est au moyen d'un travail de reconstitution analogue à celui exécuté sous la direction de Martin Wagner et Thorwaldsen pour les marbres d'Égine et de M. Milani pour le vase François qu'ils ont pu nous montrer ces monuments.

On peut donc se demander si, tout en rapprochant les briques de façon à faire disparaître les solutions de continuité, il ne se rencontrerait pas encore des défauts de raccordement de dessin.

Je ne le pense pas, et, en tous cas, l'examen des frises démontre qu'il y en aurait beaucoup moins.

Cela se conçoit.

Il ne s'agit pas, comme à Munich et à Florence, de morceaux brisés dont aucun n'est absolument pareil à un autre et qu'il fallait remettre ou essayer de remettre tous exactement à leur place.

Examinons la frise des archers.

Il n'y a que deux types se répétant sans aucune différence un grand nombre de fois et des ornements se répétant de même.

Un certain nombre de briques revêtues de dessins variés est nécessaire pour reconstituer un de ces archers; mais il est indifférent que ces briques proviennent du même archer, car toutes celles constituant par exemple les deux pieds faites avec le même moule, d'après le même modèle, reproduisent le même dessin, le même modelé, les mêmes couleurs et peuvent servir à tous les autres archers.

Il ne peut y avoir que des différences résultant de la cuisson, différences bien légères, car on peut constater à quelle remarquable homogénéité étaient arrivés les émailleurs persans, homogénéité bien rarement atteinte par nos meilleurs fabricants de carreaux de faïence.

Il suffisait donc de retrouver dans la masse des briques ramassées le nombre voulu de celles constituant chaque archer, chaque ornement et de les rapprocher.

Je m'empresse de dire qu'en employant cette expression *il suffisait*, je n'entends nullement dire que le travail effectué fût simple et facile.

Il présentait les plus grandes difficultés; il fallait unir à la science, au sentiment artistique, une patience et une ingéniosité exceptionnelles pour le mener à bien comme l'ont fait M. et M^{me} Dieulafoy.

Ils ont mieux réussi que Martin Wagner et Thorwaldsen pour les marbres d'Égine.

Si la reconstitution du vase François mérite les éloges sans restriction que j'ai volontiers adressés à M. Milani et à l'habile ouvrier qu'il m'a présenté, elle a été facilitée par l'excellente reproduction que M. Furtwaengler en avait fait faire peu avant sa brisure en 638 morceaux.

M. et M^{me} Dieulafoy n'avaient que leur science et leur sentiment artistiques pour les guider; on ne saurait trop les louer et les remercier pour le résultat obtenu.

J'ajoute qu'il ne serait peut-être pas très difficile de donner satisfaction à la critique que je formule, puisqu'il suffirait en général de rapprocher les briques.

Ici encore, je m'empresse de dire qu'en employant les mots *il suffirait*, je ne veux pas dire que ce soit simple et facile, comme, par exemple, la modification de la disposition erronée donnée il y a quelques années aux cariatides du modèle de l'Érechthéion à l'École des beaux-arts ou du calage de la partie supérieure de la Vénus de Milo.

J'ai signalé plus haut les difficultés que présente un pareil assemblage, et il est possible qu'en raison de l'état des matériaux il présente aujourd'hui plus d'obstacles que je ne le suppose.

Je dois dire aussi, sans entrer dans des détails qui allongeraient un peu trop cette communication, que je dois faire des réserves pour les frises des lions, car elles présentent de notables différences avec celles des archers.

Mais, surtout pour celles-ci, je crois pouvoir me permettre d'affirmer que tous ceux qui ont vu ou verront l'admirable effet produit par un pareil ensemble de décoration céramique, débarrassé des zébrures rectangulaires des joints, reconnaîtront qu'il ne s'agit pas là seulement d'un scrupule d'exactitude minutieux et qu'il est vraiment désirable de faire connaître la beauté complète d'une œuvre jusqu'à présent unique dans les collections publiques européennes, et l'une des plus intéressantes du Louvre, en la présentant sous son aspect réel si une difficulté matérielle absolue ne s'y oppose pas.

L'ENCEINTE DE POMMIERS

(AISNE)

(*NOVIODUNUM* DES *SUESSIONES*)

Par M. OCTAVE VAUVILLÉ, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 21 décembre 1904.

L'emplacement de Noviodunum a été le sujet de nombreuses discussions depuis le XVIII^e siècle ; il en a été fait mention dans les *Mémoires des Antiquaires de Picardie*¹ et dans les *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*².

L'abbé Lebœuf plaçait Noviodunum à Noyant, à 4 kilomètres au sud de Soissons ; Dom Marlot, Dom Lelong, Dévérité, l'abbé Fondeur, Amédée Thierry à Noyon ; M. Melleville à Novion-le-Vineux, à 6 kilomètres environ au sud de Laon ; l'abbé Robert au Mont-de-Soissons, à environ 11 kilomètres au sud-est de Soissons ; M. Peigné-Delacourt au Mont-de-Noyon, commune de Che-

1. T. IV (2^e série), p. 314.

2. T. I (1847), p. 45 ; t. XVII, p. 345 et 403.

vincourt, à peu près à 14 kilomètres au sud-ouest de Noyon.

Samson, Scaliger, Adrien de Valois, Dom Cellier, Dormay, Dom Grenier, Henri Martin, Leroux, de Vuillefroy et l'abbé Pécheur ont considéré que Soissons était bien l'antique Noviodunum.

Aucun des auteurs dont il vient d'être question n'a fourni la preuve évidente qu'un oppidum d'une certaine importance avait existé sur le point adopté par lui.

On était donc en droit de chercher dans les environs de Soissons s'il ne restait pas quelque part des indices certains d'une place forte remontant à l'époque de l'indépendance gauloise.

De 1860¹ à 1884², j'ai pu recueillir 542 monnaies gauloises trouvées, disséminées, dans la belle enceinte de Pommiers, située à environ 3500 mètres au nord-ouest de Soissons et où un retranchement considérable existe encore au nord, du côté du plateau central. Ces monnaies ont été examinées par M. Anatole de Barthélemy et publiées dans la *Revue numismatique*³.

Les nombreux objets et monnaies de l'époque gauloise trouvés au milieu des habitations fouillées, principalement depuis 1882, dans l'enceinte de Pommiers, pouvaient amener à se demander

1. *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, t. XVII (1863), p. 282.

2. *Ibid.*, id.

3. Année 1886, p. 194.

si l'on n'était pas sur l'emplacement du Noviodunum, dont l'identification avait été si discutée. Dans l'espoir d'obtenir des renseignements précis sur le sujet en question, M. de la Noë sollicita, en 1886, du ministre de l'Instruction publique une allocation en vue de faire des fouilles. Une subvention fut accordée; la marche des travaux, arrêtée de concert avec M. de la Noë, fut exécutée dans l'ordre suivant :

- I. Coupe du retranchement principal.
- II. Recherches dans le fossé du retranchement.
- III. Coupes de retranchements secondaires.
- IV. Fouilles d'habitations dans l'enceinte.

Les résultats des fouilles furent publiés dans le volume du *Congrès archéologique de France* (session de 1887 à Soissons et Laon).

Je pense devoir rappeler à la Société, sommairement, quelques détails relatifs à l'enceinte et aux fouilles.

L'enceinte et les fouilles.

L'enceinte de Pommiers, située au-dessus du village de ce nom, est d'une superficie d'environ 40 hectares; elle est admirablement placée, dominant d'environ 80 mètres la vallée de la rivière d'Aisne (plan, fig. 1).

I. La coupe du retranchement principal, établi au nord, a fait voir que l'ouvrage a été fait du rejet de terre, tuf ou pierre, provenant du fossé.

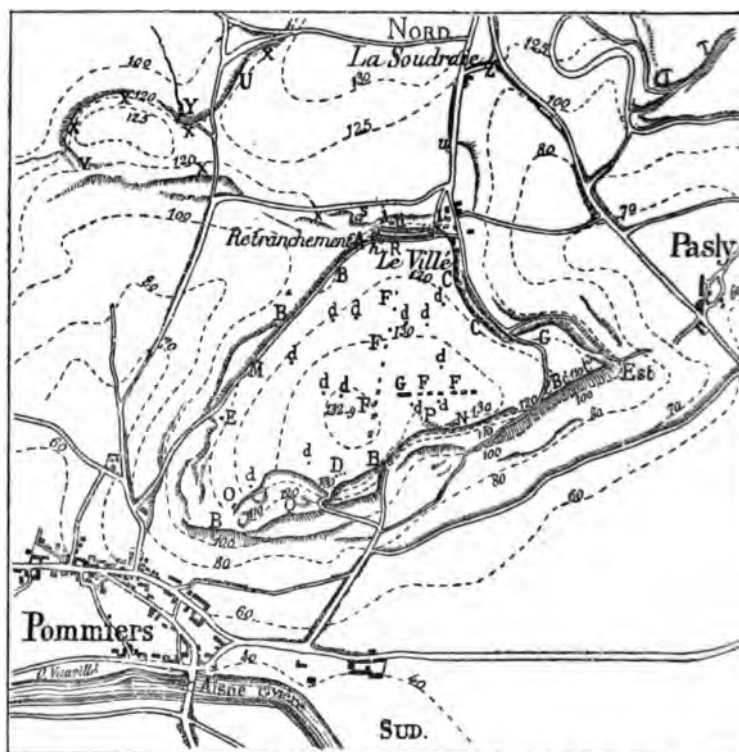


FIG. 1. — ENCEINTE GAULOISE DE POMMIERS.

Plan des fouilles au 1/20 000.

LÉGENDE DE LA FIG. 1.

(PLAN DE L'ENCEINTE DE POMMIERS.)

- A. Retranchement principal du nord.
 B, B, B, B. Retranchements secondaires à l'ouest et au sud.
 C, C, C. Creutes ou grottes de Villé à l'est.
 C'. Groupe de grottes complètement effondrées au sud de l'enceinte.
 D. Trois puits sur 29 mètres de distance.
 d, d, d, d..... Treize autres puits sur divers points de l'enceinte.
 E. Endroit de la trouvaille de monnaies faite en 1875.
 F, F, F, F. Fouilles de 1882 et 1883, sur des lignes droites à la place d'habitations gauloises.
 G. Fouilles de 1883-1884, ayant produit 273 monnaies gauloises dans des habitations.
 H. Fouille du retranchement principal, 1886.
 I. 1^{re} fouille du fossé du retranchement, 1886.
 J. 2^e — — — —
 K. 3^e — — — —
 L. 4^e — — — —
 M. Fouille du retranchement secondaire, 1886.
 N. Fouilles de deux habitations gauloises creusées en partie dans la pierre dure, 1886.
 O. Autre habitation gauloise creusée dans la pierre, fouille 1886.
 P. Fouille d'une butte dite du Moulin-à-Vent.
 Q. Fouille d'une autre butte supposée être une tombelle (?).
 R. Fouille ayant fait constater qu'il existe 1^m40 d'épaisseur de sable descendu de la levée, comme en h.
 S. Endroit probable de la terrasse élevée par les Romains (fouillé).
 T, T. Groupe ouest des grottes de Pasly.
 U. Grottes effondrées, sur le territoire de Vauxrezis.
 V. Tranchée importante pour isoler le camp romain de la montagne du sud-ouest.
 X, X, X, X. Talus bien conservés paraissant avoir servi pour l'enceinte romaine.
 Y. Forte source dite de la Gouverne-Malade.
 Z. Source abondante de la Soudraie.



FIG. 2. — RETRANCHEMENT PRINCIPAL DE POMMIERS. COUPE AU 1/500.

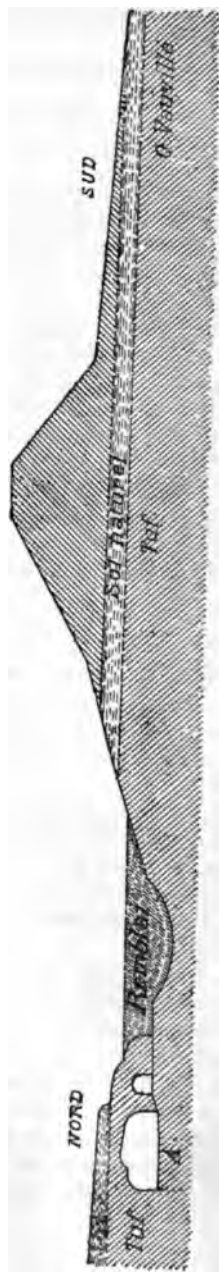


FIG. 3. — Fossé du retranchement. PREMIÈRE FOUILLE. COUPE AU 1/500.

La largeur du bas du parapet est actuellement de 32 mètres, la hauteur de 5^m64 au-dessus de l'ancien sol (fig. 2), mais cette hauteur s'est fort abaissée, car au sud en A, il y a une couche de 1^m40, descendue du haut et s'étendant à 20 mètres de distance.

II. Le fossé du retranchement, d'une longueur d'environ 300 mètres, offrait un intérêt particulier pour les recherches ayant pour but de fixer l'époque de formation de l'ouvrage. Quatre fouilles y furent exécutées en divers endroits.

La première fouille, conduite en I du plan (fig. 1), vis-à-vis la porte d'une grotte, à peine visible dans la contrescarpe, a fait voir un fossé de plus de 17 mètres de largeur sur 4^m72 de profondeur, dont 3^m93 creusés dans le tuf ou dans la pierre (fig. 3).

La grotte de la contrescarpe a été fouillée en partie (A, fig. 3) : on y a trouvé, à l'entrée, cinq silex taillés; dans le fond, une hache polie avec de grossières poteries gauloises, etc.

La deuxième fouille, en J du plan, exécutée en face d'une autre grotte effondrée, au milieu du fossé, sur 8 mètres de longueur et 3 mètres de largeur (fig. 4), fit découvrir :

1° Fragments de poteries vernissées, ornées de côtes en relief, analogues aux vases du Musée de Cluny, n^{os} 4321 et 4324, indiqués *XIV^e siècle*; (B, fig. 4), à une profondeur de 1^m60.

2° Nombreux débris de poteries, provenant

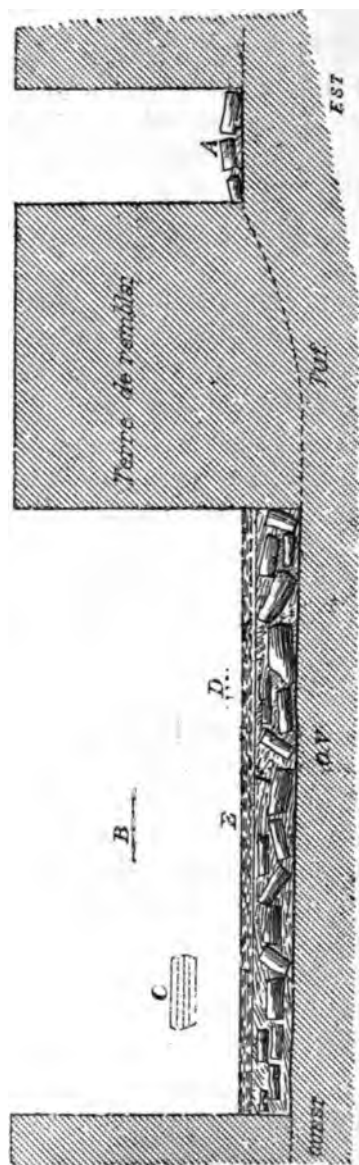


FIG. 4. — MILIEU DU FOSSE. DEUXIÈME FOUILLE. COUPE AU 1/400.

d'un foyer C de 1 mètre de diamètre, analogues aux n^{os} 4181 et 4184 du même Musée, indiqués *Moyen âge* ; à une profondeur de 2^m10 à 2^m40.

3° Poteries rouges de l'époque gallo-romaine ; en D, à une profondeur de 2^m80.

4° La terre était remplacée par une couche assez régulière de sable E, provenant probablement du tuf désagrégé descendu du parapet, 3 mètres à 3^m20 ;

5° Pierres nombreuses de diverses dimensions, avec parements, poteries gauloises, scories de fer, ossements brisés de chevaux, bœufs, moutons, chiens, sangliers, etc. Ces objets étaient disséminés au fond du fossé, en F, à une profondeur de 3^m20 à 3^m75, dans une partie composée de terre noire très compacte, principalement sous les pierres.

La hauteur, du fond du fossé à la crête du retranchement, est encore de 11^m62, à l'endroit où le fossé est le plus bas de cette fouille.

La troisième fouille a été faite en K du plan (fig. 1). Là le fossé a été creusé presque verticalement sur plus de 4 mètres de hauteur, dans le tuf ou dans la pierre.

La quatrième fouille (en L du plan) a été faite au milieu du fossé du retranchement, sur une longueur de 5^m70, une largeur de 1^m80 et 2^m60 (AA, fig. 5). On y découvrit :

Des poteries vernissées avec côtes en relief (genre de la 2^e fouille), à une profondeur de 1^m40.

Des fragments de poteries rouges de l'époque gallo-romaine, à une profondeur de 1^m70.

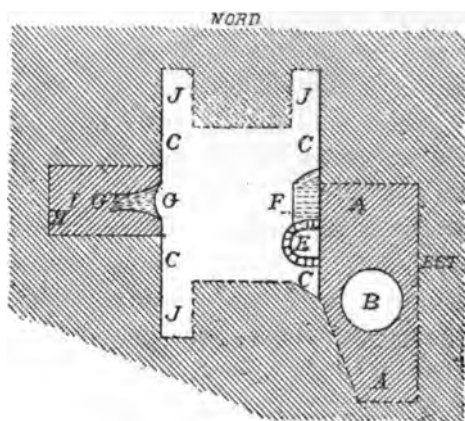


FIG. 5. — QUATRIÈME FOUILLE. PLAN AU 1/200.

Jusqu'à 1^m80, la terre était de nuance grise

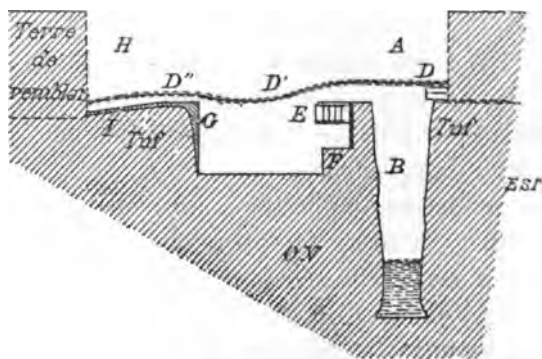


FIG. 6. — QUATRIÈME FOUILLE. COUPE AU 1/200.

très régulière; ensuite se trouvait une couche de 10 à 15 centimètres de tuf désagrégé (D, fig. 6); puis jusqu'à 2^m30, profondeur à laquelle se trouvait le tuf non attaqué, une terre très noire avec des poteries gauloises, des ossements brisés et un grand nombre de pierres avec parements, sur environ 30 centimètres d'épaisseur.

Au fond de la fouille se trouvait un puits.

PUITS (A, fig. 5 et 6). Le puits fut vidé entièrement. La profondeur est de 5^m50; creusé dans le tuf et la pierre, le diamètre est de 1^m60 dans le haut et de 1 mètre dans le bas; il pouvait y avoir 1^m50 d'eau.

Quatre fragments de meules, des scories de fer et des fragments de grossières poteries gauloises se trouvaient au fond.

Sur une partie du côté ouest du puits, le tuf avait été enlevé et remplacé par des pierres. Une fouille fut dirigée de ce côté.

HABITATION. Une partie, mesurant 4^m20 sur 4 mètres, fut dégagée complètement. Comme dans les autres fouilles, on trouva d'abord, à 1^m20, des poteries vernissées; de 1^m70 à 2 mètres, on constata la présence d'une terre noire mélangée de cendres avec des poteries gauloises, des ossements de divers animaux et une fibule en bronze. Ensuite on rencontra une couche de tuf désagrégé de 10 à 15 centimètres (D', fig. 6), allant rejoindre celle déjà constatée en D; il y avait des pierres sous cette couche.

Au-dessous, à 2^m40 de profondeur de remblai, on trouva le tuf naturel, creusé sur une largeur de 4^m20 pour établir une habitation.

En E (fig. 6) était un foyer formé de neuf pierres soigneusement mastiquées, intérieurement et extérieurement, avec de la terre rouge. Près du foyer fut recueillie une monnaie gauloise en bronze, au type de la tête de Janus avec un lion barbare au revers.

On découvrit dans le fond de la terre noire et compacte beaucoup de débris de poteries gauloises, des ossements brisés de divers animaux, un talon d'étendard en fer, une grande quantité de scories de fer, etc. On y trouva aussi cinq monnaies gauloises en bronze, dont trois du même type que la première; elles étaient aux profondeurs suivantes : 2^m40, 2^m80, 3^m10, 3^m30 et 3^m50.

Pour essayer de déterminer la longueur de l'habitation, on fit des recherches aux points J,J,J, (fig. 5), sur 1^m50 de longueur, mais sans résultat. L'habitation mesurait donc 4^m20 de largeur sur plus de 7^m50 de longueur et sur 2 mètres de profondeur; elle avait été creusée dans le tuf.

Fouilles d'habitations dans l'enceinte.

En N du plan (fig. 1), deux habitations, creusées en partie dans la pierre dure, furent découvertes.

Celle en A (fig. 7) avait 2^m20 de longueur, 1^m20 de largeur et 1^m20 de profondeur, dont 60 centimètres étaient creusés dans la pierre dure.

L'habitation B (fig. 7), d'une profondeur de 75 centimètres, était creusée dans la pierre sur 2^m30 de longueur, 1^m30 de largeur et 35 centimètres de profondeur.

En O du plan (fig. 1), une autre habitation, creusée dans la pierre tendre, fut découverte. Elle avait une profondeur de 1^m10 d'un bout et de 1^m30 de l'autre, différence occasionnée par la

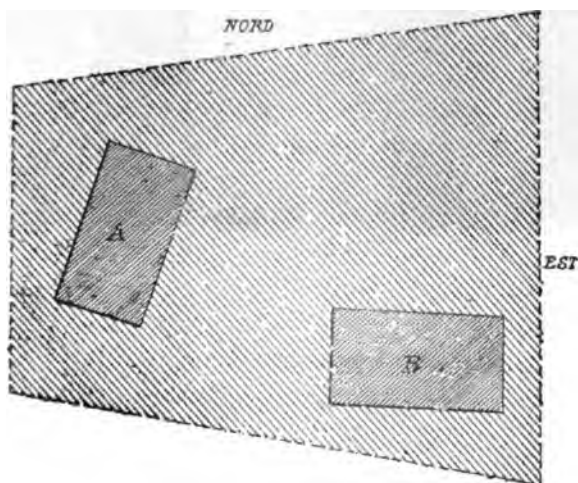


FIG. 7. — HABITATIONS A ET B. PLAN AU 1/100.

pente actuelle du sol ; 80 centimètres étaient creusés dans la pierre (fig. 8, 9 et 10). La largeur

était au fond de 1^m15 au nord, 1^m20 au sud, et de 1^m25 et 1^m30 au haut de la pierre; la longueur de 2^m20 au fond et 2^m40 à 0^m80 de hauteur.

Une cheminée B (fig. 8), creusée en partie dans la pierre, était très visible, allant se perdre à près d'un mètre de l'habitation.

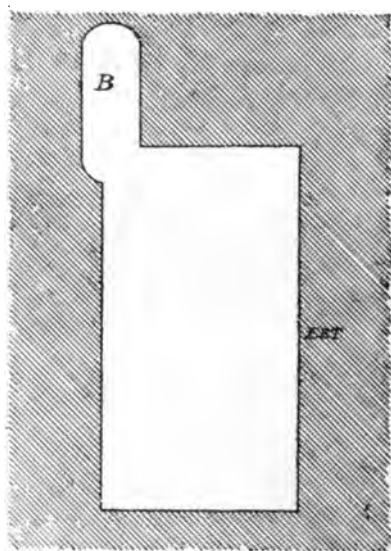


FIG. 8. — HABITATION EN O; CHEMINÉE.
PLAN AU 1/50, AU NIVEAU DE LA PIERRE.

Dans les trois habitations dont il vient d'être question, on a découvert beaucoup d'ossements brisés de bœufs, moutons, chèvres, cheval, cerf,

renard, de nombreux clous et objets en fer, une fibule et de nombreuses poteries gauloises.

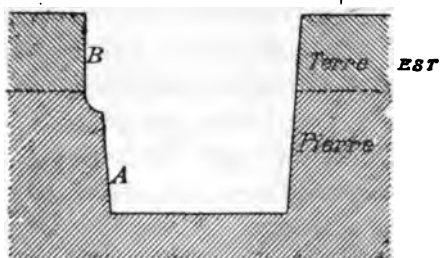


FIG. 9. — HABITATION EN O. COUPE AU NORD, AU 1/50.

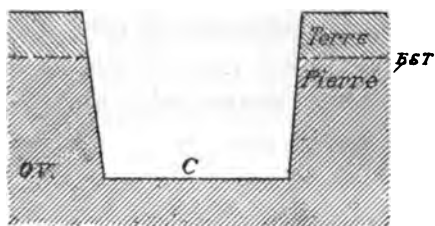


FIG. 10. — HABITATION EN O. COUPE AU SUD, AU 1/50.

Ces trois petites habitations se trouvent sur le bord de pentes escarpées, au sud de l'enceinte, à un endroit où la pierre affleure presque; c'est pour ce motif qu'elles sont très petites et peu profondes.

Les habitations placées au milieu du plateau, où il y a plus d'épaisseur de terre, sont de plus

grandes dimensions, n'ayant pas eu l'obstacle de la pierre pour les creuser¹.

D'autres fouilles furent encore exécutées sur le plateau. En 1887 j'avais pu recueillir 727 monnaies gauloises trouvées disséminées dans toute l'enceinte. Je crois devoir reproduire ici ma conclusion de 1887 : « De tout ce qui précède, on peut déduire que l'occupation de l'enceinte est uniquement gauloise, que l'oppidum connu sous le nom de Camp de Pommiers² est l'une des douze places fortes des Suessiones, dont César fait mention dans ses Commentaires. Et, si nous nous reportons à ces mêmes Commentaires, nous y voyons que le conquérant des Gaules fut arrêté par l'oppidum de Noviodunum; la largeur du fossé et la hauteur de la muraille furent pour lui des obstacles qui rendaient la place inexpugnable sans préparatifs de défense.

« De toute la contrée, l'oppidum de Pommiers est le seul qui puisse se rapporter à la description faite par César de la capitale des Suessiones ;

1. Toutes les habitations gauloises fouillées à Pommiers n'ont pas été construites; elles sont simplement creusées dans la pierre ou dans la terre. Il en a été de même dans l'enceinte de Saint-Thomas (Bibrax des Rèmes) et dans d'autres enceintes (voir *Mémoires de la Société*, t. LIX, *Enceinte d'Ambleny*, p. 173). Il ne faut donc pas s'étonner si on ne rencontre pas sur le sol des débris de constructions dans les enceintes gauloises et même dans les enceintes d'époque plus récente.

2. On a quelquefois par erreur désigné cette enceinte comme étant celle de Pasly.

on peut donc considérer comme certain que là se trouve bien Noviodunum. »

Dans un appendice à la même communication j'indiquais :

1° En S du plan (fig. 4), l'endroit de la terrasse, élevée pour établir les tours, dont il est question dans les Commentaires de César.

2° En X,X,X,X du plan, des restes de fortification du camp romain.

Le général de la Noë, dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive du Comité des travaux historiques et scientifiques* de 1887 et de 1890, adoptait mes conclusions sans réserve.

Le docteur Bougon a fait en 1902 des communications au *Comité archéologique de Noyon*, sous le titre *Noyon-Noviodunum*, en cherchant à prouver que l'oppidum en question était à Noyon. Aucune preuve sérieuse n'a été donnée par l'auteur en faveur de Noyon, comme le démontre bien le passage suivant, que j'extrais du tirage à part qu'il a eu l'amabilité de m'offrir¹ :

« Avec la méthode que nous avons suivie dans la question de Noyon-Noviodunum, nous n'avons pas encore cherché si le Noyon gaulois occupait ou non l'emplacement de notre ville actuelle. Nous avons simplement démontré que la capitale du Noyonnais, Noyon, était le Noviodunum des Suessioniens.

1. *L'emplacement du Noyon gaulois*. (Extr. des *Mémoires du Comité archéologique de Noyon*, 1903, tirage à part, p. 43.)

« A vrai dire, il nous serait tout à fait égal que le Noyon gaulois ait été placé là ou ailleurs. Toutefois, nous croyons avoir de bonnes raisons pour estimer que cette oppide gauloise se trouvait à la place de notre ville actuelle. »

Vestiges du camp romain.

Ayant la conviction que l'enceinte gauloise de Pommiers est bien, comme je l'ai affirmé en 1887, l'emplacement du Noviodunum cité par César, il me restait encore un moyen d'en fournir, s'il était possible, une dernière preuve, indiscutable, en cherchant à retrouver les vestiges certains ou les fossés des fortifications du camp de César.

Ce sont les résultats de ces recherches, faites en 1903 et 1904, qui me paraissent des plus intéressants, et qui m'ont engagé à faire cette communication à la Société.

Pour rendre plus compréhensibles mes explications, pour suivre l'ordre des fouilles et des constatations faites en 1903 et 1904 et pour permettre de se rendre bien compte de la position des assiégeants, j'ai dressé, d'après une carte du ministère de la Guerre, un plan au 1/20 000¹ de l'enceinte gauloise et du camp romain établi sur les territoires de Vauxrezis, Pasly et Pommiers.

Les fouilles n^{os} 1, 2 et 3 du plan (fig. 11) ont prouvé que le tuf a été creusé et enlevé sur ces

1. Avec courbes d'altitudes distantes de 5 en 5 mètres.

points pour être mis à l'intérieur de l'enceinte afin d'y former un mur ou parapet pour la défense.

De la fouille n° 1 allant vers la fouille n° 4, le rejet de terre est encore très visible, de même qu'aux n° 5, 6, 7 et 8, où existent encore de beaux talus, vestiges de l'enceinte romaine.

Sur le côté ouest, où le tuf affleurerait et formait déjà un léger escarpement, le tuf a été taillé très régulièrement; cela se voit encore fort bien sur 7 et 12 mètres de longueur, aux points n° 9 et 10. Le tuf au n° 9 a été taillé sur une hauteur verticale de 4^m30, donnant à l'origine environ 5^m35 sur la pente.

Aux n° 11 et 12, un ouvrage de défense a été fait pour comprendre dans l'enceinte les sources A et B, distantes d'environ 30 mètres du bord de l'escarpement naturel du plateau.

Les travaux de fortification de l'ouest du camp sont encore très bien conservés dans les bois de Vauxrezis, aux n° 13, 14, 15 et 16¹. Ils sont particulièrement reconnaissables vers les n° 14 et 15, où deux fouilles ont été faites pour en relever le profil. C'est le seul endroit où j'ai été autorisé à fouiller dans les bois.

Vers le nord, des traces de larges fossés et de fortification sont encore très visibles dans les bois

1. Les constatations aux n° 11, 12, 13, 14, 15 et 16 ont été faites le 11 décembre 1903, après la chute des feuilles des bois.

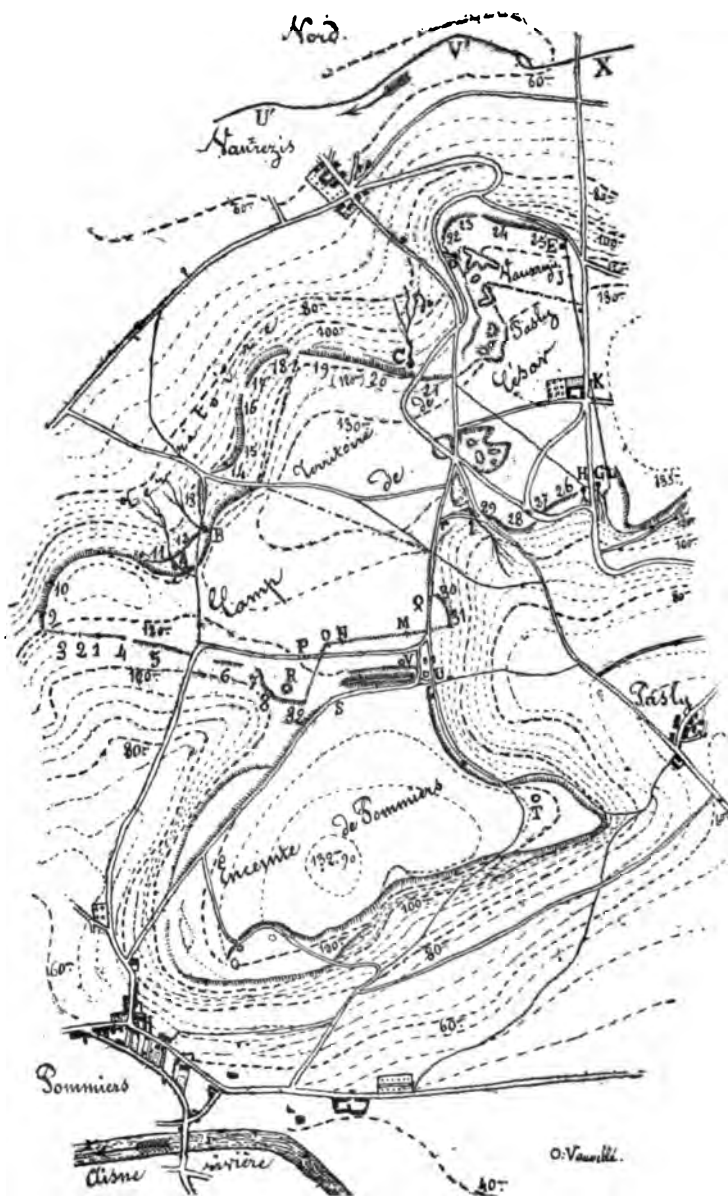


FIG. 11. — L'ENCEINTE GAULOISE ET LE CAMP ROMAIN.

LÉGENDE DU PLAN, FIG. 11.

----- Courbes équidistantes de 5 en 5 mètres d'altitude.

—.—.— Limite de territoire communal.

—— Sentiers.

N^{os} 1, 2, 3 et 4. Fouilles de 1903, où le tuf a été creusé pour fortifier le camp romain.

5, 6, 7 et 8. Talus, restes de la fortification.

9 et 10. Tuf taillé, sur une forte hauteur, pour la défense.

11-12. Ouvrage de défense pour comprendre les sources A et B dans l'enceinte.

13, 14, 15 et 16. Fossé de fortification bien conservé dans les bois.

17, 18, 19, 20 et 21. Parties de fossé de fortification bien visibles dans les bois.

22, 23, 24 et 25. Talus bien conservés.

26, 27, 28 et 29. Restes de fortifications encore visibles.

30 et 31. Beau et fort talus de l'enceinte romaine.

32. Reste de la fortification romaine au point le plus rapproché de l'oppidum.

A, B, C, D, E, F, G, H et I. Sources utilisées par les Romains.

J, K, L. Fossé de la fortification de l'est du camp romain.

M, N, O. Fossé de la fortification romaine, sur le front de la fortification principale de l'enceinte gauloise.

P et Q. Roches visibles sur les chemins indiquant la difficulté de creuser profondément sur la partie du fossé M, N, O.

R. Endroit de la terrasse élevée par les Romains pour y établir des tours.

S. Partie la moins fortifiée de l'oppidum.

T. Puits, le 17^e découvert dans l'enceinte gauloise.

U. Puits contigu à une habitation (fig. 5 et 6).

V. Puits ayant servi aux habitants des grottes creusées dans la contrescarpe.

U', V' et X. Fort ruisseau venant de Juvigny, à 500 mètres du nord-est du camp, où les chevaux des Romains étaient abreuvés.

sur Vauxrezis, principalement vers les points n^{os} 17, 18, 19, 20 et 21.

Après les fouilles et les constatations faites en 1903, il me restait à fixer la limite du camp romain vers l'est et sur le front de la fortification principale de l'enceinte gauloise.

L'enceinte s'arrêtait-elle, du côté de l'est, du point I au n^o 21 du plan, ou bien allait-elle plus loin vers la voie romaine passant contre la ferme du Mont-de-Pasly?

Entre le point I et le n^o 21, les recherches sont devenues impossibles, par suite des extractions considérables de pierres qui ont bouleversé tout le sol primitif. Je fis donc des recherches plus loin, sur le territoire de Vauxrezis, où je découvris des restes bien conservés de fortifications aux n^{os} 22, 23, 24 et 25 du plan (fig. 11).

Vers le sud, sur le territoire de Pasly, il existe des talus provenant de l'enceinte du camp, aux n^{os} 26, 27, 28 et 29.

Je fis des fouilles, en septembre dernier, pour retrouver le fossé de la fortification de l'est, qui devait certainement avoir existé du côté du plateau central où l'accès de l'ennemi était le plus à craindre, ce point n'étant pas protégé par une pente naturelle.

Après quelques fouilles sans résultat, trois autres fouilles furent faites en J, K et L et firent découvrir un très beau et large fossé, limitant l'enceinte du côté de l'est.

En J, le fossé, creusé en bonne partie dans la pierre, permet de constater avec certitude la forme triangulaire, caractéristique de la fortification du camp romain. La largeur du fossé est actuellement de 5 mètres, sur une profondeur de 4^m40 (fig. 12).

En L, le fossé est encore de 4^m70 de largeur



FIG. 12 ET 13. — FOSSÉS DU CAMP ROMAIN. COUPE AU 1/100.

et de 4^m30 de profondeur (fig. 13); à cet endroit, le sol a probablement baissé depuis la formation de l'enceinte; il pouvait avoir aussi 5 mètres de largeur à l'origine.

La fouille K a fait voir que le fossé de l'enceinte romaine fut rempli en partie avec de la marne, pour y établir l'empierrement de la voie romaine.

On peut remarquer que le fossé en question coupe la route romaine avec angles très aigus;

de cette manière, la voie gauloise, qui devait déjà y exister, était interceptée de L en H.

Les sources G et H paraissent avoir été comprises dans l'enceinte; il en était de même de celles en D et E, sur Vauxrezis; celle dite de la Soudraie, au point I, où l'extraction des pierres a changé complètement la disposition du sol, devait se trouver aussi dans l'enceinte¹.

Seule la source C, sur Vauxrezis, était certainement à environ 40 mètres hors de l'enceinte au bas de l'escarpement naturel.

Trois autres fouilles faites en M, N et O du plan (fig. 11²) firent découvrir un fossé, creusé aussi de forme triangulaire, en M et en O. Dans le fond de ces fouilles, on a recueilli quarante fragments de poteries gauloises (que je présente à la Société) de formes et d'épaisseurs variées; elles

1. On a constaté il y a quarante-cinq ans que cette source avait été déplacée. Un nommé Dufour, qui a construit une maison près de là, a trouvé l'endroit primitif de la source plus à l'ouest du point où elle est maintenant; il a aussi recueilli beaucoup d'ossements de bœufs, moutons, chèvres, etc..., en faisant les fouilles pour construire la maison.

2. La ligne droite des fouilles m'a été indiquée, en 1903, sur le terrainensemencé en betteraves, et en 1904 sur le terrainensemencé en seigle. Les récoltes de betteraves et de seigle étaient beaucoup plus vertes et plus fortes dans cette direction qu'ailleurs. Ce fait m'avait indiqué l'emplacement de la fortification romaine, que je n'ai pu réellement constater par des fouilles qu'en 1904, n'ayant pas été autorisé à le faire en 1903, lors de mes recherches.

indiquent bien l'époque du fossé de la formation du camp.

Le fossé en M avait 2^m30 de largeur sur 70 centimètres de profondeur (fig. 14); aux points N et O, le fossé avait les mêmes dimensions qu'en M.

Le fossé en N a été creusé en partie dans la pierre (fig. 15).



FIG. 14 ET 15. — FOSSES DU CAMP ROMAIN. COUPE AU 1/100.

La faible profondeur de l'ouvrage dont il vient d'être question s'explique par la difficulté qu'avaient les Romains pour creuser dans la pierre un fossé plus profond et aussi pour travailler à une aussi faible distance de l'enceinte gauloise¹. On voit, en effet, affleurer les roches sur les chemins, près de là, en P et en Q du plan. Peut-être aussi César pensait-il s'emparer de la place en passant, la croyant sans défenseurs²?

Aux n^{os} 30 et 34 du plan, il existe encore un

1. Environ 110 à 120 mètres du haut de la fortification principale de l'oppidum.

2. *B. G.*, l. II, c. XII.

beau talus ou levée indiquant le travail des Romains.

Une très faible partie du camp de César (environ 180 mètres) peut laisser encore un peu de doute : c'est la partie comprise entre le point O et le n° 32 du plan ; on y voit encore un talus de 3^m45 de hauteur verticale, comprenant un remblai de 70 centimètres du bas. Les terres étant ensemencées en betteraves et en prairie artificielle, je n'ai pu faire faire de fouilles sur cette partie.

Je n'ai pu indiquer sur le plan qu'approximativement la ligne du fossé après des sondages qui m'ont fait reconnaître les points où la pierre a été creusée pour le fossé.

La lettre R du plan indique l'endroit de la terrasse¹ fouillée précédemment, où les Romains établirent leurs tours pour assiéger Noviodunum. Cette place était admirablement bien choisie : il n'y a de là à la partie la moins fortifiée de l'enceinte gauloise, en S du plan, qu'une faible distance, sur un terrain légèrement en pente, très avantageux pour approcher les tours de l'oppidum.

C'était pour protéger cet endroit que César fit approcher très près de l'enceinte gauloise le bord du camp romain, partant du point O au n° 32 du plan.

1. *Compte-rendu du Congrès de Soissons et de Laon, 1887.*

Ce fait explique clairement pourquoi César se répète en parlant des mantelets¹; ils étaient indispensables sur ce point où les traits des assiégés pouvaient, sans cette protection, atteindre les Romains, la nature du sol n'ayant pas permis d'y creuser un fossé afin d'établir un parapet destiné à les garantir suffisamment.

Des fouilles faites dans les bois sur Vauxrezis aux points n^{os} 14 et 15 du plan, sur une partie en pente, ont permis de relever le profil de la fortification dans cette partie du nord-ouest du camp, où les pentes sont moins fortes en général qu'ailleurs.

A la fouille n^o 14, le fossé a 7^m40 d'ouverture sur la pente; la profondeur vers le milieu est de 2^m55 (fig. 16).

La fouille n^o 15 a un fossé de 7^m15 sur l'inclinaison du terrain, la profondeur est de 2^m75 (fig. 17).

Ces deux fouilles ont aussi fait découvrir un fossé de forme triangulaire, comme dans les autres fouilles.

D'après les profils des fossés de l'est J, K, L et de ceux des n^{os} 14 et 15, on peut croire, en examinant la forme et la largeur des restes de ces

1. B. G., l. II, c. XII. « Castris munitis, vineas agere, quaeque ad oppugnandum usui erant comparare coepit. Interim omnis ex fuga Suessionum multitudo in oppidum proxima nocte convenit. Celeriter vincis ad oppidum actis, aggere jacto, turribusque constitutis etc. ».

fossés, encore très visibles dans les bois où l'autorisation de fouiller ne m'a pas été accordée, que,

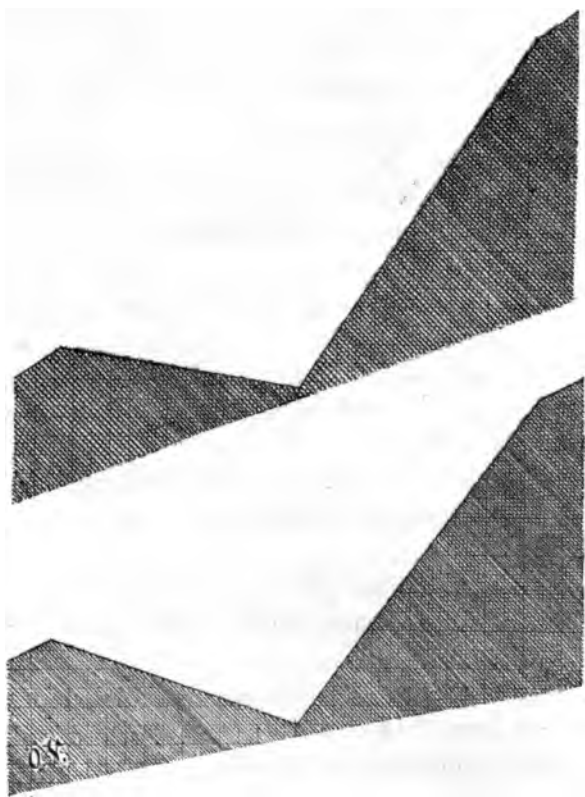


FIG. 16 ET 17. — PROFILS DES FOSSÉS DU CAMP ROMAIN
DANS LES BOIS SUR VAUXREZIS. COUPES AU 1/100.

vers les n^{os} 17, 18, 19 et 20 du plan (fig. 11), il

existait aussi un fossé d'environ 5 mètres de largeur.

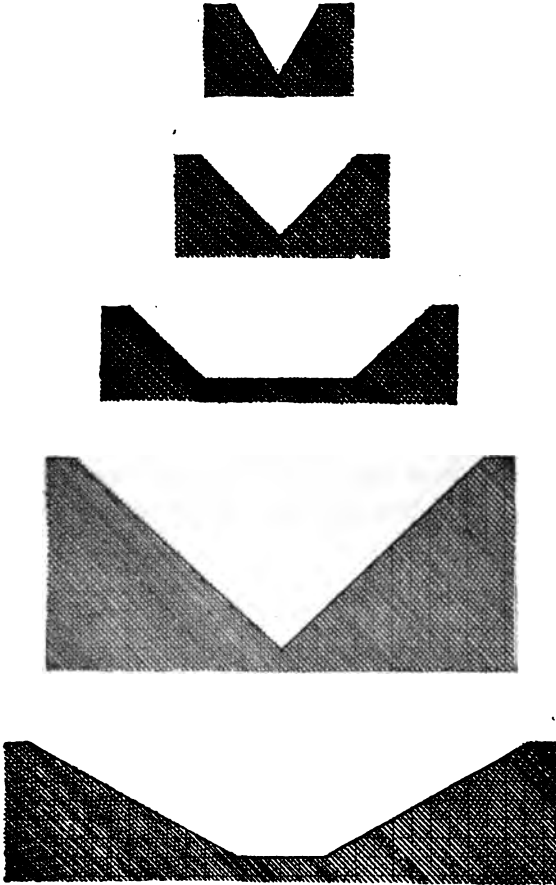


FIG. 18 A 22. — PROFILS DES FOSSÉS D'ALÉSIA, AU 1/100.

Les différentes largeurs et profondeurs consta-

tées dans les fossés du camp romain en question n'ont rien d'étonnant. Si on consulte la planche 28 de la *Guerre des Gaules* par Napoléon III, au sujet des travaux d'Alésia, on y remarque encore beaucoup plus de différence entre les fossés d'Alésia qui variaient de :

Pour les largeurs, 1^m10 (camp G), 2^m10 (castellum 10), 4 mètres (camp D) et 5^m40 (contrevallation).

Pour les profondeurs, 0^m90 (camp D), 1 mètre (camp G), 1^m20 (castellum 10), 1^m50 (camp D) et 2^m50 (contrevallation). Voir les profils des fossés d'Alésia, fig. 18, 19, 20, 21 et 22.

Dans les camps en question, il faut tenir compte des difficultés rencontrées en certains endroits pour creuser dans la pierre, comme je l'ai observé précédemment au sujet des fouilles en M, N et O du plan. On se trouva probablement en face des mêmes difficultés à Alésia et à Pommiers.

Superficie du camp de César.

D'après les résultats des fouilles et les constatations faites, on peut évaluer approximativement, à l'aide des cadastres, la superficie de l'enceinte romaine.

Sur Vauxrezis : bois de la Gouverne-Malade (n^{os} 11, 12 et 13 du plan). . . 1 h. 85 a.

Id. : bois des Cleux et grotte Guil-lot (n^{os} 14, 15, 16, 17 et 18). . . 3 55

Id. : fontaine Saint-Maurice (n^{os} 22, 23, 24 et 25), environ. 7 h. 29 a.

12 h. 69 a.

Sur Pasly : Blanc-Limon et Croix-Blanche (partie n^o 21) 17 h. 22 a.

Id. : Croix-Blanche et Mont de Pasly 8 42

Id. : Voinin et la Soudraie (n^{os} 26, 27, 28 et 29) 8 97

Id. : près le Villé (n^{os} 30 et 31), environ 40

35 h. 04 a.

Sur Pommiers, sur divers lieux dits, environ. 29 h. 50 a.

Le total sur les trois communes donne pour toute l'enceinte romaine une superficie d'environ 77 h. 20 a. (non compris les chemins)¹.

Ce camp de César était beaucoup plus important que celui de Mauchamp, près de Berry-aubac, qui ne contenait que 41 hectares, plus les castellums, d'après Napoléon III. Cette différence entre les deux camps n'a rien d'étonnant. A Mauchamp, le général romain était en présence, d'après les Commentaires, de 318 000 hommes

1. En 1887, je n'ai fixé qu'à 47 hectares environ la superficie du camp romain, ne connaissant pas encore sa limite vers l'est (*Bulletin de la Société archéologique de Soissons*, année 1889, p. 55).

de confédérés belges; il avait donc tout avantage à resserrer le plus possible son armée dans le camp, pour en rendre la défense plus facile en cas d'attaque par l'ennemi.

Pour le siège de Noviodunum, César était, au contraire, certain de ne pas être attaqué par des troupes nombreuses, puisqu'il savait que les guerriers des diverses peuplades des confédérés belges étaient retournés dans leur pays¹. C'est probablement pour ce motif, et pour être plus à l'aise, que César, malgré certains escarpements naturels, fit fortifier tout le plateau qui est au nord de l'oppidum de Pommiers, plateau comprenant environ 77 hectares 20 ares; de cette manière, les troupes romaines étaient beaucoup moins resserrées et moins gênées qu'à Mauchamp.

C'est aussi pour la même raison que César fortifia moins sérieusement son camp à Noviodunum qu'à Mauchamp, car il n'avait pas à redouter d'attaque sérieuse.

*Observations sur les lieux dits du cadastre
de Pommiers.*

Il peut être intéressant de faire remarquer :

1° Que l'endroit près de R du plan (fig. 44), où la terrasse a été élevée par les Romains pour établir les tours destinées à faciliter l'attaque de l'oppidum, endroit comprenant la partie du ter-

1. B. G., l. II, c. XI.

rain entre les deux enceintes, où se trouvait la place la plus faible de la fortification gauloise, porte encore au cadastre un nom significatif : ce lieu dit s'appelle *l'Assaut* ;

2° Tout le front intérieur et extérieur du retranchement primitif gaulois se trouve sur un lieu dit *le Villé*.

On peut se demander si ces deux lieux-dits ne se rapportent pas par tradition : 1° au siège des Romains, quoiqu'il n'y ait pas eu assaut de l'enceinte gauloise, mais simplement préparatifs pour l'assaut ; 2° le lieu dit *le Villé* ne viendrait-il pas aussi de l'ancienne ville gauloise qui se trouvait là ?

Principales découvertes faites dans l'oppidum de Pommiers.

Des fouilles commencées en 1860 firent découvrir quelques monnaies gauloises et des poteries de la même époque.

La première trouvaille importante remonte à 1875. Faite en E du plan (fig. 1), elle se composait d'environ cent monnaies en argent¹, dont cinq deniers de la république romaine ; toutes les autres monnaies étaient gauloises, éduennes ou sequanes. Les pièces romaines se rapportaient aux familles suivantes :

1. *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, année 1882, p. 88.

MARCIA, émission vers 174 avant J.-C.¹.

FVNDANIA, id. 101 id.

CIPIA, id. 94 id.

CORNELIA, id. 72 id.

CASSIA, id. 54 id.

Les fouilles furent continuées en 1883 et 1884, au point G du plan (fig. 1), dans une série d'habitations occupant une longueur de 67 mètres, 2^m50 de largeur et 70 centimètres de profondeur moyenne.

On trouva dans les fouilles une grande quantité d'ossements de porcs ou de sangliers, bœufs et

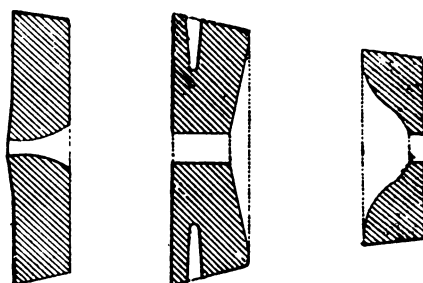


FIG. 23 A 25. — MEULES POUR ÉGRASER LE GRAIN.

COUPES AU 1/10.

autres animaux, des fragments et des meules en-

1. Les dates d'émissions sont celles admises par M. Babelon (*Monnaies de la république romaine*).

tières pour écraser le grain de 36, 31 et 26 centimètres de diamètre (fig. 23, 24 et 25); beaucoup de fragments de poteries gauloises, trois fibules en bronze et 273 monnaies de la même époque, trouvées disséminées dans les diverses habitations¹.

En 1899, j'avais recueilli 1189 monnaies gauloises, trouvées isolément dans l'enceinte. J'ai donné un inventaire de 1860 monnaies de la même provenance dans la *Revue numismatique*, année 1899, p. 257; depuis l'année 1899, j'ai encore recueilli 85 monnaies gauloises dans l'oppidum. On peut évaluer à plus de 600 pièces celles qui sont passées entre les mains de nombreux amateurs; il est donc très vraisemblable qu'environ 2600 monnaies gauloises ont été trouvées dans l'enceinte de Pommiers.

Voici la récapitulation des monnaies de mon inventaire de 1899 et des 85 monnaies recueillies par moi depuis cette époque :

			Exem- plaires
(Massilia) MA dans les rayons d'une			
roue	681 à 699 ²	arg.	21
MAΣΣA.	1673	br.	3
Tête casquée à gauche. R. Galère . .		br.	1
AOΣΣ	2228	br.	1

1. *Bulletins de la Société archéologique de Soissons*, année 1882, p. 89.

2. Les numéros indiqués sans mention spéciale se rapportent à l'*Atlas des monnaies gauloises* publié par M. de la Tour.

AYE et AOYE	2516 et 2519	br.	2
VOLC	2657	br.	1
VOLCAE AREC	2677	br.	3
NAMMA	2698	br.	1
NEM-COL	2735	br.	2
Fleur épanouie ? R. Croix cantonnée de			
croissants.	3351	arg.	2
EPAD. Comp.	3900	br.	4
Tête à gauche. R. Cheval à gauche	4117	arg.	2
CAM	4143	arg.	1
ABVDOS. Comp.	4147 et 4183	br.	6
DVRAT-IVLIOS	4478	arg.	1
ATIII	4637	arg.	1
COIOS-ORCHITIRIX.	4819	br.	1
DIASVLOS	4871	arg.	1
ANORBO-DVB. Comp.	4972	arg.	7
DVBNOREX-DVBNOCOV	5026	arg.	14
LITAVICOS	5072	arg.	1
ALAV	5086	br.	1
Tête casquée à gauche. R. Cheval cou-			
rant à gauche	5138	arg.	1
Tête casquée à gauche. R. Cheval ga-			
lopant à gauche	5252	arg.	1
SEQVA (texte de l' <i>Atlas</i>)	5342	arg.	1
Tête barbare à gauche. R. Taureau à			
gauche	5368	pot.	1
Q DOCI	5405 et 5441	arg.	3
TOGIRIX	5550	arg.	26
Sequani, non gravées		arg.	2
TOG... Comp.	5611	pot.	3
IMIOCI	5639	arg.	2
Tête jeune à droite. R. Aigle, aiglon			
et serpent	6088	br.	6
Tête à droite. R. Aigle et croisette	6108	br.	3

Tête à droite. R. Aigle et rouelle . . .	6117	br.	2
Tête nue à gauche. R. Cheval galopant			
à droite, sanglier dessous . . .	6202	br.	1
TASGHITIOS	6295	br.	1
KONAT	6317	br.	1
CATAL.	6329	br.	1
TOVTOBOCIO-ATEPILOS. . .	6361	br.	1
TVRONOS-CANTORIX. . . .	7005	br.	1
Tête à gauche. R. Bige à gauche. Com- parez	7015 et 7016	or.	1
PIXTILOS.	7078 à 7131	br.	17
Buste de face. R. Cheval galopant à droite, dessous roue	7147	br.	1
CISIAMBOS	7159	br.	1
CALEDV	7177	arg.	1
ATEVLA-VLATOS	7185 et 7191	arg.	7
Monnaies à l'homme fuyant	7258 à 7322	br.	8
RATVMACOS	7372	br.	1
Tête casquée à gauche. R. Cheval à gauche	7405	pot.	1
Tête nue à droite. R. Cheval à gauche, deux globules	7417	pot.	2
Tête barbare à gauche. R. Cheval à gauche	7437	pot.	1
Deux chèvres dressées. R. Loup et sanglier affrontés	7458	pot.	12
ECCAIOS	7471	br.	2
KOHAKA	7490	br.	2
VLLVCCI	7493 et 7508	br.	2
Tête à droite. R. Oiseau à gauche. . .	7545	br.	1
Tête à droite. R. Oiseau buvant dans un vase	7550	br.	1
SENV	7552	br.	3
GIAMILOS-SHINVI	7565	br.	2
LXV — 4904-4905			6

Tête à droite. R. Oiseau à droite et re-			
gardant à gauche	7600	br.	2
SOSO	7606 et 7608	br.	2
EPENOS	7616	br.	1
ROVECA	7631 à 7691	br.	29
ΔΕΙΟΥΙΓΗΑ . . . et ΔΕΥΙΚΑΕ.			
	7716 à 7729	br.	22
Tête à droite. R. Cheval à gauche, des-			
sus S couché.	7820	pot.	2
VENEXTOC	7850	br.	1
Tête nue à droite, devant croissant.			
R. Cheval galopant à gauche, des-			
sous anneau et A	7862	pot.	4
Tête nue à droite, les cheveux en an-			
neaux. R. Cheval courant à gauche,			
dessus anneau centré	7870	pot.	7
Fleuron formé de quatre pétales. R.			
Cheval à gauche.	7873	pot.	4
NIREI MVTINVS. Texte	7976	br.	1
Tête à droite. R. Cheval à droite . .	7979	br.	1
VANDILOS	7881	br.	1
CALIAGIHS	8000	br.	4
Grand œil de profil. R. Cheval à			
gauche. Comp.	8018	br.	1
Tête à droite. R. Cheval à gauche, des-			
sous astre. Comp.	8030	el.	17
REMOS-ATISIOS	8054 et 8082	br.	20
AΘIDIAC-A HIR IMP	8086	br.	2
NIDE-AL. Texte	8100	arg.	4
Guerrier à droite tenant une lance. R.			
Ours à droite	8124	pot.	19
Personnage accroupi, vu de face. R.			
Sanglier à droite	8145	pot.	2
KAAET EAOT	8291	arg.	1

Deux profils accolés en sens inverse.			
R. Sanglier à gauche	8319	pot.	1
Trois croissants. R. Trois S et trois globules			
	8329	pot.	10
Tête entre deux S. R. Ours dévorant un serpent			
	8351	pot.	5
Tête casquée à droite. R. Cheval courant à droite, oiseau sur la croupe.			
	8416	br.	2
Tête casquée à droite. R. Deux chevaux, rouelle et globules			
	8424	br.	3
Tête nue à gauche. R. Cheval à droite, dessus SS.			
	8441	br.	1
VACHICO	8442	br.	1
Cavalier à gauche. R. Sanglier à droite.	8449	br.	1
Bœuf à droite. R. Cavalier allant à gauche			
	8456	br.	2
Sanglier à droite. R. Cheval galopant à gauche			
	8464	br.	3
Tête à droite, devant, sanglier. R. Sanglier à droite			
	8466	br.	1
Sanglier à droite, globule. R. Cavalier à gauche. Comp.			
	8422	br.	1
Deux chevaux à mi-corps, en sens contraire. R. Cheval à gauche			
	8486	br.	1
Cheval à gauche. R. Cheval à gauche, dessus, bucrâne. Comp.			
	8494	br.	4
Lion à droite. R. Cheval à gauche, dessus, bucrâne.			
	8498	br.	1
Deux chevaux affrontés. R. Cheval à droite, dessus, bucrâne			
	8517	br.	1
Tête barbare à droite. R. Cheval à droite, dessous, bucrâne			
	8533	br.	1
VIRICIV	8541	br.	3
VIIRICIV	8569	br.	3

Tête nue à gauche. R. Coq à droite . . .	8584	br.	1
Tête dégénérée. R. Cheval à droite. Comp.	8620	pot.	16
Tête dégénérée. R. Cheval courant à droite, entre deux globules . . .	8642	pot.	1
VARTICE	8645	br.	1
Tête barbare à gauche. R. Champ di- visé en deux : d'un côté S, de l'autre trois traits. Texte	8661	pot.	2
Cheval à gauche, dessous lys. R. Tau- reau	8669	pot.	1
ANDOBRV-CARMA	8671 et 8673	br.	5
Uniface. R. Cheval disloqué, dessus croissant, dessous globule. Comp. . .	8717	br.	1
Tête disloquée. R. Cheval à gauche, entre une rouelle et un anneau . . .	8796	br.	1
ARDA	8839	br.	2
Quatre bustes de cheval en forme de croix. R. cheval à droite	8866	br.	2
AVAVCIA	8881	br.	1
Tête barbare à gauche. R. Sanglier à droite; dessous fleur de lis. Comp. . .	9078	pot.	1
Tête barbare à gauche. R. Sanglier à gauche; dessus trois croissants . . .	9104	pot.	1
Tête barbare à gauche. R. Sanglier à gauche; dessous lis en forme de croix	9147	pot.	1
Tête à gauche. R. Sanglier, dessous tête humaine.	9180	pot.	1
Tête barbare à gauche. R. Sanglier à gauche	9189	pot.	1
A HIRTIVS	9235	br.	2
GERMANVS INDVTILLII	9248	br.	2

<i>Revue archéologique</i> , 1881, pl. VII, n° 44	pot.	14
<i>Id.</i> , 1881, pl. VI, n° 29	br.	1
<i>Revue numismatique</i> , 1886, pl. XI et XII.		22
<i>Id.</i> , 1893, pl. VII et VIII et texte . .	-	26
<i>Id.</i> , 1899, pl. VI		10
MVNATIA (COPIA FELIX) ¹ . .	br.	1
Monnaies anciennement attribuées à Galba ² . Comp.	7739 br.	56
Bronzes à la tête de Janus, lion cou- rant à gauche, ou au repos, au re- vers ³	br.	349
Monnaies de CRICIRV, en or, argent et bronze ⁴		956
Monnaies inédites ou non décrites. .		76
Total des monnaies gauloises. .		1945

1. Intéressante monnaie de Munatius Plancus, fondateur de Lyon, émise vers 43 avant J.-C. (H. de la Tour, *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1901, p. 82).

2. Il ne serait pas étonnant que cette monnaie, dont la lecture de la légende est incertaine, ne portât NOVIOD, d'après quelques exemplaires de notre collection.

3. Cette monnaie en bronze, à la tête confrontée ou tête de Janus, au lion au revers, doit être classée aux Suessiones, et non aux Remi; elle se trouve assez rarement sur le territoire de cette dernière peuplade.

4. Les monnaies de CRICIRV sont aussi des Suessiones. L'énorme proportion de ces monnaies, près de 50 %, prouve évidemment que l'enceinte de Pommiers était bien le centre de circulation, on peut même dire d'émission, des monnaies à la légende CRICIRV.

*Monnaies romaines trouvées dans l'enceinte
de Pommiers.*

Les monnaies romaines trouvées, à ma connaissance, dans l'oppidum, sont :

I. — De la collection de M. Louis Bruneant (sept deniers en argent) :

N^{os} 1 à 3. Trois deniers avec la tête de Pallas à droite, de date incertaine.

4. Famille PAPIRIA, ém. vers 139 av. J.-C.¹.

5. — MEMMIA, id. 94 id.

6. — CORNELIA, id. 84 à 72 id.

7. — PROCILIA, id. 79 id.

II. — De ma collection :

N^{os} 8. Un as frappé.

9 à 13. Les cinq deniers de la trouvaille de 1875 (plus haut, p. 78).

14. Famille PINARIA, ém. vers 200 av. J.-C.

15. — POMPEIA, id. 129 id.

16. — ANTESTIA, id. 124 id.

17. — THORIA, ém. entre 111 et 79 av. J.-C.

18. — IVNIA, ém. vers 89 av. J.-C.

19. — RVBRIA, id. 83 id.

20. — ARRIA, id. 44² id.

21. — CLAVDIA, id. 43 id.

1. Les dates d'émissions sont celles admises par M. Babelon dans ses *Monnaies de la république romaine*.

2. Le peu de monnaies romaines, postérieures à l'an 57, de même que les quelques monnaies gauloises émises après

N^{os} 22 et 23. Deux monnaies d'Auguste.

N^o 24. Une de Tibère.

N^o 25. Une de Victorin.

A quelle époque remonte l'enceinte de Pommiers?

Les nombreuses habitations fouillées, le grand nombre de monnaies gauloises recueillies dans les habitations et dans toutes les parties de l'enceinte, de même que les dix-sept puits connus¹, creusés difficilement dans la pierre, prouvent incontestablement que l'enceinte de Pommiers, dont la superficie comprend environ 40 hectares, est bien un antique oppidum des Suessiones.

L'enceinte a été assiégée et prise par les Romains à l'époque de César.

La récente découverte du camp romain, établi au nord de l'enceinte gauloise, prouve avec évidence que l'oppidum a été assiégé par les Romains.

cette date, trouvées dans l'enceinte, prouvent bien que l'enceinte a été à peu près abandonnée après le passage de César. Ces quelques monnaies viennent probablement des habitants des grottes creusées dans la contrescarpe du retranchement principal ou de celles du *Villé*; ces dernières grottes sont même encore habitées de nos jours.

1. Le 17^e puits découvert dans l'enceinte est indiqué en T du plan (fig. 11); il y en avait aussi deux autres, dans et près le fossé du retranchement en U et V, pour les habitants de cette demeure (fig. 5 et 6) et pour ceux des grottes creusées dans la contrescarpe.

On a retrouvé les fossés, de forme triangulaire, caractéristiques de la fortification romaine.

Les 19 monnaies de la république romaine, antérieures à l'an 57 avant J.-C., trouvées dans l'enceinte, sont aussi une preuve certaine du passage des Romains dans l'oppidum au temps de César¹.

L'oppidum a été démantelé et abandonné très probablement en 51 avant J.-C.

La découverte de 1875, comprenant environ 100 monnaies éduennes et séquanais avec 5 deniers de la république romaine, est très intéressante.

Ce fait prouve le passage de César et de son armée, très probablement en l'an 51 = 703 de Rome, après la défaite des Bellovaques sur l'Aisne, lorsqu'il se rendit dans la région située entre le Rhin et la Meuse, où Ambiorix venait de se révolter².

Ne serait-ce pas à ce moment que la haute muraille de l'enceinte de Pommiers aurait été versée dans le fossé, où les pierres ont été retrouvées au cours des fouilles (fig. 4)? Cela est très probable, car lorsque César, en l'an 57, croyait

1. Les troupes romaines disposaient des sources A, B, C, D, E, F, G et I (fig. 11) pour leurs besoins. Les chevaux de la cavalerie étaient facilement abreuvés au cours d'eau U', V', X, venant de Juvigny, qui se trouve à environ 500 mètres au nord-est du camp romain.

2. B. G., l. VII.

prendre l'oppidum en passant, et qu'il fut obligé de commencer le siège, il avait grande hâte d'arriver chez les Bellovaques, où se trouvait déjà Divitiacus; après la capitulation, il se dirigea de là sur Bratuspantium. César n'avait donc probablement pas pris le temps de démanteler l'oppidum après le siège.

Conclusions.

De tout ce qui précède, on peut déduire que l'oppidum de Pommiers est bien l'une des douze places fortes des Suessiones, dont César parle dans ses Commentaires.

Et, si nous nous reportons à ces mêmes Commentaires, nous y voyons que le conquérant des Gaules ne put réussir à prendre d'assaut Noviodunum à cause de la largeur du fossé et de la hauteur de la muraille; il se mit alors à retrancher son camp, fit élever une terrasse afin d'y établir des tours pour faire le siège de l'oppidum.

Pas un seul des auteurs qui ont discuté sur l'emplacement de Noviodunum n'a pu citer, avec preuves certaines, aucun autre oppidum en rapport avec le texte de César.

Les nombreuses habitations gauloises fouillées, les dix-neuf puits découverts et la quantité considérable de monnaies de la même époque recueillies isolément dans l'enceinte de Pommiers, la largeur (de plus de 17 mètres) du fossé de la

fortification principale, la hauteur de la muraille de l'oppidum versée dans le fond du fossé, muraille qui devait avoir, avant le démantèlement, environ 16 mètres de hauteur au-dessus du fond du fossé, formant un ensemble imposant de preuves à l'appui de l'origine gauloise.

Les découvertes récentes des fossés et des ouvrages divers de fortification prouvent l'importance du camp de César au nord de l'enceinte gauloise. La place de la terrasse retrouvée, les dix-neuf monnaies romaines émises antérieurement à l'an 57 av. J.-C. et recueillies dans l'oppidum, permettent d'affirmer avec certitude que l'enceinte de Pommiers, comprenant une superficie d'environ 40 hectares, est bien l'emplacement de l'ancien Noviodunum des Suessiones, cité par César.

LES
SCEAUX DES FORESTIERS
AU MOYEN AGE

Par M. Joseph ROMAN, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 15 février 1905.

Il suffit de parcourir l'ouvrage devenu classique de M. Alfred Maury sur les *Forêts de la Gaule et de l'ancienne France*¹ pour constater que, dès l'extrême moyen âge, elles ont été de la part de l'aristocratie l'objet d'une sollicitude toute particulière. Leur conservation était indispensable pour la production des bois de charpente, de constructions navales et de chauffage, pour la stabilité des routes, le pâturage des troupeaux, la régularisation du régime des eaux et surtout pour la conservation du gibier, élément nécessaire des plaisirs de la chasse, si appréciés de nos aïeux. Aussi s'efforçait-on par tous les moyens possibles d'en retarder la destruction. Non seulement de nombreuses ordonnances furent

1. Paris, 1867.

rendues, pas toujours avec succès il est vrai, pour prévenir les essartages ou défrichements et punir le braconnage, mais, dès l'époque la plus reculée, nous voyons toute une hiérarchie d'agents, investis de pouvoirs très étendus, chargés de les exploiter méthodiquement, de veiller à la conservation du gibier, au repeuplement des rivières, des étangs et à la répression des délits forestiers.

Tous ces soins n'ont pas empêché les forêts de disparaître peu à peu devant l'envahissement progressif de la population rurale, toujours plus nombreuse. En effet, si les lois du moyen âge étaient très sévères pour les délits individuels, braconnage, encépagement, pâturage ou coupes frauduleuses, les administrations royale et seigneuriale ne se faisaient aucun scrupule de vendre ces mêmes droits d'usage à des communautés entières. Cette destruction des forêts, qu'elles réprouvaient comme actes isolés, elles la toléraient donc quand elle était le fait d'une collectivité et qu'elles l'avaient autorisée.

Si les forêts ont disparu, ce n'est pas faute, comme je le disais plus haut, d'avoir été surveillées par une légion d'agents.

Dans chaque province, et même dans chaque apanage un peu important, il existait un maître enquêteur et général réformateur des eaux et forêts, qui avait presque toujours sous ses ordres un lieutenant pouvant au besoin le suppléer. Il était assisté d'un receveur général, agent comp-

table chargé de centraliser les revenus des forêts et des étangs, et d'un ou plusieurs arpenteurs jurés, dont l'office était de délimiter les coupes. Ces modestes arpenteurs finirent par devenir des personnages; au ^{xvi}^e siècle, on trouve dans chaque province de grands arpenteurs et mesureurs commandant à toute une légion d'employés.

A un degré au-dessous du maître enquêteur sont le verdier, le gruyer, le watgrave, titres qui, suivant les lieux, avaient une signification équivalente; ils avaient une ou plusieurs forêts sous leur juridiction. Quand leur office était important, les verdiers avaient un lieutenant sous leurs ordres. Au ^{xvi}^e siècle, on trouve des verdiers fiefés et héréditaires.

Le maître enquêteur et le verdier avaient, non seulement des fonctions administratives, mais des fonctions judiciaires; ils punissaient les délits d'amendes ou de peines afflictives, qui, en cas de récidive, pouvaient aller jusqu'à la peine capitale. Ils étaient assistés en qualité de magistrats de clercs de la verderie ou de la maîtrise, dont l'office correspondait à celui de greffier.

Au-dessous du verdier ou gruyer, nous trouvons le sergent, qui se qualifiait parfois de maître sergent, et était tantôt à pied, tantôt à cheval. Cette charge finit par être le plus souvent inféodée, et les titulaires prenaient le titre de sergents fiefés ou de maîtres d'une sergenterie franche

et se transmettaient leur charge héréditairement.

Sous les ordres des sergents étaient les gardes, qui formaient une bande; dès le ^{xiv}^e siècle, on trouve des sergents de la bande de telle forêt, c'est-à-dire commandant à l'ensemble des gardes de cette forêt.

La noblesse ne dérogeait pas en remplissant les charges forestières, même les plus humbles; des chevaliers, des chambellans du roi sont maîtres enquêteurs; des écuyers sont simples gardes et appartiennent parfois à de très grandes familles. Tout ce qui touchait à la vénerie, à la conservation ou à l'exploitation des forêts était tenu pour honorable.

L'administration des forêts prit au commencement du ^{xvi}^e siècle, à Paris, le nom de *maîtrise de la table de marbre*, à cause d'une vaste table de marbre, dressée dans la grande salle du Palais, et auprès de laquelle siégeaient les maîtres des eaux et forêts quand ils remplissaient des fonctions judiciaires. Cette table, quoiqu'elle fût composée de plusieurs pièces, était une des curiosités de la capitale et les voyageurs ne manquaient pas de la visiter. Jean de Jandun, dans ses *Louanges de Paris* composées dans le premier quart du ^{xiv}^e siècle, en parle déjà; on en trouve également une mention dans Gilbert de Metz au commencement du ^{xv}^e siècle. Cet antique monument disparut dans l'incendie qui détruisit le Palais en 1618. En 1508, ce nom de Table de

marbre apparaît en Normandie et successivement dans toutes les autres provinces du royaume.

En 1515, une ordonnance royale crée la grande maîtrise des eaux et forêts de France; en 1543, une autre ordonnance place les forêts privées sous la juridiction de l'administration forestière au point de vue de leur conservation et fixe définitivement les attributions des tables de marbre. Enfin, en 1669, fut promulguée la célèbre ordonnance générale qui régit encore la matière. La France fut divisée d'abord en seize, puis en dix-huit grandes maîtrises, avec lieutenants généraux, lieutenants particuliers, gardes généraux et gardes particuliers. Cette organisation a survécu à peu près intacte à l'ancien régime.

Ainsi que les autres fonctionnaires du moyen âge, les forestiers faisaient usage de sceaux dans leurs actes publics, et l'ornementation de ces petits monuments est généralement intéressante, car elle rappelle presque toujours les attributions de leurs possesseurs, les forêts, les rivières, la vénerie.

Jusqu'à la création de la grande maîtrise des eaux et forêts en 1515, il n'y a pas eu de sceaux généraux de l'administration forestière, ou, pour être plus exact, je n'en ai trouvé qu'un seul, et encore n'est-il pas certain; c'est celui de la réformation des forêts au bailliage d'Alençon appendu à un acte du 4 mai 1447. Il représente deux écus couronnés et juxtaposés, le premier de France, le

second écartelé de France et d'Angleterre¹.



Comme la légende a disparu, nous ne pouvons pas reconnaître si ce n'est pas le sceau du bailliage d'Alençon dont on s'est servi pour authentifier cet acte. Les autres sceaux, alors même qu'ils portent non une légende personnelle, mais une légende d'office, comme, par exemple : *Seel de la verderie de S. Sever*; *Scel aux eaux et forêts du pais de Normandie*, sont tous ornés de l'écusson d'un maître enquêteur ou d'un verdier. Ce ne sont donc pas des sceaux généraux, mais des sceaux personnels que, malgré leur légende, les titulaires successifs de l'office ne pouvaient se transmettre l'un à l'autre. Il en allait de même pour la maréchaussée de France, par exemple; sur les sceaux de cette administration, les armoiries des divers titulaires se succédaient avec une légende commune.

Je n'ai pas trouvé de sceaux de forestiers datant d'une époque très ancienne, je n'en ai même trouvé aucun du XIII^e siècle.

1. Sceau rond de 0=022. Bibl. nat., pièces orig., T. 2448, D. 5509, P. 20.

Le premier en date est celui de frère Jean Ebbin, watgrave ou forestier en Flandre, appendu à un acte du 11 novembre 1306¹. Un bras bran-



dissant une hache y est figuré, avec la légende impersonnelle : + AVE M[ari]A GRATIA. Le type fait allusion à l'exploitation des forêts, et il reparait sur un sceau du 7 novembre 1404 de Jean de Villy, maître enquêteur des eaux et forêts du duc d'Orléans en Champagne et Brie. L'écu de ce dernier sceau est contenu dans un encadrement de six ogives et porte un chevron accompagné de trois haches².

L'ornementation des autres sceaux que j'ai pu examiner est exclusivement empruntée à la production forestière, à la chasse et à la pêche. Et il est bon de remarquer en passant que cette ornementation caractéristique ne se rencontre pas seulement sur les parties accessoires de l'écu, je veux dire dans les cimiers et les supports, mais fréquemment aussi dans les écus eux-mêmes, et

1. Sceau rond de 0^m019. Arch. de l'hôpital Comtesse, à Lille. Demay, *Sceaux de Flandres*, n° 5676.

2. Sceau rond de 0^m020. Légende : ...HAN DE VILLY. Bibl. nat., pièces orig., T. 3022, D. 66939, P. 3.

qu'elle fait en conséquence partie intégrante des armoiries des forestiers. On trouve dans ces armoiries, beaucoup plus souvent que dans les autres, des arbres, des bêtes fauves indigènes, des poissons, etc., ce qui tend à démontrer qu'elles ont été créées par la fonction elle-même et la symbolisaient. Par la suite, elles sont devenues et restées armoiries familiales, alors même que la descendance du forestier n'a plus rempli les fonctions dont ses armoiries étaient la représentation figurée. L'un des sceaux les plus caractéristiques est celui de Thévenin le Maréchal, sergent du Vivier-en-Brie (28 juin 1396); il représente un personnage vêtu d'une tunique relevée à la ceinture et conduisant en laisse un vigoureux limier, derrière lequel apparaît un arbre¹.



Un second, dont il existe deux exemplaires, de coins différents, mais de composition identique, appartient à Érant de Champagne, sergent de la forêt d'Épernay et des bois des montagnes de Reims (24 avril 1387 et 30 novembre 1407)².

1. Sceau rond de 0^m020. Légende : ...CHAL. Bibl. nat., Clairambault, T. 70, n° 5451; Demay, n° 5684.

2. Sceaux ronds de 0^m021 et 0^m022. Légende : ERART DE

Il représente un personnage portant au bras un grand écu effacé et tenant un bâton fourchu; il est debout sur un cerf couché; à sa droite, dans



le champ, un bois de cerf. C'est sans doute un homme sauvage que le graveur a voulu faire figurer sur ce sceau, et ces êtres fantastiques, dont l'image se retrouve si fréquemment sur les monuments sigillographiques du moyen âge, sont, comme leur nom le témoigne, une émanation des légendes forestières de cette époque, où les bois passaient pour être hantés par des chas-



seurs nocturnes et surnaturels. Le sceau de Colart Louvel, verdier de la forêt de Bort, appendu à une quittance du 23 janvier 1436, est une confirma-

CHAPEN. Bibl. nat., pièces orig., T. 1618, D. 37625, P. 2 et T. 1838, D. 42500, P. 6.

tion de l'opinion précédente. Il est chargé d'un écu écartelé d'un sautoir engrelé et de deux fasces sous un chef portant trois roses, et timbré d'un heaume cimé d'un col de levrier colleté, dans un vol. Dans le champ s'épanouit un fleuron, duquel sort un homme sauvage, barbu à mi-corps, tenant d'une main une massue à trois pointes et agitant de l'autre au-dessus de sa tête un petit bonnet pointu¹.

Les armes de chasse sont rarement représentées sur les sceaux. Un arc empenné d'une flèche, la pointe en bas, figure sur celui de



Guillot Hébert, verdier de la garde de Lyon, appendu à un acte du 20 février 1373². Ceux, au contraire, où figurent des animaux sont extrêmement nombreux.

Le cerf d'abord, ce roi de nos anciennes forêts. Les sceaux des forestiers dans lesquels il paraît comme massacre, comme support, comme cimier sont très communs. Un des plus élégants

1. Sceau rond de 0^m020. Légende : COLART LOVVEL. Bibl. nat., pièces orig., T. 1761, D. 40809, P. 12 et 16.

2. Sceau rond de 0^m018. Légende : GILLET HEBERT. Bibl. nat., pièces orig., T. 1500, D. 33978, P. 3.

est celui de Guillaume du Til, lieutenant du verdier de Longchamp, appendu à une quittance du 25 mai 1376. L'écu porte un massacre de cerf,



au-dessus duquel est assis un écureuil ; il est timbré d'un homme sauvage à mi-corps, supporté par deux léopards et soutenu par une salamandre, le tout contenu dans un quatrilobe ogival¹.

Celui de Guérin Désillemin, lieutenant du maître enquêteur des eaux et forêts pour le duc d'Or-



léans à Montargis et à Châteaubriand (25 novembre 1405), représente un cerf marchant à gauche, entre un rameau fourchu et une sextefeuille². Celui de Raoul le Potier, verdier des forêts de

1. Sceau rond de 0^m025. Légende : LE SEEL GVI[l-]AVME DV TIL. Ibid., T. 1949, D. 44676, P. 3.

2. Sceau rond de 0^m020. Légende : GVERIN ⊗ DESIL-[lemin]. Ibid., T. 2504, D. 56207, P. 2.

Champduault et Gaillefontaine, figure un cerf cou-



rant dans une forêt, des oiseaux perchent sur les branches¹.

Pierre André, garde de la forêt de Perrières-Bertrand, sénéchaussée de Toulouse (1^{er} octobre 1438), porte une biche marchant à gauche et surmontée d'un P, terminé par une croix. Cette lettre est probablement à la fois l'initiale du nom de baptême du garde et du nom du cantonnement où il exerçait ses fonctions².

Le sanglier occupe le deuxième rang ; il paraît



soit dans l'écu, soit comme cimier ou support. Jean Christophe, dit le Brun, sergent de la forêt

1. Sceau rond de 0^m025. Sans légende. Appendu à un acte du 1^{er} novembre 1415. Ibid., T. 2355, D. 52913, P. 8.

2. Sceau ovale de 0^m021. Légende : [P]IERRE · [An]DRIE. Bibl. nat., pièces orig., T. 58, D. 1255, n° 3.

de la Londe (27 mai 1385), porte sur son écu un sanglier passant, posé sur un arbre à trois branches¹. Jean le Roy, sergent du duc d'Orléans pour la forêt de Mussi (29 octobre 1390), porte un sanglier bondissant entouré de trois rameaux². Thomas de Clamorgan, verdier de la forêt de Brotone (1^{er} octobre 1427), porte comme cimier à son écu, chargé d'un aigle, une hure de sanglier entre deux palmes. La légende est : LE S. T. DE CLAMORGAN POVR LA VERDERIE DE BROTONNE³.

Le sceau de Mathieu le Boucher, verdier de Bray, appendu à une quittance du 20 mai 1460, est l'un des plus caractéristiques, car il rassemble



dans un même cadre le cerf, le sanglier et les poissons. L'écu est chargé d'un cerf passant à senestre et se retournant, accompagné d'un franc-

1. Sceau rond de 0^m018. Légende : [Je]HAN LE BRVN. Ibid., T. 763, D. 17333, P. 2.

2. Sceau rond de 0^m017. Légende : [Jehan] LE RO[y]. Ibid., T. 2582, D. 57447, P. 11.

3. Sceau rond de 0^m027. Bibl. nat., Clairambault, T. 152, P. 3809; Demay, n° 2544.

canton portant trois poissons; il est supporté par deux sangliers¹.

Peut-être est-ce un loup que nous voyons pas-



sant devant une sorte de calice sur le sceau de Jean de Banville, verdier de Saint-Sever, associé à la légende : * S. DE LA VERDERIE S. SEVER (15 décembre 1477)². Nous avons vu l'écureuil paraître sur le sceau de Guillaume du Til, décrit ci-dessus, où il est associé à un massacre de cerf; le hérisson est figuré sur le signet de Jean



le Comte, verdier de la forêt de la Touque (15 décembre 1458)³.

1. Sceau rond de 0^m025. Légende : MATHIEV [le Bou]-CHER, VERD[ier de Bray]. Bibl. nat., pièces orig., T. 435, D. 9808, P. 24.

2. Sceau rond de 0^m018. Ibid., T. 182, D. 18895, P. 28.

3. Signet rond de 0^m17. Légende : * LE SEEL IEHAN LE CONTE. Ibid., T. 843, D. 18895, P. 28.

Enfin, des oiseaux autres que des oiseaux de proie sont représentés sur les sceaux de Pierre de la Mondière, de Thomas de Brécý et de Mathieu de la Tricherie.

Le premier, qui est verdier des forêts de la vicomté d'Orbec (22 juillet 1432), porte un écu chargé d'un rinceau de rosier et timbré d'une banderole sur laquelle on lit le mot VERDIER; l'écu est accosté d'un rameau sur lequel un oiseau est perché¹.

Le second était verdier de la forêt de Granechon (12 juin 1435), et son écu est d'hermine



chappé d'un plain; il est également accompagné d'un rameau sur lequel grimpe un oiseau².

Enfin, le sceau de Mathieu de la Tricherie porte un écu au chevron accompagné en chef de deux oiseaux affrontés et en pointe d'un arbre et entouré de feuilles de fougère³.

1. Sceau rond de 0^m018. Légende détruite. Ibid., T. 518, P. 11643, P. 2.

2. Sceau rond de 0^m020. Légende : THOMAS + DE + BRECY. Bibl. nat., T. 497, D. 11222, P. 12.

3. Sceau rond de 0^m029. Sans légende. Ibid., T. 2882, D. 64010, P. 3.

Nous venons de voir des poissons sur le sceau de Mathieu le Boucher, nous en trouvons encore sur celui de Robert de Vaubrenc, verdier, comme le précédent, de la forêt et des étangs de Bray. Son écu, chargé de trois chabots, est cimé d'un arbre¹.

Un autre beau sceau de Pierre de Cugnac représente également un poisson. L'écu est gironné de six pièces dans une bordure, timbré d'un poisson posé en fasce et supporté par deux arbres, reliés au-dessous de l'écu par un orne-



ment rubanné qui paraît figurer un cours d'eau bordé de fleurettes. La légende est : + S'AVS EAVS ET FOREST[s du] PAIS DE NORMANDIE. Ce sceau est appendu à une quittance du 4 décembre 1456².

1. Sceau rond de 0^m026. Légende : S. ROBERT DE VAV-BRENC. Ibid., T. 2939, D. 65297, P. 7 et 8 et T. 2947, D. 65483, P. 2.

2. Sceau rond de 0^m040. Bibl. nat., Clairambault, T. 156, n° 4218; Demay, n° 3069.

Quant aux arbres, c'est en très grand nombre qu'ils apparaissent dans les sceaux des forestiers, soit isolés, soit par groupes, soit dans l'écu lui-même, comme le sceau de Mathieu de la Tricherie, que je viens de décrire, soit comme cimiers ou supports. Il serait fastidieux de donner l'inventaire de tous ces monuments, qui répètent les mêmes ornements à l'infini ; aussi me contenterai-je de signaler les principaux, ceux qui offrent un intérêt particulier. Comme Mathieu de la Tricherie, Berthaud et Adam de Bardilly, tous deux maîtres enquêteurs, avaient un arbre dans leurs armoiries (9 juin 1343 et 13 mars 1357). L'écu du premier, circonscrit dans une quatri-lobe, est timbré d'un homme sauvage à mi-corps et supporté par deux lions. Celui du second, contenu dans une étoile gothique, porte pour brisure un filet en bande brochant sur l'arbre qui charge l'écu¹.

Le sceau de Pierre des Hayes, maître enquê-



teur des eaux et forêts de la reine Blanche

1. Sceaux ronds de 0^m024 et 0^m023. Ibid., T. 40, nos 573 et 575 ; Demay, nos 655 et 656.

(20 février 1375), offre une composition peu différente. L'écu est chargé d'un arbre, et le heaume qui le timbre est cîmé d'une tête de cerf et supporté par des lions¹. Gaillebaut de Chailly, chevalier, chambellan du roi, qui, malgré cette haute situation, ne dédaignait pas d'être maître forestier de la forêt de Bièvre, porte comme cimier, sur son écu de vair plain, un arbre debout dans un bois de cerf (6 septembre 1415)².

Pierre le Cordier, procureur de Jacques de Silly, maître enquêteur et réformateur des eaux et forêts de Normandie, et lui-même fonctionnaire



forestier, quoique son titre ne soit pas spécifié dans la quittance du 8 décembre 1485, à laquelle son sceau est appendu, porte un écu à un crois-

1. Sceau rond de 0^m022. Légende : S. PIERRE DES [h]AYES. Ibid., n° 4465; Demay, n° 4572.

2. Sceau rond de 0^m025. Légende détruite. Bibl. nat., Clairambault, T. 27, n° 1979; Demay, n° 2060.

sant sous un chef suspendu par une guiche à la branche écôtée d'un arbre en pal, accompagné de deux autres arbres sur les côtés¹.

Le plus moderne des sceaux individuels ornés d'un arbre que j'ai trouvé est celui de Richard le



Caron, lieutenant des eaux et forêts dans la vicomté de Rouen, appliqué à une quittance du 31 décembre 1530².

Certains sceaux de forestiers sont de véritables tableaux, des compositions artistiques avec des paysages animés par des oiseaux, des bêtes fauves et des eaux courantes. C'est surtout dans la grande maîtrise de l'Ile-de-France, de Champagne et Brie que ce type se rencontre fréquemment, et, comme nous allons le constater, c'est lui qui est devenu le type officiel des sceaux que

1. Sceau rond de 0^m031. Légende : SEEL PIERRE LE [Cordier... des ea]VES ET FORESTS. Ibid., T. 854, D. 19158, n° 28.

2. Sceau rond de 0^m020. Légende : M · RICHART LE CARON. Bibl. nat., pièces orig., T. 601, D. 14079, P. 14 et 15.

la grande maîtrise des eaux et forêts de France adopta après sa création.

Philippe de Melun, maître enquêteur des forêts de l'Ile-de-France, Champagne et Brie, porte suspendu à un acte du 18 décembre 1451 un sceau offrant beaucoup d'analogies avec celui de



Pierre de Cugnac, que j'ai décrit plus haut. Son écu, qui porte sept besants sous un chef au lion passant, est timbré d'un arbre et supporté par deux autres, entre lesquels paraît couler un ruisseau¹.

Le sceau de Jean de Beaumont, maître enquêteur dans les mêmes provinces, appendu à une quittance du 21 mai 1410, offre un type beaucoup plus complexe. Il porte un écu penché à un lion, timbré d'un heaume de profil, cimé d'une tête de lion dans un vol. Le champ du sceau est orné de sept arbres, des oiseaux sont perchés sur leurs branches, tandis que dans

1. Sceau rond de 0^m030. Rien d'utile dans la légende. Bibl. nat., pièces orig., T. 646, D. 15209, P. 3.

les intervalles court un lièvre ou un renard poursuivi par un chien. Au milieu de ce paysage jaillit



une source qui forme plusieurs cascades dans des rochers¹.

Ce type intéressant s'accroît encore et se complique dans le sceau d'Antoine des Essars,



maître des eaux et forêts de l'Île-de-France,

1. Sceau rond de 0^m030. Légende : LE SEEL IEHAN DE BEAUMONT. Ibid., T. 246, D. 5418, P. 27.

Champagne et Brie, comme les précédents, datant de la deuxième moitié du xv^e siècle.

L'écu, chargé de trois croissants et penché, est suspendu par une guiche à un arbre, entouré de plusieurs autres, qui forment une véritable forêt; un cerf et un sanglier adossés sortent à mi-corps de derrière l'écu, et, au bas du sceau, des lignes ondulées figurent un cours d'eau. La légende est : S. ANTHOINE DES ESSARTS, MAIST' DES EAVES ET FORESTZ DE FRACE, CHAMPAIGNE ET BRIE ¹.

Je n'ai pas trouvé de sceaux généraux antérieurs à 1553. A cette date (4 juin), celui de la grande maîtrise de la table de marbre porte l'écusson fleurdelysé, timbré et accosté de sept



arbres, devant lesquels passent, à gauche, un cerf, et, à droite, un sanglier adossés; au-des-

1. Matrice de sceau ronde de 0^m045. Demay, *Sceaux de Normandie*, n° 2135.

sous, un cours d'eau est figuré par des stries parallèles ondulées. Il n'y a aucune légende¹.

Plus d'un siècle plus tard, le 20 avril 1663, nous retrouvons le sceau de la grande maîtrise à peu près semblable au précédent; les arbres qui



entourent l'écu royal sont en même nombre, les animaux sont les mêmes et dans une position identique, seulement, le sceau est plus grand, d'un travail différent et entouré d'un cordon perlé. Comme dans le sceau précédent, aucune légende².

Ce fut probablement à la fin du xvii^e siècle que ce type remarquable et traditionnel fut abandonné. A cette époque, en effet, la centralisation de tous les pouvoirs et la suppression du peu

1. Sceau rond de 0^m038. Bibl. nat., pièces orig., T. 2844, D. 63153, P. 120.

2. Sceau rond de 0^m043. Bibl. nat., pièces orig., T. 1884, D. 41687, P. 84.

d'autonomie que Richelieu avait laissé aux administrations de l'État devinrent un fait accompli.

Le dernier sceau de la grande maîtrise qui me soit connu est absolument banal; c'est l'écu royal dans un cartouche couronné, entouré de la légende : SCEAU DES EAUX ET FORESTS DE LA TABLE DE MARBRE¹.

Les sceaux plus modernes de l'administration des eaux et forêts ne sont pas revenus aux anciennes traditions et ne tranchent pas sur la banalité de nos sceaux administratifs ordinaires.

1. Sceau ovale de 0^m026. Demay, *Sceaux de Flandres*, n° 5675.

LA SYNTAXE DES ROUTIERS ROMAINS

ET LES DÉFORMATIONS DES NOMS DE LIEUX DANS L'AFRIQUE ROMAINE

PAR M. C. PALLU DE LESSERT, membre résidant.

Lu dans la séance du 1^{er} février 1905.

La syntaxe des routiers romains (je parle surtout de la Table de Peutinger et de l'Itinéraire d'Antonin) a été, je crois, peu étudiée jusqu'à ce jour. Sans avoir la prétention d'en faire ici un traité complet, je voudrais présenter des observations qui me paraissent de nature à jeter un peu de lumière sur cette obscure question.

Ce qui frappe d'abord, c'est la diversité des formes grammaticales données aux noms qui sont mentionnés dans ces documents. Certains, plus nombreux peut-être qu'on ne serait tenté de le croire, sont indéclinables, et, de ceux-là, je n'ai point à en parler. Quant aux autres, presque tous les cas y sont représentés. Ce sont tantôt

des nominatifs, tantôt des datifs, des ablatifs et même des génitifs, tantôt des accusatifs simples ou précédés de la préposition *ad*. Quelles règles ont présidé à la distribution de ces désinences? Le désordre qui paraît régner est-il imputable aux auteurs de ces travaux ou à l'impéritie des copistes? La confusion n'est-elle qu'apparente, serait-il possible de justifier les antinomies qui nous choquent?

J'examinerai la question, en me plaçant surtout au point de vue de l'Afrique, laissant à de plus compétents le soin d'examiner si mes conclusions sont applicables aux autres régions de l'empire.

I.

Dans la Table de Peutinger, les noms de peuples ou de tribus sont généralement au nominatif (*Gaetuli, Icampenses, Garamantes, Nababes, Nesamones, Syrtites, Zimises*, etc.); les noms de fleuves, la mention de la *Provincia Africa*, de la *Numidia* sont également au nominatif. Que si l'on trouve au génitif les mots *Gevalusium, Musulamiorum, Numidarum*, on peut l'imputer, sans témérité, au copiste, qui a omis le mot *gens* ou *natio*. Ces accidents, du reste, ne sont pas isolés. Ernest Desjardins a signalé des mutilations qu'il attribuait au besoin d'ajouter, soit d'autres mentions, soit de nouvelles routes; il faisait remarquer

notamment que du mot *Numidia* il ne reste que les trois dernières lettres¹.

La Table elle-même semble, au premier abord, fournir l'indication du système suivant lequel ont été établis les autres noms de lieu. En effet, dans les endroits où les stations plus espacées laissent une place suffisante, l'auteur a inséré des scholies destinées, semble-t-il, à montrer la manière de comprendre le texte.

Nous relevons trois de ces gloses pour les provinces africaines² :

VERESVOS. *A Veresuos Thasarte mil. XVIII.* THASARTE.

THASARTE. *A Thasarto Silesua millia passus XII.* SILESVA.

De Silesua partent deux routes :

SILESVA. *A Silesua ad Aquas mil. XIX.* ADAQVAS.

AD AQVAS. *Ab Aquis Tacapa milia XVI.* TACAPE.

SILESVA. *A Silesua Avibus, milia XVIII.* AVIBVS.

En dehors de l'Afrique, notons d'autres mentions analogues :

Dalmatie :

HADRE. *Ab Hadre Burno, milia XIII.* BVRNO.

1. Les onze régions d'Auguste, dans la *Revue historique*, t. I, 1876, p. 184. La suppression de *gens* ou *natio*, pour ~~celles~~ de ces tribus qui sont dans le sud, ne peut guère s'expliquer par le défaut de place. On ne peut accuser que la défectuosité de la copie.

2. Les mots en capitales indiquent les stations de la Table ; ceux en italiques reproduisent la glose à laquelle je fais allusion.

Galatie :

COMANA PONTICA. *A Comana Pontica Gagonda XVI.* GAGONDA.

Épire :

ACTIA. *Ab Actia Nicopori Larissa usque, milia LXX.* LARISSA.

Ligurie :

DERTONA. *A Dertona Tria...*

TRIA.

TRIA. *A Tria Cameliomagus milia XVI.* CAMELIOMAGVS.

Phrygie :

SYNNADA. *A Synnada Euforbio, mil XXXVII.* EVFORBIO.

EVFORBIO. *Ab Euforbio Abamea mil. XXXVI.* APAMEA.

Syrie :

HIERAPOLI. *Ab Hierapoli Zeugma mil pass. XXIIII.*

ZEUGMA

HIERAPOLI. *Ab Hierapoli Ceciliana mil. pass. XXIIII.*

CECILIANA

Mésopotamie :

TIGVBIS. *A Tigubbi ad Pontem Scoborem XVI.*

FONS SCOBORI

Transpadane :

VERONA. *A Verona Hostilia milia passus XXXIII.* HOSTILIA.

HOSTILIA. *Ab Hostilia per Padum...*

RAVENNA.

Quel rapport y a-t-il entre ces scholies et les désinences attribuées aux noms déclinales inscrits sur la carte? Logiquement, ceux-ci ne devraient y revêtir que la forme usuelle et courante; sauf au lecteur à faire dans l'application les modifications casuelles que comporte la situation. Pourquoi aurait-on procédé différemment ici?

M. Conrad Miller, l'un des derniers auteurs

qui aient écrit sur la matière¹, constate que les noms déclinables se présentent généralement à l'ablatif, c'est parce que chaque station y est énoncée grammaticalement comme le point de départ de l'étape qui suit.

Cette observation manque, je crois, d'exactitude, et l'auteur le sent bien, car il ne peut s'empêcher de reconnaître que la règle comporte des dérogations importantes.

Les noms au nominatif sont, en effet, nombreux et je rappelle que je m'en tiens à l'Afrique :

Ad Sava municipium.	Saesura vicus.
Aquae Regiae.	Suuaddurusi praesidium.
Arae Philenorum fines	Syda municipium.
Africae.	Tammanuna municipium.
Avidu vicus.	Tamascam municipium.
Bararus mun[icipium].	Thurris.
Caput Budelli.	Timazegesis turris.
Castra.	Tuburbo majus.
Choba municipium.	Tuburbo minus.
Ficus.	Turris ad Algam.
Fons camerata.	Turris et Taberna.
Lemelli praesidium.	Ubuza castellum.
Lepte minus.	Usilla municipium.
Macomades minores.	Vallis.
Macomades Selorum.	Vigdida municipium.
Mopti municipium.	Vina vicus.
Ruzai municipium.	Ziza municipium.
Ruzazu municipium.	

1. *Die Weltkarte des Castorius genannt die Peutingerche Tafel.* Ravensburg, 1888, p. 103.

Quoique *municipium*, *castellum* et *praesidium* soient des formes communes à l'accusatif et au nominatif, il ne me paraît pas téméraire, en les comparant à *Avidu vicus*, *Saesura vicus*, *Vina vicus*, *Timazegesi Turris*, de les considérer comme des nominatifs. Et j'en dirai par suite autant du mot *Colonia* dans les noms suivants, tout en reconnaissant que certains, comme *Carthagine colonia*, *Lepti magna colonia*, etc., semblent démentir cette assimilation. Mais c'est un point sur lequel je reviendrai plus loin avec détail :

Capsa colonia.	Rusicade colonia
Carthagine colon[ia].	Rusucurru colonia.
Cirta colonia.	Saldas colonia.
Culchul colonia.	Simittu colonia.
Igilgili colonia.	Sitifi colonia.
Lepti magna colonia.	Tacape colonia.
Mileu colonia.	Thelepte colonia.
Oca colonia.	Utica colonia.

On remarquera enfin que les noms en *a* déclinales ont une désinence qu'il n'y a pas de raison décisive d'attribuer à l'ablatif plutôt qu'au nominatif.

D'un autre côté, les accusatifs avec *ad* constituent un groupe important s'écartant de la règle posée par M. Conrad Miller sur l'emploi de l'ablatif. Il semble ici que l'auteur de la carte ait envisagé le lieu qu'il inscrivait comme point de destination plutôt que comme point de départ de

l'étape. Pour terminer, je citerai quelques noms en *i*, d'origine latine, comme *Aurelii*, *Rustici*, *Magri* (?), qui ne peuvent être que des génitifs ou des nominatifs pluriels.

Meilleure, à mon avis, serait l'explication qui consisterait à ne considérer la carte que comme un graphique établi d'après une nomenclature par routes des stations impériales où chacune de celles-ci avait un article spécial indiquant sa distance de la station suivante. Nos scholies ne seraient que des extraits de cette nomenclature, qui se serait ainsi présentée :

A Veresuos Thasarte mil XVIII,
 A Thasarte Silesua millia passus XII,
 A Silesua ad Aquas mil XIX,
 Ab Aquis Tacapa millia XVI,
 A Silesua avibus millia XVIII, etc.

Chaque nom y étant ainsi porté deux fois à des cas différents, l'auteur du graphique, au lieu de suivre une méthode uniforme, y aurait inscrit un peu au hasard tantôt le point de départ, tantôt le point de destination de l'étape. On se rendrait compte ainsi de ce que certaines localités soient désignées sous la forme d'*Aquis*, d'autres sous celle d'*ad Aquas*¹. Ainsi, pour *Turris* et *ad Turres*,

1. Cette manière de voir est, au fond, celle de M. Philippi, mais il suppose que le document original, au lieu d'être une simple nomenclature, se présentait sous la forme d'une carte : *Urbiun nomina tot tamque variis formis legi illa ex re factum esse puto quod anteam unum quodque nomen*

Praesidio et *Praesidium*, ce système ne justifie pas, il faut le reconnaître, les mots au nominatif ou au génitif.

Aussi, je me demande s'il n'y a pas place pour une troisième explication, qui consisterait à dire qu'on doit distinguer dans la nomenclature peutingérienne, comme, du reste, dans l'Itinéraire d'Antonin, trois catégories de noms :

- 1° Des noms déclinables présentés au nominatif;
- 2° Des noms indéclinables d'origine indigène;
- 3° Des noms d'origine romaine ou latinisés qui, dans la langue usuelle, se sont modifiés et sont devenus indéclinables, mais en se « cristallisant » le plus souvent sur un cas oblique, quelquefois sur l'accusatif. Nos routiers reproduiraient purement et simplement les noms de lieux tels qu'on les énonçait alors. Les noms au nominatif seraient ceux qui n'auraient pas subi de déformation.

C'est à établir la vraisemblance de cette thèse que s'appliquent spécialement les observations suivantes.

ter in tabula positum fuisse constat... (De *Tabula Peutingeriana*. Bonn, 1876, p. 21, n. 36). Je ne puis m'empêcher de constater que, conçue sur ce plan, la carte en question eût eu une étendue démesurée, puisque notre prétendue réduction, en y comprenant le segment perdu, ne comporte pas moins de 7^m20 de longueur. Il faut reconnaître aussi qu'une pareille disposition eût compliqué inutilement le document et rendu les recherches plus difficiles. C'est ce qui me ferait préférer l'idée d'une carte dressée d'après une nomenclature indépendante... si je me décidais à accepter l'opinion exposée au texte.

II.

On sait qu'avant d'arriver jusqu'à nous les noms de lieux romains ont subi des transformations successives dues à des influences variées. L'accentuation y a joué un rôle important, je n'en parlerai pas ici. Mais il est remarquable que dans beaucoup d'hypothèses le changement, au lieu de s'opérer sur le nominatif, s'est fait soit sur l'accusatif, soit sur un cas oblique, qui paraissent s'être substitués au nominatif dans la langue vulgaire¹.

En 1858, Jacobs constatait cette substitution dans Grégoire de Tours². Dix ans après, Jules Quicherat écrivait : « La désinence grammaticale a perdu seulement sa finale dans les noms de la troisième déclinaison en *-onis*, dont les dérivés sont toujours formés sur un de ces cas obliques, probablement sur l'ablatif *one* : *Tarascone*, *Tarascon*³. »

Ainsi énoncée, la proposition de Quicherat était trop restrictive. Ce ne sont pas seulement les noms en *-onis* qui présentent ce phénomène; on

1. Dans certains pays, le changement s'est peut-être opéré sur le génitif. Cf. Bianchi, *La declinazione nei nomi di luogo nella Toscana*, dans l'*Archivio di glottologia*, t. IX, p. 378.

2. *Géographie de Grégoire de Tours*, p. 22. Paris, 1858, in-8°.

3. *La formation des anciens noms de lieux*, p. 15. Paris, 1867.

le constate dans les autres déclinaisons. Aix a dû se former sur *Aquis*, Poitiers sur *Pictavis*, Angers sur *Andecavis*, Poitou et Anjou sur *Pictavo* et *Andecavo* (*pago*), Berry sur *Biturigo*. A ces exemples, donnés par Meyer Lübke¹, on pourrait ajouter Carthagène (Espagne), qui doit procéder de *Carthagine*. L'auteur ajoute que le datif et l'ablatif en *ibus* n'ont pas laissé de traces.

Des déformations analogues paraissent s'être produites dans les provinces africaines, et, là encore, en règle générale, sur des cas autres que le nominatif, j'ai pu, dans un examen sommaire, en relever un certain nombre d'exemples, et des recherches plus complètes en feront certainement découvrir d'autres. En tous cas, il me semble que ces exemples seront suffisants pour justifier ma thèse et rendre plus circonspects ceux qui sont tentés d'opérer des restitutions en ramenant les formes indirectes au nominatif.

Je crois devoir classer ces citations en trois catégories : 1° Noms modifiés qui nous ont été transmis directement par des textes; 2° Noms dont la forme moderne trahit une modification ancienne; 3° Ethniques qui impliquent une modification intermédiaire du nom sur lequel ils se sont formés.

1. *Grammaire des langues romanes*, t. II, p. 11-13 de la traduction française. Paris, 1895.

A. NOMS DE LIEUX MODIFIÉS QUI NOUS ONT ÉTÉ
TRANSMIS DIRECTEMENT PAR DES TEXTES.

1° *Badis* ou *Vadis*. Corippus l'emploie au sens du génitif dans les vers suivants¹ :

Quippe Vadis tepidae messes bis tondet in anno
Maurus arans.

L'ethnique était *Vadensis*, *Badiensis*, *Badensis* ou *Vazensis*. Il devrait être *Badisensis* si *Badis* n'était pas une forme oblique. On peut rapprocher ce nom soit de *Caput Vadorum*, soit, ce qui est plus vraisemblable, de *Badias*. Dans les deux cas, la conclusion est la même.

2° *Cellas Vatari*. On lit dans une invocation que Corippus adresse au patrice Jean² :

Te Cellas Vatari miro spectabat amore.

3° *Galibus*. Dans les ruines de l'ancienne *civi-*

1. *Johannid*, II, 156. Au concile de 355, on trouve un *Dativus episcopus a Vadis* ou *a Badis*, suivant les manuscrits. Voir le *Praepositus limitis Bazensis* dans la *Notitia dignitatum*. Remarquons aussi que l'emplacement de *Badias* s'appelle encore *Badis* ou *Bades*. Cf. Corippus (édit. des *Mon. Germ. hist.*), p. xv; Ragot, *Le Sahara de la province de Constantine*, dans le *Rec. de Constantine*, t. XV, 1874, p. 294; *C. I. L.*, t. VIII, p. 276.

2. *Johannid*, III, 318. Cf. Procope, *De bello Vandalico*, II, 17; mais le nom de *Καλλασβάταρα* étant pris ici dans le sens d'un accusatif, l'argument à tirer est plus faible. La forme *Cellas* s'explique sans doute par la préposition *ad* qui précédait d'abord le nom et qui est tombée : *Ad Cellas*.

tas Galitana, dont le nom devait être à l'origine *Gales*, on a retrouvé une inscription non datée où *Galibus* est pris au nominatif¹ :

QVAM EFFIGIEM PRO IMMORTA
LIBVS PRESTITIS FLAVIO
CALLIPODIO SVBVEXIT
DVLCIS PARENS GALIBVS
ET AMABILIS PATRIA...

4° *Laribus*. *Lorbeus* est la localité moderne qui remplace l'ancienne *Lares*, et que les itinéraires appellent *Laribus*². Corippus l'emploie au nominatif³ :

Urbs Laribus mediis surgit tutissima silvis.

Procopé la désigne sous la forme ἐς Λάριβον, ἐς Λαρίβους⁴. Dans El Beckri, elle est appelée *Lorbos*⁵.

5° *Casulis*. On lit dans un manuscrit du Vatican⁶ : *Contuli in nomine Domini Jesu Christi apud Kasulis constitutus anno quatuordecimo Trasamundi regis* (an. 540). Régulièrement, il faudrait *apud Kasulas*, ce qui suppose au nominatif *Kasulae* ou *Casulae*. Quelque suspicion qu'on ait

1. *C. I. L.*, VIII, 758. Cf. Victor de Vit, *De persecutione Vandalorum*, I, 42, mais la construction de la phrase veut ici l'ablatif.

2. Table de Peutinger, Itinéraire d'Antonin, etc.

3. *Johannid*, VII, 143.

4. *De bello Vandalico*, II, 22 et 28.

5. Traduction de Slane, p. 112.

6. Cf. Mabillon, *Diplomat.*, V, 355.

à l'égard de ce document, que d'aucuns supposent antidaté, son antiquité n'est pas douteuse. La forme *Casulis* est du reste confirmée par la liste des évêques de 484 où on lit : *Quintianus Casulis Carianensis*¹.

6° *Juncis*. C'est de *Junca* qu'il s'agit. Au concile de Latran de 649 figure, dans la lettre des évêques de Byzacène, *Numidius episcopus sanctae ecclesiae Sosianae Juncis*². Si l'identification proposée avec Ounga est exacte, il n'est resté aucune trace de cette forme oblique dans le nom moderne.

7° *Ticibus*. C'est un dérivé de *Thiges*, dont l'ethnique est *Ticensis*. La notice de 484 indique parmi les sièges vacants de la Byzacène celui de *Ticibus*³. Au nombre des signataires de la lettre des évêques de Byzacène au concile de Latran de 649 se trouve *Romulus episcopus sanctae ecclesiae Ticibus*⁴. Le nom moderne Tadjous (Ta-Djous) paraît être dérivé de *Ticibus*.

8° *Themisiis*. C'est encore dans la lettre des évêques de Byzacène, en 649, que nous trouvons : *Felix episcopus sanctae ecclesiae Civitatis Themisiis*⁵. On a conjecturé qu'il y avait là une forme assez insolite du nom de *Thenae*.

1. *Notitia episcoporum, Byzac.*, n° 58.

2. Harduin, *Concilia*, III, 741.

3. *Notitia episcoporum, Byzac.*, n° 114.

4. Harduin, *Concilia*, III, 739.

5. Harduin, *Concilia*, III, 740.

9° *Sufibus* n'est qu'une forme oblique de *Sufes*. Le nom moderne de Sbiba en est dérivé en vertu de la même loi phonétique qui a changé la ville voisine de *Sufetula* en Sbitla. Dans la liste des évêchés africains de 883, on l'appelle Σουβίβζα. El Beckri la décrit en la désignant sous le nom de Sbiba¹.

10° *Thebestis* pour *Theveste* se trouve dans un passage de saint Jérôme² : *Thebas Liberi, quas in Africa condidit, quae civitas nunc Thebestis dicitur*. Je reconnais cependant que le témoignage vient d'un peu loin.

B. NOMS DONT LA FORME MODERNE PARAÎT TRAHIR UNE MODIFICATION INTERMÉDIAIRE DU NOM ROMAIN OPÉRÉE SUR UN CAS AUTRE QUE LE NOMINATIF.

On comprendra que pour cette catégorie nous devons nous montrer très circonspects :

Je rappelle pour mémoire : 1° *Laribus*, 2° *Ticibus*, 3° *Sufibus*, qui s'appellent aujourd'hui Lorbéus, Tadjous, Sbiba, et j'appelle l'attention sur les localités suivantes :

4° Carthage. Si Carthage est un doublet formé directement sur *Carthago* par les modernes, le nom indigène Carthadjinna rappelle *Carthagine*, au même titre que la Carthagène d'Espagne.

1. Traduction de Slane, p. 324.

2. Migne, *Patrol. lat.*, XXVI, 353.

Cette forme se trouve déjà dans El Bekri¹. Dans la notice des évêchés africains de 883 on lit : Καρταγέννα προκουνσουλάρια.

5° Bone. Les Romains l'appelaient *Hippo*. La forme Bone semble supposer une première altération dans la langue vulgaire, qui a fait prévaloir l'ablatif *Hippone*. Observons cependant qu'en face de la leçon constante de tous les écrivains, Ptolémée, au second siècle, donne la variante Ἰππών.

6° Bades ou Badis est le nom donné, nous l'avons vu, à l'emplacement probable de l'ancienne *Badias*. Si cela est exact, on doit être arrivé à cette forme en passant par *Badiis*. El Beckri mentionne deux localités dont le nom est traduit de l'arabe par Badis². Deux siècles auparavant, la liste des évêchés de 883 porte Βάδης et Βάδος.

7° Tenes ne peut procéder directement de *Cartenna* ou *Cartennae* et s'est peut-être formé sur *Cartennis*³.

1. Traduction de Slane, p. 101. Il n'y a peut-être qu'un solécisme, mais je n'oserais l'affirmer, dans le titre de la *Notitia episcoporum* de 484 : « Incipiunt nomina episcoporum... qui Carthagine venerunt. »

2. Traduction de Slane, p. 174-175 et 210.

3. *Gabes* présente une formation particulière. Au 1^{er} siècle, il est indéclinable et s'appelle *Tacapes* (*Ta-Capes*), ainsi est-il fréquemment désigné sur les milliaires de la route de Capsa (*Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, LXIV, p. 153). Au III^e siècle, on dit *Tacapas*, et le nom semble encore indécli-

8° N'gaous correspond à une localité dont les habitants paraissent avoir été les *Nicivenses* ou *Nicibenses*. Cette dernière forme se rencontre dans les actes de la conférence de 444. La première se trouve sur une et peut-être sur deux inscriptions de la région de N'gaous. M. Gsell écrivait, en publiant l'une d'elles¹ : « L'inscription que M. Jaquetton vient de trouver nous donne le nom antique de N'gaous, dont le nom actuel dérive; les géographes arabes du moyen âge appellent cette ville Nikaous (El Yacoubi), Nakaous (Ibn Haukal), Nigaous (El Bekri), Nacaous (Édrisi), formes qui se rapprochent plus de la forme antique. Les Νίσιδες de Ptolémée, les *Nicives* de Pline ont-ils quelque rapport avec ce lieu? C'est assez probable. » En tous cas, la restitution *Niciva* proposée jusqu'ici comme nom de la cité qui avait donné l'*episcopus Nicibensis* me paraît peu conciliable avec la terminaison *ous*. J'admettrais

nable. Au iv^e, il paraît se décliner, on lit *Tacapis* au code Théodosien (XI, 30, C, 33) et dans l'Itinéraire d'Antonin. Faut-il rattacher le nom moderne à cette dernière forme ou ne vaut-il pas mieux, comme le pense M. Cagnat, dire que le nom primitif s'est transmis directement à nous sans subir l'influence latine? Cette dernière solution est assez séduisante. On est parti de là pour dire que le nom de *Tenes* a eu la même fortune. J'en doute. En tous cas, on n'a encore signalé aucune trace d'une forme primitive comme *Cartennes* ou *Cartennas*.

1. Bull. archéol. du Comité des travaux historiques, 1902, p. 527.

volontiers la conjecture de M. Gsell : la cité antique aurait porté le nom de *Nicives*, comme celle de *Nattabutes*. Mais, ajouterai-je, N'gaous est un dérivé formé sur l'ablatif *Nicivibus*, comme Tadjous s'est formé sur *Ticibus*.

C. ETHNIQUES QUI IMPLIQUENT UNE MODIFICATION DANS LE NOM SUR LEQUEL ILS SE SONT FORMÉS.

1° *Aquisalbensis*. Liste des évêques de 484 : *Restitutus Aquis albensium*¹.

2° *Aquisregiensis*. Victor de Vit mentionne l'*Aquisregiensis civitas*².

3° *Aquissirensis*. Liste des évêques de 484 : *Felix Aquis Sirensis*³. A la conférence de 411, on ne trouve cependant que *Honoratus episcopus adquesirensis*⁴.

4° *Lucimagnensis*. Conférence de 411 : *Primilianus episcopus Lucimagnensis*⁵.

5° *Oppidonovensis*. La déformation est ici attestée par un texte du Haut-Empire, car il indique la tribu du personnage qui est mentionné. Cette inscription vient de Duperré⁶.

1. *Notitia episcoporum, Byzac.*, nos 52 et 26.

2. *De persecutione Vandalarum*, III, 28.

3. *Notitia episcoporum, Mauret Caes.*, no 66.

4. *Collatio Diei primi*, cap. 188.

5. *Ibid.*, cap. 198.

6. *C. I. L.*, VIII, 9643.

C·VLPIO C F
 QIR MATERN
 AEDILI II VIR
 Q Q OMNIBVS
 HONORIBVS
 FVNCTO PRINCI
 PI LOCI AERE
 CONLATO
 OPPIDO N

La liste des évêques de 484 mentionne aussi : *Venantius Oppidonovensis*¹.

6° *Turreblandinus, Turreblandensis*. Conférence de Carthage de 411 : *Maximus episcopus Turreblandensis*². Liste des évêques de 484 : *Paulus Turreblandinus*³. Concile de Latran de 649 : *Datianus, episcopus Turreblandis*⁴. Malgré ces variantes, la persistance de l'ablatif est significative.

7° *Turretamalumensis*. Conférence de Carthage de 411 : *Sabratius episcopus Ecclesiae Turretamallumensis*⁵.

8° *Vicoateriensis*. Liste des évêques de 484 : *Pacatus Vicoateriensis*⁶. C'est le *vicus Haterianus*

1. *Notitia episcoporum, Mauret Caes*, n° 64. Voir cependant *C. I. L.*, 10530, qui donne comme ethnique la forme régulière : *Oppidani Nov[ani]*.

2. *Collatio Diei primi*, cap. 208.

3. *Notitia episcoporum, Byzac.*, n° 98.

4. Harduin, *Concilia*, III, 740.

5. *Collatio Diei primi*, cap. 126.

6. *Notitia episcoporum, Byzac.*, n° 92. On remarquera à ce propos l'opposition presque constante qu'il y a dans la Table

du Haut-Empire. Concile de Carthage de 525 : *Nam dicemus monasterium de Praecisu, quod in medio plebium Leptiminensis ecclesiae ponitur, praetermisso episcopo vicino, Vicoateriensis ecclesiae episcopi consolationem habere qui in longinquo positus est*¹. Concile de Latran de 649 : *Ebasius episcopus sanctae ecclesiae Vicoateriensis*².

9° *Vicopatensis*. Concile de Carthage de 525 : *Florentianus episcopus plebis ecclesiae Vicopatensis*³.

10° *Vicoturensis*. Concile de Carthage de 525 : *Felix episcopus plebis vico vicoturrensis*⁴.

11° *Pedero dianensis*. Liste des évêques de 484 : *Adeodatus Pederodianensis*⁵.

III.

Dans l'Itinéraire d'Antonin (dont la rédaction

de Peutinger et dans l'Itinéraire entre des formules comme celles-ci : *Vico Aureli* et *Vina Vicus*. Nous la retrouvons aujourd'hui quand nous disons « la ville de Villefranche ». Ici, le mot ville est une épithète, là, il s'est incorporé dans le nom, et l'incorporation s'est faite sur l'ablatif. Cette observation peut s'étendre à *Turris* et *Turre*. Sur le *Vicus Hate-rianus*, aujourd'hui Henchir Zennegrou, cf. Cagnat, *Bull. arch. du Comité des travaux historiques*, 1894, p. 236, et *Les limites de l'Afrique proconsulaire et de la Byzacène*, dans les *Beiträge zur alten Geschichte*, 1902, p. 73.

1. Harduin, *Concilia*, II, 1087.

2. Harduin, *Concilia*, III, 739.

3. Harduin, *Concilia*, II, 1073 et 1081.

4. Harduin, *Concilia*, II, 1082.

5. *Notitia episcoporum, Byzac.*, n° 46.

paraît, pour des raisons que je n'ai pas à développer ici, appartenir à une époque plus basse que celle de la Table de Peutinger), la nomenclature semble avoir été établie d'après un système sensiblement pareil. Les noms déclinables au nominatif sont très nombreux, plus nombreux peut-être en proportion que dans la Table. En dehors de ce cas, c'est la forme ablative qui prévaut. L'accusatif ne se rencontre guère qu'avec les noms précédés de la préposition *ad*. Quelquefois celle-ci est tombée comme dans *Cellas*, *Casas*, etc.

Je ne parlerai pas ici de ceux de ces noms qui, isolés, constituent le fond de la nomenclature et au sujet desquels on pourrait être tenté d'élever quelques contestations. Le texte qui, en tête de chaque voie, indique son point de départ et son point d'arrivée, est trop explicite et dispense d'insister sur le reste. Il encadre les noms locaux dans une proposition qui commande certaines formes casuelles précises, et nous allons voir comment il en use.

Il débute, je l'avoue, d'une façon assez correcte : *A Tingi Mauretania... Carthaginem usque* (p. 1)¹. On relève encore : *A Sitifi Saldas* (p. 12), *per Lambesem* (p. 13), *a Ptolomaida in Alexandriam* (p. 31), *a Tuburbo per Vallos Tacapas* (p. 22; cf. p. 35), *a Tacapis ad Aquas* (p. 33).

1. Ce renvoi et les suivants se réfèrent à l'édition de l'*Itinerarium Antonini Augusti* de Parthey et Pinder.

Mais ces formes régulières constituent, il faut le reconnaître, l'exception, et la même construction donne :

A Carthagine Cirta (p. 10).

A Lambese Sitifi (p. 13).

A Turri Caesaris Cirta (p. 14).

A Thamugadi Lamasba (p. 14).

A Lamasba Sitifi (p. 15).

A Rusuccuro Saldis (p. 17).

A Lambese Cirta.

A Musti Cirta (p. 18).

A Cirta Hippone Regio (p. 18).

Ab Hippone Regio Carthagine (p. 19).

A Thenis Theveste (p. 20).

A Carthagine per Hadrumentum Sufetula usque (p. 23).

A Tusdro Theveste (p. 24).

A Theveste Tusdro (p. 25).

A Carthagine Thenis.

A Carthagine Maxula civitate.

Est-il besoin de dire que la syntaxe exigerait : *Cirtam, Hipponem Regium, Thevestem, Sitifim, Thaenas, Sufetulam, Tusdrum, Maxulam*?

Il est intéressant de noter cet emploi répété de l'ablatif et sa substitution à l'accusatif dans des conjonctures où celui-ci s'imposait et où l'auteur savait qu'il était exigé (*a Tingi Mauretania... Carthaginem usque*). Est-il téméraire de penser que sa manière d'agir est systématique et que son procédé aboutit à présenter les noms qu'il cite comme indéclinables sous la forme de l'ablatif? N'avons-

nous pas quelque excuse à supposer que la nomenclature de l'Itinéraire, comme celle de la Table de Peutinger, a dû être influencée par des formes usuelles, qu'attestent d'autre part les exemples cités plus haut?

J'ai fait remarquer que les accusatifs précédés d'*ad* perdent assez souvent cette préposition :

Portus divinos et Portus magnos (p. 7).

Perdices (p. 11).

Cellas (p. 11), Cellas vicus (p. 28).

Aras (p. 12).

Gemellas (p. 13 et 14).

Casas (p. 27).

Gremellas (p. 35).

Aquas Tacapitanas (p. 36).

Pertusa.

La chute d'*ad* marque la transition qui a conduit au *Cellas Vatari*, dont il a été question précédemment. Cette permanence de la forme accusative, après la disparition de la préposition qui la régit, n'est pas sans quelque importance; elle paraît établir d'une façon indubitable qu'*ad* a fait partie autrefois du nom local et qu'il n'est pas seulement une forme grammaticale employée accidentellement dans la carte de Peutinger ou l'Itinéraire d'Antonin pour faire comprendre le rapport de distance d'un lieu à un autre. Tel endroit ne devait pas s'appeler *Cellae*, mais *ad Cellas*, *Arae* mais *ad Aras*, *Aquae* mais *ad Aquas*¹. Comment

1. Dans un cas cependant les scholies de la Table semblent contredire cette conjecture :

en était-on arrivé là, je n'essaierai pas de l'expliquer, je constate seulement le fait¹.

IV.

Je n'ai entendu dans ces pages que donner des exemples et non des listes complètes, ouvrir des aperçus tout en réservant les conclusions définitives. Mais j'en ai dit suffisamment pour montrer l'intérêt qu'il y aurait à pousser les recherches dans ce sens.

Je n'irai pas jusqu'à dire que l'enquête se poursuivra sans de grandes difficultés. Les actes des conciles soigneusement collationnés seraient fort utiles, mais, malheureusement, nous n'en avons pas encore de bonnes éditions critiques. Autant que j'en puis juger jusqu'à présent, il ne faut pas s'attendre à trouver de nombreux renseignements

SILESVA. *A Silesua ad Aquas mil XIX AD AQUAS.*

AD AQUAS. *Ab Aquis Tacapa millia XVIII TACAPE.*

TIGVBIS. *A Tigubbis ad Fontem Scoborem XVI. FONS SCOBORE.*

L'auteur de la scholie a pu hésiter à écrire *ab ad aquas* et même *ad Fons*.

1. Ce n'est pas, du reste, un cas spécial à l'Afrique ancienne. On n'a qu'à ouvrir notre Dictionnaire des Postes, et l'on verra le nombre considérable de localités qui, en France, commencent par des prépositions. « Sur » n'en fournit pas moins de soixante, depuis Sur-la-Côte jusqu'à Sur-les-Vignes. « Sous » en donne plus de cent. Nombreuses sont aussi celles qui utilisent « vers », l'équivalent exact de *ad* : Vers-l'Église, Vers-le-Bois, Vers-le-Pont, etc. On pourrait enfin, parmi les endroits composés avec « contre », noter des dénominations comme Contreglise, Contremoulins, etc.

dans saint Augustin. Il semble tenir peu de compte des formes populaires des noms propres; il se montre plus fidèle aux vieilles règles et décline nombre de noms qui ne se déclinaient plus de son temps; peut-être même en déclinaient-il qui étaient indéclinables, comme le font encore aujourd'hui certains écrivains pour les noms de personnes. Du reste, malgré l'importance des écrits qu'il nous a laissés, son vocabulaire géographique n'est pas extrêmement étendu. Ceux qui ont écrit après lui se sont en général inspirés de son exemple. A mesure toutefois qu'on s'éloigne du v^e siècle, on voit augmenter la chance de faire des trouvailles curieuses.

D'un autre côté, l'invasion arabe a fait disparaître bien des noms, qu'elle a remplacés par d'autres dont la banalité fait regretter les riches nomenclatures de l'époque romaine, si intéressantes à tant d'égards. Cependant, bien des noms de lieux ont gardé de celles-ci des traces qu'il importerait de rechercher et de noter avec plus de soin. Enfin, les anciens géographes et les historiens arabes peuvent fournir d'utiles renseignements. Il y a là en somme un travail qui ne peut être l'œuvre d'un jour. Il me suffit d'avoir montré qu'il est réalisable et peut donner d'utiles résultats pour la connaissance plus parfaite de l'histoire, de la géographie et de la langue de l'ancienne Afrique.

LA

COLONISATION SAXONNE

DANS LE BOULONNAIS

Par le Comte DE LOISNE, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 3 mai 1905.

On sait que les Saxons, qui, originellement, habitaient la Kersonèse cimbrique (le Hostein), infestèrent, dès le III^e siècle, les côtes de la Gaule, comme devaient le faire plus tard les Northmans¹. Certaines parties du littoral breton et de celui de la Gaule, entre le Rhin et la Loire, prirent, sous l'occupation romaine, le nom de *littus Saxonicum*, et les empereurs en confièrent la défense à un général qualifié *comes littoris Saxonici per Britanniam*².

Grégoire de Tours, au VI^e siècle, mentionne notamment deux colonies de ce genre établies dans notre pays, l'une aux environs de Bayeux,

1. Longnon, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle*, p. 172.

2. *Notitia dignitatum*, éd. Seeck, p. 104, 121 et 186.

celle des *Saxones Bajocassani*¹, l'autre à l'embouchure de la Loire².

Entre les années 455 et 584, ces mêmes Saxons ne fondèrent pas moins de sept royaumes en Grande-Bretagne³. Leur colonisation vers la même époque dans le pays des Morins et, en particulier, dans la *Civitas Bononiensium*, est prouvée à la fois par les textes, par la similitude d'origine de toute une classe de noms de lieu du Boulonnais et de l'Angleterre, ainsi que par les découvertes archéologiques qui ont été faites, au siècle dernier, dans les deux pays.

I.

La *Notitia dignitatum*, rédigée dans les premières années du v^e siècle, mentionne, comme étant sous les ordres du duc de la seconde Belgique, *equites Dalmatae*, *Marcis in littore Saxo-nico*⁴. *Marcae* est incontestablement Marck, près

1. *Historia Francorum*, l. V, chap. xxvii.

2. Longnon, *loc. cit.* — Cf. Desjardins, *Hist. de la Gaule romaine*, t. I, p. 295. Fortunat félicite l'évêque de Nantes Félix d'avoir converti les Saxons établis dans son diocèse (l. III, carm. ix).

3. Longnon, *Conférences à l'Éc. des hautes études*. Parmi ces royaumes, il y a lieu de mentionner ceux de Sussex (Saxe méridionale), de Wessex (Saxe occidentale) et d'Essex (Saxe orientale), dont le nom rappelle les anciens fondateurs.

4. Duchesne, *Historiae Francor. scriptor.*, t. I, p. 3.

Calais¹, l'ancien chef-lieu du fisc² qualifié plus tard terre de Merck³, comté de Merck⁴, *Mercuritium*⁵, *baillie de Merch*⁶, et cette terre faisait partie du *littus Saxonicum*, du pays maritime où s'étaient établis les Saxons⁷.

La mention de ce même *littus Saxonicum*, au vi^e siècle, dans la Vie de saint Omer, vient corroborer le texte qui précède. Un jour que le saint était en villégiature à Boulogne, un jeune homme, en dépit de la défense qui lui en avait été faite, monta dans une barque amarrée à l'embouchure de la Liane, *flumen quod nominatur Elna*, et que les mariniers employaient à la traversée de la rivière. Il se proposait de faire une paisible promenade à l'intérieur des terres quand soudain une saute de vent poussa la frêle embarcation vers la pleine mer. Bientôt la tempête se déchaina sur le détroit, et, se voyant à ses derniers moments, il ne resta plus au jeune téméraire que la ressource d'invoquer le saint. Aussitôt, plus mort que vif, il fut jeté sur le rivage saxon : *per*

1. Valois, *Notitia Galliarum*, p. 315.

2. *Fiscus Merki*, 933 (*Cartul. Sithiense*, p. 142).

3. *Terra de Merch*, 1084 (*Chronic. Andr.*, p. 784 a).

4. *Comitatus de Merch*, 1141 (*Bull. des Antiq. de la Morinie*, t. VII, p. 684).

5. XIII^e (Lambert. *Ardens.*, p. 77 et 385).

6. 1303 (Bibl. nat., *Titres et comptes d'Artois*, t. I, fol. 21).

7. La terre de Merck comprenait les communes actuelles de Calais, Marck, les Attaques, Oye, Offekerque, Nouvelle-Église, Vieille-Église et Saint-Omer-Capelle.

*merita Dei precantem, trepidum Saxoniam illico deduxit ad terram*¹. Ce n'était encore qu'à demi le salut, car le naufragé abordait à une côte qui lui était inconnue. Il remonta donc dans la barque, se remit à prier et, les flots se calmant, en peu de temps un courant favorable le ramena à Boulogne².

Il est évident que la *terra Saxonica* mentionnée dans le texte n'est pas l'Angleterre, comme l'a cru Malbrancq³, généralement peu sûr dans sa critique et moins heureux encore dans ses hypothèses. En supposant en effet qu'il eût pu le faire, jamais un frêle esquif n'eût traversé le détroit en l'espace de temps assigné par le récit. La terre saxonne ne peut être que celle dont faisait partie la terre de Merck, la côte comprise entre Boulogne et Gravelines⁴.

1. *Acta Sanctorum*, Sept. III, col. 297 F.

2. Deux miniatures du manuscrit 698 de la bibliothèque de Saint-Omer (fin XI^e siècle) représentent cet épisode. On le trouve également figuré sur l'un des côtés du tombeau du saint conservé dans l'ancienne cathédrale de Saint-Omer et au soubassement du portail méridional de cet édifice. (Cf. *Bull. archéol. du ministère de l'Instr. publ.*, 1904, 3^e livr., p. 415 et suiv.)

3. *De Morinis*, t. I, l. III, chap. xvii.

4. Tel est l'avis de Duchesne, réfutant l'opinion de Malbrancq : *Quae tam longe quaerenda non est terra Saxonica, cum et Saxones fuerint infra fines Galliarum et in ipsa Belgica secunda, ad quam spectabant Morini* (Duchesne, *Historiae Francor. scriptores*, t. I, p. 3). L'opinion des Bollandistes est la même (*Vita sancti Audomari*, note).

II.

Les Saxons, d'ailleurs, ont, autant qu'en Angleterre, laissé l'empreinte de leur colonisation dans notre région. Cela résulte de la similitude d'origine de toute une classe de noms de lieux des deux pays¹. Ce sont ceux au suffixe *-thun*, synonyme de *villa*, désignant un domaine et, par extension, le domaine avec ses dépendances qui constituaient un village. Ce suffixe, qui se présente sous la forme *-tun* en haut allemand, *-zaun* en allemand moderne, *-ton*, *-tone* et *-town* en anglais, entre en combinaison avec le nom du propriétaire primitif, comme préfixe, dans les vocables de vingt-sept communes ou écarts de l'arrondissement de Boulogne², quatre de celui de Saint-

1. C'est ce qu'enseigne M. Longnon dans ses conférences de l'École des hautes études sur l'origine des noms de lieu.

2. Le savant Haighneré, habituellement si sagace et si précis pour tout ce qui concerne l'histoire du Boulonnais, se pose, sans la résoudre, la question de savoir quelle est la peuplade qui a introduit dans le Boulonnais ces noms terminés en *-thun* : « Était-ce, dit-il, une branche des Angles ou bien des Saxons? Venait-elle d'Angleterre ou bien se dirigeait-elle vers ce pays? A quelle époque peut-on faire remonter son passage? Le Boulonnais n'a-t-il pas toujours été le grand chemin des invasions, avant comme après l'ère chrétienne? De toute discussion, je ne veux retenir qu'une chose, c'est la singulière ténacité des noms de lieu, qui, une fois implantés sur le sol d'un pays, n'en peuvent être arrachés par aucune révolution. Qui sait s'ils ne sont pas antérieurs à la rupture de l'isthme par lequel l'Angleterre se trouvait autrefois réunie au continent européen? » (Dic-

Omer et deux de celui de Béthune. Tous, sauf deux ou trois exceptions, ont leur équivalent dans l'île Britannique¹. En voici la liste :

1. Alenthun, hameau de la commune de Pihen, *Ellengatum* en 1084², qui présente la combinaison du suffixe, d'origine saxonne, *-thun*, avec le nom d'homme Alolf³, latinisé sous la forme *Alulfus*, Allou, et qui a pour homonyme, de l'autre côté du détroit, *Alenton*, au comté de Winchester, et *Ellington* à ceux de Kent et de Northumberland.

2. Alincthun, *Alingetuna* en 1208⁴, variante du vocable précédent, que l'on trouve sous la forme *Allington* dans huit comtés différents d'Angleterre (Dorset, N. Wales, Devonshire, S. Hants, Mid. Kent, S. W. Wilts, Mid. Wilts, M. W. Wilts).

3-4. Audenthun, hameau, commune de Zudausque, *Hodingentum* en 1200⁵, et Audincthun, canton de Fauquembergues, *Odingatum* en 1016⁶, dont le radical est le nom d'homme Auding⁷. Cf. *Oddington*, comté de Gloucester.

tionnaire hist. et archéol. du Pas-de-Calais, arr. de Boulogne, t. II, p. 298).

1. Voir *New Gazetteer or topographical Dictionary by Jam Scharp*. London, 1852, in-8°.

2. *Chronic. Andr.*, p. 785 b.

3. Förstemann, col. 70.

4. *Cartul. de N.-D. de Boulogne*, p. 118.

5. *Chronic. Andr.*, p. 831 a.

6. Miræus, t. IV, p. 176.

7. Förstemann, col. 165.

5. Baincthun, *Bagingatun* en 844, dans le cartulaire de Saint-Bertin¹; nom d'homme Bagonis². Cf. *Baginton* (Warwich) et *Bainton* (comté d'York).

6. Baudrethun, hameau, commune de Marquise, *Boudertun* en 1305³; nom d'homme Baldo-onis⁴, Baldricus. Cf. *Beddington* (Surrey).

7. Colincthun, hameau, commune de Bazinghen, *Coningthun* en 1492⁵; nom d'homme Cononon⁶ ou Colo-onis⁷. Cf. *Collington*, comté d'Hereford, et *Collinstown* (Wesmeath).

8. Dirlingthun, ancien village, commune de Hames-Boucres, le *Diorwaldingathun in pago Bononiensi* de 865, du cartulaire de Saint-Bertin⁸, *Dirlingatun* en 1107⁹. Cf. *Dirleton* (N. Haddington) et *Dirrington*, en Angleterre.

9. Fauquetun, écart, commune de Saint-Venant, *Foukestun* en 1307¹⁰; nom d'homme Folko¹¹, Folkericus. Cf. *Folkestone*, comté de Kent, et *Folkington*, comté de Sussex.

1. *Cartul. Sith.*, p. 72.

2. Förstemann, col. 200.

3. Invent. de Beuvrequen, fol. 2 r^o.

4. Förstemann, col. 204.

5. *Comptes de Beuvrequen*, p. 178.

6. Table du t. VIII du *Recueil des histor. de France*.

7. Förstemann, col. 319.

8. P. 111.

9. *Chronic. Andr.*, p. 787a.

10. *Titres et comptes d'Artois*, t. I, fol. 53.

11. Förstemann, col. 439.

10. Floringthun, hameau, commune de Condette; nom d'homme, d'origine gallo-romaine, *Florus*¹.

11. Fréthun, *Fraitum* en 1084, dans la chronique d'Andres²; nom d'homme Frith³, Frigdarius. Cf. Frieston, comté de Lincoln.

12. Godincthun, écart, commune de Pernes-en-Boulonnais, *Godingetuna* en 1208, dans une charte de Notre-Dame de Boulogne⁴; nom d'homme Goding latinisé Godo et Godinus⁵. Cf. Goddington, comté de Kent.

13. Guiptun, écart, commune de Tardinghen, *Gibbingatun* en 1130, dans une charte de l'abbaye d'Andres⁶, nom d'homme Gibbo-onis. Cf. Guildtown, comté de Perth.

14. Hardenthun, hameau, commune de Marquise, *Hardengetuna* en 1208, dans une charte de Notre-Dame de Boulogne⁷. Cf. Hardington, comté de Sommerset.

15. Honnincthun, *Honingetuna* en 1208⁸.

16-17. Landrethun-le-Nord, *Landringhetun* en 1179⁹, et Landrethun-lez-Ardres, *Landregatun*

1. Boissier, *Inscript.*, p. 194, 1262 et 318.

2. P. 783a.

3. Förstemann, col. 421.

4. *Cartul. de N.-D. de Boulogne*, p. 181.

5. Förstemann, col. 529 et 531.

6. *Chronic. Andr.*, p. 801a.

7. *Cartul. de N.-D. de Boulogne*, p. 181.

8. *Ibid.*

9. *Cartul. de Théroutanne*, p. 50.

en 1084¹; nom d'homme Landerich², Landricus³. Cf. Landistown, en Angleterre (Kildare).

18. Offrethun, *Guelferton* en 1181, dans une charte de Saint-Bertin⁴; nom d'homme Gaufrid⁵, Geffridus. Cf. Offerton, comté de Derby.

19. Olincthun, hameau, commune de Wimille, *Olingethun*⁶; nom d'homme Ollo-onis⁷. Cf. Ollerton, en Angleterre, dans trois comtés différents (Cheshire, Midd. Notts et Salon).

20. Paincthun, hameau, commune d'Echinghen, *Panningatum* en 1118, dans la chronique d'Andres⁸; nom d'homme Panno-onis⁹. Cf. Paignton (Devonshire).

21. Pélincthun, hameau, commune de Nesles, *Pannigetum* en 1112, dans une charte de Samer¹⁰; même nom d'homme pour préfixe. Cf. Paines-town (Carlow).

22. Raventhun, hameau, commune d'Ambleteuse, *Raventum* en 1084¹¹; nom d'homme Ravo. Cf. Ravenstone, comté de Derby.

1. *Chronic. Andr.*, p. 786a.

2. Förstemann, p. 835.

3. Table du t. VII du *Recueil des histor. de France*.

4. T. I, n° 322.

5. Förstemann, col. 506.

6. 1506 (*Terr. de Saint-Wulmer*, p. 119).

7. Förstemann, col. 181.

8. P. 786a.

9. Förstemann, col. 983.

10. *Mémoires de la Société académique de Boulogne*, t. XII, p. 25.

11. *Chronic. Andr.*, p. 785b.

23. Rochthun, hameau, commune de Leubringhen, *Roketun* en 1297¹; nom d'homme Raulconis². Cf. Rockstown (Donegal).

24. Semblethun, ancien village, commune de Coyecques, *Sempletun* en 1124, dans une charte d'Auchy³.

25. Tardingthun, ancien hameau, commune de Tardinghen; adjectif nominal *tarding*, formé sur le nom d'homme Tardo-onis⁴. Cf. Terrington, comtés d'York, de Nortfolk et Devonshire.

26. Terlincthun, hameau, commune de Wimille, *Telingetum* en 1208, dans une charte de Notre-Dame de Boulogne; nom d'homme Tello-onis⁵. Cf. Terrington, comté d'Oxford.

27. Todincthun, hameau, commune d'Odinghem, *Totingetun* en 807, dans un diplôme de Saint-Bertin⁶; nom d'homme Theod, Theoding⁷. Cf. Toddington, comté de Gloucester.

28. Tourlincthun, hameau, commune de Wirwignes; nom d'homme Torlo, Torro⁸. Cf. Torleton (Gloucester) et Torrington (Devonshire).

29. Verlincthun, *Verlingtun* en 1173, dans les chartes de Samer⁹; nom d'homme Wallo-onis,

1. Chartes d'Art., A. 143, fol. 21 v°.

2. Förstemann, col. 1034.

3. D. Bétencourt, *Cartul. d'Auchy*, p. 45.

4. Tarro (Förstemann, col. 1142).

5. *Ibid.*, col. 1148.

6. *Cartul. Sith.*, p. 316.

7. Förstemann, col. 1154.

8. *Ibid.*, col. 1202.

9. P. 40.

Walod¹. Cf. Warlingham, comté de Sussex, le suffixe *-ham* étant l'équivalent du suffixe *-ton*.

30. Wadenthun, hameau, commune de Saint-Inglevert, *Wadingatun* au. xi^e siècle²; nom d'homme Walding, Waldo³. Cf. Waddington, comtés d'York et de Lincoln.

31. Waincthun, ancien écart, commune de Saint-Léonard, *Wainghetun*⁴. Cf. Winkton, en Angleterre (S. W. Hants).

32. Warincthun, hameau, commune d'Audighen, *Wadingetuna* en 1208⁵; nom d'homme Warinc⁶, Warinus. Cf. Warrington, comté de Lancastre.

33. Witretun, hameau, commune de Leubringen, *Westretun*⁷; nom d'homme Witdo⁸. Cf. Widdrington (Northumberland).

34. Zeltun, hameau, commune de Polincove, *Sceltun* en 1084⁹; nom d'homme Zello¹⁰. Cf. Skelton, comté d'York.

Deux autres catégories de vocables topogra-

1. Förstemann, col. 1249.

2. 1084 (*Chronic. Andr.*, p. 785 b).

3. Förstemann, col. 1239 et 1238.

4. 1320 (*Mémoires de la Société académique de Boulogne*, t. IX, p. 325).

5. *Cartul. de N.-D. de Boulogne*, p. 119.

6. Förstemann, col. 1264.

7. 1496 (chartes de Saint-Bertin, n° 3609).

8. Förstemann, col. 1279.

9. *Chronic. Andr.*, p. 785 b.

10. Förstemann, col. 1368.

phiques du Boulonnais décèlent également une origine saxonne; nous voulons parler de ceux aux suffixes *-brig*, en anglais *-bridge*, francisé *brique* et *ness*, promontoire, qui a conservé la même forme dans la langue anglaise et a pris, en français, la forme *nez* et *nesce*.

Cobrique, hameau, commune de Bellebrune, *Quodbridge* en 1286, dans le terrier de l'abbaye de Beaulieu. Cf. Cobridge, en Angleterre.

Etiembrique, hameau, commune de Wimille (*Steinbrig*, le pont de pierre), *Estiebricq*¹. Cf. Stembridge, en Angleterre (Glamorgan).

Cambrique, hameau, commune de Saint-Léonard, *le Ganbricque*, en 1492². Cf. Cambridge (Gloucester).

Le Blanc-Nez (forme rationnelle : Blannez), cap entre Wissant et Sangatte³, *Hildernesce* en 1124⁴.

Le Gris-Nez, cap et hameau, commune d'Audinghen, *Blacquetz*⁵. Cf. Blackness, en Angleterre.

1. 1492 (*Comptes de Beuvrequen*, fol. 29 r°).

2. *Ibid.*, fol. 2 v°.

3. Les noms de ces deux communes sont eux-mêmes d'origine saxonne : *Witsand*, en 1036 (*Recueil des histor. de France*, t. XI, p. 40 a), et *Santgata*, à la fin du xii^e siècle, dans la *Chronique de Lambert d'Ardres* (p. 179), où le mot *sand*, sable, synonyme d'*arena*, est employé d'abord comme préfixe, puis comme suffixe. Cf. Sandgate (comté de Kent).

4. Duchesne, *Maison de Guînes*, pr., p. 40.

5. *Cueilloir de N.-D. de Boulogne de 1550*. (Arch. de Boulogne, G. 23).

Péternesse, *Peternessa*¹, ancien nom de Saint-Pierre-lez-Calais. Cf. Petersfield, Petersham, Peterstone et Peterthon, en Angleterre.

A ces noms, il faut ajouter Longuenesse, *Loconessa* en 877², dans l'arrondissement de Saint-Omer, et Witernesse, *Westernessa*³, dans celui de Béthune.

III.

La découverte de nombreux cimetières des v^e, vi^e et vii^e siècles dans les arrondissements de Boulogne, Montreuil et Saint-Omer, notamment dans plusieurs des localités que nous avons énumérées, est venue confirmer l'origine saxonne des populations du Boulonnais.

Des fouilles faites en 1868 dans la commune d'Alincthun ont mis au jour des tombes du v^e siècle contenant, comme mobilier funéraire, plusieurs scramasaxes, cette arme des Saxons, dont, au témoignage du moine Witikind, ils prirent le nom : *Cultelli enim nostra lingua sahs dicuntur, ideoque Saxones nuncupatos*⁴.

Godefroy de Viterbe s'exprime de même :

1. 1107 (*Chartes de Saint-Bertin*, p. 218).

2. *Cartul. Sith.*, p. 125.

3. 1119 (Arch. du Pas-de-Calais, chap. d'Aire, *Collectanea*, fol. 251).

4. *De Gestis Saxon.*, l. I.

*Ipse brevis gladius apud illos Saxa vocatur
Unde sibi Saxo nomen perperisse notatur*¹.

Et Du Cange dit à son tour : *Saxones longis cultellis pugnasse auctor est etiam continuator Florentii Wigorniensis anno 1138. Indequè genti datum nomen*².

Un squelette avait une lance au côté, et, dans les tombes des femmes, on recueillit une fibule en or cloisonné, un style et une boucle en bronze, quelques perles d'ambre et divers fragments de poteries³.

Un autre cimetière mérovingien fut exploré à Audincthun en 1879. Les corps avaient été inhumés dans des cercueils de bois dont il ne restait plus que des débris en poussière et de longs clous. On n'a pu recueillir que quelques fragments d'armes, de poteries ou de bijoux, des boucles de ceinturon en bronze et un petit couteau de silex⁴.

En effectuant à Boulogne les terrassements du boulevard Eurvin on découvrit, en 1891, quatre sépultures du VI^e siècle. Leur mobilier comprenait une épée de fer à lame large à deux tranchants, une boucle de baudrier, des plaques de

1. *Godefridus Viterbiensis*, pars xv, p. 313.

2. Du Cange, *Glossarium*, v^o *Saxa*.

3. *Dictionnaire histor. et archéol. du Pas-de-Calais, Boulogne*, t. II, p. 300.

4. *Bull. des Antiquaires de la Morinie*, n^o 97.

bronze, un anneau de bronze, un bracelet d'argent, 7½ perles d'ambre, 200 de verre blanc irisé, plusieurs perles cylindriques de verre bleu, une autre aplatie, une plus grosse en terre noirâtre, deux fibules de bronze, une pince à épiler et des débris de vases en terre jaune¹.

En 1883, dans une excursion archéologique, M. Allaud, membre de la Société académique de Boulogne-sur-Mer, a constaté à *Gazemetz*, commune de Wimille, la présence de deux tombes mérovingiennes, dont une, encore intacte, était formée par quatre dalles juxtaposées. La seconde, en partie détruite, contenait des débris de scramasaxes, de pointes de lance et plusieurs vases de terre noirâtre, dont un, conservé au Musée de Boulogne, présente des dessins imprimés à la roulette². Ces tombes avaient été déterrées par des extracteurs de pierre.

En creusant en 1863 les tranchées du chemin de fer de Boulogne à Calais, les terrassiers mirent également au jour, dans la traversée de la commune d'*Hardenthun*, au lieu dit *les Yeulles*, un vaste cimetière du VII^e siècle³. Deux cent qua-

1. *Bull. de la Société académique de Boulogne-sur-Mer*, t. V, p. 543. A Fréthun, on a trouvé deux cents têtes de chevaux enterrées en forme de pyramide (Terninck, *L'Artois souterrain*, t. I, p. 289).

2. *Bulletin de la Société académique de Boulogne*, t. III, p. 287.

3. *Mémoires de la Société académique de Boulogne*, t. I, p. 47-66, et pl. X, XII, XIII, XIV, XV, XVI et XVII.

rante sépultures furent ouvertes, parmi lesquelles soixante étaient restées intactes. Des pierres formaient voûte au-dessus des corps qui avaient été déposés, sans cercueil, dans des fosses creusées dans le calcaire. L'abbé Haigneré qui a dirigé les fouilles, a recueilli dans ces tombes dix-neuf scramasaxes complets et les restes de plusieurs autres. C'était de longs couteaux caractérisés par une rainure longitudinale comme à Alincthun. Ces armes, placées le long de la cuisse du mort, mesuraient en moyenne 0^m47, sans la soie. On trouva en outre vingt-deux lances, huit épées et *umbo*¹ de bouclier, des débris de baudrier avec boucles en bronze ou en potin. Dans les tombes des femmes : colliers comprenant 386 grains d'ambre et 357 perles de verroteries, trois paires de pendants d'oreille en or, deux en argent et deux en potin, épingles à tête d'or, fibules d'or et de vermeil ornées de pierres, bagues, dont une incrustée d'un triens d'or du VII^e siècle, portant la légende du monétaire Chari-mundus, plaques de fer damasquiné, boucles de ceinture, aiguilles, anneaux de bronze et de fer, peigne en os à deux rangs de dents, plus environ trente vases de terre noire et de verre, une armature de sceau², des coquilles et des dents

1. On a trouvé avec ces *umbo* les rivets de bronze qui servaient à les fixer au bouclier.

2. Il avait des restes de douves maintenus par trois cercles

de sanglier. Deux tombes d'enfants contenaient une sonnette et un style. Ces divers objets sont conservés au Musée de Boulogne.

A *Hocquinghen*, au lieu dit le Pont-Feuillet, près Waincthun, l'archéologue précité, pendant l'hiver de 1859, a découvert une trentaine de tombes, restes d'un cimetière important du VI^e siècle, déjà fouillé. Elles lui fournirent encore plusieurs scramasaxes, des lances, des plaques de baudrier en bronze, un long fer de flèche, un collier de 33 perles d'ambre et de 40 de verroteries multicolores, deux pendants d'oreille en mastic décorés de plaques d'argent cloisonnées avec verroteries, un style de bronze et trois plaques de fer damasquiné¹.

En extrayant des minerais de fer à *Olincthun*, on a rencontré, en 1862, plusieurs sépultures à incinération indiquant l'origine antique de la localité. Elles contenaient, entre autres objets, une fibule émaillée et diverses poteries brisées².

Le cimetière de *Paincthun*³, commune d'Echinghen, mis au jour en octobre 1857 par des extrac-

de cuivre. Celui du haut, deux fois plus large que les autres, était orné de deux lignes de points.

1. *Mémoires de la Société académique de Boulogne*, t. I, p. 45-46.

2. *Dictionnaire hist. et archéol. du Pas-de-Calais, Boulogne*, t. II, p. 41. On a recueilli sur ces poteries deux marques de potier : *Vital[is]* et *Saturni[nus]*.

3. Terninck, dans son *Artois souterrain*, t. IV, p. 56, confond Paincthun avec Baincthun.

teurs de chaux, se composait de quarante-neuf tombes rangées sur quatre lignes. Vingt-neuf cadavres avaient un scramasaxe, et, des seize sépultures de femmes, six contenaient des bijoux : huit belles fibules d'or ou d'argent doré, ornées de filigranes et de verroteries¹, sept épingles ou styles d'or, un style d'argent, des pendants d'oreille, plusieurs colliers de perles d'ambre et de verre décorées de zigzags ou de spirales multicolores², une chaîne de cuivre longue de 0^m80, à laquelle étaient suspendues deux perles de terre cuite grossière, une bague en fils de cuivre, une petite seille de bois à minces douves cerclée de fer dans le bas et bordée, dans la partie supérieure, d'une large feuille de cuivre à oreillons, de moyens bronzes de Néron et de Caligula, trois clefs de bronze, un peigne et un étui en os gravé³. Presque toutes ces tombes étaient orientées.

La *tombe Fourdain* ou tumulus d'Equihen, fouillée en 1868, a donné des débris d'armes de fer, épées et lances, une grosse perle de verre opaque noir et blanc, de forme lenticulaire, un petit cylindre en os, deux vases de terre gros-

1. *Mémoires de la Société académique de Boulogne*, t. I, pl. II, n^{os} 3 à 8.

2. On a recueilli 270 perles d'ambre et 192 de verre sur la poitrine des femmes.

3. *Mémoires de la Société académique de Boulogne*, t. I, p. 1-30.

sière et divers autres objets de fer mal conservés, que le docteur Hamy, dans son rapport sur les fouilles, attribue à une origine scandinave¹.

Le cimetière d'*Uzelot*, commune de Leulinghen, découvert par des extracteurs de pierre, en 1864, ne comprenait pas moins de soixante tombes, dans lesquelles on a recueilli de nouveau des scramasaxes², des fers de lance, deux *umbo*, des épées, des boucles, une hache, des pendants d'oreille, épingles et styles, colliers d'ambre et de verroterie, fibules, dont une rayonnante et l'autre ornithomorphique à fond d'or avec verroteries et filigranes, des anneaux, des monnaies de bronze à l'effigie de Constantin, de Constance II et de Crispus, ce qui permet de dater ce cimetière du IV^e ou du V^e siècle³.

Près de *Verlincthun*, dans la commune de Nesles, en extrayant des pierres à ciment, on mit au jour, dans le cours des années 1883-1884, un cimetière du VI^e siècle, au pied du mont Violette. Plus de cent trente tombes furent ouvertes. Comme les précédentes, elles avaient pour mobilier funéraire des scramasaxes, des épées, dont une longue de 0^m78, des lances, pointes de flèche, *umbo*, boucles en bronze et en fer, plaques

1. *Ibid.*, t. IV, p. 215 et suiv.

2. Chaque tombe d'homme en contenait un. La soie d'un de ces scramasaxes se termine par un bouton.

3. *Mémoires de la Société académique de Boulogne*, t. I, p. 67-73 et pl. X, XII, XIII, XIV, XVI, XVII.

de baudrier, bracelets d'argent¹, fibules de bronze à tête rayonnante et ciselures dorées, agrafes de bronze, dont une en forme d'oiseau et une autre en celle de poisson, plaque losangée cruciforme, bague d'or vert gravée d'un monogramme², boucles d'oreille, débris de sceau en bois cerclé de bronze, colliers à perles d'ambre et de pâte colorée, petites forces de fer, perles lenticulaires en verre verdâtre, vases de verre et de terre plus ou moins décorés, un triens d'or à l'effigie de Justin I^{er}, dit l'Ancien, qui succéda en 518 à l'empereur Anastase et occupa le trône jusqu'en 527.

Nous mentionnerons enfin le cimetière mérovingien de *Waben*, près Verton, ouvert en 1859, qui présenta six rangées de sépultures, allant du sud au nord, et fournit plus de quarante scramasaxes, soixante lances, des haches de différentes dimensions, cinq épées à deux tranchants, trois *umbo*, des plaques de baudrier en acier damasquiné et incrustées d'argent ou d'étain, plus rarement d'or, quantité de boutons d'or, les uns

1. Ce bracelet, dit l'auteur du rapport relatif à ce cimetière, « affecte une forme assez fréquente dans l'orfèvrerie saxonne, celle d'un barreau cylindrique étiré par les deux extrémités, de façon à fournir, d'un côté, deux faces circulaires affrontées, et, du côté opposé du petit axe, un fil d'un diamètre à peu près égal au quart du cylindre primitif » (*Bull. de la Commission des antiquités départementales du Pas-de-Calais*, t. VI, p. 112).

2. Il est formé par les lettres N et O réunies.

cloisonnés, les autres ornés de filigranes et de cabochons, pendants d'oreille et boucles en bronze, vases de bronze en forme de patères et autres en terre grise ou rougeâtre ornés de stries imprimées à la roulette. La plupart de ces objets sont au Musée de Saint-Germain; quelques-uns ont été acquis par le British Museum¹.

Si on compare entre elles les découvertes archéologiques que nous venons d'énumérer, on constate qu'à Alincthun, comme à Audincthun, Boulogne, Equihen, Gazemetz, Hardenthun, Olincthun, Paincthun, Uzelot, Waben, partout le mode de sépulture a été le même : même orientation des corps et absence de sarcophages de pierre, mobilier funéraire identique, même technique dans la confection des armes, bijoux, vases, ustensiles et objets divers. Nous nous trouvons donc en face de reliques d'un même peuple, d'une même civilisation, de reliques de la colonisation saxonne que nous ont révélées les textes et la forme de certains noms de lieu du Boulonnais. La preuve de cette colonisation sera rendue encore plus évidente par la comparaison des objets que nous avons précédemment mentionnés avec ceux recueillis par la *The Kent Archaeological Society* dans les très nombreuses sépultures saxonnes qui ont été découvertes dans le comté

1. Voir *Bulletin de la Société académique de Boulogne*, t. I, p. 195-198.

de Kent. Il suffit pour cela de parcourir les nombreuses planches de l'*Archaeologia Cantiana*¹.

1. Voir notamment : t. I, 1858, pl. I et II; t. III, 1860, pl. I, II, III et IV; t. V, 1862, pl. I et II; t. VI, 1866, pl. VI; t. VII, 1868, pl. VII à XIV; t. VIII, 1892, pl. IV à XX; t. X, 1896, p. 302, 2 planches, et p. 304 à 315 (London, in-8°).

DÉCOUVERTE
D'UNE
STROPHE CRUCIFORME INÉDITE
DE FORTUNAT

DANS UN MANUSCRIT DU X^e SIÈCLE

Par M. le Commandant R. MOWAT, membre honoraire.

Lu dans la séance du 14 juin 1905.

A l'occasion de mon enquête¹ sur la formule carrée *sator arepo tenet opera rotas*, mon savant confrère M. Henri Omont m'a informé qu'une recherche dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Dijon² lui avait récemment fait rencontrer dans le ms. 448 (269) la mention d'un nouvel exemple de cette formule; il a mis le comble à son amabilité en le faisant venir à mon intention à la Bibliothèque nationale, où je l'ai étudié avec d'autant plus de facilité que j'ai pu

1. Mowat, *Le plus ancien carré de mots*, dans *Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, t. LXIV, 1905, et tirage à part.

2. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*, V, 1889, par Aug. Molinier, H. Omont, Bougenot et Guignard, p. 106-109.

profiter de l'obligeante assistance de son adjoint, M. Lauer, qui est aussi notre confrère, pour le déchiffrement de quelques particularités paléographiques. Or, après cet examen, il se trouve que le diagramme de la formule entre comme un simple accessoire décoratif dans une curieuse composition figurative en vers dont on ne peut le séparer dans la description et qui le surpasse de beaucoup en intérêt, tant et si bien qu'elle le fait passer au second plan; elle prendra donc ici la place de l'objectif que j'avais primitivement en vue; c'est un de ces revirements amenés par les trouvailles inattendues qui encombrant souvent et disproportionnent les travaux d'érudition, mais qui, parfois aussi, deviennent de véritables bonnes fortunes. J'entre en matière.

Le manuscrit en question provient de l'abbaye de Saint-Bénigne; il a été exécuté au x^e siècle par un personnage dont le nom, Wicfridus, inscrit au fol. 93 v^o, avait passé inaperçu jusqu'à présent, mais a droit à être mis en lumière. C'est un recueil de traités d'astronomie, de tables chronologiques, de comput et de calendrier ayant pour auteurs Isidore de Séville, Bède le Vénérable, Héléric, Pérégrin. Ces divers morceaux, d'étendue variable, sont entrecoupés çà et là de hors-d'œuvre littéraires et religieux, introduits comme délassements par le manuscriteur, suivant les habitudes de son temps. De pareilles mines de curiosités n'offrant pas toujours un intérêt de pre-

mier ordre sont en général négligées; il peut cependant, dans certains cas, y avoir profit à les exploiter avec quelque soin.

De ceci je trouve un exemple au fol. 74 v°, où, à la suite d'un paragraphe de Bède sur le régime des vents de mistral et d'autan dans le midi de la Gaule, se terminant par la phrase *aura etenim lenis motus aeris in terra, altanus in pelago*, le bas de la page est occupé par deux ornements circulaires qui font l'effet du droit et du revers de quelque médaille byzantine rappelant vaguement, sauf l'effigie absente du Christ vu de face, le nimbe croisé et l'inscription en quatre lignes d'une monnaie de Jean I^{er} Zimiscès¹, qui régna

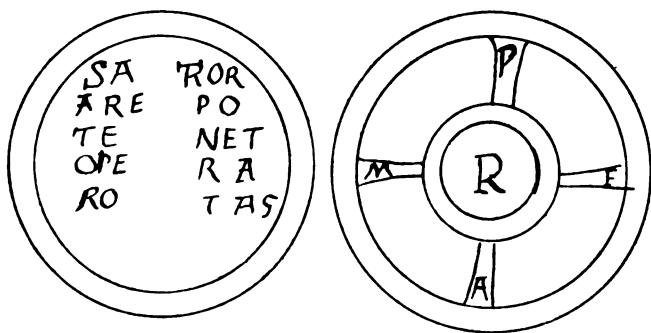


FIG. 1. — ORNEMENTS CIRCULAIRES (MS. DE DIJON).

de 969 à 976. Le cercle de gauche contient en cinq lignes la formule du *Semteur* divisée en deux

1. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines*, II, pl. XLVIII, fig. 3 et 5.

colonnes verticales; on y remarque l'insertion fautive d'un R conjoint à T dans *sartor* pour *sator*. Celui de droite est circonscrit à une croix constellée de cinq lettres, P dans le haut, A dans le bas, M à gauche, E à droite et R au centre, entouré d'un petit cercle. Dans ces ornements, il ne faut voir qu'un remplissage calligraphique n'ayant aucun rapport avec les passages entre lesquels il est intercalé (fig. 1).

Le même motif d'ornementation en médaillons reparait au fol. 93 v° dans une figure cruciforme dont je donnerai la description; mais pour procéder avec ordre, je dois d'abord renseigner sur le recto de ce même feuillet 93.

Il est occupé par une croix formée d'un assemblage de lettres disposées en colonnes verticales et en rangées horizontales; en commençant à l'intersection des deux axes de la figure, on lit, suivant les quatre directions (fig. 2) :

De bas en haut : *crux mihi certa salus* ;
 De haut en bas : *crux est quam semper adoro* ;
 De droite à gauche : *crux mihi refugium* ;
 De gauche à droite : *crux Domini mecum*.

Ce sont les versets d'une sorte de litanie de l'Adoration de la Sainte-Croix qui, énoncés l'un à la suite de l'autre, entrent comme hémistiches dans un distique dont le second vers est un pentamètre léonin :

Crux mihi certa salus! Crux est quam semper adoro!
Crux Domini mecum! Crux mihi refugium!

SVLASASALVS										SVLASASALVS									
LASATASAL										LASATASAL									
S ATRTA S										SATRTAS									
TRERT										ERT									
RECER										CER									
ECICE										ICE									
CIHIC										HIC									
IHIHI										M IHI M									
HIMIH										CV MIH CV									
V IMXMI										MEC XMI MEC									
FERIHIMXVXDOMINIME										VXMDOMINIME									
ERIHIMXVRVXDOMINIM										RVXDOMINIM									
RIHIMXVRCRVXDOMINI										CRVXDOMINI									
ERIHIMXVRVXDOMINIM										RVXDOMINIM									
FERIHIMXVXDOMINIME										VXE DOMINIME									
V SEXES MEC										XES MEC									
TSEST										CV EST CV									
QTSTQ										M STQ M									
VQTQV										TQV									
AVQVA										QVA									
A MAVAM										VAM									
SMAMS										AMS									
ESMSE										MSE									
MESEM										SEM									
PMEMP										EMP									
EPMPE										MPE									
AREPERA										AREPERA									
ODARERADO										ODARERADO									
ORODARADORO										OROPARADORO									
ODADO																			
ODO																			
O																			
R																			
O																			

FIG. 2. — MS. DE DIJON
FOL. 93 R^o

FIG. 3. — MS. DE S. GALL
ED. BROWER, P. 54.

Le mécanisme de la construction est facile à saisir : les quatre versets disposés suivant la forme d'une croix en constituent ce qu'on pourrait appeler l'âme; une fois en place, il ne reste plus qu'à donner du corps à la figure par la répétition des versets en échelons dans les colonnes et rangées adjacentes.

Ce curieux diagramme n'est autre chose que la reproduction de celui qui a pour auteur Fortunat, évêque de Poitiers, mort en 607, et que Brower¹ édita pour la première fois en 1603, avec les autres poèmes en acrostiches du même poète sur la Sainte-Croix (fig. 3), d'après le manuscrit 496 de Saint-Gall du IX^e siècle; on ne voit pas pourquoi Frédéric Léo ne l'a pas admis en compagnie des acrostiches dans son édition de Fortunat pour les *Monumenta Germaniae historica*²; en tout cas, le

1. *Venantii Honorii Clementiani Fortunati carminum epistolarum et expositionum libri XI*, éd. du R. P. Christophorus Brower, Moguntiae, 1603, in-4^o, lib. II, cap. 6, p. 54. Dans la deuxième partie, intitulée : *R. P. Christ. Broweri ad Venantium Fortunatum notae sacrae, historiae geographicae*, p. 24 (pagination spéciale), on lit : *Acrostichidum haec tria schemata nova damus cum analysi versuum; quae a vulgatis aberant omnino in aliis libris discerpta et lacera; at in uno, S. Galli eo quo hic modo exhibentur tria in excellentissimo Treverico duo solum priora reperiabantur.*

2. *Auctorum antiquissimorum*, tomus IV, pars prior, 1881, p. XIV : *Haubenius, humanissimus bibliothecae municipalis Treverensis praefectus, litteris a me rogatus adfirmavit neque in publica, neque in ecclesiae primariae bibliotheca codicem nunc extare.* De ce passage, il résulte que le ms. de Trèves est perdu; il ne contenait pas, d'ailleurs, le diagramme en question, que l'on connaissait par le seul ms. de Saint-Gall.

document qu'il n'a pas connu et que je signale met son hypercriticisme à néant. Migne¹ a réédité le fac-similé de Brower.

On sait que Fortunat est l'auteur de plusieurs hymnes en l'honneur de la Sainte-Croix et que quelques-uns sont passés dans le rituel de l'Église catholique, ainsi qu'en fait foi le recueil hymnaire du cardinal Tommasi. La croix ici représentée est de la forme dite pattée en raison de l'élargissement ou évasement des extrémités. Tout en reproduisant le dispositif adopté par le moine de Saint-Gall, le calligraphe du manuscrit de Dijon a ajouté au pied un appendice

ODADO
ODO
O
R
O

simulant une broche destinée à s'emmancher dans la douille d'une hampe, en supposant la croix portée processionnellement. Aux bras il a suspendu l'*alpha* et l'*oméga*. Il est à noter que ces bras sont inégaux ; cela tient à ce que le verset *Cruce Domini mecum* contient quinze lettres, tandis que *Cruce mihi refugium* en contient seize. Le moine de Saint-Gall a essayé de se tirer de cette difficulté en faisant irrégulièrement chevaucher les lettres sur les colonnes verticales du bras

1. *Patrologia latina*, LXXXVIII, col. 95.

gauche ; il y avait cependant un moyen de rétablir l'égalité tout en se maintenant dans le quadrillage, puisqu'il eût suffi d'élider le *m* final en employant la notation *refugiū*.

Le feuillet 93 du ms. de Dijon est doublement intéressant, d'abord en ce qu'il nous a conservé une deuxième copie du distique cruciforme de Fortunat qui n'était connu jusqu'à présent que par le ms. de Saint-Gall ; et ensuite, en ce que cette copie est particularisée par des variantes notables que l'on apercevra facilement en comparant les deux diagrammes ci-dessus, dans la fig. 3. Je n'ai reproduit que les parties qui diffèrent des parties correspondantes de la fig. 2.

La construction, à la fois *στοιχηδόν* et *στοιχηδόν*, qui paraît avoir été inventée par Fortunat, a joui d'une certaine faveur parmi les lettrés byzantins du x^e et du xi^e siècle ; j'ai précédemment signalé deux carrés de mots qui couvrent chacun une page entière dans les manuscrits grecs¹ auxquels ils servent de titre historié et calligraphié. L'un est un vers iambique en lettres capitales, par lequel le manuscriteur signifie qu'il a exécuté son travail pour l'usage de l'impératrice Eudocie, femme de Constantin XIII Ducas, connue par son œuvre littéraire des *Ἰωνιά* :

ΕΥΔΟΚΙΑΣ Η ΔΕΛΤΟΣ ΑΥΓΟΥΣΤΗΣ ΠΕΛΕΙ

1. Montfaucon, *Palaeographia graeca*, p. 295. Cf. le ms. de la Bibl. nat., fonds grec 975 = cod. Colbertinus 4954, fol. 4^r.

L'autre est un vers en caractères cursifs avec une ligature des deux premières lettres qui a pour but de ne les faire compter que pour un seul signe dans la case centrale du tableau carré :

ἁγγελιστῶν θεία πυκτὶς τεττάρων

Pour donner une idée de cette quadrature, j'en construis un exemple à échelle réduite sur les onze lettres de *carré de mots*, le point de départ de la lecture dans tous les sens étant au milieu :

S	T	O	M	E	D	E	M	O	T	S
T	O	M	E	D	E	D	E	M	O	T
O	M	E	D	E	R	E	D	E	M	O
M	E	D	E	R	R	R	R	E	E	M
E	D	E	R	R	A	R	R	E	D	E
D	E	R	R	A	C	A	R	R	E	D
E	D	E	R	R	A	R	R	E	D	E
M	E	D	E	R	R	E	D	E	M	O
O	M	E	D	E	R	E	D	E	M	O
T	O	M	E	D	E	D	E	M	O	T
S	T	O	M	E	D	E	M	O	T	S

Après avoir décrit la croix quadrillée du manuscrit de Dijon qui se trouve maintenant identifiée pour la première fois avec celle de Fortunat, je passe à l'examen d'une autre figure cruciforme qui décore le verso du même feuillet de ce manuscrit (fig. 4).

A la différence de la précédente, elle est délimitée au trait et c'est à l'intérieur du contour

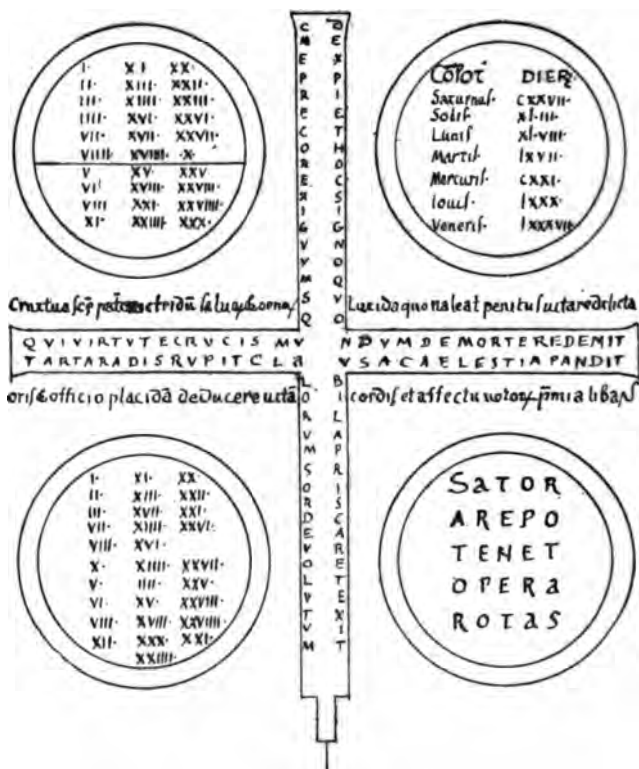


FIG. 4. — FIGURE CRUCIFORME AVEC ORNEMENTS CIRCULAIRES
(MS. DE LA BIBL. DE DIJON, FOL. 93 v°).

ainsi figuré que le calligraphe a inscrit les quatre vers suivants :

CD

MEPRECOREXIGVVMSQVALORVMSORDEVOLVTVM
EXPIETHOCSIGNOQVONVBILAPRISCARETEXIT
QVIVIRTUTECRVCISMVNDVMDMORTEREDEMIT
TARTARADISRVPITCLAVSACAELESTIAPANDIT

Chacun de ces hexamètres est composé de trente-six lettres capitales ; celles des deux premiers sont disposées verticalement par dix-huit, l'une au-dessous de l'autre, le long de chaque bord de la tige, de la tête au pied ; celles des deux derniers, horizontalement par dix-huit, de gauche à droite, le long de chaque bord de la traverse. Les lettres médianes, V, A, N et V, qui se trouvent à la croisée, et qui appartiennent en commun, deux par deux, aux quatre vers, sont employées à double fin et servent tour à tour à la lecture verticale et à la lecture horizontale par un ingénieux artifice qui dispense de les répéter.

Il semble cependant que le calligraphe n'en a pas suffisamment tenu compte, car il n'a pas eu le soin de les mettre exactement à l'aplomb dans les colonnes verticales, négligence qui fait qu'on éprouve un moment d'hésitation quand on arrive à la lecture du milieu des deux premiers vers. Cette remarque a sa valeur, car elle tend à faire

croire qu'il est non pas l'auteur, mais le copiste inattentif de ces vers.

Dans la partie supérieure, deux autres lettres, C, D, sont tracées en vedettes à l'encre rouge, respectivement au-dessus des deux vers disposés verticalement; ce sont, à n'en pas douter, les sigles des mots *C(rux) D(omini)*, lesquels se lisent d'autre part en toutes lettres sur le bras gauche de la croix de Fortunat figurée à la page précédente; c'est du reste le même titre, *de Cruce Domini*, qu'il a placé en tête des sept poèmes qu'il composa, lorsque Radegonde, femme de Clotaire III, dota d'un fragment de la vraie croix qu'elle avait reçu en don de l'impératrice Sophie le couvent de Sainte-Croix de Poitiers, dont elle était abbesse.

La partie inférieure se termine par une broche armée d'une longue pointe, manifestement destinée à s'emmancher dans la douille d'une hampe; c'est la répétition de la particularité que nous avons constatée dans la figure cruciforme précédente. Le soin que le manuscriteur a apporté dans l'exécution de ce détail donne à supposer qu'il a voulu reproduire l'image même de la croix processionnelle de son propre couvent, l'abbaye de Saint-Bénigne de Dijon.

Il n'est que raisonnable d'établir dès à présent un lien de parenté entre la croix du recto et celle du verso; en conséquence, c'est à Fortunat que j'attribue la paternité de la stance inscrite dans la

croix de cette dernière page ; quoique le nom du poète n'apparaisse nulle part dans le manuscrit, on peut tenir pour certain qu'elle est de lui et que le membre de phrase *Tartara disruptit* équivaut à sa signature, puisque ce sont les mêmes mots qu'il a insérés en tête de l'épithaphe composée pour Grégoire, évêque de Langres :

*Postquam sidereus disruptit Tartara princeps*¹.

Cet argument serait sans doute à lui seul suffisant. Il en est un autre qui n'est pas moins probant. On a remarqué que la particularité caractéristique des quatre vers mis en croix c'est d'avoir leurs lettres médianes en commun. Or, la même singularité se rencontre dans l'un des poèmes acrostiches de Fortunat, celui qu'il a intitulé *de signaculo sanctae Crucis*² ; il s'agit des lettres G, G, T, M aux quatre angles de la croisée formée par le montant avec les bras de la croix pattée que je reproduis ici (fig. 5) pour signaler sa similitude avec celle du fol. 93^r dijonnais.

C'est un poème carré de trente-cinq vers hexamètres dont chacun contient trente-cinq lettres. Pour arriver à ce résultat, le versificateur a dû parfois se résigner à violenter l'orthographe quand il était gêné par la longueur ou la brièveté d'un mot ; de là des fautes comme *paradissiacò*, *Cristi*,

1. Fortunat, *Carmina*, lib. IV, cap. 2.

2. *Ibid.*, lib. II, cap. 4.

crismata ; encore n'a-t-il pu donner que trente-trois lettres à son trente et unième vers.

Les lettres initiales forment un acrostiche :

Dulce decus signi, via caeli, vita redempti.

Pareillement, les lettres finales forment un autre acrostiche :

In cruce mors C(h)risti curavit mortua mundi.

Certaines lettres de l'intérieur disposées de manière à figurer une croix pattée donnant la lecture de quatre vers :

*Cruz pia, devotas Agnen tege cum Radegunde,
Tu, Fortunatum fragilem, cruz sancta, tuere :
Vera spes nobis ligno, Agni sanguine, clavo,
Arbor suavis agri, tecum nova vita paratur.*

A l'occasion d'un autre poème du même genre adressé à Syagrius, évêque d'Autun, et dans lequel les acrostiches extérieurs et intérieurs sont en lettres rouges ressortant sur le fond noir du reste, Fortunat se complait à lui en expliquer tout au long le mécanisme dans une description dont on aura l'idée par le passage suivant : « Au centre de mon petit ouvrage, j'ai mis la lettre O, qui occupe le milieu des vingt-trois lettres de l'alphabet, précédée d'autant de lettres qu'elle en laisse derrière elle ; placée au point de rencontre des vers qui se croisent, elle se partage entre eux et

US APEX CARNE EFFINGENS GENITALIALIM
 TALITER RAECOMPINGITSANGVINEGLUTE
 CIFERAXA VRAS ANIMANTES AFFLUITILLI
 NDITURENI XANSADAMFACTORISADINSTA
 ILUITPROTOPLASMASOLORESNOBILISUS
 VESINARBITRIORADIAN TILUMINEDEHIN
 MEMBRISADA EVA SFITTVMVIRGINISHEVA
 ARNECREATAVIRI DEHINCCOPULATUREIDE
 PARADISSIACOBENEL AETARETURINHORT
 DDESEDEPIAPEPVLITTEMERABILEGUTT
 RPENTISSUASUPOMISVCOATRAPROPINAN
 SACIATRICIMORTIFAMESACCIDITILLIN
 VISURUSOBHOCC AELIFLUISARCELOCATO
 SCI PRONOBIS MISERA RISE TULCERECLAV
 CRUCE CONFIGIT ALIM A LAGMATEI NUNCTI
 ASALUSNOBIS LIGNOAGNISANGVINEVENI
 CUNDASPECIESINTEPIABRACHIACHRIST
 FIXASTETERANTETPALMAPIARILISINHA
 ARACAROPOENASINMITESSUSTULITHAUST
 BORSUAVISAGRITECVMNOVAVITAPARATU
 ECTAVTVISUCICECRUCESORDINEPULCHR
 MENSPESSCUTUMGERERISLIVORISABICT
 NORTALEDECUSNECEIVSTILAETAPARAST
 AOMNENVITAMSI CCRUXTUACAUSARIGAVI
 BRECRUENTAPIOVELISDASNAVITAPORTU
 ISTIASUBMERSOMUNDASTIVULNERACLAV
 BORDULCISAGRI RORANSECORTICENECTA
 MISDECUIUSVITALIACRISMATAFLAGRAN
 CELLENSCULTUDIVAORTUFULGIDA FRUCT
 LICIOSACIBOETPERPOMASUAVISINUMBR
 REGISMAGNIGEMMANS ETNOBILESIGNU
 RUSETARMAVIRISVIRTUSLVXARAPRECAT
 NDEBENIGNEVIAMVIVAXETFE RTILELUME
 MMEMORADFEROPEMNOBISEGERMINEDAVI
 CRUCEREFIXUSIUDEXQVVM PRAEERITORB

FIG. 5. — Ms. DE S. GALL, ÉD. BROWER, p. 52.

appartient à chacun d'eux tout entière. Quant aux lettres de couleur qui forment les vers descendants, tirées dans un sens, retenues dans l'autre, elles font à la fois partie de la chaîne immobile et de la trame qui court sur la chaîne, autant que cela peut se dire quand il s'agit d'une page d'écriture, d'une lisse de lettres¹. »

Voici en effet comment procède le poète dessinateur : sur une page quadrillée il commence par esquisser le contour des figures qu'il a en vue ; puis, dans les cases du quadrillage enveloppées par son trait, il inscrit les lettres qui doivent les remplir. Après avoir ainsi établi ses acrostiches, il passe à la seconde partie de son travail, en les enclavant dans la composition générale du poème carré, à la manière d'un brodeur qui remplit le fond de sa tapisserie après avoir brodé les dessins du canevas. L'opération revient donc à ceci, quelle que soit la forme compliquée dans laquelle elle

1. Fortunat, *Carmina*, lib. V, cap. 6 : *In meditullio autem parvi hujus opusculi illam fiximus litteram quae inter viginti tres numeratur permedia ; ac tantas ante se respicit, quantas et post se transilit, quia concurrentibus versibus, et dividitur osa et manet integra res divisa. Littera vero quae tingitur in descendenti versiculo, et tenetur in uno, et currit in altero, et ut ita dicatur, et stat pro stamine, et pro trame currit in tramite, ut esse possit in pagina, licia litterata*. Ch. Nisard, dont j'ai reproduit l'élégante traduction, avait rendu le mot *pagina* par « feuille de papier ». Mais le papier n'était pas connu à l'époque de Fortunat, et je préfère la locution « page d'écriture », qui rend fidèlement et étymologiquement le mot latin.

est enveloppée : faire entrer des lettres de position déterminée dans deux combinaisons syntactiques, l'une horizontale, l'autre verticale, ou diagonale, ou même encore horizontale.

Je crois avoir maintenant amplement démontré que Fortunat est l'auteur du quatrain cruciforme figuré dans le manuscrit de Dijon; cet hommage à la Sainte-Croix est de la même famille que les acrostiches enchâssés comme des sujets de marqueterie dans les deux poèmes qui viennent d'être rappelés. Peut-être se proposait-il de le faire entrer dans quelque poème analogue et l'a-t-il laissé à l'état inachevé dans lequel le manuscrit de Dijon l'a trouvé et l'a reproduit.

Il semble que ce dernier ait essayé de le compléter à sa manière en écrivant au-dessus et au-dessous de la traverse en petits caractères cursifs une deuxième strophe de quatre vers faisant suite à la précédente; je la transcris en développant les abréviations qui s'y rencontrent :

Crux tua, s(an)c(t)e pat(er), Wicfridu(m) salve(t)
[e(t) orne(t),

Livida quo valeat penitus vitare dilicta,
Oris e(t) officio placida(m) deducere vitam,
Cordis et affectu volor(um) pr(ae)mia liba(n)s.

L'invocation *crux tua, sancte pater*, s'adresse certainement au fondateur de l'ordre des Bénédictins, en souvenir du signe de croix par lequel le saint avait échappé au poison qui lui avait été

préparé; or, l'abbaye Saint-Bénigne de Dijon avait accepté la règle de saint Benoît, le père des moines d'Occident; rien donc de surprenant à ce qu'il y fût l'objet d'une dévotion particulière.

Quant au nom d'homme *Wicfridus*, il marque d'un cachet personnel cette prière ajoutée aux quatre vers inscrits en caractères majuscules dans la croix elle-même; ainsi avait fait Fortunat en insérant son nom dans la strophe citée ci-dessus,

Tu, Fortunatum fragilem, crux sancta, tuere.

Il est permis d'en conclure que *Wicfridus* est le nom du manuscriteur, lequel, après avoir calligraphié les vers en croix d'après la copie de Fortunat qu'il avait sous les yeux, s'est laissé aller à sa propre inspiration poético-religieuse, sans toutefois chercher à rivaliser avec son modèle dans l'art subtil des acrostiches.

On connaît de nombreux exemples du nom germanique *Wicfrid* avec des variantes orthographiques¹; il n'a pas disparu et subsiste encore, notamment dans la forme *Guiffrey* que lui a donnée la prononciation française.

Pour ne pas laisser en blanc dans le champ de la croix les espaces angulaires que Fortunat eût sans doute remplis par un poème carré, Wicfrid y a tracé quatre cercles qui servent d'encadrements

1. Ernst Förstemann, *Alteutsches Namenbuch*, I : *Personnennamen*, 1856, col. 1295-1296.

à diverses inscriptions rectilignes. Dans ceux de gauche, supérieur et inférieur, les inscriptions consistent en lettres numérales de 1 à 30, rangées en trois colonnes verticales. Dans le cercle supérieur de droite, il a mis le *co(m)pot(us) dier(um)*, c'est-à-dire le tableau des jours de la semaine en regard des chiffres qu'on obtient en totalisant les numéros d'ordre alphabétique des lettres dont leurs noms se composent; seulement, il faut prendre garde aux fautes de calcul dont fourmille ce tableau, et à l'incorrection des noms de divinités planétaires écrits les uns au nominatif, les autres au génitif, avec des barbarismes comme *Lunis*, *Mercuris*. Ce tableau ne fait du reste que reproduire celui qui orne le fol. 74^r sous une forme mieux orthographiée :

COMPOTVS DIERV

sat(ur)n(us).	cxxvii.
sol.	xlili.
luna.	xlviil.
mars.	lxvii.
mercurius.	cxxi.
iovis.	lxxx.
ven(us).	lxxxvii.

Je termine cette description en ramenant l'attention sur le carré de mots *sapor arepo tenet opera rotas* qui est encadré dans le cercle inférieur de droite analogue au médaillon que nous

avons précédemment rencontré au verso de ce même feuillet 74.

L'éloge de la Sainte-Croix célébrée dans la strophe cruciforme que j'attribue à Fortunat, ainsi que dans la strophe de Wicfrid qui lui fait suite, remet invinciblement en mémoire le petit poème d'Optatien Porphyre¹, orné d'un acrostiche intérieur ayant la forme du monogramme chrétien Φ , et surtout le fameux recueil des vingt-huit poèmes acrostiches de Raban Maur, *De laudibus sanctae crucis*, notamment le cinquième, qui offre une analogie remarquable avec les poèmes carrés de Fortunat et avec la strophe cruciforme du manuscrit de Dijon². C'est un poème carré de trente-cinq vers hexamétriques dont chacun contient trente-cinq lettres. La dix-huitième colonne verticale, formée de leurs lettres médianes placées l'une au-dessous de l'autre, reproduit exactement le vers du milieu qui occupe la dix-huitième ligne horizontale; on lit donc en croix (fig. 6) :

Incluta crux domini Xri fundamen et aulae.

Cet acrostiche cruciforme est lui-même cantonné de quatre vers acrostiches en carrés, dont Wicfrid paraît avoir eu une réminiscence quand il a cantonné de quatre médaillons circulaires la croix du manuscrit de Dijon.

1. Migne, *Patrol. lat.*, XIX, p. 387.

2. Migne, *Patrol. lat.*, CVII, col. 165-166. Raban Maur, évêque de Mayence, mourut en 856.

v o s,	A G M
u r e	D o m
o n d	I s t
a n c	T a s
n s i	T a, c
u a e	V e r
i r m	A t a
e t e	R n a
e g m	I n i
r i s	T E T
r i g i s i	
p e r n a t	
u i f a v o	

N C L U T A

u l c h r i	
e l s i o r	
u a d r a t	
t r i	T E P
u n d	A m e
u a e	B e n
i n c	I r e
o m p	L u e
t c r	I s t
m n i	S n a

Les mots *crux tua, sancte pater*, non seulement rappellent le salut miraculeux de saint Benoît, mais font aussi allusion au long manche surmonté d'une croix pattée à branches égales que l'imagerie religieuse du moyen âge lui mettait comme attribut dans la main droite. J'en trouve la confirmation dans le fait qu'une invocation analogue est inscrite en lettres gothiques le long de cette hampe dans l'effigie de saint Benoît dessinée à la plume sur un feuillet de l'évangélaire du ^{xv}^e siècle de l'abbaye bénédictine de Saint-Michel à Metten (Bavière)¹ :

Crux sacra sit mi(chi) lux; n(e) Draco sit michi dux.

Il est à noter que ce manuscrit contient, outre les quatre évangiles, divers morceaux, entre autres le livre de Raban Maur, *De laudibus sanctae crucis*. Le saint est représenté en marche, tête nue, avec un nimbe, et revêtu du froc ou coulle monastique; dans la main gauche il tient une banderole sur laquelle on lit, en mêmes caractères gothiques, en deux lignes, les quatre vers léonins :

*Vade retro, Sathana, nu(n)q(uam) suade m(ichi) vana.
Sunt mala quae libas, ipsa venena libas.*

1. Cette figure a été reproduite en fac-similé par dom Paul Piolin, *Recherches sur les origines, la signification et les privilèges de la médaille de saint Benoît*, dans la *Revue de l'art chrétien*, XXX, 1880, p. 38.

Par la citation de cette légende imagée, je suis amené à rappeler que les théologiens versés en ces matières spéciales s'en servent pour interpréter les sigles qui sont inscrites dans la croix de la médaille de saint Benoît, dite populairement médaille des sorciers, et qu'ils regardent comme les initiales des mots inscrits sur la hampe de la croix en question (fig. 7) :

C(rux) S(acra) S(it) M(ihi) L(u.r);
N(e) D(raco) S(it) M(ihi) D(u.r).

Quant aux quatre lettres qui garnissent les cantons de la croix, elles signifieraient d'après les mêmes exégètes :

C(rux) S(ancti) P(atris) B(enedicti).

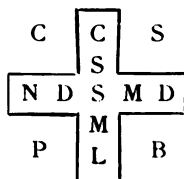


FIG. 7. — MÉDAILLE DE S. BENOÎT, DITE DES SORCIERS.

Sur la face opposée, on voit au centre les lettres IHS, abréviation conventionnelle du nom de Jésus, entourées d'un cercle de lettres VRSNSMV SMLIVB, initiales des mots écrits sur la banderole.

D'autre part, on aperçoit immédiatement l'étroite analogie que le type de cette médaille

offre avec les poèmes en croix de Fortunat et de Raban Maur, tant au point du dessin du symbole chrétien que sous le rapport des pieuses éjaculations qui l'accompagnent. Il en est un résumé si fidèle qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que son auteur en eût emprunté l'idée aux écrits de Raban Maur répandus partout.

L'origine de la médaille de saint Benoit est attribuée avec vraisemblance aux moines de Metten ; par la fabrication, on peut la faire remonter au ^{xvi}^e siècle. Elle passait pour préserver des embûches du démon, des maléfices, de la foudre. C'est donc une amulette (*amuletum*) : son apparition au moment où les médailles kabbalistiques et talismaniques jouissaient d'une grande vogue semble avoir eu pour but de leur substituer un objet de piété de même forme et de combattre les partisans des croyances magico-planétaires pour ainsi dire avec leurs propres armes. Chabouillet¹, notre défunt confrère, a exprimé la même opinion en disant que, parmi les talismans religieux opposés de tous temps par la foi chrétienne aux talismans, derniers vestiges du paganisme antique, la médaille de saint Benoit est un des plus célèbres et des plus vénérés.

Pour en revenir à la formule *sator arepo tenet opera rotas* qui a été le point de départ des présentes recherches au cours desquelles nous l'avons quelque peu perdue de vue, il est difficile d'ex-

1. *Revue des Sociétés savantes*, IX, 1869, p. 418.

pliquer pourquoi Wicfrid l'a associée à la stance en croix de Fortunat, autrement que comme un simple remplissage calligraphique.

Il semble vraiment que plus se multiplient les découvertes d'exemples de cette formule énigmatique et plus aussi elles font naître de nouveaux problèmes. En voici une que je signale avant de terminer cet article, bien qu'elle ne se rattache que très indirectement au sujet qui vient d'y être traité.

M. le professeur José Leite de Vasconcellos m'informe que le Musée ethnographique portugais, à Lisbonne, possède une médaille ovale d'argent pourvue d'un anneau et d'une bélière de suspension qui répond au signalement suivant d'après le dessin qu'il me communique obligeamment (fig. 8) :

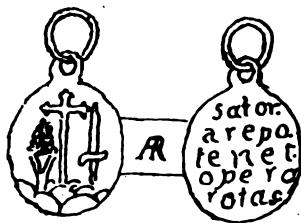


FIG. 8. — MÉDAILLE D'ARGENT
(MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE PORTUGAIS).

Sans légende; croix latine érigée sur un sol bosselé entre un olivier à gauche et une épée nue dressée la pointe en haut, à droite.

R/. *sator . arepo . tenet . opera . rotas* ; inscription

en cinq lignes horizontales; caractères cursifs du xvii^e siècle.

Le type du droit représente l'emblème de l'Inquisition d'Espagne, ainsi que cela résulte d'un sceau en placard qui authentique une lettre de l'inquisiteur général d'Espagne, Manuel Quintano Bonifaz, portant nomination d'un secrétaire du Saint-Office, don Michel Zavalo, en 1768. Cet intéressant document appartient à M. Emmanuel Delorme, de Toulouse, qui en a publié la traduction dans le *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France*, 1896, et qui m'a décrit le sceau en ces termes : * D. EMMANVEL · QVINTANO · BONIFAZ · ARCHP^s · PHARSAL^s · INQ^s · GENL^s · HISPANIARVM, en légende circulaire; armoiries sommées du chapeau d'archevêque. Au centre de ce blason, trop compliqué pour être décrit ou dessiné, figure un écusson plus petit portant l'emblème de l'Inquisition d'Espagne, à savoir : croix latine accostée d'une épée et d'un arbre ou rameau d'olivier et surmontée d'une couronne (royale?). Diamètre, 64 millimètres¹.

C'est le même emblème qui orne la médaille du Musée portugais et qui prouve qu'elle appartenait à un dignitaire du Saint-Office, auquel elle

1. Pendant l'impression du présent mémoire, M. Delorme m'a fait parvenir sa notice, *Les emblèmes de l'Inquisition d'Espagne*, extraite du *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France*, n° 35, 2^e sem. 1905. Il y a reproduit un intéressant passage de l'*Histoire de l'Inquisition* publiée en 1692 à Amsterdam par Ph. de Limborch.

servait probablement d'insigne d'identité ostensiblement suspendu par-dessus le vêtement. Mais que vient faire ici la formule du *Semeur* sur la face opposée? Peut-être y est-elle placée par le même motif que le manuscriteur dijonnais a eu de la mettre en regard de la croix constellée de sigles sur le pseudo-médailion figuré au fol. 74^r de son manuscrit.

Je m'en tiens à ce rapprochement sans être autrement convaincu qu'il jettera quelque lueur sur l'origine de la médaille inédite et très rare de l'Inquisition.

Après avoir signalé la formule du *Semeur* sur les objets les plus disparates, depuis la Bible carolingienne de la Bibliothèque nationale jusqu'à la médaille de l'Inquisition, je n'étonnerai personne en rappelant un fait extrêmement intéressant, mais peu connu en France; elle se voit¹, tracée à la pointe, en caractères runiques dans un quadrillage, sur le fond intérieur d'une magnifique coupe en argent de travail oriental découverte en 1881 à Dune, île de Gothland, et faisant partie d'un admirable trésor, vaisselle d'argent, bijoux d'or et d'argent, monnaies d'or hispano-arabes du XII^e au XIV^e siècle.

1. Hans Hildebrand, *Dunefyndet*, dans *Kongl. vitterhets historie och antiquitets Akademiens månadsblad*, 11 årg. 1882, Stockholm, p. 89, f. 19. L'auteur m'a obligeamment fait parvenir ce fascicule illustré de gravures représentant les pièces principales de la trouvaille de Dune.

RECHERCHES

SUR

LES LANTERNES ROMAINES

Par M. le Médecin-Major ROUQUETTE,
Associé correspondant national.

Lu dans la séance du 15 novembre 1905.

Si le nombre considérable de lampes de toutes sortes et de toutes formes, si la variété assez grande encore de candélabres et de lampadaires conservés dans les musées et les collections particulières ont permis de faire l'histoire complète du luminaire dans l'antiquité, il faut toutefois reconnaître que peu de lanternes romaines sont parvenues jusqu'à nous, bien que pareil objet semble au premier abord avoir dû être d'usage aussi répandu dans l'antiquité qu'à notre époque.

Dans les auteurs anciens, quelques textes affirment leur existence, en indiquent l'origine, la forme, la structure et les divers usages ; ainsi Plu-

tarque parlant de lanternes portatives à couvercle mobile nous dit¹ :

Pourquoi pensait-on que les prêtres chargés des présages, prêtres appelés d'abord auspices et aujourd'hui augures, dussent tenir toujours leurs lampes découvertes, sans les surmonter d'un couvercle?

La lampe, c'est l'image du corps qui enveloppe l'âme, la lumière en figure l'âme qui est à l'intérieur et dont la perspicacité, la prudence doivent toujours être déployées, vigilantes, sans que jamais on la recouvre ou qu'on souffle dessus. D'un autre côté, quand il y a du vent, les oiseaux ne volent pas en équilibre et ils donnent des indications douteuses à cause de l'incertitude et de l'irrégularité de leur vol.

Cet usage est donc un avertissement donné aux prêtres pour qu'ils prennent les augures, non pas quand il fait du vent, mais lorsque l'air est calme et tranquille, c'est-à-dire lorsqu'ils peuvent se servir de leurs lampes découvertes.

Les Carthaginois auraient excellé, d'après les dires de Plaute, dans la fabrication des lanternes transparentes; aussi, pour décrire la maigreur d'un agneau, cet auteur n'hésite-t-il pas à le comparer à une lanterne punique :

Pellucet quasi lanterna punica².

1. Plutarque, *Questions romaines*, 72. (Trad. de M. Victor Bétolaud.)

2. Plaute, *Aulul.*, III, 6, 30.

Les Grecs, qui reçurent à leur tour cette invention des Phéniciens, parlent aussi de la lanterne portative, la comparant à l'œil humain, comme Empédocle¹, ou à des vêtements transparents, comme Aristophane².

La nature même de ses parois ne nous est pas moins révélée par les textes ; dans un fragment d'Alexis de Thurium, conservé par Athénée³, nous trouvons les mots : « *κερατίνος λυχνος*, la lampe de corne. »

Par les *Épigrammes* de Martial⁴, nous apprenons que les parois pouvaient aussi bien être faites de corne transparente que de la peau d'une vessie :

LATERNA CORNEA.

Dux laterna viae clausis feror aurea flammis
Et tuta est gremio parva lucerna meo.

LATERNA EX VESICA.

Cornea si non sum, numquid sum fuscior? aut me
Vesicam, contra qui venit, esse putat?

Quelques-unes avaient une enveloppe de verre, si l'on en croit Isidore de Séville⁵ :

Laterna dicta, quod lucem interius habeat clausam ;

1. Empédocle cité par Aristote dans son ouvrage : *De sensu et sensibus*.

2. Passage cité par J. Pollux dans l'*Onomasticon*, X.

3. Athénée, XV.

4. Martial, *Epigr.*, XIV, 61, 62.

5. *Origines*, XX, 10, 7.

Fit enim ex vitro, intus recluso lumine, ut venti flatus
Adire non possit, et ad proebendum lumen facile ubique
[circumferatur.

Quel que fût le système de protection de la lumière contre le vent, cet ustensile semble avoir été fort apprécié des anciens, si l'on en juge par ces vers d'Alexis de Thurium, traduits en latin par Petrus Crinitus¹ :

Qui primus excogitavit ut noctu cum lanterna deambulet,
Is profecto amator aliquis digitorum fuit.

Quant aux inscriptions qui mentionnent des lanternes ou aux sculptures qui les représentent, le nombre en est assez restreint. Une seule inscription latine, croyons-nous, trouvée à Capoue fait mention d'un *lanternarius*² :

IN · FR · P · VIII

M · HORDIONIVS · PHILARGVRVS
LABEO · LANTERNARIVS
FLAVIAI · C · L · PHILVMENAI · VXORI
ET SVIS

IN · AG · P · VIII

(lanterne ronde avec sa poignée)

« M(arcus) Hordionius Philargurus Labeo, fabricant de lanternes, à son épouse, Flavia Philumina, affranchie de Gaius, et à sa famille. »

1. *De honesta disciplina*, XVII, 6.

2. *Corp. inscr. lat.*, X, 3970.

Ce monument funéraire présente une lanterne, ronde, munie de sa suspension, sculptée en bas-relief, sur la face antérieure, au-dessous du texte.

La colonne Trajane, dans un bas-relief figurant une scène de navigation nocturne¹, présente aussi le dessin d'une lanterne antique suspendue à la poupe d'un vaisseau. On sait que les lanternes étaient fort en usage dans les armées de terre également, soit pour les rondes de nuit, soit pour les sentinelles de remparts, soit pour les escalades et attaques nocturnes².

Sur quelques vases ou pierres gravées, on remarque encore des lanternes. Ainsi, sur un vase peint où l'on voit les préparatifs d'un sacrifice, un serviteur porte une lanterne³; sur une pierre gravée de la collection du Musée de Berlin⁴, l'Amour est représenté partant en expédition nocturne, avec une lanterne à la main.

Du reste, les Romains en faisaient surtout usage pour circuler la nuit en dehors de la maison; les gens riches, dans leurs sorties après le coucher du soleil, se faisaient précéder par un esclave de confiance qui portait une lanterne⁵.

Jusqu'en 1760, les archéologues ne connaissaient

1. Fröhner, *Colonne Trajane*, pl. CIX.

2. Cf. Vegèce, *Epit. rei militaris*, IV, 18.

3. Toutain, dans le *Dict. des antiq. grecques et romaines* de Saglio, v^o *lanterna*, fig. 4339.

4. Id., *ibid.*, fig. 4340.

5. Valère Maxime, VI, 8, 1.

ce spécimen du luminaire antique que par des textes et des citations; c'est à cette époque que fut trouvée dans une rue d'Herculanum une lanterne cylindrique en bronze, avec couvercle hémisphérique mobile, grâce à un dispositif de poignées et de chainettes tout à fait conforme au modèle décrit par Plutarque.

En 1787, à Pompéi, une lanterne semblable à celle d'Herculanum était découverte au cours des travaux de fouilles, dans les décombres d'une maison éboulée, où huit squelettes étaient retrouvés; l'un d'eux tenait encore dans sa main la lanterne de bronze qu'il avait allumée pour fuir avec ses compagnons au milieu des ténèbres¹.

Ces deux exemplaires intacts ne diffèrent entre eux que par la présence d'un éteignoir dans la lanterne d'Herculanum; celle de Pompéi n'est pas pourvue de cet accessoire.

Plus tard, dans le déblaiement d'un vaste établissement considéré comme une blanchisserie, des lanternes semblables auraient été trouvées, à Pompéi également; elles conservaient encore quelques vestiges de leurs parois qui furent déterminées comme étant des feuilles de talc². Il est probable que ces lanternes ne devaient pas être intactes, car elles n'ont pas été reproduites dans les ouvrages d'archéologie.

1. Gusman, *Pompéi*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 282, 283.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, comme nous venons de le voir, aucun recueil d'antiquités ne faisait mention d'une lanterne antique.

Toutefois, le comte de Caylus¹ avait déjà publié le dessin d'un objet qui ressemble exactement à la poignée supérieure des lanternes d'Herculanum et de Pompéi (fig. 1). Il le décrit ainsi : « Cette traverse de bronze est terminée par deux crochets formés de la même pièce et percée dans le milieu de sa largeur par un trou » (longueur : iv pouces x lignes, plus grande largeur : x lignes²).

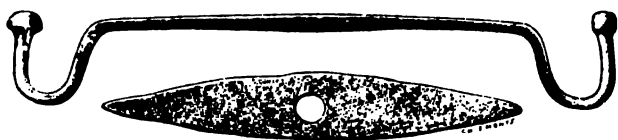


FIG. 1. — POIGNÉE D'UNE LANTERNE ROMAINE.

Il n'y a aucun doute à conserver aujourd'hui : cette traverse de bronze est une poignée de lanterne, et l'on ne saurait plus admettre l'hypothèse de Caylus qui, vu « la médiocre pesanteur de ce petit monument, ses proportions et son arrangement », était persuadé qu'il représentait la traverse qui « portait le labarum, c'est-à-dire la

1. *Recueil d'antiquités*, IV, pl. LXIII, 3 et 4.

2. Les dimensions de la poignée supérieure de notre lanterne sont à peu près les mêmes, longueur : 0^m135, largeur : 0^m016.

partie à laquelle on attachait l'étoffe peinte ou brodée ou les figures légères de bas-relief dont on chargeait cette partie des enseignes militaires ». A ses deux extrémités en crochets retournés, on devait suspendre, ajoute-t-il, des médailles telles que « les médailles du numéro suivant » (Justin et Justinien).

Depuis la publication de Caylus, qui remonte à 1764, tous les recueils d'antiquités romaines reproduisent la lanterne d'Herculanum ou celle de Pompéi et ne reproduisent que ces deux spécimens¹.

Roux et Barré disent² que cette dernière tient le premier rang parmi les monuments les plus curieux du Musée royal de Naples ; c'est aussi l'opinion exprimée par M. Toutain, auteur de l'article « lanterna », dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio, où la lanterne de Pompéi est reproduite (fig. 4337). M. Gusman, dans son bel ouvrage sur Pompéi, l'a également remise en lumière.

Depuis ces dernières années, un nouvel exemplaire a été recueilli à Boscoreale, dans le voisinage de Pompéi, et acquis par le Musée de Berlin ; une longue description en a été publiée par

1. *Antichità di Ercolano*, VI, 27 ; VIII, 56 ; Fr. Zavarone, *Museo borbonico*, V, 12 ; Mongez, *Recueil d'antiquités*, *Encyclopédie méthodique* (1804), IV, pl. 321 ; A. Rich, *Dict. des ant. grecques et romaines*, au mot *lanterna*.

2. Roux et Barré, *Herculanum et Pompéi*, VII, p. 90.

M. Erich Pernice¹. Cette lanterne ressemble en tous points à celle de Pompéi comme structure et comme fonctionnement; primitivement, elle avait aussi comme elle des parois de corne, d'après l'examen chimique entrepris par le professeur Rathgen sur des débris de parois recueillis dans les rainures du plateau de base.

En vain, dans les séries de bronzes antiques de nos musées, avons-nous cherché un spécimen semblable; nous ne pensons pas qu'il en ait été découvert en France; en tout cas, il ne semble pas qu'on en ait signalé un seul. Aussi sommes-nous d'autant plus heureux d'avoir été favorisé par le hasard pour exhumer la lanterne dont nous donnons ci-inclus des reproductions photographiques. Cette récente découverte porte à quatre seulement le nombre des lanternes de bronze de l'époque romaine, parvenues jusqu'à nous.

Celle-ci a été recueillie par nous-même dans une tombe par incinération, à Aïn-el-Hout, petite ferme indigène aux environs de Soukahras (province de Constantine). Déjà depuis quelques mois nous avons fait opérer plusieurs sondages en cet endroit, car, autour du bordj actuel servant de demeure aux indigènes, nous avons retrouvé des vestiges certains de villas romaines à sol pavé de mosaïques. En poussant plus loin nos investigations, nous découvrons ensuite quelques tombes,

1. Erich Pernice, *Bronzen aus Boscoreale*, fig. 22 et 23, dans le *Jahrbuch des kais. deutschen archäolog. Instituts*, 1900, p. 193.

et enfin par une exploration méthodique nous arrivions à délimiter la nécropole de ces exploitations rurales groupées autour de la source d'Aïn-el-Hout¹.

La tombe qui renfermait la lanterne ne présentait aucun caractère particulier capable de la différencier des tombes voisines ; comme celles-ci, c'était une tombe à incinération sur place : la couche de charbon était à une profondeur de 0^m90 et s'étendait sur une surface de 1^mq (un mètre carré environ) et 0^m40 d'épaisseur. Dans ce lit étaient des ossements humains calcinés, en fragments, placés en tas à même le charbon, sans être couverts d'une tuile creuse ou d'un fragment de poterie quelconque. La lanterne était elle-même recouverte de charbon, posée à plat sur sa base ; elle constituait à elle seule tout le mobilier funéraire : pas une lampe de terre, pas un bijou, pas une monnaie permettant de préciser l'époque de cette tombe autrement que par son caractère de tombe par incinération.

Nous dirons toutefois que, pendant les travaux de fouilles terminées aujourd'hui, nous avons recueilli dans d'autres tombes dix-huit moyens bronzes de Numidie, classés ordinairement à Mas-sinissa, Micipsa et ses fils, et trois moyens bronzes impériaux, l'un d'Auguste, l'autre de Commode, le troisième de Faustine jeune. La période d'utili-

1. Une étude complète des fouilles de cette nécropole a fait de notre part l'objet d'un mémoire présenté au Congrès des Sociétés savantes pour 1906.

sation de la nécropole semblerait donc s'étendre de la fin du 11^e siècle av. J.-C. à la fin du 11^e siècle de l'ère chrétienne, ce qui correspondrait aussi à la période de sépulture par incinération.

Pour donner une description nette de la lanterne d'Aïn-el-Hout, nous en ferons la dissection en quelque sorte et dirons qu'elle comprend : 1^o un

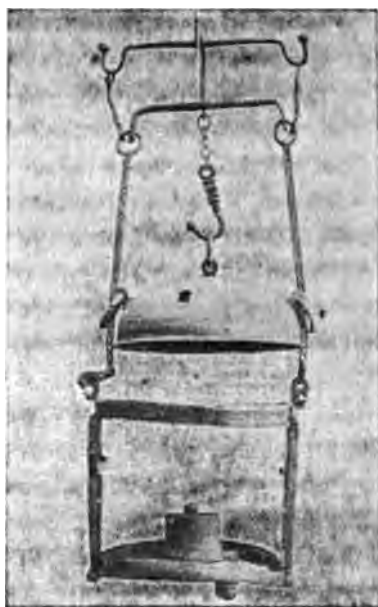


FIG. 2. — LANTERNE ROMAINE D'AIN-EL-HOUT
(COUVERCLE SOULEVÉ).

corps ou armature; 2^o un couvercle; 3^o un appareil de suspension (fig. 2).

L'armature ou corps de la lanterne est formée par : 1° un plateau inférieur, circulaire, de 0^m125 de diamètre; 2° deux montants parallèles, verticaux, de bronze coulé, d'une hauteur de 0^m135; 3° un cercle supérieur de même diamètre que le plateau inférieur et maintenu parallèle à celui-ci par les montants verticaux. Au centre du plateau de base est fixé un petit réservoir cylindrique destiné à contenir l'huile de combustion, et au centre même de ce petit réservoir est fixée à son tour, par trois bandelettes de métal formant trépied à jour, une petite tubulure métallique destinée à contenir la mèche. Celle-ci peut s'imbiber d'huile, soit par sa partie inférieure, à la base de la tubulure, soit sur toute la hauteur de cette tubulure, le long de laquelle une fente est ménagée à cet effet. On peut constater aujourd'hui encore qu'une partie de la mèche de cette lanterne a résisté à l'action du temps et qu'elle se présente sous forme de petits filaments blanchâtres enchevêtrés au fond de la tubulure; n'ayant jamais eu la tentation de retirer ce fragment de mèche, nous ne pouvons par suite donner le résultat d'aucune analyse et dire quelle en est la composition.

Le mode de fixation de cette petite lampe de bronze sur le plateau de base est assez ingénieux; pour cela, la lampe présente un double fond peu élevé et percé à son centre d'une ouverture allongée rectangulaire; cette ouverture permet le passage d'un petit tenon métallique rivé au centre du plateau de base; quand ce tenon a pénétré ainsi

dans le double fond de la lampe, il suffit de faire tourner celle-ci d'un quart de tour pour qu'elle soit fixée par le tenon faisant cran d'arrêt.

Le plateau de base est limité sur tout son pourtour par un simple rebord vertical, tandis que le cercle supérieur est formé d'une lame métallique redoublée sur elle-même de façon à laisser une rainure entre ses deux feuillets pour y encastrer l'enveloppe transparente de sa lanterne. Pour bien maintenir en place cette enveloppe, un petit anneau fixe formant saillie est placé sur le côté interne de chacun des montants d'armature. Il est dès lors facile de reconstituer dans son entier cette enveloppe, en la supposant formée de deux demi-cylindres empiétant l'un sur l'autre au niveau de ces montants. Dans ces demi-cylindres, une toute petite ouverture était pratiquée au niveau des anneaux en saillie pour leur livrer passage, et une clavette introduite ensuite verticalement dans l'anneau les maintenait appliqués l'un contre l'autre et en même temps les appliquait contre les deux montants de métal. Avec des parois rigides, en verre par exemple, il n'eût pas été nécessaire d'avoir un pareil dispositif, et c'est ce qui nous porte à croire que cette lanterne devait avoir plutôt des parois de corne qui auraient disparu au moment de l'incinération ; moins heureux que l'auteur de la découverte de la lanterne de Boscoreale, nous n'avons pu recueillir aucun débris d'enveloppe permettant, par un examen chimique, d'aff-

firmer avec certitude, comme pour l'exemplaire du Musée de Berlin, que notre lanterne avait des parois de corne.

Le couvercle est formé par une calotte hémisphérique dont le bord libre est légèrement évasé en dehors pour pouvoir s'appliquer très exactement sur une surface plane correspondante qui est ici la face supérieure du cercle parallèle au plateau de base. Deux petites ouvertures en forme de 8, forées à l'emporte-pièce et disposées symétriquement, assuraient l'échappement de la fumée. Ce couvercle porte trois anneaux fixés, l'un à son pôle même, les deux autres aux extrémités d'une ligne transversale et à égale distance du premier ; ils servent, celui-ci d'anneau de suspension, ceux-là d'anneaux de glissement le long des chaînes.

L'appareil de suspension est formé de deux traverses d'écartement superposées faisant l'office de poignées, l'une supérieure, l'autre inférieure. La poignée supérieure a ses extrémités recourbées en crochets, et elle est percée dans le milieu de sa largeur et à égale distance des extrémités, d'un trou qui donne passage à une tige cylindrique qui lui est adhérente. La poignée inférieure a ses extrémités recourbées également, mais en sens inverse de l'autre et sans forme de crochets ; comme l'autre, elle est percée également dans le milieu de la largeur et à égale distance des extrémités d'un trou qui livre passage à la tige cylindrique de la poignée supérieure. Cette tige se

continue après son passage à travers la deuxième poignée par quelques anneaux de chaîne et se termine par un crochet ouvert, orné d'une série de filets et moulures, pouvant s'engager à volonté dans l'anneau central du couvercle.

Les deux poignées solidaires l'une de l'autre sont encore réunies entre elles par deux chaînettes qui s'attachent d'une part aux crochets terminaux de la poignée supérieure, d'autre part aux anneaux fixés aux extrémités de la poignée inférieure. A ces mêmes anneaux sont fixées également deux chaînes à maillons doubles qui, passant dans les anneaux latéraux du couvercle, vont s'attacher ensuite par un autre anneau à l'extrémité supérieure des montants verticaux.

Le système de suspension comporte donc deux poignées et trois chaînes, la chaîne centrale ayant seule une action réelle et efficace, les chaînes latérales n'étant que des moyens de fixation du couvercle en quelque sorte destinées à le faire retomber exactement sur le corps même de la lanterne. Quant au fonctionnement, il était à la fois très simple et très ingénieux : voulait-on abaisser le couvercle sans mettre en jeu les poignées, il suffisait de le dégager du crochet suspenseur (fig. 3) et de lui-même il venait s'appliquer sur le cercle supérieur en glissant le long des chaînes latérales ; voulait-on le relever au contraire, on prenait l'anneau central du couvercle et on le plaçait sur le crochet suspenseur (fig. 2). Mais il est probable

qu'on devait ainsi se brûler les doigts, et le type primitif dut être modifié et remplacé par le dispositif suivant : au lieu de décrocher à la main le couvercle, on imagina de l'abaisser jusqu'au con-



FIG. 3. — LANTERNE ROMAINE D'AÏN-EL-HOUT
(COUVERCLE DÉGAGÉ DU CROCHET SUSPENSEUR).

tact de la lanterne. On transforma donc en anneau le crochet suspenseur et on perça en son milieu la poignée inférieure pour la faire traverser librement par une tige à glissement facile qui vint

allonger ainsi la primitive chaîne centrale. De cette façon, il suffisait, pour abaisser le couvercle, de prendre la lanterne par la poignée inférieure : de son propre poids le couvercle attirait la poignée supérieure et venait se mettre en place tandis que les deux poignées arrivaient au contact et se



FIG. 4. — LANTERNE ROMAINE D'AÏN-EL-HOUT
(COUVERCLE ABAISSÉ).

superposaient (fig. 4) : pour soulever le couvercle on prenait au contraire la poignée supérieure. En

réalité, ce mécanisme est absolument identique à celui des encensoirs modernes.

Des quatre lanternes romaines parvenues intactes jusqu'à nous, celle d'Aïn-el-Hout nous paraît être la plus perfectionnée. Sans doute, elle ne porte pas d'inscription comme celle d'Herculanum, sur laquelle on lit en lettres pointillées¹ :

TIBVRTI · GATIS · (*sic*)

Elle ne possède pas non plus comme elle un petit éteignoir mobile, mais ses deux poignées sont réunies entre elles par deux chaînettes supplémentaires, qui constituent un gracieux ornement surajouté, car leur utilité ne nous paraît guère démontrée. Nous répéterons encore que le crochet suspenseur avec ses fines moulures témoigne d'un véritable sens artistique.

Comment cet exemplaire, si rarement rencontré, du luminaire antique s'est-il trouvé dans une petite nécropole de colons romains, où les fouilles n'ont mis à jour aucun objet digne d'intérêt? Nous n'essaierons de le rechercher par aucune hypothèse. Cette découverte méritait seulement à notre avis d'être relatée en raison de la conservation exceptionnelle de cet intéressant monument et

1. *Corp. inscr. lat.*, X, 8071, 55. L'inscription est tracée sur le demi-globe formant le couvercle de la lanterne dont *Tiburtius Gates* était le possesseur.

aussi de sa rareté relative puisque, ainsi que nous l'avons établi d'après nos recherches, nous ne connaissons encore que quatre lanternes romaines, tandis qu'on ne compte plus aujourd'hui les lampadaires et surtout les lampes d'argile exhumées, tous les jours et un peu partout, sur les points occupés autrefois par les Romains.

ANTIQUITÉS ROMAINES

TROUVÉES

A ALISE-SAINTE-REINE

Par M. Ant. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre honoraire.

Lu dans les séances des 13 et 25 décembre 1905.

Si les ruines d'Alise se trouvaient sur un plateau voisin de Tunis, ou même dans l'extrême sud de la Tunisie, elles seraient aujourd'hui complètement explorées ; il y a beau temps qu'on leur aurait demandé tous leurs secrets. Le service des antiquités aurait entrepris des fouilles suivies et méthodiques ; les objets découverts seraient reproduits, classés et exposés dans un musée ; nous aurions un plan exact des ruines sur l'importance et l'intérêt desquelles nous serions absolument fixés.

Mais Alise est en France ! Et, en France, on suit une tout autre méthode : il n'y a pas de service spécial des antiquités. Pour les fouilles, chacun se débrouille à peu près comme il le peut. Le ministère de l'Instruction publique dispose, il est vrai, de quelques fonds : avec une grande bienveil-

lance, après avis favorable du Comité d'archéologie, il s'efforce de venir en aide aux particuliers ou aux Sociétés savantes qui lui adressent une demande officielle. Malheureusement les fonds qu'il peut distribuer ne sont pas considérables; il lui est impossible de satisfaire à toutes les exigences, de donner largement à tous ceux qui lui tendent la main pour les besoins de notre archéologie nationale. Rarement les subventions allouées dépassent cinq cents francs. Dans un pays où la main-d'œuvre est plus chère que partout ailleurs, que peut-on faire avec cinq cents francs? Même si cette subvention est renouvelée trois ou quatre fois, une telle somme ne peut conduire bien loin quand il s'agit d'une fouille de quelque étendue. Le ministère n'a donc pas, sur ses crédits courants, le moyen de favoriser en France les explorations d'une réelle importance et d'une certaine durée; mais il lui est toujours possible de le faire à l'aide d'un crédit extraordinaire. Lorsque le but à atteindre lui paraît digne des encouragements du Comité des Travaux historiques, il ne manque jamais de seconder le Comité dans la haute mission qui lui a été confiée.

La Société des sciences historiques et naturelles de Semur, pénétrée de l'intérêt que présenterait pour notre histoire nationale une exploration définitive et scientifique du plateau d'Alise, considérant d'autre part qu'elle réaliserait en entrepre-

nant cette exploration une pensée particulièrement chère à son ancien et regretté président, M. de Saint-Genis, s'est mise à l'œuvre, en vue d'accomplir ce devoir doublement pieux, avec une foi, avec une vaillance qui méritent d'entraîner le succès. Ne pouvant se fier à ses seules ressources pour mener à bien ce grand projet, elle a jugé que le moyen le plus efficace d'aboutir et d'intéresser les pouvoirs publics à son noble dessein était de provoquer une réunion des archéologues français sur les lieux mêmes où se dénoua le drame qui décida du sort de la Gaule.

Cette réunion a eu lieu le 18 septembre dernier, date qui d'après certains historiens serait celle de la reddition d'Alésia : elle a été nombreuse et brillante. Le docteur Adrien Simon, président de la Société de Semur, a pu constater avec joie que son appel avait été entendu et compris. Il lui avait suffi de prononcer le nom d'Alise pour rassembler autour de lui, au sommet de la montagne historique, les principales Sociétés archéologiques de la région et tous ceux qui ont le souci du passé de la patrie¹.

1. Des comptes-rendus de cette importante réunion ont paru dans le *Temps* du 21 septembre 1905 (Cunisset-Carnot), article reproduit dans la *Revue archéologique*, 4^e série, VI (1905), p. 345-348; le *Journal des Débats* du 27 septembre (Guillaume Ferrero); dans l'*Autunois* du 20 décembre (Gadant),... etc. Voir aussi Paul Lejay, *Au lieu saint de la Gaule*, extrait de la *Revue du clergé français*, 15 octobre 1905.

Qu'Alise ait été ou non incendiée par César, il n'en est pas moins certain que, sous l'empire, une ville romaine remplaça l'oppidum gaulois. Quelle fut l'importance de cette ville? Quels étaient ses monuments? Quelles furent ses destinées? C'est ce qu'il serait très intéressant de savoir, et la question de la ville romaine d'Alise mérite d'être élucidée complètement.

L'existence de cette ville romaine est connue depuis longtemps¹. Ses ruines occupent la partie centrale du plateau du Mont-Auxois, dont la superficie mesure plus de 95 hectares. Depuis plus de trois siècles, on y recueille des bronzes, des poteries, des verreries, des débris de fresques, des objets en os, des pierres gravées, des monnaies en nombre incalculable, des tuiles et des marbres précieux.

Pline nous apprend d'autre part que les habi-

1. Pour étudier les découvertes faites sur le plateau d'Alise, il faut surtout consulter : Courtépée, *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, V, p. 459 à 471, art. Alise; *Mémoires de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or*, I (1838 à 1841), p. 101 à 127, *Rapport sur les fouilles faites à Alise en 1839*, par Ch. Maillard de Chambure, avec deux plans et une planche; p. 195 à 211, *Second rapport sur les fouilles faites à Alise en 1839*, par C.-H. Maillard de Chambure; Rossignol, *Alise; étude sur une campagne de Jules César*, 1856, p. 89 à 115. — La phrase de Diodore de Sicile, IV, 19 : « Haec urbs nunc quoque in praecipuo Celtis est honore; quippe primaria totius Galliae sedes, urbiumque mater », ne peut se rapporter à la situation d'Alise après la conquête; les renseignements de Diodore sont de l'époque de l'indépendance.

tants d'Alise avaient acquis une véritable habileté dans l'art d'étamer ou d'argenter certaines pièces du harnachement des chevaux et des bêtes de somme : « Argentum incoquere simili modo coe-
« pere equorum maxime ornamentis, jumento-
« rumque jugis in Alexia oppido¹. » Sans discuter la question de savoir si Pline a voulu parler d'une industrie indigène, antérieure à la conquête, ou d'une industrie en plein développement à l'époque romaine, il est très admissible que les ouvriers auxquels il fait allusion, déjà renommés à l'époque de l'indépendance, aient maintenu et développé leurs ateliers après la pacification de la Gaule. D'ailleurs, plusieurs voies romaines, dont les traces sont encore reconnaissables sur le terrain, mettaient Alise en communication avec les villes voisines et lui permettaient d'écouler facilement les produits de cette industrie².

Lorsque Napoléon III, de 1862 à 1865, fit entreprendre des fouilles sous la direction du baron Stoffel, son officier d'ordonnance, il se préoccupait surtout des ouvrages exécutés par César pour faire le siège de la forteresse; ses recherches avaient pour but de découvrir, d'après

1. *Hist. nat.*, XXXIV, 48. — On lit dans le *Dictionnaire archéologique de la Gaule (époque celtique)*, p. 31, au mot *Alesia* : « Des creusets en terre propres à [cette industrie] ont été découverts sur le Mont-Auxois; ils appartiennent « au Musée d'Alise. »

2. Courtépée, *Description*, V, p. 461; Rossignol, *Alise*, p. 91 et suiv.

les données fournies par les *Commentaires*, le grand fossé, les fossés de circonvallation et de contrevallation, les emplacements des tours, des redoutes et des camps¹. Au milieu des polémiques ardentes suscitées par la question d'Alise, il voulait avant tout démontrer d'une façon péremptoire que le Mont-Auxois était le véritable emplacement de la forteresse défendue par Vercingétorix, le point où les derniers efforts des Gaulois pour sauver leur indépendance étaient venus se briser contre la puissante discipline des légions romaines et le génie de César.

Il serait cependant tout à fait inexact et injuste de dire que l'empereur et ses savants collaborateurs ne s'inquiétèrent pas de ce qui pouvait rappeler l'existence de la ville romaine. C'est à cette époque, au contraire, qu'on en réunit avec soin les souvenirs épars et qu'on les exposa dans un musée construit au milieu du village. Et si les fouilles impériales ne s'étendirent pas jusqu'au plateau, c'est qu'on jugeait alors que l'ex-

1. *Dictionnaire archéologique de la Gaule (époque celtique)*, p. 33 à 39, *Résultat des fouilles exécutées de 1862 à 1865*; cf. *Histoire de Jules César*, II, p. 316 et suiv. — Dès l'année 1741, le grand géographe d'Anville avait démontré, après une étude approfondie de la question et avec l'aide du bénédictin D. Jourdain, l'identité d'Alise-Sainte-Reine avec l'*Alesia* des *Commentaires*; cf. *Notice de l'ancienne Gaule*, p. 49. Les rédacteurs du *Dict. archéol. de la Gaule (époque celtique)*, au mot *Alesia*, ont donné l'indication de tous les textes des auteurs anciens relatifs à cette ville.

ploration des ruines situées sur le plateau était terminée; il paraissait inutile de la reprendre.

I.

Les fouilles faites à Alise avant 1905.

En effet, on avait exécuté déjà un certain nombre de recherches sur le Mont-Auxois, les unes au hasard, les autres avec un semblant de méthode : aussi il est peut-être un peu exagéré d'écrire aujourd'hui que « le plateau est resté intact et que la ville antique n'est connue que par les hasards du labourage ». Il ne faut pas non plus se faire de trop grandes illusions sur le résultat des fouilles futures. Ces fouilles sont nécessaires; elles donneront, je n'en doute pas, des résultats fort intéressants, mais elles ne nous réservent pas, à mon avis, toutes les surprises qu'on semble en attendre.

Rappelons rapidement, en quelques mots, les trouvailles les plus importantes faites sur le plateau avant l'année 1905.

Dès les premiers temps du moyen âge, les moines de Saint-Pierre de Flavigny, dont l'abbaye s'élevait sur la montagne voisine, vinrent chercher à Alise, pour orner leur église, de grandes et curieuses sculptures qui semblent avoir appartenu à un monument triomphal. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais elle paraît vraisemblable.

L'historien de l'abbaye de Flavigny, en rappelant qu'on apercevait encore les vestiges d'un temple payen dans le sanctuaire de l'église Saint-Pierre au milieu du XVIII^e siècle, n'a pas eu autre chose en vue que ces sculptures qui ont été complètement détruites en 1748, au moment de la reconstruction de l'église¹. On ne les connaît que par les dessins du bénédictin D. Pierre Thivel, exécutés pour le grand ouvrage de Montfaucon². Une longue inscription qui les accompagnait et qui était placée dans un encadrement, entre deux boucliers échancrés à ombilic saillant, avait déjà en grande partie disparu en 1724. Montfaucon dit que le texte était gravé dans un « quarré long », mais qu'il était si défiguré qu'on ne pouvait plus rien en tirer³. François Lenormant pense que les bas-reliefs en question devaient constituer la décoration d'un petit arc de triomphe qui s'élevait à l'extrémité de la plaine des Laumes, du côté de Préhaut, à l'entrée de la vallée supérieure de la Brenne. D'après J. Calabre, les fondations de cet arc auraient été arrachées un peu avant 1860⁴.

1. A.-J. Ansart, *Histoire de Sainte-Reine-d'Alise et de l'abbaye de Flavigny*, 1783, p. 219; Girault, *Archéologie de la Côte-d'Or*, p. 25.

2. *L'antiquité expliquée et représentée en figures; supplément*, IV, p. 86-87; pl. XXXIX, XL.

3. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2884.

4. François Lenormant, *Mémoire sur l'Alesia des Commentaires de César et sur les antiquités d'Alise-Sainte-Reine*, dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des*

La plus ancienne découverte dont on ait enregistré la date précise, celle de l'inscription de *Ti. Cl. Professus Niger*, mentionnant le portique du dieu *Moritasgus*, remonte à l'année 1652¹.

Au XVIII^e siècle, les trouvailles se multiplièrent. Les habitants du pays prirent goût aux recherches qui devenaient pour eux de plus en plus lucratives. En 1760, un marchand d'Alise, Joseph Maillard, assurait avoir vendu depuis trente ans plus de deux boisseaux de monnaies². Une ordonnance de MM. les Élus-Généraux, en date du 9 septembre 1783, ayant prescrit de rechercher les antiquités nationales dans l'ancienne province de Bourgogne, les ruines d'Alise-Sainte-Reine attirèrent plus particulièrement l'attention des érudits³. En 1784, Laureau de Saint-André, historiographe de Monsieur, faisait dresser un procès-verbal de plusieurs découvertes et enregistrait le texte de trois inscriptions⁴. Un ancien marchand de Paris, nommé Théologal, retiré à Alise, surveillait de très près les trouvailles ; il les con-

Inscriptions et Belles-Lettres, 1^{re} série, VI (1860), p. 1 et suiv., avec 4 planches.

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2873.

2. Courtépée, *Description*, V, p. 463.

3. Cette ordonnance est rappelée dans une circulaire du préfet de la Côte-d'Or, du 8 septembre 1819; voir plus loin, p. 218, note 3.

4. Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 112; Rossignol, *Alise*, p. 104; R. Mowat, *Bulletin des Antiquaires de France*, 1886, p. 91.

centrait et il expédiait aux curieux de la capitale le butin qui lui semblait digne de leurs cabinets. Il acheta notamment quatre lions en bronze, de la grosseur d'un chat, trouvés au fond d'un puits, avec une grille en fer et deux statuettes en marbre blanc¹. Peut-être à certains moments de l'année les recherches devenaient-elles encore plus actives à cause de la présence des pèlerins ou des baigneurs, auxquels les paysans avaient l'espoir de vendre assez facilement les antiquités qu'ils recueillaient. Avant la Révolution, la fête de Sainte-Reine attirait annuellement dans le village jusqu'à vingt mille pèlerins². D'autre part, à une certaine époque de l'année, l'hôpital était particulièrement fréquenté par les étrangers qui venaient demander aux eaux de la fontaine la délivrance de leurs maux. On attribuait à ces eaux des effets miraculeux pour la guérison des dartres et des maladies cutanées³. Elles furent fort à la mode au XVII^e siècle : en 1676, Casimir, roi de Pologne, vint passer un mois entier à Alise, et on prétendait, à la fin du XVIII^e siècle, que le beau-père de

1. Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 113.

2. Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, I, p. 206. Le pèlerinage existe toujours : tous les ans, le 10 septembre, on fête le martyr de sainte Reine, mise à mort par le terrible Olybrius. Les jeunes filles du pays, en costume gaulois, jouent le *Mystère de sainte Reine* et donnent une représentation populaire dans le genre de celle d'Oberamminergau.

3. Courtépée, *Description*, V, p. 469.

Louis XV, le roi Stanislas, ne buvait pas d'autre eau que celle de la fontaine des Cordeliers¹.

A partir de 1800, il ne s'écoule pour ainsi dire plus une seule année sans qu'on ait à enregistrer de nouvelles découvertes. En 1804, deux importants trésors de monnaies byzantines furent mis au jour². L'un, composé de pièces de Valentinien, Théodose, Anastase et Justinien, fut estimé 45,000 francs et partagé entre les habitants et les religieuses de l'hospice; toutes les pièces, vendues à des orfèvres, passèrent sans doute au creuset. L'autre, évalué 13,000 francs, comprenait des monnaies mérovingiennes et quelques pièces de l'empereur Procope Anthemius. Millin, qui entreprenait son grand voyage dans le midi de la France, s'arrêta à Alise le 23 avril 1807; il y vit encore l'inscription de Niger, placée au-dessus d'une fontaine dans le jardin des Cordeliers³. Sa visite paraît avoir donné aux recherches une certaine impulsion⁴. En 1811, le préfet de la Côte-

1. Courtépée, *loc. cit.*, p. 470.

2. Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 114; Rossignol, *Alise*, p. 106-107.

3. Millin, *Voyage*, I, p. 200 et suiv. : « Elle est en partie couverte de mousse, ce qui tend à la détruire et la rend presque indéchiffrable. On devrait la faire transporter dans la bibliothèque de Semur. » Malheureusement, le conseil de Millin ne fut pas écouté et cette curieuse inscription a été brisée en 1813.

4. Girault, *Archéologie de la Côte-d'Or*, p. 25, signale un mémoire de Baudot aîné sur des fouilles faites en 1810.

d'Or, M. Le Coulteux, fait exécuter des fouilles, qui, malheureusement, restent sans surveillance¹. En 1812, Maillard de Chambure en entreprend d'autres à ses frais; la même année, un contrôleur des contributions, M. Chanrion, suit son exemple². Les propriétaires du pays, excités par l'intérêt qu'on témoigne à leurs champs, rivalisent d'ardeur pour recueillir, eux aussi, des objets antiques, qu'ils vendent aux touristes et aux amateurs.

Le moment semblait venu d'introduire un peu d'ordre dans les fouilles et de les diriger avec plus de méthode. D'ailleurs, une circulaire du ministère de l'Intérieur, en date du 8 avril 1819, demandait qu'il fût fait dans tous les départements des recherches exactes sur les monuments et les antiquités. Quelques mois après, le 10 juin, l'Académie des inscriptions écrivait dans le même sens au préfet de la Côte-d'Or, le baron Séguier, helléniste distingué, héritier d'un nom célèbre dans les fastes de l'érudition. Dès le 8 septembre 1819, le préfet envoyait aux maires du département une circulaire pour les engager à seconder les recherches prescrites³. Elle porta

1. Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 115.

2. Maillard de Chambure, *loc. cit.*

3. Girault, *Archéologie de la Côte-d'Or*, p. 38-39, donne le texte de cette circulaire qui était adressée non seulement aux maires mais aussi aux ingénieurs, aux employés du gouvernement, aux architectes et aux particuliers. Pareille

ses fruits immédiatement, car, l'année même où elle avait été lancée, on faisait sur le Mont-Auxois de nouvelles découvertes¹. Deux ans plus tard, en 1821, les fouilles donnaient encore de nombreux et intéressants résultats².

En 1822, l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de la ville de Dijon, pénétrée du devoir qu'elle avait à remplir, confiait à Maillard de Chambure, déjà familiarisé avec le terrain à explorer, la direction de nouvelles fouilles qui furent couronnées de succès; elles amenèrent notamment la découverte d'une inscription votive au dieu Mars et à Bellone³.

La Commission permanente des antiquités de la Côte-d'Or, instituée le 1^{er} octobre 1831, entra en scène à son tour, et c'est elle qui contribua le plus efficacement à faire connaître les ruines et les antiquités romaines du Mont-Auxois⁴. Jusqu'à

invitation était faite, par un avis inséré au *Mémorial administratif*, 1820, p. 295, aux orfèvres du département auxquels des objets d'or ou d'argent pouvaient être apportés.

1. Girault, *Objets trouvés dans les fouilles d'Alise*, avec deux planches, dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1820, p. xxvi.

2. Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 116-117.

3. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2872; Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 117-119; C.-X. Girault, *Archéologie de la Côte-d'Or*, p. 37, cite un rapport spécial de M. de Chambure sur les fouilles de 1822; Girault, *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, VII, p. 120; Mathieu, *Mémoires de l'Académie de Dijon*, 1823, p. 74.

4. *Mémoires de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or*, I (1838 à 1841); *Compte-rendu des*

ce inoment, les fouilles n'avaient pas été dirigées d'une manière véritablement scientifique; elles étaient trop souvent faites un peu au hasard. Chacun se bornait à remuer la terre par simple curiosité ou pour ramasser quelques petits monuments : on ne s'inquiétait pas toujours de préciser l'endroit même où une découverte avait eu lieu, ni d'étudier la nature du milieu dans lequel un objet avait été recueilli, encore moins de relever les substructions que rencontrait la pioche des terrassiers. La Commission commença par faire dresser un plan exact du Mont-Auxois par M. Busset, géomètre en chef du cadastre de Dijon. Une enquête, menée sur les lieux avec le plus grand soin par M. Chaussier-Morisot, fit appel aux traditions, aux souvenirs des habitants ainsi qu'aux témoignages écrits; il en résulta une nomenclature fort instructive des principales découvertes faites avant l'année 1839¹. Les fouilles, commencées en 1836, puis interrompues faute de fonds nécessaires à leur continua-

travaux de la commission départementale, p. xx, xxv, xxx, xxxv, xl. Cf. les deux rapports de Maillard de Chambure cités plus haut, p. 210, note 1, où les résultats des fouilles sont présentés année par année, dans un ordre chronologique.

1. *Analyse sommaire et chronologique de l'enquête relative aux antiquités trouvées à Alise avant les fouilles de 1839*, p. 111 du premier rapport de Maillard de Chambure. Le lecteur qui voudra se rendre compte d'une manière plus complète des découvertes faites à Alise avant 1839 devra se reporter à ce travail.

tion, furent activement reprises en 1839. Le ministre de l'Intérieur encouragea les efforts de la Commission par une subvention de cinq cents francs ! L'infatigable Maillard de Chambure s'était installé sur le plateau et dirigeait lui-même toutes les opérations. Son nom, celui de Chaussier-Morisot, ceux de Le Hup, notaire à Alise, et de Gueneau d'Aumont restent attachés à cette exploration.

Les découvertes les plus intéressantes eurent lieu au point qui porte sur le cadastre le nom de *Cimetière-Saint-Père*. C'est là que sortit de terre une inscription en langue celtique, d'une importance exceptionnelle, offrant le nom de Martialis, fils de Dannotalus¹. Au lieu dit la Fanderolle, on trouva un columbarium avec huit petites niches cintrées ; au lieu dit la Croix-Saint-Charles, on constata l'existence d'un petit temple rectangulaire, dont l'entrée était ornée de quatre pilastres cannelés ; au Cimetière-Saint-Père, on dégaga des canaux et des rigoles qui semblent avoir été destinés à conduire les eaux pluviales dans des citernes². C'est là encore que Maillard de Chambure crut reconnaître « les vestiges d'un

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2880. L'inscription est gravée dans Rossignol, *Alise*, p. 113, et dans le *Dictionnaire archéologique de la Gaule (époque celtique)*, 3^e planche des inscriptions gauloises, n. 7.

2. Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 121 et suiv.

« théâtre de forme hémicycle, dont les gradins, « ruinés et enfouis sous une couche de terre végétale, ne peuvent plus se distinguer qu'à la « courbure régulière des lignes qui en dessinent « le contour ». Mais, à la suite des fouilles qu'il entreprit à l'automne de la même année, il renonça à cette manière de voir¹.

J'ai tenu à rappeler cette première impression de Maillard de Chambure parce qu'elle fut aussi la mienne en face de la même dépression de terrain. Le 18 septembre dernier, M. le docteur Épery, maire d'Alise, m'avait conduit à l'endroit en question; il me faisait remarquer que plusieurs personnes pensaient retrouver là l'emplacement du théâtre antique. Frappé de cette observation, je m'empressai d'attirer sur le point signalé par le docteur Épery l'attention des archéologues avec lesquels je me trouvais. La forme du théâtre est parfaitement caractérisée. Déjà le groupe le plus important des visiteurs avait dépassé cet endroit et s'était éparpillé dans les terrains voisins où une tranchée venait d'être ouverte : je les fis revenir sur leurs pas. Le propriétaire du champ se trouvait sur les lieux; il nous montra quatre grands blocs encore en place, deux à deux, à chacune des extrémités de l'hémicycle, et qui semblent bien être les restes de pilastres.

1. Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 124; *Second rapport*, p. 196-197.

Il nous assura que l'hémicycle était autrefois beaucoup plus net et qu'il avait contribué lui-même à le déformer en extrayant des pierres qu'il cassait pour faire ses prestations. Je sollicitai de lui d'autres explications : il m'apprit qu'en 1853 on avait déterré et débité onze bases de colonnes formant un bel alignement à trente-cinq mètres environ en avant du théâtre. A cet endroit, on jouit d'une vue charmante sur le village de Grésigny. Il ne serait pas impossible que cet emplacement ait été celui du forum au côté duquel pouvait s'élever le théâtre. Dans le *Journal des Débats*, du 27 septembre 1905, l'éminent historien italien M. G. Ferrero, présent à notre petite enquête, a déjà raconté l'incident d'une façon vive et animée, mais beaucoup trop flatteuse pour moi. Je n'ai absolument rien découvert; je tiens à le proclamer bien haut. Mais je persiste à croire fermement à l'existence du théâtre en cet endroit.

Les objets recueillis en 1839 furent transportés à Dijon, au musée de la Commission¹.

Je ne connais pas très exactement les trouvailles faites depuis cette époque; les cultivateurs continuèrent évidemment à ramasser sur le plateau tout ce qui leur parut digne d'attention. Cependant, le nom d'un vigneron de Sainte-

1. Voir p. 264. D'autres sont au musée municipal d'Alise-Sainte-Reine, qui constitue avec les musées de Dijon et de Saint-Germain-en-Laye les trois endroits utiles à visiter pour l'étude des antiquités provenant d'Alise.

Reine, J. Calabre, qui, dès 1814, témoignait déjà d'un goût prononcé pour les antiquités, car il vendait cette année-là à un touriste anglais un candélabre en bronze découvert sur le plateau¹, a été souvent répété comme celui d'un chercheur émérite. Ce nom ne saurait être oublié parmi les explorateurs d'Alise. Calabre avait été le collaborateur le plus actif de Maillard de Chambure; il avait pris une part importante aux fouilles de 1836 et de 1839; François Lenormant se félicite de l'avoir eu pour guide lorsqu'il visita Alise en 1860². Sa maison était devenue un véritable petit musée où il rassemblait avec soin les morceaux d'architecture, les débris d'inscriptions, les fragments de toute nature qui devaient former plus tard le fond principal du musée municipal d'Alise.

Vers 1858 on découvrait, probablement dans une tombe, avec des balances et les anses d'un vase en bronze, un cachet d'oculiste en schiste verdâtre portant le nom d'*Idoneus*. Ce cachet fut acheté par le docteur Marchand³. En 1860, lors des fouilles faites par M. Philibert Beaune, maire de Vesvre, au point le plus élevé du Mont-Auxois,

1. Maillard de Chambure, *Rapport*, p. 116.

2. Fr. Lenormant, *Mémoire*, p. 2 à 10, a donné des renseignements intéressants sur J. Calabre et sur ses collections qui furent achetées par l'empereur au moment de la formation du Musée d'Alise.

3. Paul Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 33; Espérandieu, *Signacula medicorum oculariorum*, n. 84.

appelé La Porte, on recueillit un précieux monument, une tessère municipale en plomb portant d'un côté l'image de Mercure et de l'autre le nom des habitants d'Alise, *Alisiens(ium)*, en légende circulaire¹. En 1885 ou 1886, un notaire de Troyes, M. Théophile Habert, achetait à M. Borne, d'Alise, une petite pierre de forme rectangulaire, provenant d'un chaton de bague et portant une inscription de deux lignes, *vale || vivas* d'après un renseignement recueilli par M. Paul Lejay², ou *vene || valia* suivant M. Th. Habert³ : cette intaille avait été trouvée au lieu dit la Grande Gauloise.

1. A. de Longpérier, *Œuvres réunies par G. Schlumberger*, II, p. 490; III, p. 96; L. Maxe-Werly, *Note sur des plombs antiques trouvés en Gaule*, dans *Mém. de la Soc. des Antiq. de Fr.*, I, V (1895), p. 411. M. Rostoutsew et M. Prou, *Catalogue des plombs conservés à la Bibliothèque nationale*, n. 89, signalent un autre exemplaire du même plomb trouvé à Noyon.

2. *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 37. D'après M^{me} Borne, qui a renseigné M. Lejay, la pierre serait une cornaline.

3. *La poterie parlante*, p. 174, n. 1614, pl. XXXVI. La collection de M. Th. Habert est aujourd'hui au Musée de Reims; cette pierre ne s'y retrouve plus. Les recherches que, sur ma demande, mon confrère M. H. Jadart a bien voulu y faire sont demeurées infructueuses. Sans doute la légende donnée par M. Habert signifie *benè valeas*. M. Henry Corot, *Revue préhistorique illustrée de l'est de la France*, I (1905), p. 83, dit aussi que la pierre était en cornaline. D'après des renseignements, fournis par le chanoine Patriat, curé d'Annéot (Yonne), M. H. Corot en donne un dessin qui la représente taillée en pointe de diamant et portant sur une de ses grandes faces la légende *vene || valias*; M. Corot produit aussi une déclaration d'un ami de M. Habert

Mentionnons enfin, pour être complet, la découverte d'une nécropole mérovingienne en 1902, lors des travaux d'agrandissement du cimetière. Dix-sept sarcophages en pierre, avec leurs couvercles, sortirent de terre; plusieurs avaient été taillés dans des matériaux romains, et sur l'un des couvercles on lisait encore, en beaux caractères, les restes d'une inscription relative à un personnage, prêtre de Rome et d'Auguste, auquel avait été décrété l'honneur d'une statue sur le forum d'Alise¹. Ces sarcophages et les deux trésors de monnaies byzantines et mérovingiennes, exhumés en 1804 et signalés plus bas, prouvent que la ville avait conservé jusqu'au VI^e siècle une certaine importance².

Les restes d'une ville romaine avaient donc été indubitablement retrouvés au sommet du Mont-Auxois. Plusieurs érudits cependant se refusaient toujours à admettre que cette ville ait occupé l'emplacement de la forteresse où Vercingétorix s'était enfermé et au pied de laquelle il avait fait sa soumission à César. De très vives polémiques s'engagèrent à ce sujet; la lutte prit un caractère

assurant que ce dernier avait vendu ses pierres gravées à un marchand de Paris.

1. *Bull. des Antiq. de Fr.*, 1903, p. 307-308; l'*Autunois* du 20 décembre 1905 (rapport de M. Gadant).

2. Maurice Prou, *Les monnaies mérovingiennes*, p. 35, n. 144, pl. III, 10, signale une monnaie mérovingienne frappée à Alise-Sainte-Reine.

d'âpreté particulière entre les partisans d'Alaise en Franche-Comté et les défenseurs d'Alise en Bourgogne. Les fouilles entreprises par l'ordre de Napoléon III, de 1862 à 1865, tranchèrent définitivement la question en faveur d'Alise-Sainte-Reine et mirent fin à une discussion acharnée dans laquelle certains écrivains ou archéologues étaient entrés beaucoup plus par esprit de parti que par amour de la vérité¹.

Napoléon III ayant conçu le projet d'écrire une histoire de César, deux créations lui parurent nécessaires pour préparer son œuvre : d'une part, celle du musée gallo-romain, qui fut installé dans le château de Saint-Germain-en-Laye, de l'autre, celle d'une commission spéciale chargée d'élucider la topographie historique des Gaules. Ces deux créations étaient destinées à se prêter un mutuel secours.

La Commission de topographie des Gaules, à peine instituée, décida que ses premières investigations porteraient sur les ruines d'Alise-Sainte-Reine ; ces fouilles furent modestes, car la Commission ne disposait à cette époque que de faibles ressources. Néanmoins, l'empereur, s'étant rendu sur les lieux, fut tellement frappé des premiers résultats obtenus qu'il résolut de continuer les explorations aux frais de la cassette impériale. Dès

1. Pour la bibliographie de la question, voir Ernest Desjardins, *Géographie historique et descriptive de la Gaule romaine*, II. p. 695.

lors, les fouilles, dirigées par des officiers d'artillerie, prirent un caractère purement stratégique; elles n'eurent pas lieu sur le plateau mais sur les pentes du Mont-Auxois ou dans la plaine qui l'entoure. On se rend très facilement compte de ce qu'elles ont produit, des importantes constatations auxquelles elles ont abouti et de la lumière éclatante qu'elles ont apportée dans la question controversée de l'emplacement d'Alésia, en examinant au musée de Saint-Germain-en-Laye le magnifique plan en relief du Mont-Auxois, de la plaine des Laumes et des hauteurs voisines, plan sur lequel ont été retracés tous les vestiges des travaux exécutés par César au moment du siège. Conforme topographiquement au texte des *Commentaires*, le terrain contenait les preuves évidentes et les moins contestables des travaux d'investissement de l'armée romaine. Les vitrines placées dans la même salle renferment les objets recueillis dans ces fouilles célèbres¹.

1. F. de Saulcy, *La salle d'Alesia au Musée de Saint-Germain-en-Laye*, dans le *Journal des Savants*, 1880, p. 558-565. 622-630; [Anonyme], *Armes et objets divers provenant des fouilles exécutées à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or)*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, IV (1861), p. 66, pl. XIII (pointes de javelots, épées, haches, anneaux, etc.); Verchère de Rellŷe, *Les armes d'Alise. Lettre à M. le docteur F. Keller, président de la Société des Antiquaires de Zurich*, dans la *Revue archéologique*, nouvelle série, X (1864), p. 337, pl. XXIII (pilums, lances, épées, umbos de boucliers, débris de casques); cf. Salomon Reinach, *Guide illustré du Musée national de Saint-Germain*, p. 49 et suiv.; Id., *Musée*

Dans la salle dite du Trésor, on peut admirer aussi le canthare en argent trouvé, au mois de septembre 1862, dans la plaine des Laumes, en déblayant un des fossés de la circonvallation, tout près de la route nationale de Paris à Dijon¹. On accusa l'empereur d'avoir fait fabriquer ce beau vase par un grand orfèvre de la rue de la Paix : même chez les hommes qui se piquent d'être calmes et impartiaux, la politique se glisse trop souvent dans les questions qui devraient rester étrangères à son action.

A l'aide de ces souvenirs précis on se rend bien compte que le plateau d'Alise n'est pas aussi intact qu'on se plaît à le dire. On peut cependant se demander quels renseignements positifs pour l'histoire de la ville à l'époque romaine ces différentes explorations ont apportés.

Les très rares inscriptions ou les débris d'inscriptions déjà recueillis sur le plateau² mentionnent un *ordo civitatis*, des magistrats, un flamine d'Auguste, un prêtre de Rome et d'Auguste. Il ne serait pas impossible que cette ville,

de Saint-Germain-en-Laye; *antiquités nationales*, p. 103 et suiv. Salle d'Alesia.

1. Héron de Villefosse, *Le canthare d'Alise*, dans les *Monuments et Mémoires; fondation Eugène Piot*, IX, p. 179-188, pl. XVI (héliogravure).

2. Ces inscriptions ont été réunies en 1889 par M. Paul Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, n. 3 à 27, n. 295*, et plus récemment elles ont pris place dans le *Corp. inscr. lat.*, XIII, p. 439, n. 2872 à 2884.

administrée à la romaine, ait conservé pour les indigènes, à cause des souvenirs que réveillait son nom et à cause aussi de sa situation, le caractère d'une ville sainte, qu'il y ait eu sur la montagne une sorte de centre religieux¹. En tout cas, les vieilles croyances des ancêtres y restèrent en honneur; les dieux nationaux d'origine celtique y conservèrent leurs autels à côté de ceux des dieux nouveaux installés par les conquérants. Des noms divins, certainement gaulois, comme celui de *Moritasgus*² ou comme celui du dieu *Um...arus*³, apparaissent sur les monuments qui nous restent à côté des noms romains de Mars, de Bellone⁴ et de la Victoire⁵. Un autre dieu, qui semble avoir été le protecteur particulier de la montagne et de toute la région environnante, *Alisanos*, est mentionné sur deux ex-voto trouvés dans le voisinage. Ce sont deux patères-casserolles en bronze portant des dédicaces sur la partie plate de leurs manches; l'une fut découverte il y a une quarantaine d'années à Visignot (Côte-d'Or)⁶,

1. Le texte de Diodore, cité plus haut, permettrait de le supposer, car une ville qui aurait eu, avant la conquête, une telle prépondérance chez les Gaulois ne pouvait pas la perdre du jour au lendemain. Et c'est probablement pour ce motif qu'Alise s'est assez promptement relevée de sa ruine.

2. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2873.

3. *Ibid.*, 2875; cf. dans le présent article, p. 245-246.

4. *Ibid.*, XIII, 2872.

5. *Ibid.*, 2874.

6. Héron de Villefosse, *Bull. des Antiq. de Fr.*, 1881, avec une vignette, p. 281; *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2843.

l'autre, qui était étamée intérieurement, a été recueillie au mois de juin 1853 à Couchey (Côte-d'Or), dans un champ voisin du Mont-Afrique¹. Sur le second de ces ex-voto, la dédicace est rédigée en langue celtique; tous deux, probablement sortis des fabriques d'Alise, nous offrent des spécimens intéressants de l'industrie métallurgique rappelée par le texte de Pline². Comme *Bibracte*, la déesse du Mont-Beuvray³, *Alisanos*, le dieu du Mont-Auxois, avait de nombreux dévots à l'époque impériale.

Le silence des auteurs anciens, l'absence du nom d'Alésia sur les tombes des soldats légionnaires retrouvées dans les villes de camps, l'absence de ce même nom dans les grands itinéraires romains tendent à démontrer que sous l'empire elle ne comptait plus parmi les grandes villes de la Gaule. Après la conquête, le nom des *Mandubii* disparaît; leur pays est englobé dans le vaste territoire des Éduens. A mesure qu'Augustodunum, la nouvelle cité des Éduens, se développe et grandit, Alésia doit forcément voir décroître

1. Une belle gravure en a été donnée dans le *Dictionnaire archéologique de la Gaule (époque celtique)*, planche des inscriptions gauloises, n. 6; *Corp. inscr. lat.*, XIII, 5468.

2. Rossignol, *Alise*, p. 111-112, signale un autre vase en bronze de même forme, également étamé, découvert à Alise; il passa dans la collection de M. Félix Baudot. Le fragment de manche de patère, avec inscription, conservé au musée municipal d'Alise dont il est parlé plus loin, p. 245, provient certainement d'un vase de même forme.

3. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2651 à 2653.

son importance. Elle est restée vraisemblablement le centre moral sinon administratif de la région qui porte aujourd'hui le nom d'Auxois, mais elle est restée une ville sans avenir, condamnée fatalement, par sa situation entre deux grandes cités, Langres et Autun, à végéter ou à dépérir. Elle subsista cependant jusqu'à l'époque mérovingienne¹.

Il résulte des recherches déjà faites que les ruines sont surtout concentrées au centre de la colline, dans les contrées de la Combe, du cimetière Saint-Père et de la Fanderolle. Une voie romaine bien constatée sert de limite à ces champs ; elle arrive également en bordure vers le lieu dit « le Champ-Maréchal ». On assure que cet endroit a été ainsi dénommé à cause des innombrables débris d'instruments en métaux qu'on y découvre tous les jours. C'est là que, d'après quelques personnes, semblent avoir été établis les ateliers de cette industrie d'étamage et de plaqué qui aurait rendu célèbres les ouvriers d'Alise².

Malheureusement le plan d'aucun édifice n'a été publié ; les fouilles de 1839 avaient cepen-

1. Voir la note 2 de la p. 226. Vers 845, la ville avait disparu ou avait perdu toute importance ; l'endroit est désigné dans la Vie de saint Germain d'Auxerre par les mots *Alisiensis locus*. Sur les formes et la signification du nom d'Alise, cf. Berthoud et Matruchot, dans le *Bulletin de la Société de Semur*, 1901, p. 291-295.

2. Cette opinion a été développée par Fr. Lenormant, *Mémoire*, p. 22.

dant fait reconnaître l'existence d'un petit temple
 et celle d'un important monument funéraire.
 Aujourd'hui on ne voit plus rien dans les champs.
 Du temps de Courtépée, l'aspect du terrain était
 déjà le même : « Il ne reste plus sur le Mont-
 « Auxois, dit cet auteur, aucun vestige d'anti-
 « quité apparente, tout le terrain est en terre
 « labourable¹. » Et Maillard de Chambure,
 soixante ans plus tard, ajoutait : « Rien d'appa-
 « rent ne subsiste au-dessus du sol actuel, excepté
 « quelques pans de murs et la voie romaine qui
 « traverse le plateau dans le sens de son grand
 « diamètre. Le sol, retourné depuis des siècles
 « par la charrue, est mêlé de fragments de
 « pierres, de marbres et de briques, de cendres,
 « de terreau produit par la décomposition des
 « broussailles et celle des engrais que l'on y
 « répand chaque année...

« Le plateau est sillonné par de longs et larges
 « amas de débris que les cultivateurs augmentent
 « chaque année en nettoyant leurs champs des
 « ruines qui les encombre. Quand ces *murées*
 « ont atteint une certaine élévation, on creuse
 « parallèlement à leur longueur une tranchée dans
 « laquelle, après en avoir retiré la terre et les
 « cendres qui sont répandues sur les terres voi-
 « sines, on enfouit les décombres². »

1. *Description topographique et historique du duché de Bourgogne*, V, p. 463.

2. *Rapport*, p. 103-104.

Par les détails qui précèdent, on peut prévoir que la tâche de la Société de Semur n'ira pas sans quelques difficultés ; elle sera laborieuse et délicate. Les nouveaux explorateurs auront à tenir compte des indications fournies par les fouilles précédentes ; ils auront aussi à se préoccuper des bouleversements causés depuis tant d'années par la culture. Il leur faudra de la méthode, de la prudence, une perspicacité de tous les instants. Ils devront sonder de nouveau des terrains déjà bien des fois retournés, distinguer les débris suspects ou rapportés de ceux qui auront pu rester à leur place primitive, faire état des moindres fragments antiques, relever avec exactitude toutes les substructions, ne négliger aucun des mille détails qui peuvent servir à guider dans leurs travaux les archéologues ou les historiens, en un mot conduire leurs investigations d'une manière absolument scientifique. Dès le principe, il faudra s'efforcer de reconnaître l'étendue des quartiers bâtis, et, une fois l'enceinte de la ville romaine délimitée, choisir le point le plus avantageux pour un début de fouille, puis procéder au déblaiement en suivant un plan tracé à l'avance.

Le but principal des nouvelles fouilles d'Alise ne doit pas être de recueillir des objets de vitrines ou des débris plus ou moins intéressants, propres à enrichir des collections ou des musées ; il faut avant tout se rendre compte de l'importance et de l'étendue de la ville antique dont l'existence

est depuis longtemps reconnue; il faut en suivre et en relever les moindres traces. A côté de cette ville ou au-dessous on trouvera, il est bien permis de l'espérer, l'oppidum gaulois. Et ce ne sera pas le moment le moins intéressant des fouilles.

L'ensemble des terrains à fouiller, *campus ubi Troja fuit*, constitue une sorte de bien national dont l'exploration ne saurait nous être indifférente. Les fouilles projetées ont une valeur sentimentale qui doit, dans l'espèce, primer toutes les autres considérations. Nous avons besoin de savoir ce qu'est devenu après la conquête ce petit coin de terre illustré par Vercingétorix et arrosé du sang de ses valeureux compagnons. Les événements qui se sont accomplis au Mont-Auxois ont exercé sur les destinées de la Gaule une telle influence que le nom seul d'Alise est pour nous comme un nom sacré; il éveille en nos cœurs les plus nobles sentiments. L'entreprise que tente aujourd'hui la Société de Semur mérite d'être secondée par tous les bons Français; c'est une œuvre nationale qui intéresse au plus haut point l'histoire de la patrie.

Nous souhaitons donc que le mouvement organisé par cette Société produise les résultats attendus. La Société des Antiquaires de France s'y associera de grand cœur. Il est toutefois nécessaire que les autres Sociétés savantes de France y prennent part et apportent à cette œuvre au moins leur assistance morale.

Pour exécuter des fouilles sérieuses, complètes et utiles, il faut non seulement une entente commune, mais il faut aussi, ce que les Sociétés savantes éprouvent quelque peine à se procurer, de l'argent, et probablement beaucoup d'argent. La réunion du 18 septembre a eu pour résultat d'exciter l'ardeur des habitants d'Alise; il est à craindre qu'elle n'ait excité aussi leurs espérances de gain. Le Comité d'initiative, composé de M. le docteur Adrien Simon, président de la Société de Semur, de M. le docteur Épery, maire d'Alise, de M. Testart, ingénieur, de M. Pernet, ancien maire d'Alise, qui a déjà participé de la manière la plus heureuse aux fouilles de Napoléon III, et, enfin, de notre confrère le commandant Espérandieu, correspondant de l'Institut, jugera sans doute que le moment est venu d'étudier les moyens pratiques pour recueillir les fonds nécessaires ou pour les obtenir soit des pouvoirs publics, soit d'un généreux Mécène.

Je crois pour mon compte qu'il sera très difficile d'aboutir sans le concours de l'État. Lui seul peut avoir l'autorité suffisante pour calmer les susceptibilités, les jalousies et les ambitions particulières, pour empêcher les fouilles clandestines, pour s'opposer à l'enlèvement ou à la vente des documents recueillis. Si, après quelques sondages, on était obligé de s'arrêter, faute de fonds, on n'aurait réussi qu'à allumer les convoitises des nombreux paysans, propriétaires du

plateau, qui continueraient à bouleverser leurs champs pour chercher des trésors, pour y recueillir des pierres gravées ou des poteries et les vendre aux étrangers.

En subventionnant les fouilles de Delphes, la France a donné une preuve admirable de son désintéressement et de sa générosité; elle a montré qu'elle était assez riche pour travailler, sans arrière-pensée, sans aucun profit personnel, à une œuvre intéressant les autres nations civilisées. L'événement qui fait le plus grand honneur à notre École d'Athènes a dépassé nos espérances. Mais si nous nous réjouissons d'avoir pu accomplir, en dehors du territoire national, de grandes entreprises archéologiques, utiles à l'histoire de l'art et de la civilisation, comme les explorations de Delphes ou de Délos, comme les recherches accomplies en Syrie, en Égypte, en Chaldée ou en Perse, comme l'admirable exploration du nord de l'Afrique, n'avons-nous pas aussi le droit de ressentir une émotion légitime en songeant à nos souvenirs nationaux? Ne devons-nous pas les arracher à l'oubli? Ne devons-nous pas interroger le sol qui recouvre les tombes de nos pères, la terre qui a été défendue par eux et arrosée souvent de leur sang, la terre de la patrie? Des explorations comme celle du plateau d'Alise, ou comme celle de la Turbie¹ qui se poursuit en ce

1. La situation n'est pas tout à fait la même à la Turbie qu'à Alise. Le *Trophée d'Auguste* est encore apparent, ses

moment grâce à l'initiative de la Société française de fouilles archéologiques, grâce au zèle de son dévoué président notre confrère M. Babelon, n'exigent pas assurément une mise de fonds aussi considérable que les entreprises analogues si vaillamment accomplies par nous à l'étranger. La France, toujours empressée à favoriser les recherches relatives à l'histoire et aux origines des autres pays, ne saurait rester indifférente à son propre passé. Il ne faut pas pousser trop loin l'oubli de soi-même. Et nous avons le droit d'espérer qu'Alise et Vercingétorix trouveront auprès des pouvoirs publics la haute bienveillance que réclame leur mémoire. On ne saurait hésiter plus longtemps à faire le geste indispensable à la réalisation du vœu ardemment exprimé par la Société de Semur et par tous les amis de nos antiquités nationales.

ruines sont classées et mises ainsi sous la protection de l'État. Si la Société française de fouilles archéologiques a fourni les fonds nécessaires à une exploration du monument, les fouilles ont été placées par la Direction des beaux-arts sous le contrôle et la surveillance de M. Formigé, architecte de la Commission des monuments historiques; cf. Babelon, *Les fouilles de la Turbie*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1905, p. 783-787. Les lecteurs de nos *Mémoires* n'ont pas oublié l'important article que notre savant confrère de Vienne, le professeur Otto Benndorf, a consacré au *Trophée d'Auguste* dans le volume du *Centenaire de la Société des Antiquaires de France*, 1904, p. 33-54.

II.

Observations sur quelques inscriptions d'Alise.

La Société de Semur a décidé de poursuivre sans retard la réalisation de son projet ; à l'aide de quelques fonds disponibles, elle a courageusement commencé sa campagne de fouilles. Les débuts ont été satisfaisants.

Un de nos confrères de la Côte-d'Or, M. le vicomte Pierre de Truchis, a bien voulu m'écrire à ce sujet, le 4 décembre dernier, une longue lettre dont j'extrais les indications qui suivent :

« Jeudi dernier, j'ai visité le chantier sous la conduite de M. Épery, maire d'Alise, et de M. Pernet, ancien surveillant des fouilles faites jadis par ordre de Napoléon III.

« Six ouvriers y sont employés sous la direction de M. Pernet. Le travail en cours d'exécution consiste :

1° Dans le creusement des remblais du sous-sol d'une maison ;

2° Dans l'extraction des décombres qui remplissent un puits très profond ;

3° Dans un long fossé pratiqué dans le petit axe du plateau et le partageant vers le milieu.

« Ce fossé passe très près des excavations et du puits que les congressistes ont visité le 18 septembre et coupe perpendiculairement le chemin rural. A droite et à gauche de ce chemin, il prend en écharpe sur une longueur de plusieurs centaines de mètres un

dédale de murs, de fondations, de bâtiments sans grande importance, sans doute de plusieurs époques, formant, du côté du midi, un enchevêtrement inextricable. Ces murs sont séparés de distance en distance par des ruelles, ne laissant voir en général, en guise de pavement, qu'une chape d'agglomérés ou de mauvais béton.

« Plus au nord, c'est-à-dire dans le voisinage des excavations déjà vues, les murs rencontrés paraissent appartenir à des constructions plus intéressantes. Ils montrent l'appareil moyen très peu allongé, avec lits et joints de mortier épais et très réguliers ; ce mortier est formé de chaux grasse, de tuileaux broyés et de déchets de laves.

« Vers le même endroit passe une voie où l'on observe trois étages de hérissons superposés. Chacun d'eux porte des traces d'usure par frottement, mais surtout le *statumen* inférieur. Quant au supérieur, il dévie fortement de la direction des autres et paraît postérieur.

« Un peu avant d'atteindre cette voie, la tranchée a mis au jour un escalier donnant accès au sous-sol d'une maison déjà en partie déblayée. La pièce à laquelle aboutit l'escalier est dégagée à profondeur. Ses décombres ont donné, paraît-il, une certaine quantité d'objets usuels en plus ou moins bon état de conservation et le plus souvent fragmentés, mais je n'ai pu acquérir la certitude que la fouille ait été faite de façon que l'archéologie puisse en profiter complètement.

« Il semble acquis, par le dédale des murs rencontrés d'un côté à l'autre du plateau, qu'Alésia renfermait des quartiers assez populeux en dehors du cœur

de la ville où se trouvaient sans doute les principaux édifices. L'emplacement d'Alésia n'est-il pas déjà un terrain d'étude qu'il y aurait utilité de mettre en tutelle? »

A la fin de sa lettre, M. le vicomte de Truchis exprime le vœu que l'on se contente, pour le moment, étant donné le peu de ressources dont on dispose, d'ouvrir, sur les deux axes du plateau, des fossés n'ayant que la profondeur indispensable pour reconnaître la superficie des régions bâties ainsi que la périphérie d'Alésia. Il espère que plus tard, quand les fouilles seront organisées d'une manière définitive, on pourra diviser l'ancienne ville en îlots séparés par les voies principales. Il se demande en terminant s'il ne serait pas utile de placer ces fouilles méthodiques sous le haut patronage d'une grande institution scientifique comme l'Académie des inscriptions.

D'autre part, M. le docteur Adrien Simon, l'aimable président de la Société des sciences historiques et naturelles de Semur, le promoteur de la réunion archéologique du 18 septembre, en m'invitant à assister à une conférence qui devait avoir lieu à Semur le 12 décembre, conférence dont le sujet était l'exposé, par M. le professeur Schulten, de l'Université de Göttingen, des fouilles qu'il vient d'exécuter à Numancia en Espagne¹, m'écrivait avant-hier :

1. La prise de Numance par Scipion fut le signal de la
LXV — 1904-1905 46

« Notre but et notre entreprise étaient modestes. Nous voulions seulement avant l'hiver opérer quelques travaux préparatoires destinés à établir d'une façon irréfutable qu'une ville entière était enfouie sous le sol du Mont-Auxois et qu'il y avait lieu d'entreprendre *méthodiquement* de véritables fouilles.

« Nous avons donc fait faire, en divers endroits, un certain nombre de tranchées se dirigeant dans tous les sens. Toutes ces tranchées ont mis à découvert une quantité de substructions admirablement conservées et situées à quelques centimètres seulement au-dessous de la surface du sol : des rues, une place publique, des puits, dont l'un a plus de quinze mètres de profondeur. En présence de tout cela, on ne peut douter de l'existence d'une ville importante au sommet du Mont-Auxois. *L'utilité de fouilles méthodiques nous parait donc absolument démontrée.* »

Ces deux lettres se complètent l'une par l'autre ; il en ressort avec évidence que les premiers sondages effectués par les soins de la Société de Semur sur le plateau d'Alise ont donné des résultats. Il importe maintenant de seconder les efforts de nos vaillants confrères et de contribuer, autant que nous le pourrons, à l'accomplissement de leur entreprise. Le commandant Espérandieu, qui s'est rendu sur les lieux à plusieurs reprises, se propose, d'ailleurs, d'entretenir prochainement la Société des Antiquaires des travaux commencés.

soumission de l'Espagne, comme la prise d'Alise amena celle de la Gaule. Cf. Ad. Schulten, *Numantia; eine topographisch-historische Untersuchungen*, Berlin, 1905.

En attendant, les archéologues de la Côte-d'Or ne restent pas inactifs. L'un des plus zélés, M. Henry Corot, notre associé correspondant national à Savoisy (Côte-d'Or), désireux de témoigner par un acte utile l'intérêt particulier qu'il porte aux antiquités d'Alise, vient de m'adresser les moulages de plusieurs monuments épigraphiques trouvés sur le plateau et qui ont échappé à la destruction¹. M. Corot, avec son dévouement habituel, a exécuté lui-même ces moulages ; il a été particulièrement secondé dans cette tâche par M. le docteur Épery, maire d'Alise, et par M. Pernet, directeur des fouilles.

Les inscriptions trouvées à Alise sont peu nombreuses² ; elles sont toutes de l'époque impériale et ont subi des vicissitudes très diverses. La plus importante, celle de *Ti. Claudius Professus Niger* (n. 2873), découverte en 1652, après avoir été longtemps conservée dans la maison des P. Cordeliers de Sainte-Reine, a fini par être détruite en 1813 ; une dédicace à la Victoire (n. 2874) avait été enlevée au XVIII^e siècle par le comte de Lavau, chambellan de Stanislas, roi de Pologne ; on ignore ce qu'elle est devenue³ ; un fragment

1. M. Henry Corot avait déjà adressé récemment au musée de Saint-Germain les moulages de toutes les pierres gravées trouvées à Alise.

2. Elles ont été réunies au *Corp. inscr. lat.*, XIII, sous les n. 2872 à 2884.

3. R. Mowat, *Bull. des Antiq. de France*, 1896, p. 92.

d'épithaphe copié par l'historien Laurent de Saint-André roulait dès cette époque dans le vallon d'Arcy (n. 2882) ; trois fragments portant quelques lettres (n. 2883) ont été transportés au Musée de Dijon, où se trouve également l'inscription votive à Mars et à Bellone (n. 2872).

Actuellement, il n'y a au Musée d'Alise que la célèbre inscription gauloise trouvée en 1839 (n. 2880), la stèle funéraire pyramidale d'Asellius Saxsamus (n. 2884)¹, longtemps déposée sur la place publique puis transportée au Musée municipal par les soins du docteur Épery, un couvercle de sarcophage fabriqué à l'époque mérovingienne avec un monument érigé sous le haut empire à un prêtre de Rome et d'Auguste², enfin quelques débris placés sous vitrine. Ce sont ces débris (n. 2876 à 2879) que M. Henry Corot a pris la peine de mouler. Il l'a fait avec un véritable à-propos, car une phrase du *Corpus* en demandait un examen nouveau : « Sed omnia haec fragmenta, quae in armario inclusa descripsi, num
« plurium titulorum sint denuo diligenter examinandum erit³. » On verra plus loin que deux d'entre eux appartiennent à la même inscription.

1. Le nom de *Saxsamus* paraît avoir été répandu chez les Eduens ; cf. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 2766 et 5641 (*Saxsamus*).

2. Relevé par M. Ferdinand Rey, *Bull. des Antiq. de France*, 1903, p. 307-308.

3. *Corp. inscr. lat.*, XIII, sub n. 2879.

1. — *Corp. inscr. lat.*, XIII, n. 2885. Moulage de M. Henry Corot.

Cette inscription votive a été signalée et publiée pour la première fois dans notre Bulletin par M. l'abbé Thédénat¹; il paraîtra donc naturel d'en parler ici de nouveau.

Le texte est gravé en lettres pointillées sur le manche d'une patère-casserole; ce manche n'existe plus qu'à l'état de fragment. Les lettres couvraient les deux faces du manche (en dessus et en des-

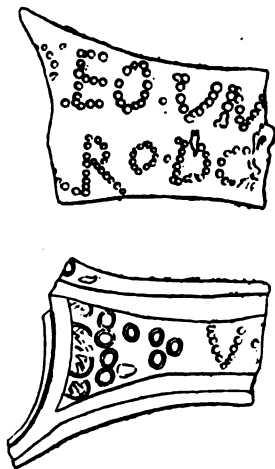


FIG. 1. — DÉBRIS D'UN MANCHE DE PATÈRE.
MUSÉE D'ALISE.

sous), comme le montre le dessin ci-contre (fig. 1). En 1893 j'avais constaté la présence d'un A,

1. 1883, p. 307-308.

très visible avant les lettres RO au commencement de la ligne 2¹, ce qui détruisait la conjecture de M. l'abbé Thédénat proposant de compléter *p*RO, mais fortifiait, au contraire, celle de M. Hirschfeld pensant que ces deux lettres RO appartenaient au nom divin dont les lettres initiales se trouvaient à la ligne précédente. En même temps, je signalais la présence de deux autres lettres sur le revers du manche, mais je m'étais trompé sur le nombre de ces lettres et sur leur interprétation. Il n'y a en réalité qu'une seule lettre suivie d'un point, comme vient de le démontrer M. Henri Corot². Cette lettre du revers est le début de la formule votive connue, *v*(otum) *s*(olvit) *l*(ibens) *m*(erito). L'inscription doit donc être ainsi rétablie :

d'un côté du manche : DEO · VM. . . .
ARO · DOnnus

de l'autre côté : V · s. l. m.

Il serait téméraire de chercher à compléter la première ligne; il est très regrettable que le nom de la divinité locale soit mutilé. A la seconde ligne, le complément *Do*[nnus] a été adopté par M. Corot. On peut aussi penser à *Do*[mnus], *Do*[natus], *Do*[mi-

1. *Revue épigraphique*, 1903, p. 8.

2. *Note sur des objets appartenant à diverses collections et au Musée d'Alise*, p. 2, pl. I, 1, extr. de la *Revue préhistorique illustrée de l'est de la France*, n. 3.

tus], *Do[nax]*, mais le nom proposé par M. Corot a une physionomie indigène qui plaît; il semble bien choisi pour remplir le vide. La troisième ligne se terminait peut-être par une feuille de lierre.

La patère à laquelle était fixé ce manche avait la même forme et la même ornementation que la patère de Couchey conservée à Dijon. Les trois patères de Visignot, de Couchey et d'Alise, ornées toutes les trois d'inscriptions sur le manche, étaient des objets votifs presque semblables, consacrés à des dieux indigènes et provenant des temples de la région. Il est intéressant de les rapprocher. Remarquons que le manche d'Alise porte au revers une série de petits ronds qui remplissent le vide dans la partie la plus large et que le même système décoratif se retrouve sur la patère de Visignot. On le retrouve également sur le manche d'une autre patère-casserole, de même dimension que celle de Couchey, conservée au Musée de Saint-Germain-en-Laye et qui a été découverte au confluent du Doubs et de la Saône. Une seconde patère du même Musée, sans provenance, porte aussi les mêmes ornements sur le manche. Ces petits ronds sont ordinairement disposés en groupes de forme triangulaire.

2. — *Corp. inscr. lat.*, XIII, n. 2876. Moulage de M. Henry Corot.

C'est aussi M. l'abbé Thédénat qui a copié et signalé pour la première fois ce fragment fort intéressant malgré la mutilation du texte. Il pro-

vient en effet d'une inscription impériale, ainsi que le prouve la mention de la puissance tribunicienne à la l. 3, et il est à peu près daté. L'empereur dont le nom manque ne peut être que Nerva, car les lettres AE, précédant la mention du pontificat à la l. 2, ne conviennent qu'à son nom. La dernière lettre de la l. 1 que M. Hirschfeld considérait comme incertaine n'est pas douteuse; ce qui en subsiste appartient à la partie inférieure d'un S et se distingue nettement sur le moulage; cette lettre faisait partie du mot *ca]ES[ari* ou *ca]ES[aris*? Le texte pouvait se présenter à peu près de cette façon :

imp. caESari
nerrAEPO *nt. max. .*
tribuNIC·PoT *est. cos.*
. . . SME.

La puissance tribunicienne ne devait être suivie d'aucun chiffre, car il s'agit vraisemblablement de la première puissance tribunicienne de Nerva = 13 septembre 96 au 13 septembre 97.

3. — *Corp. inscr. lat.*, XIII, n. 2877 et 2878. Moulage de M. Henry Corot.

On s'est demandé si le fragment n. 2878 ne pouvait pas se rapporter au même texte que le fragment n. 2879¹. Je ne le crois pas. L'examen

1. « Num ad n. 2879 pertineat incertum. » L'épaisseur de la plaque de marbre s'y oppose absolument. Elle est de 0^m043 sur le n. 2879, de 0^m024 sur le n. 2878.

des moulages de M. Corot est fort instructif à cet égard; il n'autorise pas le rapprochement entre ces deux fragments.

Mais, d'autre part, cet examen permet d'affirmer que le n. 2878 appartient certainement au même texte que le n. 2877*d*. La gravure des lettres est identique sur les deux fragments; elle a été faite par la même main. En outre, l'épaisseur du marbre est la même, soit de 0^m024 sur chacun des deux morceaux, ce qui paraît péremptoire. La hauteur des lettres varie seulement de quelques millimètres, de ligne en ligne, depuis 0^m03 (première ligne du fragment n. 2878) jusqu'à 0^m02 (dernière ligne du fragment n. 2877*d*).

La partie supérieure du texte qui renfermait les noms du personnage honoré, gravés sans doute en lettres un peu plus grandes, manque complètement. Tout ce que nous savons de lui par le fragment n. 2878, c'est qu'il était Lingon, ou qu'il avait exercé chez les Lingons des charges ou des honneurs municipaux. Le G final de la première ligne est certain.

Le fragment n. 2878 fournit la fin de trois lignes dont la seconde se termine un peu en retrait par rapport aux deux autres. Ce fragment appartient au milieu de l'inscription. Vraisemblablement, le personnage honoré dont le nom nous est inconnu avait été flamine d'Auguste et questeur (?) municipal.

Le fragment 2877*d* fournit le commencement

des lignes de la partie inférieure de l'inscription. Il indiquait par qui le monument avait été élevé.

Ces deux fragments semblent devoir être disposés à peu près de la façon suivante, l'un par rapport à l'autre; il y a naturellement des solutions de continuité dont on ne peut pas déterminer exactement l'étendue :

.

 LING
flamini divi augVSTI
 quaesT·CI
vitatis (?).
 5 CL.
 I
 O R D O *splendidissimus*
 C I V I T A *tis alesiensium (?)*
 ET OMNES *cives cum incolis (?)*
 10 OMNIB·APud

La plupart de ces compléments sont fort incertains, mais la parenté et la juxtaposition des deux fragments sont indiscutables.

4. — *Fragments de la collection de M. Pernet.*
 Moulages de M. Henry Corot.

L'envoi de M. Corot comprend aussi les moulages de six fragments relevés dans la collection de M. Pernet. Malheureusement ce sont des lettres isolées dont il est impossible de tirer un enseignement. Il est cependant bon de les signaler.

a) Lettres maigres et jambages serrés. Haut.

des lettres, 0^m04. Au-dessous d'une moulure arrondie, ayant servi d'encadrement, on lit :

MA

Épaisseur du marbre, 0^m043 ; revers fruste.

b) Bonne gravure. Haut. des lettres, 0^m045.

A

^r (*peut-être partie supérieure d'un I*)

Épaisseur du marbre, 0^m025 ; revers poli.

c) Haut. des lettres, 0^m035.

-I (*moitié de la lettre H*)

A

Épaisseur du marbre, 0^m043 ; revers poli.

d) Belles lettres bien gravées qui semblent appartenir à la dernière ligne d'une inscription, car il y a au-dessous un espace vide. Haut. des lettres, 0^m05.

ID

Épaisseur du marbre, 0^m02. La paroi latérale inférieure du marbre, sous la lettre D, est taillée.

e) Haut. des lettres, 0^m033. Fragment appartenant à la fin d'une ligne.

. . . EF *pra]ef(ectus)?*

Épaisseur du marbre, 0^m045.

f) Ce dernier fragment est minuscule. M. Corot croit y voir la base inférieure d'un L et l'extrémité

inférieure gauche d'un A. Quant à moi, je ne puis y reconnaître autre chose que la moitié inférieure d'un jambage de X, précédé d'une autre lettre méconnaissable.

Épaisseur du marbre, 0^m024 ; revers poli.

5. — *Építaphe de Cauda, fille de Sabellus*. Macopie ; moulage M. Henry Corot.

Le 18 septembre 1905, M. le docteur Épery, maire d'Alise-Sainte-Reine, et M. Henry Corot avaient eu l'obligeance de me signaler une stèle inédite conservée chez M. Damp, près de l'église. Cette stèle sert actuellement de margelle à un puits dans le jardin qui entoure l'habitation (fig. 2).

Dans son état actuel, la pierre mesure 1 mètre de hauteur. La partie de la stèle couverte par les caractères n'a que 0^m40 de hauteur sur 0^m44 de largeur. L'inscription est entourée par une ligne en creux formant cintre à la partie supérieure. Haut. des lettres, 0^m05 à 0^m06.

DIS
MANIBVS
MONIMENTVM
CAVDAE·SABELLI
FILIA

C'est, comme on le voit, l'építaphe d'une femme, *Cauda*, fille de *Sabellus*. Ce texte n'a d'intérêt qu'au point de vue des noms. Il faut lire *filia(e)*.

Cauda est le féminin de *Caudus*, surnom romain très rare qui se retrouve en Lusitanie, sous sa

forme masculine et au génitif, *Maurus Caudi* (*filius*), dans une inscription des environs de Cacérès, l'antique Norba¹.



FIG. 2. — ÉPITAPHE DE CAUDA, FILLE DE SABELLUS.
ALISE-SAINTE-REINE.

1. *Corp. inscr. lat.*, II, 731. Le rédacteur des tables, *ibid.*, p. 1087, a proposé de lire *Candi*? au lieu de *Caudi*. L'ins-

Sabellus est un nom plus répandu ; c'est le nom ancien et le plus souvent poétique des Sabins ; il signifie le Sabin¹. Une épigramme de Martial, dirigée contre un certain personnage portant le même nom et auquel le poète exprime nettement ses sentiments d'aversion, renferme, à chaque vers, une plaisanterie mordante sur ce Sabellus :

*Odi te quia bellus es, Sabelle.
Res est putida bellus, et Sabellus ;
Bellum denique malo quam Sabellum.
Tabescas utinam, Sabelle belle² !*

Cette nouvelle inscription d'Alise a été publiée par M. Henry Corot³ qui annonce son dépôt prochain au musée municipal.

6. — *Inscription mentionnant un prêtre de Rome et d'Auguste*. Moulage de M. Henry Corot.

En 1903, j'ai présenté à la Société des Antiquaires de France⁴, de la part de M. Ferdinand Rey, notre associé correspondant national à Dijon, la copie et l'estampage d'un reste d'inscription dont l'existence avait été constatée à Alise par ce

cription d'Alise donne tort à cette correction, faite d'ailleurs avec toutes réserves. Cf. *Caudina* dans une inscription de Terracine, *Corp. inscr. lat.*, X, 6320.

1. Horace, *Epist.*, I, xvi, 49 : « Renuit negitatque Sabellus. »

2. *Epigr.*, XII, 39 ; cf. IV, 46, sur la richesse de Sabellus.

3. Dans le journal *Le Bien public* de Dijon, du samedi 21 octobre 1905 ; cf. *Rev. épigraph.*, 1905, n. 1606.

4. *Bulletin*, 1903, p. 307-308.

zélé confrère sur un couvercle de sarcophage mérovingien. M. Ferdinand Rey s'était rendu au Mont-Auxois comme délégué de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or¹, afin d'y étudier les sarcophages découverts au cimetière d'Alise.

La pierre portant l'inscription romaine avait été utilisée à l'époque mérovingienne, comme cela est arrivé souvent, pour faire un couvercle de tombeau. Le tailleur de pierres, en donnant au couvercle une forme arrondie, a fait disparaître une grande partie du texte, laissant seulement intacts les caractères qui se trouvaient à la partie la plus bombée du couvercle. Ce qui subsiste montre qu'il s'agit d'un prêtre de Rome et d'Auguste dont nous ignorons le nom et qui avait été honoré d'une statue.

J'ai revu le texte au mois de septembre dans la cour du musée d'Alise où il a été transporté. L'excellent moulage de M. Henry Corot me permet d'améliorer un peu la copie que j'en avais donnée en 1903 dans le Bulletin.


 s ACERD · ROMAE · EI · AVG ·
 . . S · PRIMVS · PVBLICE ♂
 SCII

1. M. Ferdinand Rey a dû communiquer son rapport à la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, dont je n'ai pas pu consulter les derniers fascicules. L'inscription a pu être publiée dans des revues locales qui ne me sont pas connues.

Les caractères sont d'une bonne époque, soigneusement gravés, probablement de la fin du 1^{er} siècle ou du 1^{er} siècle de notre ère. Haut. des lettres, 0^m06. Long. du couvercle, 0^m98 ; larg., 0^m62.

L'existence d'une première ligne bûchée, avec les traces très incertaines de deux lettres, est évidente. A la l. 4, où j'avais cru retrouver SCV, d'après l'estampage de M. F. Rey¹, il devait y avoir en réalité SCIL ; la partie inférieure de ces quatre lettres n'existe plus. Elles nous conservent probablement les débris d'un nom comme *pris*]ci-
/[*lus* ou *pris*]cil[*la*?

7. — *Le canthare d'Alise.*

La Société des Antiquaires de France n'a jamais parlé du vase d'argent découvert à Alise en 1862 dans les fouilles exécutées par ordre de l'empereur. Il semble qu'au moment de la découverte on ait organisé la conspiration du silence autour de cette trouvaille et que les archéologues aient ajouté foi aux bruits malveillants que mettaient alors en circulation les adversaires du gouvernement impérial. Dans aucune des publications de notre Société cette pièce d'orfèvrerie si remarquable n'a été signalée.

D'autre part, les inscriptions tracées sous le pied du vase restent encore, en partie, à l'état d'énigme, double raison pour attirer de nouveau l'attention sur un monument célèbre, conservé aujourd'hui

1. *Bulletin*. 1903, p. 308.



LE CANTHARE D'ARGENT D'ALISE-SAINTE-REINE.

(Musée de Saint-Germain-en-Laye.)

au Musée de Saint-Germain-en-Laye. Ces inscriptions n'ont pas été données, comme celles des vases d'argent du Trésor de Bernay et du Trésor de Notre-Dame d'Alençon, dans le volume du *Corpus latin* consacré aux inscriptions de la Lyonnaise¹.

Ayant publié ce vase en 1902 dans le *Recueil Piot* avec une excellente héliogravure de Dujardin, il me semble inutile de le décrire encore une fois, je me contente d'en insérer ici une image très suffisante pour en faire apprécier la forme, l'ornementation et le travail délicat (pl. III). Comme je l'ai déjà dit, je crois qu'il provient soit de la demeure d'un riche Gaulois, soit d'un des temples d'Alise ou des environs. Apporté d'Italie, avant la venue de César, par les négociants romains, maîtres alors du commerce de la Gaule², il représente le butin d'un officier ou d'un soldat. Les soldats romains, quand ils partaient en guerre, espéraient bien rentrer chez eux avec autre chose que des blessures ou de la gloire. Ceux de Sylla s'étaient accoutumés en Asie à s'emparer des statues, des tableaux, des *vases ciselés*, à dépouiller les particuliers et les temples³; ceux de César

1. Un fascicule du vol. XIII récemment paru et dû aux laborieux efforts de M. Oscar Bohn les reproduit en facsimilé sous le n. 10026, 24.

2. Cf. Cicéron, *Pro Fonteio*, II, 4; César, *De bello gallico*, I, 39; III, 8; IV, 3; VI, 37; VII, 3, 42, 55.

3. Salluste, *Catilina*, XI : « Ibi primum insuevit exerci-

agissaient de la même façon en Gaule où ils rencontraient, il est vrai, moins de richesses artistiques, mais leur amour du pillage n'était pas pour cela diminué.

Découvert en déblayant un des fossés de la circonvallation de la plaine des Laumes, tout près de la route nationale de Paris à Dijon, ce précieux vase a la forme d'un canthare avec les anses d'un scyphus. Le récipient se compose de deux parties entrant l'une dans l'autre, une cuvette intérieure absolument unie et une enveloppe extérieure ornée de petites branches de myrte, soutenues par des liens d'étoffe.

Les inscriptions tracées sous le pied sont encore insuffisamment expliquées. Le fac-similé que j'en ai donné a été tellement réduit dans le *Recueil Piot* que je crois utile de le publier de nouveau, mais en le présentant cette fois à la grandeur de l'original. Il sera ainsi plus facile d'étudier les graffites.

Ces graffites sont au nombre de trois dont le dessin ci-contre montre la disposition exacte :

a) D'un côté, près du bord, l'inscription la plus apparente a été tracée en caractères grecs : cela n'est pas douteux. Ces caractères présentent une analogie frappante avec ceux des graffites relevés

« tus populi romani amare, potare; signa, tabulas pictas,
« vasa caelata mirari; ea privatim ac publice rapere; delu-
« bra spoliare; sacra profanaque omnia polluere. »

sur les poteries gauloises du Mont-Beuvray¹. Les lettres MEAA qui se lisent nettement au début ont fait penser au nom *Medamus* qui a été lu sur deux

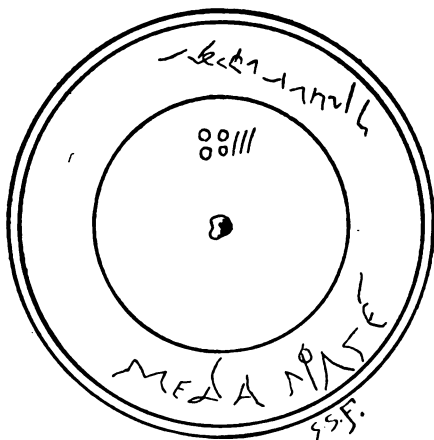


FIG. 3. — INSCRIPTIONS TRACÉES SOUS LE PIED DU CANTHARE D'ALISE (MUSÉE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE).

phalères du Trésor de Lauersford². Fr. Lenormant, MM. P. Lejay et Salomon Reinach ont cru que ce nom pouvait être celui de l'artiste qui avait ciselé l'objet. M. Oscar Bohn juge avec plus de vraisemblance que ce nom est celui du possesseur primitif du vase et que cette première ins-

1. Cf. *Bull. des Antiq. de France*, 1872, p. 69, pl. I; Thiollier et Bulliot, *Album des fouilles du Mont-Beuvray*, p. vi et pl. XLI.

2. Otto Jahn, *Die Lauersforter Phalerae*, p. 17.

cription doit être lue : Μεδ[αμου] Αραγε[νου], c'est-à-dire (*vase appartenant à*) *Meda(mos) (fils) d'Arage(nos)* ou bien (*offrande de*) *Meda(mos) (fils) d'Arage(nos)*. Une inscription de Cologne fait connaître le nom *Arragenus*¹.

b) La seconde inscription est tracée également près du bord, mais de l'autre côté du pied. M. Bohn dit qu'aucun auteur ne l'avait signalée avant lui²; c'est une erreur. J'en ai publié le fac-similé en 1902 dans le *Recueil Piot*. Comme M. Bohn, d'ailleurs, je n'en ai pas saisi le sens, et je laisse à de plus habiles le soin de résoudre ce petit problème.

c) La troisième inscription tracée vers la partie centrale du pied, dans le cercle intérieur, contient évidemment une notation pondérale.

Le poids actuel du vase est de 490 gr. Mais comme après sa découverte ce vase a dû être consolidé par un orfèvre parisien, la pesée actuelle, qui comprend une part d'éléments nouveaux difficile à déterminer, ne peut être comparée à la pesée ancienne inscrite sous le pied. D'autre part, au moment où il fut recueilli, il avait subi des détériorations qu'il est impossible d'apprécier.

Des images de ce précieux vase ont été publiées par :

1. Brambach, *Corp. inscr. rhén.*, 312.

2. « Auctores non habent. »

Castelmans, *Vase d'argent de César*, dans l'*Illustration* du 6 décembre 1862, p. 372 (dessin de Ch. Fichot); — G. de Mortillet, *Promenades au Musée de Saint-Germain*, 1869, p. 163-164 (fig. 51); — Salomon Reinach, *Guide illustré du Musée de Saint-Germain-en-Laye*, s. d., p. 58 (fig. 36); — Ernest Bosc, *Dictionnaire raisonné d'architecture et des sciences qui s'y rattachent*, II, p. 421 (fig. 42); — Bosc-Bonnemère, *Histoire des Gaulois sous Vercingétorix*, p. 386 (fig. 146); — *Archaeologia de Paris*, 1897 (pl. V, bonne phototypie); — Hans Dragendorff, *Die arretinischen Vasen und ihr Verhältniss zur augusteischen Kunst*, dans *Bonner Jahrbücher*, 103, 1898, p. 100 (fig. 9); — Héron de Villefosse, *Le canthare d'Alise*, dans *Monuments et Mémoires de la fondation Eugène Piot*, IX, 1902, p. 179 à 188 (pl. XVI, photogravure de Dujardin et fac-similé des trois inscriptions).

Le vase est mentionné dans :

Histoire de Jules César; *Atlas*, pl. XXVIII; le profil des fossés de la circonvallation est tracé sur cette planche : en AA' un point noir, placé dans un angle au fond du fossé, avec la légende *vase d'argent*, indique l'endroit précis où eut lieu la découverte. Cf. la pl. XXV, où la position AA' est fixée vers le *castellum*, n. 4; le fossé était rempli par les eaux de l'Oserain. Les planches en couleur de l'édition in-4° donnent mieux ces détails que les planches en noir. — *Revue archéologique*, nouvelle série, VI (1862), p. 343, mention très sèche; — Fr. Lenormant, *Gazette des Beaux-Arts*, 1869, II, p. 420; — *Dictionnaire*

archéologique de la Gaule (époque celtique), p. 36, mention très laconique; — Jules de Laurière, *Bulletin monumental*, XLV (1879), p. 122; — F. de Saulcy, *Journal des Savants*, 1880, p. 561; — Paul Lejay, *Inscriptions antiques de la Côte-d'Or*, p. 37, n. 27^a, discussion des inscriptions; — Salomon Reinach, *Musée de Saint-Germain-en-Laye, Antiquités nationales. Catalogue*, s. d., p. 107; — *Corp. inscr. lat.*, XIII, 10026, 24, fac-similé des trois inscriptions.

On me pardonnera d'être entré dans tous ces détails. Au moment où la Société de Semur met vaillamment à exécution son projet de fouilles, il m'a paru nécessaire de rappeler les découvertes déjà faites sur le plateau d'Alise et d'insister en même temps sur l'importance de quelques-uns des monuments romains dus aux recherches des précédents explorateurs. Les découvertes du passé ne peuvent que confirmer notre espoir dans le succès des fouilles futures.

III.

Monuments antiques d'Alise conservés à Dijon.

Les épreuves de ce mémoire étaient déjà corrigées lorsque j'ai reçu le rapport du commandant Espérandieu sur les premières fouilles pratiquées en 1905 sur le Mont-Auxois¹. Les recherches ont

1. *Sondages de 1905 pratiqués sur le Mont-Auxois*, dans les *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres*, 1906, p. 79-83.

pleinement répondu à l'attente de tous ceux que la question intéresse, et la Société archéologique de Semur peut à bon droit se féliciter aujourd'hui de son heureuse initiative. Ces premiers résultats sont d'un excellent augure pour l'avenir.

En même temps, à la suite d'un souhait que j'avais exprimé et dont M. le docteur Brulard avait bien voulu se faire l'interprète, M. Chabeuf, président de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or, a fait aimablement parvenir à notre Société un exemplaire du catalogue du musée de cette Commission, publié en 1894¹. J'avais vainement demandé ce volume dans plusieurs bibliothèques de Paris et plus d'un de nos confrères regrettait comme moi de ne pouvoir le consulter. Ce catalogue n'a pas l'apparence banale des notices ordinaires de nos musées, ni le format modeste qui permet au touriste d'acheter en passant un petit livret et de l'emporter dans sa poche. C'est un livre de bibliothèque, d'une allure majestueuse, un in-4° de plus de 400 pages accompagné de xxv planches en héliotypie; il est précédé d'un *Avertissement* dû à l'érudition solide et sûre de M. Jules d'Arbaumont, qui renferme les renseignements les plus précis sur l'origine, l'organisation et la création de la Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or².

1. *Catalogue du Musée de la Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or*, Dijon, 1894, in-4°, 1939 numéros, p. i-xxxii, 1-389; pl. en héliotypie, I-XXV

2. P. xiv-xvi.

On y trouve des indications utiles sur les découvertes faites à Alise pendant la première moitié du XIX^e siècle, entre les années 1800 et 1860, avant les fouilles de Napoléon III et par conséquent avant la fondation du Musée d'Alise. C'est à Dijon, en effet, que la plupart des objets recueillis sur le Mont-Auxois pendant cette période sont aujourd'hui conservés : j'ai rappelé plus haut la part très importante prise à l'exploration du plateau, avant l'année 1860, par l'Académie de Dijon et par la Commission des antiquités.

Il est facile de classer année par année les objets découverts à Alise et décrits dans ce catalogue ; on peut établir ainsi une sorte de liste chronologique qui forme comme un appendice au présent article. Cette liste permet de compléter ce qui a été dit plus haut sur les fouilles ; elle fait ressortir l'intérêt des trouvailles de 1819 (série de poids en pierre), de 1822 (monuments lapidaires, objets en bronze, outils en fer) et de 1839 (inscription gauloise, nombreux objets en bronze)¹.

1803 (*Fouilles de*).

80. — Laraire représentant deux divinités gauloises, assises et posant toutes deux le pied gauche sur un escabeau. Le dieu Taranis serre de la main droite la poignée d'une épée courte ; la main gauche, mutilée, tenait probablement un marteau à long manche. La déesse Aerecura, la tête ceinte d'une

1. Les numéros sont ceux du *Catalogue*.

couronne murale, tient la corne d'abondance de la main gauche et de l'autre une patère inclinée. (Dessin de M. Mazaroz dans les cartons de la Commission.)

1813 (Fouilles de)¹.

99. — Tête de Jupiter avec une barbe épaisse et un bandeau sur les cheveux.

1819 (Fouilles de)².

499. — Clef en fer, à double panneton et tige percée.

531. — Petite tête d'applique, en bronze, d'une exécution grossière.

581. — Deux socs de charrue.

585. — Broche à rôtir (?) dont l'extrémité a été recourbée en crochet.

593. — Petite enclume.

640. — Vase fragmenté en terre rouge lustrée, à pied et à large panse avec ornements en creux enlevés à l'ébauchoir.

719. — Anse de vase en verre.

723. — Deux tablettes ou carreaux en pierre schisteuse.

724. — Poids en pierre, de forme ronde, pesant 1 k. 593 gr.

725. — Poids en pierre, de forme ovale, pesant 935 gr. 50; il porte sur l'une des faces le chiffre III.

726. — Poids en pierre pesant 240 gr.

1. Sur les fouilles de 1813, cf. Baudot aîné, *Notice sur quelques objets d'antiquité trouvés à Alésia*, in-8°. Paris, 1813. Je n'ai pas vu ce travail.

2. Cf. *Catalogue*, p. 371 (additions et rectifications).

727. — Poids en pierre, de forme conique, pesant 292 gr. 10.

735. — Plusieurs épingles et une aiguille en os.

1821 (Fouilles de).

64. — Tronc en forme d'autel quadrangulaire, avec base et couronnement. Le trou central communique au dehors par un orifice latéral muni d'une petite porte en fer.

1822 (Fouilles de)¹.

74. — Inscription votive à Mars et à Bellone (*Corp. inscr. lat.*, XIII, 2872).

276. — Chapiteau dérivé du composite, avec corbeille ornée de palmettes et de feuilles d'acanthé, sur deux rangs; les feuilles d'acanthé formant le rang externe.

277. — Chapiteau analogue au précédent, moins les feuilles d'acanthé; un seul rang de palmettes.

355. — Buste imberbe et vêtu. Travail très rudimentaire; semble être la partie supérieure d'un Terme. [La provenance : *Mesmont*, donnée au catalogue, est inexacte².]

376. — Buste de femme en marbre blanc, les cheveux ondulés et noués sur la nuque; le nez est brisé. Début de l'époque des Antonins.

478. — Fibule en bronze, en forme de lapin; le lapin est niellé et argenté.

1. Cf. *Catalogue*, p. 371 (additions et rectifications).

2. Cf. *Catalogue*, p. 371.

515. — Clochette en bronze.

532. — Ornement en bronze plaqué d'argent¹, en forme de rosace, ayant fait partie de l'armature d'un char. (Dessin dans les cartons de la Commission.)

579. — Enclume de faux avec anneau de suspension.

737. — Fragments de flûtes [lisez : *charnières*] en os.

1819-1824 (Fouilles de)².

465. — Fibule en bronze à stries longitudinales.

472. — Fibule en bronze, en forme de disque, ornée de feuillages alternant avec des ronds évidés.

502. — Clef en fer.

510. — Manche d'instrument en bronze, à deux tiges, avec anneau de suspension.

513. — Double petite enclume en bronze.

519. — Anse de vase en bronze.

527. — Fragment de plaque en bronze, avec ornement guilloché en forme de rosace.

534. — Deux petites plaques en bronze, bombées et de forme ronde, portant deux rivets à la face postérieure.

536. — Plusieurs paires de rondelles à ombilic en bronze, réunies par une tige de même métal. (Dessin dans les cartons de la Commission.)

1. A rapprocher du texte de Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 48, cité plus haut, p. 211, note 1.

2. Les objets marqués des dates 1819-1824 proviennent vraisemblablement pour la plupart des fouilles de 1822; cf. *Catalogue*, p. 371.

541. — Petite cuiller à parfum en bronze.
 545. — Styles et épingles en bronze, de formes variées.
 546. — Petite pince en bronze.
 577. — Pioche hache.
 578. — Râcloire avec douille.
 580. — Curette de charrue avec douille.
 590. — Fragment de mèche; partie inférieure.
 591. — Outil à tige mince et pointue; manche épais.
 592. — Deux outils à tige rectangulaire amincie, avec douille.
 651. — Fragments de deux petits vases en terre rouge lustrée.
 693. — Cinq fragments de vases en terre rouge lustrée, à décor d'animaux et feuillages.
 723. — Deux tablettes ou carreaux en pierre schisteuse¹.
 737. — Fragments de flûtes [lisez : *charnières*] en os.

1827-1829 (Fouilles de).

339. — Fragment d'une plaque de marbre blanc portant quatre lettres sur deux lignes (*Corp. inscr. lat.*, XIII, 2883, c).

1833 (Objets donnés au Musée en).

369. — Tête d'homme casquée, absolument fruste.
 418. — Col d'amphore très court avec ses anses.

1. Les n. 502, 536, 541, 651, 693 et 737 proviennent *pro parte* des fouilles de 1819; cf. *Catalogue*, p. 371.

1834 (Fouilles de).

81. — Laraire de même nature que le n. 80¹, mais représentant sans doute d'autres divinités gauloises. Le dieu (Mars Segomon?) tient une lance de la main gauche et la déesse une corne d'abondance.

1836 (Fouilles de).

477. — Fibule en bronze représentant un lion.

553. — Bague avec clef, en bronze.

1839 (Fouilles de).

71. — Moulage de l'inscription gauloise mentionnant Martialis fils et Dannotalus² (*Corp. inscr. lat.*, VIII, 2880).

417. — Fragment de la partie supérieure d'une amphore à très long col.

430. — Statuette en bronze représentant un enfant nu, ailé, avec une flamme au front; la main droite étendue portait un objet qui a été brisé.

450. — Fragment d'une sorte de seau à cannelures parallèles, formé de deux feuilles de bronze assemblées par des clous rivés.

460. — Fibule en bronze, de forme arquée, niellée avec dorure, et relevée au milieu en une petite plaque rectangulaire émaillée de rouge.

477. — Fibule en bronze représentant un lion.

478. — Fibule en bronze portant, gravés en creux, deux lapins affrontés, avec traces d'émail rouge.

1. Voir : 1803 (*Fouilles de*).

2. L'original a été transporté au Musée d'Alise.

518. — Anse de vase en bronze, en forme de cygne.

532. — Ornement en bronze plaqué d'argent¹, en forme de rosace, ayant fait partie de l'ornementation d'un char. (Dessin dans les cartons de la Commission.)

536. — Plusieurs paires de rondelles à ombilic en bronze, réunies par une tige de même métal, plus une rondelle simple.

541. — Petite cuiller à parfum, en bronze.

545. — Styles et épingles en bronze, de formes variées.

553. — Bague avec clé, en bronze.

558. — Petit coq en bronze.

632. — Petit vase en terre rouge; l'anse est brisée.

695. — Divers fragments de vases en terre rouge lustrée, de diverses formes et grandeurs.

735. — Épingles en os.

736. — Petite cuiller ronde en os.

737. — Fragments de flûtes [lisez : *charnières*] en os.

1841 (Objets donnés au Musée en).

340. — Deux fragments de plaques en marbre blanc avec des restes d'inscriptions (*Corp. inscr. lat.*, XIII, 2883, *a* et *b*).

1842 (Fouilles de).

541. — Petite cuiller à parfum, en bronze.

735. — Épingles en os.

1. Cf. le texte de Pline, cité plus haut.

1848 (Fouilles de).

540. — Cuiller en bronze, à manche terminé en pointe.

737. — Fragments de flûtes [lisez : *charnières*] en os.

1860 (Objets acquis par le Musée en).

514. — Petite balance dite romaine, en bronze.

541. — Petite cuiller à parfum, en bronze.

574. — Tenaille en fer.

589. — Mèche à gouge.

Des fouilles entreprises en 1824 ne paraissent pas avoir eu grande importance et le résultat n'en a pas été publié¹.

Les monuments recueillis à Alise-Sainte-Reine après l'année 1860 sont conservés soit au Musée des Antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye, soit au Musée municipal d'Alise-Sainte-Reine.

P.-S. — Une récente excursion à Alise-Sainte-Reine me permet de présenter de nouvelles observations.

P. 247-248. Le fragment d'inscription impériale qui porte au *Corpus*, XIII, le n. 2876 ne saurait être attribué à Nerva. Ainsi que M. Seymour de Ricci me l'a fait remarquer, on voit net-

1. *Catalogue*, p. xxii.

tement sur le marbre, avant les lettres AE de la l. 2, le biseau très droit d'un jambage qui ne peut appartenir à un V, mais seulement à un N ou à un I.

P. 252-254. L'épithaphe de *Cauda* est accompagnée d'un buste placé au-dessus et au milieu du cintre qui entoure le texte. La tête est mutilée: les épaules, sommairement indiquées, forment comme un gros bourrelet surmontant le cintre à droite et à gauche de la tête et se perdant dans la rainure. C'est une disposition curieuse.

P. 255-256. Sur le moulage, je croyais voir les restes certains de deux caractères à la première ligne. Cette illusion a été détruite par un nouvel examen de l'original. On ne voit que les traces des coups du tailleur de pierres; rien ne subsiste de cette première ligne.

J'ai eu, en outre, la bonne fortune de causer à Alise avec le terrassier qui a découvert le canthare d'argent en 1862. Il se nomme Gros-Lapipse (Claude). Il se souvient parfaitement qu'après avoir ramassé le canthare au milieu de la vase et l'avoir nettoyé il le remit à M. Pernet. Ce dernier m'a appris, de son côté, qu'au moment de la découverte l'une des anses du canthare manquait et qu'il fallut faire de nouvelles recherches pour la retrouver.

LE LIVRE D'HEURES DE MARGUERITE DE VALOIS

SOEUR DE FRANÇOIS I^{er}

CONSERVÉ AU MUSÉE DU LOUVRE

Par M. Amédée BOINET, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 31 janvier 1906.

Parmi les quelques manuscrits que possède le Musée du Louvre, il en est un sur lequel on n'a pas suffisamment attiré l'attention jusqu'ici et qui, par son intérêt historique, mérite d'être connu. C'est un livre d'heures exécuté pour Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. Ce volume a appartenu au XIX^e siècle à la duchesse de Berry¹ et fut acquis, à la vente de ses livres en 1864, par l'administration du Musée en même temps que le célèbre livre d'heures de Catherine de Médicis. Il est d'une assez petite dimension (0^m17½ sur 0^m098) et contient 85 feuillets. Les miniatures qu'il renferme, au nombre de 29, ne sont intéres-

1. Le nom de la duchesse de Berry se lit en tête sur une des feuilles de garde. La reliure, de maroquin rouge avec fers dorés, ne paraît pas antérieure au XVIII^e siècle.

santes que par les portraits qu'elles nous offrent, car leur exécution même n'est pas toujours d'un goût parfait et témoigne d'une époque où l'art de peindre les manuscrits commençait à tomber en décadence.

L'histoire du portrait au xvi^e siècle a été, depuis quelque temps, l'objet d'études suivies, en particulier depuis l'Exposition des Primitifs français de 1904. Aussi avons-nous pensé que le livre de prières de Marguerite de Valois méritait d'être étudié d'assez près¹.

En tête du volume, on lit, tout d'abord, le titre suivant : « Orationes devotissime ad illustrissimam piissimamque dominam christianissimi Francorum regis matrem dedicate. » Ce titre est entouré d'une cordelière dont les deux bouts sont réunis par un cartouche sur lequel on a placé l'initiale L du nom de Louise de Savoie.

On pourrait croire, d'après cette inscription, que le manuscrit a été exécuté pour la mère de François I^{er}. Il n'en est rien. La plupart des miniatures offrent en effet un portrait de Marguerite de Valois. En outre, une petite peinture, au dernier feuillet, nous montre un homme agenouillé faisant hommage du livre à cette même princesse (pl. IV). Celle-ci est assise, tenant sur ses genoux un travail à l'aiguille. A ses côtés est un petit

1. Barbet de Jouy, dans son *Catalogue du musée des souverains* (p. 93 et suiv.), est le seul auteur qui ait donné une notice de ce manuscrit.



HOMMAGE D'UN LIVRE D'HEURES A MARGUERITE DE VALOIS.

(Musée du Louvre.)



panier avec des pelotes de laine. Une large banderole contient ces mots :

« Illustrissima piissimae domina, Rex christianissimus germanus tuus, divino usus exemplo in psalmo notato, humilia respiciens a terra me inopem et de stercore, tua clementia intercedente, erexit pauperem interque populi sui iudices collocavit, pro quo sit tibi spes et remuneratio. Ihesus Deus laudetur. »

Quel est ce juge reconnaissant qui remercie Marguerite d'avoir intercédé pour lui auprès du roi? Il nous paraît bien difficile de le savoir, et les recherches que nous avons faites à ce sujet ne nous ont pas permis de l'identifier.

A l'époque où ce livre a été exécuté, Marguerite de Valois était duchesse d'Alençon, car son mari, le duc Charles (mort en 1525), figure avec elle dans une miniature au fol. 18. En outre, son frère était roi de France¹. S'il faut s'en fier au portrait qui le représente au fol. 2 et dans lequel il paraît avoir de vingt-cinq à trente ans, il est vraisemblable que le manuscrit a été exécuté entre 1520 et 1525. A cette époque, Marguerite avait dans les environs de vingt-huit ans.

Le texte proprement dit comprend l'office de Jésus-Christ², les Heures de la Vierge, les sept

1. Comme l'indique la légende de la petite miniature qui est au verso du premier feuillet et que nous transcrivons ci-dessous.

2. Le commencement de cet office manque. Un feuillet a

oraisons du pape Saint-Grégoire, les sept psaumes de la Vierge, suivies de diverses prières, le psautier de saint Jérôme et l'office de saint Martin.

Voici maintenant la description des miniatures. Nous insisterons sur celles qui ont un intérêt au point de vue des portraits.

Au verso du premier feuillet on a figuré l'enfant Jésus et au-dessous les armes de France, le tout compris dans un encadrement de style antique qui se retrouve presque à chaque grande peinture. Dans cet encadrement, on lit les mots « *Ihesus spes mea* » qui sont répétés très souvent aux autres pages. Sur la banderole que portent les deux anges placés de chaque côté des armoiries, on a inscrit la devise : « *O nobile ternarium regis, matris et sororis, unum est desiderium.* »

La miniature suivante (fol. 2) offre trois portraits intéressants (pl. V). Au premier plan sont agenouillés, les mains jointes, François I^{er} et Louise de Savoie. Le roi est nu-tête, vêtu d'un riche manteau à fourrure. Sa mère, la tête coiffée du chaperon à templette, porte une robe dont les manches sont aussi garnies de fourrure. A côté sont figurées, d'une part, les armes *de France*

été arraché (fol. 3 primitivement). Le texte de tout le manuscrit est écrit en minuscules avec petites initiales d'or ou de couleur et toujours encadré d'une cordelière. Sur trois côtés de cette cordelière sont inscrits les trois mots *Jesus Spes mea* que nous trouvons également à chaque encadrement de miniatures. Au bas des pages est un petit cartouche avec la lettre M (initiale du nom de Marguerite).



FRANÇOIS I^{er}, LOUISE DE SAVOIE ET MARGUERITE DE VALOIS.
(Livre d'heures de Marguerite de Valois. Musée du Louvre.)





POURTRAIT DE MARGUERITE DE VALOIS.

(Livre d'heures de Marguerite de Valois, Musée du Louvre.)



pour François I^{er}, d'autre part, les armes *mi-partie de gueules à la croix d'argent* (de Savoie), *mi-partie de France au lambel d'Orléans*, chaque pièce du lambel chargée d'un croissant d'azur (armes des comtes d'Angoulême) pour Louise de Savoie.

Au second plan, derrière son frère, se tient Marguerite de Valois, dans le même costume que sa mère. Ses armes, *mi-partie de France, mi-partie de France à la bordure de gueules chargée de huit besans d'argent* (d'Alençon), sont aussi à côté d'elle.

Au-dessus des trois personnages flotte une banderole sur laquelle est la légende : « *Menti verba fides et mentem jungit Olimpo.* » Plus haut apparaît l'enfant Jésus dans des rayons. La scène est comprise dans un encadrement purement renaissance où on lit : *Ihesus spes mea*, comme précédemment¹. Une autre banderole, à la partie inférieure, porte les mots : « *Igneus vigor est illis et celestis origo.* »

Au verso du même feuillet se trouve, en tête de l'office de Jésus-Christ, le portrait de Marguerite seule (pl. VI). Toujours dans le même costume, elle est agenouillée, en prières, sous une sorte de portique à l'antique donnant sur un paysage accidenté. A gauche, on remarque son blason et une banderole sur laquelle nous lisons : « *In te speravi, non confundar in eternum.* »

1. Pour les miniatures qui suivent, cet encadrement varie très peu.

Les peintures qui suivent n'offrent d'intérêt, comme nous avons dit, que parce qu'elles présentent presque toutes un portrait de Marguerite de Valois. La princesse assiste à la scène dans un coin, agenouillée, adressant quelques mots de prière inscrits sur une banderole. C'est ainsi que dans l'adoration des bergers (fol. 4 v°), nous avons les mots : « Fac me, Domine Ihesu, in te confidere et non derelinquar in eternum. »

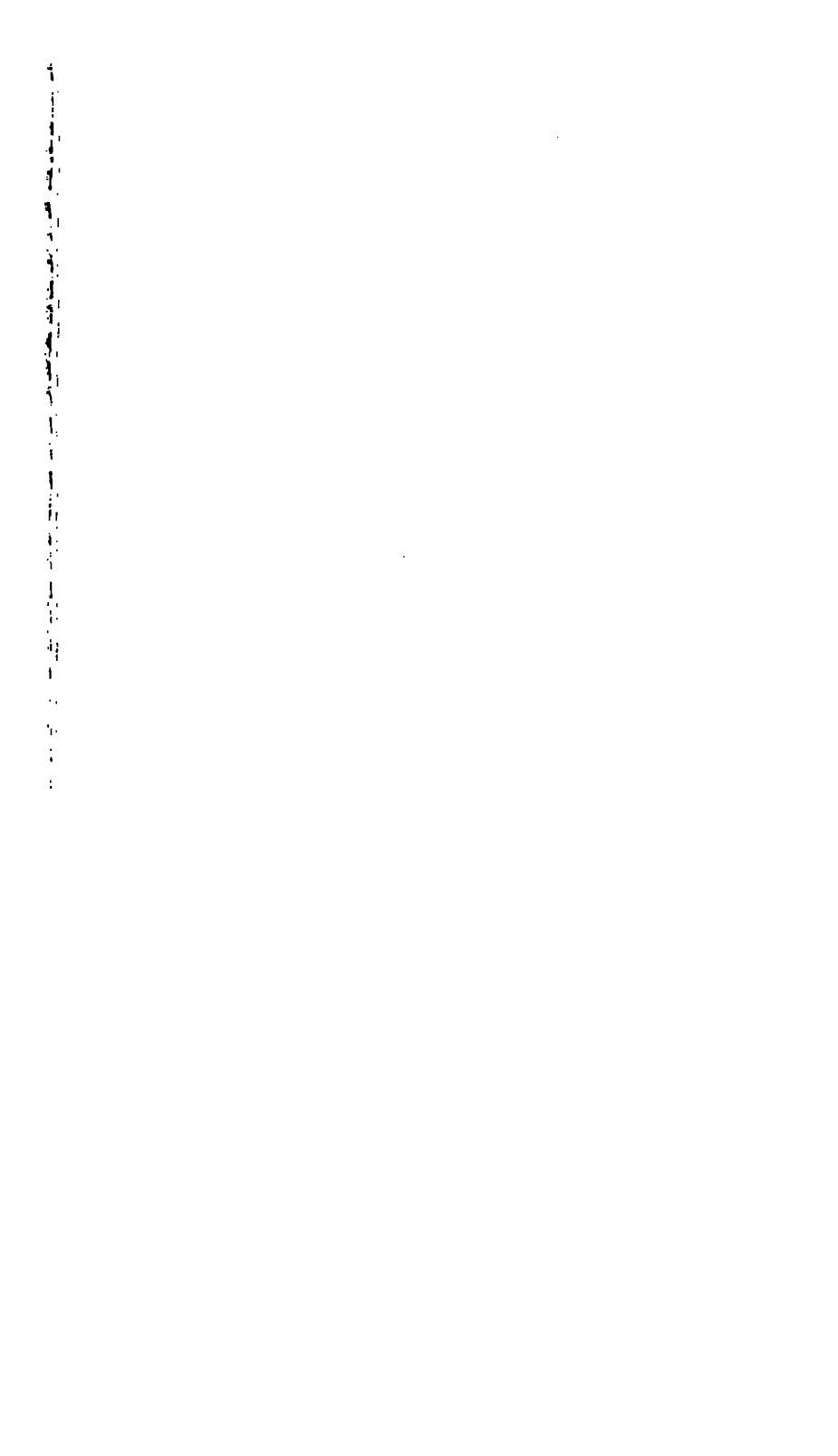
Les sujets des autres miniatures sont : la Vierge et l'enfant Jésus (fol. 9), Jésus au milieu des docteurs (fol. 11 v°), la Transfiguration (fol. 15 v°), l'enfant Jésus au milieu d'anges musiciens (fol. 17 v°, petite miniature).

Au fol. 18 sont représentés, sous un portique ouvrant sur la campagne, Marguerite et son mari le duc d'Alençon, Charles IV, à genoux et priant (pl. VII). Au-dessus d'eux paraît dans les nuages l'enfant Jésus entouré de têtes d'anges. Sur deux banderoles on lit, pour le duc : « Adjuva nos clementissime Iesu et salvi erimus », et pour la duchesse : « Non confundas nos, clementissime Ihesu, ab expectatione nostra. » Leurs armoiries sont au bas de la miniature.

Les peintures qui suivent représentent : sainte Anne et Joachim (fol. 18 v°) : un ange tient une banderole sur laquelle sont les mots : « Gaudere et letare, prolem haberis » ; la naissance de la Vierge (fol. 20 v°) ; l'Annonciation (fol. 22) ; la Visitation (fol. 23 v°) ; l'annonciation



CHARLES IV, DUC D'ALENÇON, ET MARGUERITE DE VALOIS.
(Livre d'heures de Marguerite de Valois. Musée du Louvre.)





SAINT MARTIN PARTAGEANT SON MANTEAU.
(Livre d'heures de Marguerite de Valois. Musée du Louvre.)



aux bergers (fol. 25); la mort de la Vierge (fol. 27); l'enfant Jésus sur le globe du monde (fol. 29, petite miniature); la messe du pape Grégoire (fol. 29 v°); saint Bernard, premier abbé de Clairvaux, priant devant la Vierge et Jésus (fol. 37 v°)¹; les macérations de saint Jérôme (fol. 62, petite miniature): le saint est à genoux, presque nu, devant un crucifix, le lion est à ses côtés.

L'office de saint Martin est orné de neuf miniatures de dimension plus ou moins grande: saint Martin ayant pitié d'un lièvre poursuivi par des chiens (fol. 77 v°); donnant, près de la porte d'Amiens, la moitié de son manteau à un pauvre (fol. 78, pl. VIII); retirant les chaussures de son serviteur (fol. 79); apparition à saint Martin de Jésus-Christ portant la moitié du manteau qu'il avait donnée au pauvre (fol. 79 v°), le saint guérissant les infirmités des malheureux (fol. 80 v°); sa communion (fol. 81 v°); sa mort (fol. 82 v°); la prière devant son tombeau (fol. 83 v°) et enfin son apparition après sa mort (fol. 84 v°).

Au point de vue iconographique, quelques-unes de ces peintures peuvent avoir un certain intérêt, comme les scènes relatives au pape Grégoire, à saint Bernard, à saint Jérôme et à saint Martin.

Cette description donnée, il nous faut dire un

1. Sur la banderole on lit: « Beatissime Bernarde, implora apud Deum matremque ejus dulcissimam me decorari nomine materno. » On sait que Marguerite n'eut pas d'enfants de son premier mariage avec le duc d'Alençon, qui mourut le 11 avril 1525 à l'âge de trente-six ans.

mot maintenant de la valeur des portraits que renferme notre manuscrit. Avouons tout d'abord qu'en général les personnages ne sont guère flattés et que leurs traits sont loin d'avoir cette finesse qui caractérise par exemple les charmantes miniatures du livre d'heures de Catherine de Médicis. François I^{er}, contrairement à ce que l'on remarque dans certaines peintures, n'est certes pas embelli. Il en est de même pour sa sœur Marguerite. Ces défauts d'exécution ne doivent cependant pas nous faire dédaigner ces portraits. Nous allons voir qu'ils méritent à plusieurs titres notre attention.

On sait aujourd'hui, et M. Dimier l'a montré plus d'une fois, que des miniatures du xvi^e siècle représentant certains personnages avaient été faites d'après des crayons que nous possédons encore. Dès lors, il nous paraît intéressant de rechercher si cette constatation peut se faire pour le livre d'heures de Marguerite de Valois.

Le portrait de Louise de Savoie est à comparer avec celui qui se trouve au fol. 2 v^o du livre d'heures de Catherine de Médicis et dans lequel la mère de François I^{er} est en buste de trois quarts à gauche, sans les mains, en habit de veuve. Comme l'a indiqué M. Dimier, cette miniature a été exécutée d'après un crayon original, souvent reproduit et dont on a des copies dans les recueils suivants : recueils du Cabinet (A de Bouchot¹),

1. Na 21, fol. 7 (Cabinet des Estampes). Assez bonne

n° 24; de la Sorbonne (C du même¹); premier recueil du Louvre, n° 1; deuxième recueil du Louvre (n° 33516); Valori (bibl. de Lille), femmes, n° 1; Béthune (à Chantilly), n° 4; Destailleur (à Chantilly), n° 1. On sait que Gaignières a possédé le même portrait en peinture, copié dans son recueil du Cabinet des Estampes (Oa 15, fol. 59). M. Martin a signalé une autre copie dans une miniature du manuscrit 4009 de l'Arsenal, exécutée en 1518 environ².

Il n'est point douteux que le portrait du livre d'heures de Marguerite de Valois ne dérive du même original. En le comparant, par exemple, avec le crayon du recueil du Cabinet, il est facile de s'en rendre compte, surtout si on examine avec attention les détails du costume et de la coiffure³.

Paulin Paris et certains érudits ont cru voir d'autres portraits de Louise de Savoie dans les manuscrits 144, 145, 224, 421, 985 et 5715 du fonds français de la Bibliothèque nationale. Leur opinion ne doit pas être acceptée sans réserves.

copie. Cf. H. Bouchot, *Les portraits au crayon des XVI^e et XVII^e siècles conservés à la Bibliothèque nationale*, p. 134.

1. Na 26, fol. 5 (copie très médiocre).

2. *Notes pour un Corpus iconum du moyen âge (Mémoires de la Société des Antiquaires de France, 1900, p. 49, pl. IV).*

3. Il existe à l'Ermitage de Saint-Petersbourg un crayon représentant Louise de Savoie qui, sans doute, appartient à la même famille que ceux qui viennent d'être cités. Cf. Bouchot, *op. cit.*, p. 387. On conserve aussi au château de Beauregard un tableau qu'il serait intéressant de comparer (*Ibid.*, p. 354).

La très médiocre grisaille qui est en tête du ms. 144 (*Triomphe des vertus de Pétrarque*) ne nous offre nullement, comme l'a prétendu Paris¹, les figures de Louise de Savoie, de François I^{er} et de Marguerite de Valois. Il en est de même pour le ms. 145 (*Chants royaux du Puy d'Amiens*), offert en 1517 ou 1518 à la mère du roi². Quant aux mss. 224 (*Remèdes de l'une et l'autre fortune de Pétrarque*), et 985 (*Vie de Notre-Dame en quatrains*), ils ne méritent pas non plus de nous arrêter³.

Le ms. 421 (*Le trépasement de saint Jérôme*) a plus d'intérêt. Voici ce que dit P. Paris : « La première miniature... nous offre la figure entière de Louise de Savoie, vêtue d'une robe noire fourrée et la tête couverte d'une robe noire. Elle est à genoux devant une femme vêtue d'une robe blanche dont les avant-bras sont gonflés. Cette dame, allégorie de la Foi, prend un livre que lui tend une main sortant des nuages⁴. » Nous avons certainement ici un portrait dont l'exécution est loin d'être sans valeur. Cette miniature peut être rapprochée utilement de celle qui est en tête du ms. 5715 (*Gestes de Blanche de Castille, reine de France*, œuvre dédiée à Louise de Savoie par

1. *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roi*, I, p. 292.

2. *Ibid.*, I, p. 297.

3. *Ibid.*, II, p. 228, et VII, p. 398. Dans le ms. 224, P. Paris reconnaît à tort Louise de Savoie sous la figure de la Fortune.

4. *Ibid.*, IV, p. 48.

Estienne Le Blanc). Signalons aussi dans le ms. lat. 8396 une composition allégorique datée de 1512 où figure François I^{er}, encore comte d'Angoulême, à l'âge de dix-huit ans, amené au Christ par Louise de Savoie¹. Citons enfin un fragment de manuscrit au Musée de Cluny (n° 1845, *Rondeaux sur les Vertus*), où celle-ci est encore plusieurs fois représentée.

Telles sont les brèves indications que nous avons cru devoir donner sur les portraits que nous connaissons de Louise de Savoie. Il est intéressant de constater que celui du livre d'heures de Marguerite de Valois appartient à une série nettement définie dont nous n'avons plus malheureusement l'original.

Si nous passons maintenant au portrait de François I^{er}, il nous paraît difficile d'en trouver le prototype ou au moins une copie directe. Les portraits de ce prince sont, on le sait, fort nombreux. Nous ne prétendons pas en donner ici une liste complète ; nous nous bornerons à citer les principaux.

Nous rappellerons tout d'abord que le livre d'heures de Catherine de Médicis renferme deux portraits identiques dans lesquels le roi de France figure en David de trois quarts à gauche avec les

1. Cette peinture, attribuée à Barthélemy Guéty, dit Guyot, a été reproduite par R. de Maulde la Clavière dans *Louise de Savoie et François I^{er}* (Paris, 1895, in-8°), mais l'auteur y voit Marguerite de Valois au lieu de Louise de Savoie, ce qui est une erreur certainement.

maines. Ils dérivent d'un original dont des copies, pour ce qui regarde le visage, se trouvent à Chantilly, au Louvre et au Cabinet des Estampes et qui a servi pour une peinture du roi à cheval actuellement aux Offices de Florence (n° 667)¹. Le Musée de Lyon possède un portrait en buste qui est la réplique d'un autre original dont de nombreuses copies existent à Chantilly, à la collection Wallace, au Louvre, etc...². Ajoutons que dans le ms. français 2848 de la Bibliothèque nationale (*Recueil des rois de France* de Jean du Tillet), le roi est figuré deux fois (fol. 150 r° et v°), à l'âge de vingt-cinq ans environ et de quarante-cinq à cinquante.

Rien ne rappelle dans toutes ces peintures ou miniatures le portrait de notre manuscrit. Il nous semble donc hors série pour ainsi dire, ce qui, cela va s'en dire, ne peut que lui donner plus de valeur.

Nous avons dit précédemment qu'au fol. 18 se trouvait représenté le duc d'Alençon. Un examen même rapide de la miniature nous révèle de suite qu'il ne peut être ici question d'un portrait, car il n'y a aucun caractère individuel dans la figure³.

1. Cf. Dimier, *Le livre d'heures de Catherine de Médicis*, p. 15 (extrait du *Bibliographe moderne*, 1904), et du même : *Le portrait du XVI^e siècle aux Primitifs français*. Paris, 1904, in-8°, p. 13-14.

2. Cf. Dimier, *Le portrait du XVI^e siècle*, p. 20.

3. Nous ne connaissons d'ailleurs aucun portrait du duc Charles.

On sent que l'artiste n'avait aucun modèle à sa disposition.

Il nous reste à parler des portraits de Marguerite de Valois sur lesquels on nous permettra de donner un peu plus de détails. Nous indiquerons tout d'abord les miniatures proprement dites.

Le livre de prières du Musée du Louvre n'est pas le seul volume qui ait, à notre connaissance, appartenu à Marguerite de Valois. M. Delisle a indiqué plusieurs manuscrits qui firent partie des collections de cette princesse¹. Nous en retiendrons deux. Le premier est à la bibliothèque de l' Arsenal (n° 5096). Il est intitulé : « Initiatore instruction en la religion chrestienne pour les enfans » et paraît avoir été exécuté vers 1527². Au premier feuillet est une miniature représentant Henri d'Albret, grand-père du roi Henri IV, au milieu d'un jardin, cueillant une marguerite pour l'offrir à sa femme Marguerite de Valois. Au-dessous des armes du roi de Navarre, on lit sur une banderole : « Inveni unam preciosam margaritam quam intimo corde collegi. » Au verso du même feuillet est une autre miniature où l'on voit Jésus-Christ agenouillé, portant sa croix et suivi d'une foule d'autres personnages portant comme lui une croix. Au pre-

1. *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 187.

2. Ce manuscrit a appartenu à Gaignières. On en trouve une description assez détaillée dans l'édition de l'*Heptameron* par Le Roux de Lincy. Paris, 1880, 4 vol. in-8°; t. I, p. 198-199.

mier rang se trouve Henry d'Albret, Charles d'Albret, son frère, et Marguerite. On a cru voir dans ce manuscrit des portraits de la reine de Navarre¹, mais une comparaison attentive avec les peintures et crayons du temps qui nous sont conservés et que nous indiquerons ci-dessous nous oblige à déclarer que cette affirmation n'est guère soutenable.

Le second manuscrit que nous avons à signaler est une traduction du *Myroer des dames* par « maistre Isamberd de Saint Léger, prestre » (Bibl. nat., fr. 1189). Il a été incontestablement présenté par ce dernier à la reine Marguerite, comme l'indique une souscription qui est à la fin. En tête est une miniature représentant l'hommage du livre à la princesse². Celle-ci est assise et reçoit l'ouvrage des mains mêmes de l'auteur. Il y a certainement ici un air de ressemblance entre la figure de Marguerite et les portraits que nous connaissons d'elle. Bien que l'exécution ne soit pas de premier ordre, il est cependant intéressant de faire remarquer que le miniaturiste a voulu être fidèle à la réalité. Il a dû copier un crayon original ou s'inspirer au moins d'une copie³.

1. Cf. Le Roux de Lincy, *op. cit.*, t. I, p. 198-199, et Henry Martin : *Les miniaturistes à l'exposition des Primitifs français*, dans *Bulletin du bibliophile*, 1904, p. 377.

2. Elle a été reproduite dans Petit de Julleville : *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. III, pl. IV.

3. Ce portrait pourrait appartenir à une série dont nous parlerons plus loin et dont l'original est à Chantilly.

On a voulu voir un portrait de Marguerite, assez jeune, dans une miniature d'un exemplaire des *Échecs amoureux* (Bibl. nat., fr. 143), exécuté pour Louise de Savoie, sans doute pour l'éducation de ses deux enfants¹. L'auteur y est représenté assis et, à la partie supérieure, à droite, se remarquent, autour d'un échiquier aux armes d'Orléans, un jeune homme vu de dos et une jeune fille. Derrière celle-ci se tient un homme, d'un âge mûr, tenant un chien en laisse et paraissant s'intéresser à la partie. Paulin Paris² déclare que « tout porte à croire que cette miniature représente le jeune François, Marguerite, sa sœur, depuis reine de Navarre, et enfin Artus de Gouffier..., gouverneur des enfants du comte d'Angoulême ». Nous ne pouvons guère nous prononcer pour le jeune François, car son visage est totalement invisible, mais, pour sa sœur, il est de toute évidence que nous ne sommes pas en présence d'un portrait, pas plus que dans le volume de la bibliothèque de l'Arsenal.

Pour terminer ce qui concerne les manuscrits, il nous faut dire un mot du délicieux portrait de Marguerite de Valois qui se trouve dans le livre d'heures dit de Catherine de Médicis, conservé au Musée du Louvre (fol. 151 v°)³. Notre princesse

1. Cf. P. Paris, *Les manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, t. I, p. 279-281.

2. *Op. cit.*, p. 281.

3. Cf. Dimier, *Le livre d'heures de Catherine de Médicis*, p. 12.

est représentée en âme pénitente, debout, tenant un miroir, par allusion au *Miroir de l'âme pénitente* qu'elle composa. Cette miniature, qui se recommande par son extrême finesse, a été rapportée dans un blanc mis exprès. Sur une garde ajoutée on a mis, au xvii^e siècle, l'inscription suivante : « Marguerite d'Orléans¹, duchesse d'Alençon et depuis royne de Navarre, sœur de François I^{er} et grand'mère du roi Henri IV. »

Le crayon original de cette miniature (entendons pour la figure seulement) est conservé à Chantilly (encadré dans la galerie de Psyché). Il est attribué à François Clouet. La peinture faite d'après ce crayon se trouve au même endroit (n^o 262, ancienne collection Lenoir)². Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale possède un autre dessin aux crayons de couleur provenant de la bibliothèque Sainte-Geneviève, et en tous points semblable à celui de Chantilly³. On peut encore citer des copies dans des recueils de seconde main conservés à la Bibliothèque nationale⁴ et aux Arts et Métiers⁵. Dans tous ces portraits, Marguerite de Valois, alors reine de Navarre, est âgée d'environ cinquante ans. Elle est représentée en buste de trois quarts à gauche, tenant un épa-

1. Confusion pour Marguerite de Valois ou d'Angoulême.

2. Cf. F.-A. Gruyer, *La peinture au château de Chantilly. École française*, p. 67-70.

3. Cf. Bouchot, *op. cit.*, p. 209.

4. Cabinet des Estampes, Ne 30.

5. T. I, n^o 11 (anc. n^o 12).

gneul. Elle porte un chaperon et un collet de fourrure. On ne saurait trop vanter la perfection du crayon de Chantilly et de la miniature du livre d'heures de Catherine de Médicis.

Le Cabinet des Estampes possède encore, dans des recueils du ^{xvi}^e siècle, des crayons représentant Marguerite de Valois. Bien que leur exécution, du moins pour deux d'entre eux, soit assez médiocre, ils ont pour nous le plus grand intérêt. On voit en effet qu'ils ont été exécutés, comme les portraits de notre manuscrit du Louvre, d'après un même original que nous ne connaissons plus aujourd'hui. On s'en rend compte aisément en observant, par exemple, les détails du costume et de la coiffure. Ces crayons, au nombre de trois, se trouvent dans les recueils A ou du Cabinet¹, B ou Brisacier² et C ou de la Sorbonne³. Le premier est de beaucoup supérieur aux deux autres.

Cette constatation d'une copie d'un crayon par un miniaturiste, constatation que nous avons d'ailleurs déjà faite pour le portrait de Louise de Savoie, ne donne que plus de prix au manuscrit que nous venons d'étudier. Bien que les peintures qu'il renferme soient loin d'avoir la valeur artistique de celles du livre d'heures de Catherine de Médicis,

1. Na 21, fol. 18 (date de 1530-1537). Reprod. par Niel, *Portraits des personnages français les plus célèbres du XVI^e s.* Paris, 1848-56, in-fol., t. II. Cf. Bouchot, *op. cit.*, p. 209.

2. Ne 10, fol. 217 (collection Lallemant de Betz, dite d'Uxelles) (1530-1570?). Cf. Bouchot, *op. cit.*, p. 209.

3. Na 26, fol. 4 (1530-1570?). Cf. Bouchot, *op. cit.*, p. 209.

elles n'en ont pas moins un caractère documentaire et historique indiscutable. De plus, elles nous offrent des portraits de Marguerite de Valois qui sont les plus anciens que nous connaissions présentement. Nous avons vu en effet que le volume avait été exécuté entre 1520 et 1525 et on sait, d'autre part, que le premier en date des trois recueils cités à l'instant, celui du Cabinet, a été composé entre 1530 et 1537.

VERRES DE SIDON

DONNÉS EN PRIX DANS DES CONCOURS

Par M. Paul PERDRIZET, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 31 janvier 1906.

On a signalé à diverses reprises des gobelets de verre, cylindriques, hauts d'environ 6 à 7 centimètres, dont le flanc porte moulées en relief des couronnes, des palmes et une inscription grecque ; le caractère des lettres indique l'époque romaine. Cette inscription se présente sous deux formes ; sous l'une et l'autre, c'est un vœu de victoire. Je voudrais constituer la série de ces gobelets, en expliquer l'inscription, en déterminer la destination et la provenance.

La série se divise en deux variétés, selon la teneur de l'inscription. Sur la première, l'inscription est simplement ΑΑΒΕ ΤΗΝ ΝΕΙΚΗΝ, « remporte la victoire ! »

Cette première variété se subdivise à son tour en deux catégories, selon la façon dont ces trois mots sont disposés et dont sont placées les palmes et les couronnes.

Les gobelets de la première catégorie présentent la disposition suivante :

			Λ Α Β				Ν Ε Ι
couronne	palme	couronne	Ε Θ Η	couronne	palme	couronne	Κ Η
			Ν				Ν

Je connais deux exemplaires de cette catégorie : l'un à New-York, dans la collection Cesnola¹, provient de Chypre ; l'autre fut trouvé à Constantine², renfermé précieusement dans un grand vase de poterie commune ; il a été publié dans la *Collection Charvet*³.

Les gobelets de l'autre catégorie présentent la disposition suivante :

couronne	couronne	palme	couronne	couronne	palme
Λ Α Β	Ε Θ Η	Ν	Ν Ε Ι	Κ Η	Ν
couronne	couronne	palme	couronne	couronne	palme

On en connaît un assez grand nombre :

1. L. Palma di Cesnola, *A descriptive atlas of the Cesnola collection of cypriote antiquities in the Metropolitan Museum of Art*, t. III, pl. LXXVIII, 3.

2. Marchand, dans *Recueil de la Soc. arch. de Constantine*, 1866, p. 41 et 49, avec cette transcription et cette explication : Λαβέτην νείκη, « ils ont l'un et l'autre engagé la lutte ». Cf. Héron de Villefosse, dans *Arch. des missions*, 3^e série, t. II, p. 412, et dans *Rev. arch.*, 1874, t. I, p. 288 ; *Corp. inscr. lat.*, 10480. Les auteurs des *Excavations in Cyprus*, p. 97, disent à tort que ce gobelet aurait été trouvé à Alger.

3. Fröhner, *La verrerie antique, description de la collection Charvet* (Le Pecq, 1879, in-fol.), pl. XXX, fig. 122.

1° Exemplaire signalé en 1879 par MM. Pottier et Beaudouin¹, et publié par Alexandre Palma di Cesnola², qui l'avait acquis d'un habitant de Larnaca ;

2° Exemplaire vu par moi en 1896, à Larnaca, dans la collection Djabra Piéridès³ ;

3° Musée britannique, fouilles de M. Arthur Smith à Amathonte ; d'un tombeau d'époque romaine, creusé à peu de distance du sol, et qui ne contenait pas autre chose⁴ ;

4° Même Musée ; exemplaire mal conservé, acquis en 1894, provenant du village *Ξυλοτύμβου*, caza de Famagouste⁵ ;

5°-8° Fragments de quatre gobelets, à Paris en 1902 dans le commerce ; provenance indiquée, Sidon⁶ ;

9° Exemplaire entier, à Paris en 1902 dans le commerce ; provenance grecque incertaine⁷ ;

10° Musée britannique (coll. Slade) ; provenance Milo⁸ ;

11° Exemplaire entier, au Musée de Lyon⁹.

1. *Bull. de corr. hell.*, III, p. 163.

2. *Salaminia*, p. 173, fig. 196.

3. *Bull. de corr. hell.*, XX, p. 357.

4. Murray-Smith-Walters, *Excavations in Cyprus*, p. 97.

5. *Id.*, *ibid.* Cf. *Archäol. Anzeiger*, 1895, p. 168.

6. *Bull. des Antiquaires*, 1904, p. 278 (Héron de Villefosse).

7. *Id.*, p. 279.

8. *Excavations in Cyprus*, p. 97.

9. *Bull. des Antiq.*, *loc. cit.* Acquis depuis la publication d'Allmer et Dissard, *Inscriptions du Musée de Lyon*.

La deuxième variété ne comprend, à ma connaissance, que deux exemplaires : l'un a été trouvé, il y a près d'un demi-siècle, en Sardaigne, sur l'acropole de l'antique Cornus¹; l'autre, qui est reproduit ci-contre, provient de Syrie; il a été acquis en 1902 par le Musée du Louvre². Ils portent cette inscription : Εἰσελθὼν λαβὲ τὴν νίκην, qui est plus explicite que la précédente et qui nous en donne le sens.

Écartons d'abord les interprétations malheureuses.

On a supposé que l'un de ces vases, — celui de Constantine, — était chrétien³ : les palmes dont ces vases sont décorés seraient les palmes du martyr, les couronnes que la main de Dieu pose sur la tête des martyrs et des élus; la victoire dont parle l'inscription serait celle que remportent sur leurs bourreaux les « athlètes » de la foi.

1. *Bull. dell' Istituto*, 1863, p. 213 (Brunn); Kaibel, *Inscr. gr. Ital. Sic.*, 2410⁹.

2. *Bull. des Antiquaires*, 1902, p. 376. *Inv. MND*, n. 499. Ce gobelet a été brisé en plusieurs morceaux assez maladroitement rapprochés; deux morceaux au moins, près des lèvres, sont antiques, mais ne lui appartiennent pas. Il mesure en hauteur 0^m068; son diamètre à l'orifice est de 0^m073, au fond de 0^m064.

3. Marchand, Héron de Villefosse, *loc. cit.*; la même explication est donnée comme possible par Kaibel, à propos du gobelet de Cornus. Fröhner (*loc. cit.*, p. 66, note 3) n'admet pas que le gobelet de Constantine soit chrétien, mais la raison qu'il allègue n'est pas la bonne : « La forme des lettres, dit-il, indique une date antérieure au principat d'Auguste. »



C I E N
 T H
 E V O N
 K H
 I K H
 A B E
 E

Gobelet en verre provenant de Syrie. (Musée du Louvre.)

Mais rien n'autorise cette interprétation. On n'a jamais trouvé de gobelets de cette sorte dans des tombes chrétiennes, et ils ne portent aucun symbole proprement chrétien.

Une autre hypothèse a été suggérée à Brunn par le gobelet de Cornus. Ce vase aurait servi de prix dans un concours de buveurs. Je signale cette interprétation fantaisiste au futur historien, s'il se trouve un jour, de la *Germanische Durst*. Assurément, nombre de verres à boire antiques portent des inscriptions bachiques¹, εὐφραίνου ἐφ' ᾧ πάρεῖ², καταχάριε καὶ εὐφραίνου³, etc. Mais le mot

1. Maxe-Werly a tâché de les réunir (*Vases à inscriptions bachiques*, dans *Mém. des Antiq. de France*, 5^e série, t. IX, p. 336), mais son travail est insuffisant; ainsi, le *Corpus* des inscriptions grecques d'Occident (*Inscr. gr. Ital. Sic.*) n'y a pas été utilisé. J'ajoute que la connaissance du grec était indispensable pour cette épigraphie spéciale.

2. Par exemple Deville, *Hist. de la verrerie dans l'antiq.*, pl. XXVII (cf. p. 26, εὐφρένου), que Maxe-Werly, p. 361, n° 59, omet de citer, quoique Deville figure sur la liste des auteurs qu'il a dépouillés. Maxe-Werly transcrit ἐφ' ὃ παρεῖ, ce qui fait un barbarisme et un solécisme. La graphie εφο au lieu de εφω vient de ce qu'à l'époque impériale la prononciation ne distinguait déjà plus l'oméga de l'omicron.

3. *Inscr. gr. Ital. Sic.*, 2410¹¹ (quatre exemplaires); Fröhner, *Coll. Charvet*, p. 67, note 1 (cinq exemplaires). Ce type manque à la liste de Maxe-Werly. La légende a donné lieu à des erreurs assez fortes. Kaibel écrit : *Cum nihili sit verbum καταχάριεν, legendum esse conjeci καταλ χαίρε καὶ εὐφραίνου*, « sois heureux chez les morts »; ainsi les gobelets auraient été faits pour être déposés dans les tombeaux des morts. Van Herwerden (*Lexicon graecum suppletorium et dialecticum*, p. 246) repousse avec raison cette explication, mais il se trompe en glosant καταχάριεν par ἐπιχαίρειν, ἐπιχαίρεσθαι, qui

εἰσελθών ne permet point de tenir pour bachique l'inscription de nos gobelets.

Kaibel, suivi par Van Herwerden, a proposé une autre explication : εἰσερχεσθαι signifierait « descendre dans l'arène » de l'amphithéâtre ou du cirque; nos gobelets auraient été donnés en prix à des gladiateurs ou à des cochers¹. — Il est possible, quoique je n'en trouve pas d'exemple, qu'εἰσερχεσθαι, à l'époque impériale, se soit dit aussi de l'entrée des gladiateurs dans l'arène, ou de la sortie des auriges hors des *carceres*; mais ce qui est sûr, c'est que Platon² s'en sert pour désigner l'entrée du chœur dans l'orchestre, et que dans la description de la fête militaire donnée par les Dix Mille aux Paphlagoniens, Xénophon l'emploie en parlant de l'entrée d'un mercenaire mysien³ qui se produisit dans ses danses natio-

signifient « s'amuser méchamment aux dépens de quelqu'un, se réjouir des malheurs d'autrui ». Le verbe καταχαίρειν a bien ce sens dans Hérodote (I, 129; VII, 239) allégué par Van Herwerden, mais il ne peut évidemment l'avoir sur nos gobelets. Il en avait donc changé, entre le v^e siècle et l'époque impériale, en passant de l'ionien à la κοινή : Alciphron (II, 4, 1), au II^e siècle de notre ère, l'emploie au sens de « se réjouir grandement », le seul qu'il puisse avoir ici.

1. *Verba elatnai et eiseldheiv propria sunt de eis qui in arenam descendunt; sive christiano homini vasculum destinatum fuit cum beluis pugnatura sive gladiatori vel aurigae (Inscr. gr. Ital. Sic., 2410⁹). Cf. Van Herwerden, Lexicon suppl., p. 246.*

2. Platon, *Rép.*, IX, p. 580 B : καθάπερ εἰσῆλθον, ἔγωγε ὥσπερ χορούς κρίνω.

3. *Anabase*, VI, 1, 9 : μετὰ τοῦτο Μυσὸς εἰσῆλθεν ἐν ἑκατέρῃ τῇ

nales. Le mot paraît donc, d'abord et surtout, de la langue du théâtre, du gymnase et du stade, et l'on peut admettre que nos gobelets ont été donnés en prix peut-être à des gladiateurs et à des cochers, mais plus généralement aux « artistes » de toute sorte qui prenaient part aux innombrables concours de la Grèce, concours dramatiques, musicaux, gymniques, en y comprenant, comme les Grecs le faisaient, jusqu'aux θαυματοποιοί, qui étaient les jongleurs, les faiseurs de tours¹.

Si je répugne à croire que ces vases aient été des prix de gladiateurs, c'est qu'ils proviennent pour la plupart de l'Orient grec, où, somme toute, malgré des faits qu'on peut alléguer et que je n'ignore point², les jeux sanglants de la gladiature n'eurent jamais qu'un succès contesté et qu'une diffusion restreinte. Ni à Milo ni à Amathonte on ne voit qu'il y ait eu un amphithéâtre ni même un cirque; mais l'une et l'autre ville eurent un théâtre, car il n'y avait pas de ville grecque sans théâtre³. Un de nos gobelets a été trouvé dans un village de la région de Famagouste : dira-t-on

χειρὶ ἔχων πέλτην. Il est pénible de voir ce mysien transformé dans la traduction Talbot en un grec nommé Mysus.

1. *Bull. de corr. hell.*, VII, p. 385.

2. *Dict. des antiq.*, art. *Gladiatura*, p. 1565. Add. *Bull. de corr. hell.*, 1900, p. 274.

3. Pausanias, X, 4, 1 : Πανοπεὺς... πόλις Φωκέων, εἰ γε ὀνομάσαι τις πόλιν καὶ τούτους οἷς γε οὐκ ἀρχαία, οὐ γυμνάσιόν ἐστιν, οὐ θέατρον, οὐκ ἀγορὰν ἔχουσιν, οὐχ ὕδωρ κατερχόμενον ἐς κρήνην.

qu'un gladiateur libéré avait pris ses invalides dans ce coin de la Mésorée? Il est peu probable, étant donné le caractère chypriote, que Chypre ait produit des gladiateurs.

Nos gobelets étaient donnés aux vainqueurs, remplis probablement de menue monnaie dont le montant représentait la somme affectée au prix. Par une pensée délicate, l'inscription de l'« objet d'art », du *χειμήλιον*¹, souhaitait au vainqueur de nouvelles victoires. Il faut rapprocher ces souhaits, *λαβὲ τὴν νίκην, εἰσελθὼν λαβὲ τὴν νίκην*, des acclamations du type *νίκη τοῦ δεῖνος*, qui se sont rencontrées par centaines, tracées à la pointe, sur les colonnes des gymnases, dans les villes grecques de la Carie². On s'est demandé³ si ces acclamations étaient des vœux pour des victoires futures ou des félicitations pour une victoire passée; elles peuvent très bien avoir été l'un et l'autre. Notons encore que, comme nos gobelets, ces acclamations ont été, à tort, tenues pour chrétiennes⁴.

Resterait à savoir où nos gobelets ont été fabriqués. D'après la provenance des exemplaires con-

1. Πολλὰ θοῶν ἐξήρατ' ἀγώνων

Ἄργει ἐν ἵπποβότῳ χειμήλια.

(Théocrite, XXIV, 121-122).

2. Voir en dernier lieu Cumont, dans *Mélanges de l'École de Rome*, 1895, p. 257, où l'on trouvera le reste de la bibliographie.

3. Th. Reinach, dans *Rev. des Études grecques*, 1893, p. 203.

4. Par Cousin et Diehl (*Bull. de corr. hell.*, XIV, p. 118) et à leur suite par Hirschfeld. Cette explication avait été réfutée par Duchesne (*Bull. critique*, 1890, p. 138).

nus, la question n'est pas douteuse : ils ont été fabriqués dans les pays qui avaient, à l'époque impériale, la spécialité du verre, Chypre¹ et la Phénicie, surtout Sidon : non qu'on ne fabriquaît de verres que là, mais c'était là qu'on en fabriquait le plus et qu'on faisait les plus beaux. La chose est suffisamment connue des voyageurs et des collectionneurs pour qu'il n'y ait pas à y insister. Sidon exportait fort loin sa verrerie : des verres trouvés à Rome, qui portent des signatures de verriers sidoniens², furent probablement, comme nos gobelets de Milo, de Cornus et de Constantine, *made in Phoenicia*.

1. On a découvert à Tamassos les vestiges d'une usine de verrerie, d'époque hellénistique ou romaine; cf. Myres et Ohnefalsch-Richter, *Cyprus Museum catalogue*, p. 100. — Un gobelet trouvé en Chypre porte l'inscription : καὶ εὐφραίνου (Al. Palma di Cesnola, *Salaminia*, fig. 195). — Deux gobelets de même provenance portent l'inscription : καταχαίρει καὶ εὐφραίνου (Fröhner, *Coll. Charvet*, p. 67).

2. Vases portant la signature bilingue d'Ἀρτάς Σιδώνιος, *Artas Sidon(ius)* : au moins 22 exemplaires, trouvés presque tous, semble-t-il, à Rome (*I. G. S. I.*, 2410¹, et *Add.*, p. 707). Deux vases trouvés en Sicile : Εὐφραίνου ἐποίησεν Σιδώνιος (*Id.*, 2410²). Deux vases trouvés en Italie : Νείκων Σιδώνιος (*Id.*, 2410⁴).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES


DANS CE VOLUME.

	Pages
BOINET (Amédée), A. C. N. Le livre d'heures de Marguerite de Valois, sœur de François I ^{er} , conservé au Musée du Louvre	273-290
CHÉNON (Émile), A. C. N. Les arènes de Bourges au moyen âge	17-31
HÉRON DE VILLEFOSSE (Ant.), M. H. Antiquités romaines trouvées à Alise-Sainte-Reine . .	207-272
LOISNE (comte de), A. C. N. La colonisation saxonne dans le Boulonnais.	139-160
MOWAT (Commandant R.), M. H. Découverte d'une strophe cruciforme inédite de Fortunat dans un manuscrit du x ^e siècle.	161-186
PALLU DE LESSERT (C.), M. R. La syntaxe des routiers romains et les déformations des noms de lieux dans l'Afrique romaine	115-138
PERDRIZET (Paul), A. C. N. Verres de Sidon donnés en prix dans des concours	291-300
ROMAN (Joseph), A. C. N. Les sceaux des forestiers au moyen âge.	91-114
ROUQUETTE (Médecin-major), A. C. N. Recherches sur les lanternes romaines	187-205
TRUCHIS (vicomte Pierre de), A. C. N. La chapelle Saint-Laurent à Tournus (Saône-et-Loire)	1-16

VASNIER (H.-A.), A. C. N. Observations sur la reconstitution des frises rapportées de la Susiane par la mission Dieulafoy	32-4
VAUVILLÉ (Octave), A. C. N. L'enceinte de Pommiers (Aisne) (<i>Noviodunum</i> des <i>Suessiones</i>) . .	45-9

AVIS AU RELIEUR

Pour le placement des planches des Mémoires.



ERRATUM.

P. 244, l. 1, *au lieu de* : Laurent de Saint-André,
lisez : Laureau de Saint-André.

! ! ! ! !

!

10

574

LIBRAIRIE ART LIBRA

NOV 01 1974

Publication trimestrielle. Fascicule supplémentaire.

BULLETIN ET MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ NATIONALE

DES ANTIQUAIRES

DE FRANCE

SEPTIÈME SÉRIE

TOME SIXIÈME

MÉMOIRES 1906

Mémoires

V. 66

1906

(C. 1907)

(7th series, V. 66)



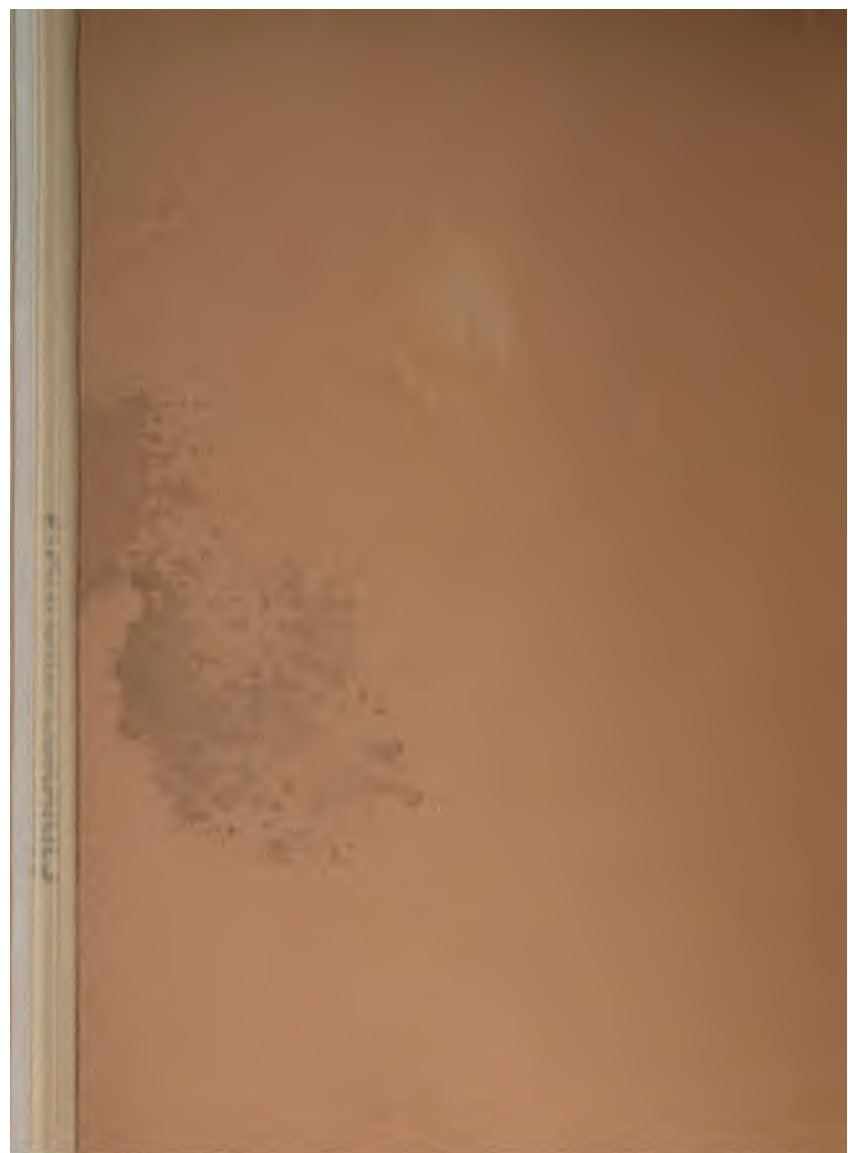
PARIS

C. KLINCKSIECK

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

11, RUE DE LILLE, 11

M DCCCXVII







1

2

3

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

TOME SOIXANTE-SIXIÈME

SEPTIÈME SÉRIE, TOME VI

1

•

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

SEPTIÈME SÉRIE
TOME SIXIÈME



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11

M DCCC VII



DÉCOUVERTES

FAITES DANS

L'OPPIDUM DE POMMIERS

(AISNE)

(NOVIODUNUM DES SUESSIONES)

Par M. Octave VAUVILLÉ, associé correspondant national.

Lu dans les séances des 20 et 27 décembre 1905.

Dans la séance du 21 décembre 1904, j'ai fait une communication à la Société sous ce titre : *L'enceinte de Pommiers (Noviodunum des Sues-siones¹)*.

On y trouve l'inventaire de 1945 monnaies gauloises, sur environ 2600, qui ont été recueillies dans toutes les parties de l'oppidum, mais les autres découvertes n'ont pas été signalées dans ce premier article. Aujourd'hui, je voudrais présenter et décrire une faible partie des nombreux objets qui ont été trouvés généralement mêlés aux monnaies gauloises, dans des fonds d'habitations de l'époque de l'indépendance.

1. *Mém. de la Soc. des antiq. de Fr.*, t. LXV, 1904-1905, p. 45.

En raison de sa position stratégique l'emplacement de cette enceinte, d'environ 40 hectares, a été occupé dès l'époque néolithique; la preuve en est fournie par les très nombreux silex, taillés et polis, qui y ont été recueillis, tels que percutateurs, nucleus, perçoirs, grattoirs, scies, lames diverses, flèches de différentes formes et haches polies.

Pour les pièces qui vont être présentées, les numéros indiqués se rapportent à ceux qui sont fixés sur mes cartons; j'indiquerai dans quelles enceintes des objets analogues ont été déjà recueillis.

I. — ARMES, OUTILS ET INSTRUMENTS DIVERS¹.

1. Pièce avec douille, de 27 centimètres de longueur totale; elle présente une lame tranchante d'un seul côté, de forme triangulaire, mesurant 17 centimètres de longueur et 52 millimètres à la base de la lame.

2. Même forme que le n° 1; sa longueur totale est de 22 centimètres; la lame mesure 152 millimètres de longueur et 32 à la base.

3, 4 et 5. Même forme que les n°s 1 et 2,

1. Le nommé Denis Henriquet m'a affirmé, il y a environ trente ans, qu'il avait découvert vers 1840, en extrayant des pierres, lieu dit le Moulin-à-Vent, un peu à l'est de la lettre N du plan, fig. 1, dans les *Mémoires de la Société*, t. LXV, p. 48, une sépulture gauloise avec char; il a retrouvé des fragments de fer de roues avec le squelette.

variant de 16 à 18 centimètres pour la longueur totale, avec lames de 9 à 12 centimètres de longueur sur 15 à 22 millimètres à la base¹.

6. Pointe de javelot à douille, de 16 centimètres de longueur. Le milieu forme nervure, de chaque côté, pour augmenter la résistance (J.-L. Pic et J. Déchelette, *Le Hradischt de Stradonitz en Bohême*², pl. XXIX, 3 et 20).

7. Pointes de javelots, à douille, en forme de feuille, de 13 à 18 centimètres de longueur. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 26, Alésia (*Stradonitz*, pl. XXIX, 23).

8. Pointes de flèches à douille, en forme de feuille, de 95 millimètres de longueur. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 26, Alésia; vitr. 18, Boviolles (Meuse) (*Stradonitz*, pl. XXIX, 11).

9. Pointe de flèche de forme triangulaire, à soie; la longueur est de 111 millimètres (*Stradonitz*, pl. XXIX, 9, même forme, mais à douille).

1. On peut croire que les objets en fer avec douille, nos 1 à 5, pris par quelques auteurs pour des couteaux, peuvent se rapporter à une arme, dans le genre de la lance, comme semble le prouver la pièce n° 5, dont la pointe se trouve très fortement recourbée, probablement par suite d'un choc sur un bouclier ou sur une autre pièce résistante. A ma connaissance, il n'a été trouvé qu'un seul fer de lance ordinaire. Cela se comprend, les véritables armes ayant été livrées à César (*B. G.*, l. II, c. 13).

2. Leipzig, 1906. Dans la suite, *Stradonitz* indiquera la même publication. L'oppidum de *Stradonitz* est en Bohême, à 32 kilomètres au sud-ouest de Prague, d'après M. J. Déchelette.

10, 11, 17, 18 et 19. Pointes de flèches avec pointe de chaque bout, ou à soie; longueur de 51 à 111 millimètres. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 21, Saint-Pierre-en-Châtre (Oise).

12, 13, 14, 15 et 16. Pointes de flèches creuses, ou à douille; longueur de 40 à 60 millimètres. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 21, Saint-Pierre-en-Châtre; vitr. 26, Alésia.

20, 21 et 22. Talons d'étendards ou autres. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 20, Mont-Beuvray; vitr. 26, D, Alésia.

23 et 24. Couteaux à soie; longueur de 152 à 158 millimètres (*Beuvray*, Bulliot, pl. XLVII, 9; *Stradonitz*, pl. XXXIV, 3).

25 et 26. Outil en forme de ciseau de chaque bout; le milieu plus étroit se trouve renforcé.

27. Grandes clefs courbes, avec anneau de suspension¹; celle n° 27 est de 243 millimètres de longueur. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 18, Boviolles; vitr. 21, Saint-Pierre-en-Châtre (*Beuvray*, Bulliot, pl. XLVI, 6, 7 et 8).

28 à 31. Styles en fer; longueur 0^m10 à 115 millimètres.

32. Styles en os ou en ivoire (plusieurs dans la collection de M. Brunchant), la longueur du n° 32 est de 111 millimètres (*Stradonitz*, pl. XLIII, 1 et 4).

1. Ce genre de clef était encore en usage, il y a quelques années, en Champagne, pour ouvrir de l'extérieur, par un trou de la porte, les verroux de fermeture placés à l'intérieur.

33. Spatule en bronze; longueur de 166 millimètres, arrondie d'un bout, en forme de lancette à l'autre extrémité (*Stradonitz*, pl. XXIV, 11 et 23).

35 à 40. Épingles, alènes et poinçons en fer.

41 à 43. Poinçons en os (*Stradonitz*, pl. XLVIII, 2 et 12).

II. — OBJETS DE PARURE ET AUTRES.

44 et 45. Grains de collier, en verre foncé, rubané de jaune (*Stradonitz*, pl. VI, 4 et 32).

46 à 51. Grains de collier, en verres de diverses couleurs (*Stradonitz*, pl. VI, 9, 10, 15 et 16).

52. Grain de collier, forme allongée, avec aspérités, en verre bleu (*Stradonitz*, pl. VI, cf. 45).

53 à 59. Grains de collier en bronze de formes diverses (*Stradonitz*, pl. XVIII, cf. 1, 3, 4 et 5).

60 à 64. Grains de collier en terre cuite de diverses formes (*Stradonitz*, pl. LXVII, 13, 16, 38 et 39).

65. Grain de collier en os (*Stradonitz*, pl. XLIII, cf. 14).

66 à 68. Grains de collier en silex percé.

69 à 74. Fragments d'objets, de l'époque dite du bronze, destinés à être refondus.

75 à 77. Anneaux ou bagues en bronze.

78. Bague en fer avec chaton (la pierre manque).

79. Bague en argent, avec chaton; intaille en cornaline. Cette pierre gravée a 13 millimètres

de diamètre, elle représente un arbre à gauche, sur plan incliné; à droite une massue dressée



FIG. 1. — INTAILLE TROUVÉE A POMMIERS.

(Collection de M. Vauvillé.)

(fig. 1) (*Stradonitz*, pl. VII, cf. 15; il y a sur cette planche plus de 20 bagues à chaton).

M. Bruneant possède dans sa collection une bague avec pierre gravée qui représente Pégase; à droite, autour de la légende, on lit : VEL VG NI. Elle a été recueillie dans l'enceinte (fig. 2).



FIG. 2. — INTAILLE TROUVÉE A POMMIERS.

(Collection de M. Bruneant.)

80. Bague en bronze filigrané (*Stradonitz*, pl. VII, 7).

81. Chaton de bague, en verre bleu, de 11 millimètres de diamètre (*Stradonitz*, pl. VII, cf. 50).

82. Verre sphérique vert, de 14 millimètres de diamètre, ayant probablement servi de parure.

83. Pendeloque en bronze, ornée de pointillés, de 42 millimètres de longueur.

84. Fragment de miroir.

85 et 86. Rouelles en bronze, de 45 millimètres de diamètre¹ (*Stradonitz*, pl. X, cf. 36 et 40).

87 et 88. Petits disques en os, de 12 et 13 millimètres de diamètre.

89 et 90. Objets indéterminés en bronze.

91. Boucle, de forme rectangulaire en bronze (*Stradonitz*, pl. XXIII, cf. 50).

92 à 94. Boucles, de différentes formes, en bronze de 18, 19 et 21 millimètres de largeur (*Beuvray*, Bulliot, pl. L; cf. 12, 27 et 29).

95 à 97. Boucles en bronze, avec plaquette double et rivets, ayant servi à fixer une courroie, mesurant 13, 15 et 17 millimètres de largeur.

98 et 99. Hameçon et harpon en bronze pour la pêche.

100. Plaquette rectangulaire en os, de 43 millimètres de longueur sur 10 millimètres de largeur, ornée de trois cercles centrés (*Stradonitz*, pl. XLIV, cf. 6 et 7).

101 à 105. Objets indéterminés en bronze.

107 à 111. Petits outils? en bronze, de 24 à 39 millimètres de longueur.

112. Petit crampon en bronze. Un certain nombre d'autres crampons en fer, de différentes dimensions, ont été trouvés dans les fouilles.

113 et 114. Clou et rivet en fer, avec large

1. Une rouelle du même genre est quelquefois représentée sous le cheval des monnaies d'or à la légende CRICIRV, fig. 6 et 8 ci-après.

tête sphérique creuse. Un très grand nombre de clous en fer, avec tête plate, variant de 3 à 20 centimètres de longueur, ont été aussi recueillis dans les fonds d'habitations.

115 à 120. Clous coniques en fer pour chaussures (?) garnis de pointes sous la tête pour les fixer.

121 à 130. Parties ou gouttelettes de bronze provenant de la refonte de ce métal dans des habitations gauloises.

131. Forte partie d'émail ayant coulé dans une habitation.

Outre les objets dont il vient d'être question, on a aussi recueilli des fragments de cercles de roues, ronds de timons?, ciseaux à froid pour couper le fer, disques troués, coins de fer, pointes à base cylindrique, anneaux divers, fausses mailles, clous à œillets, clous à crochets, gâches, creusets et pelle d'émailleur. Tous ces objets sont analogues à ceux du Mont-Beuvray. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 8 et 9.

Des pinces à épiler en bronze, de même provenance, sont conservées dans la collection Bruneant. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 13 et 21, Saint-Pierre-en-Châtre (*Stradonitz*, pl. XVII, 20.)

III. — FIBULES.

Les fibules recueillies dans l'oppidum sont assez nombreuses. Il y en a quatre-vingt-trois dans la collection de M. Bruneant; de mon côté, j'en

possède quarante-quatre. Cette série, bien datée par les très nombreuses monnaies gauloises des fonds d'habitation où ces fibules ont été trouvées généralement, est très intéressante.

Je vais essayer de décrire les principales formes en présentant et en donnant le nombre de celles que je possède et de celles de M. Bruneant :

1. Huit fibules en fer rond, avec ressort en spirale et fermoir; longueur de 60 à 80 millimètres (fig. 3, n° 1). — La collection Bruneant renferme 14 fibules, toutes en fer rond, et 7 autres fibules en fer ayant le dessus plat.

2. Trois fibules en bronze, en tige ronde; ressort¹ de six tours; l'une d'elles, mesure 77 millimètres de longueur (fig. 3, n° 2); la partie du fermoir, de forme gracieuse, est ajourée. — La collection Bruneant contient 20 pièces, variant de 40 à 99 millimètres de longueur.

3. Fibule en bronze demi-rond; longueur de 36 millimètres; ressort de six tours (fig. 3, n° 3); l'épingle manque.

4. Belle petite fibule en bronze, de 44 millimètres de longueur, avec ressort de quatre tours. Le dessus est orné de deux nervures saillantes sur le bord, et de trois traits en travers (fig. 3, n° 4).

5. Belle fibule en bronze de 116 millimètres de longueur. Le dessus plat est orné de deux lignes

1. Toutes les pièces indiquées avec le nombre de tours sont à ressort à spirale.

droites sur les bords; ressort de huit tours, fermoir ajouré (fig. 3, n° 5).

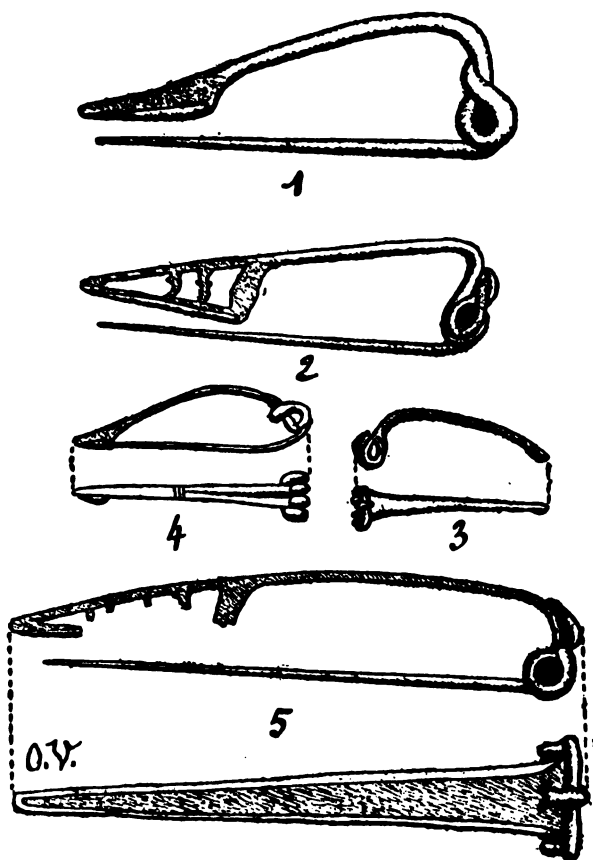


FIG. 3. — FIBULES TROUVÉES A POMMIERS.

6. Cinq parties de fibules en bronze, avec des-

sus plat; forme triangulaire; ressort de six tours; les épingles manquent. L'une d'elles est ornée à la

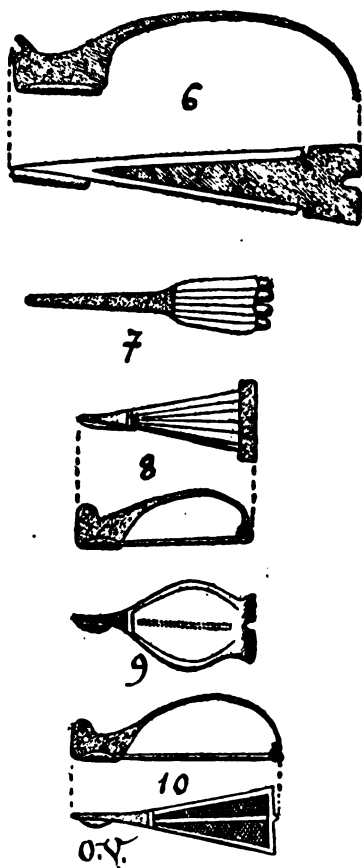


FIG. 4. — FIBULES TROUVÉES A POMMIERS.

partie supérieure de deux lignes; la partie du

fermoir est large et non ajourée; longueur de 68 millimètres (fig. 4, n° 6). — Dans la collection Brunehant, il y a dix pièces en bronze, comparables à celles des n° 5 et 6.

7. Fibule en bronze, avec dessus en partie plat, ornée de cinq lignes parallèles; ressort de quatre tours; longueur de 47 millimètres (fig. 4, n° 7).

8. Deux fibules en bronze, avec dessus plat, de forme triangulaire; elles sont ornées de cinq lignes droites; épingle à charnière, formée d'une pièce à part reliée par un petit rivet; longueur 34 et 36 millimètres (fig. 4, n° 8). — Cinq fibules analogues sont dans la collection Brunehant.

9. Fibule en bronze, avec dessus très large, ornée d'une ligne perlée au milieu; deux autres lignes pleines courent sur les bords; longueur de 36 millimètres; l'épingle manque (fig. 4, n° 9). — Dans la collection Brunehant, il y a une pièce du même genre.

10. Trois fibules en bronze, avec dessus de forme triangulaire, ornées de quadrillés, séparés au milieu par une partie droite un peu saillante; épingle à charnière¹ (fig. 4, n° 10). — Dans la collection Brunehant, il y a sept fibules du même type.

11. Fibule en bronze, avec dessus large, en

1. Les fibules munies d'une épingle à charnière sont plus rarement trouvées avec l'épingle que celles qui possèdent un ressort en spirale, les premières étant moins résistantes que les dernières.

forme de losange, ornée de trois traits et d'une petite collerette; ressort de quatre tours; lon-

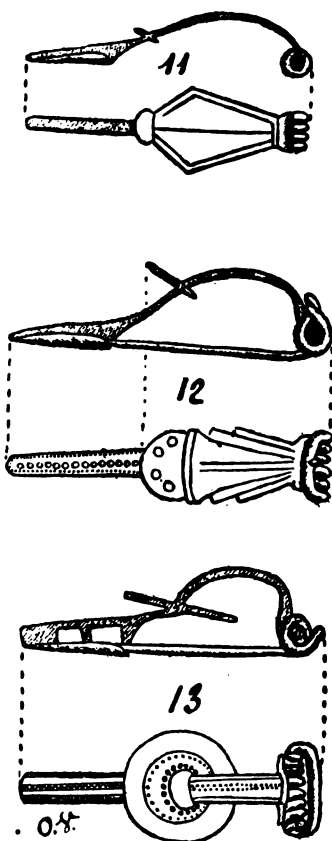


FIG. 5. — FIBULES TROUVÉES A POMMIERS.

gueur de 48 millimètres; l'épingle manque (fig. 5,

n° 11). — Dans la collection Brunehant, il y a quatre pièces en bronze du même genre.

12. Quatre fibules en bronze, avec dessus assez large, ornées de diverses manières; collerette un peu plus large que celle n° 11. L'une d'elles¹ est ornée de traits, de petits annelets et de lignes perlées; longueur de 56 millimètres (fig. 5, n° 12). — La collection Brunehant renferme trois fibules du même genre, dont une avec collerette ajourée.

13. Très belle fibule en bronze, avec collerette ou cercle médian de 19 millimètres de diamètre, ornée de deux cercles de grènetis; le dessus, du côté du ressort de huit tours, porte des lignes perlées; du côté du fermoir, deux autres lignes perlées sur les bords; le milieu est orné de zigzags; longueur de 54 millimètres (fig. 5, n° 13²).

14. Outre les fibules dont il vient d'être question, je possède douze fragments d'autres pièces, avec ressort à spirale. — M. Brunehant a aussi douze autres fibules de formes diverses.

Il est intéressant de constater que la fibule du genre de celle qui porte le n° 13 est représentée

1. Cette fibule a été étamée ou argentée.

2. Une fibule analogue a été trouvée dans l'oppidum du Châtelet (Haute-Marne) et décrite par l'abbé Fourot dans les *Mém. de la Soc. des lettres, arts, etc., de Saint-Dizier*, t. IV (1887), p. 58, pl. IV. Une autre du même genre a été recueillie au Mont-Beuvray par M. J. Déchelette. Ces deux fibules avaient leur ressort protégé par une enveloppe métallique, indiquant certainement l'influence romaine, tandis que, sur celle de Pommiers, le ressort n'est garanti par aucune enveloppe.

ouverte, comme l'a bien fait remarquer M. Maxe-Werly¹ sur les monnaies d'or à la légende CRI-

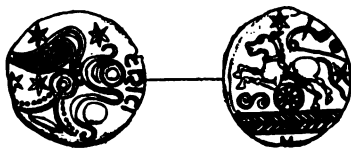


FIG. 6. — MONNAIE A LA LÉGENDE CRICIRV.

CIRV (monnaie des Suessiones). On peut se reporter aux représentations de ces monnaies, dans la

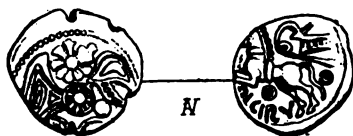


FIG. 7. — MONNAIE A LA LÉGENDE CRICIRV.

Revue numismatique, 1885, pl. VI, n^{os} 10 et 12, à nos fig. 6 et 7 et aussi à la fig. 8, qui reproduit

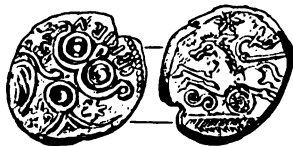


FIG. 8. — MONNAIE A LA LÉGENDE CRICIRV.

(Collection Vauvillé.)

1. *Bull. monumental*, 1884. Cette fibule est représentée ouverte.

une autre monnaie de la légende *Criciru* de notre collection. Les monnaies à la légende *CRICIRV* sont maintenant reconnues comme appartenant aux Suessiones, en raison du nombre considérable de celles qui ont été trouvées, disséminées dans l'oppidum de Pommiers, ce qui prouve bien que là était le centre de circulation, on peut même dire le centre d'émission de ces monnaies (*Revue numismatique*, 1899, p. 269).

IV. — RESTES D'ATELIERS MÉTALLURGIQUES.

Les habitants de l'oppidum s'occupaient de métallurgie. Nous en avons la preuve par les découvertes de culots ferrugineux et de vases ou creusets dont il sera question au sujet des poteries de l'enceinte. Les scories de fer sont quelquefois très nombreuses dans les fonds d'habitations.

On a la certitude que les Gaulois de l'enceinte de Pommiers refondaient aussi les armes et les objets de l'époque dite du bronze¹.

Il y a dans la collection de M. Bruneant un fragment d'épée auquel adhèrent d'autres parties de bronze et deux parties de lames de bronze (dite d'époque morgienne²) ayant été refondues en partie dans les habitations gauloises. Les parties

1. Ce fait peut expliquer la rareté des découvertes de ces armes, ou objets dans le département de l'Aisne.

2. Musée préhistorique de MM. G. et A. de Mortillet, n° 715.

ou gouttelettes de fonte de bronze, n^{os} 121 à 130 du carton, en sont aussi une preuve.

Ce fragment d'épée m'a été confié pour être présenté à la Société d'anthropologie de Paris dans la séance du 24 juillet 1904¹ : il s'agissait de prouver que l'analyse du bronze ancien ne peut pas toujours indiquer l'époque d'origine de ce bronze comme le pensait M. Chovet². En effet, le bronze d'époque morgienne refondu à l'époque gauloise, en cas d'analyse, ne donnerait certainement pas la composition du bronze de cette époque, mais celle d'une époque bien antérieure.

V. — POTERIES RECUEILLIES DANS LES HABITATIONS GAULOISES.

Voici la série des principales formes de poteries usuelles qui ont été recueillies dans des fonds d'habitations et dont je présente des fragments divers à la Société :

1. De nombreux fragments d'amphores, faites au tour, en terre rouge. Ces vases portent quelquefois, sur le bord du col, la marque du potier : AT, CE, MI, MM, RCIE, SS et ...F pour les fragments que j'ai pu recueillir (*Beuvray*, Bulliot, cf. pl. XIX et pl. XXIX, n^o 10).

2. Des fragments, quelquefois énormes, de pote-

1. *Bull. de la Soc. d'anthropologie*, 1904, p. 491.

2. *Bull. de la Soc. des Antiq. de Fr.*, 1903, p. 317.

ries très grossières, mélangées de fragments de silex, nummulites, etc. Ces très grands vases avaient jusqu'à 0^m45 d'ouverture, avec une bordure, presque horizontale, de 5 centimètres de largeur, qui rentre, tout le tour, d'environ 25 millimètres jusqu'à la paroi extérieure du vase. Cette bordure devait servir à prendre les vases avec les mains pour les porter. La panse a généralement de 10 à 12 millimètres d'épaisseur. Ces vases, faits au tour, devaient avoir de 50 à 70 centimètres de hauteur pour les plus grands. Quelquefois, ils étaient percés, au fond, d'un trou rond au milieu ; ceux-ci servaient-ils pour faire la lessive ou pour préparer de la boisson ? (*Beuvray*, Bulliot, pl. XXIX, 20 ; pour la forme).

3. Très grands vases, presque de même forme que ceux n° 2 ; la bordure est différente, elle fait presque un demi-cercle extérieurement, en saillie de 28 millimètres ; terre grossière de 9 millimètres d'épaisseur à la panse, petit bourrelet fait au tour, formant couronne au bas de la bordure ; quelquefois vernis noir à l'extérieur (*Beuvray*, Bulliot, pl. XXIX, cf. 17 ; bordure un peu différente).

4. Vases en terre assez grossière, avec une bordure presque horizontale de 55 millimètres de largeur, formant une saillie extérieure de 28 millimètres, destinée à être prise avec les mains. Ces vases, avec une ouverture d'environ 40 centimètres de diamètre, étaient légèrement convexes

extérieurement, contrairement à ceux n^{os} 2 et 3, qui avaient une panse assez forte.

5. Les poteries les plus communes, dans les fonds d'habitations gauloises, sont celles en forme d'écuelle; elles sont en pâte plus ou moins grossière; les dimensions varient de 16 à 36 centimètres de diamètre. Les plus petites ont 38 millimètres de hauteur, 4 millimètres d'épaisseur et un fond plat de 6 centimètres de diamètre. Les plus grandes, de 36 centimètres de diamètre, avaient une hauteur de 9 centimètres et 9 millimètres d'épaisseur; quelquefois, la bordure était vernie en noir (*Beuvray*, Bulliot, pl. XXVI, cf. 9).

6. Espèces de coupes ou assiettes plates, avec bordure circulaire relevée tout autour sur 18 à 20 millimètres de hauteur; petit pied d'environ 15 millimètres de hauteur, variant de 7 à 11 centimètres de largeur. Ces assiettes sont de 20 à 38 centimètres de diamètre; l'épaisseur est de 7 à 10 millimètres. Quelques-uns de ces vases proviennent d'importation: le mieux mûlé à la pâte en est une preuve certaine (*Beuvray*, Bulliot, pl. XXVII, cf. 3 à 16).

7. Vases imitant un peu la forme plate de la série précédente: ils en diffèrent par la hauteur de 25 millimètres qui n'est pas relevée mais rabotée et qui se termine en forme de beurré; diamètre d'environ 38 centimètres avec épaisseur de 8 millimètres.

Les poteries des séries 6 et 7 donnent une preuve incontestable de l'usage du tour pour leur fabrication.

8. Poteries assez fines, d'environ 14 centimètres d'ouverture; 52 millimètres de fond plat; hauteur de 48 millimètres; la bordure du haut forme un quart de cercle extérieurement; petite panse en forme de boudin. Cette forme n'est pas commune (*Stradonitz*, pl. LI, cf. 9).

9. Vases ayant généralement une ouverture de 12 centimètres de diamètre; petite bordure formant demi-cercle de 12 millimètres à l'extérieur; panse d'environ 18 centimètres de diamètre en forme sphérique. La poterie présentée est en pâte grise, elle a été vernie en noir à l'extérieur.

10. Nombreuses poteries variées d'une pâte plus ou moins grossière; diamètre plus ou moins grand; formes et bordures différentes (*Beuvray*, Bulliot, pl. XXV, cf. 6 et 12; pl. XXVI, cf. 13 et 15).

On a aussi trouvé quelques vases avec trois pieds (*Id.*, *ibid.*, cf. 11 et 14).

11. Passoires diverses, avec trous de différentes grandeurs (*Stradonitz*, pl. LIII, 9; pl. LIV, 7).

12. Vase en terre très grossière, paraissant avoir été fait à la main, de 10 centimètres de diamètre au fond, contenant encore des scories de fer bien adhérentes à la poterie. Ce vase doit être un genre de creuset ayant servi pour la métallurgie

à l'époque gauloise¹. Les culots métalliques, du même genre, ont été assez fréquemment trouvés dans un certain nombre d'habitations gauloises de Pommiers et de Saint-Thomas².

VI. — POTERIES ORNEMENTÉES.

13. Vases en terre plus ou moins grossière, de divers diamètres, ayant été ornés avec le ponce. Une de ces poteries présente une ouverture de 24 centimètres de diamètre, avec bordure presque verticale de 25 millimètres de hauteur, au-dessus de la forte panse du vase; tout le tour, au bas de la bordure, est orné d'une couronne d'ornement qui a été faite avec le ponce. Ce vase est verni en noir sur poterie grise.

14. Vase orné, avec le tour, d'un fort bourrelet vers le milieu de la panse.

15. Poteries de formes et de nuances variées, généralement fines, de 3 millimètres d'épaisseur à la panse, ornées, à l'aide du tour, de belles

1. Voici l'analyse des scories que M. A. Carnot a bien voulu avoir l'obligeance de faire essayer :

Silice	10 30
Peroxyde de fer . . .	80 00
Alumine	traces
Chaux	4 30
Magnésie	0 60
Perte par calcination.	4 60

99 80

2. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Fr.*, t. L, 1889, p. 303.

lignes concentriques plus ou moins distancées. Ces vases, quoique avec forte panse, n'ont que 65 à 75 millimètres de fond plat.

16. Vase en terre grise, vernissé en noir ; ouverture de 12 centimètres de diamètre ; bordure relevée sur 7 millimètres de hauteur ; panse assez forte sur laquelle on a fait, avec le tour, des lignes concentriques à 20 millimètres de distance : on a fait ensuite à la main des lignes perlées en creux, par groupe de quatre, distancées plus ou moins obliquement entre les lignes parallèles.

17. Vase gris foncé, de 10 centimètres d'ouverture avec bordure de 14 millimètres de hauteur, formant demi-cercle extérieurement ; panse très forte au haut de laquelle se trouvent trois lignes et un bourrelet concentriques, faits au tour, distancés de 22 millimètres : on a tracé à la main, sur tout le tour du vase, entre les lignes et le bourrelet, des lignes en creux, à la pointe, presque parallèles dans le sens de la hauteur.

18. Poteries de forme, de couleur et de pâte variées, plus ou moins fines, portant :

a) des lignes en zigzag, carton IV, n° 1¹ ;

b) des lignes parallèles, carton IV, nos 2, 4, 6 et 11 ;

1. Toutes les poteries des cartons III et IV viennent de l'habitation en L du plan des *Mémoires* de la Société, t. LXV, 1904-1905, fig. 1, p. 48 ; celles du carton I de l'habitation en G et celles du carton II de l'habitation en O.

c) des lignes parallèles intercalées par des zig-zags, carton IV, n° 5 ;

d) trois lignes parallèles, séparées par deux lignes disposées en forme de croix, carton IV, n° 10 ;

e) quatre lignes parallèles, inclinées tantôt à droite et tantôt à gauche, carton IV, n° 11 ;

f) trois lignes parallèles, placées verticalement, séparées par des croix inclinées et formées de deux traits parallèles, carton IV, n° 13.

19. Les poteries les plus intéressantes et les plus variées sont celles qui sont ornées de lignes ondulées¹. On trouve ces ornements sur des vases de différentes formes : sur des espèces de coupes plates, cartons II et III, n° 10 ; sur des vases avec forte panse, de différentes dimensions, cartons IV, n° 7, 8 et 9. Quelquefois, ces ornements apparaissent sur des poteries très grossières de pâte et d'une forte épaisseur, carton IV, n° 7 ; d'autres se rencontrent sur des poteries très fines et minces, n° 8 et 9, qui contrastent avec les premières. On trouve aussi, mais plus rarement, des vases ornés d'ondulations, entre lignes concentriques, avec des traits presque parallèles tracés dans le sens de la hauteur du vase, carton IV, n° 8.

1. Des poteries analogues ont été découvertes au Mont-Beuvray. Musée de Saint-Germain, salle 13, vitr. 9, n° 17592, 17593, 19957 et 19959.

Les différentes poteries ornées, comme celles de l'enceinte de Pommiers, sont aussi assez fréquentes dans l'oppidum de Saint-Thomas¹ (*Bibrax* des Remi).

Dans l'enceinte de Pommiers, il n'a pas été trouvé, à ma connaissance, de poteries peintes, comme celles si nombreuses du Mont-Beuvray (Bulliot, pl. IV à IX) et celles de Stradonitz (pl. XLIX, 22 n^o), ni de poteries en relief comme au Beuvray (Bulliot, pl. XXXIII). Ce fait s'explique très bien par suite de l'abandon presque immédiat de l'oppidum de Pommiers après la conquête romaine.

Au contraire, le Mont-Beuvray et Stradonitz ont été habités beaucoup plus tard ; c'est pour cela que l'influence romaine s'y est fait remarquer par de nombreuses poteries peintes ou en relief et par d'autres nombreux objets. Les constructions importantes du Mont-Beuvray en sont une preuve incontestable, tandis que dans les enceintes d'occupation uniquement gauloise il n'y avait pas de constructions mais de simples habitations creusées dans la terre ou quelquefois dans la pierre², sans aucune maçonnerie.

A Pommiers on a recueilli quelques petits fragments de poteries rouges, remontant à

1. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Fr.*, t. L (5^e série, t. X), p. 303.

2. *Ibid.*, t. LXV, 1904-1905, fig. 5 et 6, p. 57, et fig. 9 et 10, p. 59.

l'époque gallo-romaine; elles se trouvaient aux abords des grottes, creusées dans le tuf, qui bordent l'enceinte : ces grottes ont été habitées longtemps après la conquête¹.

VII. — COMPARAISON DES POTERIES USUELLES
DES ENCEINTES GAULOISES AVEC CELLES DES
SÉPULTURES GAULOISES DE LA MARNE ET DE
L' AISNE, DITES DE L'ÉPOQUE MARNIENNE.

Il est nécessaire de faire observer que les poteries usuelles trouvées dans les enceintes de Pommiers et de Saint-Thomas (ancien oppidum des Remi), ne ressemblent aucunement à celles de la même région, constituant le mobilier des sépultures dites de l'époque gauloise marnienne, dans les départements de la Marne et de l'Aisne.

Les vases des enceintes gauloises sont très variés de forme; ils ont été généralement faits au tour, avec des pâtes bien différentes, comme on a pu le voir sur les poteries présentées.

Les poteries des sépultures gauloises dites marniennes, au contraire, ont été toujours faites à la main; elles diffèrent beaucoup, pour la forme et pour la pâte, de celles des enceintes. Les dix fragments de vases, recueillis par moi en 1893 dans une sépulture sur Mercin², en apportent la preuve.

1. Le groupe des grottes dites du Villé est même encore habité maintenant.

2. Cette sépulture se trouvait à environ 2500 mètres au sud-ouest de l'enceinte de Pommiers.

Les ornements des poteries provenant des sépultures se composent de lignes droites, formant des dessins variés; les bords des ouvertures sont simples. Sur les vases des enceintes on peut faire des constatations tout à fait opposées.

En présentant des objets trouvés à Mercin à la Société d'anthropologie de Paris, le 15 mars 1894¹, je disais, au sujet de la différence qui existe entre les poteries des enceintes gauloises et celles des sépultures :

« 1° Sont-ce bien là des poteries d'une seule et même époque?

« 2° Y avait-il à l'époque gauloise des fabriques spéciales, les unes pour les poteries funéraires, les autres pour les poteries usuelles?

« 3° Les poteries funéraires de la Marne et de l'Aisne ne seraient-elles pas des poteries de fabrication spéciale, exécutées par une population très différente de celles qui occupaient les enceintes de l'Aisne et de la Somme, et qui représentaient les anciennes populations du pays, avec leur industrie particulière et générale? Les poteries des sépultures ne nous offrent-elles pas les produits industriels d'une population plus récente, arrivée par invasion sur la Marne et sur l'Aisne? »

En terminant, je crois pouvoir ajouter que les questions posées par moi en 1894 sont encore de circonstance aujourd'hui.

1. *Bull. de la Soc. d'anthropologie*, 1894, p. 286.

STÈLES FUNÉRAIRES

PHRYGIENNES

Par M. Étienne MICHON, membre résident.

Lu dans la séance du 21 mars 1906.

Le Louvre possède, depuis quelques années, un choix intéressant de stèles funéraires du type si particulier en usage dans la Phrygie.

La suite, à les classer logiquement, en peut être répartie en plusieurs groupes.

Au premier appartiennent deux stèles presque semblables, provenant du Mourad-dagh, l'ancien Dindymos, et du village de Gunckeu¹. En haut, un couronnement arrondi, sur le rebord duquel, concurremment avec le linteau placé au-dessous, trouvera à se développer l'épithaphe. Dans cet espace semi-circulaire, le buste de deux époux, l'homme et la femme. Au-dessous, une porte, à deux vantaux séparés par un pilastre plus ou moins riche, entourée d'un encadrement formant portail et décoré, ici de simples enroulements, là d'une

1. *Athenische Mittheilungen*, t. XXV, 1900, p. 469.

double tige de lierre et de vigne où alternent les feuilles et les grappes. Chaque vantail est lui-même divisé en compartiments, montrant soit des ornements géométriques, soit un anneau ou la serrure qui fermait le tombeau. Il faut noter, d'ailleurs, que l'une des deux portes semble incomplète dans sa hauteur, quoique la stèle ne soit pas brisée en



FIG. 1. — STÈLE FUNÉRAIRE DE MATHIOS ET DE TATIA.

bas et ait conservé le tenon qui servait à la ficher en terre. Sur l'une et l'autre stèle, encore une charrue, ici seule, avec son long timon recourbé, maladroitement jetée dans l'angle au-dessus de la porte, là mieux placée, tout en bas, et attelée de deux bœufs. C'est, par un autre langage, le même témoignage rendu aux vertus du défunt,

bon et brave cultivateur, que la mention écrite *σοφὸς ἀνὴρ ἡδὺς ἔπασιν*¹.

L'une des deux stèles² (fig. 1³) a été préparée par le mari lui-même, de son vivant, et consacrée par le fils :

ΜΑΘΙΟΙΤΑΤΙΑΕΥΝΒΙΩΚΕΑΥΤΩΖΩΝΚΔΑΜΑΣ
ΤΟΥΕΑΥΤΟΥΓΟΝΕΙΣΕΤΕΙΜΗΕΝΜΝΗΜΗΕΧΑΡΙΝ⁴

Μαθίος Τατία συνβίω καὶ) ἐαυτῷ ζῶν καὶ) Δαμᾶς
| τοὺς ἐαυτοῦ γονεῖς ἐτείμησεν μνήμης χάριν.

La formule *ὁ δεῖνα ἐτείμησεν* est une formule fréquente des épitaphes phrygiennes.

La seconde stèle⁵ (fig. 2), dont l'épitaphe est plus longue, est l'œuvre de la piété filiale de quatre fils envers leurs parents :

1. Voy. une charrue analogue sur un bas-relief conservé au Musée de Constantinople, à la fois ex-voto à la Triple Hécate et à Mén et monument funéraire de deux époux phrygiens, *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XX, 1896, pl. XVI et p. 66.

2. Inventaire MND. 421; *Département des antiquités grecques et romaines, Acquisitions de l'année 1901*, n° 57. Hauteur, 1^m04; largeur, 0^m75.

3. Il n'a pas été possible de donner toutes les figures à une même échelle.

4. Le K abrégatif de καὶ, ici comme dans les inscriptions suivantes, est muni d'une barre horizontale qu'il n'a pas été possible de reproduire typographiquement. MN et MHE, à la 2^e ligne, sont liés.

5. Inventaire MND. 420; *Acquisitions de l'année 1901*, n° 56. Hauteur, 1^m07; largeur, 0^m77.

ΦΙΛΕΤΕΡΟΚΤΡΟΦΙΜΟΣΚΔΙΟΓΑ ΡΟΣ

ΔΙΟΓΑΠΑΤΡΙΚΦΑΥΣΤΗΜΗΤΡΙΕΤΙΖΩΧΗ
ΕΠΟΙΗΣΑΝΜΝΗΜΗΣΧΑΡΙΝ·ΟΣΑΝΠΡΟΣΑΞΕΙ
ΧΙΡΑΤΗΝΒΑΡΥΦΘΟΝΟΝΤΕΚΝΩΝΑΩΡΩΝΠΕΡΙ

Π Ε Σ Ο Ι Τ Ο

ΣΥΝΦΟΡΑΙΣ

ΕΝΘΑΔΕΚΙΤΑΙ

ΔΙΟΓΑССΟΦΟΣ
ΑΝΗΡΗΔΥΣΑΠΑ
CIN¹

Φιλέτερος κ(αι) Τρόφιμος κ(αι) Διογᾶ[ς.....]ρος
| Διογᾶ πατρί κ(αι) Φαύστη μητρὶ ἔτι ζώσῃ | ἐποίη-
σαν μνήμης χάριν · ὅς ἂν προσάξῃ | χίρα τὴν βαρύφ-
θονον τεκνῶν ἀώρων περι|πέσοιτο συνφοραῖς. | Ἐν-
θαδε κίται Διογᾶς σοφός | ἀνὴρ ἡδὺς ἀπα|σιν.

Il n'est peut-être pas inutile de s'arrêter quelque peu sur la formule imprécatoire destinée à assurer le respect de la tombe, qui, avec plus ou moins de variantes, se rencontre souvent en Phrygie. Le premier membre, s'il a parfois la forme la plus simple, εἴ πως τοῦτο τὸ μνημεῖον ἀδίκησει²,

1. Les dernières lignes sont en caractères plus petits. NH dans MNHMHС, HN dans THN sont liés. Sur la forme du Ξ dans ΠΡΟΣΑΞΕΙ, cf. Buresch, *Aus Lydien*, p. 49.

2. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXIV, 1900, p. 57, 58; Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. I, p. 271, n° 94.

ou encore $\delta\varsigma \alpha\nu \alpha\nu\acute{\upsilon}\xi\epsilon\iota \tau\acute{\upsilon}\mu\beta\omicron\nu \eta \beta\lambda\acute{\alpha}\psi\epsilon\iota \tau\acute{\alpha}\phi\omicron\nu^1$,
emprunte d'ordinaire, comme ici, la forme versi-
fiée : $\delta\varsigma \alpha\nu^2$ ou $\tau\iota\varsigma \alpha\nu \pi\rho\omicron\sigma\omicron\lambda\omicron\sigma\epsilon\iota \chi\epsilon\iota\rho\alpha \tau\eta\nu \beta\alpha\rho\acute{\upsilon}\phi\theta\omicron\omicron\nu^3$,
ou, avec $\pi\rho\omicron\sigma\acute{\alpha}\gamma\epsilon\iota\nu$, $\delta\varsigma \alpha\nu \pi\rho\omicron\sigma\alpha\gamma\acute{\alpha}\gamma\eta \chi\epsilon\iota\rho\alpha$



FIG. 2. — STÈLE FUNÉRAIRE DE DIOGAS ET DE FAUSTÉ.

$\tau\eta\nu \beta\alpha\rho\acute{\upsilon}\phi\theta\omicron\omicron\nu^4$, $\tau\iota\varsigma \alpha\nu \delta\epsilon \chi\epsilon\iota\rho\alpha \pi\rho\omicron\sigma\alpha\gamma\acute{\alpha}\gamma\eta \beta\alpha\rho\acute{\upsilon}\phi\theta\omicron\omicron\nu^5$,
 $\epsilon\acute{\iota} \tau\iota\varsigma \pi\rho\omicron\sigma\acute{\alpha}\xi\eta^6$, $\tau\iota\varsigma \alpha\nu \pi\rho\omicron\sigma\acute{\alpha}\xi\epsilon\iota \chi\epsilon\iota\rho\alpha \tau\eta\nu \beta\alpha\rho\acute{\upsilon}\phi\theta\omicron\omicron\nu^7$.
De même pour le second membre.

1. *Corpus inscriptionum graecarum*, t. III, n° 3893; Kaibel, *Epigrammata graeca*, n° 376 e.

2. *Corp. inscr. graec.*, n° 3815, 3827 dd, 3857 k; Kaibel, n° 376 c; *Athenische Mittheilungen*, t. XXV, 1900, p. 468.

3. *Corp. inscr. graec.*, n° 3814.

4. *Ibid.*, n° 3883.

5. *Ibid.*, n° 3843; Kaibel, n° 376 a.

6. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 614, n° 522.

7. *Corp. inscr. graec.*, n° 3827 v; Kaibel, n° 376 b; *Sit-*

Quelquefois il exprimera le dévoûment à la colère divine, — qui se traduit, ἔσται αὐτῷ πρὸς τὸν Θεόν ou τὸν ζῶντα Θεόν¹, jusque dans les très nombreuses inscriptions chrétiennes de Phrygie, — soit à la colère des dieux en général, κεχολωμένους θεούς ἔχοιτο², θεῶν κεχολωμένων τύχοιτον³, soit à la colère des dieux régionaux, θεῶν Πισιδικῶν κεχολωμένων τύχοιτο⁴, ou de telle divinité en particulier, κεχολωμένον ἔχοιτο Μῆνα⁵, Ἐκίτης μελαίνης περιπέσοιτο δαίμοσιν⁶. Plus souvent, il se bornera à menacer le violateur des pires infortunes, ὄρφανὰ τέκνα λίποιτο⁷, ἄωρα τέκνα προθοῖτο⁸, ὄρφανὰ τέκνα λίποιτο, ἐν πυρὶ πάντα δράμοιτο.... κακῶν ὑπόχειρος ὀλῖτε, — qui, chose curieuse, se retrouve à la fois à Iconium⁹ et, dans une tout autre région, à Périnthe¹⁰, — ou avec cette même forme περιπέσοιτο,

zungsberichte d. k. preussisch. Akademie der Wissenschaften, 1888, t. II, p. 865.

1. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 514.

2. Sterrett, *Epigraphical journey*, p. 216, n° 237.

3. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXIV, 1900, p. 58.

4. *Ibid.*, p. 57, 58; Sterrett, *Epigraphical journey*, p. 32, n° 29.

5. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXVI, 1902, p. 217, n° 8; Sterrett, *Epigraphical journey*, p. 200, n° 211.

6. *Corp. inscr. graec.*, n° 3857 k; *Athenische Mittheilungen*, t. X, 1885, p. 17; Kaibel, n° 376 d.

7. *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, t. XIX, 1896, p. 37.

8. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 661, n° 620.

9. *Corp. inscr. graec.*, n° 4000; Kaibel, n° 406.

10. *Jahreshefte d. k. arch. Institutes in Wien*, t. I, 1898, Beiblatt, p. 112, n° 10. Les légères différences qu'offre le

particulièrement affectonnée, ταῖς αὐταῖς¹, τοιαύταις², πολλαῖς ἁώροις³, οὕτως ἁώροις⁴, οὕτως ἁώρος⁵, πόνων ἁώρων⁶, et enfin, comme dans notre exemplaire, τεχνῶν ἁώρων περιπέσοιτο συμφοραῖς⁷ ou συμφορᾷ⁸. Il y a, de toute manière, une prédilection pour l'optatif de la voie moyenne, là où l'on attendrait des formes actives, qui, plus rare dans les parties mieux ouvertes à la civilisation, est, M. Ramsay l'a remarqué, particulière aux régions sauvages de la Phrygie du Nord et de l'Est⁹.

A côté de la porte, une seconde caractéristique des tombes phrygiennes est la représentation des objets familiers au défunt. Sans grand souci que le mort soit un homme ou une femme, on en trouve une longue variété, rouleau, diptyque,

texte du *Corpus*, qui dérive d'une copie très ancienne, sont sans doute dues à des fautes de lecture.

1. *Corp. inscr. graec.*, n° 3843; Kaibel, n° 376 a.

2. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XVII, 1893, p. 279.

3. *Corp. inscr. graec.*, n° 3827 v; Kaibel, n° 376 b.

4. *Ibid.*, n° 3814, 3815, 3827 dd, 3846 z⁶⁰, 3883; Kaibel, n° 376 c; *Athenische Mittheilungen*, t. XXV, 1900, p. 468.

5. *Sitzungsberichte d. k. preussisch. Akademie der Wissenschaften*, 1888, t. II, p. 865.

6. *Corp. inscr. graec.*, n° 3893; Kaibel, n° 376 e; Ramsay, *bishoprics of Phrygia*, t. I, p. 389, n° 238.

7. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 614, *Cities and* n° 522; Buresch, *Aus Lydien*, p. 47.

8. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XVII, 1893, p. 279; Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 654, n° 574.

9. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. I, p. 271; t. II, p. 614.

écritoire, couteau, scie, chaussures, chaudron, coffret, oiseau privé, miroir, peigne, alabastres, flacons à parfums, épingles, pincettes, ciseaux, martinet, quenouille, fuseau, corbeille à laine. Sur les stèles mêmes de Gunckeui, dans le champ



FIG. 3. — STÈLE FUNÉRAIRE D'ESPÉRIS.

couronnement, en dehors de l'arcade qui abrite les bustes des défunts, on reconnaît, sur l'une des bases d'un fuseau, sur l'autre, dans le seul angle qui subsiste, des tablettes.

Venons à une autre stèle, originaire d'Otura

à une trentaine de kilomètres d'Acmonia, au point où, à une altitude de 1100 mètres environ, la ligne du chemin de fer quitte le bassin de la mer Égée¹ (fig. 3²). La stèle est de beaucoup moindres dimensions et se compose d'une simple porte, à deux vantaux séparés par un pilastre à chapiteau, avec encadrement de feuilles de lierre, la porte surmontée d'une sorte de fronton. Dans ce fronton, de gauche à droite, sur un même rang, un miroir, un peigne, une quenouille, un fuseau et une corbeille à laine. L'épithaphe est gravée sur le bandeau supérieur de l'encadrement et sur le haut même de la porte :

ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΗΕΣΤΕΡΙΔΙ
ΓΥΝΑΙΚΙΚΘΗΕΥΚΒΑΧΧΥ

ΛΟCΜΗ	ΤΡΩΝΕC
ΜΝΗΜΗ'	Χ Α Ρ Ι Ν

Ἀσκληπιάδης Ἑσπερίδι | γυναικὶ χ(αί) Θησεύς
χ(αί) Βαγχύλος μήτρωνες | μνήμης χάριν.

Les μήτρωνες, ce sont les oncles maternels. Les parents nommés sont nombreux dans les épithaphes phrygiennes et souvent indiqués dans des

1. Inventaire MND. 45; *Acquisitions de l'année 1899*, n° 19. Hauteur, 0^m55; largeur, 0^m37.

2. La photographie a été faite par M. le Dr E. Pfuhl, professeur à l'Université de Göttingue, qui m'a très obligeamment autorisé à la reproduire.

formes barbares¹. En publiant une inscription de Dédé-keui, près Euménia, où figure la mention τῷ μήτρωνι², M. Ramsay ajoutait que μήτρων, pour lequel la forme normale est μήτρως, semble ne pas se retrouver ailleurs, sauf dans un épigramme métrique de Kotyaeum³ et peut-être un autre de Sardes⁴; mais, en réalité, on a la suite d'exemples ὁ μήτρως⁵, τῷ μήτρωνι⁶, τὸν μήτρως⁷ ou μήτρωνα⁸, οἱ μήτρωνες⁹, comme ὁ πάτρως¹⁰, τῷ πάτρῳ¹¹ ou πάτρωνι¹², τὸν πάτρως¹³ ou πάτρωναν¹⁴, οἱ πατρώ¹⁵, τοὺς πάτρονας¹⁶.

Il faut noter encore que, en outre des objets

1. Buresch, *Aus Lydien*, p. 45.

2. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 521, n° 362.

3. Kaibel, n° 371.

4. *Ibid.*, n° 322.

5. *Athenische Mittheilungen*, t. XVII, 1892, p. 198.

6. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 521, n° 362.

7. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. VIII, 1884, p. 386; t. XI, 1887, p. 450.

8. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XI, 1887, p. 470.

9. *Corp. inscr. graec.*, n° 3440.

10. *Ibid.*, n° 3827 q.

11. *Ibid.*, n° 3827 i.

12. *Ibid.*, n° 3850 b.

13. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. VIII, 1884, p. 382, 383; t. XI, 1887, p. 450.

14. *Corp. inscr. graec.*, n° 3827 ff.

15. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XI, 1887, p. 471.

16. *Corp. inscr. graec.*, n° 3827 ee. Sur μήτρως et πάτρως, cf. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. VIII, 1884, p. 383, et surtout Buresch, *Aus Lydien*, p. 45.

figurés sur le fronton, un sixième, un petit vase en forme d'alabastré, a trouvé place dans la porte à quatre compartiments, — dont trois sont occupés par la serrure et des anneaux, — dans le compartiment gauche du haut.

Un pas de plus dans la fusion des deux éléments de décoration, porte et objets usuels, est fait dans une stèle d'Acmonia¹. La surface en a malheureusement souffert et l'inscription est en grande partie mutilée et illisible :

...ΥΤΟ·ΙCΖΝΤΕΚΤΑΤΘΙ.....ΤΩ·Υ·Λ....
...ΗCΥΝΒΙΩΚΥΡΙΑΛΗΚ·Ο.....Υ·Ι.....
...ΤΙΑCΘΥΓΑΤΗΤΙCΕAY·Ω·Ο.....MNH
MHC
ΧΑΡΙ

....ΤΙCΑΝΠΡΟCΘΙC
....ΩΡΟΙCΠΕΡΙ²

Les quelques mots déchiffrables nous apprennent, on le voit, que la tombe a été élevée du vivant de ses auteurs, ζῶντες, dont un seul nom se reconnaît, Κυρίλλη, pour l'un d'eux, ἑαυτῷ, et son conjoint, συνβίῳ, et que, afin d'en défendre la propriété, on menaçait le violateur de l'imprécation que nous avons étudiée plus haut, τις ἂν προ-

1. Inventaire MND. 709; *Acquisitions de l'année 1904*, n° 8.
Hauteur, 0^m60; largeur, 0^m76.

2. Les Ω , impossibles à rendre typographiquement, sont d'une forme très particulière.

σάσει χεῖρα τὴν βαρύφθονον οὕτως ἄωροις περιπέ-
σοιτο συμφοραῖς.

Pour toute décoration, un triple encadrement d'oves et de perles, dont on ne peut douter qu'il simule un portail, — quoique, à la façon dont la stèle est coupée dans le bas, la porte n'eût pas sa hauteur naturelle, — et, à l'intérieur de ce portail, sans vantaux ni compartiments, jetés pêle-mêle, un grand couteau, une outre, un miroir, un peigne, une double hache, une quenouille servant de perchoir à un oiseau privé et un fuseau.

Nous avons donc trouvé, d'abord dans les stèles de Gunckeuï, la porte traitée au naturel et ses vantaux ou compartiments occupés par les seuls objets qui leur conviennent, des décors géométriques ou une serrure et des anneaux. Dans la stèle d'Otourak, les objets familiers, occupant le fronton qui leur appartient légitimement, empiètent déjà sur un des compartiments de la porte. Enfin, les voici qui envahissent complètement une place où ils n'ont que faire, comme si l'artiste ne se souvenait pas qu'il a donné à la stèle l'apparence d'une porte. Il y a là un processus que M. Noack, dans un article sur des stèles funéraires de Dorylée, a parfaitement indiqué, en même temps qu'il faisait justice d'une explication proposée presque concurremment pour les mêmes monuments par M. Joubin¹. D'après celui-ci, les com-

1. *Athenische Mittheilungen*, t. XIX, 1894, p. 315-334.

partiments figurés sur les stèles, avec les objets qui les garnissent, représenteraient les diverses pièces d'une habitation, chambre à coucher, toilette, cellier à provisions, etc., d'après le principe qui préside à la décoration de la tombe égyptienne¹. M. Joubin, sans doute, fait cette réserve que, entre les deux hypothèses, — y voir ou une mode importée d'Égypte par les Romains ou le souvenir d'une tradition phrygienne, — il estime plus vraisemblable la seconde². Je ne crois pas que, fût-ce ainsi corrigée, son explication puisse trouver crédit. Il n'est pas douteux que, alors même qu'elles sont couvertes d'accessoires qui auraient dû prendre place sur le seul fronton, les stèles représentent une simple porte, non pas, remarque justement M. Noack³, la vague porte qui donne accès à l'Hadès, mais la porte réelle, véritable, des vieux tombeaux phrygiens : dans ceux-ci, où la chambre funéraire est taillée dans le roc, il est tout naturel que l'entrée figure une porte et les stèles de l'époque romaine ne sont qu'une dégénérescence traditionnelle de ces tombeaux rupestres des siècles antérieurs.

L'aboutissement de cette tradition se peut reconnaître dans une dernière stèle d'Acmonia⁴, où,

1. Joubin, *Revue archéologique*, 1894, t. I, p. 182-183.

2. *Ibid.*, p. 183.

3. *Athenische Mittheilungen*, t. XIX, 1894, p. 326.

4. Inventaire MND. 422; *Acquisitions de l'année 1901*, n° 50. Hauteur, 0^m60; largeur, 0^m40.

de la porte disparue, il ne reste plus que l'encadrement à feuilles de lierre et où les vantaux et



FIG. 4. — STÈLE FUNÉRAIRE DE MARIOS, ZOTIKOS,
ANTONINOS, ANTONINÉ ET AMMIANÉ.

compartiments, absents comme dans l'exemple précédent, ont fait place à des registres horizon-

taux superposés, qui en contredisent, loin de l'évoquer, le souvenir (fig. 4). Dans ces registres, un étui contenant une spatule, une outre, un objet assez difficile à déterminer qui peut être une sorte de couteau ou serpette, un peigne, une corbeille, un miroir.

L'épithaphe, gravée à la fois sur le fronton, — immédiatement au-dessous de la rosace qui en orne la pointe, — dans le plus bas des trois registres et sur la partie inférieure de la pierre, est ainsi conçue :

ΕΤΟΥΣ·Τ·Ν·Ε·Α
ΑΜΜΙΑΣΕΚΥΡΟΙΣΠΑ
ΑΚΚΡΙΣΠΗΚΣΥΝΒΙΩΓ
ΑΥΚΥΤΑΤΩΜΑΡΙΩ

ΚΟΝΗCΙΜΩΔΑΕΡΙ
ΚΤΕΚΝΟΙCΤΑΧΥΜΟ
ΙΡΟΙCΖΩΤΙΚΩΚΑΝ
ΤΩΝΙΝΩΚΑΝΤΩ
ΝΙΝΗΚΑΜΜΙΑΝΗΕΠΟΙ
..... ΜΝΗΜΗCΧΑ'

Ἔτους τνε'. | Ἀμμία CΕΚΥΡΟΙCΠΑ | Α x(αὶ)
συνβίω γ|λυκυτάτῳ Μαρίῳ | x(αὶ) Ὀνησίμῳ δαέρι

1. Les Ω ont la même forme caractéristique que dans l'inscription précédente. Il ne subsiste plus, au moins au début, que le sommet des lettres de la dernière ligne : ΜΝΗΜΗC, avec les lettres liées, se laisse reconnaître; il semble qu'il y ait auparavant d'autres caractères que la fin de ΕΠΟΙ | ΗCΕΝ.

| καὶ τέχνοις ταχυμο|λοῖς Ζωτικῶ καὶ) Ἀν|τωνίνῳ
καὶ) Ἀντῶ|νίνῃ καὶ) Ἀμμιανῇ ἐπο|ήσεν.. μνήμης
χα|ρίν].

Elle n'offre d'autres difficultés qu'un A à la fin de la première ligne et un autre au début de la troisième, qui semblent faire double emploi, et le nom barbare **CEKYPOICTA**, dont la lecture est pourtant certaine¹.

L'intérêt est dans l'indication de la date **ἔτους** **τνε'** = 355, qui correspond bien à la fin de la période à laquelle appartiennent la majeure partie des épitaphes datées des régions voisines. Citons seulement, à titre d'exemples, les dates de 305 = **τε'** sur une autre stèle d'Acmonia², de 308 = **τη'** sur une d'Islam-keui près Acmonia³, de 311 = **τια'** sur une d'Euménia⁴, de 312 = **τδ'** sur une de Maimul près Aizani⁵, de 322 = **τχδ'** sur une d'Hassan-keui, entre Ouchak et Afioun-Karahissar⁶, de 328 = **τχη'** sur une d'Ouchak⁷, de 338

1. Sur l'emploi de **δαήρ**, beau-frère, dans les épitaphes phrygiennes, cf. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. VIII, 1884, p. 383.

2. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XVII, 1893, p. 259.

3. *Ibid.*, p. 262.

4. *Corp. inscr. graec.*, n° 3896.

5. *Athenische Mittheilungen*, t. XXV, 1900, p. 408.

6. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XVII, 1893, p. 272.

7. *Ibid.*, p. 263; Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 653.

= $\tau\lambda\eta'$ sur une de Dinair¹, de 342 = $\tau\mu\epsilon'$ sur une d'Acmonia², de 354 = $\tau\nu\delta'$, enfin, sur une dernière d'Ouchak³. L'ère employée communément en Phrygie étant l'ère provinciale de Sylla⁴, dont le point de départ est l'année 85 ou 84 avant J.-C., nous amène pour notre stèle à la date de 271 après J.-C.

Il peut être intéressant, enfin, de rapprocher de cette série de stèles phrygiennes une dernière stèle, provenant de Philadelphie⁵ (fig. 5), certainement d'une époque beaucoup plus ancienne, et dont les représentations, — un repas funèbre, une scène d'adieux, — ne s'éloignent pas des sujets ordinaires des stèles gréco-romaines de Smyrne et de la côte, mais dont le fronton offre un détail très typique. On y voit, en effet, non pas deux lions, comme avait cru y distinguer M. Buresch, qui l'avait remarquée à Philadelphie⁶, mais un lion terrassant un taureau qui lui fait face, le corps allongé, les pattes de devant ployées, la tête contre terre. Le lion vainqueur du taureau, le lion posant la patte sur une tête de taureau, c'est, on le sait, un des motifs qu'offrent les tombeaux

1. *Bulletin de correspondance hellénique*, p. 248.

2. Ramsay, *Cities and bishoprics of Phrygia*, t. II, p. 652.

3. *Athenische Mittheilungen*, t. XXX, 1905, p. 327.

4. Sur l'emploi de cette ère, même en Lydie, concurremment avec l'ère d'Actium, Buresch, *Aus Lydien*, p. 20-26.

5. Inventaire MND. 49; *Acquisitions de l'année 1899*, n° 78. Hauteur, 1^m10; largeur, 0^m45.

6. *Aus Lydien*, p. 14-15, n° 12.

rupestres de Phrygie. Le seul exemple, d'ailleurs



FIG. 5. — STÈLE FUNÉRAIRE DE MÉTRODOROS ET ZÉNON
ET DES ENFANTS DE MÉTRODOROS.

que je connaisse à en citer sur une stèle funé

raire est une stèle de Gédiz, dans la Phrygie Épictète, qui a conservé la décoration phrygienne traditionnelle empruntée aux objets familiers et dans le fronton de laquelle se voient deux lions opposés, la patte sur une tête de taureau¹.

Au-dessous, deux registres de reliefs avec de très visibles traces de couleur rouge. D'abord, un banquet funèbre : homme couché dans la pose ordinaire, tenant un rhyton dans la main droite levée, femme drapée assise portant un enfant, deux serviteurs et deux tables chargées de mets. Au-dessous encore, jeune homme drapé donnant la main à un enfant plus petit et deux autres enfants, dont l'un joue avec un chien devant une haute colonne qui porte, non pas un coq, comme le dit M. Buresch², mais un sphinx ailé assis³. Sur la base, l'épithaphe :

ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΣ ΚΑΙ ΖΗ
ΝΩΝΟΙΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΚΑΙ ΤΑ ΜΗΤΡΟΔΩΡΟΥ
ΠΑΙΔΙΑ ΠΛΟΥΤΙΩΝ
ΚΑΙ ΜΕΝΕΚΡΑΤΗΣ
ΚΑΙ ΝΕΚΤΑΝΩΡ ΧΑΙΡΕΤΕ

Μητρόδωρος καὶ Ζή|νων οἱ Ἀπολλωνίου | καὶ τὰ
Μητροδώρου | παῖδια Πλουτίων | καὶ Μενεκράτης |
καὶ Νεκτάνωρ χαίρετε.

1. *Athenische Mittheilungen*, t. XIX, 1894, p. 327, fig. 6.

2. *Aus Lydien*, p. 328.

3. *Jahrbuch d. k. deutschen Institut*, t. XX, 1905, p. 51, n° 5.

A remarquer le nom de Νετάνωρ, qui semble nouveau, mais qui peut être rapproché de Νει-
χάνωρ, qui figure sur une stèle de Kotyaeum¹.
La stèle de Gédiz nous fournit en même temps
une date, ἔτους σς' = 202, soit 118 ap. J.-C.,
qui convient fort bien aussi à notre exemplaire,
d'un siècle et demi, par suite, antérieur à la stèle
précédente de Marios, Zotikos, Antoninos, Anto-
niné et Ammiané.

1. *Athenische Mittheilungen*, t. XXV, 1900, p. 469.

LA TÊTE PATIBULAIRE

CONSERVÉE

AU MUSÉE D'ORLÉANS

Par M. C. ENLART, membre résident.

Lu dans la séance du 28 mars 1906.

En visitant dernièrement le Musée des tombeaux établi à Orléans dans le sous-sol du Musée historique, mon attention fut attirée par une tête grimaçante, en pierre calcaire, fine et compacte, un peu plus grande que demi-nature, suspendue par un anneau de fer.

Le distingué conservateur du Musée, notre correspondant M. Léon Dumuys, voulut bien me donner quelques renseignements sur la trouvaille de l'objet, découvert en 1903 à cinq mètres de profondeur en creusant un puits dans une maison sise rue des Murlins, n° 127¹, et il vient de me

1. Cette maison est tout à fait en dehors de la ville, près de la poudrière et du champ de manœuvres, dit des *Groues*, et non loin d'une ancienne léproserie dite *Aux Aydes*, située en bordure de la grande route de Chartres. L'objet fut recueilli par un peintre, M. Robert, qui en a fait don au Musée.

faire l'aimable surprise de m'envoyer la photographie (fig. 1) que je suis heureux de vous communiquer de sa part.



FIG. 1. — TÊTE CONSERVÉE AU MUSÉE HISTORIQUE
D'ORLÉANS.

(Crypte des tombeaux.)

Ce qui m'avait frappé à première vue dans cette étrange sculpture, c'est sa ressemblance frappante avec un objet célèbre en Alsace, le *Klapperstein*, ou la Pierre des Bavards, à Mulhouse (fig. 2),

à laquelle M. Stœber a consacré une notice en 1856¹.

Parmi les tâches difficiles que le moyen âge avait courageusement assumées, plus courageusement poursuivies, il y eut, à côté de la quadrature du cercle, du Grand-Œuvre et du mouvement



FIG. 2. — LE « KLAPPERSTEIN » DE MULHOUSE.

(D'après le *Magasin pittoresque*.)

perpétuel, bien des efforts tentés pour mettre les femmes à la raison. La littérature ne permet guère de croire qu'ils aient été fructueux : elle est de nature à consoler nos contemporains.

Et pourtant, nos vieilles coutumes témoignent

1. Aug. Stœber, *Notice historique sur le Klapperstein*. Colmar, 1856, in-8°. — Cette notice a été résumée dans le *Magasin pittoresque*, t. XXV, 1857, p. 384.

parfois de beaucoup d'expérience et de philosophie chez leurs auteurs : alors que l'homme qui a injurié son semblable est passible d'une simple amende, la femme, qui sous le moindre prétexte, à la moindre démangeaison se répand en flot d'invectives dont rien ne peut plus arrêter le cours, la femme, dis-je, est en outre punie dans ce qu'elle a de plus sensible, dans son amour-propre ; elle est condamnée à une exhibition infamante et, qui pis est pour elle, ridicule.

La coutume d'Argonne, en 1263, lui donne le choix entre une amende de cinq sols, à répartir entre le seigneur, le mayeur et l'offensé, et l'obligation de suivre la procession du dimanche en chemise, une pierre attachée au cou.

M. Stœber a retrouvé cette coutume dans toute l'Allemagne, en Frise, en Flandre, et dans les pays scandinaves. Grimm et Michelet l'avaient déjà constatée en divers lieux, au XIV^e et au XV^e siècle.

En Alsace, elle avait cours à Mulhouse et à Ensisheim. On la retrouve également en Hongrie, où une pierre patibulaire s'est conservée à Budesin ; celle-ci a été publiée au tome II du *Magasin Pittoresque*¹.

Ces pierres portaient des noms caractéristiques.

Les uns expriment leur destination : *Schandstein*, pierre d'infamie, *Lesterstein*, pierre du vice, *Klapperstein*, pierre des bavards.

1. T. II, 1834, p. 378, figure.

Les autres désignent leur forme, car le moyen âge aimait à mettre de l'art partout : *Kraentenstein*, pierre du crapaud, est un nom qui semble témoigner que ces crapauds, que les sculpteurs promenaient si volontiers sur le corps des damnés ou des personnages symboles du vice¹, ont aussi pris la forme de pierre patibulaire. D'autres se nomment *pfeife*, sifflet, ou *fiedel*, violon ; le sifflet est encore aujourd'hui un signe de méses-time ; quant au violon, c'est un instrument à danser, et sans doute accompagnait-il de son ironie la danse de la condamnée, que la personne offensée était autorisée à faire marcher en la piquant d'un aiguillon.

Ailleurs, la pierre s'appelle *Büttelsflache*, la bouteille du bourreau, et, en effet, elle a la forme de ces grands flacons plats de métal du xv^e siècle qui s'attachaient par des chaînes au bât des bêtes de somme pour fournir des provisions de voyage. Sans nul doute, c'est à la suite d'excès bachiques que plus d'une femme se laissait emporter par le genre d'éloquence pour récompense duquel l'ordre du *Büttelsflache* avait été institué. Sur le *Büttels-*

1. Voir les Jugements derniers, notamment à Bourges, vers 1300, et dans un bas-relief récemment découvert à York, qui sera publié par M. John Bilson ; les Supplices de la luxure au xii^e siècle à Moissac et Charlieu, et la figure allégorique de l'Homme symbolisant la concupiscence au grand portail de Bâle, à la fin du xiii^e siècle ; à celui de Strasbourg au xiv^e.

flache de Budessin, qui peut avoir été sculpté au xvi^e siècle, se voit dans un médaillon circulaire une scène de dispute entre deux femmes.

Ce type de pierre est à rapprocher du tonneau d'infamie dans lequel on entraînait le corps de la patiente pour la promener, selon la coutume de Valenciennes¹ ou de certaines villes d'Allemagne².

Les pierres patibulaires de Mulhouse et d'Orléans représentent simplement une tête de femme en colère dans toute la laideur et le ridicule que sa passion peut lui donner³. Toutes deux montrent les dents et ont le crâne rasé, ce qui était un signe d'infamie. Ainsi traitait-on les sorcières et les femmes de mauvaise vie, et M. Le Blant a démontré que la raison qui les faisait confier aux soins du barbier était de les empêcher de dissimuler dans leur toison des talismans qui les eussent mises à l'abri des douleurs du supplice⁴. Avaient-elles déjà trouvé, pour en porter quand

1. Voir Maurice Bauchond, *La justice du magistrat de Valenciennes*. Paris, 1904, in-8°, p. 49. Cette peine n'apparaît qu'au xvi^e siècle.

2. On voit de ces instruments au Musée national bavarois de Munich.

3. C'est à la même idée que répondent certains masques patibulaires, dont le port est en outre douloureux, et que l'on conserve au Musée national bavarois de Munich et au château de Nuremberg.

4. Ed. Le Blant, *De l'ancienne croyance à des moyens secrets de défer la torture*. Mémoires de l'Académie des Inscriptions, 1892.

même, les procédés ingénieux dont usent les cambrioleurs actuels que l'on fouille et que l'on dévêt? L'histoire ne le dit pas, que je sache.

Le *Klapperstein* pèse 12 kilogrammes ; la pierre d'Orléans ne pèse que 2 kil. 320 gr.

La tête d'Orléans, comme celle de Mulhouse, montre les dents, mais celle de Mulhouse tire en outre la langue, cette langue haïssable dont vient tout le mal. Une autre différence est que le *Klapperstein* est suspendu par deux anneaux à sa chaîne de fer, tandis qu'un seul anneau scellé dans l'occiput de la tête d'Orléans la rattachait à un collier semblable.

On sait que le *Klapperstein* de Mulhouse est suspendu sous une fenêtre de l'hôtel de ville où a été inscrit, dans un cartouche, le quatrain suivant, complétant l'avertissement salutaire que donnait sa vue :

*Zum Klapperstein bin ich gennant
Den boeszen Maeulern wohl bekannt
Wer Lust zu Zank und Hader hat
Der muss mich tragen durch die Stadt.*

Je suis nommée la pierre des bavards, — bien connue des mauvaises langues. — Quiconque prendra plaisir à la dispute et à la querelle — devra me porter par la ville.

Le *Büttelsflache* de Budessin fut employé pour la dernière fois en 1675, mais c'est seu-

lement en 1798, quand Mulhouse fut réunie à la France, que le *Klapperstein* cessa d'être en usage : on comprend que les hommes de la Révolution française aient été indulgents pour les bavardages et les injures ; aussi ne peut-on que leur savoir gré d'avoir épargné la célèbre tête.

Celle d'Orléans semble, au contraire, avoir payé de la perte de son nez les rancunes accumulées des mégères du pays, et semble avoir été jetée à la voirie. A quelle date faut-il faire remonter cette vengeance ? C'est là un problème que je n'ai pu résoudre, et je n'ai pu, ce que je regrette tout autant, trouver un texte orléanais mentionnant la condamnation au port de la pierre au col. En effet, les documents de la série B (justice) des archives du Loiret décrits jusqu'à présent dans les Inventaires ne remontent pas au delà du XVII^e siècle.

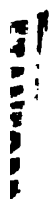
La tête conservée au Musée paraît remonter à la première moitié du XVI^e siècle. Elle serait plus ancienne que celle de Mulhouse. Le modelé gras et souple du tour des yeux semble indiquer cette époque et témoigne de la science du sculpteur ; la bouche, au contraire, est d'une forme brutale et inexacte, et dessinée sans aucun sentiment, mais il semble évident qu'elle a été grossièrement retouchée, de même que l'œil droit a été retouché brutalement et avec un mauvais outil, peut-être par quelque malfaisant enfant.

Le nez a été cassé et l'on s'est acharné à le

faire disparaître, ce qui achève de faire de la tête un objet horrible.

Le voisinage de l'ancienne léproserie pourrait faire penser à une effigie de lépreux. Le port de cette tête aurait-il été à Orléans une punition réservée à ces malheureux quand ils contrevenaient à leurs règlements sévères?

Tout horrible qu'elle est, elle est précieuse, car c'est un objet d'une grande rareté, unique sur le territoire actuel de la France, où plus qu'ailleurs la rancune populaire s'est acharnée à faire disparaître les instruments de justice, et cette tête est peut-être le seul document qui atteste l'existence à Orléans d'une coutume très répandue dans d'autres régions.



LES ANCIENNES LOCALITÉS DISPARUES

DU PAS-DE-CALAIS

Par le Comte DE LOISNE, membre résident.

Lu dans la séance du 18 avril 1905.

Les villages comme les hommes ont leur destinée, et, si leur vie est plus longue, ils participent à la fragilité des créations humaines.

Des causes multiples ont amené dans notre région la destruction ou la dépopulation d'anciennes localités prospères : les guerres du moyen âge d'abord, surtout celles du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle. Uzon, près Aix-Noulette; la villa d'Attimont, près Willerval; Maunice, près Auchy-lez-Hesdin; Bonemghem, près Clairmarais; les Bronnes, près Achicourt, disparurent avant le ^{xi}^e siècle. Les Aimezeures, Avrent, Bélinghem, Bosc, Courtalon, la Cressonnière, Hourech cessent d'être habités au siècle suivant. Philippe-Auguste détruit Bonham de fond en comble en 1209; Brucham disparaît en 1346 et Axles, Contehem, Hébergues, le Mont-de-Kersuin, vers la même époque. L'occu-

pation anglaise ruine Bodericke¹, Bowère² et Markène, aux xv^e et xvi^e siècles. Théroouanne, l'antique capitale de la Morinie, est rasée en 1553, par ordre de Charles-Quint, et Hesdin a le même sort. Le hameau des Écureux, près Écuire, est détruit pendant les sièges de Montreuil de 1537 et 1544. Émy, incendié, disparaît en cette même année. Fordres, Liégescourt et Hervin restent sans habitants. Pestivillers, Ouvencourt, Renau-court et Semblethun sont abandonnés dans le cours du xvii^e siècle.

La modification de nos côtes a aussi amené la ruine de plusieurs centres habités. Les vents d'ouest apportèrent sur certains points de tels ensablements qu'on vit des dunes s'élever d'un mètre en une nuit. Rombly, incendié en 1346, fut enseveli sous les sables. Bellefontaine et le Choquel, anciens sièges de bailliage, disparurent de même au xv^e siècle. L'église de Berck qui, au moyen âge, était près de la mer, en est maintenant distante de trois kilomètres, et des maisons construites il y a une vingtaine d'années sont déjà ensablées.

D'autres villages ont été abandonnés pour des causes économiques que nous ignorons ou absorbés par la localité voisine qui s'est développée à leurs dépens. Tels Ermincourt, qui, réduit à la fin du xviii^e siècle à quelques maisons, s'est

1. Comm. de Coquelles.

2. Comm. de Sangatte.

confondu avec Hamelincourt; Émy, dépeuplé au xvi^e siècle et absorbé par Montcavrel; Espel-lecques, par Guines; Fontaine, par Rœux; Fros-mortier, par Galametz; Hénincourt, par Estrées-Cauchy; Hottinghem, par Andres; Mofflaines, par Tilloy; Morcourt, par Rivière; Mussem, par Ecques; Neuville, par Dainville; Noristel, par Manin; Soitbertmetz, par Tortefontaine; Steneland, par Beuvrequen.

Pour d'autres, à l'inverse de Saturne qui dévorait ses enfants, ce fut le hameau qui devint la localité principale aux dépens du chef-lieu. C'est ainsi qu'Athies, jadis secours de Farlu, s'annexa son chef-lieu paroissial au point d'en faire perdre le nom; Simencourt, l'ancienne Mainbodville; Campagne-lez-Boulonnais, Ricquebourg; Sangatte, Saint-Martin-de-Sclives, etc.

Le nécrologe de nos anciens lieux habités que nous avons dressé d'après les textes et les découvertes archéologiques présentera des identifications inédites et ne sera pas, nous l'espérons, sans utilité pour la topographie ancienne et l'archéologie du département du Pas-de-Calais.

AIMEZEURES (LES), ancienne villa, commune de Bienvillers.

Parmi les quarante-cinq autels de l'abbaye de Saint-Vaast mentionnés en 1098 dans le privilège de l'évêque Lambert, figure *Amesels*¹. On le re-

1. *Cartulaire de Saint-Vaast*, p. 65.

trouve en 1102 et 1136 sous la forme *Hamesels* (*hamesellus*, le petit hameau, diminutif de *hamellus*) dans les bulles des papes Pascal II¹ et Innocent II², et, en 1169, sous celle de *Hamesaez* dans le privilège d'Alexandre III³. Cette localité est dénommée *Hameseus*, en 1247, dans une liste des biens de Saint-Vaast⁴. Au xvi^e siècle, elle fut dévastée par les guerres, et, depuis lors, resta inhabitée. Ce ne fut plus qu'un simple fief : *les Hamezeux-en-Artois*, mentionné par D. Grenier en 1559⁵; puis, à la confection du cadastre, un lieu dit de la commune de Bienvillers : *les Aimezeures*.

ATTIMONT (LA VILLA D'), ancien village, commune de Willerval.

Les découvertes archéologiques faites dans le cours du dernier siècle ont, à défaut de textes, révélé l'existence d'une villa gallo-romaine dans la commune de Willerval, au lieu dit *la Villa-d'Attimont*⁶. On a trouvé, en cet endroit, les restes d'importantes constructions : fondations et caves, tombes et débris de vases, chenets en bronze historiés et statuettes⁷, et, dans un champ voisin

1. *Cart. de Saint-Vaast*, p. 71.

2. *Ibid.*, p. 77.

3. *Ibid.*, p. 95.

4. *Cart. des chapellenies d'Arras*, fol. 16 v^o.

5. T. CLXXXIV, fol. 230 r^o.

6. Le mot *villa*, au moyen âge, désigne un village ouvert, par opposition aux mots *castrum*, *castellum*, qui indiquent des lieux fortifiés.

7. *Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais*, ARRAS, t. II, p. 274.

dit le *Champ-à-Liards*, de nombreuses monnaies au type des Constantins¹. Le vocable lui-même, *Attini mons*, indique une origine gallo-romaine.

AUTINGHEM, ancien village, commune de Guînes.

Ce vocable d'origine germanique, qui présente la combinaison du suffixe *hem* avec un nom propre, était porté par un écart de la paroisse de Guînes, que la Chronique d'Andres mentionne dès l'année 1084². L'église primitive de l'abbaye fut même construite avec les pierres d'une carrière située *inter montem de Filnes et Antingehem*³, c'est-à-dire entre le mont de Fiennes et Autinghem. Un certain Baudouin d'Autinghem (*Atlingahem*, *Antingahem*) paraît dans une charte d'Eustache de Fiennes de 1167⁴, et, en septembre 1264, le comte de Guînes Ernoul approuve la vente de seize mesures de bois faite à l'abbaye de Saint-Léonard de Guînes, près de *Hantinghem*, *encosté de bois de l'hospital des malades Espelleke*⁵.

Cet ancien village d'Autinghem doit être distingué du lieu dit *Hostinghem*, *Hotinghem*⁶, qui se trouvait sur le territoire d'Andres⁷.

1. Terninck, *L'Artois souterrain*, t. II, p. 170-171.

2. *Chronic. Andr.*, p. 783 a et b.

3. *Ibid.*, p. 813 a.

4. *Ibid.*, p. 787 b.

5. Duchesne, *Maison de Gand et de Guînes*, pr., p. 290.

6. *Chronic. Andr.*, p. 783 b.

7. Courtois identifie à tort Autinghem avec Hauteville-sur-Saint-Englevert (Chronique de Lambert d'Andres, *Topographie du comté de Guînes*, p. 509). Jamais le suffixe germanique *Hem* n'a été remplacé par le suffixe gallo-romain *villa*.

AVRENT, ancien hameau, commune de Tigny-Noyelles.

Le cartulaire de Dommartin cite en 1123 et en 1159¹ un écart du nom d'*Avrein*, *Avrench*, dont les marais, qui appartenaient à l'abbaye précitée, s'étendaient entre la chaussée de Noyelles et le moulin de Tigny. *Avrenc prope Tingni* est également mentionné au XIII^e siècle dans le terrier de Dommartin². Ce nom a disparu de la topographie de notre département.

AXLES, ancien village, commune de Coquelles.

Ce village, mentionné dans la Chronique d'Andres sous la forme *Ales*, *Asles*, *Azles*, confinait à ce qui est devenu le hameau de la Chaussée³. Robert d'*Asles* figure comme témoin, en 1116, dans une charte de Manassès de Guines⁴. Wautier de *Aslas*, nommé dans un acte plus ancien, paraît en 1136 dans diverses donations faites par Eustache de Balinghem à l'abbaye d'Andres⁵, et Simon de Coquelles, au mois de mars 1223, date une charte de ce village : *Datum apud Ales*⁶. Sa situation le faisait distinguer en deux sections, dont l'une portait le nom de Westaxles. En 1183, Alulphe

1. *Cartulaire de Dommartin*, fol. 56 b v^o.

2. 1252 (Bibl. nat., *terrier de Dommartin*).

3. Ce hameau forme le centre de la commune de Coquelles et tire son nom de la route pavée (*calceia*) qui y passe, se dirigeant sur Calais.

4. *Chronic. Andr.*, p. 796 a.

5. *Ibid.*, p. 796 b et 814 b.

6. *Ibid.*, p. 798 b.

d'Axles donna à l'abbaye de Licques les deux tiers de sa dime de *Westaxla*¹, que le pape Lucius III désigne par les mots : *decimam in Axla*; ce qui prouve que *Westaxla* était la partie ouest du village et que c'est à tort que ce vocable a été identifié à *West-Yeuse*, hameau de Landrethun-lez-Ardres. C'est à Axles, *apud Axlas*, que le sénéchal de Boulonnais, Eustache le Moine, convoqua en 1203 les habitants de la terre de Merck pour creuser un fossé destiné à protéger le pays contre ses turbulents voisins de Guînes. Le texte porte que ce village se trouvait *juxta calcatam quæ ducit ad Nivennam*², c'est-à-dire près de la chaussée qui conduisait à Nieulay et au canal de Calais.

On en trouve encore mention en 1280³ et en dernier lieu en 1340⁴. Les comtes de Boulogne y possédaient une sergenterie.

BAZÈQUE (LA), ancien hameau de la paroisse d'Achicourt englobé dans Arras.

La Bazèque, *Basilica*, vocable d'origine ecclésiastique, figure parmi les quarante-cinq autels de Saint-Vaast mentionnés en 1098 dans le privilège de l'évêque Lambert⁵, puis, en 1102 et 1136, dans les bulles d'Innocent II *de libertate monasterii et*

1. *Chartes de Licques*, n° 14.

2. Lambert d'Ardres, p. 385.

3. Duchesne, *Maison de Guînes*, pr., p. 295.

4. *Dictionnaire historique et archéologique du Pas-de-Calais*, BOULOGNE, t. II, p. 207.

5. *Cart. de Saint-Vaast*, p. 66.

*altarium*¹, et, en 1152, dans celles du pape Eugène III². On retrouve cette localité, en 1231, sous la forme française *le Bazècle* et *le Basacle*³. Un certain Guérard Petit en était curé en 1445, époque où fut conclu, le 6 novembre, un accord entre ce prêtre, l'abbaye de Saint-Vaast et le couvent des Filles-Dieu, au sujet des dîmes et des oblations de la paroisse d'Hées⁴. En 1524, un registre de Saint-Vaast contient un inventaire de la cure de *la Basècle*⁵. Il y avait encore une église dans ce village au XVII^e siècle ; c'était même le but d'une promenade très fréquentée des Arrageois⁶.

BÉLINGHEM.

Près de Wissant se trouvait une villa d'origine gallo-romaine, du nom de Bélinghem. Elle figure en 1173 dans le privilège du pape Alexandre III confirmatif des possessions de l'abbaye de Samer⁷ et est désignée sous la forme *Evelinghehem* dans la bulle d'Innocent III du 5 avril 1199⁸. Lambert d'Ardres, au XIII^e siècle, l'appelle *Belingham juxta Witsandum*⁹. Suivant

1. *Cart. de Saint-Vaast*, p. 71.

2. *Ibid.*, p. 81.

3. Arch. du Pas-de-Calais, série H, *Abbaye de Saint-Vaast*.

4. *Ibid.*, H. 1663.

5. *Ibid.*, H. 1047.

6. *Dictionn. histor. et archéolog.*, ARRAS, t. I, p. 153.

7. *Chartes de Samer*, p. 129.

8. *Ibid.*, p. 140.

9. Lambert d'Ardres, p. 221.

Courtois¹, ce serait une ancienne forme d'Her-velinghem, canton de Marquise, ou d'Inghen, commune de Tardinghen; mais pareille métamorphose est impossible au point de vue phonétique. Il s'agit d'un village disparu, dont rien n'a conservé le souvenir.

BELLEFONTAINE, ancien village, commune de Condette.

Bellefontaine, dont le manoir est mentionné au XIII^e siècle², était, dès 1285, le chef-lieu d'un des huit bailliages du Boulonnais. Son ressort s'étendait sur Condette, Saint-Étienne, Hesdigneul, une partie de Carly, Verlincthun, Samer, Wierre-au-Bois, Neufchâtel, Nesles, Florincthun, Haffreingue et Escames. Ce bailliage fut réuni en 1550 à ceux d'Étaples et du Choquel et supprimé par un édit de juin 1745. Le château³ dominait un village de deux cents feux s'étendant entre la voie romaine et la mer, dont l'église paroissiale était dédiée à Saint-Martin⁴. Il comprenait d'importantes garennes, les *garanes de Belesfontene*, où se pourvoyait l'hôtel de la comtesse Jeanne⁵. Au XIV^e ou

1. *Index géographique de la chronique de Lambert d'Ardes*, p. 490.

2. Arch. nat., J. 1125, n° 10.

3. *Ibid.*, p. 15, n° 489.

4. *Bull. des Antiquaires de la Morinie*, t. V, p. 253.

5. 1338. Compte de Marguerite d'Évreux (*Mém. de la Soc. acad. de Boulogne*, t. IX, p. 312).

au xv^e siècle, il disparut dans les sables, dont l'envahissement désole toute la côte, et, au xvii^e siècle, Leroy de Lozembrune nous apprend que les deux bailliages avaient choisi pour siège de leur juridiction commune la paroisse voisine de Neufchâtel située plus loin de la mer¹.

BERQUEN, ancien village, commune d'Outreau.

Ce nom, d'origine germanique (*Berk hem*), était celui d'une ancienne villa de l'abbaye de Samer mentionnée, dès 1112, dans une charte du comte de Boulogne Eustache III², puis dans des actes confirmatifs de 1141³, 1145⁴, 1161⁵, 1178⁶, dans la bulle d'Innocent III de 1199⁷ et dans une charte de Renaud de Dammartin et d'Ide de 1210. Le couvent précité posséda la seigneurie de ce lieu jusqu'en 1790. C'est aujourd'hui un simple lieu dit de la commune d'Outreau, à l'ouest de la ferme du Renard.

BODERICKE, commune de Coquelles.

Une charte de Charles le Bon, comte de Flandre, mentionne, vers 1119, la paroisse de *Budreke* en même temps que celle de *Piplingehem*, qui est

1. Cf. Luto, *Mém. ms.*, p. 18.

2. *Chartes de Samer*, p. 113.

3. *Ibid.*, p. 118.

4. *Ibid.*, p. 121.

5. *Ibid.*, p. 127.

6. *Ibid.*, p. 129.

7. *Ibid.*, p. 147.

Peuplingues¹; les terres données en 1193 par Eustache de Coquelles à l'abbaye d'Andres y étaient situées².

Les chartes de N.-D. de Licques, d'autre part, font mention de Bodericke en 1183, 1185 et 1224. Par la première, la comtesse Ide approuve la remise faite par Didier, évêque de Thérouanne, de l'église *que Budrick dicitur*, à l'abbaye de Boulogne³. Dans la seconde, indépendamment de l'autel, il est fait mention de la dime de *Boderich*⁴. Ce village fut prospère jusqu'à la conquête anglaise. En 1338, nous voyons sa dime affermée par les comtes de Boulogne⁵, et, en 1556, la paroisse de Bodericke, *parish of Bodericke*, figure dans le terrier anglais du Calais⁶. Son territoire confinait à Nielles-lez-Calais et à Fréthun, dont il était séparé par un chemin reliant la Leulène⁷ aux marais. Il avait été annexé à Coquelles, ainsi que l'indique le terrier précité : *and to the said parish of Calkewell is annexed and joyned the parish of Boddericke*.

1. *Chronic. Andr.*, p. 803 b.

2. *Ibid.*

3. *Chartes de Licques*, p. 57 et 62 (*Mém. de la Soc. acad. de Boulogne*, t. XV).

4. *Ibid.*, p. 75.

5. *Mém. de la Soc. acad. de Boulogne*, t. IX, p. 322 et 326.

6. Fol. 122.

7. C'était la voie romaine de Thérouanne à Sangatte, passant à Hames-Boucres, Saint-Tricat, Fréthun, Coquelles et Peuplingues.

bientôt disparut et aujourd'hui Bonhem n'est plus même un lieu dit.

BOSC, ancien village, commune d'Acquin.

Ce vocable topographique, qui ne figure pas au dictionnaire de Courtois, était celui d'une ancienne villa située dans le territoire qui a formé la commune d'Acquin. Une charte de 1189 confirme la donation du *comitatus villarum Wal et Bosc* au profit de l'abbaye de Saint-Bertin¹ et une bulle du pape Grégoire IX, en date du 27 juin 1227, confirme à l'abbaye la possession de ce même *comitatus de Boscho*². Un certain Clérembauld portait, à cette époque, le nom de ce domaine³, qui disparut bientôt après de la topographie artésienne.

BOUCHENT, commune d'Hersin-Coupigny.

La bulle du pape Eugène III du 23 décembre 1152, confirmative des possessions de la collégiale de Béthune, mentionne une *villa que dicitur Buchesent*⁴. Ricouart identifie cette localité avec Beussent, canton d'Hucqueliers⁵; mais jamais Saint-Barthélemy n'a eu de droits dans cette paroisse et, dans les environs de Béthune, où il y a lieu de rechercher la localité, nous trouvons, en

1. Chartes de Saint-Bertin, n° 365.

2. *Ibid.*, p. 316.

3. *Ibid.*, n° 698.

4. Arch. du Pas-de-Calais, Chapitre de Saint-Barthélemy, carton 1.

5. Études sur les noms de lieu, arrond. de MONTREUIL, v° Beussent.

1579, sur Hersin-Coupigny, le fief de Bouchent¹, qui, au double point de vue onomastique et topographique, répond au *Buchesent* du privilège précité. On peut donc affirmer que ce village, aujourd'hui disparu, dépendait de la paroisse d'Hersin et que son origine remonte à l'époque franque.

BOWÈRE, ancien village, commune de Sangatte.

Le *village of Bowere* est mentionné, en 1556, dans le terrier anglais du Calaisis, comme dépendance de Sangatte. On sait que cette paroisse eut beaucoup à souffrir, sous l'occupation anglaise, des guerres qui ravagèrent les environs de Calais. Le hameau resta dépeuplé et son nom lui-même disparut.

BRÉDENARDE, ancien village du pays de ce nom.

Le vocable Brédenarde n'était pas porté seulement par le petit *pagus* qui comprenait les paroisses d'Audruicq, Nortkerque, Polincove et Zutkerque; les textes prouvent que ce nom servait à distinguer, au XII^e siècle, une paroisse aujourd'hui disparue qui était située dans le voisinage des localités précitées.

Geoffroy de Brédenarde fait, en 1084, une donation à l'abbaye d'Andres² et Manassès, comte de Guines, abandonne à ce couvent trente journaux de bois à Brédenarde³.

1. Arch. nat., P. 2046.

2. *Chronic. Andr.*, p. 784 b.

3. *Ibid.*, p. 783 b.

D'autre part, une bulle du pape Pascal II, de 1114, confirme à la même maison *altare de Bredenarda*¹, en même temps que les autels de Nort-Leulinghem, de Ferques et d'Elinghem. On cite la même paroisse dans une charte du comte Baudouin²; une donation est faite en plein plaïd à Brédenarde³ et un prêtre, du nom de Bernard, figure comme témoin à l'acte avec la qualification de *presbyter de Bredenarda*⁴, de curé de Brédenarde.

Les chartes de Licques mentionnent enfin, au XIII^e siècle, un certain *Henricus de Bredenarda*⁵.

Que devint cette paroisse dont on ne trouve plus mention à partir de cette époque? Nous l'ignorons; mais nous avons voulu en consigner l'existence éphémère.

BRONNES, ancienne villa, commune d'Achicourt.

Le diplôme du roi Eudes de 894, confirmant l'abbaye de Saint-Vaast dans ses possessions, mentionne parmi les villas de l'abbaye celles de Bronnes, *Broneiam villam ad portam [monasterii]*. Ricouart, dans ses études sur les noms de lieu, identifie ce vocable à Berneville, ce que ne permet pas la phonétique et condamne le contexte, Ber-

1. *Chronic. Andr.*, p. 794 b.

2. *Ibid.*, p. 788 a.

3. *Ibid.*, p. 796 a.

4. *Ibid.*

5. *Chartes de Licques*, p. 76.

neville étant déjà mentionné dans le diplôme sous la forme *Bernella*¹.

Cette villa, dont l'importance au ix^e siècle paraît avoir été égale à celle de Demencourt (Sainte-Catherine), de Thélus, de Biache et d'Hendecourt, n'eut qu'une courte durée. Au xii^e siècle, les textes mentionnent surtout son vivier, *vivarium quod dicitur Brones*², dont la moitié appartenait à l'évêque d'Arras, par suite de la donation qu'en avait faite l'abbé Alold à l'évêque Lambert³, ainsi que son moulin, *molendinum de Bronnez*, cédé par l'abbaye au chapitre d'Arras⁴.

Bronnes paraît encore comme localité au milieu du xiv^e siècle⁵; mais, à partir de cette époque, il n'est plus question que de son vivier.

1. Il suffit de comparer le diplôme d'Eudes à celui de Charles le Chauve (*Cart. de Saint-Vaast*, p. 41) pour se convaincre que le *Bernella* du premier correspond au *Bernevilla* du second : *Dominicam curtem, Theuludum, Bigartium, Hetnancurtem et Bernellam*. — *Dominicam curtem, Theuludum, Bigartium, Hetnamcurtem et Bernevillam*.

2. *Cart. du chap. d'Arras*, n° 5.

3. *Cart. de Saint-Vaast*, p. 247.

4. *Inventaire des chartes d'Arras*, n° 117. — La moitié du vivier de Bronnes fut donnée en 1102 à l'église d'Arras, par Henri, abbé de Saint-Vaast (*Cart. du chap. d'Arras*, n° 5). La terre et le vivier de Bronnes sont mentionnés en 1115 dans la bulle du pape Pascal II (*Ibid.*, n° 11), en 1135, 1140 et 1154 dans celles du pape Innocent II (*Ibid.*, n° 14). La bulle de 1140 dit qu'il y avait une brasserie en ce lieu. Bronnes figure de nouveau en 1175 parmi les possessions de l'évêque (*Ibid.*, n° 38), et le moulin est mentionné comme appartenant spécialement à celui-ci dans une charte de juin 1193 (*Ibid.*, n° 78).

5. *Invent. des ch. d'Arras*, n° 117.

BRUCHAM, ancienne villa, commune des Attaques.

A la fin du XI^e siècle, une partie du territoire actuel des Attaques portait le nom de Brucham, c'est-à-dire de village du marais, suivant l'étymologie du mot. C'est là que sainte Ide fit bâtir l'abbaye de la Capelle, sur l'emplacement de la ferme actuelle de la Grande-Caple.

Eustache III, comte de Boulogne, confirma, en 1100, la fondation faite par sa mère *in villa olim Burchain* (lire *Burcham*), *nunc capella Sancte Mariæ*¹, et un autre acte émané de Baudouin, seigneur d'Ardres, de l'année 1144, parle de cette même abbaye comme située *in villa antiquo nomine Brugnam*², vocable que la *Gallia* publie avec la variante *Bruquam*³.

A son tour, Lambert d'Ardres, au XIII^e siècle, dit que l'abbaye de la Capelle fut fondée *in confinio Mercuritii, in villa Brucham olim nominata*⁴.

L'abbaye fut détruite en 1346 et ses biens furent réunis à l'abbaye de Saint-Jean-au-Mont. Les eaux couvrent actuellement une partie de son emplacement pendant plusieurs mois de l'année.

CONTEHEM, ancien village, commune de Chérizy.
Contehem, dont la forme du vocable⁵ indique

1. Miræus, t. I, p. 1311.

2. *Ibid.*, p. 180.

3. *Gallia christ.*, t. X, instr. col. 403.

4. *Lambertus Ardensis*, édit. Godefroy-Méniglaize, p. 77.

5. Suffixe *hem* combiné avec un nom d'homme d'origine germanique.

une localité habitée à l'époque franque, figure, en 1094, parmi les quarante-cinq autels de l'abbaye de Saint-Vaast énumérés dans le privilège de l'évêque Lambert, entre Izel-lez-Esquerchin et Warlus¹. On le retrouve, en 1136, sous la forme *Comtehem* dans la bulle d'Innocent II², et, dans la seconde moitié du XII^e siècle, le moine Guiman nous apprend que l'église du lieu était le secours de Vis-en-Artois : *ecclesiam de Conteham curat presbiter de Vico*³. L'abbaye de Saint-Vaast en percevait la dîme et jouissait des offrandes ainsi que des menues dîmes, comme dans la paroisse de Vis. Un compte de 1323 fait encore mention de cette localité. Ce ne fut plus bientôt toutefois qu'un simple fief, dont on perd la trace au XVI^e siècle et dont le nom ne figure même plus parmi les lieux dits de notre département.

CURTALON, ancien village, commune de Guines.

Dans le voisinage de Guines se trouvait au XI^e siècle une villa appelée *Curtalon*, *Courtalon*⁴, *Curtalo*⁵. Le vicomte Élembert donne en 1084 vingt journaux de terre situés dans cette localité⁶. Manassès, comte de Guines, confirmant la libéralité précitée, la dénomme *Cur-*

1. *Cart. de Saint-Vaast*, p. 65.

2. *Ibid.*, p. 77.

3. *Ibid.*, p. 267.

4. *Chronic. Andr.*, p. 783 b.

5. V. 1119 (*Ibid.*, p. 789 a).

6. *Ibid.*, p. 783 b.

*tello*¹, et, en 1119, le comte Baudouin la qualifie encore *villa Curtalo*². Depuis lors, il n'en est plus fait mention dans les textes et rien ne rappelle son souvenir.

CRÉPIGNY, commune de Tortefontaine.

La vie de Saint-Josse (*Acta SS.*, *Histor. de France*, t. III, p. 521 B) mentionne au XI^e siècle un certain *Crispiniacum* dont le vocable, d'origine gallo-romaine (suffixe *-acus*, combiné avec le gentilice Crispinius), indique un lieu anciennement habité. On le retrouve, en 1144, sous la forme *Crespegni* (petit cart. de Dommartin, fol. 30 v^o). Ce lieu dépendait de l'abbaye de Saint-Josse-au-Bois.

CRESSONNIÈRE (LA), ancien village, commune d'Étaing.

La charte de Gérard II, évêque de Cambrai, en faveur du chapitre de son église cathédrale intitulée : *Privilegium domini Gerardi episcopi de altaribus de Sclusa, de Cressonieres et de Stoheng*, porte donation de l'autel d'Éterpignies *cum appendiciis suis que sunt Esclusa, Cresenorie, Stoheng, Durith*³. L'acte est daté de l'an 1089, quatorzième de l'épiscopat de Gérard. *Cresenorie* est incontestablement la Cressonnière, lieu dit cadastral de la

1. *Chronic. Andr.*, p. 785 a.

2. *Ibid.*, p. 789 a.

3. Bibl. nat., ms., *Cart. A du chap. de Cambrai*, fol. 38 r^o.

commune d'Étaing, qui rappelle un ancien secours de cette paroisse disparu depuis longtemps.

CUGNY, ancien village, commune de Tortefontaine, au hameau de Saint-Josse-au-Bois.

Ce vocable, d'origine gallo-romaine (suffixe *-acus* combiné avec un gentilice tiré d'un cognomen romain ou gaulois), indique un lieu habité antérieurement au VI^e siècle. Il est mentionné comme tel en 1142 et 1159, sous les formes *Cuniacum* et *Cuigniacum*, dans les chartes de Dommartin¹. C'était, à cette époque, un fief important², dont les seigneurs figurent fréquemment dans les chartes du XII^e siècle : *Ermanfridus de Cunniaco*, en 1123³; *Eustachius de Cuniaco*, en 1142⁴.

La seigneurie comprenait un bois, le *plouie de Cugny*, qui est mentionné au XIII^e siècle dans le terrier de Dommartin. C'est le nom qui subsiste comme lieu dit de la commune de Tortefontaine, pour rappeler l'ancienne villa : le Plouy-de-Cugny.

DIRLINGTHUN, ancien village, commune de Boucres.

Vers 864, l'abbaye de Saint-Bertin reçoit douze bonniers de terre *in loco nuncupante Diorwal-*

1. *Petit Cartulaire de Dommartin*, fol. 10 v^o. — *Cartulaire de Dommartin*, fol. 56 b r^o.

2. *Petit Cartulaire de Dommartin*, fol. 1 v^o.

3. *Gall. christ.*, t. X, col. 304.

4. *Petit Cartulaire de Dommartin*, fol. 10 v^o.

*dingatum in pago Bononiensi*¹. Ce vocable, dans lequel nous retrouvons le suffixe d'origine saxonne *-thun*, synonyme de *villa*, combiné avec un nom d'homme, est le même qui, en 1107, prend, dans la Chronique d'Andres, la forme *Dirlingatun*². En cette année, le seigneur de ce lieu assiste comme témoin à un acte de donation consenti par Warin de Fiennes, en faveur de l'abbaye d'Andres, et, en 1216, il est fait mention de la *capella de Dirlinghetun*³ comme située *infra ambitum parrochie de Bokerdes*, c'est-à-dire sur Boucres⁴. Cette chapelle avait été érigée, ou plutôt reconstruite, au temps de l'abbé Pierre (1161-1195), par les soins d'Henri de Beaulo et de ses frères⁵, et, en 1209, Adam, évêque de Thérrouanne, la conféra à Manassès de Boulogne, qui venait de recevoir la prêtrise. Cette collation faite au préjudice de l'abbaye d'Andres, fut révoquée, et, au mois de novembre suivant, l'évêque Adam reconnut que la nomination ne pouvait être faite que sur la présentation de l'abbé et du couvent précités, la chapelle de Dirlingthun étant l'annexe de l'église de Boucres.

1. *Cartul. Sith.*, p. 111. — Cette forme *Diorwaldingatun* a été attribuée à tort, nous le croyons, à Wadenthun (Longnon, *Étude sur le pagus Boloniensis*) et à Werlincthun (Malbrancq et Henry).

2. *Chronic. Andr.*, p. 787 a.

3. *Ibid.*, p. 857 a.

4. Section de Hames-Boucres.

5. La dime de Dirlingthun fut confirmée à l'abbaye d'Andres par Innocent III le 1^{er} janvier 1209 (Haignéré, *Dict. histor.*, BOULOGNE, t. III, p. 116).

On trouve, enfin, cet écart mentionné sous la forme *Darlingtonne* dans le terrier du Calaisis dressé en 1556 pendant l'occupation anglaise.

DRINGHEN, ancien écart, commune de Saint-Martin-Boulogne.

Ce nom, qui n'est plus porté que par une rue traversant le cimetière de Boulogne, était, en 1208, celui d'un village, sous la forme d'origine germanique *Deningehem*¹. Notre-Dame de Boulogne y possédait une terre et un certain nombre d'hôtes; un moulin y est mentionné en 1315². En 1393, la même localité est désignée du nom de *Deningham*³. Ce n'était plus, à cette époque, qu'un simple fief⁴; ce ne fut plus bientôt qu'un lieu dit⁵.

ÉCUREUX (LES), ancien hameau, commune d'Écuire.

Squiriolum, le petit Écuire, est mentionné vers 1100 dans le cartulaire de Saint-Saulve de Montreuil⁶. En 1154, le pape Anastase confirma au

1. *Cartul. de Notre-Dame de Boulogne*, n° 34, p. 119.

2. Arch. nat., J. 1128, n° 3.

3. *Ibid.*, J. 792, n° 2, fol. 5 v°.

4. Rosny (*Hist. du Boulonnais*, t. II, p. 517) cite un certain Jean de Dringhen comme ayant assisté à la bataille de Gavre, en 1453. Dans la déclaration des fiefs du Boulonnais de 1553 (p. 14), le fief appelé *Dringuen* figure dans la paroisse de Saint-Martin.

5. *Cueilloir de Notre-Dame de Boulogne*, G. 21, fol. 80 v°.

6. N° 1.

profit de l'abbaye montreuilloise le vivier de ce lieu, *vivarium de Escuriolo*¹. On le retrouve, en 1366², sous la forme *Escuroel*, en 1415 et 1470, sous celle d'*Escuroeul* et d'*Escureulx*. A partir du XVII^e siècle, on n'a plus de traces³ de ce hameau qui s'étendait entre Écuire et Marcadé et qui fut détruit aux sièges de Montreuil de 1537 et 1544.

ÉDEQUINES, ancien hameau et château, commune de Wizernes.

Dans la commune de Wizernes, sur le versant des Bruyères, s'élevait un château où se tenaient tous les sept ans des franchises vérités, où les hommes de fief rendaient la justice⁴. Ce château existait dès les temps reculés; mais ce n'est qu'en 1341 que, pour la première fois, il est question d'une *franke verité tenue sur le bruière*⁵. L'emplacement en est resté dans la mémoire des habitants du pays qui appellent encore ce lieu *l'catiau d'Elkene*.

Autour de lui s'était formée une agglomération

1. *Gall. christ.*, t. X, instr., col. 315.

2. *Cartul. de Saint-Saulve*, n° 78. — Arch. du Pas-de-Calais, *abbaye de Saint-Saulve*.

3. Tierny, *La prévôté de Montreuil*, p. 196, n° 291.

4. « Le lieu nommé Édequines, au dehors de ladite ville de Saint-Omer, ont accoutumé tenir de sept ans en sept ans audict lieu d'Édequines franchises vérités que l'on nomme les franchises vérités d'Édequines » (1551, *Cout. de Saint-Omer*).

5. Voir une notice sur le château d'*Heldequines* dans le t. IV des *Mémoires des Antiquaires de la Morinie*, p. 267 et suivantes.

d'habitations constituant un petit village distinct de Wizernes.

Les bulles d'Eugène III du 23 avril 1145, d'Adrien IV du 27 janvier 1156 et d'Alexandre III du 26 mai 1163¹ portent que Wizernes, *villa de Vinserna* (lire *Wuiserna*) s'étendait jusqu'à *Édekin*, *Edechina*, *Édechin*. Girard de *Hédekines* et Hugues d'*Hédikines* sont mentionnés en 1304 dans le *liber anniversariorum ecclesiæ Sancti Audomari*², et le même manuscrit (ad ann. 1330) désigne un certain Jean Sagot comme possédant des terres à *Édekines*³. Les mentions de ce village sont fréquentes au XIV^e siècle : *Hugo de Hedikines*, en 1304⁴; *Édikines*, en 1362⁵, et, au XV^e siècle, le cartulaire des Chartreux du Val-Sainte-Aldegonde⁶ en parle à l'égal de Wins et d'Hallines : *Entre Wyns et Édekines, le rue qui maine de Saint-Aumer... en le dessus dit Édekines*. — *En le rue qui maine dudict Édekines, en le voie qui maine par les Bruyères à Terwane*. — *Jacques Ernoud demourant à Édekines*⁷. Un procès-verbal de 1547 ajoute que les Bruyères sont bornées à l'ouest par le lieu où fut le village d'*Édequines*⁸.

1. *Cartul. Sith.*, p. 320. — *Chartes de Saint-Bertin*, n^o 193, 223 et 238.

2. *Bibl. de Saint-Omer*, fonds de Notre-Dame.

3. *Mém. des Ant. de la Morinie*, t. IV, p. 274.

4. *Arch. de Saint-Omer*, G. 860.

5. *Mém. des Ant. de la Morinie*, t. XV, p. 260.

6. Fol. 254 v^o.

7. 1414 (*Cartul. des Chartreux*, fol. 19 r^o et v^o).

8. *Courtois, Dict. topogr.*, p. 77.

Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un lieu dit dont le nom est porté par une pièce de terre de 3 hectares 73 ares attenant au chemin qui descend de la bruyère vers le château : le *château d'Elquine*, et par une autre désignée au cadastre par la mention : *le fond Delquainne*.

ÉMY, ancien village, commune de Montcavrel.

Une charte du cartulaire d'Auchy-les-Moines de 1078¹ mentionne une villa *Ami dicta*. Un certain Pierre de *Ami* figure en 1151 dans une charte de Dommartin², et, en 1224, l'abbé de Longvillers échange avec l'abbaye d'Auchy une dime à Brailly et à Quesnoy contre une rente de blé sur la dime d'*Ami* que son couvent possédait déjà en vertu d'une donation du seigneur de Montcavrel. Vers 1512 encore, Tassart indique Émy comme paroisse du doyenné de Frencq, au diocèse de Thérouanne³.

Ce village, qui occupait une partie de la commune actuelle de Montcavrel, s'étendait vers Fordres. Il était distinct de la localité précitée, dont on voit le nom figurer dans les textes, dès le milieu du XII^e siècle⁴, sous la forme *Monkavrel* et *Mons caprorum*. Montcavrel n'était, à cette époque, qu'un simple château qui subsiste encore aujourd'hui dans la commune d'Alette, à l'état de

1. D. Bétencourt, *Cartul. d'Auchy*, p. 58.

2. *Petit Cartulaire de Dommartin*, fol. 205 v^o.

3. Tassart, *Pouillé de Thérouanne*, dans le ms. 732 de la bibliothèque de Saint-Omer.

4. *Cartul. de Saint-Josse*, fol. 5 r^o. — *Chronic. Andr.*, p. 819.

ruines. Émy, au contraire, était une localité d'une certaine importance, où se tenaient chaque année des foires renommées. Elle fut incendiée, puis détruite en 1544, au temps de la Ligue. Au lieu de rétablir le village dans son ancien emplacement, on le transporta autour du château, pour le mettre sous sa protection, et il en prit le nom. Quant aux foires, elles furent transportées à Hucqueliers.

ENCONNAY ou ANCONNAY, ancien village, commune de Tollent.

Le diplôme d'Henri 1^{er} de 1042¹, mentionne parmi les possessions de Saint-Saulve *villa de Alchonay cum molendino*, et une charte de 1163 du petit cartulaire de Dommartin qualifie cette villa de paroisse². Plusieurs moulins, dont il est question au cartulaire d'Auchy, existaient dans cette localité au XIII^e siècle³; un autre moulin appartenait au seigneur de Caumont⁴. C'était, de plus, un fief⁵, dont divers personnages portèrent le nom. *Wy d'Aconnai* est mentionné en 1184⁶ et la carte de Cassini, au XVIII^e siècle, fait figurer Enconnay comme hameau de la paroisse de Tol-

1. *Gall. christ.*, t. X, col. 286.

2. *Petit Cartulaire de Dommartin*, fol. 1 v^o.

3. *Cartul. d'Auchy*, p. 85.

4. *Chartes d'Artois*, A. 913.

5. *Ibid.*

6. *Bibl. nat., ms. lat.* 1012, fol. 134 v^o.

lent. Un lieu dit de cette commune porte encore aujourd'hui le nom de *Moulin-d'Oconnay* ou d'*Enconnay*¹.

ERMINCOURT, ancien village, commune d'Hamelincourt.

Parmi les autels confirmés en 1171 au profit du chapitre d'Arras par le pape Alexandre III, figure l'église d'*Hermicecort*². En 1211, Mathieu d'Hamelincourt donne à l'abbaye d'Eaucourt un droit de terrage dans le territoire de ce village³, et, en 1213, Gérard, prévôt de Saint-Amé de Douai, prend à ferme la terre que le chapitre de Notre-Dame d'Arras possédait à *Ermencicort*⁴.

Cette localité, que nous avons à tort identifiée avec Hernicourt, arrondissement de Saint-Pol⁵, était, au dire de Dom Quinsert⁶, un village d'une certaine importance au XIII^e siècle. Mentionné vers 1300 au cartulaire des chapellenies d'Arras⁷, il était réduit à quelques maisons à la fin du XVIII^e siècle et n'était plus, à cette époque, qu'une dépendance d'Hamelincourt. Le souvenir en est aujourd'hui complètement perdu.

1. *Dict. histor. et archéol. du Pas-de-Calais*, v^o TOLLENT.

2. *Cartul. du chap. d'Arras*, n^o 37.

3. *Bibl. nat., Collect. Moreau*, t. CXV, fol. 60.

4. *Cartul. du chap. d'Arras*, n^o 125.

5. Table des noms de lieu de notre cartulaire du chapitre d'Arras.

6. Moreau, *loc. cit.*

7. *Cartul. des chapellenies d'Arras*, fol. 133 v^o.

ESQUINCOURT, ancien village, commune de Beaumerie-Saint-Martin.

Esquincourt, dont le nom est d'origine francique romanisée (suffixe *cortis* combiné avec un nom d'homme), était jadis une paroisse de quelque importance de la banlieue de Montreuil-sur-Mer, consacrée à Saint-Martin. L'autel, *altare Sancti Martini de Esquignecourt*¹, en fut confirmé à l'abbaye de Saint-Saulve par une bulle du pape Adrien IV de 1154 et, au xv^e siècle, le cartulaire de l'abbaye mentionne l'église *Sancti Martini de Esquincourt juxta Monsterolium*², parmi celles dont l'abbaye de Montreuil avait le patronat. Cette église, au xvii^e siècle, menaçait ruine. Elle fut vendue en 1662, à la condition de laisser les murs à un mètre de hauteur et de fermer le chœur. L'enceinte ainsi formée devait servir de cimetière³. A partir de cette époque, Saint-Martin d'Esquincourt ne fut plus qu'un simple secours de Saint-Walloy⁴ et les deux paroisses furent définitivement réunies en 1762. Seule la chapelle castrale resta

1. *Gall. christ.*, t. X, col. 314.

2. *Cartul. de Saint-Saulve*, t. II, n° 65.

3. Notes Henneguiers.

4. Église fondée, dit-on, en 885 dans l'enclos de l'abbaye de Saint-Saulve, pour y déposer les reliques du saint abbé de Landevenech (notes du chanoine Poulter). Détruite en 1474, elle fut reconstruite, puis détruite de nouveau au siège de 1537. On la reconstruisit pour la troisième fois sans la voûter. Fermée le 23 août 1791, elle disparut définitivement en 1793. Un jardin occupe son emplacement en même temps que celui de son cimetière.

et est encore debout. Le château détruit par la Révolution a été remplacé par une ferme, vers 1845.

ESPELLECQUES, ancien hameau, commune de Guînes.

En 1084, le comte Baudouin de Guînes attribua les deux tiers de la dime de *Spelleke* à l'abbaye d'Andres par la charte de fondation de ce monastère¹. En 1127, le comte de Flandre, Charles le Bon, qualifie ce lieu de paroisse, *parrochia de Spelleca*², et deux chartes, l'une de l'abbaye de Licques de 1190³, l'autre de Saint-Léonard de Guînes, de 1208⁴, parlent de son curé : *Guifridus sacerdos de Spelleke*. Une léproserie fut fondée dans ce village, au milieu du XII^e siècle, par le comte Arnould I^{er}, *domus leprosorium de Spelleke*⁵, et Lambert d'Ardres, au XIII^e siècle, nous apprend que cette fondation fut augmentée par le comte Baudouin II qui fit construire une chapelle qu'il dota généreusement⁶. Cette paroisse, dont l'église était dédiée à saint Quentin, *parish of Saint-Quintynes called Spellake*, figure encore, en 1556, dans le terrier anglais du Calaisis. Son

1. *Chronic. Andr.*, p. 785 b.

2. *Ibid.*, p. 803 b.

3. *Presbiter de Sparleca*, 1190 (*Chartes de Licques*, p. 64).

4. *Dict. histor. du Pas-de-Calais*, Boulogne, t. III, p. 16.

5. *Chronic. Andr.*, p. 846 a.

6. Lambert d'Ardres, p. 155. — Tassart, en 1515, mentionne *Espeleke* parmi les paroisses du doyenné de Guînes (*Pouillé de Théroutanne*).

nom disparut à partir de cette époque, en même temps que la léproserie qui, par suite de la disparition de la lèpre, n'était plus utilisée.

FARLU, ancien village, commune d'Athies.

Près d'Athies se trouvait un village, d'origine gallo-romaine (*fara luci*), que Guiman, au XII^e siècle, mentionne en ces termes : *Farlux villa fuit Juxta Athies, ubi erat et mater ecclesia capelle de Athies*¹. Farlu était le chef-lieu paroissial et Athies, une simple chapelle de secours en dépendant. L'abbaye de Saint-Vaast y avait une terre, plusieurs courtils et des censives. Bientôt l'église de Farlu tomba en ruines et Athies, devenu chef-lieu paroissial, se développa aux dépens de sa voisine, dont le nom même disparut.

FAUQUEMAISNIL, ancien hameau, commune de Thiembronne.

En 1192, Lambert, évêque de Théroutanne, notifie que Jean, chantre de Théroutanne, a résigné au profit de son chapitre la dime de Fauquemaisnil, *Fokecummaisnil*². Le même évêque confère en 1201 la prébende d'Helfaut et de *Folkecunmainil*³. Ce nom rappelle un ancien maisnil, *maisnilium*, *mansionile*, de la paroisse de Thiembronne, qui

1. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 345. — Girard de *Farlux* est mentionné à la même époque comme tenant un fief à Feuchy.

2. *Cartul. de Théroutanne*, p. 65.

3. *Ibid.*, p. 82.

disparut à une époque ancienne et dont le souvenir ne fut conservé que par un lieu dit, qui lui-même est aujourd'hui oublié.

FLAMMES, ancien village, commune de Neufchâtel.

L'auteur des miracles de Saint-Wandrille mentionne un certain *prædium Flammis*, d'où un jeune homme malade vint, en 858, chercher la guérison à Outreau, auprès des reliques du saint¹. Ce hameau confinait à Nesles et à Neufchâtel; Notre-Dame de Boulogne y possédait une terre dont la possession fut confirmée par une bulle d'Innocent III du 10 juillet 1208². Depuis lors, il n'en est plus fait mention dans les textes et sa trace a disparu.

FONTAINES, ancien village entre Hames et Boucres.

Le diplôme de Charles le Bon de 1127 en faveur de l'abbaye d'Andres mentionne la paroisse de Fontaines, *Funtaines*, à côté de celle de Boucres, *Bucretas*³. Courtois⁴ et Parenty ont pensé que c'était là l'ancien nom de la paroisse de Saint-Tricat, le nom du patron, suivant un usage fréquent, s'étant substitué à celui du lieu. Le savant Haigneré, de son côté, tirant argument du rapproche-

1. *Mirac. sancti Wandregisili*, p. 285 F (*Acta ss.*, Julii v).

2. *Cartul. de Notre-Dame de Boulogne*, p. 115, n° 34.

3. *Chronic. Andr.*, p. 803 b.

4. Lambert d'Ardres, *Index topographique*.

ment de *Funtaines* et de Boucres dans le texte, identifie le premier de ces vocables avec Hames¹. Une objection formelle se présente contre cette opinion : Hames, à la même époque, paraît dans les textes sous les formes *Hames*, *Hammes*, *Hamæ* et *Hammæ*². Ce n'était donc pas le même lieu habité que Fontaines. Ce dernier village était, aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, une paroisse distincte dont toute une suite de seigneurs porta le nom³ et qui plus tard disparut, absorbée par Hames, Boucres ou Saint-Tricat.

FONTAINES, ancien village, commune de Rœux.

Fontes villa fuit inter Pelven et Reut, il existait un village du nom de Fontaines, entre Pelves et Rœux ; ainsi s'exprime, au XII^e siècle, le moine Guiman⁴ au sujet d'un ancien hameau de Rœux dont on retrouve la trace dans le lieu dit *la Viéville*. L'abbaye de Saint-Vaast y possédait 20 mencaudées de terre et y jouissait de deux parts de dime et d'un droit de terrage. Dix courtils lui payaient un sens annuel, en vertu d'une donation d'Amaury d'Hamblain⁵.

1. *Dict. histor. du Pas-de-Calais*, BOULOGNE, t. III, p. 113.

2. *Chronic. Andr.*, p. 785 a et 786 b. — Miræus, t. I, p. 372. — Lambert d'Ardres, p. 85.

3. *Lidbertus de Funtenes*, 1118 (*Chronic. Andr.*, p. 795 a). — *Cono de Fontanias*, XII^e siècle (*Ibid.*, p. 801 a). — *Gaubertus de Fonte*, 1114 (*Ibid.*, p. 794 a). — *Cono de Funtaina*, 1132 (Miræus, t. I, p. 383).

4. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 368.

5. *Ibid.*

FORDRES, ancien hameau, communes de Montcavrel et de Recques-sur-Course.

Une charte du 16 novembre 1224 mentionne l'autel de Fordres, *altare Sancti Petri apud Fordes*¹, à côté de ceux d'Émy (*Amis*²) et de Recques (*Rech*). Fordres, à cette époque, était une paroisse et est encore mentionné comme village, en 1510, dans un compte de l'abbaye de Longvillers. Dans un acte de janvier 1488, on parle du chemin qui *maisne de Monstroeul à Fordes*³; dans un autre de 1535, du *fief de Fordres*⁴, et, en 1547, des *terres et seigneurie de Fordes, près de Montcavrel*, dont Pierre de Monchy s'intitulait seigneur en 1563⁵. Ce n'était plus à cette époque qu'un hameau de Montcavrel. Il n'en reste plus aujourd'hui que l'antique moulin⁶ et une ferme.

FROSMORTIER, ancien hameau, commune de Galametz.

Une charte de Charles le Bon, comte de Flandre, confirmant les religieux d'Auchy dans leurs droits et possessions, mentionne l'autel de Galametz *et membrum illi adjacens, videlicet Frosmoterum*⁷.

1. *Cartul. de Théroouanne*, p. 118.

2. Voir Émy.

3. Thobois, *Montcavrel et ses seigneurs*, pr., p. 349.

4. *Ibid.*, p. 362.

5. *Ibid.*, p. 368.

6. Ce moulin existait dès 1239 (*Chartes d'Art.*, A. 7, n° 17 bis).

7. D. Bétencourt, *Cartul. d'Auchy*, p. 35.

Flosmorterum est désigné, avec la même qualité, dans un acte de Jean, évêque de Thérouanne, de 1122¹, et le pape Calixte II, dans sa bulle confirmative de l'acte qui précède, mentionne son autel². Hugues de Caumont, en 1202, fit abandon au curé de Quœux de la dime de ce village³. Depuis lors, les textes n'en font plus mention.

FURFRES, ancien village du pays de Brédenarde.

Cette ancienne localité, dont l'existence fut éphémère, ne nous est révélée que par un acte du commencement du XII^e siècle de Charles le Bon, comte de Flandre, énumérant en ces termes les paroisses du pays de Brédenarde : « *In parrochiis de Bredenarda, scilicet de Nortkerke, de Sutkerke, de Ouderwich, de Pullingahone* (lire *Pullingahove*) et de FURFRES. »

Furfres était donc jadis une paroisse du canton actuel d'Andruicq, qui depuis longtemps a disparu⁴.

GOSSEMETZ, lieu dit, commune de Maresquel, dont le vocable, d'origine francique romanisée, *Gotsonis mansus*, indique un domaine anciennement habité, est mentionné, au XII^e siècle, dans le petit cartulaire de Dommartin⁵. C'était la propriété de l'abbaye de ce nom⁶.

1. *Cartul. d'Auchy*, p. 40.

2. *Ibid.*, p. 45.

3. *Ibid.*, p. 82.

4. *Chronic. Andr.*, p. 803 b.

5. Fol. 38 r^o.

6. *Gall. christ.*, t. X, col. 316.

GRÉMÉCOURT, ancien village, commune de Gouy-Saint-André.

Grémécourt¹ est une *curtis* qui fut donnée, en 1154, à l'abbaye de Saint-Josse-au-Bois par Enguerrand et Hugues de Beaurain². Celle-ci la céda à Saint-André-au-Bois, avec les terres de Selvigny et de Gossemetz, en échange d'une rente de trois muids de blé sur les moulins de Tigny. Le contrat, passé en 1156, fut confirmé, en 1160, par Hugues Tirel³. Grémécourt figure encore, en 1223, dans une sentence rendue par les abbés d'Auchy-les-Moines et de Saint-Augustin, au profit des religieux de Saint-André, relativement aux dimes de cette localité, de Gossemetz et de Bloville⁴. Par acte du 14 mai 1438 enfin, Jean de Lambersart, écuyer, seigneur de la Fosse, approuva la constitution d'une rente sur la terre de Grémécourt⁵.

HÉBERGUES, ancien village, commune de Nordausques.

Une charte de Gérard, évêque des Morins, en faveur de l'abbaye d'Andres, de 1084, mentionne

1. *Germericurtis*, v. 1143 (*Petit Cartulaire de Dommartin*, fol. 19 v^o). — *Germercort*, *Gremercort*, xii^e siècle (*Ibid.*, fol. 18 v^o). — *Gremecourt*, 1157 (*Gall. christ.*, t. X, instr. col. 316). — *Gremecort*, 1185 (*Ibid.*, col. 324). — *Germercort*, 1188 (*Arch. du Pas-de-Calais, fonds de Saint-André-au-Bois*). — *Grimercort*, 1210 (*Ibid.*).

2. Calonne, *Hist. de Dommartin*, p. 104, note 5.

3. *Petit Cartulaire de Dommartin*, fol. 19 v^o.

4. Salé, fol. 47.

5. Calonne, *Hist. de Dommartin*, p. 135.

un *prædium Herberghes*, et Évrard de *Herberghes* donne, en la même année, à l'abbaye, tout son domaine¹. Celui-ci constituait une *villa*, la *villa Hetburgés*, dont la chronique d'Andres fait mention en 1119² et où existait, en 1306, une table des pauvres³. Un bois remplaça cet ancien village; il est aujourd'hui complètement défriché⁴.

HÉES, ancien village, communes d'Arras et d'Achicourt.

Les auteurs artésiens⁵ disent communément que la commune actuelle d'Achicourt portait originellement le nom d'Hées : *Hadæ*⁶, *Hadensis parochia*⁷, *Hées*⁸, *Heez*⁹, *Hés*¹⁰, *Heez*¹¹, dans les anciens textes.

C'est une erreur. Les deux localités, quoique voisines, étaient distinctes; car on les trouve mentionnées en même temps. La première était la paroisse; la seconde l'annexe. Si la *villa* d'Hées figure en 680 dans le privilège de Saint-

1. *Chronic. Andr.*, p. 784 a.

2. *Ibid.*, p. 789 a.

3. *Chartes d'Art.*, A. 212.

4. Courtois, *Dict. topogr.*, p. 104.

5. Van Drival, *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 440.

6. 680 (Pardessus, *Ch. et diplômes*, t. II, p. 181).

7. 1140 (Tailliar, *Recherches sur Saint-Vaast*, p. 446).

8. 1480 (*Chap. d'Arras*, cart. A).

9. xii^e siècle (*Cartul. de Saint-Vaast*, p. 246).

10. 1340 (Bibl. nat., ms., Titres et comptes d'Artois, t. I, fol. 52, pièce 7).

11. 1515 (Arch. nat., J. 1005, n^o 2).

Vindicien¹, puis, en 765 et 866 dans la bulle du pape Étienne III² et le diplôme de Charles le Chauve³, la chronique d'Hariulf nous apprend que la *curtis* d'Achicourt existait dès 844⁴. On la retrouve en 1036⁵ et, au XII^e siècle, dans sa notice des possessions de Saint-Vaast, le moine Guiman dit formellement que cette localité dépendait de la paroisse d'Hées : « *Harcicurt villa est in parrochia Hadis*⁶ », après avoir précédemment parlé de la *villa Hadis*⁷ et de son curé⁸.

En 1507, les coutumes particulières du *pouvoir de Hées*, seigneurie de l'abbaye de Saint-Vaast, furent rédigées⁹ et, vers la même époque on vit intervenir dans la vie publique les habitants d'Hées¹⁰. Mais, dès la fin de ce siècle, c'est Achicourt qui prend la prépondérance sur sa voisine en devenant chef-lieu paroissial, et, à partir du XVII^e siècle, Hées n'est plus qu'un manoir, la *maison et cense de Hées*¹¹, une simple seigneurie, le *pouvoir d'Hée*¹². Maillart toutefois, au XVIII^e siècle,

1. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 20.

2. *Ibid.*, p. 23.

3. Hariulf, *Chron. de l'abb. de Saint-Riquier*, édit. Loth, p. 42.

4. *Ibid.*, p. 110.

5. *Ibid.*, p. 175.

6. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 253.

7. *Ibid.*, p. 248.

8. *Ibid.*, p. 246.

9. Arch. du Pas-de-Calais, *Abb. de Saint-Vaast*, H. 1070.

10. Arch. nat., J. 1005, n° 2.

11. 1651 (Bibl. nat., ms. fr. 6218, fol. 12 v°).

12. *Vingtièmes*, t. 370.

distingue encore *Heez* d'Achicourt, dans sa nomenclature des lieux ressortissant immédiatement à la salle abbatiale de Saint-Vaast¹. Si, de plus, on consulte le dossier du procès qui s'éleva à la fin du XVIII^e siècle² entre l'abbé de Saint-Vaast, seigneur d'Hées, et le sieur de Cécile, seigneur d'Achicourt, on arrive à cette conclusion :

1° Qu'Achicourt mouvait, comme terre féodale, de la seigneurie d'Hées, dont elle fut détachée comme fief.

2° Qu'Hées était le chef-lieu paroissial.

3° Qu'à l'abbaye seule appartenaient les droits de justice et de seigneurie, tant sur l'église qu'à l'égard du seigneur d'Achicourt³.

L'emplacement d'Hées est occupé actuellement par les fortifications de la citadelle d'Arras et le nom de l'ancien village est rappelé par deux lieux dits de la commune d'Achicourt : *le Pont-d'Hée* et *la Couture-d'Hée*.

HÉNENCOURT, ancien village, commune d'Estree-Cauchie.

Une charte de l'évêque Godechau (*Godescalcus*), confirmant le chapitre d'Arras dans ses droits et possessions, mentionne, en 1154, l'église de *Henincurt*⁴, localité que l'on retrouve, en 1119, sous

1. *Coutume d'Artois*, p. 38.

2. Arch. du Pas-de-Calais, H. 1648.

3. Sentence du parlement du 10 mai 1769.

4. *Cartul. du chap. d'Arras*, n° 23.

la forme *Henincurz*¹. Une autre charte du chapitre d'Arras du XII^e siècle (1168-1169) indique que cet Hénencourt était situé *inter Streies et Fresincurt*, c'est-à-dire entre Estrée-Cauchie et Fresnicourt², et une bulle du pape Adrien IV (1154-1159)³ parle des alleux d'*Estrees* et de *Henincurt*.

Il s'agit d'un ancien village d'origine francique, dont le vocable présente la combinaison du suffixe *cortis* avec le nom d'homme *Henno* ou *Hano*. Aucun lieu dit n'en a conservé le souvenir.

HERCHEM, ancien hameau, près Nielles-lez-Ardres.

L'existence, à une époque ancienne de cette localité non mentionnée par Courtois dans son Dictionnaire topographique de l'arrondissement de Saint-Omer, est prouvée par une charte de Bau-douin, comte de Guines, de 1084, conférant à l'abbaye d'Andres la seigneurie de *Herchehem*⁴. Au commencement du XII^e siècle, il est question, dans un autre acte, d'une *villa Herkem*⁵. Une certaine Schoneheldis de Leulinghem y possédait un domaine dont elle fit donation à l'abbaye d'Andres⁶.

1. Arch. du Pas-de-Calais, *Chartes d'Étrun*, doss. 4.

2. *Cartul. du chap. d'Arras*, n° 39.

3. *Ibid.*, n° 28.

4. *Chronic. Andr.*, p. 783 b.

5. *Ibid.*, p. 799 b.

6. *Schonehildis de Lulinghem dedit seipsam et totum prædium suum ad Herkehem* (*Ibid.*, p. 784 a).

Le nom de cette villa se trouve indiqué pour la dernière fois, à la fin du XIII^e siècle, dans une charte d'Artois¹.

HERVIN, ancien village, commune de Saint-Laurent-Blangy.

Hervin, dont le nom est porté par une ferme de la commune de Saint-Laurent, était au moyen âge un village d'une certaine importance. Sous la forme latinisée *Harvinium*, il figure, en 1024, dans un privilège du pape Benoît VIII, parmi les paroisses du patronat de l'abbaye de Saint-Vaast² et, en 1169, sous la forme tudesque *Harvem*, dans celui du pape Alexandre III³. Son nom a été formé sur le gentilice du propriétaire primitif.

Ce village était de la juridiction de la célèbre abbaye d'Arras qui y possédait une importante exploitation agricole⁴ et de nombreux fiefs, notamment le Metz-de-Hées, la baronnie de la Brayelle, les fiefs d'Allennes, de la Vigne et d'Imercourt, avec ceux de Jettefort, Boubert et Raynouart⁵. Il se réduisit bientôt à une ferme, la *maison*, la *cense d'Hervain*⁶; mais, jusqu'en 1789, il forma un

1. Arch. du Pas-de-Calais, A. 143.

2. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 59.

3. *Ibid.*, p. 94.

4. *Ibid.*, p. 338.

5. Arch. du Pas-de-Calais, *Abb. de Saint-Vaast*, H. 1042.

6. 1239 (*Inv. des chartes d'Arras*, n° XV). — 1239 (Bibl. nat., Colbert, *Flandre*, t. CXV, fol. 85 r°).

territoire spécial jouissant d'une coutume particulière¹.

HONDRECOUTRE, ancien hameau, commune de Louches.

Indiqué en 1165 dans une charte de Saint-Omer sous la forme *Honghecoutre*², on le retrouve, en 1244, sous celle d'*Hongrecourte*³. Le terrier de Thérouanne de 1517 donne le détail de plusieurs parcelles de terre sises à *Hondrecoustre*, et, en 1778 encore, il est question de la seigneurie de ce lieu⁴. C'est actuellement une simple ferme.

HONNINCTHUN, ancien village, commune de Wimille.

Honnincthun, vocable d'origine saxonne (suffixe *-thun*, combiné avec un nom d'homme) indiquant un lieu habité dès le v^e siècle, apparaît, en 1208, sous la forme *Honingetuna*, dans le cartulaire de Notre-Dame de Boulogne⁵. L'abbaye y possédait quelques terres et un chemin reliait cette localité à Offrethun⁶.

Honnincthun est mentionné de nouveau au xiv^e siècle dans l'Inventaire des titres de la

1. Hervin est mentionné par Maillart, en 1740, parmi les lieux qui vont immédiatement à la salle abbatiale.

2. *Cartul. de Saint-Omer*, fol. 2 r^o.

3. Tailliar, *Recueil d'actes*, p. 117.

4. Courtois, *Dictionnaire*, p. 109.

5. P. 119.

6. 1393, aveu d'Honoré Foliot.

seigneurie de Beuvrequen¹, et, en 1506, dans le terrier de Saint-Wulmer. C'était à cette époque une seigneurie assez importante de la maison de Licques², comprise dans la déclaration des fiefs du Boulonnais³. Elle relevait de Fiennes-en-Wimille. Un lieu dit du hameau de la Trésorerie, rappelle l'ancien écart.

HOTTINGHEM, ancien village, commune d'Andres.

Un certain Maurice de Guines abandonne, en 1084, à l'abbaye d'Andres, six journaux de terre *ad Hostingehe*⁴ et Manassès, comte de Guines, fait don à la même maison de *totum allodium Ingegramni de Bahingahem in villa Ostingahem*⁵. Ce village, dont on retrouve le nom à chaque page de la Chronique d'Andres, paraît avoir été celui dont dépendait l'abbaye d'Andres que les Anglais ruinèrent en 1352. Il y a lieu de supposer que la notoriété du monastère avait fait substituer son nom à celui de la localité où il était construit

1. P. 152.

2. *Charles de Saint-Bertin*, n° 3969.

3. P. 147.

4. *Chronic. Andr.*, p. 790 b.

5. *Ibid.*, p. 784 b. — Ce village était situé près de Guines; car dans l'énumération de la charte de Baudouin de Guines de 1084 (p. 783 b), après avoir fait mention de *duas mansiones in castro Gisenensi*, on parle de la terre de *Hantingahem cum sylva et decima et comitatu* et du *palus de Ostimghehem*.

et que, quelque temps après, le nom primitif disparut. Son souvenir toutefois ne fut pas oublié, car, dans le terrier anglais dressé en 1556, c'est le nom même que l'on donne à la paroisse d'Andres : *parish of Andernes other wise called Owtingham*.

HOURECH est indiqué dans les chartes d'Alvise et de Godechau, évêques d'Arras, de 1144 et 1154, comme un hameau confinant à Beaulencourt¹. La bulle du pape Adrien IV (1154-1159), confirmant l'église d'Arras dans la possession de ses autels², mentionne l'église d'*Horech*, et on retrouve, au XIII^e siècle, un certain Jean de *Hourech*. Cette localité, dont le souvenir même a disparu, était située à la limite de notre département, entre Warlincourt-Eaucourt (Pas-de-Calais) et Gueudecourt (Somme). Elle dépendait anciennement de cette dernière paroisse³.

INGHEN, ancien village, commune de Tardingen.

Une charte de Notre-Dame de Boulogne de 1208 cite, parmi les possessions de l'abbaye, l'autel d'*Ingehem*⁴, dont le nom d'origine germanique remonte au v^e siècle, et ce village, en 1515, figure parmi les paroisses du doyenné de Wissant,

1. *Cartul. du chap. d'Arras*, n° 17.

2. *Ibid.*, n° 28.

3. *Titres et comptes d'Artois*, t. I, fol. 5.

4. *Cartul. de Notre-Dame de Boulogne*, p. 118.

au diocèse de Théroutanne¹. Sa cure était annexée comme secours à celle de Tardinghen et son église était consacrée à saint Pierre.

Inghen, qui comprenait le hameau d'Ausque avec la ferme d'Hambreucq et qui ressortissait pour la justice au bailliage de Wissant, était réduit à quelques maisons en 1789. Ce n'est plus, aujourd'hui, qu'une simple ferme.

LIÉGESCOURT, ancien village situé entre le Transloy et Rocquignies.

Les autels de Liégescourt et de Gœudecourt, avec leurs *appendices* : Beulencourt et Horrech, furent échangés avec le chapitre d'Arras, vers 1120, par l'abbaye d'Arrouaise, contre ceux de Gouy et de Bavincourt². Un certain Mascelin de Saily est cité en 1152 comme fils de Willefroid le Jeune de Liégescourt, et Gérard de Liégescourt paraît dans un acte de 1190³. D'autre part, le cartulaire de Notre-Dame d'Arras mentionne parmi les autels du chapitre celui de *Legiscurt*, *Ligescurtis*⁴. Ce village était situé entre le Transloy et Rocquignies, sur la route d'Arras à Paris, par Bapaume⁵. Il fut brûlé plusieurs fois pendant les guerres du xvi^e siècle, resta longtemps sans habitants et reprit un peu de vie à la fin du

1. Tassart, *Pouillé du diocèse de Théroutanne*.

2. D. Gosse, *Hist. d'Arrouaise*, p. 27.

3. *Ibid.*, p. 56.

4. *Cartul. du chap. d'Arras*, nos 17, 23 et 28.

5. D. Gosse, *Hist. d'Arrouaise*, p. 30.

xviii^e siècle, au dire de D. Gosse, qui publiait son histoire d'Arrouaise en 1786. Il est probable que cette tentative de résurrection n'a pas abouti, car, après cette date, on ne trouve plus trace, ni du village, ni de sa cure.

MAINBODVILLE, ancien village, commune de Simencourt.

Sur la foi du moine Guiman : « *Symoncurz antiquitus Mambodvilla dicebatur*¹ », les auteurs artésiens disent que *Mainbodvilla* était l'ancien nom de Simencourt. Nombre de paroisses ont, en effet, changé de vocable au xii^e siècle, mais toujours pour prendre celui d'un saint, leur patron, qui petit à petit s'est substitué au nom primitif. De plus, Simencourt, *Simonis curtis*, apparaît dans les chartes dès l'année 1072² et est qualifié *villa* vers 1154³, quand, quelques années plus tard, en 1170, *Masbodvilla* est dite avoir été échangée par l'abbaye de Saint-Vaast contre la villa de Pelves⁴. Il parait donc prouvé que c'est bien une nouvelle *curtis* qu'un certain Simon établit dans les environs de l'ancienne *Maisbodvilla*⁵.

Cette *curtis* prit vite de l'importance aux dépens de sa voisine, et Mainbodville, pour des causes que nous ignorons, fut abandonnée, puis détruite vers

1. Guiman, p. 306.

2. *Maison de Neufville*, pr., p. 53.

3. *Cartul. du chap. d'Arras*, n° 28.

4. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 352.

5. 765 (Tailliar, *Rech. sur Saint-Vaast*, p. 347).

la fin du XII^e siècle. Le lieu dit la *Vieille-Ville* de la commune de Simencourt marque vraisemblablement son ancien emplacement¹.

MANCHICOURT, ancienne villa, communes du Locon et d'Hinges.

Pairie du château de Béthune, Manchicourt, dont le nom d'origine francique romanisée, se présente fréquemment dans les textes du XII^e et du XIII^e siècle, était un hameau des environs de Béthune qui confinait à Hinges et au Locon. Gérard de Manchicourt, *Gerardus de Mancicorte*, figure dans une charte de 1072²; Jean, dans une autre de 1131³; Pierre, *heres de Manchicort*, dans un acte de l'évêque d'Arras de 1198 et dans un autre de Guillaume II de Béthune de la même année⁴. Eustache et Jean de Manchicourt sont les témoins ordinaires aux actes des seigneurs de Béthune⁵. Manchicourt, au XVIII^e siècle, était une seigneurie⁶ qu'indique comme écart la carte de Cassini. Une maison isolée de la commune d'Essars, *Manhecourt*, en a gardé le nom.

MARKÈNE, ancien village, près de Guînes.

1. Cf. Van Drival, *Cartul. de Guiman*, p. 445. — Ricouart, *Études sur les noms de lieu*, p. 117.

2. *Maison de Neuville*, p. 52.

3. *Cartul. d'Aubigny*, fol. 10 r^o.

4. *Cartul. du chap. d'Arras*, nos 88 et 89.

5. *Cartul. de Saint-Barthélemy*, nos 23, 27, 29, 47 et 113.

6. *Vingtièmes*, t. 458.

Mentionné par les textes comme ancien lieu habité des environs de Guines, Markène a été identifié par certains auteurs avec Hames, par d'autres avec Saint-Tricat. Suivant Haigneré c'était la paroisse dont Hames était le chef-lieu féodal. Malgré l'autorité de l'historien du Boulonnais, cette opinion nous paraît inadmissible. Hames, mentionné dès 1084 dans la chronique d'Andres¹, au XIII^e siècle par Lambert d'Ardres², et, en 1556, au terrier anglais du Calaisis, était une cure du diocèse de Thérouanne qui conserva cette qualité dans celui de Boulogne³. La *villa de Marcnes*⁴, de son côté, est mentionnée comme ayant une église au XII^e siècle, puisque Lambert d'Ardres, à cette époque, nous parle de sa tour⁵. Elle est de plus qualifiée paroisse dès 1166⁶. Le cartulaire de Saint-Bertin parle, en 1210, du curé de *Merchne*, et la *parrochia de Markene* est mentionnée en 1261 dans une charte de Licques. Le patronage en appartenait à l'abbaye de Sélincourt, tandis que c'était l'évêque de Thérouanne, puis celui de Boulogne, qui avaient le droit de présentation pour celle de Hames.

Markène disparut comme village au XVI^e siècle,

1. P. 785 a.

2. P. 85.

3. *Parrochialis ecclesia Sancti Martini de Hames* (Arch. de l'évêché de Boulogne).

4. 1119 (*Chronic. Andr.*, p. 789 a).

5. *Chronique de Guines et d'Ardres*, p. 123 et 315.

6. *Cartul. de Sélincourt*.

pendant l'occupation anglaise. On ne le voit pas mentionné au plan anglais du Calaisis. Son territoire fut annexé en partie à Hames et en partie à Saint-Tricat¹.

MAUNICE, ancien village, commune d'Auchy-lez-Hesdin.

Anténor, dans la vie de saint Sylvin, dit que le saint construisit dans son domaine, *in loco nuncupato Mundi Cisterna*, une église pour célébrer régulièrement la gloire de Dieu². Cette localité, suivant une note de Mabillon, est Maunice, près Auchy. Rien aujourd'hui ne rappelle l'ancien hameau du VIII^e siècle qui s'était formé autour de l'église fondée par saint Sylvin et dont l'existence n'a jamais encore été signalée par les auteurs artésiens.

MENCOURT, ancien village, entre Bruay et La Buissière.

Nous voyons figurer, en 1216, dans le cartulaire de Saint-Barthélemy, un curé de *Mainnecort*³, vocable d'origine germanique présentant la combinaison du suffixe *cortis* avec le nom d'homme gallo-romain *Magnus*⁴, qu'on retrouve

1. Le compilateur de la collection Moreau (Bibl. nat., *Chartes et diplômes*) s'exprime ainsi au sujet de cet ancien village : « Markenès, village détruit entre Nielles et Saint-Tricas » (t. CLXXVI, fol. 232 v°).

2. *Acta ss. o. S. B.*, sæc. III, pars II, p. 297.

3. *Cartul. de Saint-Barthélemy*, n° 31.

4. *C. I. L.*, t. I, n° 438, 615, 616 et 681.

dans Menneville et dans Magnicourt. Ce vocable prend dans les chartes d'Artois la forme *Mencort*¹, et, dans le cartulaire de Marœuil, les moines, par une sorte de calembour, en font *Minor curia*². C'était un petit village, au xvi^e siècle³, et, aux siècles suivants, par suite de l'émigration des habitants, un simple fief tenu du château de Béthune que la famille de Gruson posséda jusqu'à la Révolution⁴. Le vocable, depuis lors, a disparu de la toponymie artésienne.

MOFFLAINES, ancien village, commune de Tilloy-lez-Mofflaines.

Mentionné en 1098, dans le privilège de l'évêque Lambert, parmi les 45 autels de Saint-Vaast⁵, puis successivement, en la même qualité, dans les bulles des papes Pascal II⁶, Innocent III⁷, Eugène II⁸ et Alexandre III⁹, en 1102, 1136, 1152 et 1169, Mofflaines, *Mofflanae*, est l'objet d'une notice particulière du moine Guiman dans le cartulaire de Saint-Vaast¹⁰. C'était, au xii^e siècle, une paroisse dont Tilloy n'était que l'annexe et les revenus de

1. *Trésor. des chartes d'Artois*, A. 960 bis.

2. *Cartul. de Marœuil*, fol. 58 r^e.

3. Arch. nat., P. 2046.

4. Arch. de Béthune, GG. 6.

5. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 66.

6. *Ibid.*, p. 71.

7. *Ibid.*, p. 77.

8. *Ibid.*, p. 82.

9. *Ibid.*, p. 95.

10. *Ibid.*, p. 339.

son autel étaient affectés à la trésorerie de l'abbaye. Il appartenait à celle-ci, en vertu de la donation qui lui en avait été faite en 1090 par Gérard II, évêque de Cambrai, avec Imercourt (Saint-Laurent-Blangy), son secours¹.

Bientôt le village se réduisit à l'importante ferme, *domus de Monflammes*, que l'abbaye de Saint-Vaast y possédait, et cette ferme fut elle-même détruite en 1239²; mais elle fut reconstruite et, dans le cours des XIV^e et XV^e siècles, les textes en parlent encore en même temps que de son bois. Depuis le XIII^e siècle, Tilloy était devenu le chef-lieu paroissial. Un lieu dit de cette commune, *le bois de Mofflaines*, rappelle l'ancienne *villa Moflanis*. Ce bois, qui existait déjà au temps de Guiman³ et où les Vaudois allaient au sabbat, a été défriché au XVI^e siècle et remplacé par la ferme de Court-au-Bois qui, elle aussi, a disparu.

MONT-DE-KERSUIN (LE), ancien village, commune de Loison.

Actuellement simple petite ferme, le Mont-de-Kersuin était, au XII^e siècle, une paroisse de quelque importance. Elle figure, en 1123, parmi celles du patronat de l'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer⁴ et on la retrouve de nouveau mentionnée, l'année suivante, au cartulaire d'Auchy, sous la

1. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 342.

2. *Iperius*, col. 716.

3. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 339.

4. *Cartul. de Saint-Josse*, fol. 11 r^o.

forme *Mons Gersuit*¹ (lire *Mons Gersint*). *Mons Guersin*, *Mons de Ghersin* figure encore au XIII^e siècle dans le cartulaire de Dommartin², puis il disparaît des textes. C'est le *Mont-Cressuin* de l'enquête postale de 1847.

MORCOURT, ancien village, commune de Rivière.

Un diplôme du roi Eudes, de 890, désigne le petit village de Morcourt, *villulam Morcourtem*, comme affecté à l'église de Notre-Dame, qui appartenait à Saint-Vaast et avait été construite dans l'enclos du monastère³. *Mauricurt* figure encore, en 1024, parmi les possessions de Saint-Vaast⁴; mais cette villa n'existait déjà plus au XII^e siècle. Le moine Guiman en parle en ces termes : « *Morcurx villa fuit juxta Offirmont*⁵, *Mozcirt inter Walli et Offirmont*⁶ ». De son temps, il n'y restait plus que le couvent de Saint-Martin et trois fiefs tenus de l'abbaye d'Arras. Le possesseur de l'un d'eux, *Tumas de Mourecourt*, faisait partie, au XIII^e siècle, de la confrérie des jongleurs d'Arras⁷. Un lieu dit de la commune de Rivière, *la Vielville*, paraît rappeler le souvenir et l'emplacement de l'ancienne localité.

1. *Cartul. de Saint-Josse*, p. 45.

2. *Ibid.*, fol. 40 r^o.

3. *Historiens de France*, t. IX, p. 453 A.

4. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 59.

5. *Ibid.*, p. 299.

6. *Ibid.*, p. 256.

7. Bibl. nat., ms., *Confrérie des Jongleurs d'Arras*, fol. 35 v^o.

MOREAUCOURT, ancien écart, commune d'Hernicourt.

Une *curtis* de l'époque franque, dont le souvenir a aujourd'hui complètement disparu, se trouvait sur le territoire qui dépend de la commune d'Hernicourt. Il en est fait mention, en 1268, sous la forme *Moreaucort*¹ et au xv^e siècle, sous celle de *Moreaucourt*; un certain Pierre en était seigneur en 1474².

MORLINGHEM, ancien village, commune de Balinghem.

Cet écart qui ne figure pas au Dictionnaire de Courtois, est mentionné par la chronique d'Andres, pour la première fois, en 1084³. L'abbaye y possédait une terre de 30 journaux et en avait la seigneurie⁴. Hugues de Cayeux, dans une charte de 1196, qualifie Morlinghem de *villa*⁵, et, au xv^e siècle, un personnage porte le nom de ce fief qui était tenu du château de Guines⁶.

MORQUINES, ancien hameau, communes de Serques et de Tilques.

Entre les paroisses de Serques et de Tilques, dans le marais, au lieu dit le *Bas-Cornet*, existait

1. D. Bét., *Cartul. d'Auchy*, p. 215.

2. Arch. du Nord, p. 35.

3. *Chronic. Andr.*, p. 783 a.

4. *Ibid.*, p. 785 b.

5. *Ibid.*, p. 789 b.

6. Arch. du Pas-de-Calais, *Charles de Gosnay*.

un écart aujourd'hui disparu du nom de Morquines, qu'on trouve désigné en 1269, sous la forme *Moerkin*, dans les chartes de Saint-Bertin¹. C'était un domaine dont les recettes figurent annuellement dans les comptes du trésorier de l'abbaye². Simon du Briart, Jean des Cans et Jean Joris sont mentionnés comme habitant cette localité en 1365³, et une charte d'Artois donne à un certain Jacques ce qualificatif d'origine⁴.

Mourquines est indiqué encore comme hameau en 1430⁵ et comme seigneurie, en 1759⁶. Le procès-verbal de rédaction de la coutume de Saint-Omer mentionne également la *terre et seigneurie de Morquines*.

MUSSEM, commune d'Ecques.

Mussem, qui n'est plus qu'une simple ferme de la commune d'Ecques et dont le nom d'origine germanique remonte au v^e siècle, était au moyen âge un village distinct. Mentionné vers 1181 dans une charte de Théroutanne⁷ et qualifié villa, *villa de Mussehem*, en 1304⁸, la *ville de Mussent* figure

1. *Chartes de Saint-Bertin*, n° 1123.

2. *Ibid.*, n°s 1543 et 1594.

3. *Ibid.*, n° 1726.

4. *Chartes d'Artois*, A. 804.

5. *Cartul. des Chartreux*, fol. 276 r°.

6. *Vingtièmes*, t. 729.

7. *Cartul. de Théroutanne*, p. 56.

8. Arch. de Saint-Omer, G. 860.

en 1469 parmi les paroisses de la régale de Théroouanne¹, et on la retrouve comme telle dans les nomenclatures de Saugrain² et de Maillard³. Ce n'était plus une paroisse au moment de la Révolution, mais une dépendance de Westecque, dont l'église, aujourd'hui disparue, était consacrée à saint Pierre.

NEUVILLETTE, ancien village, commune de Dainville.

Entre Arras et Dainville se trouvait un village aujourd'hui disparu, une « petite villa nouvelle » ouverte par l'abbaye de Saint-Vaast. Un diplôme d'Eudes, du XII des calendes de juin 890, mentionne, comme destiné à l'entretien des religieux, le *vicus qui vocatur Nova Villa juxta ipsum monasterium sita*⁴. Il s'étendait entre Dainville et Berneville⁵ et avait une église, *altare de Novevillulele*, qui figure dans le privilège de l'évêque Lambert, parmi les 45 autels de Saint-Vaast⁶.

Neuvillette, en 1136, accompagne Dainville dans la bulle du pape Innocent II⁷, en 1152 dans celle du pape Eugène III⁸ et en 1169 dans une autre

1. Arch. nat., J. 1005, n° 2.

2. *Dénombrement du royaume*, p. 335.

3. *Cout. d'Artois*, p. 30.

4. *Historiens de France*, t. IX, p. 452 D.

5. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 301.

6. *Ibid.*, p. 65.

7. *Ibid.*, p. 77.

8. *Ibid.*, p. 81.

d'Alexandre-III¹. A la fin du XII^e siècle, l'abbaye d'Arras y possédait treize courtils². À partir de cette date, il n'est plus fait mention dans les textes de ce village, dont le nom même a disparu de la toponymie artésienne.

NIEULAY, ancien village, commune de Calais.

Les textes des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles mentionnent souvent un hameau du nom de *Niueniel*³, *Neuenna*⁴, *Nieuenel*⁵, *Niuniel*⁶, *Nivenna*⁷, *Nieuna*⁸, *Niewena*⁹. L'abbaye de Samer y possédait une bergerie et une pêcherie¹⁰ et celle de Licques diverses terres¹¹. Une chaussée y conduisait¹². Un fort fut élevé en ce lieu pour protéger Calais et défendre le pont de Nieulay, *Newenhambridge*¹³, sur lequel se percevait un droit de péage¹⁴. Ce fort subsiste encore aujourd'hui et rappelle l'ancien *Nieuenel*.

1. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 95.

2. *Ibid.*, p. 301.

3. 1112 (*Chartes de Samer*, p. 113).

4. *Ibid.*, p. 115.

5. *Ibid.*, p. 118.

6. 1199. *Ibid.*, p. 140.

7. Lambert d'Ardres, p. 375.

8. *Chartes d'Artois*, A. 191.

9. *Chartes de Licques*, n° 83.

10. *Chartes de Samer*, p. 113.

11. *Chartes de Licques*, loc. cit.

12. Lambert d'Ardres, p. 385.

13. 1556 (terrier angl. du Calaisis, p. 72). Ce fort avait une chapelle en 1789.

14. 1337 (*Titres et comptes d'Artois*, t. III, fol. 48, n° 1).

NORISTEL, ancien village, commune de Manin.

L'autel de Noristel figure en 1142, dans une charte d'Étrun, parmi les possessions de cette abbaye¹. Le territoire de ce village confinait à Manin et fut réuni à cette paroisse dans le cours du XIII^e siècle. Il fut planté d'arbres, *le bois de Noirestel*², et resta la propriété de l'abbaye jusqu'à la Révolution. Ce vocable a, depuis lors, disparu de la toponymie du Pas-de-Calais.

OUVENCOURT, ancien village, commune de Souastre.

Dans son énumération des possessions de Saint-Vaast, le moine Guiman, au XII^e siècle, fait figurer Ouvencourt à l'égal d'Hendecourt, qui le suit, et de Blairville, qui le précède³. Cette localité, d'origine francique, était située dans le voisinage de Souastre, dont vraisemblablement elle dépendait, et elle était tenue en fief de l'abbaye de Saint-Vaast. Un certain Robert d'*Ovencourt* paraît en 1316⁴. Cette ancienne *curtis* existait encore au XVI^e siècle ; mais ce n'était plus qu'une exploitation agricole dont le souvenir est aujourd'hui perdu.

PESTIVILLERS, ancien village, commune de Béhagnies.

1. Arch. du Pas-de-Calais, abbaye d'Étrun, doss. 1.

2. *Ibid.*, doss. 2. — *Certain bois nommé le Noirestel séant au terroir de Manin* (1576).

3. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 292.

4. Godefroy-Ménilglaise, *Mahaut d'Artois*, pr., p. 43.

On lit, dans un diplôme de Charlemagne des ides de juin 799¹, en faveur de l'abbaye de Saint-Denis : *Villam nuncupantem Puciales, sitam in pago Adrapatensi, cum ecclesiis ibi constructis in honore sancti Vedasti vel aliorum sanctorum, vel omnibus appendiciis suis ad se pertinentibus infra ipsum pagum, Postinevillare...* Dans la charte de Gisèle, sœur de Charlemagne, dont l'acte qui précède n'est que la confirmation, la même localité est appelée *Postonevillare*², nom de forme romane présentant la combinaison du suffixe *villare*, diminutif de *villa*, avec le nom d'homme *Posto*.

En 1135, le pape Innocent II confirme, en faveur de l'église d'Arras, l'autel de Notre-Dame de Pestivillers, *altare Sainte-Marie de Postinvileir*³, et il est fait de nouveau mention de cette paroisse dans une bulle de 1154⁴ sous la forme *Sancta Maria ad Postumviler*. En 1200, Pierre, évêque d'Arras, y fait don à son chapitre d'une rente d'un muid de froment⁵. Ce n'était plus déjà à cette époque une paroisse, mais un simple oratoire desservi par les chanoines réguliers de Saint-Remy de Reims⁶ et dépendant de Béhagnies. Le hameau de Pestivillers était toutefois encore compris au

1. *Historiens de France*, t. V, p. 761 C.

2. *Ibid.*, p. 760 c.

3. *Cartul. du chap. d'Arras*, n° 14.

4. *Ibid.*, n° 24.

5. *Ibid.*, n° 95.

6. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 290.

xv^e siècle dans la liste des villages de la juridiction de Saint-Vaast¹ sous l'appellation de *Petit-Villers-lès-Sapignies*, qui présente une déformation populaire intéressante au point de vue onomastique.

Un *censier de Peustivillés* est mentionné en 1430², 1515³ et 1574. La chapelle existait toujours; elle fut réparée vers 1714 et, en 1689, Nicolas de Chabannes fut pourvu de ce bénéfice⁴. Des dimes lui étaient attachées sur les territoires de Sapigny, de Bihucourt et de Bienvillers.

Pestivillers, qui n'avait plus déjà aucune importance à cette époque, a complètement disparu de la toponymie artésienne.

PUCY, ancien hameau, commune de Bailleul-Sire-Bertoult.

Pucy, nom d'origine gallo-romaine présentant la combinaison d'un gentilice romain avec le suffixe celtique *-ācos*, latinisé *-ācus*, est mentionné, vers 1154, dans une bulle du pape Adrien IV⁵. Le chapitre d'Arras y possédait une terre censuelle et un droit de terrage et l'abbaye d'Étrun y jouissait également de divers droits, au xiii^e siècle⁶. Une certaine Mensendis de Pucy figure, au xii^e siècle, parmi les hôtes de Saint-Vaast à Bailleul-Sire-Ber-

1. Arch. du Pas-de-Calais, H. 274.

2. Arch. nat., JJ. 998, n° 5.

3. *Ibid.*, J. 1005, n° 2.

4. Arch. du Pas-de-Calais, H. 1322.

5. *Cartul. du chap. d'Arras*, n° 28.

6. Abbaye d'Étrun, cart. I.

toult; mais Pucy, qui n'était qu'un hameau, disparut bientôt sans laisser son souvenir, même comme lieu dit.

PROYÂTRE, ancien écart, commune de Vaulx-Vraucourt.

Un lieu dit de la commune de Vaulx mentionné à la matrice cadastrale sous la forme *Proyatte*, rappelle une ancienne localité, dont le nom d'origine francique (*Prodonis astrum*), apparaît au commencement du XII^e siècle dans les chartes de Bourbourg, avec un déterminatif : *Proiastra juxta Bapalmis*¹. Un certain Baudouin en porte le nom dans un acte de 1245². On le désigne, en 1276, comme proche de Mory³ et on le retrouve dans le compte du bailli de Bapaume de 1325⁴.

RAUT (LE), ancien village, commune de la Couture.

Le privilège du pape Eugène III du 23 décembre 1152, en faveur de Saint-Barthélemy, mentionne dans les environs de Béthune, une *villa que dicitur Roth*, dont la dime, dépendant de l'autel du Locon⁵, appartenait pour le tiers à la collégiale, en vertu d'une donation de Baudouin de

1. Bibl. nat., *Ch. de Bourbourg*, t. I, n° 4.

2. *Balduinus de Proiastr* (Bibl. nat., ms. Moreau, t. CLXIV, fol. 186 r°).

3. Arch. du Pas-de-Calais, *Abb. du Vivier*.

4. *Titres et comptes d'Artois*, t. II, fol. 35.

5. *Bull. des Antiquaires de la Morinie*, t. IX, p. 198.

Béthune. Il s'agit du Raut, commune de la Couture, que nous retrouvons, au XIII^e siècle, sous les formes *Roholt*, *Rolt*, *Roht*, *Roolht*, *Roaut*, *Raut*¹ et dont les seigneurs figurent comme témoins ordinaires aux actes des seigneurs de Béthune², parmi les pairs du château.

Au XVIII^e siècle, ce n'était plus qu'une *cense* constituant le *fief et noble tènement nommé le fief du Rault*³. C'est aujourd'hui la ferme du Raut.

RAZINCOURT, ancien écart, commune de Saint-Laurent-Blangy.

Ce nom, qui a disparu de la toponymie artésienne, était celui d'une ancienne *curtis* de Saint-Vaast mentionnée en 1119 sous la forme *Razincurt*⁴, qui, au XVII^e siècle, constituait une ferme importante⁵, baronnie de la puissante abbaye. Un membre de la confrérie des jongleurs d'Arras, *Jakemes de Rasincort*, avait, au XIII^e siècle, pour surnom, ce nom de lieu⁶.

RENAUCOURT, ancien hameau, commune de Rivière.

Parmi les *curtes* qui s'établirent, vers le VI^e siècle,

1. *Cartul. de Saint-Barthélemy*, nos 14, 25, 26, 44, 60, 70.

2. Duchesne, *Maison de Béthune*, pr., *passim*.

3. 1779 (*Arch. nat.*, P. 2046).

4. *Arch. du Pas-de-Calais*, *Abb. de Saint-Vaast*, prévôté de Saint-Michel.

5. Colbert, *Flandre*, t. CXCV, fol. 85 r^o.

6. *Reg. des Jongleurs*, fol. 27 v^o.

sur le territoire qui forme actuellement la commune de Rivière, on peut citer Renaucourt, *Reginaldi cortis*, que les textes mentionnent sous la forme francique romanisée *Rainacurt*¹, *Reniaucort*² et *Renacurt*³. Ce hameau existait encore au xvi^e siècle⁴; ce n'était plus qu'un simple fief au xvii^e.

RICQUEBOURG, ancien village, commune de Maresquel.

C'était jadis le siège d'une paroisse importante du diocèse d'Amiens⁵ consacrée à saint Pierre, et le village de Campagne, aujourd'hui chef-lieu de canton, en dépendit jusqu'en 1777⁶. Son château était une des maisons fortes du comté de Saint-Pol⁷; en 1720, dans la nomenclature des paroisses du bailliage de Montreuil, Saugrain faisait figurer Ricquebourg à côté de Maresquel.

Dès la fin du xviii^e siècle, le village avait perdu toute importance; il avait presque disparu au moment de la Révolution, et ce n'est plus aujourd'hui qu'un lieu dit. Les habitants désignent sous ce nom la partie du village qui s'étend entre l'église

1. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 255.

2. Arch. nat., J. 795, n° 47, fol. 4 v°.

3. *Cartul. de Saint-Vaast*, p. 299.

4. *Vingtièmes*, t. 775.

5. Darsy, *Pouillé*, p. 159. C'était une cure du doyenné de Labroye, à la présentation du prieur de Beaurain.

6. Rodière, *Le prieuré de Beaurain*, p. 26, note 1.

7. *Dict. histor. et archéol.*, MONTREUIL, p. 61.

de Campagne et Beaurain-Château¹. Cette église n'est autre que l'ancienne église de Ricquebourg.

RICQUEMAISNIL, ancien écart, commune d'Humières.

Ricquemaïsnil (*Ricoaldi maisnilium*), vocable de forme francique romanisée indiquant une ancienne habitation, a disparu de la toponymie du Pas-de-Calais. C'était celui d'un écart de la commune d'Humières mentionné au XII^e siècle dans une charte de l'abbaye de Chocques². Plusieurs personnages en portaient le nom au siècle suivant : *Balduinus de Rikemainil*³, *Gérart de Rikemaïsnil*⁴. Des terres sont dites, en 1304, situées *apud Divitem Maisnilium*⁵.

Aucun lieu n'a conservé le souvenir de cet ancien hameau.

ROMBLY, ancien village disparu, commune de Lefaux.

Près de Lefaux s'élevait un village aujourd'hui recouvert par les sables⁶ que le cartulaire de

1. Rodière, *loc. cit.*, p. 24, note 2. — Haigneré prétend à tort que Ricquebourg a disparu au point de ne pas même avoir laissé son nom à une motte de terre (*Cabinet histor. de l'Artois et de la Picardie*, janvier 1892, p. 246 et suiv.).

2. *Ricolmaïsnil*, 1163 (abbaye de Chocques, cart. I).

3. 1223 (*Cartul. de Cercamp*, p. 54).

4. 1266 (Arch. du Pas-de-Calais, *abbaye de Cercamp*, liasse 3).

5. *Ibid.* Cette forme monastique est intéressante.

6. L'envahissement des sables est général sur la côte. « A

Saint-Josse, en 1076, désignait du nom de *Rumbiliaca villa*, vocable d'origine gallo-romaine (*Rumiliacus*). En 1134, Milon I^{er}, évêque des Morins, concède à l'abbé de Saint-Josse l'autel de Rombly, *altare de Rumbliaco*¹, et une charte de 1360 fait mention d'un chemin conduisant de *Rombli* à Montreuil². Ce village fut incendié en 1346; le sable l'envahit et la plupart de ses habitants se fixèrent à Lefaux, qui n'était à cette époque qu'un hameau et où l'on construisit une église. Néanmoins, un sergent royal, en 1405, qualifie encore *Rombelli de ville*, à l'égal d'Étaples, dans un exploit³, et un acte de 1671 parle d'une maison de Rombly au village de Lefaux⁴. La carte de Cassini indique l'emplacement de *Rombly couvert par les sables*. Aujourd'hui encore, on voit dans la garenne une croix de pierre qui rappelle l'ancien village, c'est la *croix de Rombly*, qui jadis servait de limite aux

Berck, dit Desjardins (p. 347), l'église était près de la mer. Elle en est maintenant distante de trois kilomètres. Étaples est maintenant couvert d'une ligne de dunes à une grande distance du littoral... L'hôpital que la ville de Paris a fait construire à Berck, à une distance des plus grandes marées, qui paraissait rassurante, est menacée aujourd'hui; et, tout près de là, des maisons construites il y a dix ans ne montrent plus que leurs cheminées au-dessus des sables. Par les vents d'ouest, on a vu les dunes s'élever d'un mètre en une nuit. »

1. *Mém. de la Soc. acad. de Boulogne*, t. XIII, p. 415.

2. *Cartul. de Notre-Dame de Boulogne*, p. 198.

3. *Chartes de Saint-Bertin*, n° 2205.

4. Bibl. de Nielles-lez-Bléquin, *collect. Henneguiér*.

deux fiefs de la paroisse de Lefaux : la seigneurie principale et la *Tour de Lefaux*.

RORICHOVE, ancien village, commune d'Andres.

La *villa Rorichova*¹ est mentionnée, en 1084, dans une charte de Baudouin de Guines² ; l'abbaye d'Andres y possédait des terres et une hostise. Un bois occupait une partie de son territoire³ et un château y avait été construit⁴. En 1209, le roi de France Philippe-Auguste s'en empara et le fit reliair à Marck par un large chemin.

Lambert d'Ardres, au XIII^e siècle, nous dit que Rorichove fut donné à Manassès de Guines par le comte Arnould, avec ses dépendances, *Rorichoviam cum appenditiis et marisci spatiosi amplitudine*, à titre de bénéfice⁵. C'est la dernière mention que l'on trouve de cet ancien village.

SAINT-PIERRE-MAISNIL, commune de Gonnehem.

Cet ancien hameau, d'origine monastique, dont le nom même est oublié aujourd'hui, est indiqué en 1152 dans une charte de l'abbaye de Chocques⁶. Saint-Jean-des-Prés y avait une exploitation

1. Suffixe *Hova*, au sens de domaine, combiné avec le nom propre d'origine germanique *Rorichus*, *Rorik*.

2. *Chronic. Andr.*, p. 789 b.

3. *Ibid.*, p. 806 b.

4. *Ibid.*, p. 847 a.

5. Lambert d'Ardres, p. 159.

6. Arch. du Pas-de-Calais, série H, *Abb. de Chocques*, cart. 1.

*Sanctae Mariae de Capella*¹, et que c'était une *firmissima munitio*. Cette forteresse, chef-lieu féodal de la seigneurie d'Ardres, fut détruite par le comte Arnould, qui, vers 1099, éleva le château d'Ardres, en remployant en partie les matériaux de l'ancien château. Les habitants de Selnesse durent chercher un refuge : *deleta est cum castello memoria etiam Selnessensium*²; mais on trouve encore au lieu dit les *Noires terres*, à deux kilomètres de la ville d'Ardres, des vestiges du château de Selnesse et, dans le marais voisin, les débris que le chroniqueur signalait déjà en ces termes, au XIII^e siècle : *In eo loco... usque hodie inveniuntur, quasi reliquiae gentilium, rubeae videlicet tegulae, testae vasorum minii coloris et fragmenta vasculorum vitreorum*³.

SEMBLETHUN, ancien village, commune de Coyecques.

Vers 1120, une charte de Charles le Bon, comte de Flandre, confirme à l'abbaye d'Auchy la possession de divers biens, entre autres celle d'un moulin situé *in villa nuncupata Senpleton*⁴, qu'une bulle du pape Calixte II du 5 février 1123 désigne sous la forme *Sampletun*⁵.

En 1155, à son tour, Milon, évêque de Thé-

1. Lambert d'Ardres, p. 219.

2. *Ibid.*, p. 247.

3. *Ibid.*, p. 227.

4. D. Bétencourt, *Cartul. d'Auchy*, p. 38.

5. *Ibid.*, p. 45.

rouanne, approuve le bail à cens consenti par l'abbé d'Auchy pour le moulin de *Sampletuna*¹.

Il s'agit de l'ancien hameau de Semblethun, commune de Coyecques, dont le vocable, d'origine saxonne (suffixe *-thun*), permet de supposer que, lors de leur établissement sur les côtes du Boulonnais, les barbares se répandirent dans l'intérieur de la Morinie pour y fonder divers établissements.

Sanblethun-delez-Deletez figure au ^{xiv}^e siècle parmi les villages de l'Artois² et est mentionné de nouveau comme tel dans la partition du diocèse de Théroutanne de 1559³. C'était une seigneurie⁴ qui est marquée sur la carte de Cassini⁵. Deux fermes : le *Grand* et le *Petit-Simblenthun* en rappellent aujourd'hui le nom⁶.

SOIBERTMETZ, ancien village, commune de Tortefontaine.

Ce vocable, d'origine francique romanisée : *Sigeberti*, *Seiberti mansus*⁷, était, au ^{xi}^e siècle, celui d'une paroisse, *parrochia de Soiberchmetz*⁸, qui confinait à celles de Tortefontaine et d'Enconnay.

1. D. Bétencourt, *Cartul. d'Auchy*, p. 58.

2. Arch. nat., P. 137, fol. 75 r^o.

3. *Miræus*, t. IV, p. 670. La forme est *Zamblethun*.

4. *Le fief et seigneurie de Semblethun, dit de Haigrie-en-Coyecques*, 1739 (*Procès-verbaux de la coutume de Saint-Omer*).

5. *Grand, Petit Samblethun*.

6. Enquête postale de 1847.

7. Gaignères, t. II, p. 10.

8. Calonne, *Hist. de Dommartin*, pièce justif., n^o 4.

L'abbaye de Dommartin, au XII^e siècle, y possédait un champ avec bois, *nemus de Soibermetz*¹, et une famille en portait le nom². On le trouve encore mentionné, vers la fin du XIII^e siècle, dans les chartes d'Artois, sous la forme *Sobrommés*³, et, au terrier de Dommartin, sous celle de *Soybresmés*; mais son église disparut et Soibermetz, dont la matrice cadastrale n'a pas même conservé le nom, n'était plus qu'un simple fief avant la Révolution.

SOMBRETHUN, ancien écart, commune de Wismille.

Ce vocable, qui rappelle un établissement saxon du V^e ou du VI^e siècle, était celui d'un ancien lieu habité que mentionne, en 1305, l'inventaire des titres de la seigneurie de Beuvrequen⁴, sous les formes *Zummertun* et *Zoummertun*, *Sombreton* et *Sumbrethun* en 1341⁵ et 1492⁶. Les chanoines de Thérouanne y levaient la dime et c'était un des nombreux fiefs mouvant du château de Boulogne⁷. Le lieu dit *Pichevert* occupe aujourd'hui son emplacement. Il portait déjà ce nom en 1603⁸.

1. Petit Cartulaire de Dommartin, fol. 49 r^o.

2. *Ibid.*, fol. 10 et 13 v^o.

3. Premier cartulaire d'Artois, fol. 73 v^o.

4. Invent. de Beuvrequen, p. 217 et 218.

5. *Mém. de la Soc. acad. de Boulogne*, t. IX.

6. Comptes de Beuvrequen, fol. 3 v^o.

7. Déclaration des fiefs du Boulonnais, p. 148.

8. *Dict. histor. et archéol.*, t. II, p. 42.

STÉNELAND, ancienne localité disparue, commune de Beuvrequen.

Par sa charte du 8 novembre 826, Goibert donne à l'abbaye de Saint-Bertin la basilique construite *in loco nuncupante Sanctus Salvator sive Stenetland*¹, *Dominus Salvator in Stenetland*², *cella Domini Salvatoris in Stenedland*³. Un manoir en dépendait⁴. En 873, le trésorier de cette église et Odbert, avoué de Notre-Dame de Thérouanne, font entre eux un échange de terres à Cléty⁵. Bientôt l'agglomération qui s'était formée autour de l'édifice disparut. Sténeland, en 1305, n'était plus qu'un simple lieu dit des nombreux domaines de Saint-Bertin et son nom même disparut au siècle suivant.

THÉGATHE, ancien hameau, commune du Portel.

Ce lieu, dont le nom a été formé à l'aide du suffixe *-gata* et dont l'origine remonte au v^e siècle, était habité au moyen âge. L'abbaye de Notre-Dame de Boulogne y jouissait de certains droits⁶ et, en dehors de quelques habitations isolées, le hameau comprenait deux fermes⁷. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un lieu dit.

1. *Cartul. Sith.*, p. 159.

2. *Ibid.*, p. 157.

3. *Ibid.*, p. 161.

4. *Ibid.*, p. 160.

5. *Ch. de Saint-Bertin*, n° 48.

6. *Cartul. de Notre-Dame de Boulogne*, n° 34.

7. *Dict. histor. du Pas-de-Calais*, BOULOGNE, t. III, p. 346.

THÉROUANNE, ancienne ville.

Chacun sait que Thérouanne, l'ancienne capitale de la cité des Morins, fut détruite en 1553 par ordre de Charles-Quint et que sa destruction fut telle que des champs occupent aujourd'hui son emplacement. Seule une dépression de terrain indique les anciennes fortifications.

Ce n'est qu'à la fin du xvi^e siècle que le village actuel se bâtit lentement au sud de l'ancienne ville, dans le faubourg du Saint-Esprit qui formait la paroisse de Saint-Martin-Outre-Eau. Le changement de nom ne s'accomplit que lentement. Au commencement du xvii^e siècle, le nouveau village était encore ainsi désigné : *les faulsbourgs de jadis Thérouanne*¹, *les faubourgs hauts de Théroannes*². C'est vers 1660 que l'on voit réapparaître le nom de l'ancienne ville dans un tableau des paroisses du diocèse de Saint-Omer³ ; mais, en 1698, dans son mémoire sur l'Artois, l'intendant Bignon appelait encore le nouveau village *faulxbourgs de Thérouanne*, et ce souvenir resta jusqu'au xviii^e siècle. On lit même dans une nomenclature des villages de l'Artois de 1769 : *le fauxbourg qui n'est plus qu'un village aujourd'hui appelé Térouane*⁴. L'église en avait été construite en 1652 et dédiée à saint Martin ; elle a été remplacée en 1872 par l'église actuelle.

1. Arch. du chap. de Saint-Omer, G. 8.

2. Hosp. de Saint-Omer, B. 37, n^o 159.

3. D. Dewitte, *Grand Cart. de Saint-Bertin*, t. IX, fol. 213.

4. Arch. nat., Q^t. 903.

TRINGHEM, ancien écart, commune d'Hersin-Coupigny.

Ce vocable, dont le suffixe d'origine germanique indique une localité anciennement habitée, apparaît pour la première fois en 1215 dans une charte de Saint-Barthélemy de Béthune¹, où un certain Étienne de *Tenighem* figure comme témoin. Une Jeanne de *Téninghem* est mentionnée en 1410. Le fief qu'elle habitait comprenait un manoir, une motte, un bois et des arrière-fiefs². Il est désigné aux XV^e, XVI^e et XVIII^e siècles sous les formes *Trainguehen*³, *Tringuehien*⁴, *Tringhehem*⁵, *Dringhehen*⁶, *Ostringhuem*⁷, *Estringuien*⁸, *Estringhem*⁹ et a disparu à la Révolution sans laisser aucun souvenir dans la toponymie du Pas-de-Calais.

UZON, ancienne villa, commune d'Aix-Noulette.

Le lieu dit *la Ville-d'Uzon* indique l'emplacement d'une ancienne villa gallo-romaine. C'est une éminence dont le sommet forme un petit plateau circulaire et qui est entourée d'un fossé profond. Une seconde enceinte se trouve en contre-bas de

1. *Cart. de Saint-Barthélemy*, n° 27.

2. Arch. nat., P. 2060.

3. 1416 (*Cart. des Chartr. de Gosnay*, t. I, fol. 43 v°).

4. 1448 (*Chap. d'Arras*).

5. 1447 (*Cart. des Chartr. de Gosnay*, t. I, fol. 287 r°).

6. *Ibid.*, fol. 287 v°.

7. 1700 (Arch. de Béthune, GG. 66).

8. Arch. nat., P. 2046, n° 105.

9. Arch. de Béthune, GG. 19.

la première. On y a découvert plusieurs puits, des tuyaux de terre rougeâtre et de ciment¹; les restes d'un aqueduc, des fondations en grès et en pierre calcaire y ont également été mis au jour². Le vocable *Uson* lui-même est d'origine gallo-romaine. On voit Baudouin d'Uzon, *Balduinus de Uson*, figurer comme témoin, en 1119, dans la bulle du pape Calixte II, confirmant la fondation du chapitre d'Aire³.

VIGNE (LA), ancienne villa, communes d'Arras et d'Achicourt.

Dans la banlieue d'Arras s'étendait, au delà de la porte de Pugnol⁴, une villa de l'abbaye de Saint-Vaast appelée la Vigne, *terra que vocatur Vineas*⁵, *villa que Vineas dicitur in suburbio Atrebatum civitatis*⁶. Elle tirait son nom d'une culture qui, au moyen âge, était pratiquée en plusieurs endroits de notre région⁷. C'était un fief qui s'étendait entre la ville et l'esplanade de la citadelle du côté d'Achicourt et qui relevait du château de Béthune⁸. Il avait un échevinage particulier, *le pouvoir et*

1. Harbaville, mémorial, v° Aix-Noulette.

2. Terninck, *L'Artois souterrain*, t. IV, p. 108 et 110.

3. Rouyer, *Hist. du chap. d'Aire*, p. 251.

4. Son emplacement est occupé aujourd'hui par le collège.

5. 1113 (*Cart. de Saint-Vaast*, p. 150).

6. *Ibid.*, p. 243.

7. Le raisin servait surtout à faire du verjus, dont on usait beaucoup au moyen âge.

8. Arch. nat., P. 2046.

*eschevinage de la Vigne-lez-Arras*¹. Sa coutume fut rédigée en 1507² et sa chapelle bénéficiaire, consacrée à saint Éloi, était à la collation de l'abbé de Saint-Vaast.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, la Vigne fut incorporée à Arras et devint le faubourg d'Amiens.

WALONVILLERS, ancien hameau, commune de Douchy-lez-Ayette.

Ce vocable (*Wallonis villare*), qui indique un lieu habité à l'époque gallo-romaine, est mentionné en 1170 dans une charte du chapitre d'Arras, comme étant celui d'une dépendance de la paroisse de Douchy : *a hais de Dulci et Walunvileir, que sunt de parrochia de Dulci*³.

Waronvillers, lieu dit de la commune d'Avesnes-le-Comte, rappelle un autre *villare*. Il est compris au XIII^e siècle parmi les fiefs tenus du château d'Avesnes-le-Comte⁴, sous la forme *Warnouviller* (*Waronis villare*), et, en 1760, sous celle de *Waronvillex*⁵.

WÂTINES (LES), ancienne villa, commune de Beuvry.

Le privilège du pape Eugène III du 21 décembre

1. Richebourg, t. I, p. 240.

2. Abbaye de Saint-Vaast, H. 1070.

3. *Cart. du chap. d'Arras*, n° 34.

4. Fiefs tenus du château d'Avesnes-le-Comte, fol. 11 r°.

5. Arch. nat., P. 1436.

1152 mentionne, parmi les localités des environs de Béthune où la collégiale de Saint-Barthélemy avait des droits, *villa que dicitur Wastines*¹. Il s'agit des Wâtines, commune de Beuvry. Ce hameau, au XIV^e siècle, avait un moulin, le moulin Gossel². La carte de Cassini l'indique comme écart, au XVIII^e siècle, sous le nom déformé de *Levassine*. Il a disparu aujourd'hui de la toponymie artésienne.

WALBINGHEN ou WABINGHEN, ancien village, commune d'Outreau.

Les miracles de saint Wandrille nous apprennent qu'en 858 une femme paralytique fut guérie *in territorio Bononiense et praedio Walbodingheim*³ par le mérite des reliques du saint qu'elle avait invoqué. L'église de Walbinghen, *ecclesia de Waubingehem*, est mentionnée en 1121 comme une des plus riches possessions de l'abbaye de Saint-Wulmer de Boulogne⁴. Notre-Dame de Boulogne y avait aussi des terres⁵.

On trouve le même village sous la forme *Wabanghem*, en 1389⁶, et sous celle de *Wabinghen*,

1. *Bull. des Antiquaires de la Morinie*, t. IX, p. 199.

2. Le molin Gosele, que on dist le molin des Wastines, 1333 (Bibl. nat., *Titres et comptes d'Artois*, t. II, fol. 47, n° 3).

3. *Acta ss.*, Julii v.

4. Arch. nat., J. 792.

5. *Cart. de Notre-Dame de Boulogne*, p. 118.

6. Arch. nat., J. 1124.

en 1506, dans le terrier de Saint-Wulmer¹. Il occupait l'emplacement d'une partie de la commune actuelle d'Outreau ; les cueilloirs ne laissent aucun doute à ce sujet. Bientôt la nouvelle localité absorba l'ancienne au point d'en faire même oublier le nom.

1. *Terrier de Saint-Wulmer*, p. 65.

L'AUTEL

ET

L'ÉGLISE D'AVENAS

(RHÔNE)

Par le Dr BIAOT, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 21 mars 1906.

*Le Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*¹ contient une communication de M. F. de Mély sur l'autel sculpté de l'église d'Avenas, communication plus particulièrement consacrée à la description de la face latérale droite. L'étude de cette face permet à l'auteur d'établir la date de la construction de l'autel.

Cette note a le grand mérite d'appeler à nouveau l'attention des archéologues sur un monument fort intéressant.

Mais, quoique très classique, ainsi que le démontre la bibliographie ci-jointe qui, cependant, n'a point la prétention d'être complète², il

1. 1905, p. 203 et suiv.

2. Voir *Dessin de l'autel d'Avenas*, relevé par Louis Perrin dans les *Archives de la Commission des monuments historiques*

n'est pas inutile de revoir ce monument avec les vues nouvelles apportées par les progrès de l'archéologie. Plusieurs difficultés, sur lesquelles l'accord ne paraissait pas avoir été fait, semblent actuellement plus faciles à résoudre et peuvent recevoir une solution plus logique.

La note de M. de Mély appelle quelques rectifications; quelques additions pourront même la compléter utilement en présentant l'autel d'Avenas dans son ensemble et en attirant l'attention sur l'église elle-même.

Il est urgent de faire connaître cette église; il faut s'empresser de la décrire et d'en donner des

(Catalogue, 1875, p. 68). — Viollet-le-Duc, *Dict. d'architecture*, article AUTEL, en fait mention; il renvoie à Gailhabaud, *Architecture du V^e au XVII^e siècle*, « où l'autel est fidèlement reproduit ». — Ant. Pericaud, *Notice sur l'autel d'Avenas*, dans la *Revue du Lyonnais*, 1835. — *Encore un mot sur l'autel d'Avenas* (*Ibid.*, 1854). — *Notice sur Avenas*, dans l'*Album du Lyonnais*, 1844. — Cochard et d'Aigueperse, *Notice sur le canton de Beaujeu*, dans les *Archives historiques et statistiques du Rhône*, t. XIV (1830), p. 140. — Ogier, *France par canton*; voir l'arrondissement de Villefranche, p. 73. — Abbé Boué, *L'autel d'Avenas considéré au point de vue historique*, dans la *Revue du Lyonnais*, 2^e série, t. III, p. 256, 1850. — Baron de la Roche-Lacarelle, *Description d'Avenas*, avec superbes planches de l'autel, dans l'*Histoire du Beaujolais*, 1853; et *Lettre à Aug. Bernard*, dans la *Revue du Lyonnais*, 2^e série, t. IX (1854), p. 116. — Ph. Michaud, *Notes rectificatives à propos de l'église d'Avenas*, dans la *Revue du Lyonnais*, 3^e série, t. XII, p. 213. — Abbé Cucherat, *Les origines du Beaujolais et l'autel d'Avenas*, Lyon, Mougins-Rusand, 1886. — Voir également Louvet, *Histoire du Beaujolais*, et mentions dans divers ouvrages d'archéologie; Enlart, *Manuel d'archéologie*, etc.

représentations photographiques avant qu'elle n'ait été défigurée par des adjonctions ou des embellissements malencontreux.

Avenas, canton de Beaujeu, arrondissement de Villefranche, est un modeste village de 260 habitants situé dans les monts du Haut-Beaujolais, à 13 kilomètres nord-est de Beaujeu. Son église et son autel attirent de nombreux visiteurs. Jadis, Avenas faisait partie du diocèse de Mâcon.

I. — L'AUTEL.

L'autel, en forme de sarcophage, est en calcaire et porte sur trois faces des sculptures d'un travail assez grossier.

1° *Face latérale droite.* — Cette face, décrite par M. de Mély, représente un roi donateur à demi agenouillé, supportant à grand'peine l'église d'Avenas qui se trouve au-dessus d'un buisson à larges feuilles, dont l'abside est tournée du côté d'un personnage auréolé qui la bénit, saint Vincent.

Au-dessous se lit l'inscription latine reproduite et traduite par M. de Mély : « *Rex Ludovicus pius*, etc.... »

Quel est ce roi donateur ? De nombreuses et longues discussions ont eu lieu parmi les érudits lyonnais : trois opinions se trouvaient en présence et forcément limitées entre les trois personnages qui ont mérité l'épithète de *pius* donnée par l'ins-

cription, c'est-à-dire Louis le Débonnaire, Louis VII et saint Louis.

Depuis longtemps, l'attribution à Louis VII avait été soutenue ; de nos jours elle avait généralement rallié les suffrages, les sculptures de l'autel et l'architecture de l'église ne pouvant être attribuées ni à Louis le Débonnaire ni à saint Louis.

L'attribution à Louis VII paraît avoir été proposée, pour la première fois, en 1853 par Auguste Bernard. En rendant compte, dans l'*Athenaeum français* (1853), de l'*Histoire du Beaujolais* par le baron de la Roche-Lacarelle, il repousse l'idée que saint Louis puisse être regardé comme le fondateur de l'église d'Avenas ; il attribue cette fondation à Louis VII, qui a dû passer à Avenas dans quelques-uns de ses nombreux voyages à travers la France. Cette donation était rappelée par la sculpture de l'autel, Louis VII offrant à saint Vincent de Màcon l'église qu'il avait édifiée à Avenas en reconnaissance de dangers courus.

Péricaut-Bregnot¹, qui avait soutenu l'opinion que Louis le Débonnaire devait avoir été le donateur de cette église, se rallie à l'opinion d'Auguste Bernard. Et, peu à peu, cette opinion est partagée par tous les archéologues. Steyert, dans son ouvrage classique², tranche la question en ces termes :

Les érudits locaux ont longuement disserté pour

1. *Gazette de Lyon*, 31 mai 1853.

2. *Histoire de Lyon*, 1899, t. II, p. 352.

déterminer à quel roi s'appliquait le fait rappelé par cette sculpture. Divisés en deux camps, les uns étaient pour saint Louis, les autres pour Louis le Débonnaire. Pas un n'avait songé au seul prince à qui ce monument pût être attribué¹. Il suffit d'avoir la plus minime expérience de l'archéologie pour reconnaître un ouvrage du XII^e siècle. Cet autel a été souvent publié dans des recueils, et dans aucun on n'a hênté sur la véritable date. Il s'agit de Louis VII, qui, en effet, campait à Mâcon en 1171; c'est certainement à cette occasion qu'il aura fait cette libéralité à l'église de Saint-Vincent; on remarquera l'analogie de la coiffure que ce prince porte sur le bas-relief avec la couronne à calotte qui lui est donnée sur son sceau.

Nous sommes heureux de voir M. de Mély se ranger à cette opinion et attribuer à Louis VII la donation de l'église d'Avenas, « non pas à son premier passage, car à ce moment la guerre ne lui laissait pas le loisir de s'occuper de donation, mais à son second passage, après 1169 ».

2^e *Face antérieure* (fig. 1). — La face antérieure de l'autel d'Avenas est classique : au centre, Jésus-Christ, dans une auréole elliptique, est assis; de la droite il bénit; la gauche repose sur le livre des Évangiles. Aux quatre coins et en dehors de l'auréole sont placés les symboles des évangélistes. De chaque côté, et sur deux rangs superposés, les douze apôtres sont assis par groupes

1. Steyert s'attribue une paternité à laquelle il n'a point droit, oubliant de citer Aug. Bernard.

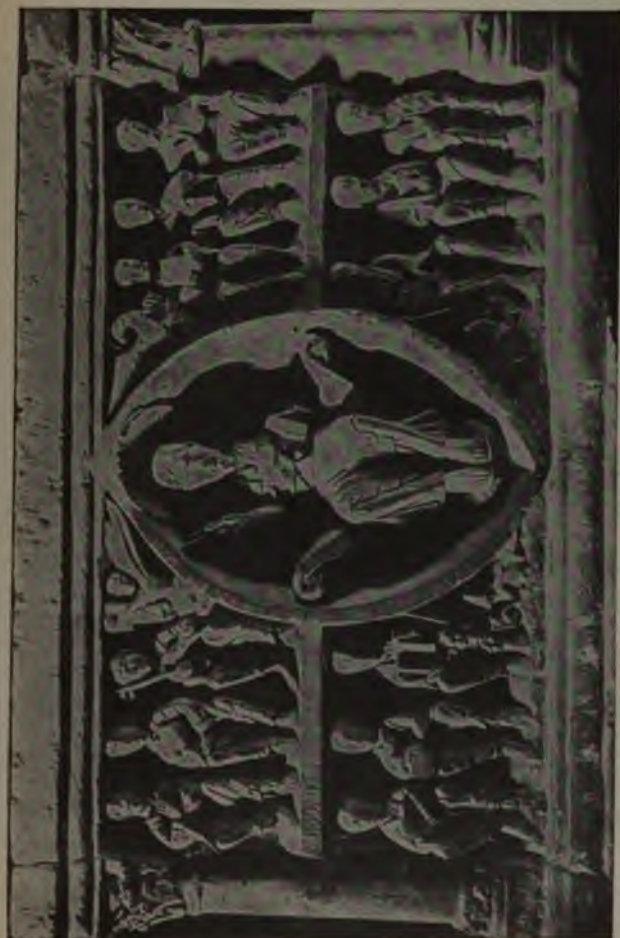


FIG. 1. — AVENAS (RHÔNE). AUTEL DE L'ÉGLISE, FACE ANTÉRIEURE.



FIG. 2. — AVENAS (RHÔNE). AUTEL DE L'ÉGLISE, FACE LATÉRALE GAUCHE.
(Annonciation. — Présentation de la Vierge au Temple. — Naissance de la Vierge.
Mort de la Vierge et son Assomption.)

1

;

de trois. Sur le listel qui sépare les deux registres, on lit encore :

SIMONIS — SCI TOMAS — PHILIPVS :
SCI IACOBVS.

La photographie ci-jointe est suffisamment nette pour remplacer une plus ample description. Et, sans insister sur la sculpture elle-même, qui rappelle comme groupement, comme aspect général, la sculpture des sarcophages chrétiens d'Arles et, comme le fait remarquer M. Enlart, celle de l'autel en pierre du VIII^e siècle de Cividale (Frioul), on reconnaît dans la sculpture elle-même une influence bourguignonne : le Christ bénissant, par exemple, avec ses extrémités effilées. Les plis en escalier de la robe montrent cette influence qui se retrouve dans beaucoup de sculptures de notre région, notamment sur les chapiteaux des églises des abbayes ruinées de Savigny et de l'Ile-Barbe, du chœur de la cathédrale de Saint-Jean de Lyon, etc.

3° *Face latérale gauche* (fig. 2). — La face latérale gauche de l'autel offre des sculptures du plus haut intérêt, étagées en deux registres. Quatre scènes paraissent représenter des épisodes de la vie de la Vierge, expliquées par le vocable de l'église « Assomption de Notre-Dame ». Les sujets ne suivent pas l'ordre historique. En haut on peut reconnaître sans aucun doute l'Annonciation et la Présentation au Temple. En bas on voit la

Naissance de la Vierge et la Mort de la Vierge. Il semble difficile d'interpréter ces scènes d'une autre façon. Et, cependant, certains commentateurs ont cru y trouver des scènes de la vie de Louis le Débonnaire, de la sainte Famille, etc.

Voici, du reste, la description des deux scènes de cet étage inférieur :

A gauche, Naissance de la Vierge. Dans un lit très bas repose une femme couchée (sainte Anne), la main droite sous une couverture, la gauche repliée sur la poitrine. Derrière le lit, une femme debout tient un enfant emmailloté et nimbé (la Vierge). La scène est encadrée par des rideaux tombant du haut et relevés de chaque côté du lit; celui de droite entoure la colonne servant à séparer cette première scène de la suivante.

A droite, sur un lit très bas, une femme (la Vierge Marie) est étendue, la tête soutenue par un personnage nimbé (un apôtre), qui maintient de ses deux mains étalées le buste de la morte. Au pied du lit, un autre personnage (saint Jean), nimbé, dans l'attitude de la désolation, est assis, la tête reposant sur sa main.

Au fond, au-dessus du lit, la Vierge nimbée, en buste, les deux mains levées et largement ouvertes, est entourée d'une auréole circulaire; elle est enlevée au ciel par un personnage dont on n'aperçoit que les deux mains. A la partie inférieure de l'auréole, des ondulations figurent un nuage.

Cette scène semble représenter la Mort de la Vierge : la Vierge, à son lit de mort, est soutenue par un apôtre ; saint Jean, au pied du lit, est dans l'attitude de la désolation.

Au fond, la Vierge, inscrite dans une auréole, est enlevée au ciel. M. Enlart y voit très judicieusement la représentation de l'Assomption, qu'il rapproche de celle du portail de Chartres où la Vierge est figurée dans une auréole, enlevée par des anges.

Cette représentation de la Mort de la Vierge paraît rare et peut-être unique, autant que des recherches rapides me permettent de l'affirmer ; à ce titre elle est digne d'être signalée.

II. — L'ÉGLISE.

Un mot, pour terminer, sur l'église d'Avenas qui, à son tour, mérite une mention particulière, pour plusieurs raisons.

C'est un des rares spécimens de ces modestes églises rurales de la fin du XII^e siècle : elle aurait mérité, en même temps que son autel, d'être classée parmi les monuments historiques.

De plus, elle est la reproduction fidèle de l'église représentée par le bas-relief de l'autel ; or les exemples de reproductions figurées d'édifices encore existants ne sont point fréquents.

L'église dédiée à Notre-Dame est orientée. Le plan est celui d'une croix latine. L'appareil en

pierre, petit et moyen, est grossier ; à l'extérieur, l'abside demi-circulaire, percée de trois baies ébrasées à plein cintre, est couverte d'un toit conique en tuiles reposant sur une corniche moulurée et sur de petits modillons carrés sans sculpture.

Le transept, plus haut que l'abside, présente sur deux faces seulement une petite baie à plein cintre.

La nef est éclairée latéralement par trois fenêtres à plein cintre et recouverte directement d'une toiture en tuiles. La façade consiste en un mur plat percé d'une porte à archivolt en tiers-point sans sculpture ; le tympan, de même, est fruste. Audessus, dans le pignon, une petite meurtrière sert à éclairer le comble.

Sur la croisée du transept s'élève un clocher, carré, trapu, coupé en deux par une frise moulurée. Il présente sur la face Est, dans la partie supérieure, une baie géminée séparée par des colonnettes, et, sur les faces Nord et Sud, une baie simple à plein cintre. Le tout est surmonté d'un toit pyramidal.

La toiture de l'église entière, clocher compris, est en tuiles ordinaires, tandis que, sur la représentation sculptée de l'autel, l'église est recouverte de larges dalles de pierre imbriquées. C'est ce que M. Jean Virey signale, du reste, dans son ouvrage sur *Les édifices religieux de l'époque*

*romane en Saône-et-Loire*¹ : « Fréquemment, les toitures... sont faites à angle très ouvert et par conséquent très plates et exclusivement en dalles de pierre appelées « laves » dans tout le pays qui s'étend sur la rive droite de la Saône. »

Une restauration a remplacé les laves par des tuiles ordinaires.

A l'intérieur, l'abside est voûtée en cul-de-four brisé et repose sur une frise moulurée : filet et doucine. La paroi semi-circulaire est décorée de cinq arcades, dont les arcs en plein cintre sont supportés par des pilastres et chapiteaux ornés de sculptures très simples.

Les deux arcades externes sont borgnes, les trois autres encadrent des baies à plein cintre avec ébrasements, servant à éclairer l'abside.

Une coupole octogonale sur trompes est placée à l'intersection du transept; l'arc triomphal est en tiers-point.

La nef unique a été plafonnée après une réparation opérée à une époque ultérieure.

Cette courte description et les photographies permettent de se faire une idée exacte de la petite église d'Avenas et de la classer, comme l'autel, parmi les monuments de la fin du XII^e siècle.

On pouvait espérer que ce modeste édifice,

1. Congrès de Mâcon, *Comptes-rendus de la Société française d'archéologie*, 1901, p. 246.

spécimen intéressant de l'architecture rurale, qui nous est parvenu à peu près intact, reproduction, ainsi que nous le disons, du modèle offert par Louis VII à Saint-Vincent de Mâcon, aurait pu, grâce à quelques réfections discrètes, intelligentes et peu dispendieuses, nous être conservé dans son état primitif.

L'autel seul est classé parmi les monuments historiques. Des esprits avisés avaient demandé à ce que l'église le fût, elle aussi ; malheureusement, l'édifice avait besoin de réparations urgentes, et le classement fut refusé de ce chef. Ce qui n'a point empêché, par une autre voie, le gouvernement d'accorder une somme de 10500 francs, non seulement destinée aux réparations urgentes et à la construction d'une sacristie, mais encore à l'adjonction d'une tourelle octogonale, flanquant ce clocher primitif et devant servir de cage d'escalier pour y accéder. Depuis le XII^e siècle, la cloche était sonnée de l'intérieur de l'église, ainsi que dans beaucoup d'autres, et c'est pour obvier à cet inconvénient majeur, paraît-il, que cette création parasite a été décidée !

Et, en ce moment, on travaille à cette restauration si inintelligente et si déplorable faite avec l'assentiment et les subsides de l'État !

SÉLEUCIE DE PIÉRIE

Par M. Victor CHAPOT, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 2 mai 1906.

D'un coup d'œil sur une carte, on jugerait que la fondation de Séleucie, en un lieu que la nature n'avait point prédestiné, ne put avoir d'autre cause que la fondation d'Antioche. Aucune baie de refuge, et la côte est inhospitalière¹. Mais le fleuve

1. Libanios, *Or. XI* (Ἀντιοχειαίος), 41, p. 286 Reiske = I, p. 450 Færster, disait cependant : τοσούτον γὰρ διέχομεν λιμένων ὅσον ἡμᾶς καθαρούς τε τηρεῖ θαλαττίων κακῶν καὶ μετόχους ποιεῖ τῶν ἐκ θαλάττης καλῶν ὁ σταδίοι γὰρ τὸ μέσον εἴκοσι καὶ ἑκατὸν, ὥστε ἀνὴρ εὐζωνος ἅμα ἡλίῳ κινηθεὶς ἐνθὲνδε κοιμῆται τι τῶν ἐκείθεν ἔτι μεσημβρίας ἐστῶσης. Ce pluriel λιμένων peut n'être qu'une amplification oratoire, et τὸ μέσον se traduira à volonté : *en moyenne*, ou : *l'intervalle*; la distance de 120 stades conviendrait pour Séleucie; *sic* Strab., XVI, 2, 7, p. 751 C. Procope (*Bell. Pers.*, II, 11, 1, Hauray) dit 130, cette faible différence s'explique par les variations des systèmes métrologiques. — Il est vrai qu'on lit dans Malalas (p. 270, Bonn) : ... εἰς δρόμωνα ἀπὸ τοῦ λεγομένου Βυτυλλίου ὁρμητηρίου, ὄντος αὐτοφθοῦς λιμένος πλησίον Σελευκείας τῆς Συρίας. Nulle part ailleurs Bytyllion n'est rappelé : anse minuscule sans doute, temporairement ouverte dans les alluvions de l'Oronte. Au nord de son delta, les moindres anfractuosités de la côte sont rares et se creusent dans une falaise. Dans le pays, on m'a assuré qu'un piéton n'irait pas sans péril d'Alexandrette à Séleucie en suivant le bord de la mer. A 20 kilomètres, à vol d'oi-

qui débouche près de là ouvre une vallée vers l'intérieur. L'arrière-pays une fois peuplé, colonisé, il convenait de ménager au bord de la mer un relai d'étape et un avant-poste. Tel serait l'ordre naturel des choses; mais peut-être ont-elles suivi un autre cours.

Selon Eusèbe (*Chron.*, II, 116), le premier des Séleucides aurait fondé Antioche dans la douzième année de son règne (301/300). Aussitôt avant, selon Malalas (p. 199), se place en outre l'établissement de Séleucie¹. Je résume son récit : le 23

seau, au sud de Séleucie est la baie de *Kesab*, que la carte de Blanckenhorn (Berlin, 1891) indique, avec quelques ruines dites *Mina-el-Kesab*. Serait-ce Bytyllion? Elle n'a pu avoir aucune importance, comme trop petite, mal située et mal abritée. Strab., XVI, 2, 8, p. 751 C : πρὸς νότον δ' ἔστι... τοῖς Σελευκείοις τὸ Κάσιον ὄρος καὶ τὸ Ἀντικάσιον · ἔτι δὲ πρότερον μετὰ τὴν Σελεύκειαν αἱ ἐκβολαὶ τοῦ Ὀρόντου · εἴτα τὸ Νυμφαῖον, σπηλαιὸν τι ἱερὸν · εἴτα τὸ Κάσιον · ἐπεξῆς δὲ Ποσειδῖον πολίγῃ καὶ Ἡράκλεια. Il ne dit pas que Poseidion et Héraclée fussent des ports; le nom de la première ne l'implique pas absolument; elle est mentionnée comme φρούριον dans le papyrus de Gourob (cf. *infra*); c'était avant tout une forteresse côtière. Pourtant l'expression καθ(ω)ρμίσθημεν du papyrus (col. II, 20) suppose accessoirement un quai où s'amarrent les vaisseaux. Selon Diodore (XXXIV, 28), Alexandre Zabinas, repoussé de Séleucie, se dirigea vers Poseidion; il n'y avait donc entre les deux aucune solidarité. Étienne de Byzance rappelle Ἡράκλεια Πιερίας, et Ποσειδεῖον πόλις μεταξὺ Κιλικίας καὶ Συρίας (la Cilicie, de son temps, débordait un peu sur la Syrie). Les indications de Ptolémée (V, 15, 3) reportent les deux villes entre l'embouchure de l'Oronte et Latakiah; elles ne pouvaient réellement servir de ports à Antioche.

1. Rappel de la fondation, sans chronologie précise, dans

de Xanthicos, Séleucos Nicator vint sacrifier à Zeus Casios, sur le Casios, lui demandant où créer une cité; un aigle survint et emporta les entrailles de la victime, *παρὰ θάλασσαν κάτω τῆς παλαιᾶς πόλεως ἐν τῷ ἐμπορίῳ τῆς λεγομένης Πιερίας*. Le roi suivit cette indication céleste, puis se rendit à Iopolis, sur le Silpios : nouveau sacrifice, à Zeus Kéraunios; de là, le 22 d'Artémisios, il va à Antigonía, fait la même prière; un aigle, comme la première fois, lui marque l'emplacement d'Antioche, en se dirigeant vers le Silpios.

Malalas était du pays, et il s'est passionné pour l'histoire de toute l'Antiochide; il nous rapporte fidèlement le récit qui avait cours de son temps. Appien, plus ancien de quatre siècles, écrit simplement (*Syr.*, 58) : *Φασὶ δὲ αὐτῷ (Σελεύκῳ) τὰς Σελευχείας οἰκίζοντι, τὴν μὲν ἐπὶ τῇ θαλάσῃ, διοσημίαν ἡγήσασθαι κεραύνου*. Mais les deux légendes ne sont pas inconciliables, et, en effet, certaines monnaies autonomes de Séleucie sont au type de l'aigle, d'autres au type du foudre¹. Le vol de l'aigle, oiseau de Zeus, a pu être accompagné d'un coup de tonnerre.

L'exactitude des deux dates ci-dessus ne saurait être admise sans réserve. Plus digne de foi

Strab. (XVI, 2, 4, p. 749 C), Ampelius (*Liber memorialis*, XXXI), Cédronos (I, p. 339, Bonn), Michel Glycas (*Ann.*, p. 377, Bonn).

1. Warwick Wroth, *Greek coins of ... Syria*, Londres, 1899, p. LXXI et suiv.

est l'assertion qu'il y avait en ces deux points des établissements antérieurs à Séleucos.

Sur l'emplacement de la future Antioche, d'une part, c'était *Ιώνη* (Étienne de Byzance) ou *Ἰώπολις* (Suidas, Malalas). Ville véritable? Plutôt un simple petit bourg entourant un sanctuaire de Cronos¹; et j'en dirai autant de Bottia, qui devait avoir son origine dans le temple qu'Alexandre y dressa au *Ζεὺς Βοττιαῖος* des Macédoniens². Il n'en va pas de même d'Antigonia, fondée en 307, d'après Diodore³, par Antigone, père de Démétrios Poliorcète; dès 306, on y voyait déjà un *βασίλειον* et d'autres monuments⁴; il lui donna une enceinte de 70 stades (12 à 13 kilomètres). Malalas (*loc. cit.*) nous indique l'emplacement, entre le coude de l'Oronte et le petit cours d'eau, émissaire du lac d'Antioche. Ce dernier, avec ses rives inconstantes, était d'un fâcheux voisinage; peut-être aussi Séleucos voulut-il obscurcir en ces lieux la mémoire d'Antigone⁵, et alors il aurait sollicité un présage. La contrée, dit Diodore, lui parut heureusement située pour dominer à la fois la Babylonie et les satrapies voisines de l'Égypte⁶.

1. G.-O. Müller, *Kunstarchäologische Werke*, Berlin, V (1873), p. 23-24.

2. Liban., XI, 76, p. 297 R = I, p. 461 F.

3. XXI, 1, 5; XX, 47, 6 Dindorf.

4. Plut., *Demetr.*, 17; il ne nomme pas la ville, mais, d'après le contexte, il ne peut être question que de celle-là.

5. Liban., p. 300-1 R = I, p. 465-6 F.

6. Antigonia fut dès lors un simple quartier d'Antioche

D'autre part, il existait déjà avant Séleucie, au même endroit, mais uniquement sur la hauteur, un groupe d'habitations¹. Strabon ne le mentionne pas : ἐκαλεῖτο δ'ἢ Σελεύχεια πρότερον Ἴδατος ποταμοῖς². Cette dernière expression, traduction grecque, sans doute, d'un nom sémitique, n'indique point forcément un lieu habité. M. Tosselli³ m'a signalé, dans la ville ou tout près d'elle, six sources au moins, assez abondantes, mais peu potables.

Une Palaeopolis est rappelée par Pausanias Damascène, qu'a copié Malalas⁴. C'est un témoi-

(Strab., XVI, 2, 4, p. 750 C). Dion Cassius s'exprime mal, disant que « les Parthes (en 701 de Rome), ayant échoué devant Antioche, se dirigèrent du côté d'Antigonie; ils n'osèrent ni ne purent pénétrer dans les faubourgs, qui étaient plantés d'arbres » (XL, 29).

1. Malal., p. 198 : ... καὶ κατελθὼν παρὰ τὴν θάλασσαν εἶδεν ἐν τῷ ὄρει κειμένην πόλιν μικράν, ἥτινα ἔκτισε Σῦρος ὁ υἱὸς Ἀγῆνορος; il va sans dire qu'il n'y a aucun fait historique à déduire de ces derniers mots.

2. XVI, 2, 8, p. 751 C.

3. Ingénieur civil italien, établi à Antioche, dont les connaissances topographiques m'ont été fort utiles, et qui a dressé le plan adjoint à ce travail. Je tiens à le remercier une fois de plus de son obligeance infinie. J'ai plaisir aussi à dire tout ce que je dois à mon ami Perdrizet, qui m'avait signalé l'utilité de cette étude et les secours que je trouverais sur place.

4. Cf. *Fragm. hist. graec.*, IV, p. 468; voir encore Malal., p. 142 : ... εἰς τὴν πέραλον τῆς λεγομένης πρῶτης Παλαιόπολεως, νῦν δὲ Σελευχείας, mais sans doute toujours d'après la même source, qui a dû servir aussi, je pense, à Cédrenos (I, p. 237, Bonn) : ... εἰς τὸ παράλιον τῆς Παλαιόπολεως, νῦν δὲ Σελευχείας. Ce sont les mêmes termes exactement.

gnage isolé, acceptable cependant; mais, vu le silence de Strabon, il concerne un peuplement sans importance et non antérieur à Alexandre.

La conclusion serait donc : les territoires d'Antioche et de Séleucie ont été ouverts à la vie urbaine vers la fin du IV^e siècle; on ne peut dire de quel côté est l'antériorité; mais Séleucos conçut et exécuta un projet définitif dans lequel il était pourvu aux deux cités à la fois.

Ce n'est pas que Séleucie fût, commercialement, indispensable à Antioche : on pouvait faire de celle-ci un port fluvial, au lieu de creuser un port maritime, et approfondir, régulariser le cours inférieur de l'Oronte. Il semble pourtant que ce travail n'ait été entrepris que sous l'Empire¹. Le

1. Pausan., VIII, 29, 3 : Ὁρόντην τὸν Σύρων ποταμὸν οὐ τὰ πάντα ἐν ἰσοπέδῳ μέχρι θαλάσσης ῥέοντα, ἀλλὰ ἐπὶ κρημνὸν τε ἀπορροῶγα καὶ ἐς κάτωτας ἀπ' αὐτοῦ φερόμενον, ἠθέλησεν ὁ Ῥωμαίων βασιλεὺς ἀναπλεῖσθαι ναυσὶν ἐκ θαλάσσης ἐς Ἀντιόχειαν πόλιν. Εὐτρον οὖν σὺν πόνῳ τε καὶ δαπάνῃ χρημάτων ὀρυζάμενος ἐπιτήδειον ἐς τὸν ἀνάπλου ἐξέτρεψεν ἐς τοῦτον τὸν τρόπον. Le lit étant resté à sec, ajoute le Périégète (4), on y trouva un tombeau et un cadavre que le dieu de Claros déclara être celui d'Oronte. Le fleuve était-il navigable antérieurement? Ce n'est pas sûr. Dans le papyrus de 246 (voir plus loin), on a restitué (col. III, 9-10, 16-17) : [... καὶ εἰς τὰς ναὺς ἐμβάν]εις, ἐν αἷς ὑπεδεξάμε[θα...]... εἰς Ἀντιόχειαν [παρεγενόμεθα]. Un autre interprète, Kœhler, avait proposé νῆ]ς ἐν αἷς. « Le supplément n'est pas admissible, dit M. Holleaux, mais il semble bien que le relatif αἷς ne puisse se rapporter qu'au mot ναὺς précédemment exprimé. » Moi qui ai vu l'Oronte, je me le représente mal sillonné par une flotte de guerre; au surplus, dans le mot Ἀντιόχειαν (l. 16) il y a six lettres douteuses. Voici pourtant ce que rapporte — un peu tardive-

Ῥωμαίων βασιλεύς de Pausanias n'est pas postérieur à Tibère, comme on le voit par Strabon, qui écrivait sous son règne¹. Dès lors, il n'était pas nécessaire aux voyageurs pour Antioche de débarquer à Séleucie; néanmoins, on continua de le faire, même dans des cas où un transbordement était à éviter²; l'entretien de cette voie (utile surtout, j'imagine, aux bateaux plats) fut peut-être négligé, sauf à une très basse époque, puisqu'encore au temps des croisades on la voit accessible aux bâtiments de mer dont le tirant d'eau restait peu considérable³. En tout état de cause, Séleucie pouvait avoir un rôle dans le négoce, tout en gardant son caractère essentiel de port de guerre.

Elle était fort bien placée pour commander le bassin extrême-oriental de la Méditerranée. La Cilicie a servi longtemps de repaire aux pirates; or, Strabon constatait déjà que, de Séleucie à

ment et peu clairement — Malalas (p. 272) pour l'époque de Trajan : καὶ τῶν δὲ πλοίων τοῦ στρατοῦ αὐτοῦ καταφθασάντων ἀπὸ Σελευκείας, ἀνῆλθον ἐπὶ τὴν ἱερὰν Δάφνην εὐξασθαι.

1. XVI, 2, 7, p. 651 C : ἀνάπλους δ' ἐκ θαλάττης ἐστὶν εἰς τὴν Ἀντιόχειαν αὐθημερόν. C'est cet empereur qui changea en Oronte l'ancien nom du fleuve (Δράκων), et peut-être ce travail s'accomplit-il durant le séjour de Germanicus en Syrie.

2. Liban., *Epist.*, 196 (éd. Wolf, Amstelaedami, 1738) : κίονας ἐκ Σελευκείας τοῖς μὲν ἐπέταξας κομίζειν, τοῖς δὲ ῥησας χάριν (pour la construction d'une *stoa* à Antioche, où manquait le marbre qu'il fallait amener d'outre-mer). Autres allusions claires à un débarquement à Séleucie : *ep.* 314 et 1084.

3. Cf. *Gesta Dei per Francos*, éd. Bongars, I, p. 565.

Soles, il y avait à peine 1,000 stades¹, et Soles détenait les clefs d'un autre passage de première importance, les « portes ciliciennes ». Qui possédait Séleucie avait aussi en mains le meilleur moyen de conserver ou surprendre Chypre². Enfin, malgré les 175 milles romains³ (259 kilomètres) qui le séparaient de Zeugma, ce port était le plus rapproché de l'Euphrate. Il avait encore des relations avec Carthage, comme le suppose un passage, d'ailleurs obscur, de Libanios⁴.

L'« ancienne ville », n'étant qu'un modeste comptoir sans défense, s'était naturellement posée sur la hauteur, à l'abri des pirates, mais au point où la montagne est toute proche du rivage. Cette heureuse situation ne fut pas abandonnée; mais la nouvelle cité s'étendit aussi sur la plaine côtière. L'aigle qui en marqua l'emplacement ne pouvait guère hésiter. L'endroit choisi offrait un autre avantage : un peu éloigné de l'Oronte⁵, le port n'en pouvait être ni ensablé ni contaminé, car ce fleuve formait l'égoût naturel de la capitale

1. XIV, 5, 20, p. 676 C; la distance réelle est de 150 kilomètres.

2. Pline, *H. N.*, VI, 32, 206 : *inde (a Cypro) Syriae Seleuciam Pieriam CXV mil. passuum* (= 220 kilom., distance exacte de Séleucie à Salamis, par Famagouste).

3. Pline, *H. N.*, V, 12, 67; cf. VI, 26, 126.

4. *Or. XXVII* (κατὰ Ἰσάπλου I), 19; II, p. 119-120 R = III, p. 32 F.

5. 40 stades, dit Strabon (XVI, 2, 7, p. 751 C); 7 kilom. aujourd'hui.

des Séleucides, appelée à un rapide accroissement de population, et dont les immondices s'en allaient vers une mer sans marée¹.

Séleucie de Piérie recevait à sa naissance un nom doublement macédonien²; de Macédoine aussi, et du reste de la Grèce, durent lui venir ses premiers colons; tels étaient avant tout les habitants d'Antigonie, qui furent transférés à

1. Polybe, V, 59.

2. On sait que la plus ancienne Piérie était une région sur les confins de la Thessalie et de la Macédoine. La Piérie syrienne est impossible à délimiter; il semble pourtant qu'elle se soit à peu près confondue avec le territoire de Séleucie. Ainsi, aujourd'hui, tout ce versant de la montagne porte le nom global de *Soueidieh*. Strabon écrit : Σελεύχεια ἡ ἐν Πιερίᾳ (XVI, 2, 4, p. 749 C); ailleurs, d'après Poseidonios : ἐν Σελευχείᾳ τῇ Πιερίᾳ (VII, 5, 8, p. 316 C); ailleurs encore (XVI, 2, 8, p. 751 C) : πρὸς θαλάττῃ δὲ τούτων (en partant de la Cyrhéstique) ἐστὶν ἡ Σελεύχεια καὶ ἡ Πιερία, ὅρος συνεχὲς τῷ Ἀμανῷ. D'après ce dernier texte, la Piérie serait donc l'extrémité méridionale de l'Amanus, au nord de l'Oronte. Certaines monnaies portent : **ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ ΠΙΕΡΙΑC** (Babelon, *Inventaire de la collection Waddington*, Paris, 1898, n° 7269); mais, surtout à l'époque romaine, la forme *Seleucia Pieria* est courante (Plin., *loc. cit.*; Cic., *ad Att.*, XI, 20, 1 : *Seleucea Pieria*); l'acte de vente d'esclave, dont nous reparlerons, est ainsi daté : *Actum Seleuciaae Pieriae*. Du moins ces formules sont claires; quelquefois aussi le contexte ne permet aucun doute, quand l'auteur écrit simplement *Seleucia* (Pomp. Mela, *Chorogr.*, I, 12, 69) ou, comme Appien (*Syr.*, 57), Σελεύχεια ἐπὶ τῇ θαλάσῃ, ou (63) Σελευχείᾳ τῇ πρὸς θαλάσῃ — encore cette formule ne serait-elle pas loin de convenir à Séleucie du Calycadnos. — Mais il n'en est pas toujours ainsi, et cette négligence, fréquente chez les auteurs et en épigraphie, est très fâcheuse pour l'histoire de notre ville.

Antioche¹; s'il en faut croire le témoignage attardé de Cédrenos, Séleucos introduisit encore dans les villes qu'il venait de fonder, et notamment à Séleucie, un noyau de population juive².

La jeune cité ne tarda pas à prospérer³, et elle devait peut-être profiter d'une confusion, car Séleucos ayant fondé quatre villes dans la Syrie du Nord (Antioche, Apamée, Laodicée, Séleucie), leurs territoires formaient une tétrapole, appelée la Séleucide⁴, où Séleucie pouvait, vu son nom, apparaître comme une deuxième capitale⁵. Elle fut

1. Et non à Séleucie, comme le dit par erreur Diodore (XX, 47).

2. I, p. 292, Bonn : καὶ ἐν ταῖς νέαις πόλεσι Ἰουδαίους συνέκτισεν Ἕλλησι.

3. *Die Verlockung, die Geschichte dieser Stadt im Zusammenhang zu behandeln*, dit Wilcken (*Hermes*, XXIX (1894), p. 450, note 1), *muss ich zu Zeit widerstehen*. Si je n'observe pas la même réserve, c'est que l'étude des ruines m'a amené, forcément, à rassembler les lambeaux épars de l'histoire de Séleucie.

4. Cette Séleucide, sous Antiochos Soter (281-260), fut divisée en quatre satrapies, dont ces quatre villes formaient probablement les chefs-lieux (Poseidon, ap. Strab., XVI, 2, 4, p. 750 C; *Corp. inscr. gr.*, 4474).

5. Strab., XVI, 2, 2. 4, p. 749-50 C. — Vers le milieu du II^e siècle sont frappées des monnaies de bronze, spéciales aux quatre cités sœurs de cette tétrapole, portant ΑΔΕΛΦΩΝ ΔΗΜΩΝ au revers, avec la date selon l'ère des Séleucides. W. Wroth (*Catalogue of ... Syria*, p. 151-2), à la suite des autres numismates, en attribue l'émission à l'atelier d'Antioche, sans donner aucune raison, probablement parce qu'Antioche était la capitale du royaume. G. Macdonald (*Catalogue of greek coins in the Hunterian collection*, Glasgow, III (1905), p. 141-2) croit qu'elles proviennent des

florissante, *iam inde a primis auspiciis*¹; sa banlieue, au pied de la montagne, était sûrement, comme aujourd'hui, un grand jardin et un verger, participant à la fertilité générale de toute la vallée de l'Oronte². Parmi les « spécialités » du pays, Poseidonios parle d'une terre bitumineuse, l'*ampelitis*, extraite d'une carrière de Séleucie et

officines de Séleucie, parce que plusieurs présentent des monogrammes caractéristiques, qui se retrouvent sur les monnaies autonomes de cette dernière. Le nom même de Séleucide pourrait encore servir d'argument, nullement décisif du reste. Les types secondaires, Zeus Niképhoros assis, Tyché tenant une couronne et une corne d'abondance, ne fournissent aucun motif de se décider dans un sens ou dans l'autre. La tête de Zeus (Wroth, p. 151, n° 1; pl. XVIII, 7; datée de 146 av. J.-C.), celle d'Apollon (*ibid.*, pl. XVIII, 5, même date) concerneraient aussi bien Antioche que Séleucie. Le type le plus fréquent du droit consiste en deux têtes barbues, de même profil, identiquement pareilles. Wroth suppose que ce sont les symboles des démes d'Antioche et de Séleucie (p. 152, n° 4); remarquons qu'elles rappellent parfaitement la tête de Zeus isolée qui figure sur la pièce de la tétrapole mentionnée ci-dessus et sur certaines monnaies autonomes des deux villes; mais la couronne est remplacée par une *taenia*. Il est possible qu'on se soit plu à leur donner le type de Zeus parce que, dans la légende rapportée par Malalas, Zeus a inspiré, presque au même moment, la fondation des deux villes. Peut-être les deux cités ont-elles concouru à la frappe de ces monnaies. Il est certain du moins que, dès la même année 146, l'atelier de Séleucie était, lui aussi, en activité, car nous en avons des pièces autonomes (Macdonald, p. 212, n° 8-9; Wroth, p. 270, n° 11 à 13).

1. Amm. Marcellin., XIV, 8, 8; on sait qu'Ammien était précisément originaire de la Séleucide.

2. Pompon. Mela., *loc. cit.*

servant de préservatif contre les insectes qui attaquent la vigne, et la vigne poussait en abondance dans la Syrie du Nord¹. Sur le Casios voisin naissait un arbre à gomme, le *styrax*², semblable au cognassier, et donnant une liqueur d'odeur agréable, très employée en médecine, encore plus en parfumerie. Le prix en atteignait 17 deniers à la livre. Enfin, tout près du port, on pêchait une sorte de poisson très réputé, les ταύλαι, comme vers les bouches du Nil³.

Ce prompt développement permet-il d'ajouter foi au récit rapporté par Clément d'Alexandrie, suivant lequel la statue colossale de Sarapis, œuvre de Bryaxis, qu'on voyait dans le Sarapéum d'Alexandrie, serait venue de Séleucie de Piérie, où le premier des Ptolémées l'aurait fait prendre, sur l'ordre du dieu même? La version ordinaire, où il est question de Sinope, est généralement admise maintenant⁴. Seul, M. Salomon Reinach estime que la contradiction entre les textes résulte d'une confusion qu'ont faite les anciens entre les deux Sarapis d'Alexandrie : l'un, vieille œuvre égyptienne, attribuée à l'époque de

1. Strab., VII, 5, 8, p. 316 C. On frottait les ceps malades avec cette terre, imprégnée d'huile, et le parasite mourait avant d'avoir pu monter de la racine aux bourgeons.

2. Pline, *H. N.*, XII, 25, 124.

3. Athen., *Deipnosoph.*, Z, p. 326 a.

4. A. Bouché-Leclercq, *Rev. de l'hist. des religions*, 1902, p. 26; *Hist. des Lagides*, I (1903), p. 116 et suiv.; Amelung, *La statue de Bryaxis* (*Revue archéologique*, 1903, II, p. 183).

Sésostris et mise en relation avec Sinope, colonie de Sésostris; l'autre, statue de style grec, représentant Hadès, vraiment exécutée par Bryaxis et amenée de Séleucie. Cette distinction, dont je ne puis résumer ici les motifs savamment déduits¹, est ingénieuse, jusqu'à l'excès peut-être. Si, malgré tout, il fallait admettre chez les auteurs classiques, non pas une confusion, mais une erreur pure et simple, on reconnaîtrait que cette erreur s'est accréditée du fait que les Lagides ont un certain temps possédé Séleucie de Piérie²; mais c'est seulement Ptolémée Philadelphe, le second de cette dynastie (285-246), qui s'empara de la Coelé-Syrie, comme ancienne province égyptienne, à une date qui reste très incertaine³. Conquête qui eut lieu peut-être sans coup férir, en raison des sympathies plus grandes qu'éprouvaient les Syro-Phéniciens pour les Lagides que pour les Séleucides⁴. Il ne semble pas cependant que Séleucie de Piérie soit à compter parmi les villes κατὰ τὴν Σελευκίδα, qui, d'après

1. *Cultes, mythes et religions*, Paris, II (1906), p. 347 et suiv.

2. La « Calais ptolémaïque », suivant la pittoresque expression de Th. Reinach (*Journal des Savants*, 1905, p. 556 et suiv.).

3. Vers 480 probablement, conclut M. Bouché-Leclercq, qui a le dernier examiné la question (*Hist. des Lagides*, I, p. 154).

4. Polybe, V, 86, 10.

une inscription de 277 environ¹, avaient trahi la cause du roi de Syrie. Du moins, Polybe ne mentionne de garnison égyptienne à Séleucie que « depuis le temps où Ptolémée Évergète (dès l'été de 246), irrité des malheurs de (sa sœur) Bérénice, avait envahi la Syrie et s'était emparé de cette ville² ».

Sur cette conquête, nous avons, depuis peu d'années, un document précieux dans un papyrus de Gourob (Fayoum) contenant un rapport militaire qui, selon toute apparence, fut l'œuvre de Ptolémée lui-même³. Voici l'essentiel : une flotte égyptienne, sous Ptolémée III Évergète, croise le long de la côte de Syrie, au sud du fort Posidéon⁴. Sur l'ordre de Bérénice⁵, deux officiers égyptiens

1. *Corp. inscr. gr.*, 3595 = Dittenberger, *Or. gr. inscr. sel.*, I, 219. On a proposé plusieurs interprétations de ce terme Σελευκίς; mais c'est bien de la Séleucide de Poseidonios qu'il s'agit, comme l'a montré G. Corradi, *Note sulla guerra tra Tolomeo Evergete e Seleuco Callinico (Atti della R. Accademia delle scienze di Torino, XL, 1905)*, p. 805 et suiv.

2. V, 58, 10.

3. Ce texte, très mutilé, a été magistralement restitué et commenté en dernier lieu par M. Holleaux, *Remarques sur le papyrus de Gourob (Flinders Petrie Papyri, II, XLV; III, cxliv)*, *Bull. corr. hell.*, XXX (1906), p. 330-348; il me suffit de renvoyer à son article, car il examine et critique tous les travaux antérieurs; je ne fais moi-même que résumer ses conclusions.

4. Le Ποσειδίων des géographes anciens.

5. Sœur du roi d'Égypte, seconde femme d'Antiochos II Théos. La première, Laodice, irritée de son abandon, avait empoisonné le roi; elle fit en outre proclamer son fils

se détachent de l'escadre avec cinq navires, ramassent tout l'argent déposé dans les parages avoisinants et le transportent à Séleucie. Le satrape de Cilicie, Aribaze, d'aventure présent dans cette ville, veut expédier cet argent à Éphèse, où est Laodice; mais les habitants, unis aux « stratèges » locaux, prennent parti pour Bérénice contre Aribaze, qui est tué comme il s'enfuyait. Les Égyptiens sont maîtres de l'argent, de la ville et de la citadelle. Ensuite, une autre escadre, commandée par le roi lui-même et comprenant autant de vaisseaux que peut en contenir le port de Séleucie, mouille près de Posidéon, puis arrive à Séleucie, où prêtres, magistrats et citoyens, chefs et soldats viennent, couronne en tête, à sa rencontre¹. Il y passe un jour et part le lendemain pour Antioche,

Séleucos II Callinicos et mettre à mort Bérénice. Mais ce dernier assassinat est postérieur à l'entrée en campagne de Ptolémée; Beloch (*Griech. Gesch.*, Strasbourg, III, 2, 1904, p. 454) avait déjà remarqué le fait. Outre Polyen (VIII, 50), Justin (XXVII, 1, 6) le donne clairement à entendre; on se hâte trop d'ordinaire de suspecter son récit; enfin Polybe, sur lequel, en vertu d'une mauvaise traduction (διὰ τὰ Βερηνίης συμπτώματα — elle était seulement *pourchassée*), on étayait la thèse inverse, ne contredit nullement celle-ci. L'interprétation donnée au mot ἀδελφή est donc parfaitement d'accord avec les textes.

1. Wilcken (*Hermes*, loc. cit.) s'étonnait de cet accueil fait à un conquérant. Mais la ville venait d'accéder aux prétentions d'un tout petit détachement. C'est le cas de se rappeler les sympathies naturelles des Syriens pour les Ptolémées.

avec ceux qui ne sont pas commis à la garde de la place.

Les deux rois conclurent un armistice, et il est très probable que Ptolémée conserva le port de guerre si facilement tombé en son pouvoir¹. Contre le témoignage indirect de Polybe, on a allégué l'affaire de Stratonice : séparée de son mari, Démétrios de Macédoine, cette princesse était venue vers 234 intriguer à Antioche contre le roi de Syrie, qui avait repoussé ses avances, et qu'occupait alors en Babylonie la guerre contre les Parthes. Séleucos partit en hâte et reprit possession de sa capitale. Quant à Stratonice, suivant Agatharchide², ἀλίσκομένης τῆς Ἀντιοχείας, εἰς Σελεύκειαν φυγοῦσα, παρὸν αὐτῇ ταχέως ἀποπλεῖν ἐνυπνίῳ κωλύοντι πεισθεῖσα ἐλήφθη καὶ ἀπέθανεν. Niese³ conclut de ce passage qu'à ce moment Séleucie était syrienne de nouveau, et qu'elle retomba plus tard aux mains de Ptolémée III, au cours d'une guerre dont toute trace se serait perdue. Beloch⁴ l'en réprimande vertement et, tout

1. Sic Bouché-Leclercq (*op. laud.*, p. 251), Th. Reinach, Corradi (*loc. cit.*); Bevan (*House of Seleucus*, Londres, 1902, I, p. 237, note 1) incline aussi vers cette solution.

2. Ap. Ios., *C. Apion.*, I, 22; fragm. 19 (*Fragm. hist. gr.*, III, 196).

3. *Gesch. der griech. und makedon. Staaten*, Gotha, II (1899), p. 168.

4. *Griechische Geschichte*, Strasbourg, III (1904), p. 259, note 1.

en désavouant au besoin « ce Juif ignorant et menteur » de qui vient le renseignement, estime que, pour arranger les choses, il suffit d'une « très légère correction¹ ». Mais rien ne prouve que Stratonice soit arrivée jusqu'à Séleucie; rien même n'oblige à décider qu'elle ne pouvait trouver la mort qu'en territoire syrien. A défaut de toute complicité du Lagide, un émissaire secret d'Antiochos ne se serait-il pas chargé sans bruit de l'exécution?

Nous n'avons plus de nouvelles de la ville jusqu'en 219; à cette date, toute l'Asie Mineure étant tombée au pouvoir absolu et indépendant du rebelle Achaïos, vice-roi de ce pays, Antiochos III voulut d'abord se garantir des menées parallèles du roi d'Égypte, Ptolémée IV Philopator, qu'il redoutait bien plus que ce mutin. Polybe est ici² notre source unique, mais précise et détaillée. On voit par lui qu'Antiochos ne songeait pas avant tout à Séleucie; à Apamée, il avait tenu conseil avec ses amis sur les moyens d'envahir la Coelé-Syrie, et les avis étaient indécis quand Apollophane, originaire de Séleucie même, rallia tous les suffrages en proposant de commencer les opérations de guerre par cette ville,

1. Φεύγουσα au lieu de φυγοῦσα. Je ne vois pas bien l'intérêt de cette variante; dans un cas comme dans l'autre, on peut traduire εἰς Σελεύκειαν : *vers* (ou *dans la direction de*) Séleucie. Il faut toujours supposer que le songe est survenu à l'ex-reine pendant un arrêt en cours de route.

2. V, 58-61.

ἀρχηγέτιν οὖσαν καὶ σχεδὸν ὡς εἰπεῖν ἐστίναν ὑπάρχουσαν τῆς αὐτῶν δυναστείας.

Elles furent poussées de trois côtés à la fois : à terre sur deux points différents et enfin du côté du port. Il n'est pas question de combat naval; sans doute il n'y avait là aucun bâtiment égyptien. Ce qu'il s'agissait d'atteindre, et cela par l'application d'échelles¹, c'était τὸ νεώριον², non pas τὸν λιμένα. Ce dernier terme désigne la baie abritée où les navires évoluent; νεώρια, les petits bassins où ils sont transférés en hiver, des enclaves dans la terre ferme, ou tout au moins l'extrême périphérie du port³.

Mais encore l'adroite tactique du navarque Diogène ne suffit-elle pas à emporter la ville; Antiochos avait usé de la corruption. Faute de réussir à la tête, il avait séduit en revanche τινὰς τῶν κατὰ μέρος ἡγεμόνων. Ceux-ci, dès que le faubourg fut pris, coururent auprès du commandant en chef, qui, trompé par leur feinte épouvante, consentit à ouvrir des pourparlers. En fait, la ville se rendait, et Antiochos y passa l'hiver; les longues négociations alors entamées avec la cour de Memphis ne pouvaient rien changer au résultat.

Le roi de Syrie garda la ville; elle lui fut plus

1. Τὴν προσπορὰν καὶ στάσιν καὶ πρόσθεσιν τῶν κλιμάκων, opération qui, dans le port et non ailleurs, s'accomplit ἀσφαλῶς.

2. C'est toujours cette expression qui revient dans le paragraphe 60 : τὰ νεώρια, τοῖς νεωρίοις.

3. Cf. Ed. Ardaillon, *Quomodo Graeci collocauerint portus atque aedificauerint*, Insulis, 1898, p. 52 et suiv.

tard d'un grand secours : en 196, se dirigeant vers Chypre pour s'en emparer, il fut assailli par une tempête au large du fleuve Saros, perdit plusieurs navires et se décida à remiser les autres à Séleucie de Syrie¹.

Ultérieurement encore, vers 146, cette cité eut un rôle considérable durant des compétitions dynastiques parmi les Séleucides ; ce fut provisoirement la capitale de Démétrios II Nicator, en face d'Antioche, qui était le quartier général de Tryphon et de son protégé, Antiochos VI Épiphane, que soutenaient en Palestine les princes juifs². Quand Démétrios devint prisonnier des Parthes, sa femme, Cléopâtre, était encore à Séleucie ; elle offrit à son beau-frère, Antiochos (VII Sidétès), sa main, avec la royauté, notamment « dans la crainte que quelques habitants de Séleucie ne livrassent la ville à Tryphon » ; c'est là que s'accrurent rapidement les forces du nouveau roi³.

Peu d'années auparavant, quand Démétrios I^{er} se fut emparé du royaume, il songea à étendre son influence. Il voulut rétablir sur le trône de Cappadoce Oropherne, chassé par son frère, Ariarathe V, qui avait refusé la main de la sœur de

1. Appian., *Syr.*, 4 ; Liu., XXXIII, 41.

2. Bouché-Leclercq, *Hist. des Lagides*, II (1904), p. 67. Démétrios s'était réfugié à Séleucie après s'être laissé battre par Antiochos VI (Liu., *Perioch.*, LII) ; cf. Syncell., p. 554, Bonn.

3. Ios., *Ant. iud.*, XIII, 7, 1-2.

Démétrios. Mais l'ingrat Oropherne s'entendit avec les gens d'Antioche contre son partisan, Démétrios. Celui-ci fut mis au courant, épargna la vie d'Oropherne (pour ne pas débarrasser Ariarathe de tout souci de ce côté), mais le fit enchaîner et garder à vue à Séleucie¹. De là, le moment venu, il lui trouverait vite une nouvelle destination.

Par sa position, Séleucie était toute désignée pour servir de prison d'État discrète, et aussi pour recevoir des fugitifs. Il en vint un de marque vers la fin du II^e siècle : c'était ce Lathyros (Ptolémée X Soter II), fils de Cléopâtre III, que sa mère avait fait couronner roi d'Égypte, puis contraint à quitter le pays. A Chypre, on l'avait proclamé roi; Cléopâtre envoya une escadre égyptienne l'en déloger, et sans doute les navires poursuivirent leur course jusqu'à Séleucie, où le malheureux était venu chercher asile. Nous connaissons très mal le détail, la date même de cet épisode²; il eut lieu sans doute peu après que Séleucie eut obtenu la liberté.

Toutes ces péripéties donneraient à penser que l'histoire de Séleucie, durant les deux premiers siècles, se résume dans celle des ambitions rivales des potentats hellénistiques. Il ne semble pourtant pas que la ville ait été réduite à cette fonction de place forte, bonne à prendre et à conserver, et

1. Justin., XXXV, 1-4.

2. Diod. Sic., XXXIV-V, 39 a; Bouché-Leclercq, *ibid.*, p. 96-97.

qu'elle n'ait eu aucune initiative propre. Une inscription, trouvée sur l'acropole d'Athènes¹, est ainsi conçue : Ἡ β[ο]υλ[η] | ὁ δ[η]μ[ος] | τὸν δ[η]μ[ον] | τὸν Σελευ[χέων] | [τ]ῶν ἐμ Πι[ερ]ίαι]. Tout à côté, on en avait exhumé une autre, plus étendue, qui, selon Wilhelm², concernait Soles de Cilicie; Kœhler, en raison de ce voisinage constaté dans les fouilles, préfère rapporter ce deuxième texte à Séleucie³, et, si l'argument n'est pas péremptoire, il offre du moins grande vraisemblance. Un certain Aristocréon, fils de Nausicratès⁴, avait fait des générosités à Athènes, avancé de l'argent à la ville, contribué largement de ses propres deniers à la construction de bâtiments publics, probablement après l'affranchissement d'Athènes en 229. Député en Attique, il reçoit avec ses collègues une couronne et les φιλόνηθρα ordinaires; on lui décerne la proxénie, transmissible à ses descendants, le droit d'acquérir une demeure de 3000 drachmes et un bien-fonds de deux talents. Honneurs presque de style; notons surtout que sa patrie l'avait envoyé pour renouveler et resserrer les rapports amicaux existant depuis longtemps avec Athènes (l. 8-12).

1. *Corp. inscr. att.*, IV, 407 f.

2. *Attische Psephismen* (*Hermes*, XXIV, 1889, p. 331 et suiv.).

3. *Corp. inscr. att.*, IV, 407 e.

4. Fils de la sœur du stoïcien Chrysippe de Soles, d'après Wilamowitz-Moellendorff; mais, si la ville à restituer dans les lacunes du texte n'est pas cilicienne, ce renseignement accessoire devient plus douteux.

Séleucie jouissait donc à cette époque d'une certaine autonomie. A quel régime l'avaient soumise ses maîtres successifs? Au moment où fut dédiée la courte inscription ci-dessus, elle avait peut-être une ἐκκλησία, mais pas de βουλή. Quant aux magistrats, nous n'en retrouvons qu'une trace insignifiante dans le papyrus de Gourob et dans un passage restitué, mais sans aucune chance d'erreur : ἀρχόντων (col. II, 23). Parmi les nombreux groupes qui vinrent à la rencontre des marins égyptiens figuraient οἱ ἄρχοντες; il est probable que ce terme vague désigne, non des « archontes » littéralement, mais l'ensemble des magistrats civils électifs que le roi de Syrie tolérait au-dessous de ses propres agents, les satrapes, mentionnés aussi par le papyrus (col. III, 14).

Lorsqu'Antiochos III reprit la ville, elle était administrée par des magistrats que Polybe (V, 60) ne désigne pas plus nettement; les tentatives de corruption s'adressent πρὸς τοὺς ἐπιστάτας τῆς πόλεως, appelés deux lignes plus loin τοὺς ἐπὶ τῶν ὄλων ἐφεστῶτας. Cette dernière forme fait antithèse peu rigoureuse, — ou se concilie mal, — avec cette autre : τὸν Λεόντιον τὸν ἐπὶ τῶν ὄλων. Je supposerais volontiers que les premiers nommés représentaient le pouvoir civil; Léontios serait le commandant d'armes, ayant sous ses ordres¹,

1. Peut-être avait-il aussi à sa disposition les fonctionnaires civils eux-mêmes.

comme principaux officiers, ceux que Polybe appelle par deux fois τῶν κατὰ μέρος ἡγεμόνων¹, lesquels, sans passer par l'intermédiaire des ἐπιστάται, s'adressent directement à Léontios pour lui arracher la capitulation.

Le même récit nous fait voir que les Ptolémées avaient exilé un certain nombre de citoyens qu'Antiochos rappela, leur rendant leurs droits civils et leurs patrimoines. La population libre était alors d'environ six mille âmes²; pour avoir le total des habitants, il faudrait ajouter les esclaves, et sûrement aussi la garnison égyptienne.

Les historiens ne nous disent pas, mais les monuments nous montrent que la constitution accordée à Séleucie par les rois fut de plus en plus libérale. Sa fidélité à Démétrios II Nicator³ reçut une première récompense lorsque, le roi captif, elle donna asile à sa veuve et à son frère, Antiochos VII Sidétès; celui-ci la déclara ἱερὰ καὶ ἄσυλος, titre qui apparaît sur les monnaies de 138-137 av. J.-C.⁴, et qui conférait les privilèges

1. Rapprocher col. III, 12, du papyrus : καὶ στρατηγούς καὶ τοὺς ἄλλους ἡγεμόνας; col. II, 8 : στρατ[ηγῶν].

2. Polyb., V, 61.

3. Un moment, la ville dut retomber au pouvoir des Lagides, mais ce ne fut pas, semble-t-il, de son plein gré, ni pour une longue durée (*Maccab.*, I, 11, 8 : Ὁ δὲ βασιλεὺς Πτολεμαῖος ἐκυρίευσεν τῶν πόλεων τῆς παραλίης ἕως Σελευκείας τῆς παραθαλασσίας, καὶ διελογίζετο περὶ Ἀλεξάνδρου (Zabinas) λογισμοὺς πονηροῦς).

4. Une pièce porte : Σελευκίων τῶν ἐν Πιερίαι τῆς ἱερᾶς καὶ ἄσολου εἰς 175 de l'ère des Séleucides (Eckhel, *Doctr. num. vet.*, III, p. 324, n° 2).

étendus, — et extensibles, — que l'on sait droit d'asile, Alexandre II Zabinas, néanmoins n'en profita pas, lorsque, fort du secours que prêtèrent, après le retour de Démétrios (41), Apamée et quelques autres villes, il tenta d'arracher une statue de Nikè du sanctuaire de Zeus à Antioche, et voulut ensuite s'enfuir à Séleucie; habitants lui fermèrent leurs portes¹.

Faisant un pas de plus, Antiochos VIII Gryllus accorda aux gens de Séleucie la liberté; sans doute, il avait eu particulièrement à se louer d'eux au cours des difficultés que lui suscita son frère utérin Antiochos IX Kyzikénos. Cette autonomie nous était déjà connue par les monnaies; mais dans une inscription de Chypre², nous trouvons une lettre même par laquelle Antiochos notifiait sa décision au roi de Chypre, — plus tard d'Égypte — Ptolémée XI Alexandre I^{er}; les mutilations n'affectent pas l'essentiel. Il n'en est malheureusement pas de même du document qui suit sur la pierre (et qui est, je pense, la copie d'une lettre d'Antiochos au peuple de Séleucie), où presque toutes les restitutions sont extrêmement aventureuses:

1. Iustin., XXXIX, 1, 3.

2. Dittenberger, *Or. gr. inscr. sel.*, I, p. 417, n° 257, je renvoie pour la bibliographie et les diverses restitutions.

3. Je ne puis notamment accepter celles que propose Dittenberger pour les lignes 23-25 :

[.....ἐπέψαμεν ὑμῖν ἀντίγραφον τῆς τε ἐπιστολῆς ἧς γε-
[γράφαμεν πρὸς βασιλέα Πτολεμαῖον καὶ τῆς πρὸς τὴν Ῥωμαί-
[ων σύγκλητον... ..]
Antiochos n'a pas à communiquer aux citoyens de Séleucie

Le premier document est daté Λγσ', Γορπιαίου κθ'; soit entre l'automne 110 et l'automne 109 av. J.-C. Dittenberger dit : août 109¹; je dirais plutôt septembre, puisqu'il s'agit du 29 de Gorpiaios. Il est probable que la lettre à Ptolémée a suivi de très près la proclamation de la liberté de Séleucie.

Quel fut exactement l'effet de cette générosité? Dans l'état de délabrement du document II, il est impossible de le dire. Wilcken² restitue ainsi les lignes 20-21 :

[Ὁ δῆμος τῶν Σελευκῶν τ]ῶν ἐν Πιερίαι τῆς ἐ-
[ρᾶς καὶ ἐλευθέρας Πιερῶν τῇ βολῇ καὶ νῶι δῆμωι.

Dittenberger combat cette interprétation, et avec grande raison. Il est clair que le roi de Syrie n'a pas à communiquer à Ptolémée un décret de Séleucie, mais plutôt une décision royale, et sans doute la lettre par laquelle il notifiait la liberté à la ville. J'accepterais donc³ les restitutions de Dittenberger :

[Βασιλεὺς Ἀντίοχος Σελευκῶν τ]ῶν ἐν Πιερίαι τῆς ἐ-

cie sa lettre à Ptolémée, — et que ferait cette transcription sur une stèle de Chypre? — Il communique à Ptolémée sa lettre aux citoyens de Séleucie, pour que ce roi en observe exactement les termes, qu'il ne connaîtrait pas sans cela : [ὅπως δὲ καὶ σὺ τὰ συγχωρηθέντα πάρα]κολουθῇς.

1. Le *Chronicon Paschale*, dont la chronologie est toujours approximative, place cette ère en 104 (p. 345, l. 15, Bonn).

2. *Hermes*, XXIX (1894), p. 436 et suiv.

3. Pour ces deux lignes seulement; cf. l'avant-dernière note.

[ῥᾶς καὶ ἀσύλου τοῖς ἀρχουσι καὶ τῇ βο]υλῇ καὶ τῷ δήμῳ.

Il y a pourtant une difficulté. Dans cette hypothèse, Antiochos s'adresse à la boulè ; cette assemblée n'existait pas au temps des rapports avec Athènes ; il semble qu'elle ne dut naître qu'après l'affranchissement de la ville. Mais on peut concevoir que les rois de Syrie aient fait ce qu'allaient faire les Romains, lesquels tolérèrent dans des villes non libres les institutions des cités autonomes. Liberté de fait, dont la précarité allait disparaître, grâce à l'édit d'Antiochos :

L. 14 : [... ἐκρίναμεν εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον ἐλευθέρους
[εἶναι.....]

Je crois qu'on pourrait encore citer comme argument en ce sens l'activité de l'atelier monétaire de Séleucie. Il frappe d'abord pour le compte des rois de Syrie ; puis, longtemps avant 109, commence le monnayage autonome du bronze¹ ; modeste avantage qui avait un intérêt pratique. En revanche, l'émission de l'argent ne date que de la période de liberté ; drachmes et tétradrachmes portent désormais la légende : Σελευκέων τῆς ἰερᾶς καὶ αὐτονόμου².

La cité était digne de cette faveur : bientôt (84/83 av. J.-C.) Tigrane d'Arménie se rendit

1. Voir *suprà*, p. 171, note 4.

2. Wroth, *Greek coins of Syria*, p. LXXI, 269.

maître de la Syrie; mais, comme une expérience encore récente avait montré à Séleucie les heureux effets de la fidélité, elle résista à l'envahisseur. Aussi, *cum uenisset (Pompeius) in Syriam, Seleuciam ... libertate donauit, quod regem Tigranem non recepisset*¹.

A l'époque romaine, Séleucie fait parler d'elle bien moins qu'antérieurement; son nom n'est cité qu'à l'occasion d'événements insignifiants, peut-être parce que son existence s'écoulait dans le calme et la prospérité. Pline rapporte² le détail suivant : *Cedrinus est Romae in delubro Apollo Sosianus Seleucia aduectus*. Il veut parler de l'image de culte dans le temple construit à Apollon par C. Sosius³, gouverneur de Syrie en 716=38⁴. Les usages du temps laissent supposer qu'il s'agit d'un larcin plutôt que d'un présent. La ville dut éprouver, comme le monde entier, la répercussion des dernières luttes civiles; des

1. Eutrop., *Breu.*, VI, 14, 2. Il parle en Romain, aux yeux de qui ne compte que la liberté accordée par Rome; mais il n'en faut pas conclure que Séleucie avait perdu l'autonomie dans l'intervalle. Strab., XVI, 2, 8, p. 751 C : *ἔρυμα δὲ ἐστὶν ἀξιόλογον καὶ κρεῖττον βίας ἢ πόλις · διόπερ καὶ ἔλευθέραν αὐτὴν ἔκρινε Πομπήιος, ἀποκλείσας Τιγράνην*. Notons du reste que l'ère de 109 resta en usage; Pellerin avait cru à l'emploi d'une ère pompéienne sur les monnaies de la ville; on n'y ajoute plus foi aujourd'hui; cf. Eckhel, *Doctr. num. vet.*, III, p. 327.

2. *H. N.*, XIII, 6, 53.

3. *Ibid.*, XXXVI, 5, 28.

4. *Prosop. imp. rom.*, III, p. 253, n° 556.

médailles portent au droit le nom de Marc-Antoine, au revers le foudre ailé et cette mention : *L. Plancus imp. iter.*¹. Borghesi les place en 720-734 et pense que le foudre rappelle les monnaies de Séleucie. Antoine avait nommé Plancus gouverneur d'Asie²; il dut s'enfuir devant Labiénus et les Parthes; peut-être se réfugia-t-il à Séleucie, pour en utiliser au besoin l'excellente position, et conçut-il l'idée de marquer, sur les pièces qu'il fit frapper comme proconsul, le symbole de la ville qui l'avait accueilli. Enfin, après la bataille d'Actium, Séleucie eut la déférence d'adopter plusieurs fois, temporairement, l'ère de l'année 34³.

Sur le régime municipal de la cité, après la formation de la province romaine de Syrie, nous n'avons que les très maigres renseignements fournis par deux inscriptions que j'avais copiées à *Kaboucié*, dans la haute ville⁴. L'une, dont la

1. E. Babelon, *Les monnaies de la République romaine*, I (1885), p. 178, n° 57; II (1886), p. 238-240.

2. En 713 = 41; voir ma *Province proconsulaire d'Asie*, Paris, 1904, p. 314.

3. Wroth, *ibid.*, p. 272, n° 31; p. 273, n° 33; la première de ces deux médailles est de 157 ap. J.-C., l'autre de l'an 16. Il est vrai que toutes deux portent la mention d'un légat de Syrie, et alors la déférence était peut-être le fait du magistrat romain, non de la ville. Je ne vois pas de quelle ère procédait une date comme celle-ci : OΘB, sur une pièce de Sévère Alexandre (Babelon, *Inventaire de la collection Waddington*, Paris, 1898, n° 7269).

4. En ce qui concerne les magistrats, c'est sans doute

paléographie indique une époque relativement haute¹, porte : 'Η βουλὴ καὶ ὁ δῆμος... Une autre, sûrement plus récente², commence ainsi : 'Ο

un agoranome qui a signé une double mine du Louvre : ΣΕΛΕΥΚΕΙΟΝ || ΕΚΡ || ΔΙΜΝΟΥΝ || ΕΠΙ ΔΕΛΦΙΩΝΟΣ (Héron de Villefosse et Michon, *Bull. de la Soc. des Antiq. de France*, 1903, p. 355, n° 45, et Michon, *ibid.*, 1906, p. 193-198). Le plomb venant de Sidon, le nom de ville désignerait aussi bien Séleucie du Calycadnos ou *ad Belum*. Vu la mobilité de ces petits objets, rien n'indique la provenance de celui que j'ai copié à *Koderbeg* (*Bull. corr. hell.*, XXVI (1902), p. 169, n° 10); c'est, je pense, le même qui est entré depuis à l'*Antiquarium* de Berlin (*Jahrbuch d. d. Instit.*, XIX (1904), *Arch. Anzeiger*, p. 46, n° 30), bien que Pernice ait lu le millésime autrement que moi (ΣΠ au lieu de ΣΟ). La date qu'il propose (225 av. J.-C.) me paraît trop ancienne; je crois qu'il faut compter d'après l'ère d'Antioche ou celle de Séleucie, ce qui nous conduit au début de l'Empire. M. Michon fait aussi remonter à l'époque royale (186 av. notre ère) la double mine au nom de Delphion, et cela peut en effet se soutenir. Néanmoins, là encore je préférerais écarter l'ère des Séleucides, ce qui nous reporterait au règne de Tibère : la paléographie ne s'y oppose pas, ni le type de l'éléphant; la ville avait alors son autonomie et une importance plus grande; si ses titres (τεράς καὶ ἀσίου) sont supprimés, c'est faute de place; la très médiocre gravure serait une dernière raison de baisser la date. Enfin, le même autour cite une mine d'Antioche, au même type, de l'an 7 (de cette ville = 42 av. J.-C.), et plusieurs autres poids de la région, qui portent des noms romains.

1. *Bull. corr. hell.*, XXVI (1902), p. 169, n° 9. Époque romaine, car l. 4 : Τιβερίου; mais l. 5 : Ναικάνορος, nom hellénistique; le texte peut être de la fin de la République.

2. *Ibid.*, p. 168, n° 8 : ἔτους δσ'. J'ai écrit : « On peut hésiter entre les deux ères de 109 et de 49; le texte serait donc de 95 ou de 155 ap. J.-C. » Je crois que j'aurais dû exclure l'ère d'Antioche.

δῆμος καὶ ἡ προβουλὴ. Cette forme insolite attestée par l'estampage et se retrouve dans l'intitulé d'une lettre d'Apollonios de Tyane, m'avait échappé¹. Chassang² traduit : *Aux magistrats de Séleucie*. Πρόβουλος désigne, dans quelques cités grecques, le président de la boulè³. Ici, est sûrement l'équivalent de βουλευτής, comme προβουλὴ équivaut à βουλή. Les notables de Séleucie avaient donc envoyé à Philostrate deux députés : Hiéronyme et Zénon⁴; ils le sollicitèrent de se rendre dans leur ville : καὶ τὸ ἐθελῆσαι δ' ἂν παρ' ὑμῖν γενέσθαι τῆς ὑμῶν ἂν εἴη χάριτος καὶ αἰεὶς ἡμῶν, ὥς ἔγωγ' εὐχαίμην παρ' ὑμῖν γεγεννησθαι. Il y vint, mais il ne semble pas s'y être arrêté.

1. *Epist.* (éd. Kayser), XII : Σελευκείων τοῖς προβούλοις. XI τοῖς αὐτοῖς. Hercher (*Epistol. graeci*, p. 720) estimait qu'il s'agit de Séleucie de Cilicie; mon inscription conduit à l'opinion contraire. De plus, il est à remarquer que la lettre XI est adressée Καίσαρέων (de Palestine) προβούλοις. Cette forme serait donc propre à la Syrie et ne se trouverait pas en Cilicie, car voici l'intitulé de la lettre XLVI : Τυανέων τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ.

2. *Le merveilleux dans l'antiquité*, Paris, 1862, p. 400.

3. W. Liebenam, *Städteverwaltung in römischen Kaiserreichen*, Leipzig, 1900, p. 294, note 3.

4. *Epist.*, XII. — Ce dernier nom est précisément celui du gros personnage, πατὴρ τῆς πόλεως, auquel est dédié l'inscription ci-dessus; il était assez répandu pour laisser incertaine l'identification; pourtant la date de 95 n'est pas très éloignée des pérégrinations d'Apollonios.

5. Chassang traduit : « Je forme des vœux pour pouvoir me trouver au milieu de vous. » N'est-ce pas plutôt : « J'aurais souhaité d'être né au milieu de vous? »

6. Philostr., *V. Apoll.*, III, 58 : ... καὶ τῆς Ἀντιοχείας ξυμμεσθαι.

Nous sommes mal renseignés sur la nature des rapports que le voisinage avait établis entre Séleucie et Antioche. Il semble bien que cette dernière n'y ait pas toujours mis beaucoup de cordialité, et qu'elle ait témoigné à l'autre une certaine hauteur, qui devait provoquer une jalouse irritation. Le rival de Libanios, Gérontios, ayant été expulsé d'Antioche par le conseil, alla se retirer à Séleucie, où il obtint sans doute un accueil empressé¹. Apollonios de Tyane avait déjà constaté cette morgue des gens d'Antioche². Un passage de Jean Chrysostome fait allusion à la révolte d'une cité, que l'empereur avait voulu châtier par la destruction totale; la ville voisine, *celle qui est sur le bord de la mer*, intercédait, mais la population menacée prit en très mauvaise part cette intervention³. Le Nain de Tillemont, en toute

θως ὑβριζούσης καὶ μηδὲν τῶν Ἑλληνικῶν ἐσπουδακίας, ἐπὶ θάλατταν τε καταβῆναι τὴν ἐπὶ Σελευκείᾳ, νεῶς τ' ἐπιτυχόντας προσπλεῦσαι Κύπρῳ κατὰ τὴν Πάρον. — La lettre XIII nous apprend seulement qu'à la mort d'un citoyen de la ville, Straton, Apollonios se chargea de son fils, lui donna quelque argent et promit d'en faire son disciple.

1. Liban., *Or. I* (Βίος), 187, p. 124 R = I, p. 168 F.

2. Καὶ τῆς Ἀντιοχείας ξυνήθως ὑβριζούσης; cf. la note précédente.

3. *In Epist. ad Coloss., cap. III*, Homil. VII, 3 (Migne, *Patr. gr.-lat.*, LXII, p. 347-8) : Προσέκρουσέ ποτε τῷ κρατοῦντι ἡ πόλις ἡ ἡμετέρα, καὶ πᾶσαν αὐτὴν ἐπέλευσεν ἄρδην ἀπολέσθαι μετὰ ἀνδρῶν καὶ παίδων καὶ οἰκημάτων... Ἡ δὲ γείτων πόλις, αὐτὴ ἡ ἐπιθαλάσσιος, ἐλθοῦσα παρεκάλεσε τὸν βασιλέα ὑπὲρ ἡμῶν · οἱ δὲ τὴν μὲν οἰκοῦντες τὴν ἡμετέραν ἔλεγον τοῦτο χεῖρον εἶναι τοῦ κατασκαφῆναι τὴν πόλιν.

vraisemblance, a rapporté ce récit à la sédition d'Antioche en 387¹. Séleucie avait, pour s'entre-mettre, des raisons plus fortes que la compassion; l'anéantissement d'Antioche lui eût porté un coup mortel.

La proximité de cette métropole attira souvent à Séleucie d'illustres visiteurs, ainsi que les souvenirs religieux qui étaient localisés dans la contrée. Trajan, qui devait mourir vers ces parages, offrit les sacrifices à Zeus sur la montagne qui faisait vis-à-vis à la ville². Hadrien en fit l'ascension pour assister au lever du soleil; suivant le récit suspect de Spartien³, la foudre y fit périr les prêtres comme la victime, et Julien y sacrifia à Zeus en un jour de fête⁴.

C'est à Séleucie que débarquaient normalement ou se rembarquaient tous les voyageurs à destination ou revenant d'Antioche; tel était le cas pour les hauts fonctionnaires romains⁵, et les fournitures et approvisionnements qui leur étaient nécessaires se trouvaient aussi transbordés à Séleucie⁶. Comme on a trouvé dans les ruines un

1. *Histoire des empereurs*, V, p. 281 et 752.

2. Suid., Κάσιον.

3. *V. Hadr.*, 14.

4. *Misopogon*, p. 361, éd. Spanheim; *Amm. Marcell.*, XX, 14, 4.

5. Tac., *Ann.*, II, 69 : *Dein Piso abire Suria statuit ... tum Seleuciam digreditur.*

6. Cf. le récit de Théodoret (*Relig. hist.*, XIII, p. 1408 C, Migne) : le *magister militum* Lupicinus (IV^e siècle), sans nouvelles d'un convoi de deux bateaux qu'il attendait, alla

certain nombre d'inscriptions mentionnant des marins de Ravenne ou de Misène¹, on a pu penser que les flottes prétoriennes, surtout la seconde, avaient mission de transporter ces personnages, alors que la *classis Syriaca* n'aurait été chargée que de la surveillance du reste de la côte syrienne. Perdrizet ajoute (p. 49) : « Peut-être aussi la flotte (de Misène) n'eut-elle à Séleucie des vaisseaux que pendant un laps de temps assez court, et le fait devrait s'expliquer par les événements dont l'Orient était alors le théâtre » ; c'est de 166 en effet qu'est daté l'acte de vente d'esclave sur papyrus², d'après lequel cinq trières misénates au moins se trouvaient alors dans le port : *Tigris, Liber Pater, Prouidentia, Salus*³.

J'inclinerais à croire, pour ma part, qu'il y eut,

consulter un ascète qui rendait des prophéties, et qui lui dit : « L'un des bâtiments a péri, l'autre entrera demain dans le port de Séleucie. »

1. P. Perdrizet, *Syriaca*, § 3 (*Rev. archéol.*, 1898, I, p. 41-9) ; à sa nomenclature, il faut maintenant ajouter : L. Jalabert, *Bull. de la Soc. des Antiq. de France*, 1905, p. 173-4 : [d.] m....i Bassi, mil(itis) [cl(assis)] praet(oriae) Misenensis, [nat(ione) P]hryx, lib(urna) Virtute, (triere) Tauro...

2. Perdrizet, *ibid.*, p. 45-6.

3. La nouvelle inscription, mentionnant la « *liburne* » *Virtus*, ne contredit pas cette hypothèse, mais elle est sans doute d'une autre époque, car cette similitude de nom aurait pu créer une confusion. Malheureusement, les autres monuments qui citent cette liburne et la trière *Taurus* ne permettent aucune datation ; l'un d'eux seulement (*Corp. inscr. lat.*, X, 3397), qui signale un M. Aurelius ..., est probablement du III^e siècle. — Voir *infra*, à propos du creusement de la grande galerie.

sinon en permanence, du moins à courts intervalles, des bâtiments de guerre mouillés dans le port de Séleucie. La Syrie était province impériale, et dans les eaux voisines les pirates ne cessèrent de se montrer; ils donnèrent encore des préoccupations à Sévère Alexandre. La flotte syrienne pouvait être insuffisante en cas de vive alerte, et une division prétorienne mettre bien du temps à venir, car l'état de la mer rendait très variable la durée du trajet. Cicéron parle d'une traversée de vingt-huit jours de Séleucie à Brindes¹.

Séleucie fournit-elle elle-même beaucoup de marins? Nous ne connaissons que *Seleucus, natione Seleuciensis, miles clas. pr. Misenatium*, dont l'épithaphe a été trouvée en Campanie², et il s'agit sans doute de Séleucie sur l'Oronte. Les relations de cette ville avec Athènes nous permettent de songer à elle à propos de trois petites inscriptions attiques³. Nous ne savons pas dans quelle mesure la population de Séleucie essaima au dehors; un seul témoignage n'est pas douteux⁴. Une inscription d'Amorgos⁵, du 1^{er} siècle avant notre ère,

1. *Ad Attic.*, XI, 20, 1 : *XVII K. Septembres uenerat die XXVIII Seleucea Pieria C. Triboni libertus.*

2. *Corp. inscr. lat.*, X, 3487.

3. *Corp. inscr. att.*, III, 2897 a : Γαλάτης Μενάνδρου Σελευχ[εύς]; 2898 : Ἡράκλειτος Ἡρακλέωνος [Σ]ελευκεύς; 2899 : Στέφανος Μενελάου Σελευκεύς.

4. *Inscr. gr. Sic. Ital.*, 934 (Ostie) : Μάρος Σελεύκου Σελευκεύς Πιερίας.

5. *Bull. corr. hell.*, VIII (1884), p. 444, n° 10 = Dittenberger, *Syll.*², 472.

constate l'attribution du droit de cité à un Σελευκῆ, appelé Sérapiou, fils du métèque Dionysios et d'une femme d'Amorgos. On peut songer à Séleucie du Calycadnos, mieux encore à Séleucie de Piérie.

Comme célébrité, nous n'avons à citer que le médecin d'Antiochos III, Apolléphane, qui le décida à reprendre la ville en 219, et apporta à la science médicale quelques contributions notables. Enfin, lors de la révolte de Palmyre en 272 de notre ère, l'Égypte se souleva de même, à l'instigation d'un « Grec de Séleucie », Firmus, riche commerçant établi à Alexandrie et en relations d'affaires avec Palmyre¹. Ce dernier renseignement conduit à supposer qu'il s'agit encore de la Séleucie maritime, voisine de l'Oronte².

En arrivant à l'époque romaine, nous sommes entrés dans la période de plein développement de Séleucie; le moment est venu d'en présenter la description topographique avant d'en suivre les destinées finales³.

1. Hist. Aug., V. *Firmi*, 3, 1.

2. Ajoutons un témoignage tardif (African. = Euseb., I, 218), d'après lequel un certain Dionysos, de Séleucie (?), fut, par un déni de justice, proclamé vainqueur d'un concours, aux jeux Olympiques de 149 ap. J.-C. (G.-H. Fœrster, *Olymp. Sieger*, Programme 545 de 1892, Zwickau ; n° 704).

3. J'ai donné au *Bull. corr. hell.*, XXVI (1902), p. 164, la bibliographie du sujet. Il me reste à ajouter la brève narration sans importance de Poujoulat (*Corresp. d'Orient*, Paris, VII (1835), p. 198 et suiv.), quelques notes de W. F. Ains-

Le Casios, plusieurs fois cité, est le massif qui domine la rive méridionale de l'Oronte¹; c'est la continuation de l'Amanus, à travers lequel le fleuve a creusé sa vallée inférieure. La partie orientale de cette chaîne, à laquelle s'adossait Séleucie, s'appelait le Coryphée (aujourd'hui *Djebel-Mouç*). Les deux versants, malgré cette coupure, ne formaient qu'un dans la pensée des anciens, et l'on voit par les monnaies que les cultes du Casios avaient été étroitement rattachés à la vie re-

worth, *A personal narrative of the Euphrates expedition*, Londres, 1888, II, p. 400-404. Renan (*Saint Paul*, p. 2-3) a visité Séleucie, mais s'est borné à copier les inscriptions recueillies par Waddington (*Inscr. de Syrie*, 2714 à 2719). P. Bourquenoud avait déjà utilisé la description de C. F. Ritter, *Erdkunde*, XVII, 2 (= *Erdkunde von Asien*, VIII, 2, p. 1238-71; celui-ci a reproduit ailleurs (*Abhandl. der Berlin. Akademie*, 1854, p. 359-63, pl. II) le plan, assez approximatif, du capitaine Allen, qui ne comprend que la basse ville. Celui de Pococke (*Description of the East*, Londres, 1745, pl. xxv, p. 183) est de la plus haute fantaisie. P. Bourquenoud n'en a entrepris aucun (*Études... publiées par les PP. de la Compagnie de Jésus*, 1860, p. 403-426, 583-611). Ses orientations ont dû être prises avec une mauvaise petite boussole, car elles sont généralement erronées. On peut cependant suivre ses indications, utiles en ce qu'elles signalent quelques restes antiques, disparus depuis son séjour, qui date de 1860 au plus tard. Le mien est de 1900. Le plan annexé à cette étude me permettra, dans bien des cas, d'être plus bref; j'y renverrai, au lieu de décrire longuement ce qui peut aussi bien être « vu ». Il est à l'échelle de 1/8000 et orienté exactement nord-sud.

1. Il y a des récits légendaires à son sujet dans Pline *H. N.*, V, 22, 80.

gieuse de notre cité¹. Le Casios protégeait un peu la ville au sud; le Coryphée, dont la plus grande hauteur atteint 870 mètres au nord de Séleucie, la garantissait de cet autre côté². Au sommet des murs, près de *Kabaklié*³, l'altitude est de 322 mètres.

Au pied des pentes abruptes, le fleuve a charrié des alluvions étalées à cette heure en segment de cercle; la plus grande partie s'est déposée du côté nord⁴. Cette plaine, où se pressent les habitations modernes⁵, constitue un jardin d'une rare fertilité⁶; l'étendue en était probablement moins

1. Le Zeus Casios figure sur les pièces de Séleucie, tout comme le Zeus Kéraunios; cf. Wroth, *op. laud.*, p. LXXI et suiv.

2. Un résident anglais à *Soueidieh*, Neale, a remarqué que, dans l'angle de la vallée, autour du port, à l'abri des vents, règne un climat tel qu'on a pu, sous ses yeux, implanter là des produits tropicaux (cf. Ritter, p. 1267).

3. Bourquenoud, qui aura mal entendu le nom, écrit *Baglin* (p. 418). *Kabaklié* a une centaine d'habitants, tous musulmans; il est traversé par le chemin qui conduit directement de *Kaboucié* à Antioche, par *Koderbeg*, sans descendre dans la plaine.

4. Cela tient, sans doute, à l'existence d'un courant marin sud-nord, que M. Toselli m'a signalé, et qui, sous l'influence des vents dominants de l'ouest, a dû contribuer beaucoup à l'ensablement du port; les anciens ne l'auraient pas remarqué.

5. Ce sont ces rectangles noirs éparpillés sur le plan.

6. J'ai donné sur *Soueidieh* quelques impressions, avec vues photographiques, dans le *Tour du Monde* du 25 mars 1905 (où l'on a imprimé par erreur Casios au lieu de Coryphée). Les habitations de cette plaine ne forment pas une agglomération; néanmoins un nom unique les désigne :

grande dans l'antiquité que de nos jours. D'ailleurs, l'enceinte n'en englobait qu'une part insignifiante; Grecs et Romains avaient en vue, non une exploitation agricole, mais l'établissement d'un marché et d'une place forte.

Derrière cette plaine, les premiers contreforts de la montagne marquent un ressaut très accentué, d'une soixantaine de mètres d'élévation¹; au delà, la pente diminue, tout en restant assez raide². Ce ressaut serait naturellement infranchissable, si trois torrents n'y déterminaient des sillons bien nets. Les deux extrêmes, courant en dehors des murs, sont très visibles sur le plan; celui du milieu, moins considérable et intermittent, car il prend naissance dans la ville même, et non dans les hauteurs de la montagne, franchit le contrefort à côté du troisième, situé à l'est; il est en contre-bas du chemin conduisant aujourd'hui à *Kaboucié*; les deux derniers aboutirent toujours hors de l'enceinte; le premier, à l'ouest, fut dévié par la grande galerie que nous étudierons plus loin.

Moughaier, écrit Bourquenoud; *Moghraragik* (région des grottes), selon la transcription de M. Toselli; il n'y a là guère plus de 150 habitants, presque tous ansariéhs, répartis en familles, dont chacune possède un petit enclos.

1. Cf. la photographie, malheureusement trop retouchée, du *Tour du Monde*, p. 141.

2. Longueur maxima de la ville : près de 4 kilomètres; différence d'altitudes : près de 320 mètres; moyenne de pente : 8 %.

Ce brusque ressaut séparait la ville basse de la ville haute, celle-ci peut-être moins peuplée, mais d'une superficie incomparablement plus vaste. La longueur totale de l'enceinte, dit Ritter (p. 1249), est de plus de six milles anglais (9,660 mètres); en réalité, je trouve 12 kilomètres $1/2$, en tenant compte des moindres sinuosités. Le tracé en a été dessiné de façon à profiter des deux principaux torrents comme d'un fossé naturel, derrière lequel on a adopté le niveau qui offrait les variations les moins soudaines.

Le plan fait voir très clairement ce que Bourquenoud indique en termes confus (p. 413-414) : entre la plaine côtière et *Kaboucié*, la topographie est des plus capricieuses; au-dessus de ce village¹, au contraire, commence une pente générale nord-sud, assez régulière et entaillée seulement par de petits ruisselets parallèles².

Nous commencerons par la haute ville, en menant de front l'étude du mur même, des portes et des ouvrages qui défendaient l'enceinte.

On n'entre plus aujourd'hui dans la ville haute par la porte qui était la plus importante dans l'an-

1. Très resserré et peuplé uniformément d'Arméniens (800 habitants environ).

2. On ne saurait rien affirmer de la répartition des demeures antiques dans la haute ville; la présence de quelques inscriptions peu volumineuses, donc faciles à déplacer, que j'ai copiées à *Kaboucié*, ne saurait être un argument. Ce village est en effet très mal situé, dans une sorte d'entonnoir, d'où l'on n'a vue que sur le sud-ouest.

tiquité, je veux dire celle où le torrent médian avait tracé un passage. Le chemin actuel de *Kaboucié* coupe l'enceinte en un point que nous nommerons porte A ; c'est ici la porte que Bourquenoud, si je le comprends bien, appelait *Bab-el-Kils*¹. Comme on le voit par le plan, deux sentiers conduisaient à cette ouverture : l'un (a) y montait en escaliers, à larges degrés inclinés, et partait du faubourg ; l'autre (b), taillé plus profondément dans le roc, communiquait avec la porte suivante (B), située plus au nord, après un lacet aujourd'hui encombré de pierrailles. On devine l'utilité de cette disposition : la communication entre les deux quartiers de ville qui avoisinaient respectivement les portes A et B se faisait plus facilement hors des murs que par l'intérieur, où il aurait fallu descendre un ravin abrupt, puis traverser un torrent parfois infranchissable à gué, et dont les violences soudaines ne permettaient pas d'y jeter un pont.

Bab-el-Kils n'est qu'une grande arche s'ouvrant dans le mur d'enceinte et paraissant, au premier coup d'œil, avoir renfermé une porte à coulisse. Bourquenoud a décrit (p. 414) cette particularité curieuse : dans le rocher, à côté du chemin, est

1. Ce qui signifie « porte de la chaux ». Les ruines du périmètre sont pour les habitants une véritable carrière ; ils en extraient des blocs, et elles leur fournissent même de la chaux. Au-dessus de la porte en question, j'ai aperçu deux ou trois fours à chaux qui alimentent les entreprises de la plaine.

pratiquée fort habilement une entaille étroite et profonde, dessinant un quart de cercle. Il est vraisemblable qu'elle « servait de point d'appui aux barres de la porte quand on la fermait et de lieu d'entrepôt quand elle était ouverte. Peut-être était-elle destinée à recevoir l'un des battants ». Mais alors que faisait-on de l'autre? Vu la forme de l'entaille, on pouvait y insinuer une barre par un mouvement de rotation; en effet, il s'est produit, au cours des temps, un changement de niveau au passage de la porte. Vers ce point, le mur d'enceinte, dans son état actuel, atteint à l'extérieur cinq mètres et plus au-dessus du sol; le parement intérieur est entièrement caché par les terres alluviales qu'il a arrêtées. A cette entaille, une autre peut-être correspondait en sens inverse dans une partie du roc aujourd'hui enfouie¹.

Ce passage n'était défendu du côté sud que par un redan, qui épousait une saillie du rocher. Quelque 300 mètres plus au nord s'offre alors l'ouverture livrée par le torrent (B). Son lit était taillé dans le roc à cet endroit, et les eaux disparaissaient sous terre. Là était, je crois, la porte que Bourquenoud appelle *Bab-el-Mina*² (« porte

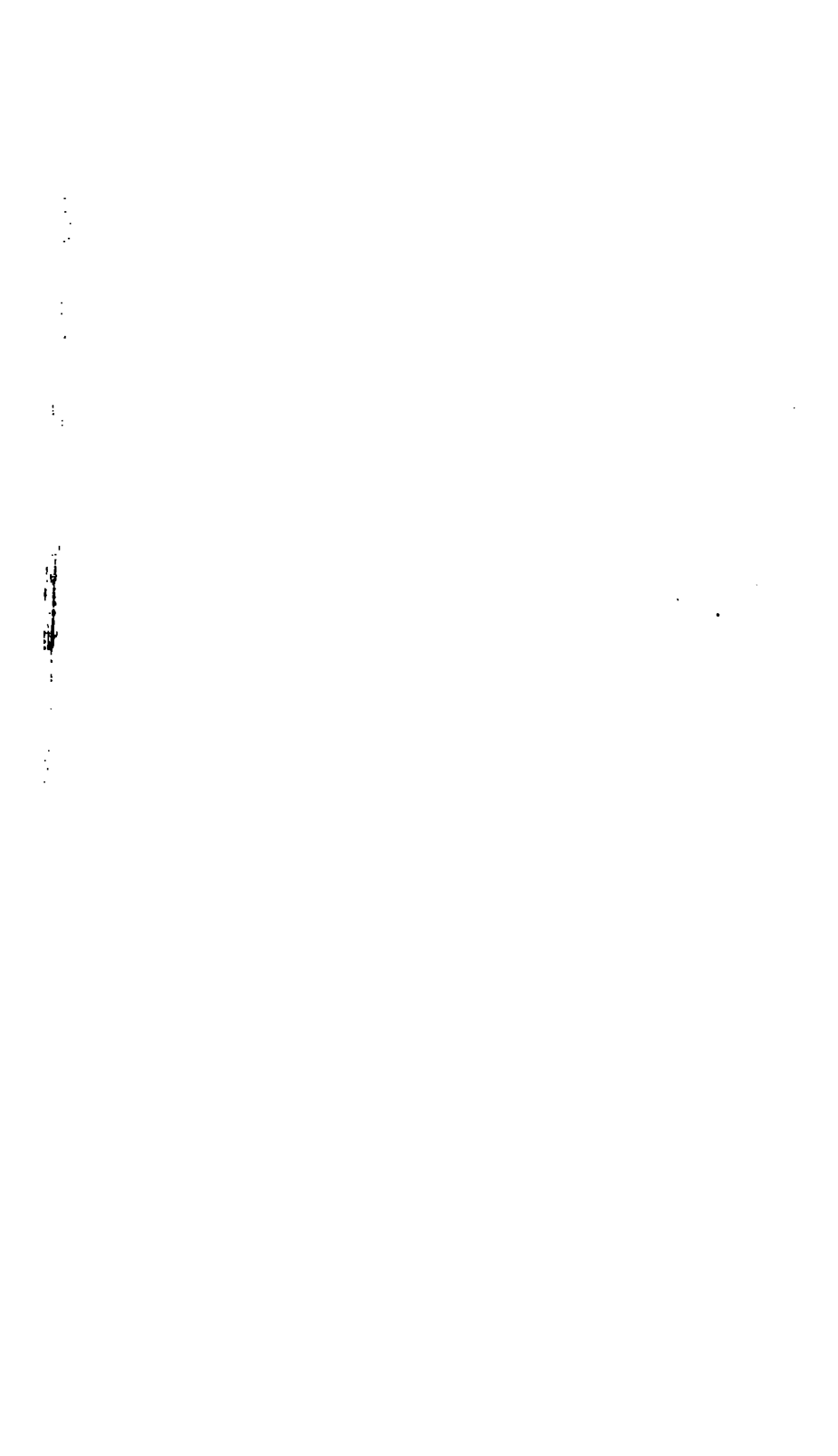
1. Je n'ai pu songer à entreprendre, là ou ailleurs, la moindre fouille d'exploration; mes lettres vizirielles ne l'autorisaient pas, et surtout j'en aurais été empêché par un notable tout-puissant, marchand d'antiquités, et qui se réservait le monopole des richesses cachées dans le sol de Séleucie.

2. Toutes ces dénominations : *Bab-el-Mina*, *Bab-el-Kils*,

SÉLEUCIE DE PIÉRIE.

mur, et Bourquenoud ne le mentirait pas. En fait de tours, je n'en ai observé qu'une destinée à renforcer l'angle dessiné par le mur au point où il se rapproche le plus du fossé qui lui sert de fossé. Derrière elle, à quelques mètres, se dresse un promontoire sur lequel existent des constructions fort ruinées (on ne saurait dire la destination². Il est probable qu'elles aient eu une valeur stratégique sur le chemin actuel de *Kaboucié* à *Kabaklié* et qu'une ligne de niveau assez régulier; à l'endroit où il franchit le périmètre se rencontrent les débris informes d'une autre porte (*Bab-el-Haoua* (« porte de l'air »), en raison d'une brise fraîche qui y souffle presque constamment. Au delà, la grande muraille semble avoir subi l'objet d'importantes réfections, car l'appareil architectural n'y a plus la même physionomie qu'au bas. Tout auprès, sur un petit plateau artificiellement nivelé, s'élevait une construction qui affectait une forme circulaire, surmontée d'un soubassement carré (G); de puissantes colonnes

dit seulement : « ... Jusqu'à *Bab-el-Haoua*, ce n'est que du ciment, sur ainsi dire, qu'une ligne de ruines sur laquelle on peut marcher commodément. Le ciment m'y paraît dans certains endroits friable. C'est peut-être une des raisons de la décadence » (p. 417). Par places cependant, la paroi s'incruste dans le rocher et atteint jusqu'à 4^m50 d'élévation. Les tours sont celles sans doute que Bourquenoud désigne par ces mots (*ibid.*) : « A quelque distance de là, je découvre les ruines d'un palais, entourées de ronces et d'épineux. L'ensemble inférieur est de style cyclopéen. »



de granit, qui y avaient été employées¹, indiquent un édifice d'apparat, palais du souverain, ou temple. Cette dernière hypothèse est plus vraisemblable, et la forme indiquerait l'époque romaine.

A une altitude supérieure de 15 mètres environ, quoique à faible distance, se trouve un autre plateau naturel (H), dont la situation favorable a dû être utilisée pour l'acropole; c'est ce que les habitants appellent *El-Qalât* (le château fort). Ce nom nous est une preuve que les restes ont été jadis beaucoup plus considérables qu'aujourd'hui, où ils se réduisent à un pan de mur, de forte épaisseur, et aux débris d'un bâtiment rectangulaire. Ce centre de la défense dans la haute ville

1. Bourquenoud en a remarqué trois (p. 420); il n'en demeure plus qu'une en place; les deux autres ont été rou-lées à *Kaboucié* pour servir à la reconstruction de l'église. Le missionnaire, d'autre part, a laissé quelque confusion se glisser dans ses notes : étant donné son itinéraire, il a commis une interversion entre cette ruine et la suivante (*El-Qaldî*). Près de ces colonnes, il y a une cinquantaine d'années, un paysan déterra la statue décapitée, en marbre blanc, d'un personnage « vêtu » (Ritter, p. 1267). C'était sans doute une statue d'empereur, dont on changeait la tête à chaque nouveau règne; la statue fut cassée et servit de matériel de construction, comme toutes les œuvres d'art exhumées à *Soueidieh*, ainsi irrémédiablement perdues. On regretterait par-dessus tout la statue en bronze de Séleucos, mentionnée par Pline (*H. N.*, XXIV, 73) sans indication de lieu, et qui était attribuée à Bryaxis. « Tout fait penser qu'elle était à Séleucie même, » dit S. Reinach (*Cultes, mythes, loc. cit.*, p. 351).

couvrait à la fois la dépression de *Kaboucié* et la route montagneuse d'Antioche.

Un avant-fort (J), destiné à soutenir une première résistance, avait en outre été bâti, hors de la ville, en murs formidables, au pied du village moderne de *Kabaklié*, à un kilomètre environ de *Bab-el-Haoua*; deux côtés seulement du quadrilatère sont maintenant reconnaissables.

Bourquenoud, dont les orientations sont inexactes, ou tout au moins peu claires, en ce qui concerne les parties les plus élevées de l'enceinte, fixe l'emplacement de l'acropole uniquement sur les deux petits plateaux du sommet (K, L), dominant la vallée, plus large ou moins profonde, par où l'on va sans difficultés d'une tête de torrent à l'autre. Je croirais qu'elle avait une étendue plus considérable et comprenait, outre deux lignes de murs assez espacées pour recevoir des constructions, dont les restes sont encore visibles, trois forteresses principales établies sur les trois plateaux (*El-Qalât* étant le troisième). Ici, il est certain que des tours s'élevaient de distance en distance, mais tel est depuis de longues années l'envahissement des broussailles, qu'on ne peut explorer les ruines de bâtiments et les amoncellements de terre qui les recouvrent. On retrouve du moins, çà et là, de grosses pierres parallélépipédiques qui entraient dans la construction des murs; la taille paraît en avoir été particulièrement soignée du côté de l'acropole.

De là au sud-ouest, le périmètre est par endroits plus difficile à suivre; sur certains points, le roc lui-même a été taillé en muraille; ailleurs, le rempart a notablement souffert du voisinage de *Kaboucié*, dont les habitants arrachent sans cesse des blocs à l'enceinte pour élever leurs demeures. C'est généralement une simple trace qu'il est permis d'observer¹. A son extrémité sud-ouest, le mur descend en droite ligne la déclivité rapide du Coryphée; arrivé au pied, il franchit (en MM) l'ancien lit du torrent de *Kaboucié* avant sa déviation, puis serpente encore au flanc du coteau qui fait vis-à-vis, et vient buter (en N) contre le pourtour du port intérieur. De là jusqu'à la mer, les contreforts de la montagne sont une protection suffisante.

Il importe de remarquer que la ville basse et la haute ville étaient entièrement séparées et que, la première une fois prise, un nouvel assaut était indispensable pour s'emparer de l'autre. Les dernières pentes du Coryphée, devant la plaine, sont, ai-je dit, extrêmement abruptes, inaccessibles; en

1. Parvenu là, j'ai beaucoup de peine à me reconnaître dans la description de Bourquenoud; son récit saute d'un sujet à l'autre, et ses transitions ne permettent de rien comprendre à l'itinéraire qu'il a suivi. Il semble du moins que, de son temps, les restes des constructions antiques étaient beaucoup plus considérables que lorsque je les visitai. Il signale que « dans l'espace intermédiaire entre le sommet et la demi-lune (où était creusé le port), un monceau informe de ruines semble annoncer qu'il y avait là une tour » (p. 423). Je n'ai rien vu de tel.

un point, cependant, il a paru nécessaire d'ajouter à la défense naturelle. Les voyageurs qui m'ont précédé n'ont pas remarqué que, vers l'endroit où l'enceinte se rapproche le plus du torrent de *Kaboucié*, soit en O, elle bifurque : l'un des deux murs poursuit à peu près directement vers le port ; l'autre, d'un type presque pareil, s'en détourne vers le midi et semble devoir rejoindre la porte A ; je ne sais pourquoi, un peu plus loin, il se coude brusquement à angle droit et cesse bientôt après. Il y avait là un barrage de deuxième ligne. Quant aux ruines informes, un peu en contre-bas (P), dont on pillait justement devant mes yeux les grosses pierres de taille, elles n'ont pu avoir, vu leur position, non dominante, dominée, une utilité stratégique.

Le passage entre les deux villes s'opérait par un unique sentier que Bourquenoud a très exactement reconnu pour le chemin indiqué par Polybe, et qui ne se trouvait jusqu'ici marqué sur aucun plan ; on en peut suivre maintenant les méandres, qui répondent parfaitement à la description de l'auteur grec. Cette voie est en effet taillée de main d'homme ; les degrés se succèdent à des distances inégales, et le relief impose les plus capricieux détours, jusqu'à ce que la pente devienne franchissable. A cet endroit, un nouvel obstacle devait être dressé. On ne voit pas bien si un parapet couronnait la crête du précipice ; mais, du moins, il y avait là une porte fortifiée

(R). On y remarque encore de gros blocs taillés; par intervalles, ils semblent former un corps de muraille, qu'on dirait élevé à sec, sans chaux ni ciment quelconque; cette ligne de fortification pouvait faire front sur près de 500 mètres. Puis le chemin, qui devait en gros se confondre avec celui d'aujourd'hui, se prolongeait devant un poste militaire que signalent quelques ruines (S), et, au delà, entre une construction rectangulaire (T) et un mur terminé dans le haut par un bastion carré (V).

Passons maintenant à la ville inférieure, où l'on arrivait d'Antioche, en plaine, par une voie pavée dont le dallage subsiste encore de loin en loin.

Au départ du rocher, au midi, l'enceinte, poursuivant vers le port, décrit d'une façon générale une demi-circonférence; les murs se réduisent aujourd'hui à une ligne de décombres; mais celle-ci est très nettement marquée, parce que les habitants de *Moghragagik* l'ont conservée en bordure du chemin principal qui relie leurs petites propriétés. Certainement, ce secteur était des plus solidement fortifiés, parce que la ville était de ce côté très vulnérable; les murs forment des coudes, des angles brusques qui montrent qu'on avait multiplié les bastions, les points d'observation et de défense rayonnante. Le réduit principal est un monticule, dont le contour est épousé par la ligne des murs; puis celle-ci vient longer le port intérieur et border le chenal qui condui-

sait à l'avant-port et à la mer; une forte tour (Y) dominait tout le bassin au sud (fig. 1).

L'unique porte (Z) entre le port et le rocher¹ était exceptionnellement puissante, du moins dans son dernier état, comme le montre le plan que j'en ai levé². Les hachures indiquent les pans de

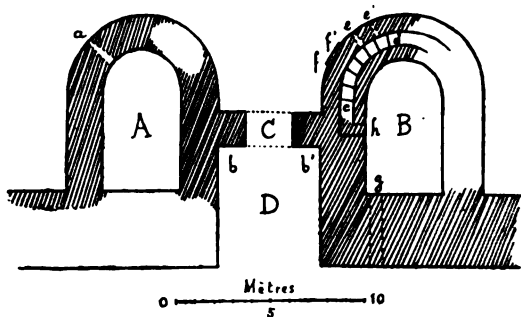


FIG. 1. — SÉLEUCIE DE PIÉRIE. PORTE DU MARCHÉ.

murailles dont il reste au moins des traces sur le sol. L'enceinte elle-même mesurait là environ 4 mètres d'épaisseur; elle s'interrompait, laissant

1. Bourquenoud la décrit trop brièvement : « ... une haute construction cintrée, dont l'arcade couvre le sol de ses débris; les murailles de soutien subsistent encore en partie. » Il l'avait entendu appeler *Bab-Antakié*. D'autres disent « porte du Marché »; nous retiendrons ce dernier terme, qui ne prête à aucune équivoque.

2. Il y a naturellement un peu d'approximation dans quelques-unes des mesures, car l'ensemble est passablement ruiné, et l'éboulement des pierres, la libre croissance des broussailles me causaient bien des difficultés.

une ouverture (D) de 5^m50, surmontée d'une voûte dont on ne voit plus que l'amorce au flanc de la tour A. Ce passage entre les tours était resserré de moitié (en C) par deux puissants contreforts (b, b'). Les tours étaient construites en gros blocs taillés mesurant en moyenne 0^m50 de hauteur et largeur sur une longueur double. Elles n'étaient point semblables : B, plus massive, offrait dans son épaisseur un étroit escalier (c, d), dont il subsiste quelques marches, où l'on accédait sans doute par la porte basse (h), et prenant jour sur l'extérieur par de petites meurtrières. Tout auprès des deux qui subsistent (e, e'), j'ai observé la base d'un pilastre (f, f'), et ses deux arêtes étaient visibles jusqu'au sommet de la partie encore debout de la tour B, atteignant à 7 mètres à peu près ; il faut en conclure que j'avais devant moi la base même de la tour, et que le niveau du sol, en cet endroit, ne s'est guère exhaussé. Entre la ville et la chambre pratiquée dans la tour, il devait y avoir un couloir de communication ; mais je n'en ai pu apercevoir qu'une extrémité voûtée (en g). Quant à la tour A, je ne sais par où l'on en gagnait les étages supérieurs ; c'était peut-être par la tour voisine ; je n'ai remarqué qu'une meurtrière (a) s'ouvrant de quelque 70 centimètres sur l'intérieur, de 12 à 15 seulement sur la campagne. Cette dernière tour est, du reste, bien plus ruinée que la tour B.

A l'intérieur de la basse, comme de la haute

ville, on avait édifié bon nombre de monuments¹, dont il ne subsiste à peu près rien. Selon Bourquenoud (p. 584), « non loin du port [à l'est] s'élève, en forme de colonne, une construction de briques et de ciment, perforée dans le sens vertical. Elle faisait sans doute partie de quelque appareil hydraulique, et je crus reconnaître près d'elle les traces d'un bassin destiné à fournir les vaisseaux d'eau douce ». L'hypothèse est douteuse, car cette ruine appartient à un vaste ensemble de décombres (Γ), en partie déblayé pour une plantation de mûriers, et d'où l'on a retiré une grande quantité de débris d'œuvres d'art qui ont été dispersés : des statues², des bas-reliefs et des colonnes de grandes dimensions, en marbre vert, qui permettent de s'imaginer quelque grande rue centrale à ἔμβολος, à la mode syrienne, ou de songer aux portiques qui entouraient l'agora, forcément voisine du port. Bourquenoud signale aussi, « sur le bord immédiat du port, plusieurs magasins en voûte, qui devaient servir d'entrepôts pour les marchandises ». Ils ont depuis lors disparu ; peut-être étaient-ce plu-

1. Polybe déjà, à propos du siège, y fait allusion (V, 59) : κεκόσμηται δὲ καὶ ναοὶ καὶ ταῖς τῶν οἰκοδομημάτων κατασκευαῖς ἐκπρεπῶς.

2. Le dieu-fleuve était encore, en 1901, au même endroit qu'au temps de Bourquenoud ; je l'ai publié dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, Mémoires 1901 [1903], p. 417 et suiv.

tôt des νεώσοιχοι pour l'hivernage des vaisseaux de guerre¹.

Dans la ville même on a retrouvé, toujours vers le même endroit, quelques cippes funéraires; mais ce sont des exceptions rares; les tombeaux étaient en dehors des murs, tout près du périmètre. Il y avait surtout deux nécropoles, l'une au sud, dans le voisinage de *Bab-el-Kils*, la seconde de part et d'autre du grand canal de déviation; enfin, quelques tombes étaient en bordure du chemin de *Kabaklié* à *Kaboucié*. Bourquenod a décrit longuement² les grottes funéraires: ce sont généralement des chambres voûtées, creusées dans le roc, entourées de sarcophages façonnés de même, et au-dessus desquels la pierre s'évide en *arcosolium*.

Une imagination en délire peut seule chercher dans les plus spacieuses et les plus régulièrement disposées les « tombeaux des rois » (Δ)³. Elles sont à peu près dépourvues du moindre ornement⁴ et très certainement de basse époque

1. Ou bien ce seraient les seuls vestiges connus des ἀποστράτου, ἐξαπτάου, *receptacula*, mentionnés par les auteurs; cf. Ardaillon, *op. laud.*, p. 59 et suiv. — Signalons particulièrement les magasins voûtés de Césarée en Palestine (Jos., *Bell. Jud.*, I, xxi, 7, Niese).

2. P. 598-605; développements aventureux sur le « style phénicien de l'immense majorité de la nécropole ».

3. Cf. Bartlett, ap. Carne, *Syria*, II, p. 76.

4. Rares exceptions, citées par Perdrizet et Fossey (*Bull. corr. hell.*, XXI (1897), p. 78, 86).

romaine¹; encore la paléographie d'une inscription mutilée, dans le tympan d'un fronton, — à défaut du texte, très douteux, — supposerait-elle les IV^e-V^e siècles.

Au sud-est, les sarcophages à l'air libre prédominaient sur les grottes; souvent aussi, ils étaient simplement creusés dans la roche, et on posait au-dessus un couvercle mobile. Pas de marbre, rien que la pierre du Coryphée, géométriquement ravalée et n'offrant que des moulures insignifiantes².

Les marins de la flotte de Misène paraissent avoir été enterrés près de l'enceinte et au pied du rocher³.

Cette double nécropole n'en ferait qu'une sans l'interruption qu'elle subit dans la ville basse; le grand ressaut du Coryphée a pourtant aussi été entaillé; mais ces autres grottes servaient de demeures à des vivants, non aux morts; l'une d'elles, auprès de l'escalier en zigzags, est bien curieuse (II) (fig. 2) et remonte sans doute aux

1. Païennes peut-être à l'origine, puisque, sur l'une d'elles, on a vu un « repas funèbre » (*ibid.*).

2. Guirlandes banales, bucrânes grossiers; voir des spécimens dans Bourquenoud, p. 603, et Chesney, *Expedition for the Survey of Euphrates*, Londres, 1850, I, p. 430. Sur une hauteur, un ensemble de ruines (A) marque peut-être des tombeaux construits comme des mausolées ou un sanctuaire suburbain.

3. En E, où M. Toselli me dit qu'ont été trouvés les cippes publiés par Perdrizet et Fossey.

temps héroïques du christianisme. Elle servait d'église; un artisan y a sculpté au ciseau une véritable chaire (d), où le prêtre accédait par une ouverture surbaissée (c), au sommet d'un escalier (de bois?) appliqué contre la paroi, selon la rainure qui s'y voit encore (a, b). A gauche de

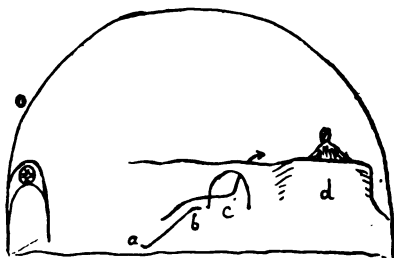


FIG. 2. — SÉLEUCIE DE PIÉRIE. ÉGLISE DANS UNE GROTTÉ.

cette chambre, une porte, surmontée d'une croix, conduit à une autre pièce, où se trouve un *arcosolium*; mais aucune cavité n'est creusée au-dessous, et la destination nous échappe.

De la ville marchande, il reste à étudier l'essentiel, le port. Celui que nous voyons est-il bien le port primitif¹? Très vraisemblablement non.

1. Il devait être assez étroit à l'origine. Cf. le papyrus de Gouroh, col. II, 18-19 : ... [δμ]βάντες εἰς τοσαύτας ὁσας ἡμελλ(ε)ν ὁ ἐν Σαλευκεῖ(αι) λιμὴν δέξασθαι. Il est bien tentant de rapprocher col. I, 24, et col. II, 4-5 : [... ἔχοντες πέντ]ε σκάφη παρεχόμεσαν εἰς Σαλεύκειαν. Cinq navires seulement pour affronter un port qui était au pouvoir de l'adversaire ! Peut-être ne contenait-il à ce moment aucun bâtiment de guerre syrien.

Détail où personne encore ne s'était arrêté¹, au point où le mur touche à la périphérie du bassin, un deuxième rempart (Σ), non moins solide, s'en détache et se profile perpendiculairement à la mer; deux tours ruinées rectangulaires (c, d) y étaient accolées; peut-être même y en avait-il d'autres plus loin, mais elles ne sont pas visibles. Une seconde ligne de murs enfin (Σ') paraît avoir été construite à 100 mètres en arrière. Ces deux murs ne sont point exactement parallèles, mais au contraire convergent vers la mer. M. Toselli suppose qu'ils encadraient l'ancienne entrée du port. C'est possible, même probable; le terrain, en cet endroit, accuse une dépression où s'est creusé un petit cours d'eau intermittent et sinueux qui forme devant la mer une lagune.

Une autre hypothèse de M. Toselli rendrait compte de l'existence d'un petit mur (Φ), sans cela peu explicable. Il pense qu'aux premiers temps, peut-être même encore lors du siège de 219, le port occupait un bas-fond qui, aujourd'hui, a la cote d'altitude la plus faible de toute cette région et forme un marécage, où les eaux jaillissent du sol et se déversent par un petit émissaire, que les habitants doivent souvent remettre en état; le mur Φ en aurait été la limite nord et il aurait eu pour borne sud un autre rempart, hors

1. Pococke (*ibid.*, p. 51) dit seulement : « Ce bassin [le port intérieur] était fortifié du côté du midi par une muraille d'environ un demi-stade de longueur, flanqué de tours de distance en distance. » L'interprétation n'a guère de sens.

de la dernière enceinte, et dont on voit les restes en Ψ . Pour étendre le bassin vers l'ouest, il aurait fallu au contraire enlever un cube de terre dont les déblais auraient précisément produit le mamelon X. Le chenal $\Sigma\Sigma'$, fâcheusement orienté, dut être ensablé de bonne heure, mais on ne saurait certes dire quand et alors fut pratiqué celui dont le plan donne la physionomie (fig. 3)¹.

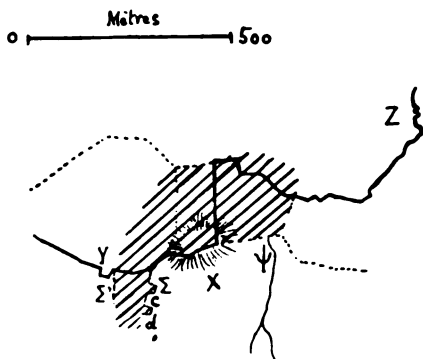


FIG. 3. — SÉLEUCIE DE PIÉRIE. ANCIEN PORT (?).

Un bâtiment qui arrivait à Séleucie pénétrait d'abord dans ce qu'on nomme le port extérieur (Ω), simple relais aux jours de gros temps, dont nous ne pouvons connaître la longueur exacte, mais seulement la largeur². Il était bordé par

1. Par erreur, on a oublié d'y porter le signe Φ ; le lecteur le restituera sans peine, à l'opposé de X dont le séparent les hachures.

2. Allen l'a exagérée; elle n'est que de 130 à 140 mètres. On n'oserait préciser davantage, l'action destructive des

deux môles (χώματα, γηλαί) d'une dizaine de mètres de large; on suit le môle sud sur une longueur de 100 mètres environ; c'est de là, dans la tradition, que saint Paul fit voile vers l'Occident. Ce môle est composé de blocs formidables, tirés du rocher voisin; quelques-uns ont près de 8 mètres de long; ils étaient reliés par des crampons de fer, dont on voit encore par endroits les traces marquées par la rouille.

A l'entrée du goulet se trouve, au midi, un rocher évidé en une salle oblongue de 3 mètres sur 12 (e), dont la voûte est soutenue par des colonnes, et où logeaient, je pense, les hommes qui gardaient les portes (κλειθρα, στόματα). De l'autre côté, au pied de la montagne, deux groupes d'édifices ruinés, ayant eu une destination analogue ou servi de bureau de douane; peut-être aussi y avait-il là un poste militaire en observation, ou encore un phare élevé à l'époque romaine. En outre, des débris de marbres et de mosaïques supposent un édifice plus luxueux, probablement une église byzantine.

flots a noyé le môle nord sous un amoncellement de graviers. Cette largeur était suffisante : il ne s'agissait pas de donner asile à de nombreuses flottilles, encore moins d'offrir aux vents un large entonnoir. De plus, il fallait pouvoir fermer le port; on trouve dans les auteurs cette expression de λιμὴν κλειστός (Ardaillon, *op. laud.*, p. 33 et suiv.). L'opération se faisait sans doute à Séleucie au fond de l'avant-port, au moyen de chaînes tendues à l'entrée du goulet. Cette question est d'ailleurs liée à celle des écluses; voir *infra*.

Un chenal coudé, long d'environ 800 mètres, conduisait au port intérieur, au port proprement dit ; il est aujourd'hui presque entièrement comblé par les alluvions qu'ont déposées les eaux du canal de déviation. Quant au port, c'est un marécage qui ne sèche jamais complètement. A l'ouest subsiste la muraille qui le délimitait ; au nord, il était, comme le chenal, en contre-bas de la montagne entaillée ; à l'est seulement pouvaient se trouver les quais et les magasins.

Le port, sous sa forme dernière, avait une superficie de 16 ares environ. Chesney a émis à son sujet, sans la développer¹, une hypothèse qui mérite qu'on s'y arrête. Il a remarqué, à l'entrée du canal, des traces de gonds ; elles ne sont plus visibles, mais cela ne suffit pas à ruiner les allégations d'un observateur consciencieux comme lui. Il en a conclu que le port de Séleucie, au moins dans les premiers temps, était à écluses, et qu'ainsi on pouvait ne point s'inquiéter trop des alluvions, puisqu'il était loisible de mettre le port à sec et de refouler les détritrus par une chasse d'eau.

La conjecture est hardie ; mais nous savons si peu de chose des ports anciens² qu'on n'ose l'écar-

1. Cf. *Nouvelles Annales des voyages et des sciences géographiques*, publ. p. Eyriès, A. de Humboldt, etc., 1839, II, p. 48-9 et 55.

2. Voir les rares données qu'a pu recueillir Ardaillon, *op. laud.*

ter *a priori*. Assurément, ces traces de gonds sont susceptibles d'une autre explication; elles attestent peut-être un simple barrage établi dans un intérêt de police et de surveillance douanière. D'autre part, la différence de niveau entre la plaine côtière et la Méditerranée, sans être considérable¹, est assez sensible pour servir d'argument au lieu de soulever une objection. On comprendrait alors la trompeuse sécurité dont les Séleucides se seraient quelque temps bercés; le torrent de *Kaboucié* avait son débouché normal sur le port même; en hiver, les pluies de la montagne s'y déversaient; quand cet apport devenait trop considérable, on lui donnait par l'ouverture ouest un écoulement vers la Méditerranée. Non seulement on s'en garant, on en tirait parti. Mais on n'avait compté que sur les eaux du torrent, non sur les alluvions qu'il charriait avec elles et qui obligèrent à entreprendre le grand canal de déviation.

D'un autre côté, nous avons l'indice de travaux hydrauliques fort importants, qui amenaient à la

1. Il est fort possible qu'elle ait diminué au cours des temps. Dans une conférence à l'Institut allemand d'Athènes (*Ath. Mitth.*, XXIX (1904), p. 340-363), Ph. Negris a démontré, par des faits très soigneusement notés, qu'il se produit dans tout le bassin oriental de la Méditerranée un mouvement ascensionnel, lent, mais continu, de la mer, qui, depuis l'antiquité, a recouvert les restes de nombre d'édifices construits sur le rivage. Cette élévation, dans la Grèce propre, aurait atteint environ un mètre par millénaire. Est-il téméraire de supposer que la côte syrienne ne resta pas en dehors de ce phénomène?

ville basse des quantités d'eau bien supérieures aux nécessités de sa consommation. Vers l'extrémité de la nécropole du sud-est se trouve une vaste grotte naturelle (g), où des habitants de la plaine déclarèrent à M. Toselli qu'ayant creusé jusqu'à une profondeur de plus de 4 mètres (à la recherche de quelque « trésor »), ils étaient tombés sur un volume d'eau énorme qui prenait la direction du port¹. Une source jaillit au-dessous de la porte A, une seconde plus près du port, et l'on en voit sourdre deux autres, maintenant encore, à l'intérieur de la périphérie même de ce grand bassin, dont le réservoir s'alimentait ainsi automatiquement. Enfin, de prodigieuses quantités de liquide se réunissent dans une grande caverne naturelle que Bourquenoud a visitée et décrite (p. 607-9); elle est en dehors du plan, au lieu dit *Ciaverlik* (h), à un bon kilomètre du *Dehliz*, et les eaux franchissent ce dernier, après une longue canalisation souterraine, par un large aqueduc (i) jeté sur la tranchée près des « tombeaux des rois », et que les voyageurs ont pris pour un pont antique, parce qu'actuellement il n'est plus en effet qu'une passerelle².

Nous avons quelques données un peu vagues

1. Je ne sais où il peut se perdre aujourd'hui.

2. Bourquenoud a entrevu la vérité; il suppose l'existence de l'aqueduc qu'il n'a pas su reconnaître. Quant aux peintures qu'il distingue sur le roc, dans la caverne même, elles ont souffert au point qu'on remarque seulement des traces de couleurs.

sur les améliorations apportées au port; dans les dernières années de Dioclétien¹, une cohorte était occupée à l'approfondir². Peut-être se borna-t-elle à enlever les alluvions qu'avait entraînées le torrent; cependant, il est plus probable que déjà elle commençait le travail³ attesté par plusieurs historiens pour une date ultérieure⁴; les sources

1. Cette date approximative résulte d'Eusèbe (*Hist. eccl.*, VIII, 6, 8).

2. On connaît l'épisode où elle joue le rôle principal : les soldats, se plaignant de surmenage, acclamèrent empereur leur tribun Eugène; comme il résistait, ils le menacèrent de le faire périr; par crainte, il céda. Alors, ils le revêtirent d'un manteau de pourpre enlevé à la statue d'un dieu, dans un temple voisin. Ce nouveau gouvernement s'en fut à Antioche, pillant les villages sur le chemin. Le soir même, la population de la capitale taillait en pièces dans les rues ces 500 hommes, complètement ivres. Et l'affaire n'eut pas d'autres suites, sauf que Dioclétien, dans les deux villes, fit exécuter nombre de notables comme suspects (Liban., XI (*Antioch.*), 159, p. 324 R = I, p. 489 F; XIX (*ad Theod., de sedit.*), 45, p. 644 R = II, p. 405 F; XX (*post reconc.*), 18, p. 661 R = II, p. 429 F).

3. Voici les termes de Libanios, XI, 159 : ταξίαρχος ἐν Σελευκείᾳ διέτριβε τῷ λιμένι τὸν εἰσπλοῦν ἀπεργαζόμενος βαθύν; XX, 18 : ... στρατιωτῶν οἱς ἔργον ἦν βαθὺ ποιεῖν ... τῷ λιμένι τὸ στόμα. Ces derniers mots ne peuvent guère désigner l'avant-port; peut-être s'appliquent-ils au chenal intermédiaire; Constance se serait ensuite occupé du port lui-même.

4. Ritter (p. 1240) dit que le port fut *ungemein erweitert* (élargi), s'autorisant de Théophane (p. 57, Bonn). Ce dernier s'exprime sans précision : Τούτῳ τῷ ἔτει (dixième année de Constance II = 346) Κωνστάντιος τὸν ἐν Σελευκείᾳ τῆς Συρίας λιμένα πεποίηκε, ὅρος ἐπὶ πολὺ διατεμὼν καὶ τὴν πόλιν ἀνωκοδόμησεν. Saint Jérôme (*Patr. lat.*, XXVII, p. 683) est aussi vague : *Magnis rei publicae impensis in Seleucia Syriae portus effec-*

du IV^e siècle ont généralement peu de rigueur, et il y a quelque danger à les interpréter littéralement; peut-être malgré tout n'a-t-on pas tiré un parti suffisant de la *Descriptio orbis sub Constantio scripta*¹. Ce n'est pas en surface que Constance fit entailler le roc (il y eût eu trop de travail pour l'avantage à obtenir), mais en profondeur, et il *introduisit la mer* lorsque le niveau en eut été atteint. Séleucie transformait en vrai port maritime son port d'eau douce à écluses; la navigation en était accélérée. Cette hypothèse a l'avantage de motiver l'approfondissement du port, autrement sans grande utilité; le tirant d'eau des bâtiments n'avait pas tellement augmenté depuis la fondation de la ville.

En outre, s'il ne s'était agi que d'enlever de la vase, du limon et des cailloux, autrement dit de

tus. Julien également (*Orat. in Const.*, 40) : λιμένας εὐόρμους τοῖς καταίρουσι (à destination d'Antioche) παρασχόντα · τέως δὲ οὐδὲ παραπλεῖν ἀσφαλὲς ἀκίνδυνον ἔδωκεν. La suite donnerait à penser que Constance, sur toute la côte syrienne, fit enlever les rochers qui entravaient la navigation.

1. Mai, *Classic. auctor. e Vatican. codd. ed.*, III, 17, p. 394 : *Deinde Seleucia ciuitas magna, quae omnia bona suscipit, et ipsa similiter praedictae Antiochiae mittit. Quam ob rem Constantius Imp. maximum montem secauit et introducens mare fecit portum bonum et magnum, ubi uenientes naues saluantur.* Faut-il supposer qu'il fut fait alors un port entièrement nouveau, Séleucie n'ayant jusque-là que le petit bassin débouchant plus au sud entre Σ et Σ'? C'est fort peu admissible, étant donné la tâche énorme que représentait le creusement du canal de déviation, achevé depuis longtemps, et que ne méritait pas une rade exigüe.

nettoyer le fond, cette besogne n'aurait pas duré plus de trente ans, alors que toute une cohorte y était occupée, et l'entreprise en aurait été faite sans doute plus tôt, dès l'achèvement de la galerie, qui, depuis plus d'un siècle, supprimait les chances d'ensablement du fait de la montagne.

Conjectures en somme, je le répète, et que je ne voudrais ni soutenir énergiquement ni repousser¹.

Un tel travail n'était pas plus gigantesque² que l'exécution du grand canal, tunnel ou tranchée que les Syriens appellent le *Dehliz*, le *Culvert* de Chesney. A quand remonte-t-il? Les premiers Séleucides ne l'ont sûrement pas entrepris; il fallait du temps pour en reconnaître la nécessité³,

1. Dans les amoncellements de sables qui ont recouvert l'antique bassin, on a retrouvé surtout, et en quantité, des clous et têtes de clous en cuivre, des hameçons en bronze, rien d'ailleurs qui semble avoir été amené par un courant d'eau douce. Mais il n'y a pas là de difficulté véritable à l'encontre de la théorie que j'ai exposée.

2. Et les gens du port y avaient acquis une habileté particulière. C'est parmi eux sans doute que se recruta cette *Seleucena classis*, mise en 369/370 à la disposition du comte d'Orient *ad auxilium purgandi Orontis*, que mentionne une constitution de Valentinien et Valens (Cod. Iust., XI, 13, *de classicis*, éd. Krüger = C. Theod., X, 23¹, éd. Mommsen). Ce texte donne à penser que, malgré le nouvel aménagement du port voisin, on continuait à vouloir utiliser l'Oronte inférieur pour la navigation.

3. La topographie de Séleucie est à ce point accidentée que les eaux y circulent un peu partout en abondance et qu'il fallait, du nord au sud, pour les empêcher de trop

du temps pour en arrêter le tracé, du temps pour l'accomplir; le dernier siècle de cette dynastie n'est marqué que par des guerres et des troubles, et elle ne disposait pas des ressources prodigieuses que procurait la main-d'œuvre légionnaire. C'est sûrement un travail romain.

Chesney, Allen, Yates¹ se sont efforcés d'en mesurer les différentes parties et de donner une longueur totale en additionnant ces chiffres partiels². Ce procédé conduit à des erreurs assez graves, parce que la circulation n'est pas partout aisée dans les tranchées, surtout dans les tunnels, obscurs, encombrés de gros blocs et n'offrant pour chemin qu'un roc poli, humide et glissant. Un plan d'ensemble de la région pouvait seul nous renseigner; le nôtre accuse une distance de 1300 mètres, à peu de chose près, entre les deux extrémités.

raviner, leur procurer un écoulement. Pococke signale (*ibid.*, p. 50) ce fait « qu'on avait pratiqué à quelque distance des murailles des égouts voûtés, qui allaient en s'élargissant, et qui étaient remplis de grosses pierres, donnant passage, à l'eau sans qu'il fût possible d'en profiter pour surprendre la ville. » Je n'ai rien remarqué des égouts en question du côté est, où il dit en avoir vus; mais on en peut suivre dans le voisinage de la porte A; ils sont en grosses pierres de taille, posées alternativement de champ et en délit.

1. *Museum of classical antiquities* de Falkener, VI (1852), p. 118.

2. Cf. Ritter, p. 1256 et suiv., qui a utilisé ces données. Chesney trouve 3016 pieds (= 920 mètres); Allen arrive à une estimation de 1200 pas.

Dans la partie supérieure, le canal commence immédiatement au-dessous d'un barrage colossal (j) établi en travers de la vallée, mais avec une certaine obliquité; il est fait de moellons revêtus d'énormes pierres de taille. De puissants blocs de roches se trouvent encore arrêtés en amont; le tout brise la force du courant et le dévie vers l'ouest. Il fallait prévoir la faculté pour l'ennemi de rompre cette digue, qui est en dehors de la ville, et d'embourber celle-ci sous l'amas, déchainé subitement, des alluvions accumulées. Aussi, sur un monticule voisin, avait-on aposté un corps de troupes dans un fortin, dont il reste des soubassements de murailles (l); même en temps de paix, du reste, il convenait de surveiller le barrage.

Les mesures de Chesney, Allen, ai-je dit, sont approximatives; on peut cependant s'en servir pour chaque section prise à part. La première (en partant du nord) est un tunnel d'environ 130 mètres de long¹ et 7 de haut; la largeur, comme sur toute l'étendue du *Dehliz*, se maintient entre 6 et 7 mètres. Au milieu est un canal qui, plus loin, s'appuie à la paroi de gauche et qui suffirait, aux périodes de basses eaux, pour les recueillir entièrement. De la sorte, il était possible, dans la saison d'été, de circuler dans le *Dehliz* à pied sec. Suit un espace couvert de

1. Cf. *Tour du Monde*, loc. cit., p. 133.

80 mètres, dont les tranchées verticales atteignent jusqu'à près de 50 mètres. Ensuite, nouveau tunnel beaucoup plus court, à l'entrée duquel conduisait un escalier taillé dans le roc, dont les dernières marches inférieures sont depuis longtemps invisibles¹. Il est très curieux que les détritiques arrachés à la montagne ne se soient pas arrêtés dans le canal et n'aient pas obstrué les tunnels; sans doute des précipitations plus violentes les entraînaient par intervalles jusqu'au rivage.

Quelque 300 mètres plus loin, on passe sous l'aqueduc de *Ciaverlik*; la pente devient alors beaucoup plus rapide. Au sommet de la paroi à ciel ouvert² se trouve l'inscription qui marque le point de départ des travaux accomplis par un détachement de la légion IV^e (Scythique), sous le centurion Caesius Priscus³. Du même endroit partait (ἐ[θ]εν ἀρ[χή]) en sens inverse une autre équipe⁴.

1. Cf. Chesney, *Exped.*, p. 431; Allen (*Journal of the R. Geogr. Soc.*, XXII (1853) donne, p. 160, une coupe de cette partie du *Culvert*. Des dessins, un peu approximatifs, ont été publiés par Holt Yates, dans le *Museum of classical antiquities* de Falkener, VI (1852), p. 119 à 123.

2. *Tour du Monde*, *ibid.*, p. 140.

3. *Bull. corr. hell.*, XXVI (1902), p. 166.

4. L'inscription, qui m'a échappé, est connue par une copie de Pococke (*Corp. inscr. gr.*, 4461) et une de Renan (Waddington, *Inscr. de Syrie*, 2715), certainement préférable. La lecture de ce dernier à la ligne 3 (ἡμ[ε]τέροισιν) reste néanmoins douteuse (Pococke ἡμ[ε]τέροισιν). Si elle est exacte, elle montre la participation des *classarii* au travail. Le Germanus qui y est cité était le chef de toute la flottille

800 mètres environ après l'entrée, la paroi de gauche, par suite de la déclivité du Coryphée, s'abaisse presque jusqu'au niveau du canal, qui forme en cet endroit un coude prononcé vers l'ouest. C'est là que, lors de l'invasion musulmane, dit-on, fut pratiquée une ouverture depuis lors restée béante (m), afin d'obstruer l'entrée du port. Une bonne partie, sinon la totalité des décombres, s'échappe encore par cette voie; pour éviter la malaria et l'inondation de leurs champs, les habitants actuels s'efforcent sans cesse de maintenir un chenal à travers cet amas rocailleux. Aussi, à l'extrémité inférieure du *Dehliz* (n), les eaux ne jaillissent plus par la brèche qui s'ouvre à une dizaine de mètres au-dessus du rivage, dominant d'anciennes alluvions qui sont aujourd'hui couvertes de plantations de mûriers.

A mi-distance entre cet orifice et la brèche ci-dessus mentionnée, on passe sous un arc ruiné, dont on ne saurait dire s'il supportait une passerelle au-dessus de l'abîme ou n'était qu'un ornement. A côté se lit l'inscription latine que j'ai partiellement déchiffrée¹; elle rappelle encore la légion IV^e Scythique et nomme en outre la XVI^e *Flavia Firma*, aux environs de l'an 149. Le nom

(misénate?) détachée à Séleucie, et Lucillius un *centurio classicus*, car les *classarii* étaient groupés *centuriatim* dans leurs occupations à terre (cf. ma *Flotte de Misène*, Paris, 1896, p. 144). Lucillius s'oppose ainsi très bien à l'hécatontarque Priscus.

1. *Bull. corr. hell.*, XXVI (1902), p. 165.

d'Antonin le Pieux figure aussi dans une autre inscription¹ gravée auprès de celle de Priscus. Donc c'est sous ce règne que les travaux furent poussés le plus activement; mais ils commencèrent au temps de Vespasien et de Titus².

Et le grand barrage continue encore son office; les eaux du torrent n'ont jamais cessé, de mémoire d'habitant, de prendre la direction de la galerie, épargnant l'emplacement de la basse ville et du port, sinon du chenal qui y conduisait³.

Il n'est pas hors de propos, pour terminer, de

1. *Corp. inscr. lat.*, III, 189; c'est tout ce qu'on a pu y reconnaître. Un autre texte tout voisin (Waddington, *Inscr. de Syrie*, 1837, d'après Pococke) rappellerait la participation d'une *uxillatio* de la *leg. X F[retensis]*; cf. 2117 = *Corp. inscr. lat.* III, 190 = 6045.

2. A l'entrée du canal : DIVVS VESPASIANVS | ET DIVVS TITVS | F. C. (*Corp. inscr. lat.*, III, 6702). Perdrizet (*Rev. archéol.*, 1898, I, p. 47-8) a écrit que cette date est celle du creusement entier de la tranchée et que « l'inscription en l'honneur d'Antonin (Waddington, 1836) a rapport non à la tranchée même, mais à un pont jeté en cet endroit par-dessus la tranchée ». On n'avait pas reconnu alors qu'il y a deux inscriptions au lieu d'une en l'honneur d'Antonin; je n'en ai vu qu'une, mais qui ne porte certainement pas les mentions communes à plusieurs lectures de l'autre (également gravée *in arcu*, maintenant détruit). La commémoration était plus naturelle en un endroit exposé aux regards. L'inscription de Caesius Priscus est d'une paléographie qui suppose le ^{II} siècle plutôt que le ^I^{er}, et enfin les événements de Judée ont dû retenir longtemps loin de Séleucie les gros contingents des légions *IV Scyth.* et *X Fret.*, nécessaires à l'exécution d'un si énorme travail.

3. Bourquenoud fait erreur en exprimant l'idée contraire (p. 590).

jeter un coup d'œil hors de la ville. Le voyageur Eusèbe de Salle¹ signale à l'est, au bord de la petite rivière le Coryphée, les ruines d'un cirque, ou plutôt, selon lui, d'un amphithéâtre, adossé aux derniers contreforts du rocher. Chesney, pareillement², affirme que ces restes se reconnaissent assez distinctement et qu'on y peut compter environ quatorze rangs de sièges. Je n'ai pas observé personnellement les lieux; M. Toselli a bien voulu m'écrire ce qu'il en sait : dans la masse rocheuse est taillée une vaste cavité rectangulaire (q), ouverte seulement vers le midi; sur les trois autres côtés, la paroi présente, en ravalement, de nombreux arcs; il n'y a pas, ou il n'y a plus, trace de sièges. 100 mètres plus à l'est (r), une autre cavité, circulaire celle-là, mais pour le reste analogue à la précédente; des terres végétales en recouvrent les parois élevées et semblent marquer deux ou trois talus superposés. Pas de sièges non plus, à moins qu'ils ne soient cachés sous la terre. De si maigres données ne permettent aucune interprétation fondée. Le fait que le petit cours d'eau surgit d'un des arcs de la première cavité rendrait plus plausible l'idée d'Allen qui parle d'un Nymphée; quant à la cavité circulaire, elle présente la même décoration que l'autre; elle faisait donc partie d'un même ensemble. Polybe

1. *Pérégrinations en Orient en 1837-38-39*, Paris, 1840, I, p. 166.

2. *Op. cit.*, p. 50.

(V, 59) dit qu'Antiochos, « parti d'Apamée, alla camper *près de l'hippodrome*, à cinq stades de la ville environ ». La distance, au moins, n'est pas très loin de concorder; il faut s'en tenir à cette remarque, que je n'ai trouvée dans aucun auteur¹.

L'historien grec parle en outre du faubourg et du marché, et en termes tels que le second aussi doit être placé hors de la ville², et à côté du faubourg, dans une même enceinte que ce dernier. Or, il existe, entre le vieux mur de soutènement Ψ et un point (t) au pied du rocher, les restes, souvent interrompus, d'un mur très ancien en demi-cercle, englobant une grande aire de terrain, de niveau supérieur à celui de la basse ville, et où se retrouvent, en grande quantité, des vestiges de constructions et des débris de poterie commune, provenant peut-être des récipients dans lesquels les marchands enfermaient leurs denrées. Il y a cependant une difficulté : Polybe rapporte qu'Antiochos divisa ses forces en trois corps : il posta Zeuxis près de la porte qui conduit à Antioche, Hermogène près du temple des Dioscures; Ardys et Diogène reçurent l'ordre d'assaillir le port et le

1. On avait dans la contrée la manie des courses de chevaux; Antioche était en quelque sorte la patrie commune des « jockeys » de l'époque romaine. Ce goût a pu influencer les gens de Séleucie.

2. *Ibid.* : ... ὑπὸ δὲ τὴν ἐπὶ θάλατταν αὐτῆς νεύουσαν πλευρὰν ἐν τοῖς ἐπιπέδοις τὰ τ' ἐμπόρια καὶ τὸ προάστειον κεῖται, διαφερόντως τετειχισμένον · παραπλησίως δὲ καὶ τὸ σύμπαν τῆς πόλεως κύτος τείχεται πολυτελείᾳ ἡσφάλισται ... πρόσθασιν δὲ μίαν ἔχει κατὰ τὴν ἀπὸ θαλάττης πλευρὰν κλιμακωτὴν καὶ χειροποίητον, κτλ.

faubourg. Selon Bourquenoud, les deux premières attaques se sont produites devant nos portes A et B; j'y souscris volontiers¹; aussi bien ne peut-on songer qu'à elles. Mais, dans le récit, les trois assauts ont lieu simultanément; or, cela paraît impossible, puisque le rempart du faubourg et du marché couvrait les deux portes.

Il reste à supposer que ce rempart n'a pris vers le nord la direction indiquée sur le plan que postérieurement à 219, et que jusque-là il enveloppait une moindre surface, se fermant par exemple aux abords du point Z. Le siège lui-même avait montré aux habitants le besoin de changer le tracé, de façon à couvrir d'un avant-mur de première défensive les portes A et B, comme la porte Z.

Ainsi, en dehors d'une nécropole sans intérêt, il ne subsiste plus rien de Séleucie que les travaux hydrographiques et les fortifications, le tout plus ou moins ravagé par le temps. Mais on devine les pittoresques aperçus que, dans sa prospérité, elle devait offrir aux bâtiments qui approchaient et

1. Mais non pour les mêmes motifs que lui, qui écrivait : « ... si toutefois, comme on le doit naturellement supposer, Polybe énumère la situation des trois corps suivant l'ordre topographique » (p. 588). Rien de moins assuré. Selon l'historien, les gens d'Ardys et Diogène montrèrent le plus de hardiesse διὰ τὸ τοὺς μὲν ἄλλους τόπους, εἰ μὴ τετραποδητὶ τρόπον τινὰ προσπλεκόμενοι βιάζοντο, τὴν γε διὰ τῶν κλιμάκων προσβολὴν μὴ προσίσθαι παράπαν. Ce mode d'attaque « à quatre pattes » convenait à la topographie accidentée qu'offraient les approches des portes A et B.

même au promeneur circulant dans ses rues ; pas de plan d'ensemble, cette charmante irrégularité, ces coudes imprévus, ces pentes capricieuses et cet enchevêtrement si séduisant qu'évoque le souvenir des petites villes de la Toscane et de l'Ombrie ; la mer en plus et les barques à voiles que le vent du large y balançait.

Les ruines ne nous laissent rien pénétrer de la vie religieuse de la cité. Elle dut être fort active dans ce port syrien, si voisin d'Antioche, asile sans doute d'une population bariolée, et ville dont un dieu avait désigné le berceau. Une inscription du temps de Séleucos IV (187-175)¹ nous a conservé deux listes incomplètes de ses sacerdoces. Les dieux énumérés sont : Zeus Olympios, Zeus Coryphaïos, Apollon de Daphné, Apollon tout court, ancêtre des Séleucides selon la légende², la série des « dieux sauveurs », c'est-à-dire des rois décédés³, avec un prêtre pour eux tous ; enfin le prince régnant, qui a son desservant particulier⁴. Les éditeurs ont admis que chacune des deux listes se référait à une année ; la lacune du début laisse ce point fort douteux, et justement une

1. *Corp. inscr. gr.*, 4458 = Dittenberger, *Or. gr. inscr. sel.*, I, 245.

2. *Iustin.*, XV, 4, 3.

3. *Appian.*, *Syr.*, 63, parle du Νικατόρσιον du fondateur de la ville, qui y avait été enterré.

4. Au culte du prince régnant se rapportent probablement le σκηπτροφόρος et les κραυνοφόροι (l. 22, 45, 47).

autre inscription¹, de 55 ou, plus probablement, 247 av. J.-C., mentionne une femme *ιερασαμένην ἐν τῇ δευτέρᾳ ἑξαμ(ή)νῳ τοῦ δξ' ἔτους*². Peut-être était-elle prêtresse comme épouse d'un prêtre; ou bien donnait-elle ses soins au culte d'une déesse inconnue; mais de toutes façons on serait aussi fondé à supposer semestriels la plupart des sacerdoces de Séleucie.

Mon inscription de *Kaboucié* (de 95 ap. J.-C.) rappelle Zénon, τὸν διὰ βίου νεωκόρον τοῦ Νεικηφόρου Κεραυν[ί]ου, divinité qui ne figure pas dans les nomenclatures précédentes. Enfin certaines monnaies³, au type des deux *pilei*, font allusion à un culte des Dioscures attesté par le *Διοσκούριον* de Polybe. Les autres, à l'époque impériale, sont aux types du Zeus Kéraunios⁴ ou du Zeus Casios;

1. Perdrizet et Fossey, *Bull. corr. hell.*, XXI (1897), p. 75, n° 22.

2. Quelles étaient les divisions de cette année de Séleucie? A en croire l'*Hemerologion* de Florence, elle aurait eu un calendrier spécial, formé des mois macédoniens, mais dans un ordre tout différent. Il est vrai que plusieurs noms manquent dans cette liste, dont L. Ideler, à bon droit, a révoqué en doute l'authenticité (*Handbuch der mathem. und techn. Chronologie*, 2^e Aufl., Breslau, I (1883), p. 434).

3. Wroth, *op. cit.*, p. 269, nos 7-10; pl. XXXII, 5.

4. Il y eut d'abord à Séleucie un culte de Kéraunos, indépendant de celui de Zeus; ensuite on fit la confusion que traduit la forme *Zeὺς Κεραύνιος*. Les monnaies romaines ont emprunté la représentation (sous les Antonins) du foudre posé sur un trône à la numismatique de Séleucie, où l'ancien culte de Kéraunos avait exceptionnellement prospéré (H. Usener, *Rhein. Mus.*, N. F., LX (1905), p. 4-5).

elles montrent parfois un tonnerre lié d'une bandelette¹, symbole du premier ; celui du second est une pierre conique, ἀγαλμα du mont Casios, abrité sous un édicule², un temple tétrastyle dont le fronton est souvent surmonté d'un aigle³, à l'imitation sans doute d'un sanctuaire véritable de la cité⁴.

A quelle date s'introduisit dans la contrée le christianisme ? Il n'est point aisé de le dire⁵. D'après les Actes des Apôtres (XIII, 4), Paul et Barnabé passèrent à Séleucie, mais rien ne prouve que la foi nouvelle y fût déjà répandue. Il est question de communautés des environs d'Antioche dans une lettre d'Ignace⁶, qui mourut à Rome sous Trajan, probablement en 107 ; or, les Actes de saint Ignace mentionnent Séleucie, — évidemment de Syrie, d'après le contexte ; — ils sont sans doute apocryphes⁷, mais il faut, sous réserves, recueillir le renseignement. En tout cas, l'église de Séleucie de Piérie fut représentée au

1. *Id.*, pl. XXXII, 6-8, 10.

2. Pl. XXXII, 9 ; XXXIII, 3, 4, 7, 8.

3. Pl. XXXIII, 4.

4. Ritter (p. 1241) parle, à propos de notre ville, de l'oracle d'Apollon Sarpedonios ; mais Zosime (I, 57, 2, p. 44, éd. Mendelssohn) dit : ἐν Σελευκίᾳ τῇ κατὰ Κιλικίαν, ce qui résulte aussi de plusieurs autres textes et des monnaies.

5. Cf. A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums*, Leipzig, 1902, p. 410, 437.

6. *Ad Philad.*, 10.

7. Cf. Dom H. Leclercq, *Les Martyrs*, Paris, I (1903), p. 205.

concile de Nicée¹; ses destinées furent peu glorieuses².

Sous un gouvernement fort, Séleucie jouissait d'une situation privilégiée; dans le désarroi administratif, elle était au contraire particulièrement exposée aux attaques. Sous Théodose II³, les Isauriens y firent une campagne de razzia des plus fructueuses. Lorsque Chosroès y vint ensuite, après avoir surpris Antioche, il se baigna dans la mer et adora le soleil, ἐνταῦθα τε Ῥωμαίων οὐδένα οὔτε εὐρὼν οὔτε λυμηνόμενος⁴. Il y a là certainement une exagération; les empereurs n'abandonnèrent pas la ville; elle fut la résidence de *clisourarques*, qui défendaient les *portes Séleucides* contre les Ciliciens et les Isauriens⁵. L'activité du port est encore attestée au v^e siècle par l'histoire

1. Par Zénobios; *Patrum Nicaenorum nomina*, éd. Gelzer, Hilgenfeld, Cuntz, Leipzig, 1898, p. 247.

2. Voir la liste (en partie douteuse) de ses évêques dans Le Quien, *Oriens Christianus*, II, p. 778 et suiv. — Elle céda le pas à Séleucie d'Isaurie, où se tint le concile, dit de Séleucie, de 359. Quand la région fut reprise sur les Sarracènes, il y eut, dans le patriarcat d'Antioche, deux archevêchés de Séleucie (Isaurie et Piérie); Le Quien, III, p. 1179 et suiv. Ce patriarcat compte encore Séleucie de Piérie parmi ses éparchies; ce nom, qu'on voulait sauver de l'oubli, fut transféré, probablement au xvi^e siècle, à l'évêché orthodoxe de *Zachlé* dans le Liban (H. Lammens, *Revue de l'Orient latin*, VIII (1903), p. 314-19).

3. Malal., p. 363, Bonn.

4. Procop., *Bell. Pers.*, II, 11, 1, Haury.

5. Theophan. contin., p. 181, Bonn; Leo Diacon., *de uelit. bell.*, p. 250, Bonn.

du patricien romain qui se rendit à Séleucie, et de là à Édesse, pour y mener la vie ascétique¹, et par une lettre de Synésios de Cyrène². Mais la ville participa à la décadence d'Antioche, tomba même plus vite et plus complètement que cette dernière. Elle fut éprouvée par les mêmes cataclysmes³ : un violent tremblement de terre, qui la bouleversa en 526⁴, provoqua les largesses de Justinien⁵, qui ne suffirent pas à la relever de ce coup. D'ailleurs, depuis longtemps déjà, la voie de terre anatolienne concurrençait victorieusement la vallée inférieure de l'Oronte.

Les géographes arabes, à de rares exceptions près, ne connaissent la région que sous le nom, toujours usité, de *Soueidieh*⁶; les chroniqueurs byzantins de basse époque en dérivèrent la forme

1. Arth. Amiaud, *La légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu*, Paris, 1889, p. 4.

2. *Epist.*, CXXXIII (Hercher, *Epist. gr.*, p. 720, *in fine*).

3. A n'en pas douter, celui qui, sous Trajan, vers 115, ébranla de nombreuses villes, surtout Antioche (Dio-Xiphil., LXVIII, 24, 1), et faillit faire crouler le Casios (*ibid.*, 25, 6) causa de graves dommages à Séleucie.

4. Procop., *Hist. arcan.*, 18 (41-42, Haury) : σεισμοὶ δὲ Ἀντιόχειάν τε κατεΐλον ... καὶ Σελεύκειαν, ἥπερ αὐτῆς ἐκ γειτόνων οἰκεῖται ... ἐν αἷς τῶν ἀπολωλότων τὸ μέτρον τίς ἂν διαριθμεῖσθαι δυνατὸς εἴη.

5. Malal., p. 444 : καὶ ἐδωρήσατο θεῖαν φιλοτιμίαν τοῖς Ἀντιόχεις καὶ Λαοδικεῦσι καὶ Σελεύκεισιν, ὥστε κουρσιθῆναι τὴν αὐτῶν συντέλειαν ἐπὶ ἔτη τρία, χαρισάμενος ταις αὐταῖς πόλεσιν λίτρας διακοσίας καὶ τοῖς κτήτορσιν ἀξίας ἰλλουστρίων.

6. Lammens, *loc. cit.*

Σουέτιον¹. Michel Attaliote² mentionne encore ἡ Σελεύχεια; c'est alors le nom d'un district qui semble englober une partie de la Cilicie, notamment Tarse et Mopsueste; on ne voit pas clairement si l'ancienne Séleucie de Piérie y était comprise.

Au temps des Croisades, c'est à l'embouchure même de l'Oronte que se trouve le port d'Antioche, *Portus Sancti Symeonis*³. Pococke⁴ a décrit brièvement ce qui en était visible de son temps et ne l'est déjà plus aujourd'hui.

1. Ann. Comnen., *Alexias*, II, p. 216, 29-31, Reifferscheid (xii^e siècle). Elle dit encore Séleucie pour la ville d'Isaurie.

2. *Hist.*, p. 137, Bonn (ad a. 1070).

3. Guill. de Tyr, IV, 40; XVI, 26.

4. *Descr. de l'Orient*, p. 59. — Là aussi, il croit à un port à écluses.

LE MARIAGE DE LOUIS DE FRANCE

ET DE VALENTINE VISCONTI

(DOCUMENTS INÉDITS)

Par M. P. ARNAULDET, associé correspondant national.

Lu dans les séances des 2 et 23 mai 1906.

Plusieurs inventaires inédits du ^{xv}^e siècle conservés aux archives notariales de Pavie et aux Archives nationales fournissent d'intéressants documents sur le mariage de Louis de France, duc de Touraine, frère de Charles VI, avec Valentine Visconti, fille de Jean-Galéas, duc de Milan. Les uns sont relatifs aux négociations qui précédèrent le mariage et aux arrangements qui le suivirent, d'autres mentionnent les pièces comptables et les acquisitions faites avec la dot de Valentine Visconti, d'autres, enfin, comprennent les catalogues des objets précieux que la future duchesse de Touraine apporta en France.

I. — INVENTAIRES DES DOCUMENTS RELATIFS
AUX NÉGOCIATIONS DU MARIAGE DE LOUIS DE
FRANCE AVEC VALENTINE VISCONTI.

Le premier inventaire consiste en un sommaire des liasses et registres contenus dans les armoires numérotées formant, en 1490, les archives des ducs de Milan conservées au château de Pavie. Il fait partie actuellement des actes conservés aux archives des notaires de cette ville. Les articles suivants intéressent Louis de France et Valentine Visconti :

[Art. 74.] « Item procura facta per Ill^{em} D. Johannem Galeaz, ducem Mediolani, in dominum Petrum de Curte et dominum Antonium de Tor niellis, specialiter ad tradendum civitatem Ast pro dote Dominæ Valentinæ uxoris Ill^{is} D. Ludovici ducis Turoniæ; datum Papiæ, die XVII aprilis 1387, cum bulla cerea. »

[Art. 95.] « Item jura et instrumenta pro matrimonio Ill^{is} D^{ne} Valentinæ Vicecomitis, filiæ Ill^{is} D. Comitis Virtutum cum Ill. D^{no} Duce Thuroniæ, in petiis n^o XXVIII in membranis cum bullis impressis in cera rubea inclusa in una capseta signata exterius hoc modo : Solutiones dotis Ill. D. ducissæ Aurelianensis sive Thuroniæ. »

[Art. 99.] « Item jura et instrumenta seu literæ regis Francorum et ducis Thuroniæ confecta occasione maritagii d^{ne} ducissæ ejus consortis quando fuit ad maritum d^{ne} Valentinæ filiæ Dⁿⁱ

Comitis Virtutum, omnia existentia in quadam capseta in petiis n° xv in membranis. »

[Art. 100.] « Item jura et instrumenta pertinentia ad dotem d^{na} Valentinæ ducissæ Thuroniæ in petiis xxviii in apapiro cum uno alio libro in carta in quo continentur multa instrumenta et litteræ; item cum una alia littera in carta, qualiter D^{na} Valentina de Vicecomitibus attestat habuisse certas bullas apostolicas; item nonnullæ bullæ apostolicæ simul. »

Les archives du château de Pavie contenaient, à la fin du xv^e siècle, un nombre important de documents relatifs au mariage de Louis de France avec Valentine Visconti. Ces pièces ont été dispersées ou détruites pendant les guerres d'Italie sous François I^{er}. Les archives d'État de Milan ne contiennent, comme celles de Turin et d'Asti, qu'un nombre très restreint de documents originaux. Ils ont été analysés par M. M. Faucon¹. A son recueil, ajoutons les actes transcrits dans le registre ducal G. *alias* K. n° 2, *Feudi ed Investiture* (1414-1432), des archives de Milan. Ce sont les « Confessione e capitoli del istromento dotale della Valentina e sua dote della citta d'Asti con suo territorio, con atto di giuramento delle stesse terre al duca di Turonia ed a Valentina (1386-1387). »

Ce sont les seuls documents qu'il ait été pos-

1. *Archives des Missions scientifiques*, 3^e série, t. VIII, 1882, p. 39-99, et tiré à part : Paris, 1882, in-8°.

sible de retrouver en Italie relatifs à ces négociations. Les Archives nationales suppléent heureusement aux pertes éprouvées en Italie. Un inventaire rédigé à Blois en 1407¹, après l'assassinat de Louis de France et quand sa veuve se retira dans ce château, est le premier catalogue qui ait été fait des archives particulières des ducs d'Orléans. Elles furent rattachées par la suite à celles de la Chambre des comptes de Blois, qui, supprimées en 1775, furent réunies à celles de la Cour des comptes de Paris, et, enfin, à l'époque révolutionnaire, distribuées dans diverses séries des Archives nationales.

Le premier chapitre de cet inventaire comprend dix-neuf articles relatifs à Louis d'Orléans et à Valentine Visconti.

Ce document est du 20 février 1407. Il contient l'inventaire des chartes apportées de Paris à Blois à cette époque et qui y furent reçues par N. Bernard, secrétaire de Valentine Visconti, en présence de Regnault de Sens, bailli de Blois, et de Jean de Villebresme, secrétaire du roi :

Premièrement. — « Lettres touchant le mariaige dudit monseigneur mises en un long coffre, signé dessus. A.-L.². »

[1.] « Premièrement les lettres originaulz du traictié dudit mariaige, signées dessus. A. »

1. Arch. nat., K. 210.

2. En réalité, dix-neuf articles, signés A-Q, T, V, X.

Arch. nat., K. 532, n° 9. — Original, parchemin, scellé. Pavie, 8 avril 1387. « Secundum cursum civitatis Papiæ, in civitate ipsa, in hospicio habitationis Dominæ Blanchæ de Sabaudia. » A tergo : « Actes originaux du traictié de mariage de monseigneur le duc de Touraine et de madame Valentine des Vicontes. G. » — KK. 896. Cartulaire de la Chambre des comptes de Blois, fol. 4 à 7.

[2.] « Item une bulle du pape Clement VII^e de la confirmation du traictié dudit mariaige, signée dessus. B. »

Arch. nat., K. 532, n° 11. — Original, parchemin, scellé avec bulle de plomb. Avignon, 10 mai 1387. A tergo : « Confirmacio tractatus matrimonii actus domini Turoniæ et filiæ comitis Virtutum MCCCIII^{ss}VII. B. Ast. » — Copie vidimée en 1529 sur parchemin. — N° 12. Copie du 16 octobre 1584 conforme à celle de 1529. — KK. 896. Cartulaire, fol. 7 v° à 9 v°.

[3.] « Item unes lettres en double queue du Roy nostre sire de l'auctorité donnée en ceste partie audit monseigneur le duc par ledit Roy, signées dessus. C. »

Arch. nat., K. 532, n° 15 (Musée des archives, n° 407). — Original, parchemin, scellé. Au Louvre, 22 janvier 1386. — KK. 896. Cartulaire, fol. 10 r°.

[4.] « Item unes autres lettres du Roy nostre dit sire en double queue comme dessus, par lesquelles ledit seigneur fait procureurs messire Pierre, Evesque de Paris, et messire Arnault de Corbie, chevalier, premier président en Parlement, pour fère et traictier ledit mariaige, signées dessus. D. »

Arch. nat., K. 532, n° 6. — Original, parchemin, scellé. Arras, 26 septembre 1386. — A tergo : « Procuratorium factum per Regem dominis Episcopo Parisiensi et de Corbey, etc. D. Mariaiges. » — KK. 896. Cartulaire, fol. 10 v°.

[5.] « Item un instrument par lequel madame Valentine des Vicontes constitue Bertran Guach, escuier, son procureur, à fère et passer le traictié dudit mariaige par parolles de présent, signé dessus. E. »

Arch. nat., K. 532, n° 14. — Original, parchemin, scellé. Pavie, 29 décembre 1387. « Actum in castro magno. » A tergo : « Instrumentum in quo domina Valentina constituit Bertrandum Gaschum ad conveniendum matrimonium per verba de presenti. E. Mariaiges. » — KK. 896. Cartulaire, fol. 11 r° et 11 v°. — JJ. 991. Trois copies sur papier du xvi^e siècle.

[6.] « Item ung autre instrument du traictié dudit mariaige fait par parolles de présent, signé dessus. F. »

Arch. nat., K. 532, n° 7. — Original, parchemin. Pavie, 8 avril 1387. « Secundum cursum civitatis Papiæ... In civitate ipsa, in hospitio habitationis Illustris dominæ Blancæ de Sabaudia. » A tergo : « Instrumentum matrimonii facti per verba de presenti. H. » — KK. 896. Cartulaire, fol. 12 r° à 13 v°. — Turin, Arch. di Stato, Milano III.

[7.] « Item unes lettres de monseigneur Jehan Galéaz, conte de Vertus et seigneur de Milan, père de ladite madame Valentine, par lesquelles il fait et constitue son procureur ledit Bertran Guach pour promettre et enconvenancier à monseigneur le duc de Touraine au traictié de mariaige de luy et de madame Valentine, fille dudit seigneur, telles terres, possessions et quantité de deniers qu'il verra estre bon à fère, signées dessus. G. »

Arch. nat., K. 532, n° 13. — Original, parchemin, scellé. Pavie, 29 décembre 1387. A tergo : « Procuration de messire Jehan Galéaz, seigneur de Milan et conte de Vertuz, faite à Bertran Gast, écuyer, gouverneur de Vertuz, par laquelle il lui donne procuration de promettre et convenancier à monseigneur Louis de France, duc de Touraine, au traictié de mariage susdit de lui et de madame Valentine, fille dudit seigneur de Milan, teles terres et possessions et quantité de deniers qu'il verra estre bon à faire. D. Mariages. » — KK. 896. Cartulaire, fol. 13 v° à 14 v°.

[8.] « Item unes lettres de madite madame Valentine par lesquelles elle certiffie avoir receue par devans elle les bulles faïttes sur la dispensacion dudit mariage, signées dessus. H. »

Arch. nat., K. 532, n° 10. — Original, parchemin, scellé. Pavie, 16 avril 1387. A tergo : « Confessio retentionis bullarum super dispensatione matrimonii, etc. H. Mariaige. » — KK. 896. Cartulaire, fol. 14 v° à 15 r°.

[9.] « Item une bulle dudit pappe Clement VII de certaines promesses par lui faïttes audit monseigneur le duc de plusieurs villes et lieux que tenoit feu messire Galéas à son vivant, lesquelles lui devoient être baillées et icelles tenir en vicanerie, signée dessus. I. »

Arch. nat., KK. 896. Cartulaire, fol. 15 r° et v°.

[10.] « Item un instrument de la confirmacion et approbacion faite en la présence du Roy et de nosseigneurs les ducs de Berry et de Bourgoigne par mondit seigneur le duc en sa personne et par ledit Bertran Guach comme procureur de ladite madame Valentine du traicté dudit mariaige, signé dessus. K. »

Arch. nat., KK. 896. Cartulaire, fol. 15 v° à 21 v°. Paris, au Louvre, 27 janvier 1386.

[11.] « Item une procuration dudit monseigneur le duc faïcte à monseigneur Pierre, evesque

de Paris, à messire Arnault de Corbie et autres, pour prendre et accepter la possession et saisine de la ville et seigneurie d'Ast, signée dessus. L. »

Arch. nat., K. 532, n° 16. — Original, parchemin, scellé. Moulin près Pontoise, 2 février 1386. A tergo : « Procuratio ad recipiendum possessiones astentis de monseigneur le duc d'Orléans. » — KK. 896. Cartulaire, fol. 22 v° à 25 r°.

[12.] « Item ung Instrument par lequel le postat d'Ast bailla la générale seigneurie de la cité d'Ast à messire Jehan Galéaz, signé dessus. M. »

Arch. nat., KK. 896. Cartulaire, fol. 25 r° à 27 r°. Asti, 27 mars 1379.

[13.] « Item ung autre Instrument par lequel les sindis de la cité d'Ast baillent l'universel seigneurie de ladite cité audit messire Jehan Galéaz, signé dessus. N. »

Arch. nat., KK. 1416. Cart. d'Asti, fol. 7 r° à 9 v°. Asti, 27 mars 1379.

[14.] « Item une certification de messire Jehan Galéaz, conte de Vertuz et seigneur de Millan, comment il a receu les lettres du Roy nostre dit sire de l'octroi à lui fait qu'il puisse porter un quartier des armes de France, signée dessus. O. »

Arch. nat., KK. 896. Cartulaire, fol. 27 v°. Pavie, 13 avril 1387.

[15.] « Item un Instrument par lequel ledit

monseigneur le duc accepte la terre et seigneurie d'Ast pour xviii^m ducatz de rente et pour le suppleyement de xxx^m francs de rente par an que monseigneur le conte de Vertuz lui estoit tenu fère valoir, il lui est tenu paier ci^m florins ducaz, signé dessus. P. »

Arch. nat., K. 532, n° 22. — Original, parchemin. Paris, 30 septembre 1389. A tergo : « Instrument par lequel monseigneur de Touraine accepte la terre d'Ast pour xviii^m ducaz et pour le suppleyement de xxx^m florins que monseigneur de Vertuz lui est tenu faire valoir, il est tenu paier ci^m florins ducaz, etc. Mariaiges. » — KK. 896. Cartulaire, fol. 28 r° à 31 r°. — K. 34. Carton des rois : vidimus de 1443.

[16.] « Item une procuracion par manière d'Instrument faite par le conte de Vertuz à Bertran Guach son chambellan, pour recevoir les quittances de monseigneur le duc d'Orléans touchans les paiemens qui lui seront faiz par ledit conte touchans son mariaige, signée dessus. Q. »

Arch. nat., K. 532, n° 24. — Original, parchemin. Pavie, 3 juin 1389. A tergo : « Procura-tion pour le conte de Vertuz par laquelle il constitue ses procureurs messires Anthoine Porre, Bertran Gasc, et autres dedans nommez pour recevoir et prendre de monseigneur le duc d'Orliens ou de ses gens les quittances des paiemens qui lui doivent estre faiz à cause de son mariage. Ma-

riages. » — KK. 896. Cart., fol. 31 r° à 32 v°.

[17.] « Item ung cayer de pappier ouquel est le procès fait pour monseigneur le duc d'Orléans par monseigneur de Coucy, monseigneur l'evesque de Noyon, messire Jehan de Trye et maistre Jehan de Savies avec le pappe Clement, sur l'infeudation des terres de l'église estanz en Italie, signé dessus. T. »

[18.] « Item ung autre cayer en pappier des responses faites sur ledit procès par le pappe Clement, signé dessus. V. »

Ces deux articles me semblent se rapporter aux négociations entre Clément VII et Louis d'Orléans relatives aux territoires conquis dans les États de l'Église par Jean-Galéaz, qui auraient été concédés au prince français à titre de fief. Ces cahiers de papier ne me semblent pas avoir été conservés aux Archives nationales.

[19.] « Item une coppie de la bulle faite des promesses faites par le pappe Clement à monseigneur le duc d'Orléans, de plusieurs villes et lieux que tenoit feu messire Galéaz, signée dessus. X. »

Copie du document mentionné à l'article 9.

Les documents inventoriés en 1407 se sont ainsi retrouvés presque tous en originaux aux Archives nationales : il n'y a que les registres contenant les négociations entre Charles VI, Louis d'Orléans et l'antipape Clément VII qui manquent.

Il est vrai que ce ne sont pas tous les documents mentionnés en abrégé dans l'inventaire des archives de Pavie de 1490 qui subsistent : mais ce sont ceux qui étaient considérés comme les plus importants et firent partie dès leur origine des archives des ducs d'Orléans à Paris et à Blois. Ces titres furent transcrits au commencement du xv^e siècle dans le cartulaire de la Chambre des comptes de Blois et dans celui d'Asti¹. Leur conservation exceptionnelle, le bon état des sceaux dont ils sont munis prouvent le soin des différents dépôts par lesquels ils sont passés à les préserver contre tout risque de destruction.

II. — INVENTAIRES DES DOCUMENTS RELATIFS A LA DOT DE VALENTINE VISCONTI ET A SON EMPLOI.

Les contrats du 27 janvier 1387, du 2 décembre 1388 et du 15 septembre 1389 contiennent les conventions matrimoniales entre Louis de Touraine et Valentine Visconti. Elles ont été étudiées par M. E. Jarry dans son ouvrage sur la vie politique de Louis d'Orléans ; cet historien a utilisé les documents mentionnés dans les inventaires de 1407 et de 1490.

1. Deux exemplaires sur parchemin existent, l'un aux archives de Turin, le plus considérable, et l'autre aux Archives nationales, qui semble être une copie abrégée (KK. 1416).

L'inventaire de 1490 des archives de Pavie mentionne comme s'y trouvant alors la procuration donnée par Jean-Galéas à Pierre *de Curte* et à Antoine *de Torniellis* pour livrer en son nom la cité d'Asti comme dot de Valentine (Pavie, 7 avril 1387). Un autre article relève en résumé vingt-neuf actes originaux avec un cartulaire relatifs à la dot de la duchesse de Touraine. Ces documents, nous l'avons fait remarquer, ont été dispersés ou détruits, et il n'en subsiste plus dans les archives italiennes qu'un petit nombre de transcriptions.

Dans l'inventaire des archives de Blois de 1407, les actes relatifs à Asti ont été déjà relevés. Il y est aussi question d'une procuration donnée par Jean-Galéas à Bertrand Guasco pour recevoir les quittances de Louis d'Orléans relatives aux deniers dus sur la dot de sa femme. L'original de cet acte du 3 juin 1389 est conservé aux Archives nationales. Un document du cartulaire de la Chambre des comptes de Blois est également relatif à cette question de quittances et décharges de Louis d'Orléans¹.

Dans l'inventaire de 1407, il y a aussi un article mentionnant « les lettres touchans les paiemens faiz à Monseigneur le duc d'Orléans par le duc de Milan à cause de son mariage. L'inventaire desquelles est dans un coffre où elles sont mises, signé dessus le couvercle : S. ». Cet article prouve

1. Arch. nat., KK. 896, fol. 365 à 368.

qu'à la mort de Louis d'Orléans, Valentine avait fait transporter à Blois ces comptes avec les archives de la famille d'Orléans. Cet inventaire des pièces contenues dans le coffre S est conservé¹, de même qu'un certain nombre de pièces originales qui y sont cataloguées. C'est un document sans date, mais dont la rédaction doit se placer vers l'année 1393. Vu son importance, nous croyons utile de le publier entièrement, en indiquant les documents qui ont été retrouvés et qui s'y rapportent :

Inventaire de plusieurs lettres, quittances et descharges touchans les paiemens faiz à Monseigneur le duc d'Orliens par le duc de Milan son père, à cause de son mariage.

1. « Premièrement par unes lettres chancellées dudit Monseigneur le duc d'Orliens à luy rendues pour la somme de six mil frans en rabat de ce qui pouvoit estre deu de son mariage, signées. A. »

Arch. nat., K. 533, n° 5 *ter*. Original, parchemin, scellé. Vernon-sur-Seine, 31 juillet 1387. A tergo : A. Mariages.

2. « Item unes autres lettres chancellées comme dessus par lesquelles ledit seigneur confesse avoir receu du duc de Milan pour son mariage la somme

1. Inventaire de plusieurs lettres, etc. Arch. nat., K. 533, n° 4.

de cent mil francs à lui rendues en paiement de ladite somme, signées. B. »

Arch. nat., K. 533, n° 5 *bis*. Original, parchemin, scellé. Paris, 6 mars 1388. A tergo : B., puis G.

3. « Item unes autres lettres chancellées dudit Monseigneur le duc par lesquelles il confesse avoir receu dudit seigneur de Milan la somme de six mil frans à lui rendues en paiement comme dessus, signées. C. »

Arch. nat., K. 533, n° 5 *quater*. Original, parchemin. Paris, novembre 1390. A tergo : « Ces lettres n'eurent onques effect et pour ce ont été chancellées. C. »

4. « Item une lettre dudit Monseigneur le duc d'Orliens avec unes lettres closes de lui adrécans au duc de Milan, par laquelle il mande à maistre Hugue de Guingant que certaine obligation de la somme de v cens ducaz en laquelle estoit obligié messire Philippe de Florigny envers le conte de Vertuz, laquelle somme il avoit receue dudit conte, rendist et délivrast audit messire Philippe, signées. D. »

Arch. nat., K. 533, n° 5. La première lettre scule. Paris, 21 février 1391. A tergo : « Descharge pour M. H. Guingant d'une lettre de v° florins receuz par messire Philippe de Florigny, de monseigneur de Vertuz, des deniers du mariage de

monseigneur d'Orliens, laquelle lettre par vertu de ces présentes a esté rendue audit messire Philippe. V. »

5. « Item une décharge par laquelle mondit seigneur le duc mande audit maistre Hugues qu'il rende et délivre à monseigneur de Coucy une obligation de dix mils florins ducaz en quoi il lui estoit tenuz, signée. E. »

6. « Item une obligation par laquelle monseigneur de Coucy, messire Jehan de Trye et messire Jehan de Garencières empruntèrent ou nom dudit monseigneur le duc de Bonromez de Bonromée, la somme de douze mil florins ducaz, signée. F. »

7. « Item une copie en parchemin sur laquelle est escript que l'obligacion original de xx^m florins ducaz dont mencion est faite au blanc faite par monseigneur le duc de Bourbon à monseigneur le duc de Touraine est par devers Jehan Poulain, garde des deniers de ses finances, signée. G. »

[In marg.] « Est de savoir de Poulain où est ladite obligation et qu'il en est ».

8. « Item une mémoire en papier de la déclaration des quittances faites par mondit seigneur le duc d'Orliens au conte de Vertuz touchans les paiemens faiz pour son mariage, signée. H. »

Arch. nat., K. 533, n°2. Original, papier. « C'est la déclaracion de l'argent de monseigneur le duc

de Touraine qui estoit ou chastel de Crève cuer en Brye. » A tergo : « La déclaracion des espèces de monnoie et la manière du premier paiement fait à monseigneur le duc d'Orliens des deniers de son mariage, qui fut de 11^{cm} florins. »

9. « Item une cédulle en parchemin signée et scellée du scel et saing manuel Des Bordes, par laquelle il promet paier à monseigneur le duc d'Orliens la somme de cens frans qu'il avoit empruntée à Jehan Tinel, receveur dudit seigneur ou pais d'Ast, ou cas toutevoyes que iceulx c florins lui seroient alloe en ses comptes, ainsi que ledit seigneur le mandoit, signée. I. »

10. « Item plusieurs rolles et mémoires tant de minutes d'instrumens comme d'estaz enrollez ensemble touchans le fait de paiemens du mariage dudit seigneur, signés. K. »

Arch. nat., K. 533, n^o 3, 18, 19. « État de plusieurs deniers receuz par Jehan Poulain pour cause du mariage de monseigneur le duc d'Orliens. » Trois exemplaires, dont deux sur papier et un sur parchemin en mauvais état, avec dix-sept pièces liées ensemble, dont les sceaux en cire rouge ne nous sont parvenus que brisés. — Voir aussi K. 533, n^o 21. « Minute, en papier. — Minutes d'instrumens touchans le paiement de monseigneur le duc d'Orliens. Paris, 31 mai 1394. »

11. « Item deux autres lettres chancellées sur

lesquelles est escript qu'elles n'osent onques ne sortirent effet, signées. L. »

Parmi les documents catalogués ne figurent pas deux pièces originales conservées aux Archives nationales, l'une contient une liste de créances réciproques de Louis d'Orléans et de Jean-Galéaz Visconti, dressée de 1389 à 1395, et l'autre « la déclaracion de l'argent de monseigneur de Touraine qui estoit où chastel de Crèvecœur en Brye¹. » Un état fut dressé quand furent déposés à Crèvecœur les 100000 florins que Louis de France devait recevoir le lendemain de l'accomplissement du mariage, lors de la venue de Valentine Visconti en France. Le château de Crèvecœur avait été choisi comme lieu de dépôt par acte royal daté de Paris le 15 septembre 1389². Ce premier état n'a pas été conservé, mais un autre document du 14 octobre 1391³ en tient lieu et complète l'acte de 1389.

Si l'état descriptif des deniers déposés à Crèvecœur en 1389 ne nous est pas parvenu, l'acte de réception de Valentine Visconti dans ce château se trouve dans le cartulaire de la Chambre des comptes de Blois⁴. Il est suivi d'un inventaire

1. L'identification de ce document avec l'art. 8 n'est pas certaine.

2. Bibl. nat., fr. 3863, p. 154. Copie moderne publiée par E. Jarry, *Actes additionnels au contrat de mariage de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti*, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1901, p. 46.

3. Arch. nat., K. 533, n° 2.

4. Arch. nat., KK. 896, fol. 36 à 39.

sommaire des joyaux et bijoux que la future duchesse de Touraine apportait de Milan. Quelques années plus tard, Jean Poulain, garde des comptes du duc d'Orléans, dressa encore un autre « État de plusieurs deniers receuz... pour cause du mariage de monseigneur. » Ce document, publié par M. E. Jarry, est postérieur à l'acquisition et au paiement du comté de Blois par Louis de France¹ (1393).

Les arrangements financiers entre les Visconti et la famille d'Orléans durèrent encore après la mort de Jean-Galéas et après celle de Louis d'Orléans. On conserve aux Archives nationales un long rouleau de parchemin contenant copie, délivrée le 4 septembre 1441 à Milan² par Conrado del Carretto, podestat de cette ville, à la requête de Charles d'Orléans, « des reçus des deniers payés en différentes époques par Louis, duc d'Orléans, sur la dot de Valentine Visconti, sa femme. » Ils prouvent que ces comptes n'étaient pas encore réglés au commencement du xv^e siècle. Le furent-ils jamais par la suite ? La pénurie de documents n'a pas permis d'élucider cette question.

Les documents relatifs à la dot de Valentine Visconti, que nous venons d'examiner, sont loin de présenter un ensemble aussi complet et aussi homogène que ceux relatifs aux négociations de

1. E. Jarry, *La vie politique de Louis de France*, p. 407-413.

2. K. 534.

son mariage. Ils n'en sont pas moins intéressants et utiles à l'étude de l'histoire financière et domaniale de la maison d'Orléans, comme les premiers le sont pour l'histoire privée de cette famille.

III. — INVENTAIRES DES JOYAUX DE VALENTINE VISCONTI.

Nous avons examiné les documents contractuels et financiers relatifs à l'union de Louis de France avec Valentine Visconti. Parmi les derniers, les inventaires de bijoux occupent une place à part vu leur importance et leur richesse.

Dans chacun des actes qui précédèrent le mariage de Louis de France avec Valentine Visconti et qui sont relatifs aux conventions matrimoniales, il est fait mention spéciale des bijoux devant être fournis par son père à la future. Le contrat du 27 janvier 1387 insiste plus particulièrement à ce sujet : « Item est actum et in pactum ut supra deductum, quod dictus dominus Johannes Galeaz mittet dictam dominam Valentiam bene zojellatam, ornatam et jocalibus munitam, prout sibi et honori suo secundum statum personarum videbitur convenire, — et quod in eventum restitutionis jocalium, consuetudo regni Francie debeat observari, — quodque ipsam mittet associatam honorabiliter, prout debebit, cum omnibus expensis, usque ad pontem civitatis Matisonensis. » Le duc de Milan eut près de trois ans pour réunir les diverses pièces du trousseau

et de la corbeille de sa fille. Quand les séries, nombreuses et variées, furent formées à Pavie, il en fut dressé des inventaires séparés dont les originaux, conservés dans les archives des Visconti, ne nous sont pas parvenus. Ce sont sur ces pièces que fut dressé, au moment du départ de Valentine, un catalogue général dont un exemplaire nous est parvenu par les archives de la Chambre des comptes de Blois¹. Il est rédigé en latin, écrit sur papier, et, après un titre et un état estimatif des séries, il comprend l'énumération des objets précieux de la future duchesse de Touraine :

« Liber jocalium et rerum portandarum ad Maritam per Illustrem et Excelsam dominam dominam ducissam Turoniæ, etc. Consignatorum Domine de Cigadis, Catherine uxoris Philipponi de Collis et Bernarde de Pomario domicelabus prefate domine ducisse, ituris cum prefata domina ad partes Francie, mandato domini et relatione spectabilis militis domini Antonii de Porris et Prevedini de Marliano, camerarii prefati domini. »

1 (s. d.). « Summa summarum estimationum coronarum, capelletorum, centurarum, firmaliorum, anulorum Zardini, collanarum ligamenti et aliorum descriptorum in presenti libro a folio primo usque in folio VII. »

2 (s. d.). « Summa summarum omnium diver-

1. Arch. nat., KK. 268^b.

sarum estimationum a folio VIII usque in-folio VIII ultra certas alias res¹. »

3 (s. d.). « Infrascripte rube cum perlis consignate sunt Catherine uxoris Philiponi de Collis, Domine de Cigadis et Bernarde de Pomario²... »

4 (1389, 8 junii). « Infrascripte perle consignate fuerunt per Claram de Abiate et Catherinam de Forestis, Catherine Philiponi, Bernarde de Pomario et domine de Cigadis ex perlis que erant penes ipsius Claram et Catherinam de Forestis de perlis illustris domine ducissæ, ultra omnium dictarum perlarum datarum per dominum prefatum ducem. »

5 (1389, 8 junii). « Infrascripti drapi et res consignate sunt per Crayram (*sic*) de Abiate et Catherinam de Forestis penes quas erant, Margaritha de Bexuzio, Catherine de Basilicâpetri et Catherine de Porta Romana, ituris cum illustri domina... »

6 (1389, 8 junii). « Infrascripte drapi facti per Janinium de Agnoro, Illustris dominæ ducissæ sartori, pro apparatu prefate domine, consignate fuerunt per eundem Zaninum Antonio Scorpti,

1. « Officiali, cruces, imago Virginis, magestas, capsetæ, etc... »

2. Les trois premières séries n'ayant pas de titre, j'ai transcrit les indications du sommaire estimatif qui s'y rapportent. Elles sont antérieures au 8 juin 1389, date de la quatrième série.

Malgarite de Bexucio, Catherine de Basilicapetri et Catherine de Porta Romana. »

7 (1389, 8 junii). « Infrascripte selle a paramento consignate fuerunt Anichino de Alamania famulo Magistri Nicolai de Crovaria ituro cum Illustri Domina ducissa memorata, mandato domini, relatione domini Antonii de Porris et Prevedini de Marliano. »

8 (1389, 23 junii). « Infrascripta copertoria consigna fuerunt Ambroxio Cotte et Leonardo de Lastrata, ituris cum antefata domina mandato domini, relatione domini Antonii de Porris et Prevedini de Marliano. »

9 (1389, 24 junii). « Infrascripta paramenta a cameris consignata fuerunt Ambroxio Cotte et Leonardo de Lastrata, etc... »

10 (1389, ...). « Infrascripta argenteria est per Michaellem de Florentia, fabrum Mediolani, Ambroxino Cocete et Leonardo de la Strata consignata per eos ad partes ultramontium, pro apparatu Illustris et Excelse domine domine Valentine ducesse Turonie, etc., illis quibus mandabuntur per illos ad quos spectat, que argenterie facta est de novo per ipsum Michaellem. »

11 (1389-...). « Infrascripta argenteria que erat in domo et que pro majori parte renovata est per Michaellem de Florentia, consignata est antescryptis Ambroxio et Leonardo occaxione antescrypta. »

12 (1389-...). « Infrascripta argenteria vetera consignata est per Francischinum de Bononia camerario domini Ambroxio de Cigadis et Augustino de Sancto Petro. »

13 (1389-...). « Infrascripta sunt argenteria consignata est per Francischinum de Bononia, Georgio de Canevanova et Andrieto de Giramine familiaribus Illustris et Excelse domine domine ducisse, que argenteria defferri debet ad partes Francie pro usu prefate domine, mandato domini, et relatione domini Antonii de Porris et Prevedini de Marliano. »

14 (1389-...). « Infrascripta argenteria vetera deputata pro camera Illustris domine ducisse, consignata est domine Malgarite de Lando penex quam primo erat descripta, itura cum prefata domina ad partes Francie. »

15 (1389-...). « Infrascripta argenteria vetera deputata pro corbeta Illustris domine domine Valentine ducesse Turonie, consignata est per Francischinum de Bononia Magistro Henricho de Lasca, ituro cum prefata domina relatione domini Antonii de Porris et Prevedini de Marliano. »

16 (1389-...). « Infrascripta sunt paramenta ab altari facta pro Illustri et Excelsa domina domina ducissa Turonie consignata Zanino de Zanatarello, mandato domini, relatione domini Antonii de Porris et Prevedini de Marliano, etc. »

17 (1389, 9 septembre. — Note séparée).

« Infrascripte perle consignate fuerunt per Catharinam de Collis, Dominam de Cigadis et Bernardam de Pomario dominis Filipo de Florignino et Johanni de Garanses militibus et camerariis domini ducis Turonie, etc. »

Cet inventaire des bijoux et objets précieux apportés en France par Valentine Visconti en 1389, et dont nous avons cru utile de transcrire l'incipit de chaque division, est inédit. Il est l'origine de ceux qui furent dressés ensuite en France à l'arrivée de la duchesse de Touraine et qui sont beaucoup moins complets et développés. L'un de ceux-ci, rédigé en français, a été publié par M. J. Camus¹. Ce n'est pas une traduction de l'inventaire en latin dont nous avons transcrit le titre des principales divisions, mais ce doit être un acte fait à Mâcon ou plutôt à Crèvecœur, où furent déposés les deniers et bijoux de Valentine. Dans la copie sur vélin que nous possédons, les articles relatifs « à la vaisselle donnée à Madame de Touraine par la ville de Paris » auront été ajoutés à l'énumération, qui les précède, des « joyaulx et vaisselle de Madame de Touraine, fait le mercredi vii^e jour de septembre et le jeudi ensemble, l'an mil CCC IIII^{xx} et neuf, en la présence de messire Philippe de Florigny et messire Jehan de Garancières, chambellans de Monseigneur de Touraine ».

1. Arch. nat., KK. 264^a, fol. 2 à 7.

L'acte de réception de ces bijoux fut dressé à Paris, le 15 septembre 1389, avec inventaire sommaire : il est transcrit dans le cartulaire de la Chambre des comptes de Blois¹ et a été publié d'abord en italien par Corio², puis en latin par Muratori³ et par Lunig⁴. Le transport à Paris du trousseau et de la corbeille de Valentine, décrit dans ces documents, eut lieu à une époque qui ne nous est pas connue. Je ne crois pas que l'inventaire du 22 septembre 1396 se rapporte à ce transport, — qui doit être antérieur, — mais il mérite d'être signalé, car c'est un nouvel « inventaire de la vaisselle d'or et d'argent trouvée devers Jehan Poulain, trésorier général de Monseigneur le duc d'Orliens, et délivrée par ordenance dudit seigneur à Denis Mariète son argentier, le vendredi xxii^e jour de septembre, l'an mil CCC IIII^{xx} et seize⁵ ». Ils proviennent des Visconti. On ne doit pas, au contraire, compter parmi les documents relatifs à Valentine un état de joyaux, vaisselle d'or et d'argent, livres et tableaux remis le 27 septembre 1396⁶ à Denis Mariette, et conservé avant 1838

1. Arch. nat., KK. 896, fol. 36^{re} à 39^{vo}.

2. *Historia mediolanensis*, 3^e partie, cap. vii, p. 349-355 de l'éd. de Milan, 1856.

3. *Annales mediolanenses*, dans les *Rer. italic. script.*, t. XVI, p. 806-813.

4. *Codex Italiae diplomaticus*, t. III, col. 359-368.

5. Arch. nat., KK. 264, fol. 21^{re} à 36^{re}.

6. Collection Joursanvault, *Catalogue*, n^o 755. Parch. 15 feuillets.

dans la collection du baron Joursanvault, mais plutôt parmi ceux qui étaient personnels à Louis d'Orléans. Un autre inventaire, qui fit aussi partie de la collection Joursanvault¹, peut se rapporter aux objets précieux apportés d'Italie par la duchesse d'Orléans : « Inventaire des joyaux et vaisselle d'or et d'argent garnis de pierreries que avoit en garde, de par Monseigneur le duc d'Orléans, Jehan Poulain, son trésorier général, lesquels ... il a fait porter et mettre en son chastel de Coucy. » (Paris, 28 février 1404.) A la mort de Louis d'Orléans, les joyaux, encore en partie conservés à Paris, furent de nouveau inventoriés et transportés à Blois, comme en fait foi un état de ceux délivrés à P. de Bezons, écuyer, le 7 juillet 1408. Ce document, comme les deux précédents, était conservé dans la collection Joursanvault. A la mort de sa mère, Charles d'Orléans fit faire un nouveau récolement de ses bijoux et fit traduire en français l'état rédigé en latin à Pavie en 1389². Ce dernier inventaire permet de se rendre compte des modifications apportées pendant vingt ans à la collection.

Une importante réunion d'inventaires de joyaux ayant appartenus à Valentine Visconti est conservée, comme l'on vient de le constater, aux Archives nationales. Ils étaient complétés par

1. Collection Joursanvault, *Catalogue*, n° 775.

2. Arch. nat., KK. 268.

ceux de la collection Joursanvault, maintenant dispersée. Abstraction faite des pertes signalées, il n'est pas moins vrai que ce sont les archives de la famille d'Orléans qui ont fourni, dans cette catégorie de documents, la totalité des pièces actuellement connues et conservées et qu'il n'en a été retrouvé aucune en Italie.

De l'examen des diverses séries de documents relatifs à l'union de Louis de France avec Valentine de Milan, on a pu constater que c'étaient les archives de Pavie qui, jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle, ou au plus tard jusqu'en 1525, en furent le mieux pourvues. Louis d'Orléans en avait réuni une importante collection à Paris qui, à sa mort, vint former le premier fonds des archives de famille des Valois-Orléans, au château de Blois. A ces archives, Valentine, puis Charles d'Orléans réunirent les comptes et les inventaires de bijoux qui, avec les documents financiers, furent le noyau des archives de la Chambre des comptes de Blois. Ce sont les documents de cette provenance qui nous sont parvenus et qui constituent la source principale de l'histoire de ce mariage. Les documents conservés à Asti et à Turin viennent ensuite comme importance et comme intérêt; ce n'est qu'au dernier rang que se placent les documents de Milan relatifs à cette union qui devait avoir, par la suite, de si graves conséquences.

LES GOTHS DE CRIMÉE

Par le baron DE BAYE, membre résident.

Lu dans la séance du 18 juillet 1906.

L'ethnographie, l'histoire, l'archéologie peuvent nous fournir des éléments d'information sur les Goths de Crimée¹. Avant d'aborder la question archéologique, et comme introduction à cette étude, je chercherai à rassembler quelques données ethnographiques et historiques à leur sujet.

Les ethnographes s'en sont peu occupés : la science qu'ils cultivent n'étant pas du ressort de notre Société, je me bornerai à mentionner une impression personnelle rapportée d'un récent voyage en Crimée. En effet, grande a été ma surprise en constatant la présence, parmi les Tatars des montagnes et ceux de la côte méridionale de la presqu'île, d'individus dont l'aspect physique contrastait d'une façon saisissante avec celui de la

1. J'aurais scrupule à ne pas signaler ici deux ouvrages en langue allemande : Tomaschek, professeur à l'Université de Vienne, *Die Goten in Taurien*; Braun, de Pétersbourg, *Die letzten Schicksale der Krimgoten*.

majeure partie de la population parmi laquelle ils vivent, population qui, en général, a la peau brune et basanée. Ces individus sont blonds, ont les yeux bleus et le teint clair; leurs traits ne présentent absolument aucun des caractères de la race mongolique¹. Je sais bien que les Tatars des montagnes et de la côte méridionale de la péninsule n'ont de tatar que le nom, la religion et la langue; au point de vue ethnographique, ils sont issus, surtout, des colons grecs et génois dont les établissements tombèrent sous la domination des hordes tatares lorsqu'elles envahirent et subjuguèrent la Crimée qui devint alors vassale de la Turquie. Mais, — et il ne s'agit, je le répète, que d'une opinion personnelle à laquelle il convient d'accorder simplement une valeur hypothétique, — ceux que j'ai dépeints si dissemblables des autres à cause de la blancheur de leur peau, de la couleur de leurs cheveux et de leurs yeux, me semblent devoir être considérés comme tirant leur origine des tribus gothiques qui n'ont pu disparaître complètement après que les Tatars se furent emparés de la contrée. Il existe encore des descendants des anciens colons grecs et génois; pourquoi ces Goths auraient-ils eu un sort différent et n'auraient-ils laissé aucune trace? J'ajouterai que les individus dont je parle se rencontrent tout particulièrement dans la région des mon-

1. Ces blonds aux yeux bleus ne se retrouvent pas dans la partie septentrionale de la Crimée.

tagnes où les Goths se sont maintenus, avec leur dénomination ethnique, jusqu'au ^{xv}^e siècle.

Les données historiques relatives aux Goths de Crimée sont plus précises que celles qui sont empruntées à l'ethnographie.

Les Goths établis sur le Borystène se réfugièrent dans la Chersonèse Taurique et s'y fixèrent avant l'invasion des Huns. Nous savons par Procope qu'une tribu de Goths refusa de suivre Théodoric le Grand en Italie (488) et qu'elle habitait depuis longtemps déjà le pays de Dori dont nous chercherons plus loin à déterminer l'emplacement. Jornandès nous apprend que la partie orientale de la Crimée formant la presqu'île de Panticapée, au sud du Palus Maeotis, était peuplée par des Goths. Procope les appelle Goths Tétraxites. En l'année 527, on voit la Crimée désignée dans des documents géographiques sous le nom de Gothie ou par la mention Goths.

On est en droit de supposer que les Goths s'assimilèrent les Alains qu'ils avaient vaincus et ce qui restait des Tauro-Scythes¹. Dans tous les cas, parmi les peuples migrants qui envahirent si fréquemment la Crimée, ils furent les seuls à y apporter les bienfaits de la paix et de la civilisation au lieu des calamités qu'entraîne d'ordinaire une invasion; et ils furent aussi ceux qui

1. *Theodosius maximas illas scythicas gentes, hoc est Alanos, Hunos et Gothos, magnis multisque praeliis vicit* (Orderic Vital, livre I).

s'y maintinrent le plus longtemps, car il y subsistait encore des vestiges de cette population à la fin du ^{xv}^e siècle : une partie de la péninsule conserva jusqu'à cette date le nom de Gothie.

L'invasion des Huns en Crimée, terrifiante comme toutes les autres incursions de ces Barbares, n'eut pourtant pas de résultats funestes pour les Goths. En effet, ils trouvèrent un abri dans les montagnes où ils se retranchèrent : après le passage de ce torrent tumultueux, ils rétablirent leurs affaires et leur situation redevint ce qu'elle était auparavant. Procope, ainsi que nous l'avons dit déjà, donne, à la région montagneuse qui servit de refuge aux Goths, le nom de Dori. Du reste, on sait qu'il y avait depuis longtemps dans ce pays des populations de race gothique.

Mais il importe de déterminer aussi exactement que possible ce qu'il faut entendre par pays de Dori, et cette détermination n'est pas des plus aisées. J'estime qu'il convient de rechercher cette région entre Balaclava et Soudak, contrée qui fut cédée aux Génois par les Tatars en 1380. Cependant, il est difficile d'admettre qu'au ^{vi}^e siècle les Goths aient pu occuper un territoire aussi étendu. Lorsque les Byzantins opérèrent la division de leurs possessions criméennes, ils les partagèrent en quatre hyparchies. Vers la fin du ^{ix}^e siècle, sous l'empereur Léon le Philosophe, l'hyparchie de Gothie portait le numéro 34. Elle confinait à

celle de Sondjay (Soudak actuel), et, à l'ouest, elle était limitrophe de celle de Chersonèse (près de Sébastopol). C'est donc entre les frontières de ces deux hyparchies que l'on doit rechercher l'habitat des Goths. D'autre part, dans le siècle précédent, le VIII^e, une église fut érigée à Parthénite, localité située près de Gourzouf, par saint Jean, évêque de Théodosie et de toute la Gothie. Dans la biographie latine de ce saint, nous lisons en effet : *Fertur eum in Gothiae loco qui Parthenitarum dicebatur, natum esse*¹. Donc, au VIII^e siècle, tout le pays compris entre Alouchta et Gourzouf était occupé par les Goths ou, tout au moins, il y existait des agglomérations de Goths. Le nom des Goths apparaît encore dans la légende de saint Constantin qui date du IX^e siècle. Il y est mentionné dans une énumération des peuplades de la Chersonèse.

Quant à la région de Dori que nous tâchons de délimiter, elle était constituée par les vallées de la Tchernaiâ retchta (rivière Noire), du Belbek, de la Katchka, de l'Alma et du Salghir².

1. *De sancto Johanne, episcopo Gothiae*, Bollandistes, *Acta sanctorum Junii, die XXVI*, t. V, p. 184-194.

2. Le gothique dit *Dauró* (porte); or, dans la toponymie de la Gothie de Crimée, on rencontre ce nom sous cet aspect : Δωρας, Δόρος, Δαρας, Δουρ, qui, sous une physionomie grecque, n'en est pas moins du gothique pur, et pour la forme et pour le sens. En effet, cette position boisée et d'accès difficile commandait le passage vers le sud de la presqu'île et lui servait, en toute réalité, de porte d'entrée;

Dans le but de défendre cette contrée et ses habitants contre les envahisseurs, Justinien fit construire un ensemble de fortifications¹, reliées aux *kerman* commandant les débouchés par lesquels les cours d'eau pénètrent dans la steppe.

Voici l'énumération de ces lieux fortifiés :

Inkermann, Tcherkesskermann, Mongothia (Mongoub Kaleh)(?), Katchikalène, Tepekermann, Thoufout Kaleh, Mangouche, Kermentchik.

Il convient aussi de signaler les citadelles d'Alousta (Alouchta actuel) et de Gorzubita (Gourzouf actuel).

D'après Montandon², il y avait encore à cette époque à Alouchta trois grosses tours, vestiges de la forteresse du temps de Justinien. Lors de mon dernier voyage (1905), je n'ai trouvé debout qu'une seule tour; d'une autre, il ne subsiste plus que la base. A Gourzouf, j'ai pu me convaincre qu'il ne reste que les substructions des remparts élevés par Justinien.

Nous avons déjà indiqué que Procope dénomme Goths Tétraxites une fraction de ce peuple qui occupait les deux rives du Bosphore cimmérien. Il nous apprend que ces Goths Tétraxites et leurs frères de race, habitant les montagnes tauriques

cf. Van den Gheyn, *Auger Busbecq et les Goths de Crimée*, 1888, p. 16; Procope, *De Edificiis*, III, 7; Montandon, *Guide du voyageur en Crimée*, p. 119; Tomaschek, *Die Goten in Taurien*.

1. Procope, *De Edificiis*, III, 7.

2. *Guide du voyageur en Crimée*, 1834.

dans le pays de Dori, embrassèrent le christianisme¹.

H. Grotius, qui écrivait au xvii^e siècle, mentionne aussi la présence des Goths Tétraxites sur les rives du Bosphore cimmérien : *Ipsa Palus (Maeotis) Ponto Euxino se perrupto ejus littore admiscet ad eum locum quem juxta emittitur Palus, Gothorum portio non magna admodum sedet, quibus Tetraxitis nomen*².

En 547, les Goths de Crimée envoyèrent à Byzance quatre députés dans le but d'obtenir de Justinien la nomination d'un évêque à la place de leur *antistes* qui venait de mourir. Cette faveur leur fut accordée, mais nous ignorons où se trouvait le siège du nouvel évêché. Était-ce à Panticapée, à Soudak ou à Mangoub³?

Après Justinien, pendant plus d'un siècle, l'histoire est muette au sujet du pays de Dori et des Goths qui y étaient établis. Il en est de nouveau question au cours du règne intermittent de Justinien II. Détrôné en 695, Justinien II avait été exilé en Chersonèse par l'empereur Léon.

1. *De bello gothico*, IV, 4.

2. *Histoire des Goths*, livre IV, p. 419.

3. Il paraît qu'avant la fin du ix^e siècle, sous l'empereur Léon le Philosophe, l'évêché de Gothie fut érigé en archevêché. La Crimée, au point de vue religieux, était répartie entre les trois métropoles de Bosphore, de Soudak et de Gothie. Par conséquent, la circonscription de l'archevêché devait probablement comprendre l'extrémité occidentale de la Crimée.

La ligne de défense dont nous avons parlé précédemment, mentionnée par Procope au milieu du vi^e siècle, puis par Théophane et Nicéphore au viii^e siècle et par Constantin Porphyrogénète au milieu du x^e siècle, est citée plus tard, au xiii^e siècle, avec des renseignements intéressants sur l'usage persistant de la langue allemande chez une partie des Goths de Crimée, dans les récits de Rubruquis, envoyé par saint Louis auprès de Mangou-Khan¹. « Il y a, dit-il, de grands promontoires ou caps sur cette mer (la mer Noire), depuis Kersona (Chersonèse) jusqu'aux embouchures du Tanaïs, et environ quarante châteaux forts entre Kersona et Soldaia (Soudak), dont chacun a sa langue particulière. Il y a aussi plusieurs Goths qui retiennent la langue allemande. »

Durant mon dernier voyage en Crimée, j'ai pu visiter une localité admirablement fortifiée par la nature et dont les ruines couronnent des rochers d'un accès très difficile s'élevant à 120 sagènes au-dessus du niveau de la mer et à 130 sagènes au-dessus de la contrée environnante. Ces roches abruptes dominent les vallées du Belbek et de la rivière Noire (Tchernaiä). Les vestiges que l'on

1. Mangou-Khan fut un des plus célèbres khans de la Horde d'or, fondée par Batou-Khan, petit-fils de Gengis-Khan. Le khanat de la Horde d'or comprenait la Crimée et toutes les régions sises entre la Volga, la Kama et l'Oural. On a trouvé dans le gouvernement de Kazan des monnaies à son effigie datant de l'an 633 de l'hégire (1255 de l'ère chrétienne). Il mourut en 1281 (ère chrétienne).

voit sur le plateau qui forme le sommet de cette montagne sont ceux de Mangoub-Kaleh. Le nom de cette ville a été *tatarisé*, si je puis m'exprimer ainsi. *Kaleh* signifie forteresse en langue tatare, et, au dire de Dubois de Monpéroux, Mangoub serait dérivé de Mongothia ¹.

D'après la tradition, Mangoub ² aurait été fondé au vi^e siècle et aurait été la capitale de la Gothie à l'époque où un afflux de peuplades voisines hostiles, pénétrant en Crimée par le nord, c'est-à-dire par les steppes, rejeta les Goths dans cette partie de la péninsule. Ils trouvèrent un point d'appui parmi les montagnes de cette région et se maintinrent là pendant environ mille ans, en conservant intactes et leur nationalité et leur langage. Ni les Khazares ³, ni les Petchénègues ou Kangles qui leur succédèrent, ni les Poloves ou Komans qui, au xi^e siècle, avaient chassé les Petchénègues, ne purent venir à bout des Goths et triompher de ce peuple vivace.

Au xiii^e siècle, lorsque les Tatars entreprirent

1. En rapprochant le nom de Mangoub de celui de Mangou-Khan, vers qui Rubruquis fut envoyé par saint Louis, on pourrait peut-être inférer que cette ville tire son nom de celui de ce souverain. Mais cela est peu probable.

2. Dans son introduction à la Bible d'Ulphilas, p. xxviii, Massmann rapporte que Muia Bschkrantz parle de monuments gothiques et d'inscriptions runiques découverts à Mancup (Mangoub) et à Sudagh (Soudak).

3. Les Khazares ne s'étaient pas seulement répandus en Crimée; ils habitaient aussi toutes les régions sud-est de la Russie actuelle.

la conquête de la Crimée, les Goths cherchèrent un refuge à Mangoub. Au XIII^e siècle également, le voyageur Rubruquis signale que la côte méridionale de la Crimée, appelée Gothie, était habitée par un nombre considérable de Goths. Jusqu'au XV^e siècle, Mangoub aurait été gouverné par des princes goths. Mathieu de Miéchow¹ rapporte en effet que les Tatars occupèrent la partie septentrionale de la Crimée, ne respectant que les ducs de Mankoup (*sic*), Goths de langue et de famille, qui gardèrent leur château fort. Évidemment, cet écrivain parle d'une époque antérieure à la conquête de Mangoub par les Tatars.

Il convient de noter que le rôle joué en Crimée par les Génois diminua celui de divers autres peuples de ce pays; il contribua à imprimer de la vie à la Gothie, que les Génois se partageaient avec les ducs de Mangoub. La Gothie comprenait alors presque toute la région montagneuse de la péninsule.

1. Mathieu de Miéchow, chanoine de Cracovie, né en 1456, mort en 1523, publia en 1521 l'ouvrage *De Sarmatia Asiana atque Europea*, dont voici quelques passages : *Duces de Mankup qui generis et linguae Gothorum fuerunt. — Binos quoque duces et fratres de Mankup, unicos Gothici generis ac linguagii superstiles ad spem gregis gothorum prolificandorum, gladio percussit et castrum Mankup possedit. — Superfuere et ad aetatem usque nostram duces Gothorum nobilissimi de Mankup qui semper castrum Mankup a Tatarorum vi defenderunt, donec Mahomet Turcorum Imperator Caffam expugnavit Tatarosque ac peninsulam suo subiecit imperio; tum et castrum Mankup cepit et duos fratres de Mankup gladio percussit, in quibus et tota Gothorum illorum nobilitas cessavit.*

Le Vénitien Josefo Barbaro¹, mort en 1494, c'est-à-dire peu après la prise de Mangoub par les Tatars, mentionne dans le récit de son voyage (1436) que certains habitants de la Crimée se qualifiaient de Goths et appelaient Gothie le territoire où ils étaient établis. Il cite les noms des localités qui dépendaient des Génois :

Saldadia (Soudak), Grasni (Gourzouf), Cimbalo (Balaclava), Sarsono (Cherson).

Il signale aussi les deux châteaux forts de Solgati ou Chirmia (Eski ou Stare-Krim) et de Chierchiarde (Tchoufout-Kaleh). Mais Barbaro ne fait pas mention de Mangoub, bien que cette ville fût considérable, et s'il l'omet, c'est parce qu'elle ne fut jamais placée sous la domination des Génois.

C'est en 1493 que Mangoub tomba au pouvoir des Tatars tributaires de la Turquie. La chute de cette forteresse entraîna la ruine de l'antique Gothie et termina la conquête de la Crimée. Mahomet II fit périr par l'épée les deux derniers ducs de Gothie.

Cependant, si la Gothie cessa d'exister comme état, les Goths demeurèrent, au moins en partie.

En effet, un voyageur du xvi^e siècle, Busbecq, ambassadeur de l'empereur Ferdinand II à Constantinople en 1562, spécifie que certains des habitants de la presqu'île parlaient encore un idiome germanique et présentaient les mêmes

1. Josefo Barbaro, dans *Ramusio Raccolta*, t. II.

caractères ethniques que les Allemands : *De gente accepti, quae etiamnum incolit Tauricam Chersonesum, quam saepe audiveram sermone, moribus, ore denique ipso et corporis habitu originem germanicam referre*¹.

Busbecq évaluait le nombre des Goths à trois mille hommes ; ils fournissaient au khan de Crimée un contingent de soldats.

L'érudition contemporaine a établi sur des bases scientifiques l'opinion que les Chersonésiens rencontrés par Busbecq étaient bien des Goths de la branche orientale².

Au xvii^e siècle, un groupe de ce peuple résidait encore autour de Mangoub et se distinguait des tribus environnantes par la langue qu'il parlait.

Büsching, le grand géographe du xviii^e siècle, a écrit : « Au milieu des Tatars, sur les rives de la mer Noire, habite un peuple païen, sans nom particulier, dont la langue est apparentée à l'allemand. En effet, ajoute-t-il, là jadis habitaient les Goths, dont ce peuple est peut-être le reste³. »

En ce qui concerne la ville elle-même de Mangoub, Martin Bronewski raconte que, quatre-

1. *Augerii Gisleinii Busbequii D. legationis Tauricæ epistolæ quatuor*. Francof., 1595, p. 257. (4^e lettre, datée du 16 décembre 1562.)

2. Van den Gheyn, *Auger Busbecq et les Goths orientaux*, Bruges, 1888.

3. Büsching, *Neue Erdbeschreibung*. Hambourg, 1776, p. 1654.

vingts ans après la conquête tatare, Mangoub fut détruit par un violent incendie. Pallas, qui visita cette localité au XVIII^e siècle, constata qu'elle était abandonnée.



FIG. 1. — RUINES DU PALAIS DE MANGOUB.

Pour moi, lorsque je fis l'ascension des rochers de Mangoub, je ne trouvai que des ruines à leur sommet. Les plus considérables sont celles d'un bâtiment que l'on considère, mais à tort, je pense, comme un palais des khans (fig. 1). En effet, ces

sculptures, composées d'entrelacs qui entourent encore une des fenêtres, me semblent antérieures au xv^e siècle. Les pierres de cet édifice ont servi de matériaux pour la construction d'un mur d'en-



FIG. 2. — RUINES DE L'UNE DES TOURS DU MUR
D'ENGEINTE DU PALAIS DE MANGOUB.

ceinte flanqué de tours de garde également en ruines (fig. 2).

Le terrain en pente rapide qui descend du plateau de Mangoub jusqu'au village Korolez est

rempli d'une prodigieuse quantité de tombeaux. Parmi ces tombes, on en remarque de tatares et de karaïtes, cachées sous la brousse épaisse d'une forêt séculaire. Une grande partie de ces sépultures doivent remonter à l'époque de la domination tatare.

Il n'y a pas longtemps, on voyait encore à Mangoub les restes d'une église chrétienne, d'une mosquée tatare et d'une synagogue (kénessa) karaïte.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, nous donnerons pour suite à cet aperçu, destiné à esquisser le rôle joué jadis par les Goths en Crimée et à essayer de prouver qu'il existe encore dans ce pays des spécimens ethniques de cette race, un travail sur les antiquités criméennes attribuables aux Goths.

UNE
MONTRE SOLAIRE EN IVOIRE
DE 1563

Par M. Paul BORDEAUX, associé correspondant national.

Lu dans la séance du 5 décembre 1906.

Le Musée de Beauvais possède, par suite d'un don que lui a fait M. Leblond, président de la Société académique de l'Oise, un petit cadran solaire d'ivoire (fig. 1 et 2), de 6 centimètres et demi de longueur sur 5 centimètres de largeur, portant l'inscription :

1563
HIERONIMVS REINMAN
NORENBERGE FACIEBAT

Comme le Musée du Louvre ne possède pas d'objet de cette nature et que la Société des Antiquaires ne paraît pas s'être encore occupée de montres solaires de cette date, il est intéressant de l'étudier et de faire connaître les circonstances spéciales qui ont occasionné la confection d'une

certaine quantité de petits cadrans solaires portatifs au ^{xvi}^e siècle.

De prime abord, la petitesse de cette sorte d'instrument étonne. Elle amène à se demander si les cadrans solaires ont été construits à l'origine grands ou petits. Sur ce point, la réponse ne peut être douteuse. Les premiers cadrans solaires ont été exécutés de grande taille. L'idée originaire remonte au gnomon, qui date du début de la civilisation.

Les prêtres de la Chaldée paraissent avoir été les premiers à imaginer de planter un bâton en terre et à constater que le minimum de longueur de l'ombre marquait le milieu de la journée. Il ne restait plus qu'à diviser également les portions de temps antérieures ou postérieures à cet instant précis et à profiter de l'angle d'ombre du soleil pour déterminer ces indications. Ce mode de procéder a occasionné d'abord la création de gnomons plutôt grands. Ces particularités font comprendre comment certains savants ont été amenés à se demander si les obélisques placés à l'entrée des temples égyptiens n'ont pas été des gnomons gigantesques, destinés à indiquer par la position de leur ombre le moment où certains rites devaient être célébrés. Si la solution de cette question est des plus délicates à cause de son ancienneté, nous verrons du moins qu'il est plus facile de discerner le motif qui a fait réduire le gnomon primitif à n'être plus qu'un petit cadran

solaire de poche à l'époque de la Renaissance.

Dans l'antiquité, surtout au début, ces instruments furent de grandes dimensions et ne paraissent avoir été employés qu'à des usages publics. L'invention du gnomon fut effectivement



FIG. 1. — CADRAN SOLAIRE D'IVOIRE (MUSÉE DE BEAUVAIS).
Face principale.

suivie de celle de la clepsydre, ou horloge à eau, qui permet de diviser un espace de temps donné par parties égales en se servant de la régularité d'écoulement d'un liquide. Ces deux objets, cadran solaire ou gnomon perfectionné et clepsydre, devinrent usuels à Rome en 250 avant Jésus-Christ, en ce sens que ce fut vers les années 491 à 495

après la fondation de leur ville, que les Romains établirent sur le Forum deux grands cadrans solaires pour indiquer les divisions de la journée, ainsi qu'une clepsydre pour suppléer à ces indications quand le ciel était nébuleux¹.



FIG. 2. — CADRAN SOLAIRE D'IVOIRE (MUSÉE DE BEAUVAIS).
Revers.

Quatre ou cinq siècles après, les Romains semblent avoir conçu l'idée d'employer parfois des cadrans solaires de petit module pour savoir

1. Pline (*Hist. nat.*, VII, 213) indique même l'installation par Papirius Cursor, dans le voisinage du temple de Quirinus, en 293 av. J.-C., d'un cadran solaire réglé sur la latitude.

l'heure. Le colonel de la Noë a communiqué à la Société des Antiquaires de France, dans la séance du 18 mai 1892, une montre solaire gallo-romaine en bronze découverte peu de temps auparavant au Mont Hiéraple, dans la commune de Cocheren, à quatre kilomètres de Forbach (Alsace-Lorraine)¹. Ce petit instrument de bronze a 5 centimètres de diamètre, c'est-à-dire une grandeur se rapprochant sensiblement de la dimension du petit rectangle d'ivoire actuellement étudié. Le disque de métal qui le constitue et qui est pourvu de l'attirail d'aiguilles, de cercle gradué et de trous nécessaires a été apprécié comme devant être d'origine romaine. Il a dû constituer dès cette époque une sorte de montre solaire facile à transporter sur soi. Il paraît dater des premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire de l'époque où les légions romaines occupaient la région du Rhin, endroit de la découverte. Un autre petit cercle de bronze, de 3 centimètres de diamètre, portant gravées les lignes horaires des mois, d'un côté pour Rome, indiqué par les initiales RO, et de l'autre pour Ravenne = RA, a été trouvé à Aquilée. Il paraît avoir eu un but identique². Enfin, une montre solaire portative, de 4 centimètres sur 6, en ivoire cette fois, et pourvue d'un trou à suspension, a été trouvée à Mayence,

1. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Fr.*, LIII, 1893, p. 151; G. de la Noë, *Note sur une montre solaire gallo-romaine*.

2. F. Kenner, *Sonnenuhren aus Aquileia*, fig. 12-13.

au Linsenberg¹. Elle date de l'époque romaine et porte les noms latins des mois de l'année. Le gnomon destiné à indiquer l'heure devait être placé dans les trous précédant ou suivant les mois d'après les éventualités d'orientation et de saison. Sans être d'usage courant, les cadrans solaires de petite dimension étaient, comme on le constate, connus dans l'antiquité, mais plutôt sous la forme ronde que rectangulaire. On n'a jamais signalé qu'un écrivain quelconque y ait fait allusion. Ces tentatives n'ont pas eu de suites pendant les siècles qui se sont succédé. On en est revenu aux plus anciens errements.

Pendant le haut Moyen âge, le sablier eut de son côté la faveur publique pour servir à mesurer le temps dans les pays du Nord, parce que la clepsydre à eau ne pouvait y fonctionner couramment à cause de la gelée, et parce que l'on était parvenu à régler l'écoulement du sable avec autant d'exactitude que celui de l'eau. Cette façon de mesurer le temps est indiquée dans les Danses macabres de l'époque. La Mort y est représentée tenant un sablier à la main pour montrer que l'heure dernière est arrivée.

Le sablier avait l'avantage de pouvoir fonctionner par les temps sombres, même la nuit, ainsi que dans l'intérieur de la maison. Bien que ces qualités aient mérité au sablier la faveur dans les

1. *Corp. inscr. lat.*, XIII, 10032, 27; cf. le *menologium* de Grand, *ibid.*, 5955.

contrées septentrionales, le cadran solaire ne fut jamais abandonné, à cause de son exactitude matérielle incontestable pour indiquer le milieu de la journée, le *mezzo-giorno* des Italiens, — midi, — le moment où le soleil fournit son minimum d'ombre. On en conciliait l'usage, quand le soleil brillait, avec l'emploi du sablier. Par suite, les fabricants de cadrans solaires étaient restés nombreux. Ils constituaient par exemple à Nuremberg, ville d'où provient la montre solaire d'ivoire en question, une importante corporation de marchands, un corps de métier, comme il en existait à cette époque, composé de négociants prêts à défendre leurs droits et soucieux de veiller au maintien de leur industrie. Ils étaient dénommés les « *kompassmacher* » = artisans constructeurs de cadrans solaires.

Au moment de la fin du Moyen âge et du début de la Renaissance, on eut la première idée de l'horloge à poids, bientôt suivie de l'invention de l'horloge mécanique. Ces nouveaux engins, comme on les appelait, furent d'abord très primitifs, c'est-à-dire grands, encombrants et d'une marche peu régulière. On crut qu'il serait très difficile de les perfectionner. Les marchands de cadrans solaires furent les premiers à persuader à tous que ces machines compliquées et coûteuses n'étaient pas perfectibles. Ils crurent que les constructeurs de ces mécaniques encombrées de rouages ne parviendraient pas à diminuer la gran-

deur et à corriger les irrégularités fréquentes de leurs horloges. Pour lutter contre l'invention nouvelle, ils imaginèrent de vendre des cadrans solaires simples et portatifs et de les pourvoir de qualités que nulle autre invention, croyaient-ils, ne pourrait leur disputer. Tel est le motif qui fit créer en certaine quantité, au cours des xv^e et xvi^e siècles, les montres solaires portatives telles que celle représentée par le petit rectangle d'ivoire en question.

Il paraît douteux que les fabricants de cadrans se soient subitement occupés à cette époque d'en construire de petite dimension, en souvenir de ceux ayant existé exceptionnellement chez les Romains onze ou douze siècles auparavant. Tout au plus la tradition de la possibilité de faire de petites montres solaires a pu n'être jamais complètement oubliée dans la corporation. Le fait indéniable est que, pendant douze siècles environ, il ne se rencontre pas de petits cadrans solaires et que subitement, au début de la Renaissance, il en a été construit un assez grand nombre.

L'un des plus anciens connus figure au Musée de Nuremberg et porte une inscription qui le fait remonter au pontificat du pape Paul III (1464-1471).

La belle collection de M. Figdor à Vienne (Autriche) renferme :

1° Une montre solaire en bronze doré, datée de 1456, portant les armes de la maison d'Autriche

et l'inscription : HILF GOTT (Dieu me vienne en aide). Elle est contenue dans un étui en cuir ciselé ayant les mêmes dates et armoiries ;

2° Une montre solaire en bronze, datée de 1458, également aux armes de la maison d'Autriche, avec une petite boîte en bois peint et doré.

La collection Spitzer, parmi les curiosités de la section d'horlogerie, contenait :

1° Une montre solaire en cuivre percée à jour, datée de 1473 (n° 2787 du catalogue) ;

2° Une autre montre solaire paraissant de travail italien, datée de 1476 (n° 2788).

Certains objets notables de la même collection montrent la rivalité qui s'établit aussitôt entre l'industrie ancienne des fabricants de cadrans solaires et les inventeurs des horloges mécaniques. Nous y rencontrons en effet :

1° Une pendule mécanique en cuivre doré et ciselé, fabriquée en Allemagne en 1559, et pourvue de l'inscription :

ME FECIT MAGISTER MAVRICIVS
BEHAEME IN VIENNA ANNO 1559

(n° 2646 du catalogue)¹ ;

1. M. Ruelle a signalé l'existence, à la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris, d'une autre grande horloge mécanique avec cercle planétaire datée de 1553 et construite par le mathématicien Oronce Fine. La collection Figdor possède une sphère astrolabe portant la mention : « *Euphronymus Vulparia, Florentinus, Lugduni. 1553.* »

2° Une autre pendule à rouages de même genre portant l'inscription :

ME FECIT GHASPARVS BOHEMIVS
IN VIENNA AVSTRIA ANNO 1568.

La petite montre solaire du Musée de Beauvais porte la date de 1563, qui prouve qu'elle a été établie précisément dans ce même empire d'Allemagne à une époque se plaçant entre les deux dates de construction des pendules mécaniques ci-dessus citées. On constate par suite comment au même moment les deux industries rivales cherchaient à lutter l'une contre l'autre. Sous le rapport de l'indication du lieu de fabrication, elles s'imitaient toutes les deux.

Ce petit carré d'ivoire, pour servir de cadran solaire, portait une tige ou plutôt un petit triangle de métal susceptible de se dresser, et qui tenait à l'aide des deux trous existant au-dessus et au-dessous du visage du soleil. Ce triangle produisait l'ombre indicatrice de l'heure. Une sorte de calendrier perpétuel circulaire figure au revers. Il est divisé en douze parties portant dans le haut les dénominations des douze mois de l'année et au-dessous les divisions 10—20—30 ou 31 (ou même 28 pour février), suivant le nombre de jours de chaque mois. La petite boîte qui était jointe à cet objet contenait vraisemblablement une boussole indispensable pour mettre l'instrument sur le plan nécessaire afin que l'ombre du

soleil produise un effet utile. L'ensemble des décorations ajoutées sur les deux côtés de l'ivoire est plutôt conçu dans le genre Renaissance. La minime épaisseur de la planchette d'ivoire laisse supposer que l'instrument complet devait être de peu de volume et tenir facilement dans la pochette d'un pourpoint du temps, analogue à un gousset de gilet.

Si nous continuons de rechercher comme termes de comparaisons les objets identiques, construits à la même époque, nous en trouverons un grand nombre. Nous constaterons de plus que les marchands français ont suivi l'exemple de leurs confrères allemands. Indépendamment des montres solaires de la collection Spitzer, nous pouvons citer les autres instruments ci-après, qui ont figuré à Paris en 1900 dans la collection du Musée rétrospectif de la classe 96—horlogerie :

1° Un cadran solaire de forme rectangulaire portatif et à boussole, daté de 1571, c'est-à-dire postérieur de huit années seulement à celui dont nous nous occupons ;

2° Un autre cadran solaire de même forme daté de 1576, signé : Hans Ducher ;

3° Un autre cadran solaire daté de 1595, signé de Paulus Reinman, fabricant de Nuremberg, parent, comme nous allons le constater, du Hieronimus Reinman, dont le nom figure sur notre rectangle d'ivoire ;

4° Un cadran solaire rectangulaire à boussole

en forme de livre, en ivoire, avec coins et fermoir en argent ;

5° Un cadran solaire rectangulaire en bois signé : Stoecker ;

6° Un cadran solaire rond avec boussole, signé : Le Maire, paraissant être de fabrication française ;

7° Enfin des cadrans solaires octogonaux, signés de marchands s'appelant : Queyrat, — Menant, — Delase.

D'autre part, à l'étranger, la collection si importante en ce genre d'objets de M. Figdor à Vienne (Autriche) renferme en plus des deux spécimens du xv^e siècle cités précédemment :

1° Une montre solaire en ivoire datée de 1544 avec la mention : GORG · HARTMANN · NOREMBERGE · F ;

2° Une autre octogone, en bronze doré, très ornée, pourvue de l'inscription : GENEROSVS · D · VLRICVS · FUGGERVS · COMES · IN · KIRCHBERG · ET · WEISSENHORN · HANC · MACHINAM · GERMANIAE · FINITMORVMQVE · LOCORVM · SITVM · OCVLIS · SVBII-CIENTE · FIERI · FECIT · ANNO · DOMINI · 1557. Ses six faces superposées portent, indépendamment des indications astronomiques, deux cartes gravées sur cuivre, l'une avec l'ensemble du monde ancien connu, l'autre avec l'Allemagne et les pays limitrophes. Elle semble pouvoir être attribuée au fabricant Christophe Schisler, d'Augsbourg ;

3° Une autre en bronze doré avec la mention :

CHRISTOPHORVS · SCHISLER · FACIEBAT · AVGVSTAE ·
VINDELICORVM · ANNO · 1575 ;

4° Une autre, en ivoire, avec la marque : HANS · DVCHDER · ZV · NVRNBERG · 1579. Elle porte en outre l'inscription : « Wen ich Kampast recht sol weisen, so richt mich nicht nahet bei eissen der spöter sol nichts verachten den er kins besser machen. » — Si, moi boussole, dois bien montrer, ne m'approche pas du fer, *le moqueur ne doit rien mépriser, à moins qu'il ne fasse mieux.* — Cette dernière phrase est la démonstration écrite sur l'instrument de la rivalité qui existait à l'époque entre les fabricants de montres solaires et les constructeurs d'horloges mécaniques dans les conditions où nous l'avons fait ressortir.

5° Une autre, en ivoire et bronze doré, portant la marque : HANS · TVCHER · 1586 ;

6° Une autre en bronze doré, ciselée aux armoiries des Fugger d'Augsbourg, avec les initiales O · S · F ·, la date 1589 et la devise : VIGILATE · QVIA · NESCITIS · DIEM · NEQUE · HORAM.

Enfin six autres montres solaires non datées, mais construites probablement, d'après leur style, au cours des XVI^e et XVII^e siècles sous les formes les plus diverses, telles que boîtes carrées, octogones ou rondes, ou même en forme de colonne et de poire à poudre à l'usage des chasseurs, ainsi qu'en matières variées, par exemple ivoire et grenats, bois à incrustations d'ivoire, bois pré-

cieux de couleurs différentes, pierre de Kelheim, bronze doré ou poli avec ornements niellés, ciselés ou gravés, représentant des personnages, bustes, têtes, arabesques, entrelacs, feuillages, etc.¹.

On arrive ainsi à reconnaître qu'aux xv^e et xvi^e siècles on se mit à construire de tous côtés, surtout en Allemagne et parfois en France, de petits cadrans solaires portatifs pour combattre l'industrie nouvelle des horloges mécaniques. Les marchands de ces montres solaires restaient convaincus que leurs instruments l'emporteraient toujours sous le rapport de la petitesse et sous le rapport de la mobilité, c'est-à-dire de la facilité qu'ils offriraient pour être portés sur la personne.

Comme ils s'adressaient à la classe aisée et même riche, ils fabriquaient ces montres en matières relativement chères, telles que l'ivoire ou le cuivre ciselé, ajouré et le plus fréquemment doré.

Une autre conséquence, provenant de ce que les personnes notables faisaient usage de ces instruments portatifs pour savoir l'heure, a eu pour résultat d'en faire peindre des représentations sur des tableaux de l'époque. On a constaté la figuration de montres solaires comme accessoires de portraits :

1° Sur un tableau de Hans Holbein (1495-1554);

1. Nous remercions sincèrement M. Enlart de nous avoir mis à même d'avoir connaissance des richesses de la collection autrichienne de M. Figdor, Löwelstrasse, à Vienne.

2° Sur un tableau de Neufchâteau (1520-1600).

Cette particularité démontre le caractère véritablement usuel de l'objet à cette époque.

Le constructeur de la montre solaire de Beauvais s'appelle Hieronimus Reinman. Il résulte des renseignements recueillis qu'une famille du nom de Reinman a figuré sur la liste de la corporation des fabricants de cadrans solaires de Nuremberg. Les personnages de ce nom, susceptibles d'être cités, sont :

1° Georges Reinman, dont le Musée de Nuremberg possède un petit cadran solaire de 1555 ;

2° Jérôme ou Hieronimus Reinman, le constructeur du rectangle d'ivoire en question, qui a acquis une célébrité régionale pour l'exactitude de ses indications concernant l'inclinaison de l'aiguille aimantée, ainsi que pour le soin apporté par lui à la confection des objets sortant de son atelier. Il est mort en 1577, c'est-à-dire quatorze ans après la date de 1563 inscrite sur l'objet ;

3° Paul ou Paulus Reinman, dont le Musée de Nuremberg possède un cadran de 1605 et qui a fabriqué la petite montre solaire de 1595 remarquée dans la collection de l'exposition centennale de Paris en 1900.

La question bibliographique nous prouvera d'une autre façon l'importance qui s'est attachée à ce même moment à ce genre d'industrie et d'objets scientifiques.

Le grand artiste Albert Dürer (1471-1528) ne dédaigna pas d'écrire un traité de la théorie des cadrans solaires sous le titre : « Unterweisung zur Messung mit Zirkel und Richtscheidt. — Traité du mesurage du temps à l'aide de figures géométriques. »

Sébastien Munster fit un autre ouvrage du même genre sous le titre de : « Furmalung und kunstliche Beschreibung der Orlogien. — Description artistique des horloges », et le fit imprimer à Bâle en 1544, avec un avant-propos de 1539.

Andréas Silsner rédigea un livre sur le même sujet sous le titre de « Gnomonic » et le fit imprimer à Nuremberg en 1562.

Quelques autres publications du même genre, moins importantes, datent encore de cette époque. Puis le silence se fit et les ouvrages du XIX^e siècle imprimés à Nuremberg ne contiennent plus rien au sujet des cadrans solaires en question¹. On comprend que la Société des Antiquaires de France n'ait pas eu de son côté l'occasion de s'en occuper encore.

Quand nous avons recherché les autres objets de même nature pouvant se rencontrer ailleurs en France, notre collègue M. Roman a eu l'ama-

1. Nous sommes redevables à la courtoise obligeance de M. le conservateur du Musée de Nuremberg des renseignements concernant les Musée et bibliothèque de cette ville, ainsi que la famille Reinman; nous lui en exprimons notre vive gratitude.

INDEX DE LA FIGURE 3.

1. Dessus extérieur de la boîte.

Le disque dentelé est mobile et sur ce disque est une rosace également mobile indépendante avec une aiguille et une réglotte articulée.

Au centre un trou.

2. Dessous extérieur de la boîte.

3. Intérieur du dessus de la boîte.

Le disque, au bas duquel existe une pointe, est mobile. Il est percé d'un trou rond figurant la lune. Sous le disque est une partie striée ronde figurant la terre; la lune, en passant sur elle, quand on fait tourner le disque, marque ses divers quartiers.

Au centre un trou.

4. Intérieur du dessous de la boîte.

La partie circulaire, qui renferme la boussole, est en creux et garnie d'un verre.

5. La coquille cache un trou dans lequel devait prendre place une tige, qui était probablement vissée dans le trou central du couvercle pour porter son ombre sur un point donné, indiqué par la boussole et une combinaison de chiffres.

1



2



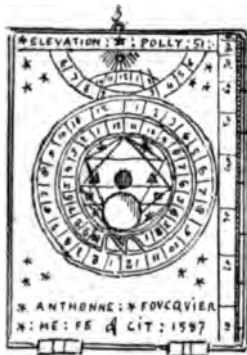
NEAPOLI 41 SEGOVIA
ROMA • SALAMANCA

VENETIA TYRIN
MILANO 44 PARMA
LION GENEVA

5

ANVERS
COLONIA 51 LONDRA

1587



4

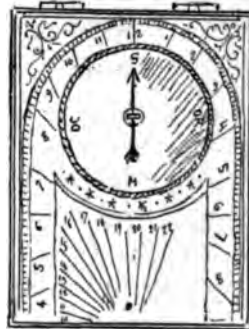


FIG. 3. — MONTRE SOLAIRE CONSERVÉE A GAP.

Collection de M. Peyrot.

bilité de nous signaler l'existence à Gap entre les mains de M. Peyrot, ancien inspecteur des forêts, d'une autre montre solaire (fig. 3). Elle est plus complète, en ce sens que l'on peut étudier ses quatre faces et que la boussole s'y remarque encore. Elle est d'aussi petite dimension, exactement 7 centimètres sur 5 centimètres $1/4$. Ce petit objet portatif, également destiné à fournir l'heure en tous lieux à l'aide de l'ombre du soleil, est en cuivre ajouré. Il porte l'inscription :

* ANTHONNE : * FOVCQVIER

* : ME : FE(^{fleur}_{de lis}) 'CIT : 1587

La date de 1587 est répétée sur un côté du pourtour. Cet objet est postérieur de vingt-quatre années à celui qui a été examiné en premier lieu.

Les autres parois du pourtour, hautes de un centimètre et demi, portent les noms des villes ci-après :

NEAPOLI	41	SEGOVIA
ROMA		SALAMANCA
VENETIA		TVRIN
MILANO	44	PARMA
LION		GENEVA ²
ANVERS	51	LONDRA
COLONIA		

1. Ou plutôt une fleur de lis coupée dans le sens de la longueur et ne montrant qu'une moitié.

2. GENEVA doit avoir été gravé par suite d'une erreur

Comme les noms de cités italiennes sont en majorité, sept, contre deux espagnoles, une française, une anglaise, une allemande et une des Pays-Bas, il semble bien que ce cadran soit plutôt destiné à l'Italie. De prime abord, on pourrait penser à une fabrication italienne.

Les deux parties de la boîte rectangulaire étant gravées et occupées des deux côtés par des sujets différents donnent quatre faces, où se trouvent les représentations suivantes :

Le dessus de la boîte porte une liste circulaire de mois et de jours, analogue à celle figurant au revers de la plaque d'ivoire énoncée en premier lieu, plus une réglette portant le mot * : VRSA · *

La face intérieure offre deux disques concentriques divisés en deux fois douze cases. Au milieu figurent des triangles avec le soleil et la lune. Inscription supérieure : * ELEVATION : * FOLLY : 51. Inscription inférieure : * ANTHONNE : * FOVCQVIER — * : ME : FE (demi-fleur de lis) CIT : 1587.

La partie extérieure du dessous montre une Bellone casquée et armée, s'avancant de profil à gauche au milieu d'un cercle entouré de rinceaux.

La face intérieure de ce dessous est pourvue d'une boussole, disposée dans le haut d'une sorte

matérielle à la place de Genova-Gênes. Ce ne peut être Genève, qui s'appelle en italien GINEVRA, à moins qu'il ne faille en supposer une traduction inexacte par une personne ignorant l'italien.

de portique à la partie basse duquel sont placées les lignes d'un cadran solaire. L'indication des heures est tracée sur le pourtour du portique, avec le chiffre XII à la clef de voûte.

L'ensemble des dessins semble dénoter une origine ou plutôt une simple influence italienne, car le sujet traité sur le dessous de la boîte, c'est-à-dire la Bellone casquée, appuyée de la main droite sur une arme ayant la forme de la lance de joute d'un tournoi, est un sujet banal de l'époque, qui peut avoir été gravé aussi bien en France qu'en Italie. Le nom « Anthonne Foucquier » est éminemment français et la mention « élévation » en langue française porterait à supposer que l'on se trouve finalement en présence d'un objet construit dans quelque ville du midi de la France, et par exemple de la vallée du Rhône, par un fabricant de nom et d'origine français, destiné à l'usage d'un personnage noble allant faire la guerre en Italie. La faute d'orthographe *Geneva* pour *Genova* ou peut-être pour *Ginevra* contribue également à faire croire que l'apposition des noms de villes n'a pas été effectuée en Italie, mais qu'elle provient plutôt d'un pays voisin, où l'erreur commise sur la dénomination exacte était possible. Le lieu d'origine corrobore cette supposition, car le détenteur actuel de l'objet, M. Peyrot, affirme l'avoir acquis dans les Basses-Alpes, aux environs de Forcalquier ¹.

1. M. de Villenoisy nous a fait remarquer que cette montre

Dans tous les cas, le cercle donnant les mois et les divisions de mois par 10—20—30 ou 31 et figurant sur le dessus de la boîte rattache étroitement l'une à l'autre les roses des mois de ces deux montres solaires, s'il est permis de qualifier du nom de roses ces calendriers mensuels circulaires. Nous devons être d'autant plus reconnaissants à M. Roman de nous avoir signalé ce second spécimen de cadran solaire portatif que les deux objets se complètent l'un par l'autre. Ils permettent de comprendre, au moyen d'exemples tangibles, la fabrication intensive de montres solaires portatives et pratiques, qui est survenue au xvi^e siècle, au moment où les corporations de fabricants de cadrans solaires ont vu leur commerce menacé par l'industrie naissante des pendules à poids et à engrenages. Personne ne prévoyait à ce moment les perfectionnements qu'il serait possible d'obtenir sous le rapport de la petitesse des rouages.

Les indications qui viennent d'être précisées ont tendu à se rapprocher de la vérité réelle en faisant la part la plus minime possible à toute espèce d'hypothèse. Pour terminer, si nous

solaire pouvait être rapprochée d'un cadran solaire carré en ardoise ayant 26 centimètres sur chaque côté, portant un type armorié avec rinceaux de feuillages et oiseaux décoratifs, trouvé dans la vallée du Rhône. (*Bulletin de la Société départementale d'archéologie de la Drôme*, janvier 1888, p. 114 à 116; vignette.)

cherchons les motifs qui ont pu amener en France et faire découvrir dans les environs de Paris une montre solaire portative provenant de Nuremberg, nous n'aurons plus que les faits historiques pour nous guider. Nous serons obligés d'avoir recours à des suppositions.

Peu d'années après 1563, exactement en 1574, Henri de France, duc d'Anjou, devenu roi de Pologne, quitta ce dernier royaume avec un certain nombre de favoris et d'officiers qu'il avait amenés de son pays d'origine. Il rentra en France par le sud de l'Allemagne et le nord de l'Italie. On peut croire qu'un des seigneurs de sa suite acheta en Allemagne, au cours de ce voyage, un de ces cadrans solaires portatifs que les Reinman avaient la réputation de fabriquer avec tant de perfection à Nuremberg. Il l'apporta en France comme une curiosité pratique, de même qu'il y a une cinquantaine d'années on rapportait une montre de Genève d'un voyage en Suisse. Le mignon de Henri III se sera servi de l'objet pendant le règne du roi, et il aura été fier de montrer ce qu'il avait rapporté de ses excursions à travers les pays d'Empire. L'objet s'est ensuite démodé; il est devenu inutile; il est tombé de mains en mains. Finalement il a été relégué dans un coin de tiroir comme une curiosité sans valeur¹.

1. Cette planchette d'ivoire a été donnée à M. le docteur Leblond, de Beauvais, par un manouvrier de cette ville, qui la possédait comme relique de famille depuis très longtemps.

L'honneur des Musées français consiste à faire ressortir l'intérêt qui s'attache à ces vestiges du temps passé et à montrer la place qu'ils ont occupée naguères, comme objet usuel, entre les mains des hommes du ^{xvi}^e siècle.

A PROPOS
D'UNE
INSCRIPTION DU MUSÉE CALVET

Par M. A. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre honoraire.

Lu dans la séance du 26 décembre 1906.

Dans un article publié il y a vingt-cinq ans par le *Bulletin épigraphique de la Gaule*¹, j'ai eu l'occasion de parler de quelques monuments antiques échoués loin de leur pays d'origine et qui, faute de renseignements positifs, avaient été considérés à tort comme appartenant à la région dans laquelle, à la suite de vicissitudes inconnues, ils se trouvaient transportés. De là étaient nées des attributions fautives et des erreurs fâcheuses. Dans plusieurs de nos Musées provinciaux on rencontre en effet des inscriptions dépaysées, des sculptures venant de Grèce ou d'Orient², dont beaucoup heu-

1. T. I, 1881, p. 160 à 171, *A propos de l'inscription de Gordien conservée au Musée de Bordeaux*.

2. A Toulon, à Vannes, à Avignon, à Nevers, à Narbonne, à Aix-en-Provence, à Douai, à Châteaudun, à Marseille, à Grenoble, à Blois, pour ne citer que quelques villes. Il serait vraiment utile de dresser un catalogue des sculptures grecques ainsi disséminées dans nos Musées de province et d'en publier un recueil qui deviendrait le complé-

reusement ont aujourd'hui leurs papiers en règle et peuvent produire un état civil régulier.

A cette époque, je m'occupais d'un fragment d'inscription relatif à Gordien I^{er}, trouvé à Bordeaux et conservé au Musée de cette ville, fragment dont je persiste à soutenir l'origine africaine et sur lequel je reviendrai quelque jour.

Pour le moment, je voudrais appeler l'attention de nos confrères du midi de la France sur une inscription latine également mutilée et conservée à Avignon, au Musée Calvet. Elle est venue trouver un asile dans ce grand Musée, après avoir fait un assez long stage à Marseille où l'on croyait jadis qu'elle avait été découverte.

Voici en quels termes M. le docteur Otto Hirschfeld en parlait dans le vol. XII du *Corpus inscriptionum latinarum*¹ portant la date de 1888 :

406. Basis ingra; fuit in regione quae dicitur Saint Just prope Massiliam, in muro horti Marii Clement qui dedit anno 1850 Museo Aveniensi, ubi adhuc exstat.

GERMANICO CAESARI·TI·*aug·f*

L·VALERIVS·

L·TONNEIVS·LE

A · MEVIVS · A

MAGISTRI·LARVM·AVC*ust*

ANNO·V·TI·CAE*saris aug*

(a. 18-19)

ment indispensable du *Corpus* des bas-reliefs de la Gaule préparé par notre savant confrère le commandant Espérandieu.

1. N. 406, dans le chapitre réservé aux inscriptions de Marseille.

Descripti. Herzog n. 607.

6 nota annos imperatoris regnantis more Aegyptiaco (cf. Mommsen, *Staatsrecht*, II, 2, p. 778) vel certe Orientali adscriptos. Titulum Germanico mortuo, id est anno 19, positum esse videri monet Mommsen.

En 1890, j'eus l'occasion de dire à mon tour quelques mots de cette inscription dans un rapport fait au Comité des Travaux historiques, sur une communication de M. Deloye, correspondant du Comité à Avignon¹. Je me permets de les rappeler ici :

Il est possible que cette inscription ait été découverte à Marseille, mais rien ne le prouve d'une manière absolue. Tout le monde sait, en effet, que les bastides des environs de Marseille et de Toulon renferment beaucoup de monuments rapportés de Grèce ou d'Orient par des marins. Les sculptures et les inscriptions sont ordinairement encastrées dans les murs de la maison ou de l'enclos². L'inscription pourrait donc tout aussi bien avoir été apportée à Marseille à bord de quelque navire, d'autant plus que la date inscrite à la dernière ligne

ANNO V·TI·CAESaris *aug.*

est tout à fait insolite sur les monuments de la Gaule.

1. *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1890, p. 246.

2. Comme on l'a vu plus haut, celle-ci était encastrée dans le mur du jardin de Marius Clément, à Saint-Just, près de Marseille.

Comme l'a remarqué Otto Hirschfeld, cette façon de dater, par les années du règne de l'empereur, est particulière à l'Égypte; dans les autres provinces de l'empire, l'année est toujours indiquée par les noms des consuls. Si un minéralogiste voulait bien déterminer la nature du marbre ou du basalte sur lequel l'inscription est gravée, cette constatation ne manquerait pas d'intérêt pour reconnaître la provenance du monument et nous aurions ainsi une raison solide pour dire si, oui ou non, il a été apporté d'Alexandrie à Marseille.

Au mois de décembre 1891, un an après la publication de ce rapport, un savant de Prague, M. J. Jung, nous édifiait d'une façon définitive sur l'origine de l'inscription du Musée Calvet, venue en effet d'Alexandrie¹.

Je crois utile de signaler sa publication qui a paru dans un recueil scientifique étranger, évidemment peu répandu dans nos provinces méridionales, car au Musée d'Avignon on ne paraît pas être encore fixé sur la provenance véritable de cette inscription².

1. *Ein vergessener archaeologisch-epigraphischer Bericht*. Cet article, daté de décembre 1891, a paru en 1893 dans les *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, t. XVI, p. 14-16.

2. L'article en question semble avoir échappé aux recherches, d'ailleurs si consciencieuses, de mon cher confrère et ami le commandant Espérandieu. Dans son excellent catalogue du Musée d'Avignon, extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse* et publié en 1900 sous le titre *Inscriptions antiques du Musée Calvet d'Avignon*, il a rédigé sur

Le travail de M. Jung renferme d'ailleurs d'autres renseignements sur quelques monuments antiques, conservés à Marseille au XVIII^e siècle. Il me fournira, d'autre part, une heureuse occasion de rappeler à mes confrères de la Société des Antiquaires de France les noms et les mérites de deux collectionneurs français dont la mémoire ne saurait être oubliée parmi nous, Pierre-Augustin Guys, de Marseille, et François Sallier, d'Aix-en-Provence.

A.

*Les collections de Pierre-Augustin Guys,
à Marseille.*

M. Jung a remarqué dans la *Correspondance de Schloezzer*¹, dont le contenu d'ordinaire est plutôt historique et politique, un article intitulé : *Voyage archéologique dans le sud de la France en mai 1776*², par M. le professeur Oberlin.

La tournée d'Oberlin dans le midi de la France fut entreprise en 1776 aux frais de la municipalité de Strasbourg. Si le récit de ce voyage archéologique, publié dans un recueil où on ne s'attend

ce monument une intéressante note (p. 16-18, n. 9) sans connaître le renseignement précis fourni par M. Jung. La provenance égyptienne n'est plus douteuse aujourd'hui; elle est certaine.

1. Partie V, 1779, fasc. 30, p. 364.

2. *Bericht über eine antiquarische Reise in das südliche Frankreich in mai 1776.*

guère à le retrouver, était peu connu en Allemagne, on ne peut pas dire qu'il fût resté ignoré en France. Dès l'année 1807, Th.-Fr. Winckler, employé au Cabinet des Antiques de la Bibliothèque impériale, en parlait longuement dans le *Magasin encyclopédique*¹; le fils d'Oberlin avait en effet communiqué à Winckler le journal de voyage de son père. Oberlin commença sa tournée par Besançon; il visita successivement les villes de Dijon, Chalon, Mâcon, Trévoux, Lyon, Vienne, Tain, Orange, Avignon, Carpentras, Cavaillon, Aix, Marseille, Hyères et Toulon. De Toulon, il revint à Aix; puis il remonta la vallée du Rhône jusqu'à Tarascon, en séjournant à Arles et à Saint-Rémy afin d'étudier à son aise les célèbres monuments antiques de ces deux localités. A Tarascon, il passa le Rhône pour se rendre à Nîmes, Montpellier, Cette et Agde; il se dirigea ensuite sur Castelnau-dary, Sorrèze, Toulouse, Grisolles, Agen, Moissac, Marmande, la Réole, Langon, Castres, Bordeaux, Poitiers, Tours, Orléans, Paris. Chemin faisant, il avait relevé quelques inscriptions romaines, notamment à Orange, à Vaison et à Vienne².

A Marseille, Oberlin « fut parfaitement accueilli

1. *Magasin encyclopédique*, 1807, t. II, p. 72-140, *Notice sur la vie et les écrits de Jérémie-Jacques Oberlin, professeur et bibliothécaire de l'Académie de Strasbourg*, etc. L'insertion des notes d'Oberlin dans la *Correspondance* de M. de Schlœzer y est rappelée, p. 93, note 3.

2. *Corp. inscr. lat.*, XII, 1222, 1352, 1929.

« par les savants et les littérateurs de la ville, entre
« autres par MM. Guys et Grosson, ainsi que par
« ceux de ses compatriotes qui y étaient établis
« ou qui y séjournaient momentanément¹ ».

Grosson est l'auteur bien connu du recueil des monuments marseillais². Le nom de Guys est moins familier aux archéologues; cependant sa curieuse figure de marchand érudit et de chercheur passionné est des plus intéressantes.

Pierre-Augustin Guys, né à Marseille en 1720, mort à Zante en 1799, fut à la fois négociant, amateur d'antiquités, voyageur, helléniste et écrivain de mérite. Le plus connu de ses ouvrages est le *Voyage littéraire de la Grèce*, qui se compose de 46 lettres dont la première est datée de Constantinople le 10 janvier 1750. Cet ouvrage, dans lequel il s'efforce de rechercher les traces des mœurs et des institutions de la Grèce ancienne, eut successivement trois éditions en 1771, 1776 et 1793³; fort à la mode au XVIII^e siècle, il est cité à diverses reprises par M^{me} de Genlis⁴; Voltaire lui-même adressa de jolis vers à Guys à propos de sa publication.

1. Th.-Fr. Winckler, *Notice*, p. 98.

2. *Recueil des antiquités et monuments marseillais qui peuvent intéresser l'histoire et les arts*, Marseille, J. Moissy, 1773, in-4^e, 296 p., XLVII pl.

3. Voir J.-M. Quérard, *La France littéraire*, ainsi que la *Nouvelle biographie générale* de Didot, où on trouvera la liste de ses ouvrages.

4. *Veillées du château*, II, p. 569-580.

Comme tout bon Marseillais, Guys suivit tout d'abord la carrière du commerce; ayant conduit ses affaires avec intelligence, il fut assez heureux pour réaliser une belle fortune. Le souci de son négoce et ses goûts scientifiques l'avaient poussé à entreprendre des voyages en Grèce, en Orient et jusqu'en Syrie. Homère à la main, il parcourut plusieurs fois tout l'Archipel et y fit des observations sur la prononciation des Grecs modernes¹. Fort bien accueilli à Athènes, il y reçut le droit de cité. C'était d'ailleurs un fort galant homme, très fier de consacrer aux belles-lettres les loisirs que lui laissaient ses nombreuses entreprises.

L'intérêt qu'il témoignait aux monuments antiques, les recherches qu'il avait constamment poursuivies pour se familiariser avec la connaissance de la langue grecque, le soin avec lequel il recueillait les documents artistiques ou archéologiques, son affabilité, sa complaisance et son désir de rendre service le mirent en rapport avec de nombreux érudits qui appréciaient ses mérites. Dès l'année 1770, Guys était honoré du titre de « Secrétaire du Roy ». Les Académies lui ouvrirent leurs portes : il devint membre de l'Académie des Arcades à Rome et de l'Académie des sciences et belles-lettres de Marseille; peu de temps après la première organisation de l'Institut, qui eut lieu en 1795, il fut élu en même temps qu'Oberlin, le

1. Il eut à ce sujet une polémique avec le savant helléniste Larcher.

13 février 1796, associé non résidant de la Classe de Littérature et Beaux-Arts (section d'antiquités et monuments).

Le célèbre helléniste d'Ansse de Villoison, qui avait eu souvent à se louer de ses bons offices, lui témoignait la plus vive amitié¹. Quand Oberlin entreprit son voyage dans le midi de la France, la première pensée de Villoison fut de lui envoyer de suite une lettre de recommandation très chaleureuse pour son grand ami « le savant M. Guys », auprès duquel Oberlin trouva l'accueil le plus empressé. Guys, Mouraille et Grosson, mais surtout Guys, servirent de guides au docte strasbourgeois dans la grande cité marseillaise. Avant son départ, Oberlin se rendit à la bastide de Guys ; il y admira les marbres rares et les inscriptions que cet amateur éclairé avait rapportés de ses voyages ou qu'il avait reçus de ses correspondants du Levant.

Dans son journal de voyage, Oberlin raconte sa visite en ces termes :

M. de Guys possède plusieurs antiques exposés

1. On peut se faire une idée des relations d'amitié existant entre Guys et d'Ansse de Villoison en lisant les pages intéressantes que leur a consacrées mon savant confrère M. Ch. Joret, membre de l'Institut, dans son étude intitulée *Villoison et l'Académie de Marseille*, 1904, où il a retracé une piquante biographie de Guys. Dans un mémoire plus récent, *L'helléniste d'Ansse de Villoison et la Provence*, 1906, p. 7-9, M. Joret a rappelé, d'après de précieuses sources manuscrites, le voyage d'Oberlin en France et ses relations avec Guys.

dans le jardin de sa maison de campagne aux environs de Marseille. A l'entrée est placée une tête de Jupiter Ammon, en marbre blanc¹. Dans le jardin, on remarque une prêtresse grecque, en marbre de Paros, d'un travail excellent, mais sans bras; elle a un voile sur la tête qui laisse le visage à découvert; son manteau est bordé de franges². Dans une autre partie du jardin, on voit l'arrière-train d'un sphinx et un morceau d'un obélisque, tous deux en basalte, ainsi qu'un fragment de la statue d'un empereur cuirassé. Il possède également diverses inscriptions de Smyrne, de Constantinople et d'Alexandrie.

Oberlin donne ensuite le texte d'une inscription grecque de Smyrne³ et celui d'une inscription latine d'Alexandrie. Cette dernière, « en marbre noir », est précisément l'inscription qui figure aujourd'hui au Musée d'Avignon et dont il a été parlé plus haut.

Le correspondant continue :

Chez un capucin, le P. Bonaventure, nous avons vu

1. Cette tête, trouvée à Alexandrie et que Guys destinait au duc de Saxe-Weimar, était arrivée à Marseille en 1775; cf. *Villoison et l'Académie de Marseille*, p. 9 et 16.

2. Sur cette statue, qui passa plus tard dans la collection de François Sallier à Aix et qui est aujourd'hui conservée au Louvre, voir plus loin, p. 312-316.

3. Cette inscription se trouve aujourd'hui au Musée d'Avignon; elle a été donnée à cet établissement en 1850 par Marius Clément en même temps que l'inscription d'Alexandrie. Le journal d'Oberlin fournit donc l'origine exacte du monument, origine que le commandant Espérandieu, dans ses *Inscriptions antiques du Musée Calvet*, soupçonnait sans oser l'affirmer.

une collection, peu considérable, mais bien choisie, d'histoire naturelle et d'antiquités : on y remarque un bel Apollon, un satyre fondu avec art¹ et une copie de la Vénus de Médicis. M. Grosson, qui a écrit sur les *Antiquités de Marseille*², a pris la peine de nous en montrer les plus importantes. Il possède un cabinet considérable dont les monuments les plus estimables sont une série de monnaies de Marseille et une étrange Isis en albâtre avec des épis de blé sur la tête.

Une autre collection existe chez les Pères de l'Oratoire. M. l'abbé Cournaud nous en a fait les honneurs avec la plus grande courtoisie.

Il résulte clairement de ce qui précède qu'en l'année 1776, l'inscription du Musée Calvet était conservée dans le jardin de la maison de campagne de P.-A. Guys, situé dans la banlieue de Marseille, et que ce négociant érudit la signalait, comme provenant d'Alexandrie d'Égypte, aux savants qui l'honoraient de leur visite. Elle n'a donc pas été découverte à Marseille et elle ne doit pas figurer dans le recueil des inscriptions de cette ville³.

Il serait intéressant de savoir si la bastide de

1. Sans doute en bronze.

2. J.-B.-B. Grosson, *Recueil*, etc.; voir la note 2 de la p. 300. Au moment du passage d'Oberlin à Marseille, l'ouvrage de Grosson était encore une nouveauté; il avait paru depuis trois ans à peine.

3. Les éditeurs du *Corpus* latin l'ont d'ailleurs reconnu en insérant ce texte parmi les inscriptions latines d'Alexandrie d'Égypte; elle se trouve donc maintenant à sa véritable place dans le vol. III du *Corp. inscr. lat.*, sous le n° 12047.

P.-A. Guys était située à Saint-Just et si, comme cela paraît probable, c'est la même bastide que Marius Clément habitait avant l'année 1850, époque de la donation du monument au Musée Calvet d'Avignon. C'est là une question que les érudits locaux peuvent facilement éclaircir, si la chose n'est pas déjà faite. C'est à eux qu'il appartient aussi de nous renseigner sur les vicissitudes par lesquelles depuis plus de cent trente ans ont pu passer les autres monuments conservés chez Guys, chez le P. Bonaventure, chez Grosson et chez les Pères de l'Oratoire.

B.

Les collections de François Sallier, à Aix-en-Provence.

Les archives du Musée du Louvre possèdent divers documents relatifs à une acquisition faite par l'État, à Aix-en-Provence, en 1816. Cette acquisition comprenait deux monuments égyptiens, deux monuments grecs¹ et un tableau de l'école italienne. Le comte de Forbin, que sa naissance et des liens nombreux attachaient à la ville d'Aix, était alors à la tête des Musées royaux². Les

1. Dans l'*Inventaire de la sculpture pour l'année 1816*, ces quatre monuments sont inscrits avec cette mention : « Acquis de M. Sallier le 7 octobre 1816. »

2. Louis-Nicolas-Philippe, comte de Forbin, membre de l'Institut, né au château de la Roque, arrondissement d'Aix, le 9 août 1777, mort à Paris le 23 février 1841.

objets acquis faisaient partie du cabinet de M. Sallier, receveur particulier de l'arrondissement d'Aix. Voici en quels termes le comte de Forbin notifiait à M. Sallier la conclusion de l'affaire :

Le Directeur général des Musées royaux à Monsieur Sallier, receveur particulier de l'arrondissement d'Aix (Bouches-du-Rhône).

12 octobre 1816.

Monsieur,

Je m'empresse de vous adresser copie de la lettre que m'adresse M. le comte de Pradel, Directeur général du Ministère de la Maison du Roi, relativement à un marché que nous avons souscrit tous deux pour les trois objets d'antiquités ci-après, savoir :

1° Une statue égyptienne dont le dos et la base sont couverts d'hieroglyphes;

2° Une figure apportée d'Athènes par M. Guis;

3° Un autel apporté de Délos par M. de Saurin; ainsi que pour le tableau de Luini représentant la Nativité et un bas-relief égyptien en granit rouge.

Ce marché, Monsieur, dont je vous envoie en même temps copie, a été approuvé par M. le comte de Pradel¹, et vous verrez par sa lettre que les conditions du payement sont encore plus favorables à vos intérêts qu'elles ne le sont dans les stipulations que j'avais cru devoir établir puisque les vingt mille francs, tota-

1. Par une lettre du 2 octobre 1816, le comte de Pradel avait été avisé par le Directeur général des Musées royaux du marché conclu avec M. Sallier (Archives du Louvre, *Registre des lettres*, année 1816, p. 111).

lité du prix convenu, vous seront payés aussitôt que ces objets seront arrivés à Paris.

En conséquence, j'ai prié M. Revoil, peintre, de se charger de l'encaissement, du transport des dits objets et de leur prompt envoi. Veuillez donc, Monsieur, avoir la bonté de mettre ces objets à sa disposition¹.

En même temps, le directeur des Musées royaux écrivait au peintre Revoil en le priant de surveiller l'emballage et de hâter l'expédition des monuments. Revoil était le compatriote et l'ami du comte de Forbin : fixé à Aix sous la Restauration, il fut à diverses reprises chargé de missions de confiance par la Direction des Musées. C'est lui qui représenta le Louvre à Toulon lors du débarquement de la Vénus de Milo, c'est lui qui présida à l'encaissement de la statue et à son expédition sur Paris².

1. Archives du Louvre, *même registre*, p. 119.

2. Ét. Michon, *La Vénus de Milo ; son arrivée et son exposition au Louvre*, p. 4-5 ; extr. de la *Revue des Études grecques*, 1900. — Le chevalier Pierre Revoil, peintre d'histoire, né à Lyon en 1776, mort en 1842, était le père de l'architecte Henri Revoil dont le buste décore une des promenades de Nîmes ; il est le grand-père du diplomate qui représenta la France à la conférence d'Algésiras. Il portait le titre de peintre de Son Altesse Royale Madame. Plusieurs de ses tableaux sont conservés au Musée de Versailles et au Musée de Lyon. La collection d'objets d'art qu'il avait formée fut acquise par l'État en 1829 ; cf. Louis Courajod, *La collection Revoil*, dans le *Bulletin monumental*, 1886, LII, p. 143-174 ; 257-286. L'éloge de Pierre Révoil a été prononcé à Lyon en 1842 par Martin-Daussigny.

Les reprises des alliés venaient d'appauvrir singulièrement le Musée du Louvre en le dépouillant des chefs-d'œuvre conquis par la Grande Armée. Le gouvernement de la Restauration, qui avait eu le douloureux devoir de remettre aux puissances intéressées les marbres antiques réclamés par les traités, s'efforçait de dissimuler autant que possible les vides produits dans les galeries royales par ces restitutions. Grâce à un arrangement conclu avec les représentants de la famille Albani, le roi Louis XVIII avait pu conserver quelques beaux monuments de cette collection; mais le Musée des Antiques avait été particulièrement éprouvé par la perte d'un grand nombre de marbres célèbres; il semblait impossible de lui rendre sa splendeur passée. Toutefois, les monuments de la collection Sallier étaient attendus au Louvre avec une certaine impatience à cause de la réouverture prochaine des salles des Antiques où on désirait les faire figurer :

*Le Directeur général des Musées royaux
à Monsieur Revoil, peintre d'histoire.*

12 octobre 1816.

Monsieur,

M. le comte de Pradel, Directeur général du Ministère de la Maison du Roi, vient d'approuver un marché que j'ai souscrit avec M. Sallier, receveur particulier de l'arrondissement d'Aix, relativement à la vente des trois objets d'antiquité ci-après :

1° Une statue égyptienne dont le dos et la base sont couverts d'hiéroglyphes ;

2° Une figure plus grande que nature, apportée d'Athènes et mentionnée dans le *Voyage littéraire de la Grèce* par M. Guis ;

3° Un autel grec apporté de Délos.

A ces objets, M. Sallier est convenu de joindre un tableau de Luini représentant une Nativité et un bas-relief égyptien en granit rouge.

Je viens de lui écrire pour lui transmettre copie dudit marché approuvé et de la lettre de M. le comte de Pradel qui règle définitivement le mode de paiement desdits objets, et pour le prévenir que vous voudriez bien vous charger des dispositions nécessaires à leur encaissement et à leur transport.

Connaissant, Monsieur, tout votre dévouement à la personne du Roi et le zèle dont vous êtes animé pour l'intérêt des arts et l'amitié dont vous m'honorez, j'ai pensé que vous voudriez bien avoir la complaisance d'employer vos bons et précieux offices pour l'encaissement et l'expédition au Musée Royal de Paris de ces cinq objets que j'invite M. Sallier à mettre à votre disposition. Je désirerais qu'ils y fussent placés pour la prochaine ouverture des salles antiques qui doit avoir lieu très incessamment¹ ; nous n'avons donc pas un instant à perdre.

Le transport de ces objets sera acquitté sur la lettre de voiture qui sera présentée à leur arrivée, et, quant aux frais d'encaissement, etc., je vous prie de les faire suivre et ils vous seront remboursés immédiatement.

1. L'ouverture de la galerie des Antiques n'eut lieu que le 19 mars 1817.

Mille pardons, Monsieur, de toutes les peines que je vous donne; mais, encore une fois, un service de cette nature ne peut être rendu à l'établissement que par un artiste sincèrement attaché à son prince et jaloux de contribuer de tous ses moyens à l'éclat que les arts répandent sur son règne. Sous ce double rapport, les intérêts de la Direction des Musées ne peuvent être en de meilleures mains¹.

Une troisième lettre écrite, le 7 novembre 1816, à Revoil par le vicomte de Senonnes, secrétaire général des Musées royaux, nous montre qu'à cette date les objets acquis de M. Sallier n'étaient pas encore arrivés à Paris, mais qu'ils étaient en route :

*Le Secrétaire général des Musées royaux
à M. Revoil, peintre.*

7 novembre 1816.

Monsieur,

M. le comte de Forbin étant beaucoup trop occupé en ce moment pour répondre à la lettre que vous avez bien voulu lui écrire m'a prié de vous remercier de tous les soins que vous avez donnés à l'envoi des différents objets d'art acquis de M. Sallier pour le compte du Gouvernement. Il n'a pas manqué d'ailleurs de mettre votre lettre sous les yeux du Ministre qui a été touché de tout le zèle dont vous avez fait preuve en cette occasion pour le service du Roi et

1. Archives du Louvre, *Musées royaux ; Registre des lettres, année 1816*, p. 119.

qui l'a spécialement chargé de vous faire parvenir tous ses remerciements à cet égard.

M. de Forbin m'a recommandé de vous prévenir en même temps que, les objets cédés par M. Sallier appartenant au Roi dès le moment où le contrat a été passé entre eux à Aix, il ne pourrait consentir absolument, en supposant qu'on en ait eu l'idée, à ce qu'aucun de ces objets fût moulé; ce droit faisant, sans aucune réserve, partie des attributions de l'administration du Musée. Vous voudriez donc bien, Monsieur, dans le cas où l'on aurait cru pouvoir songer à une pareille opération, en arrêter l'exécution, et si, par hasard, des moules étaient déjà faits, vous les faire remettre et les briser.

M. le comte de Forbin, qui compte entièrement sur votre obligeance, vous prie aussi de vouloir bien faire charger à la diligence le petit tableau qui fait partie de la vente de M. Sallier et de tâcher de faire placer, dans la même caisse, une bouteille de vernis qu'il attend et sur laquelle j' imagine que vous avez déjà quelques renseignements.

Je ne terminerai pas cette lettre, Monsieur, sans vous offrir, en mon particulier, l'expression de ma reconnaissance pour tous les soins que vous avez bien voulu mettre à une opération qui intéresse si essentiellement l'Administration dont j'ai l'honneur de faire partie, et je profite avec plaisir d'une pareille occasion pour vous faire connaître toute l'impatience avec laquelle nous attendons ici le tableau que vous devez nous apporter et sur lequel, d'après sa renommée¹,

1. S'agit-il du tableau de Revoil, « La convalescence de Bayard », acquis en 1817 pour le Luxembourg?

nous croyons pouvoir fonder nos espérances pour ajouter à l'éclat de l'exposition qui doit avoir lieu dans quelques mois¹.

Un mois plus tard, le 10 décembre, le Directeur général écrivait de nouveau à Revoil en lui annonçant que les objets encaissés et expédiés par ses soins étaient arrivés au Louvre en parfait état; il lui adressait en même temps de chaleureux remerciements pour le concours qu'il avait prêté dans cette circonstance à la Direction des Musées royaux².

Examinons maintenant chacun des quatre monuments antiques que Sallier cédait à l'État, car il est facile de les retrouver aujourd'hui dans les galeries du Louvre.

1. — On a remarqué probablement que la première des lettres citées plus haut, celle qui fut adressée à Sallier le 12 octobre 1816, mentionne sous le n. 2 « une figure apportée d'Athènes par M. Guys ».

Il est hors de doute qu'il s'agit de la statue de marbre conservée en 1776 dans la bastide de Pierre-Augustin Guys, statue remarquée par Oberlin et désignée par lui sous le nom de prêtresse grecque (fig. 1). Clarac lui donnera plus tard le

1. Archives du Louvre, *Musées royaux; Registre des lettres*, 1816-1817, p. 143.

2. Archives du Louvre, *Registre des lettres*, année 1816, p. 175.

nom de prêtresse d'Isis¹. Les indications du journal d'Oberlin rapprochées de la description de Clarac permettent de l'identifier de la manière la plus sûre : certainement il ne peut être question que de la statue féminine signalée par Oberlin comme ayant « un voile sur la tête qui laisse le visage à découvert et un manteau bordé de franges² ». Sallier l'avait acquise de Guys ou de ses héritiers ; la provenance exacte lui avait été fournie par le vendeur.

D'ailleurs, après l'avoir décrite, Clarac ajoute :
« Ce monument, transporté d'Athènes à Marseille,
« a été acquis par le Roi par les soins de M. le
« comte de Forbin. »

Cette indication pourtant serait insuffisante si elle était isolée et si nous ne possédions pas la note d'Oberlin. Elle peut faire supposer en effet que le marbre, entre Athènes et Paris, n'avait passé par aucune main. On pourrait même croire que la statue avait été expédiée d'Athènes à Marseille par les soins du comte de Forbin, lors de son voyage en Grèce. Il n'en est rien. Elle fut apportée d'Athènes à Marseille et déposée chez Guys avant l'année 1776 ; elle passa ensuite à Aix dans la collection Sallier, puis fut acquise par le Louvre en 1816.

Probablement cette statue fut placée sous les yeux du public en 1817 lors de la réouverture de

1. *Description des antiques du Musée royal*, éd. de 1820, n. 501.

2. Voir plus haut, p. 303.

la galerie des Antiques. En 1820, au moment de l'apparition de la *Description des antiques*, elle était exposée dans le corridor du Pan, où elle ne devait pas jouir d'une lumière bien favorable. Les bras, qui manquaient en 1776, avaient été refaits : la main droite abaissée tenait une patère ; la main gauche portait un sistre¹. C'est ainsi qu'elle apparaît sur la gravure de Bouillon², éditée vers 1821, et sur une planche du grand ouvrage de Clarac³.

A quelle époque et par qui avait-elle été restaurée ? Quoique Clarac ne le dise pas, il est assez probable que cette restauration fut l'œuvre du sculpteur Lange, chargé au Louvre de ces opérations déplorables. Dans les différentes éditions de son catalogue, Clarac est muet sur les restaurations subies par la statue ; c'est son continuateur Alfred Maury qui, en 1851, après la mort de Clarac, les énumère en ces termes : « On doit à la restauration les avant-bras, les mains et la plus grande partie du bas de la tunique, tout le manteau et les pieds⁴. »

Tout le manteau ! Mais si cette assertion était fondée il ne resterait plus rien de la statue antique ! En l'examinant attentivement, on constate que les

1. Le sistre est aujourd'hui brisé ; il n'en reste que le manche dans la main de la statue.

2. Bouillon, *Musée des antiques*, III, statues, personnages romains, pl. 21.

3. Clarac, *Musée de sculpture*, n. 2590, pl. 308 ; cf. S. Reinach, *Répertoire*, I, p. 156.

4. *Musée de sculpture*, V, p. 295.



FIG. 1. — STATUE RAPPORTÉE D'ATHÈNES.
(Cabinet P.-A. Guys; Cabinet Fr. Sallier; Musée du Louvre.)

indications données par Maury sont, heureusement, inexactes. Sur l'avant-bras gauche, un fort morceau de la draperie a été remplacé par une pièce moderne; quelques plis ont été raccordés; on a refait les deux manches qui couvrent les avant-bras; mais la plus grande partie du manteau est antique. Les pieds avec le bas de la tunique plissée sont refaits. Le voile à franges qui recouvre la tête et les épaules et qui tombe au-dessous des bras porte aussi quelques raccords modernes, notamment au-dessus de l'avant-bras gauche. Enfin, sur le visage, on remarque des pièces au sourcil, au nez, aux lèvres, au menton et à la joue gauche. Le restaurateur a promené son ciseau sur toutes les blessures du marbre avec une sollicitude impitoyable; sous prétexte de les guérir, il en a marqué les plaies d'une manière indélébile.

Clarac trouvait que cette figure offrait quelque ressemblance avec Plautille. Bernoulli est d'avis qu'elle représente une matrone romaine du temps de Julia Domna dont elle a adopté la coiffure¹. Cette dernière opinion paraît fondée. Le revers n'est qu'épannelé : elle a donc été sculptée pour être placée dans une niche.

La statue est maintenant exposée dans la galerie des empereurs romains, salle de Septime Sévère².

2. — Le second des monuments grecs de l'ac-

1. Bernoulli, *Römische Ikonographie*, II, 3, p. 46.

2. *Catalogue sommaire*, n. 1090.

quisition Sallier est « un autel apporté de Délos par M. de Saurin ».

En 1820, cet autel était placé dans la salle de l'Isis¹, où il servait de piédestal à une figure égyptienne accroupie, en granit noir. « Il a été apporté de l'île de Délos et acquis pour le Roi avec les morceaux des n. 359 et 361². » Ces morceaux des n. 359 et 361 sont précisément les deux monuments égyptiens de l'acquisition Sallier dont nous parlerons plus loin (n. 3 et 4).

L'autel de Délos (fig. 2) est en marbre de Paros; il est de forme cylindrique et décoré de quatre guirlandes de feuillages (lierre, laurier et vigne) que soutiennent quatre têtes de taureaux d'un beau style grec. Au-dessous de chaque guirlande, une grosse grappe de raisin se détache et demeure suspendue à la partie la plus basse, tandis qu'un épi de blé, sobrement indiqué, laisse voir, dans le vide supérieur, sa tige alourdie par le grain. Entre les cornes de chaque taureau apparaissent des feuilles de lierre et des corymbes qu'enserme une large bandelette dont les extrémités retombent à droite et à gauche des têtes. Le sculpteur a traité cette décoration avec un juste sentiment de la réalité, donnant une plus grande

1. Cette salle, dite de l'Isis ou des monuments égyptiens, est celle où se trouve actuellement la Vénus de Milo; voir le plan donné par Clarac, *Musée de sculpture*, pl. III, p. 11. L'autel des douze dieux en occupait alors le centre.

2. Clarac, *Description*, éd. de 1820, n. 374.

importance aux têtes d'animaux, au feuillage et aux fruits, exprimant avec discrétion les épis de blé et les bouts des bandelettes, rejetés au second plan.



FIG. 2. — AUTEL RAPPORTÉ DE DÉLOS.

(Cabinet Fr. Sallier; Musée du Louvre.)

Le quart environ de la corniche qui couronne cet autel a été refait. Les sculptures qui le décorent sont assez bien conservées, au moins d'un côté. Il ne faut pas le confondre avec un autre autel beaucoup plus grand, rapporté de Délos

au Louvre par le capitaine de vaisseau Demelay et dont la décoration est presque identique¹.

Il a été gravé au moins deux fois².

L'autel rapporté de Délos par M. de Saurin est aujourd'hui placé provisoirement dans la salle de l'Hermaphrodite de Velletri³ où il sert de support à la statuette d'Euripide assis provenant de la collection Albani⁴.

3. — La lettre du comte de Forbin à M. Sallier indique sous le n. 1 « une statue égyptienne dont le dos et la base sont couverts d'hiéroglyphes ».

Une désignation aussi sommaire ne peut servir à faire reconnaître un monument de cette nature. Clarac heureusement nous renseigne plus complètement sur cette statue qui était exposée en 1820 dans la salle de l'Isis avec l'autel de Délos. Il a pris soin de la décrire et la qualifie de statue de prêtre égyptien; il ajoute : « Ce monument

1. Cette confusion ne pourrait se produire que devant les gravures des deux monuments, quoiqu'il y ait cependant quelques petites différences dans les détails de leur décoration. En face des monuments originaux elle est impossible; les dimensions, en effet, ne sont pas les mêmes : l'autel Sallier n'a que 0^m97 de haut; l'autel Demelay est beaucoup plus grand; il mesure 1^m23 et porte une inscription grecque à demi effacée, de trois lignes au moins.

2. Bouillon, *Musée des antiques*, III, autels, pl. VI, 2; Clarac, *Musée de sculpture*, n. 156, pl. 121. — L'autel Demelay figure dans le *Musée de sculpture* sous le n. 157, pl. 130; il est catalogué dans la *Description des antiques*, éd. de 1830, sous le n. 787.

3. *Catalogue sommaire*, n. 2268.

4. Clarac, *Description*, n. 65; *Musée*, n. 465.

« qui faisait partie du cabinet de M. Sallier, à Aix-en-Provence, a été acquis pour le Roi par les soins de M. le comte de Forbin¹. »

La statue est gravée² et l'inscription a eu les honneurs d'une image spéciale³. Aucun doute n'est donc possible.

C'est un très bel échantillon de la sculpture égyptienne. Le personnage, de grandeur naturelle, est représenté à genoux, assis sur ses talons, les deux mains plaquées sur ses cuisses. Champollion nommait ce prêtre Sooà et le croyait un des prophètes de Thoth. Tel n'est pas l'avis du comte de Rougé qui voit dans le texte le nom de Necht-har-heb, fonctionnaire puissant, revêtu des dignités les plus hautes et les plus variées; il ne serait pas impossible que ce personnage fût le roi Nectanébe I^{er} lui-même avant son avènement au trône⁴.

La notice de Clarac a échappé au comte de Rougé.

Cette statue est placée maintenant dans la salle des grands monuments égyptiens (salle Henri IV), en face de la troisième fenêtre à gauche quand on arrive dans cette salle par l'escalier du fond.

1. *Description des antiques du Musée royal*, éd. de 1820, n. 361; *Description du Musée royal des antiques du Louvre*, éd. de 1830, n. 361.

2. *Musée de sculpture*, n. 2551, pl. 288, reproduit par S. Reinach, *Répertoire*, I, p. 145, 6.

3. *Musée de sculpture*, n. 399, pl. 247.

4. Rougé, *Notice des monuments exposés dans la galerie d'antiquités égyptiennes*, 4^e édition (1873), p. 46. Statue en grès statuaire, A. 94.

4. — La correspondance du comte de Forbin signale également « un bas-relief égyptien en granit rouge » qui devait être joint aux trois autres monuments pour être expédié à Paris avec eux.

Il ne serait pas commode de retrouver aujourd'hui ce bas-relief sans le secours de Clarac. Le département des antiquités égyptiennes paraît en ignorer l'histoire comme il ignore celle de la statue agenouillée, entrée au Louvre en même temps. En 1820, le bas-relief Sallier se trouvait dans la salle de l'Isis où il était encastré dans le piédestal même de cette statue. On peut s'en convaincre en lisant le dernier paragraphe que Clarac a consacré à la description de l'Isis¹. Clarac ajoute : « Acquis à Aix, avec le n. 360², » ce qui permet de le reconnaître formellement.

Ce bas-relief représente deux personnages, debout, engagés dans une sorte de naos. D'après l'inscription, le premier de ces deux personnages porte le titre de chef du sacerdoce à Memphis. Le groupe appartient à la XII^e dynastie.

Le comte de Rougé désigne ces deux figures comme étant celles de deux prêtres de Phtah, le père et le fils ; la notice de Clarac est restée également inconnue au savant égyptologue³.

1. Clarac, *Description*, éd. de 1820, n. 359.

2. Mais Clarac se trompe de numéro et cette erreur est répétée dans les deux éditions de sa *Description*. Il s'agit en réalité du n. 361, comme il le dit du reste en parlant de l'autel de Délos.

3. Rougé, *Notice*, p. 29. A. 47.

Quand on arrive dans la salle des grands monuments égyptiens par l'escalier du fond, on trouve immédiatement à droite la grande chapelle ou naos au nom du roi Amasis. Si on se place devant ce naos, on remarque à gauche, adossé au mur, le bas-relief en granit rouge de la collection Sallier.

Ces quatre monuments antiques acquis en 1816 à Aix, de M. Sallier, furent, au moment de leur arrivée à Paris, attribués au seul département des Antiques, le département des antiquités égyptiennes n'étant pas encore créé¹; ils se retrouvent aujourd'hui dans les galeries du Louvre, partagés naturellement entre deux départements.

On me permettra de donner ici quelques détails sur l'amateur d'Aix-en-Provence qui possédait dans son cabinet ces quatre monuments d'une valeur incontestable, dignes d'occuper chacun une place fort honorable au Musée du Louvre. Son nom n'est pas oublié dans sa ville natale dont il servit les intérêts pendant toute sa vie avec autant de dévouement que de bonheur et où il a laissé des descendants.

François Sallier naquit à Aix en 1767². Dès sa

1. C'est seulement en 1826 que la conservation des Antiques du Musée Charles X fut divisée en deux sections. Champollion jeune fut nommé conservateur des antiquités égyptiennes le 18 mai.

2. La plupart des renseignements qui suivent sont tirés de Rouard, *Notice sur M. Sallier, ancien maire d'Aix*, extr. du compte-rendu de la *Séance publique annuelle de l'Acadé-*

jeunesse, il manifesta un goût si marqué pour les arts et un tel amour de l'antiquité que son père se crut obligé de l'envoyer en Italie lorsqu'il eut terminé ses études. Après avoir parcouru les principales villes de ce pays, le jeune Sallier s'arrêta à Rome et y séjourna pendant dix-huit mois. Il s'y lia avec la plupart des savants romains, mais il noua des relations particulièrement étroites avec un Français, l'abbé Pouillard, auteur de divers mémoires sur des sujets d'archéologie. En 1789, sa famille le rappela auprès d'elle à cause des événements politiques qui se passaient en France. Il fut obligé de se cacher pendant la tourmente révolutionnaire pour échapper aux dangers qui le menaçaient. Lorsque le calme fut rétabli, le Premier Consul le nomma aux fonctions de maire de la ville d'Aix le 12 mai 1802. Il avait à peine trente-cinq ans.

La nomination de cet homme de bien, dont l'intelligence égalait le savoir et la probité, ramena la confiance publique dans la ville d'Aix et contribua puissamment à y apaiser les passions. Son zèle, son aménité, son esprit de justice lui valurent l'estime de tous; son administration fut marquée par d'heureuses réformes. On lui doit la restauration de l'établissement thermal et la construction de la fontaine ornée de bassins antiques. Il contri-

mie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix, 1833, p. 35-54. Cette notice m'a été fort aimablement communiquée par M. Aude, bibliothécaire de la Méjanes.

bua à la renaissance de la vieille Université d'Aix; il rétablit l'école de dessin, fondée en 1770 par le duc de Villars, gouverneur de Provence, qui avait été supprimée; il fit restituer aux églises de la ville un grand nombre de tableaux, entassés dans un vaste dépôt et menacés de la destruction ou de l'exil; enfin il ordonna et surveilla lui-même les travaux d'installation de la Bibliothèque Méjanès léguée en 1786 et qui était restée pendant seize années à l'Hôtel-de-Ville, à l'état d'abandon et renfermée dans des caisses¹. On lui doit aussi le rétablissement des jeux de la Fête-Dieu, institués par le roi René vers 1460². Le 26 juin 1806, il se démit de ses fonctions de maire et fut nommé par l'Empereur receveur des finances de l'arrondissement, en récompense des services qu'il avait rendus pendant son administration.

Dès lors, il put se livrer sans réserve à ses goûts favoris qui l'entraînaient vers les arts, qui le poussaient de plus en plus vers l'archéologie. Membre fondateur de l'Académie d'Aix, il composa sur les funérailles et les tombeaux des anciens un mémoire dont il lut divers fragments dans les séances de cette Compagnie. Mais c'était avant tout un amateur d'objets d'art, un chercheur passionné de monuments antiques et de reliques du passé. Continuant fidèlement les traditions des Peiresc, des Bagarris, des Thomassin de

1. Cf. Rouard, *Notice*, p. 42-48.

2. Ces jeux avaient été interrompus depuis 1792.

Mazaugues, des Saint-Vincent et de tant d'autres de ses compatriotes, il avait réuni des collections considérables et songeait constamment à les augmenter.

François Sallier mourut le 20 février 1831.

Sa galerie de tableaux est bien connue. Formée en grande partie au commencement de la Révolution, à une époque où il était facile d'obtenir des chefs-d'œuvre à des prix modérés, elle comprenait un grand nombre de toiles de valeur. Sallier possédait notamment une réplique ancienne de la Joconde que certains connaisseurs croyaient de la main même de Léonard et que d'autres considéraient comme une copie exécutée dans l'atelier de l'artiste et retouchée par lui¹. La plupart des tableaux de la galerie du marquis d'Argens étaient passés entre ses mains; il avait fait aussi l'achat du cabinet Lieutaud, riche en bons tableaux des maîtres espagnols. Sa famille ne pouvant pas conserver une collection aussi considérable, toutes les peintures que Sallier avait recueillies furent dispersées et vendues aux enchères à Aix, quelques mois après sa mort, le 30 novembre 1831².

1. Ce tableau appartient actuellement à M^{lle} Autran. Il a figuré en 1861 à l'Exposition des Beaux-Arts, organisée à Marseille à l'occasion du concours régional; inscrit au livret sous le n. 1120, il faisait alors partie du cabinet de M. Paul Autran, secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille. Je dois ce renseignement à une obligeante communication de mon savant confrère M. Charles Ravaisson-Mollien.

1. *Catalogue d'une importante collection de tableaux de*

Son cabinet d'antiquités n'était pas moins remarquable; des monuments d'une très grande importance étaient passés par les mains de Sallier. Parmi les antiquités grecques et romaines qui ont rendu ce cabinet célèbre, outre la statue de femme que Guys avait rapportée d'Athènes avant la Révolution, outre l'autel rapporté de Délos par M. de Saurin, dont il a été question plus haut et qui furent cédés au Louvre en 1816, il convient de signaler un insigne monument épigraphique que Sallier avait acquis en 1807 et dont la ville d'Aix-en-Provence lui doit la glorieuse possession. Je veux parler du fragment de l' « Édit de Dioclétien », provenant d'Égypte¹, qu'il donna généreusement au Musée de sa ville natale en 1822 avec le monument funéraire d'un soldat prétorien, apporté de Rome².

Il recherchait aussi avec ardeur les médailles anciennes dont il possédait de nombreuses séries. Sa suite des médailles impériales d'or était remarquable par la rareté des pièces; celles des monnaies d'Espagne et des Gaules, celles des rois de Syrie et d'Égypte, celle des médailles des nômes

diverses écoles formant la galerie de M. S[allier], de son vivant receveur à Aix, 1831; 301 numéros. Ce catalogue, devenu assez rare, m'a été obligeamment communiqué par M. Arbaud, auquel j'adresse ici tous mes remerciements.

1. *Corp. inscr. lat.*, III, p. 802-803; H. Gibert, *Le Musée d'Aix*, n. 103.

2. *Corp. inscr. lat.*, VI, 32668; H. Gibert, *Le Musée d'Aix*, n. 134.

étaient surtout intéressantes par le nombre et par le choix¹.

Après sa mort, toutes ses antiquités furent dispersées d'une façon lamentable, par petits lots, sans qu'un catalogue ait conservé le souvenir de ce précieux ensemble. Il est fort regrettable que la ville d'Aix n'ait pu acquérir dans son intégrité le Cabinet Sallier qui, à côté des monuments égyptiens ou grecs, renfermait un grand nombre de monuments antiques sortis du sol même de la Provence². L'œuvre patiente d'un des enfants les plus distingués de cette vieille cité, si soucieuse de ses souvenirs et de son passé, œuvre qui représentait tant d'années de labeur et de recherches patientes, a péri sans même qu'un document manuscrit puisse nous édifier aujourd'hui sur son importance³.

Ce que nous savons de la dispersion du Cabinet Sallier se réduit à très peu de chose.

Le 30 décembre 1832, le Musée d'Aix avait acquis huit stèles égyptiennes⁴. En 1833, un antiquaire du pays, nommé Lunel, acheta au fils de

1. Rouard, *Notice*, p. 52, note 2.

2. Rouard, *Notice*, p. 53; voir la fin de la note 2 de la page précédente.

3. Le petit-fils de François Sallier interrogé, sur ma prière, par M. Aude, bibliothécaire de la Méjanes, lui a répondu qu'il pensait que tous les papiers de son grand-père avaient été donnés aux acheteurs des objets comme constituant un certificat d'origine.

4. H. Gibert, *Le Musée d'Aix*, p. xxv; cf. n. 3, 4, 5, 6, 10, 11, 12, 13 et 14.

Sallier quatre inscriptions grecques dont l'une provenait de Salonique, avec une inscription latine venant de Rome¹; il les revendit la même année au Musée d'Avignon². Le 24 avril 1840, la ville d'Aix traita de nouveau avec les héritiers Sallier de la cession d'environ soixante morceaux d'antiquité de différents genres, monuments égyptiens, urne funéraire étrusque, statuettes et buste de l'époque romaine³. Au Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, on retrouve aussi une grande gourde romaine en terre cuite, jusqu'à ce jour unique dans son genre, trouvée probablement dans la vallée du Rhône et qui, après avoir fait partie de la collection Sallier, fut achetée par M. Penchaud, architecte. Deux scènes mythologiques en relief, Apollon et Marsyas, Hercule et Bacchus, accompagnées d'une inscription métrique en relief et de la signature du céramiste *Apollinaris*, en décorent les côtés⁴.

Les antiquités égyptiennes occupaient une très

1. *Corp. inscr. lat.*, VI, 17141.

2. Em. Espérandieu, *Musée Calvet; inscriptions antiques*, n. 235 à 238, n. 245. Espérandieu imprime constamment Sollier (au lieu de Sallier), ce qui est une erreur regrettable; cette erreur a été consciencieusement répétée par Émile Bailly, *A travers les salles du Musée d'Avignon*, dans *Le Musée*, t. IV.

3. H. Gibert, *Le Musée d'Aix*, p. xxv; cf. n. 17, 69, 77, 218, 221, 230, 246, 259, 269, 1303; voir aussi p. 33, *nota*.

4. W. Fröhner, *Musées de France*, p. 12-17, pl. III; *Corp. inscr. lat.*, XII, 5687, 9; J. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, II, p. 307-308.

grande place dans le Cabinet Sallier. Outre une grande et belle momie, on y remarquait de nombreuses têtes, des figurines intéressantes, des bijoux en or et des papyrus précieux que Champollion vint examiner et qu'il colla lui-même sur carton pendant un séjour prolongé qu'il fit à Aix¹. Les étrangers accouraient en Provence pour étudier ces documents et visiter les collections de Sallier. Comme le dit Rouard, « de même que la « ville d'Aix avait paru, dans les deux siècles précédents, être l'entrepôt des antiquités recueillies « dans le Levant, la maison de M. Sallier parut de « même un instant devenir celui de l'Égypte, « ouverte aux explorations de la science par l'immortelle expédition des Français² ».

Mais que sont ces faibles renseignements sur la dispersion des antiquités de Sallier auprès de ceux qui nous manquent? Si le Louvre, le Musée d'Aix, le Musée d'Avignon, le Musée de Saint-Germain-en-Laye peuvent montrer quelques monuments importants ayant appartenu à ce riche cabinet, combien d'autres objets, recueillis par ce collectionneur distingué, ont dû perdre leur certificat d'origine en passant, après sa mort, entre les mains des marchands d'antiquités ou des amateurs de hasard, tous plus ou moins intéressés à dissimuler l'origine de leurs acquisitions. Il faut se résigner à le déplorer.

1. Rouard, *Notice*, p. 52 et 53, note 4.

2. Rouard, *Notice*, p. 51-52.

Peut-être, après avoir lu ces lignes qui n'ont d'autre prétention que de rappeler en passant le souvenir de François Sallier, un de nos confrères trouvera-t-il bon de compléter les indications qu'elles renferment. J'en serais personnellement fort heureux, convaincu, comme je le suis, de l'insuffisance de mes notes. Je me réjouirais de lui avoir fourni l'occasion de faire revivre une noble et intéressante figure d'érudit. Personne ne le remercierait plus vivement que moi de mettre en meilleure lumière les mérites d'un amateur éminent, de retracer la vie, les émotions, les efforts et les recherches d'un des collectionneurs français qui ont fait le plus d'honneur à notre pays.

TABLES

DES

MÉMOIRES DE 1906 (T. LXXVI).

I.

Index par noms d'auteurs.

	Pages
ARNAULDET (P.), A. C. N. Le mariage de Louis de France et de Valentine Visconti (documents inédits)	227-254
BAYE (baron J. DE), M. R. Les Goths de Crimée.	255-269
BIROT (Dr), A. C. N. L'autel et l'église d'Avenas (Rhône).	134-148
BORDEAUX (Paul), A. C. N. Une montre solaire en ivoire de 1563	270-293
CHAPOT (Victor), A. C. N. Séleucie de Piérie . .	149-226
ENLART (Camille), M. R. La tête patibulaire conservée au Musée d'Orléans	47-55
HÉRON DE VILLEFOSSE (Ant.), M. H. A propos d'une inscription du Musée Calvet.	294-332
LOISNE (comte DE), M. R. Les anciennes localités disparues du Pas-de-Calais	57-132
MICHON (Étienne), M. R. Stèles funéraires phrygiennes.	27-46
VAUVILLÉ (Octave), A. C. N. Découvertes faites dans l'oppidum de Pommiers (Aisne) (<i>Noviodunum des Suessiones</i>).	1-26

II.

Index des illustrations.

	Pages
1. Intaille trouvée à Pommiers (Aisne); collection de M. Vauvillé (fig. 1)	6
2. Intaille trouvée à Pommiers; collection de M. Bru- nehant (fig. 2).	6
3. Fibules trouvées à Pommiers (fig. 3)	10
4. » » » » » (fig. 4)	11
5. » » » » » (fig. 5)	11
6. Monnaie à la légende CRICIRV (fig. 6)	15
7. » » » » » (fig. 7)	15
8. » » » » » ; collection Vau- villé (fig. 8).	15
9. Stèle funéraire de Mathios et de Tatia (fig. 1) . . .	28
10. Stèle funéraire de Diogas et de Fausté (fig. 2) . .	31
11. Stèle funéraire d'Espéris (fig. 3)	34
12. Stèle funéraire de Marios, Zotikos, Antoninos, An- toniné et Ammiané (fig. 4)	40
13. Stèle funéraire de Métrodoros et Zénon et des en- fants de Métrodoros (fig. 5)	41
14. Tête conservée au Musée historique d'Orléans; crypte des tombeaux (fig. 1)	48
15. Le « Klapperstein » de Mulhouse, d'après le <i>Maga- sin pittoresque</i> (fig. 2)	49
16. Avenas (Rhône). Autel de l'église, face antérieure (fig. 1)	139
17. Avenas (Rhône). Autel de l'église, face latérale gauche : Annonciation; Présentation de la Vierge au Temple; Naissance de la Vierge; Mort de la Vierge et son Assomption (fig. 2)	141
18. Séleucie de Piérie. Plan de la ville et des alentours (planche I), au regard de	192
19. Séleucie de Piérie. Plan de la porte du Marché (fig. 1)	198

20. Séleucie de Piérie. Église dans une grotte (fig. 2) .	203
21. Séleucie de Piérie. Ancien port? (fig. 3)	205
22. Ruines du palais de Mangoub (fig. 1)	267
23. Ruines de l'une des tours du mur d'enceinte du palais de Mangoub (fig. 2).	268
24. Cadran solaire d'ivoire du Musée de Beauvais; face principale (fig. 1).	272
25. Cadran solaire d'ivoire du Musée de Beauvais; revers (fig. 2)	273
26. Montre solaire conservée à Gap; collection de M. Peyrot (fig. 3).	287
27. Statue rapportée d'Athènes. Cabinet P.-A. Guys; Cabinet Fr. Sallier; Musée du Louvre (fig. 1) . .	315
28. Autel rapporté de Délos. Cabinet Fr. Sallier; Musée du Louvre	318

ERRATUM.

P. 57, l. 5, *au lieu de* : 18 avril 1905, *lisez* : 18 avril 1906.

AVIS AU RELIEUR

Pour le placement des planches des Mémoires.

Planche I, au regard de la page. 192

PUBLICATIONS

En vente à la Librairie C. Klincksieck, 11, rue de Lille, à Paris.

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE CELTIQUE.

5 vol. in-8° avec planches. Paris, 1807-1812. (Pour qu'un exemplaire soit complet, il faut joindre les 128 pages du VI^e volume, seules publiées, à la suite du tome V.) *Épuisés.*

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

SUR LES ANTIQUITÉS NATIONALES ET ÉTRANGÈRES

publiés par la Société nationale des Antiquaires de France.

- 1^{re} série, 10 vol. in-8°. Paris, 1817-1834, — ou tomes I à X.
- 2^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1835-1850, — ou tomes XI à XX.
- 3^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1852-1868, — ou tomes XXI à XXX.
- 4^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1869-1879, — ou tomes XXXI à XL.
- 5^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1880-1889, — ou tomes XLI à L.
- 6^e série, 10 vol. in-8°. Paris, 1890-1899, — ou tomes LI à LX.
- 7^e série, 6 vol. in-8°. Paris, 1900-1906, — ou tomes LXI à LXVI.

Les tomes I à XIX, XXVI, XXVII, *épuisés*. Chaque exemplaire des tomes XXII à XXV, XXVIII à XLI, à 4 francs; XLII à XLV, à 12 francs; XLVI à LX, à 8 francs.

BULLETINS.

De 1857 à 1884, 3 francs chaque année. Les années 1863, 1865, 1866, 1869, 1870, 1872 et 1882 ne se vendent qu'avec les volumes correspondants des *Mémoires* de la Société. — Les *Bulletins* peuvent être réunis aux *Mémoires*; ceux de 1868 et de 1871 doivent être reliés à part. — 1885 à 1906, 8 francs chaque année.

Paris, 8 fr. — Départements, 9 fr. — Union Postale, 10 fr.

ANNUAIRES.

1848 à 1855, 8 volumes in-12; à 1 fr. 50 chaque, sauf 1848 et 1850 qui sont *épuisés*.

CARTE DE LA GAULE ANTIQUE. Réduction aux 2/3 de la partie de la Carte de Peutinger qui concerne la Gaule. Prix : 1 franc.

LE COSTUME DE GUERRE ET D'APPARAT d'après les sceaux du moyen âge, par G. DEMAY. In-8°, 56 p. et 26 pl., 5 fr.; Chine, 10 fr.

METTENSIA.

Mémoires et Documents. — Fondation Auguste PROST.

I (1897). AUGUSTE PROST, sa vie, ses œuvres, ses collections (1817-1896). In-8°, 167 pages, avec portrait, 5 fr.

II (1898 à 1901). CARTULAIRE DE L'ABBAYE DE GORZE, publié par A. D'HONDEZ. In-8° de 673 pages, avec fac-similé et carte, 15 fr.

III (1902). REMARQUES CHRONOLOGIQUES ET TOPOGRAPHIQUES SUR LE CARTULAIRE DE GORZE, par PAUL MARICHAL. In-8° de 105 p., 3 fr.

IV (1903-1904). CARTULAIRE DE L'ÉVÊCHÉ DE METZ, par PAUL MARICHAL, fasc. 1 à 3. In-8°, chaque 5 fr.

TABLE ALPHABÉTIQUE

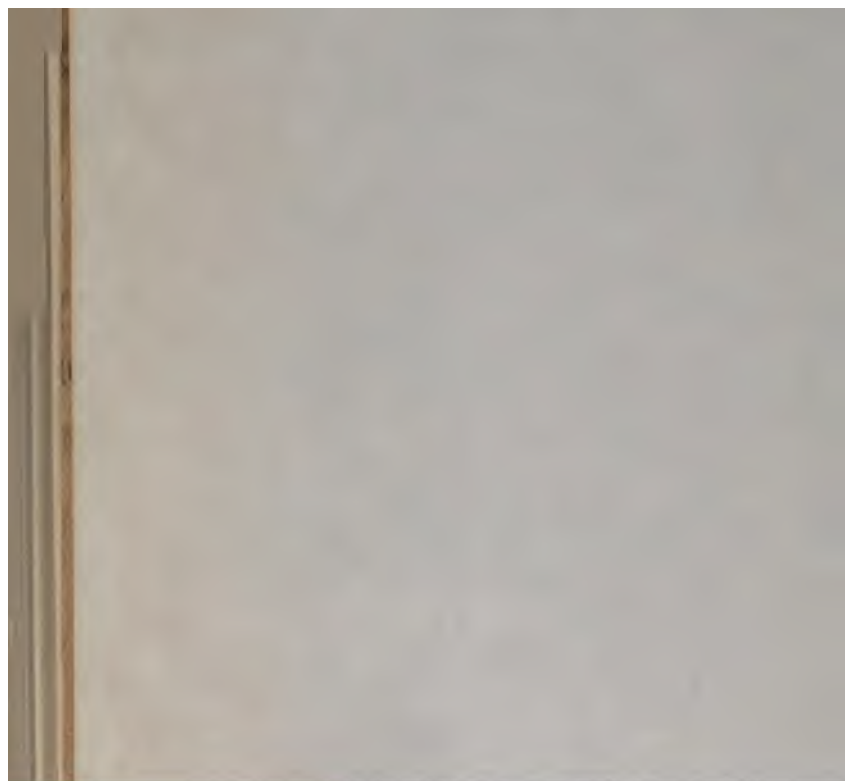
*Des publications de l'Académie Celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France
(1807 à 1889)*

Rédigée, sous la direction de M. R. DE LASTEVRIE, par M. PROST. Volume in-8° de XXXII et 676 pages, 20 fr.

CENTENAIRE (1804-1904).

Recueil de mémoires. In-4°, 1904, XVIII-495 p. et 25 pl., 30 fr.

Compte-rendu de la journée du 11 avril 1904. In-4°, 51 p., 3 fr.







ART LIBRARY

Stanford University Libraries



3 6105 014 204 809

